

# DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

---

*La Lutte*, 4<sup>ème</sup> année, Bruxelles, Avril 1898 – 15 mars 1899 (n°1-12).

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron. Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>









52391



AVRIL 1898  
\*\*\* 4<sup>e</sup> ANNÉE \* N<sup>o</sup> 1.  
50C<sup>mes</sup> LE NUMÉRO \*\*\*

# la Lvtte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



\*\*\*\*\* RÉDACTION :  
PARIS ET BRUXELLES  
P.-L. MOLITOR, ÉDIT. \*\*\*

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

PARIS ET BRUXELLES

ABONNEMENT (France et Belgique) : Un an, 5 fr. Ailleurs, 6 fr. (1)

COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE      LÉON SOMZÉE  
AMÉDÉE DE BRESSOUT

Directeur :

GEORGES RAMAEKERS

114, Rue Franklin, BRUXELLES

Secrétaires :

PARIS  
CHARLES de ROUVRE

27, Rue d'Amsterdam

BRUXELLES  
EDOUARD NED

34, Rue du Conseil

Rédaction de « la Lytte » :

FRANCE :

YVES BERTHOU ; ALBERT JOUNET ; GEORGES LE CARDONNEL ;  
CHARLES DE ROUVRE.

BELGIQUE :

ERNST DELTENRE ; POL DEMADE ; PAUL MUSSCHE ; EDOUARD NED ;  
JOHAN NILIS ; ERNEST PÉRIER ; GEORGES RAMAEKERS ; EDGAR  
RICHAUME ; GEORGES VIRRÈS.

Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel ; Albert Berthel ; Louise et Louis Delattre ; Eugène Demolder ; Henri de Régnier ;  
Charles Droupy ; Edouard Ducôté ; Maurice Dullaert ; Max Elskamp ; Henry Ghéon ;  
Eugène Herdies ; Joris-Karl Huysmans ; Camille Lemonnier ; Georges Marlow ; Charles  
Morice ; Marie et Jacques Nervat ; Georges Oudinot ; Victor Remouchamps ; Georges  
Rodenbach ; Prosper Roidot ; Blanche Rousseau ; Léon Rycx ; Laurent Savigny ; Camille  
Schiltz ; Léon Sougueuet ; L'abbé Armand Thiéry ; Firmin Vanden Bosch ; Emile  
Verhaeren ; Francis Vielé-Griffin.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

36, rue Longue-Vie, BRUXELLES

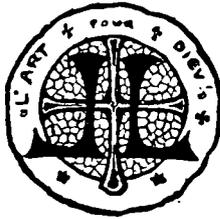
(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.

AVRIL 1898  
4<sup>e</sup> ANNÉE ❁ NUMÉRO I

# LA LUTTE

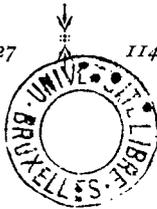
Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



PARIS  
27, rue d'Amsterdam, 27

BRUXELLES  
114, rue Franklin, 114



❁ P.-L. MOLITOR, ÉDIT.  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES. ❁ ❁ ❁ ❁ ❁

# LA LUTTE

IV<sup>e</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU NUMÉRO I.

(Avril 1898)

Georges Virrès : <i>Pendant la guerre des Paysans</i> . . . . .	3
Yves Berthou : <i>La Bretagne qui prie</i> . . . . .	17
Pol Demade : <i>Pauvres riches!</i> . . . . .	19
Paul Mussche : <i>Mon âme, évade-toi</i> . . . . .	24
Georges Oudinot : <i>Charles de Rouvre</i> . . . . .	26
Pol Demade : <i>Prosper de Haulleville</i> . . . . .	33
Georges Ramaekers : <i>Les livres</i> . . . . .	34
Uijlenspiegel : <i>Çà et là. — Les Revues</i> . . . . .	36

Portrait de CHARLES DE ROUVRE

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

\*\*\*\*\*



## Pendant la Guerre des Paysans

Ils partirent.

En silence. Les yeux rivés sur la Meuse éblouissante de reflets métalliques, et projetant au-dessus de sa coulée frémissante des myriades d'étincelles d'argent. Elles vibraient dans une lumière nacrée qui venait d'au delà des montagnes, car le ciel, sur la vallée, arquait son cintre à peine effleuré d'une lueur d'albâtre. Des ouates s'accrochaient au flanc des rocs. Le soir se cachait encore dans les gorges. Le fleuve précisa sa courbe harmonieuse au loin, et alors la lumière d'or se diffusa. Une nappe immense et vermeille caressa les rochers, les bois et l'eau. Les lointains se perçurent. Des trous d'ombre noire furent envahis de clartés bleues. Des fumées neigeuses s'envolèrent de partout. La nappe vermeille s'étendait sur la vallée entière.

Les villages se réveillaient. Portes ouvertes avec des bruits brutaux trouant le calme du matin. Pas pesants heurtant le sol. Un appel. Conversations confuses de groupes déjà. La vie animale. Mais les clochers sans angelus.

Ils parlèrent.

L'un prit la main de l'autre. Une émotion lui fit crisper les doigts. Il dit, grave : — Tu l'as voulu, petiot ; je t'ai obéi.

Depuis le jour où ton père mourut en te confiant à moi, j'ai juré d'être pour toi ce qu'il avait été pour toi. J'ai juré, petiot, et j'obéis. Mais nous allons, Dieu sait où...

— Oui, Dieu sait où ! répondit l'autre.

Et, silencieux, ils continuaient de marcher.

Leurs pensées flottèrent devant eux, précises d'abord, puis en hordes emportées par des imaginatives chevauchées; elles traversaient de l'avenir les portes scellées, contre lesquelles la réalité se brisait en ne livrant passage qu'au rêve. De l'autre côté bruissaient les vents qui viennent du large. L'émoi cavalcadeur du courage héroïque, s'éveillant aux premières heures de l'épopée; l'âme de la terre patriale infusant sa haine à ce cœur lointain d'enfant de Wallonie; aujourd'hui fier, lui, le cavalier rivé à la croupe des audaces bondissantes, il se voulait parmi les autres, dont l'acier se trempe dans un sang exécré. Des mains qui vengeraient la Croix, et les siennes parmi cet office divin! C'était là son rêve.

Le petiot s'appelait Paul Hurlin.

Son compagnon se haussait à ce songe. L'âge le marquait déjà de son empreinte grise; un robuste encore, avec des bras qui ne demandaient que la retombée parmi les spasmes. Mais soudain son cœur s'angoissait. Peut-être resteraient-ils tous deux, dans la contrée flamande, loin de leur pays de sourires, de blanches lumières, et des chansons de l'eau et des oiseaux. Deux corps séchant à la bise sur la morne campagne de Flandre. Il saisit, pour la seconde fois, la main de l'enfant. Un grand fantôme crêpé de voiles sombres, et aux ailes dentelées des bêtes de la nuit, traversa sa pensée frissonnante.

L'enfant! c'était ce gars râblé dont les vingt ans s'affirmaient joyeux dans sa démarche harmonieuse, son clair visage lustré d'espoir riant, avec ses yeux profonds et tendres. Ce visage s'imprégnait d'énergie, lorsque le regard se fixait, immobile, sous la tension du front heurté par l'idée volontaire. Les lèvres, soudain serrées sous les narines frémissantes, barraient d'un trait résolu la jeunesse de sa face.

L'ancien le regardait.

Il revoyait ainsi son vieil ami, le père de Paul Hurlin. Leurs enfances unies dès les balbutiements puérils, le chemin de vie toujours suivi à deux, lorsque la route large et belle s'étendait au travers de paysages de paix; puis la route devenant abrupte, et, par un sentier de souffrances, aboutissant au calvaire définitif où s'élevait l'amour crucifié. Alors, il fut encore le samaritain. Son vieil ami dans la douleur, le cœur percé par la lance de la trahison, il l'avait soutenu. Du baume pour la blessure horrible, ç'avaient été ses paroles de dictame. Le malheur, il l'avait chargé sur ses épaules fraternelles. Les joies furent pour eux deux; le partage de la douleur, il le voulut. Et la mort de l'ami, embellie du pardon, mit un sourire dans ses larmes.

L'ancien, la tête un peu baissée, le regard fixé droit devant lui, le pas large et cadencé, marchait vers sa nouvelle étape d'existence. Il continuait, au-delà de la mort, sa mission, protégeant l'enfant, l'orphelin, dont la mère avait disparu emportée dans la tourmente de sa vie affolée de luxures.

Tous deux, le long du fleuve aux pépites éclatantes tombées du soleil, cheminèrent jusqu'au milieu du jour. Une ville prochaine s'annonçait dans des rumeurs vibrantes sous des flocons noirs de fumées, dominant un grouillement de maisons. Alors ils obliquèrent à gauche. Et jusqu'à la nuit, qui rampa sous un ciel bas bourré de lourds nuages, ils avancèrent dans les campagnes.

Le lendemain, dans l'ombre sale d'une grange coupée par le glaive blafard que le jour étendait au travers d'une lucarne, parmi les bottelées de paille pareilles à des corps affaissés, Dagne — l'ancien, ainsi nommé — se redressa. Il regarda, surpris, les moutonnements étranges de la grangée dans l'aube grise, il perçut le dégoulinement de l'eau sur le chaume, comme une plainte étouffée. Il se souvint, et réveilla l'autre.

C'était la veille qu'ils étaient entrés dans cette grange, pour y dormir. Elle s'ouvrait sur la route, près de la ferme assoupie. Ils s'étaient livrés lourdement au sommeil, rompus par les

fatigues de la journée, enfouissant, dans la volupté du néant des heures nocturnes, tout souvenir et toute conscience.

Dagne poussa la porte. Une clarté pâle tomba sur l'aire, escalada les blés engerbés, s'éparpilla en traînées mourantes vers les coins où l'obscurité s'amassait. Devant eux la plaine nue, morne, perçue au travers du réseau de la pluie violente. Un paquet d'eau tomba du toit et, projeté par le vent à l'intérieur de la grange, leur cingla le visage.

Ils allèrent vers la campagne, dans laquelle le ciel blême réverbérait sa tristesse. Les labours cédaient sous leurs pas. Ils enfonçaient jusqu'aux genoux dans les terreaux détrempés. L'eau imprégnait leurs vêtements et ceux-ci collaient à leur peau comme des éponges gonflées. Aveuglés, ils s'arrêtaient quelquefois, tournant le dos à l'averse; autour d'eux les champs luisaient semblables à des miroirs livides; au loin l'horizon se noyait dans les brumes, et toujours les rais de la pluie s'abattant sur le sol tels des grêlons, avec le même bruit sec, et le vent les emportant parfois dans un remous de tempête, leurs figures alors flagellées douloureusement. Dagne et Hurlin, boueux jusqu'au ventre, les jambes frémissantes des efforts continus, s'arrêtèrent dans la solitude gémissante de la plaine, sous l'illusoire abri d'un haut peuplier dépenaillé, étendant ses branches nues que le vent remuait lentement. Avec des doigts terreux ils partagèrent leurs provisions de route trempées de pluie au travers de leurs vêtements. Ils mâchaient les quignons de pain souillé, grelotteux. Dagne aviva l'énergie de l'enfant, en lui vidant de force une gourde dans la bouche. Comme ses joues fleurissaient sous le coup de l'alcool, ses yeux scintillant dans une flambée d'énergie, Dagne l'emmena vers l'horizon pleureur, par les fondrières. Il avait vingt ans comme l'autre. Il se gaussait de leur misère, et même ayant fait la culbute, le nez dans la boue, et s'étant relevé, la tête informe dans un masque de terre argileuse, grotesque, affreux, il éclata de rire, et à grandes enjambées, vêtu de crotte, il courait, entraînant Hurlin.

C'est ainsi qu'ils arrivèrent dans un village. Des cabanes,

blotties sous leurs visières de chaume vert, étaient éparpillées parmi les tristes jardinets de la fin d'automne, quelques fermes aussi devant lesquelles des saumures de fumier s'étendaient en mares débordantes d'eaux noires, ou des maisonnées lépreuses griffées par les intempéries, tremblantes au milieu de la tourmente, toutes seules dans la campagne, comme des pauvres qui souffrent et prient. Par le chemin serpentant là, les pluies, ayant creusé un canal, dévalaient en une fuite écumeuse et bruyante. Un chien hurla à leur venue. Le village paraissait abandonné.

Les deux hommes frappent aux portes. Ils croient parfois avoir surpris des chuchotements derrière l'huis ébranlé. Mais le plus souvent leurs cognements ne semblent éveiller qu'un silence tombal. Près d'une église au portail éventré, suscitant soudain l'idée d'une pollution sacrilège, Hurlin perçoit des voix. Elles sortent d'une maison proche. S'étant avancé vers cette maison, il voit, clouées, au-dessus de l'entrée, les branches flétries du buis qui, dans les villages, servent d'enseigne aux estaminets. violemment il pousse la porte et, suivi de Dagne, pénètre dans la chambre très obscure.

Muettes, des ombres remuent le long des murs. Des gens marchent vers eux, les entourent d'un cercle surpris et défiant, et un murmure court, grandit, lorsque Hurlin, dans son langage clair-chantant de Wallonnie, découvre son âme devant ces glébiens. Il vient de là-bas, du pays mosan, où l'écho des balles meurtrières s'est répercuté parmi les montagnes. Il s'offre à eux, pour être des leurs au milieu de l'éclat des victoires ou dans le deuil de la défaite. Sa voix s'enfle, buccinant l'héroïsme, mais des voix autres, grosses de colère, accompagnent la sienne. Le rude parler flamand hache son discours. Vingt poings comminateurs se tendent vers lui. — Un fransquillon! Un fransquillon venu chez eux, alléché par le sang chrétien! — A mort! Dagne a déjà prévu le danger; près de son ami, impassible il dresse sa carrure d'athlète; entendant gonfler l'ouragan, il a soudain le geste qui conjure les éclairs. Il se signe. Au même instant, un homme, que personne n'a entendu entrer,

apparaît à ses côtés. Un prêtre. Celui-ci ouvre les bras, et, silencieusement, serre contre son cœur Hurlin. Alors les paysans, tout à coup muets, les bouches rivées par l'étonnement, s'écartent; la voix du prêtre remue le groupe, des yeux attendris de ruse enveloppent les deux étrangers, et, pendant qu'éclatent les exclamations joyeuses, Dagne et Hurlin, — sous la pesée des tapes violentes de sympathies leur tombant sur les épaules, leurs mains serrées, à les briser, dans les étaux d'autres mains, parmi ces étranges clameurs au sens incompréhensible pour eux — sentent l'éternelle communion des parias d'ici-bas, qui unit leurs cœurs aux cœurs de ces obscurs rustauds.

On colportait des bruits contradictoires au village; les uns avaient rencontré des cohortes de francs-tireurs signalant d'importantes victoires, jusqu'aux portes de Bruxelles; par contre des sans-culottes, qui avaient terrorisé le village et souillé la maison de Dieu, exultaient en parlant de tueries au pays de Waes et de terribles châtimens infligés aux Patriotes par le général Mazingant. Quelques-uns auraient cru comprendre que la fureur jacobine s'était vautrée dans des flots de sang. Ils tardait aux paysans de partir enfin. L'inaction leur pesait comme un remords.

Le pasteur, cessant de converser avec les étrangers, communiqua aux villageois une lettre reçue le matin même. Cette fois le départ était décidé. Les révoltés réunis dans la forêt de Soignes demandaient du renfort. Le courrier qui était parvenu à lui remettre la missive insistait pour le départ immédiat, et semblable appel avait été adressé aux hameaux voisins.

Hurlin se tourna vers Dagne, la figure radieuse. Les luminaires de suif vacillaient, projetant des ombres énormes et heurtées sur les murs et les solives du plafond; les vitres branlaient, frappées d'invisibles doigts, qui semblaient appeler dans la nuit et, lorsque le prêtre se disposa à quitter l'auberge, les fronts se courbèrent; une voix profonde et lente égrena la prière du soir, et les répons des rustres mêlaient aux supplicatoires

paroles l'éclat brusque d'un émoi guerrier, parmi la paix de l'oraison.



Au petit jour, dans la grisaille des derniers lambeaux de nuit traînant encore par l'air frileux, les paysans déjà s'étaient rassemblés. Le ciel, balayé de ses nuages, se drapait d'un manteau d'azur profond où s'éteignaient les étoiles. Les champs silencieux se découvraient toujours plus au loin, à l'horizon apaisé. La première effluve, qu'épancha le soleil, ourla de feux mouvants les ondulations de la plaine. Ce fut une heure divine ; elle conservait dans ses plis vermeils la splendeur des jours d'été, élevait devant les portes hiémales les fleurs dernières et somptueuses, casquées d'or apâli pendant leur agonie superbe. Le nimbe, cerclant les fronts de rustres léchés de la flamme de l'astre, les promettait déjà aux votives souvenirs ; fleurs coupées par la faucille de la gloire dans les moissons dévolues aux greniers de l'immortalité. L'espoir luisait devant leurs yeux en une apparition magique d'amante surnaturelle, leur tendant les bras et s'offrant, les lèvres entr'ouvertes, à ses élus, chercheurs du baiser triomphant ou mortel. Ils avaient marché depuis les matins jusqu'aux soirs, portant leurs pas infatigués par à travers les étendues des campagnes et des campagnes, mais les têtes soulevées de leur rêve obsédant.

Les chants de guerre scandaient, par les routes, leur passage martial. Parfois c'était, sur le seuil d'une misérable cahute, la vision exquise d'une jeune fille riant aux beaux gars et lançant dans un geste d'amour, de sa bouche vers eux, l'émoi et le désir.

On approchait, les gens que l'on rencontrait disaient la forêt prochaine. Encore quelques heures. Les chants mêlaient à l'air des palpitations d'héroïsme, les branches frémissaient au-dessus d'eux quand ils défilaient, et les ramiers lourdement s'essoraient aux cris et aux refrains, portaient au loin, messagers symboliques, l'annonce de la venue de l'armée paysanne qui s'accroissait maintenant, à chaque heure, de nouvelles bandes

guerrières. Celles-ci s'apercevaient au bout des champs barrées de l'éclat adamantin des aciers, et leur course s'essoufflait, et l'arrivée vers les bras ouverts et les cœurs fraternels, faisait bondir les poitrines, délirer les enthousiasmes, monter une flambée plus téméraire de haines pantelantes et de vaillances folles, cependant que, coupant le ciel de son énormité remplie d'ombre et de mystère, à l'occident, devant eux, la forêt de Soignes s'élevait contre le firmament, d'instant en instant plus colossale, débordant dans la campagne en longs cloîtres aux vantaux ouverts sur l'inconnu de sa vastitude.

Sous les ogives dentelées, dans la sérénité qui tombait des faites comme des voûtes de cathédrales, ainsi des pèlerins, muets soudain dans la majesté du temple, les terriens avançaient, recueillis. Un homme se signala par le cri brusque de la glèbe : — Pour Dieu et la Patrie ! Ils répondirent en un murmure dévotieux de prière : — Pour Dieu et la Patrie... Puis la voix de l'inconnu éclata jusqu'aux profondeurs ultimes des fourrés, rugit vers les cimes éperdues, emplit la forêt d'un tres-saillement tel que les troncs séculaires des chênes parurent remuer, tandis que l'écho, emplissant les êtres et les choses, tonnait ces paroles :

— Je suis Charles de Loupogne !

Devant la foule, il grandissait à la taille d'un dieu. Loupogne ! Celui-là était l'enfant né de l'utérus même du sol sacré de la patrie. Il dressait l'ostensoir fulgurant de la liberté, au milieu du peuple brandissant ses bras où des chaînes s'entrechoquaient, et se ruant, cinglé par le fouet de la haine, vers les aubes d'or des temps nouveaux.

D'abord moine, abîmé dans les extases béatifiques, il murmura, à l'ombre de la croix du Seigneur Christ, les lénitives prières pour la plaie du péché, toujours entretenue cuisante par l'invisible mais tangible suborneur. Il fut le chevalier spirituel, débusqueur d'embûches, combattant d'hérésies, prometteur de pardons, promenant sa cagoule rédemptrice parmi les sanglots

de cœurs frappés de repentir et offrant, au Maître, le renouveau d'une vie lustrée des lumières de la grâce.

L'âme de cet apôtre, lorsque la tourbe jacobine eut insulté son Dieu, fermé les temples, pressuré le peuple sur le sol libre de Belgique, sentit un souffle l'embraser de flammes épiques. Son froc s'illumina de l'éclair des armures, et sa main bénissante s'arma du glaive justicier.

Avant le soulèvement général de 1798, depuis des années déjà, il organisait la résistance contre les envahissements des armées de la république. L'an 1795 éclata pour la première fois, au bas des proclamations appelant la plèbe, son nom que le sang devait figer un jour, ineffaçable, au fronton de la gloire.

Charles de Loupoigne, aujourd'hui, n'était que l'esprit occulte de la guerre des Paysans. Il apparaissait soudain, au milieu des volontaires belges, lançant les ordres qui allaient mouvoir et diriger la masse révoltée; sa parole sonnait le branle-bas, faisant s'irruer la glèbe en une poussée furieuse à travers les flammes, le sang, les agonies, bondissante sous les douleurs, mais âpre et toujours invaincue, miraculeuse ressuscitée à laquelle ce frocard-guerrier portait, d'un bout à l'autre du pays, le viatique d'héroïsme.

Tel, en ce moment, il surgissait devant le peuple. Et le plan de bataille, il l'étendait au large devant lui. C'était Bruxelles de toute part entourée, la ville cernée, retranchée du corps ennemi; cette direction des troupes républicaines annihilée. C'étaient, maintenant, les cités d'Anvers et de Gand, que le réseau de l'armée paysanne devait ceindre d'une bande intraversable. Les communications avec la France étaient interrompues depuis deux jours. Les ennemis allaient être privés de tout chef; ainsi livrés à eux-mêmes, sans généraux, sans l'œil perçant d'un Béguinot ou d'un Duruth, c'était la déroute républicaine, la panique accrochée aux chausses mal-fleurantes des jacobins, la patrie lavée de l'opprobre, — les temps venus de l'heure nouvelle, qu'il évoquait à tous les regards, rutilante des splendeurs de son verbe.

La nuit se tassait sous les arbres, des feux s'allumaient au

loin dans la futaie ; les bois révélaiet leurs hôtes. Les étoiles rouges des brasiers éclataient dans l'ombre, coulaient leurs lueurs fantastiques dans les taillis hérissés de fer. La forêt elle-même fut une armée inouïe de géants, muets et formidables dans cette veillée d'armes, au-dessus de laquelle courait encore le long frémissement du drapeau patrial brandi par Charles de Loupogne.



A-t-il vécu, a-t-il rêvé ?

Assoupi, la tête appuyée sur l'épaule de Dagne, ses lèvres murmurent des noms exprimés étrangement. Ses tempes battent, sa poitrine se soulève, un songe l'entraîne dans les méandres d'une vision implantée en son cerveau fiévreux. Il a la face crispée d'émoi, il exhale une plainte infiniment douloureuse ; mais voici soudain la floraison d'un sourire entr'ouvrant ses lèvres, un vibrant appel empli de vie où résonne la joie, un cri lancé dans une fierté ardente, s'affirmant triomphal, et ses bras se dressent, impérieux. Debout, sorti du rêve, Hurlin se penche vers Dagne, qui lui tend les mains en disant :

— Petiot, il est l'heure.

Hurlin embrasse Dagne. Dagne le tient un long moment serré contre son cœur.

Ils ont vaincu, ils ont été vaincus. Ils ont cru à la brusque évation de la geôle pour l'essor vers un ciel libre. Ils ont parcouru le sol ancestral, foulant la terre spongieuse gonflée de sang ; ils ont versé de nouvelles lampées rouges sur les champs, que seule trempa autrefois la sueur des tâcherons, et ils confondirent dans la mort les races haïssantes dont les veines ouvertes mêlaient des ruisseaux de pourpre. Ils se sont sentis attirés dans les puits sans fond de la débâcle ; éperdus, fermant les yeux, s'abandonnant à leur fin. Mais le prodige opérait alors ; encore une fois, touchés par le doigt de la Providence, ils se retrouvaient dans les tronçons de l'armée patriote disséminée.

Les hommes avaient des incendies dans les yeux, ils trouaient de leurs regards de flammes les ténèbres de la défaite; les troupes irrégulières se reformaient, se concentraient, et, ainsi qu'une fleur s'élève vers le soleil, l'espérance montait vers leur foi, fortifiée soudain par la prise d'une ville importante, par un héroïque fait d'armes, brillant dans ces jours sombres comme une étoile dans un ciel de suie.

Le Directoire renforçait l'armée républicaine. Stupéfaits de la résistance des Paysans, les gens du gouvernement autocrate de Paris voulurent submerger sous la puissance du nombre, les faméliques gueux tenant en échec, tailladant, égorgeant — avec quelle sainte ardeur! — tant de soldats du sans-culottisme.

Ah! Hurlin! En avait-il envoyés, entre deux jurons, dans les géhennes souhaitées!

Et Dagne, qui de sa main énorme les étouffait, refoulant leur dernier soupir, parmi les borborygmes de leurs entrailles, vidées par la suprême épouvante!

Ç'avaient été aussi de sublimes abatages, tout le long d'une promenade triomphale des gars, éveillant les tocsins où ils passaient, armés de fourches, de faux, et si peu de fusils! au chapeau le plumet vert et la branche de buis bénit, qui tressautaient furieusement, pendant que les bras s'exerçaient à la salutaire besogne.

Ils prirent — ces quelques patauds — sous la direction de leur chef De Troch, la ville d'Alost. En dépit de la garnison renforcée, en dépit de tous les bourgeois faisant cause commune avec les républicains, ils forcèrent l'entrée de la ville, malgré la mousqueterie française qui leur pleuvait sur la tête. Mais las! à peine eurent-ils châtiés les lâches, dont les dos seuls s'apercevaient dans les rues conquises, que leur inexpérience des choses de la guerre les livra aux griffes des jacobins. A la recherche des archives, désireux de l'enlèvement des canons, ces engins redoutables qu'ils n'ont jamais connus que de face, ils s'éparpillent dans Alost. Certains fêtent déjà le triomphe dans les cabarets, et la large ripaille flamande emplit à les crever tous ces ventres creux, étourdissant les cervelles,

rompant toute discipline. Les ennemis en profitent pour aller chercher du secours et, réorganisés, ils attaquent les paysans de tous les côtés à la fois. La plupart finissent la fête dans la mort.

Ceux-là, qui s'échappèrent, vaguèrent dans les dangereuses campagnes hantées par la traîtrise de guet-apens blottis au coin des chemins, aux versants des coteaux, dans les broussailles des friches. Dagne et Hurlin, seuls, ne s'orientèrent plus sur l'étendue des chaumes et marchèrent désespérés, ballotés par le vent mauvais qui leur soufflait une bise chargée de relents de charniers. Le jour s'effritait dans la nuit. Nulle splendeur n'émergeait au couchant. Les ténèbres furent sinistres.

Hurlin s'arrêtant, dit : — Un homme !

Il était devant eux. Un blousier. Ce fut en français qu'il parla.  
— Vous vous êtes égarés ?

Le villageois, sans attendre leur réponse, proposa de faire route ensemble. Il se rendait dans un village voisin. Là, se retrouveraient les patriotes.

On marcha. Des paroles brèves. Dagne, Hurlin dans le deuil de leurs espoirs. Et l'homme subitement disparut.

Inquiets, ils s'interrogèrent.

Ils perçurent des voix françaises tout près d'eux. L'obscurité remua.

— Trahis ! fit Dagne.

Il enleva Hurlin. Il cingla l'espace.

On criait. Un coup de feu fut tiré.

Dagne se précipita dans un chemin creux, les pieds ailés. Ils roulèrent tout à coup.

Hurlin comprit. Ce fut lui qui porta Dagne blessé à la jambe d'une balle, dont, d'abord, il n'avait pas senti la morsure.

Les républicains avaient renoncé à la poursuite. Les amis, l'un claudicant, suant la fièvre, l'autre fouetté de rage, débouchèrent, à tout hasard, au hameau de Lombeke.

Hurlin soigna l'ancien. C'était un fils angoissé devant la douleur de son père. Ils étaient chez des villageois les ayant recueillis, — un vieux terrien chargé d'ans de labeur et sa fille, apte au soulagement des souffrances, connaissant les simples,

et qui guérit la blessure. Les trois fils du vieux étaient trois patriotes ; partis donc pour la guerre sainte.

Ce furent des journées cruelles. A peine leur eut-on appris le succès d'Hérenthals, Corbeels triomphant, installé dans la place avec ses ruraux, qu'ils surent aussi la représaille des jacobins. L'incendie dévorant la ville cernée de républicains, et malgré la tuerie de centaines d'ennemis, les Paysans succombant sous le nombre.

Enfin la fatalité avait été la totale triomphatrice. Dagne hors de danger, demeurait cependant boîteux.

Les journées, ils les traînèrent comme des boulets de galère. Une désespérance s'abattit sur les hommes, les ailes cassées. Dagne, enlisé dans les marais du malheur, ne bougeait plus. Hurlin, parfois, se libérait des heures maudites pour s'affaler après, l'âme morte, étouffé par les vapeurs empoisonnées du doute.

Une vesprée, quelques villageois s'arrêtèrent devant la cabane dont ils étaient les hôtes maupiteux. Secouèrent-ils, dans ces cœurs éteints, une étincelle telle que brûlèrent à nouveau, en un brasier d'héroïsme, leurs poitrines frôlées déjà d'une ombre mortuaire ? ou la seule contagion de vaillance suffit-elle ?

On vit l'ancien subitement s'agiter devant les images guerrières et clamer comme à l'attaque ; et Hurlin traversé par les flèches, que ses discours lançaient vibrantes dans sa conscience réveillée à jamais. On vit l'ancien, cet infirme, hurler encoléré, parce que les autres disaient l'impossibilité, pour lui, de les accompagner. Les paysans se concentraient dans le Brabant. L'émeute grondait toujours dans les plaines, aiguissant ses faux pour la moisson humaine. La Patrie, vivante encore, réunissait ses enfants.

Les libertaires s'en allèrent, aux chants rouges de la révolte, couvrant les terreaux des graines d'un floréal d'espoir.

Le jour suivant, Dagne avait dit à l'enfant qui s'éveillait, sorti du rêve :

— Petiot, il est l'heure.

Les derniers coups de feu prolongent le glas sur la campagne brabançonne. Hurlin retourne vers Dagne, au hameau de Lombeke.

Les patriotes poursuivent la guerre. Ils abandonnent le Brabant et marchent sur Hasselt, où s'opèrera la jonction avec les régiments wallons.

Hurlin n'a pu les suivre.

Il n'a pu.

Il comprimera de ses mains, appuyées follement sur son sein, les battements épouvantables de son cœur. Et s'arrêtera prêt à tomber.

IL A VU L'ANCIEN !

Il tombera et restera longtemps étendu, la bouche sifflante, les oreilles pleines de torrents hurleurs et la cervelle trépidante sous l'obsession.

Ses yeux se fermeront pour ne plus voir. Mais, plus perceptible alors, la vision surgira, figeant, dans la définitive empreinte de l'effroi, les muscles de sa face.

Il ne sera plus devant la rigidité du cadavre de Dagne assommé — le crâne du mort est béant — que le fantômal automate d'un rite machinal.

Près de la cabane incendiée, il creusera un trou. Dagne dans ce trou, disparaissant sous les pelletées de terre, il plantera sur la fosse une croix faite de deux tronçons de poutre à moitié consumés.

Alors, soudain apparaîtra, sur l'éternel symbole, l'image horrible et divine du crucifié.

Et le sang séchant au côté.

Et Hurlin, pleurant, Hurlin, homme et chrétien, baisera la blessure du Dieu, qui elle aussi arrivait jusqu'au cœur.

Il disparaîtra dans le soir pacifique, sous le ciel baigné d'or, vers lequel montera sa prière résignée.

Il voit l'ancien lui sourire...

GEORGES VIRRÈS.

*Suite du n° page 54*

# La Bretagne qui prie

ÉLÉVATION NOCTURNE

*Dans le jardin de la Fidélité  
Ils sont quatre fois trois :  
Trois écrivant et trois lisant et trois priant  
Et trois encore qui lèvent les flambeaux  
Pendant que vous dites vos heures,  
O Madame Marie!  
Votre Fils Jésus-Christ, trois fois le jour,  
Passe devant vos yeux :  
— Ma mère Marie, dites-moi,  
Ou bien reposez-vous, ou bien sommeillez-vous ?  
— O mon Fils ! Je ne dors, non plus ne me repose,  
Mais je rêve de vous :  
Sur une croix, crucifié,  
O mon Fils ! je vous vois.  
Crucifié !  
Et tout le sang de votre corps,  
Et jusqu'à la dernière goutte,  
Est répandu...  
— O ma mère Marie, dit le Seigneur Jésus,  
En vérité, mon sang fut ainsi répandu.*



*Je vous salue, Marie,  
En qualité de fille et de mère de Dieu.*

*Reine des Anges,  
 Source de réconfort — car, ne l'êtes-vous point ? --  
 Fontaine de réjouissance et de pitié,  
 Et grande joie de Monsieur votre Fils,  
 Jésus, mon Créateur et mon Sauveur ;  
 Vous qui sur le Calvaire, et à travers vos larmes,  
 Avez vu s'avancer et s'arrêter l'ankou (1)  
 Effroyable,  
 Tremblant de tous ses os  
 Devant son Maître agonissant,  
 Ce Fils de Dieu, unique, et Dieu lui-même ;  
 Madame Maria la Vierge,  
 Blanche Lumière, Gwen-Golo,  
 Je vous prie, humblement,  
 De me ressusciter à la Vie éternelle.*

†

*Saint Jean et Saint Lucas, Saint Marc et Saint Mathieu,  
 Quatre Apôtres bénis, veuillez garder mon âme  
 Dans mon sommeil et dans mes veilles.  
 Tous les quatre soyez les piliers de mon lit  
 Ou les compagnons de ma route,  
 Afin que nul ne s'approche de moi  
 S'il ne vient de la part de Dieu, mon seul Seigneur !*

†

*Si le serpent qui vole vient pour me tourmenter,  
 Quand le char de l'ankou roulera vers ma porte,  
 Monsieur Saint Micaël Archange,  
 Donnez à mon âme noircie  
 L'éclat du lys et son parfum,  
 Afin que ceux qui m'aimèrent ici  
 Se nourrissent d'espoir et non point de regrets.  
 Saint Micaël, mon ange blanc,  
 Comme aux jours de mon innocence,  
 Je mettrai mes deux bras autour de votre cou ;  
 Et, du vol de vos ailes larges,  
 Vous me ramènerez dans le clair Paradis.*

YVES BERTHOUS.

---

(1) La mort.

# Pauvres Riches!

A GEORGES RAMAEKERS.

**C'**EST fini ! prononça sèchement le Docteur Dutemps, en abandonnant la main de l'agonisant.

Le Docteur Malandier, son confrère, qui se tenait de l'autre côté du lit funèbre, s'inclina, en signe d'assentiment.

Et les deux praticiens quittèrent la chambre, tandis qu'une sœur du Bon Secours allumait le cierge des morts, prêt depuis huit jours dans le tiroir d'un meuble.

Les deux fils du défunt attendaient très correctement, dans le petit salon qui servait d'antichambre à l'appartement paternel.

Malandier tendit la main à l'aîné des enfants en murmurant, sans conviction :

— Du courage, Monsieur, du courage.

Les médecins assistèrent à la scène de douleur, très brève du reste, qui se passa entre les deux frères, à l'annonce discrète de la terrible nouvelle; et quand les larmes très dignes et très mesurées des deux héritiers eurent été essuyées, Malandier continua.

— On laissera le corps en l'état. Pas d'ensevelissement. Je préviens le médecin des morts. On pourra vraisemblablement procéder demain, dans l'après-midi, à l'embaumement.

De froides poignées de main furent échangées.

Sur le seuil de l'opulente demeure, Dutemps retrouva son sourire de médecin sceptique et dit à son confrère, à mi-voix.

— Voilà un dernier soupir qui coûte cent mille francs au *Gresham*.

— Et qui rapporte trente millions aux héritiers, risposta de son ton amer Malandier.



Le lendemain les deux médecins revinrent à l'hôtel, dont les fenêtres étaient closes et qui avait pris un grand air solennel, depuis l'entrée de la grande Visiteuse.

L'embaumement commença.

— Je serais fort curieux d'examiner le cœur, dit Malandier au début de la funèbre opération. Ce fameux « souffle » m'intrigue toujours.

— Rien ne s'y oppose, parla Dutemps. Nous sommes autorisés par la famille. J'ai pris l'avis du fils aîné tout à l'heure, justement. Ces Messieurs consentent à tout.

La cage thoracique du défunt fut fendue selon toutes les règles, des deux côtés du sternum... Les deux hommes de l'art, devant une fenêtre entr'ouverte sur le jardin de l'hôtel, et sous le jour gris de cette après midi d'octobre, examinèrent le lamentable viscère du fastueux banquier.

Comme ils procédaient à leur lugubre examen, on frappa à la porte, fermée intérieurement à double tour.

Les fils du défunt demandaient à entrer.

Les praticiens hésitèrent une seconde.

— Bah, fit Malandier à l'oreille de son confrère, laissons entrer. Je les connais. Ce sont deux égoïstes. Une alerte d'émotion, et ce sera tout.

Le cœur paternel fut examiné devant les enfants. Dutemps, de la pointe de son scalpel terni de sang pâle, désigna les lésions de l'organe. Les fils n'eurent pas une larme.

L'aîné dit, de l'air dont on désignerait un bibelot :

— Monsieur le Docteur, nous désirerions, si rien ne s'y oppose, conserver *cela*... en souvenir.

Il fut fait droit à ce désir.

— Avez-vous quelque chose pour le déposer, demanda Malandier ?

— On pourrait le mettre là, en attendant, dit le cadet, désignant une porte, dans la muraille.

Les fils cherchèrent tous deux la clef de l'armoire.

Le cœur du mort fut déposé, dans une soucoupe de porcelaine, sur la planche la moins encombrée du meuble, qui se trouvait être le coffre-fort du banquier. Et les deux impassibles se retirèrent, laissant les médecins à leur œuvre de conservation.



Le lendemain, veille des funérailles, les deux fils, après avoir erré dans l'hôtel désormais vide et silencieux, vinrent s'asseoir mélancoliquement dans la chambre funéraire, d'où le corps, mis en bière, avait été extrait, pour être déposé dans un salon voisin.

Tandis que l'un d'eux fixait la pendule, dont l'aiguille avait été arrêtée à l'heure précise de la mort, par la main pieuse de quelque serviteur, un tic tac insolite se fit entendre tout à coup, dans le pesant silence de la chambre.

Les deux fils se regardèrent et tressaillirent involontairement.

— Entends-tu ? remarqua Julien, le cadet.

— Oui.

— C'est assez singulier.

Ils écoutèrent plus attentivement.

— On dirait que ça vient de là, murmura Renaud, le fils aîné, désignant du doigt un angle de la chambre.

— C'est peut-être, dans la chambre voisine, la sœur qui récite son chapelet...

— Mais non, c'est ici...

Le bruit ne ressemblait, en sa monotonie, à aucun bruit connu.

Renaud, très pâle, s'approcha de l'armoire où était le cœur et appliqua l'oreille.

— Ah, exclama-t-il douloureusement.

— Si on ouvrait ?

On ouvrit.

Le bruit venait de là.

Le cœur du père battait visiblement, dans la soucoupe de porcelaine, autour de laquelle apparaissaient, tassés en hâte, frôlants presque la chair exsangue, et étincelants sous un rayon de soleil couchant, des argenteries familiales, des bijoux faisant feux de leurs pierreries, de l'or, de l'argent dans des coupelles d'agate et d'onix, le travail accumulé de trois générations d'argentiers, la sueur cristallisée de vingt mille pauvres...

Julien referma violemment la porte avec un geste d'effroi.

Les deux frères se regardèrent fixement dans les yeux et regardèrent le coffre-fort. Puis, comme ils voulaient marcher, fuir sans doute, ils se sentirent vaciller, et ils croulèrent sous le poids formidable de *l'Invisible*.



Quand les fils du banquier reprirent connaissance (ces pauvres enfants dont la douleur était navrante, au dire des gens de la maison !) ils trouvèrent à leur chevet Malandier qu'on avait mandé en hâte.

Interrogé par eux, sur la possibilité du fait dont ils avaient été atterrés, le praticien parla du *galvanisme animal* et de la célèbre expérience du professeur de Bologne qui avait donné naissance à ce chapitre de la physique moderne : l'électricité dynamique.

« La présence de deux métaux, en contact plus ou moins intime avec des organismes ou des parties d'organismes que la vie vient à peine d'abandonner, prononça doctoralement Malandier, est susceptible de faire naître et de développer de l'électricité et alors *tout s'explique*. Le phénomène, qui vous a troublé si malencontreusement, n'est que la répétition curieuse, et certes inattendue, d'une expérience de physique surprise, il y a plus d'un siècle, par Galvani, lorsqu'il vit se contracter, au

contact du fer et du cuivre, les deux pattes d'une grenouille décapitée. »

Pendant que le docteur Malandier rassurait les fils du défunt par ces scientifiques explications, sœur Ombeline, pour se reposer de sa funèbre veillée, avait refermé son livre d'office, et, entr'ouvrant au hasard une vie de Saint Antoine de Padoue, elle s'était mise à lire à la lueur palotte du cierge des morts, devant le cercueil du banquier. Elle lisait justement ceci :

« Un jour qu'Antoine prêchait à Florence, où l'usure était un désordre très commun, il advint qu'un usurier notoire et des plus riches vint à mourir. Le prédicateur fut invité à faire l'éloge du défunt. Il prit pour sujet de son allocution ces paroles de l'Évangile : Où est votre trésor, là est votre cœur : « Ubi est thesaurus tuus, ibi est cor tuum » et développant ce texte sacré avec force, il s'écria d'une voix terrible et inspirée : « Ce riche est mort et il a été enseveli dans l'enfer. Allez à son trésor et là vous trouverez son cœur. » A ces paroles, l'auditoire est comme frappé de la foudre. Les parents consternés sont à peine rentrés dans leur demeure, qu'ils ouvrent le coffre renfermant les richesses du défunt et trouvent au milieu des pièces d'or, le cœur du malheureux usurier. »

Chaque fois que le devoir amène la religieuse du Bon Secours dans certaine rue de la grande ville, devant l'hôtel du banquier demeuré vide, sœur Ombeline lève les yeux vers l'appartement du mort et chaque fois, songeant à la coïncidence de deux histoires, celle qu'on se chuchottait à l'oreille le jour des funérailles, parmi les serviteurs du défunt, et celle qu'elle avait lue elle-même, dans la vie de Saint Antoine, son visage devient pâle comme le linge tuyauté de son bonnet blanc.

POL DEMADE.

(Reproduction interdite.)



# Mon âme, évade-toi...

A FERNAND SEVERIN.

*Mon âme ! évade-toi dans le soir pacifique.  
Par la fenêtre ouverte entre l'haleine pure  
du printemps revenu dans le décor magique  
des grands arbres, des lacs profonds et des verdure.*

*Le souffle parfumé qui chante dans les branches  
fait éclore les fleurs aux pommiers du verger,  
bleuir sous les taillis les yeux purs des pervenches  
et rire sur les monts la flûte des bergers.*

*Mais toute chose est triste en ce beau crépuscule  
et tel geste muet de branche balancée,  
tel oiseau las qui vole au nid secret et doux  
poigne plus que le long sanglot des bien-aimées.*

*Un fin brouillard se tisse au fond des avenues,  
l'ombre molle s'étend sur les gazons fleuris,  
la marguerite clot sa corolle ingénue,  
le soir tombe, impalpable et fatal, sans un bruit.*

*Pourtant un fier appel vibre dans l'atmosphère,  
mais n'y réponds, car c'est la Vie ardente et saoule  
qui fuit, avec le soleil mort, vers d'autres sphères  
et chante, pour te séduire, un chant de sirène.*

*Ne l'écoute. Dans l'air bruissent de lentes palmes,  
une étoile apparaît au fond des cieux sereins,  
laisse le beau paysage entrer avec son calme  
et sa douceur en toi ; tu sais les gestes vains.*

*Oh ! Madame la Nuit en robe de velours  
pose ses pieds légers et sa traîne flottante  
sur la cime des monts où s'éteignit le jour  
et descend peu à peu jusqu'aux plaines dormantes.*

*Elle envahit ainsi les fleuves et les bois,  
efface les contours, abolit les nuances  
et baignant jusqu'au ciel les astres d'ombre dense,  
étouffe tous les cris, fait taire toute voix.*

*Le silence inquiet grandit à côté d'elle.  
Tout repose et tout dort. La terre est un enfant  
miraculeux et doux qu'un grand aigle puissant  
couvre divinement de ses immenses ailes.*

PAUL MUSSCHE.



## Charles de Rouvre

**I**L est nécessaire de préciser, parmi les écrivains de la génération montante en quête d'une formule d'art qui réponde à toutes leurs aspirations et résume la tâche qu'ils s'imposèrent. A côté des succès éphémères de vaines psychologies mondaines ou de reportages niais, surgissent, dédaignées par les pontifes de cénacles, des œuvres hautes qu'il importe de signaler. Et c'est pourquoi, l'heure me semble venue de parler ici d'un artiste sincère et laborieux ; — je dirai dès à présent, d'un artiste chrétien et catholique.

Car, Charles de Rouvre affirme sa foi, partout et toujours ; il l'affirme loyalement, à chacune de ses pages, quelquefois triste de constater telles idées contraires dont le siècle est rempli, mais surtout pitoyable, apôtre priant pour ceux qui ne savent plus la prière ; — fils et féal de l'Eglise Romaine, regardant cependant avec joie, ceux qui, venus du paganisme ou de l'athéisme, s'acheminent vers les clartés de l'Évangile — et préférant sans doute les multitudes schismatiques aux doctrinaires du néant. En cela, il est d'abord chrétien ; il sait que les bras du Consolateur s'ouvrent aux bonnes volontés, que quelques jours les peuples dissidents reviendront à l'unité première, en des conditions seulement pressenties et que ces prodiges recevront les vêtements parfumés en la fête du foyer renouvelé...

Né à Buc, près de Versailles, le 31 mai 1871, Charles de



CHARLES DE ROUVRE



Rouvre, après une très jeune collaboration à différentes revues, publia en 1893 son premier roman : *L'Employée*, livre débordant de pitié, dénonçant trop faiblement pourtant le mal qui emportera la société tout entière, s'il n'est conjuré; livre de tendresse sincère, où se rencontrent peut-être des inexpériences d'exécution, et qui, dans certains milieux auxquels il s'adressait, se heurtait à une enviable hostilité... Il eût un sort curieux, en effet; l'injure ne lui fut pas épargnée à ce livre, de la part de ceux-là même qu'il défendait.

Avec une ardeur d'apôtre, Charles de Rouvre clamait le péril couru par la jeune fille, par la femme, attirées hors du cadre familial : le renoncement à l'amour, à l'idéal qui en est la conséquence; — l'œuvre est une longue plainte, malheureusement inentendue. Et cette plainte va se continuer dans les œuvres qui viendront; bientôt, elle sera déchirante et concluante...

J'ai dit que Charles de Rouvre est un artiste catholique, il est absolument, éperduement catholique; c'est par la foi chrétienne qu'il veut panser le mal du temps présent, par la miséricorde, la douceur, le pardon. Il ne profère aucun mot de haine; il ne propose aucun système, aucune doctrine neuve; il s'en remet simplement, enfant docile, généreux, plein de confiance, à l'Eglise qu'il a choisie et dont il accepte tous les enseignements. J'insiste sur ce point, parce qu'il me paraît essentiel, parce que je voudrais mettre en lumière sa conception du christianisme — qui n'est pas la mienne — et oublier avec lui mes préférences personnelles.

Dans le roman contemporain, il représente la conscience, absente de tant d'œuvres vantées; il se dirige avec une volonté ferme vers le but qu'il s'est assigné. Nous allons le suivre à travers ses livres, constater son développement intellectuel. *Après Amour* est l'histoire d'une âme désespérée en l'impossibilité de croire, d'une âme créée pour le Beau, pour une destinée hautaine, et qui, cependant, du doute initial, se brise aux abîmes de la folie. Quelques lignes de préface expliquent clairement le thème: « Poser ceci : la société actuelle s'en va au mal profond, c'est presque poser un lieu commun. » Hélas! oui;

les optimistes n'en peuvent rien. Qu'ils arborent comme des drapeaux des devises de joie, — incontestablement, devant la science, les raisons et les chansons, le monde désespéré, privé de ciel, se traîne à l'aventure, lamentable, cherchant d'impossibles dieux de mensonge. Il se réveillera quelque jour de cette torpeur ; c'est hâter l'avènement de ce jour, que veulent des artistes comme Charles de Rouvre ? Je le comparerais volontiers, — toutes proportions maintenues, — à ces chrétiens des premiers siècles, isolés et dédaignés, qui ne levaient les mains sur les foules altières que pour bénir, qui *savaient* certaine la réalisation de la Parole, et que les risées des docteurs n'inquiétèrent jamais. S'il m'était permis de révéler des intimités, je dirais combien est concordante la vie de Charles de Rouvre ; je le montrerais loin des côteries, des cénacles, accomplissant consciencieusement sa tâche, en dehors des modes passagères, des écoles, œuvrant en silence selon sa nature... pour Dieu !

« On ne jette des pierres qu'aux arbres chargés de fruit d'or », affirme la sagesse orientale. A l'apparition d'un nouveau livre : *A Deux*, il y eût des pierres jetées plus violemment encore. C'était la continuation, la suite logique de *L'Employée*, le mal actuel, qui d'abord, avait été signalé, maintenant précisé avec une puissance plus grande, une autorité déjà naissante, résultat d'une nouvelle observation de deux années, dans un milieu victorieusement étudié. Ici, Charles de Rouvre affirme particulièrement sa foi. Je ne sais rien de plus touchant que cette image de jeune fille, cette Bretonne exilée en les géoles administratives, perpétuellement froissée aux contacts, conservant à travers les écueils d'une existence houleuse le culte à la Vierge Mère, habituel à toutes celles de son pays natal.

Certes, je n'en veux point conseiller la lecture aux philosophes, aux positivistes, aux orateurs de carrefours, — cela leur paraîtrait quelque chose d'étrange, de lointain, provoquerait le sourire des forts en présence du mystère, et les optimistes dont je parlais tout à l'heure, se détourneraient d'aussi sombres tableaux, s'en iraient vite rechercher des satisfactions d'épiderme.

Toujours la même tristesse, la même pitié, s'échappent de ce

livre, reliquaire de nobles larmes ; — toujours la même plainte, éternelle comme la douleur. « ... *Ils* étaient la société future qui se lève, la grande pervertie sur les débris des temples ; leur amour devait être de chair, devant le siècle l'acceptant... »

Puis, voici maintenant l'œuvre récente de Charles de Rouvre : *Princesse Esseline*. Il a vécu davantage ; il s'est réfugié dans un rêve calme, dans le bonheur des simples, journellement décrié par les pontifes du satanisme, du paganisme, du réalisme, par les entrepreneurs de systèmes éclopés. Il nous révèle son Esseline, si pure, si belle, princesse selon l'esprit. Ce nous est une joie de suivre son enfance merveilleuse, son adolescence idéalement parfaite — si bien que je crois deviner, moi, le vrai nom d'Esseline enfant, d'Esseline bégayante...

J'avoue mon incompetence de critique devant cette œuvre loyale, en notre époque où semble triompher une littérature de demi-vierges et de demi-mondaines, et je ne me sent nullement en humeur de découvrir les défauts des qualités ou les qualités des défauts. Je laisse à d'autres ce pionnesque soin, me bornant à dire que quelques chapitres de *Princesse Esseline* gagneraient probablement à être écourtés. Mais, ce sont là querelles insignifiantes. Charles de Rouvre, à mon sens, a réalisé ce qu'il voulait réaliser, et c'est l'essentiel. Que dans l'avenir, l'écriture se dessine, plus artiste encore, — bien qu'elle le soit dès à présent, — cela je n'en puis douter, et que demain soit un triomphe pour lui, j'en suis persuadé.

Ce que Charles de Rouvre prépare aujourd'hui, je l'ignore, car, il n'annonce pas, comme beaucoup, d'innombrables œuvres jamais commencées, mais je crois devoir répondre qu'il ne failira pas à ce qu'il considère comme la mission de tout écrivain de son Eglise : répéter sans cesse sa croyance. J'ai rêvé souvent — en mes rêves de dissident — du pasteur qu'il pourrait être, des fidèles nombreux qui viendraient l'entendre, des infidèles qu'il accueillerait et qui deviendraient *les siens*. Il est de ceux qui persuadent et consolent, un chrétien des siècles primitifs, envoyé à *dessein* dans une époque de scepticisme et de désespoir.

Il a donné par le livre, des promesses déjà suffisantes ; mais je ne terminerai pas sans évoquer la soirée d'un hiver, ancien de trois années, où il nous conviait, dans une minuscule salle, à écouter les actes de *L'Epousée*. Un public mêlé, représentant les idées les plus contraires, applaudissait aux paroles d'ardente foi ; le théâtre, cette tribune d'où tombent souvent tant de mots vulgaires, devenait une chaire. L'apôtre s'élevait contre l'esclavage que les puissants forgent pour la femme, et il pardonnait comme le Maître, à la pécheresse justifiée.

Cette soirée unique, la retrouverons-nous un jour, au centre du Paradis frivole et gouailleur ? Il faut l'espérer sans l'oser croire, — mais, de Charles de Rouvre, nous pouvons espérer beaucoup. Il a d'ailleurs jusqu'à ce jour, été spécialement favorisé, puisqu'il a le droit de revendiquer à son profit, comme un beau titre d'orgueil, la haine des nigauds et le persiflage des envieux.

GEORGES OUDINOT

Mars 1898.





Le 25 Avril de cet exquis printemps, à l'époque justement où pâlisent les étoiles et où commencent à fleurir les jardins, s'est éteint notre ami et frère ès-lettres : Prosper-Charles-Alexandre, baron de Haulleville. Ceux d'entre nous qui assistaient au banquet du récent *Congrès Littéraire*, — cette fête intellectuelle que le défunt définissait un des gros bonheurs de sa vie, le dernier, — se souviennent du toast spirituel que le Président du Congrès alluma, tel un feu d'artifice, pour terminer nos travaux. De Haulleville, il nous était si cher que nous l'appelions tout court par son nom, fut, ce soir-là, mélancolique et gai, grave et séduisant, porte-panache et familier, paternel et sarcastique, homme de grand bon sens et de verve intarissable. Il était cela, tout à la fois, dans la conversation et dans le style. Nous en gardons la preuve dans une grosse demi-douzaine de livres dont trois ou quatre sont *sous presse*, ce qui lui faisait dire, six jours à peine avant la fin de sa vie, sous les maronniers de l'avenue de Cortenberg, et comme s'il entrevoyait la mort à travers les premières feuilles : « Je suis capable de manquer le coche de la gloire ».

La presse, qui mange les littérateurs en herbe, accapara de Haulleville de bonne heure et despotiquement, sans lui laisser le temps d'écrire le livre rêvé. Il s'y dépensa, versant dans ce tonneau des Danaïdes, suivant le mot de Victor Hugo, son esprit, son imagination, sa science, ses rêves les plus chers, tout le vin du pampre idéal qui fleurit dans le cœur. Des lettrés regretteront peut-être cette dépense comme une dilapidation ; mais nous ne pouvons oublier, nous autres chrétiens, que cette prodigalité fut joyeusement consentie et voulue pour le plus grand profit de l'église et la plus grande gloire de Dieu, et la pensée, que ce beau talent fut utilisé jusqu'au bout, et que de Haulleville travailla jusqu'à sa dernière heure pour la seule cause qui vaille véritablement tout l'effort d'un catholique, nous console de son départ inattendu, de cette joyeuse et chaude flamme d'esprit éteinte.

Que Dieu fasse miséricorde et accorde le repos éternel à ce laborieux serviteur tombé la plume à la main, — nous le Lui demandons du fond du cœur, très humblement.

POL DEMADE.

# Les Livres

## Le Théâtre.

EMILE VERHAEREN. *Les Aubes*, drame en quatre actes, chez Ed. Deman, à Bruxelles.

« Poulpe géant de l'Océan des plaines, dans ses tentacules immenses, déjà la ville envahissante avait enlacé les campagnes, qu'hallucinaient sa fièvre et sa puissance. Les rois ont convoité la Ville : les rois se sont ligués contre elle. L'armée des ennemis a établi son camp devant elle et voici que la guerre allume un incendie sur les lambeaux de la plaine expirante. Les mendiants contemplant, avec une joie féroce, les leurs de sang du brasier qui ruine les champs, mais qui les vengera bientôt de l'orgueilleuse Oppidomagne.

» Les habitants d'Oppidomagne ont refusé d'ouvrir les portes des remparts pour donner repos et refuge aux multitudes de la plaine qui errent entre la ville et l'incendie. Seul, Hérénien, e tribun à l'irrésistible éloquence, est introduit pour traiter avec la Régence au nom de la foule dont il s'est imposé le chef par la seule force de son verbe. Il est celui à qui la confiance énorme de la foule toujours naïve et forcenée, semble donner l'omnipotence. Il est le cerveau qui pense pour elle, ou mieux, il est le réceptacle de ses haines, de ses désirs, de ses espoirs, il est son instrument vivant, sans lequel elle est impuissante et ne peut que se déchirer en querelles stériles. Mais la Régence a trompé Hérénien. La foule l'accuse de trahison. Ferme dans la fortune hostile, Hérénien jamais abattu, concentre alors toute son énergie à réaliser ce projet — insensé comme le génie — réconcilier les deux armées belligérantes au détriment de la Régence ! Et la Régence affolée verra bientôt ses soldats jeter bas les armes que le patriotisme avait mis en leurs mains, pour les tendre, ces mains, vers les mains fraternelles de ces autres soldats qui sont comme eux des hommes, et qu'ils appelaient des ennemis ! L'œuvre de paix, de justice et d'amour, Jacques Hérénien l'a accomplie. Mais il n'en jouit pas, car au moment de triompher devant le peuple, un des fuyards restés fidèle à la Régence vaincue, le jette à la mort. Devant le cadavre de Jacques Hérénien le peuple libre enfin atteste sa victoire en faisant s'écrouler au pied du héros mort la statue qui symbolisait le gouvernement tyranique.

» Sur la nouvelle Oppidomagne vont se lever enfin *les Aubes* ! »

Tel est, mal résumé, ce drame énorme et formidable, où le canon tonne, où le tocsin sonne, l'incendie ensanglante les scènes, où la foule passe à flots houleux, dans l'effervescence de la révolte, où les épisodes sont pleins de tumulte, et se succèdent avec une rapidité fulgurante et terrible des grands élans des multitudes. Vers et prose s'y entremêlent avec la vigueur et un éclat pareil. Les caractères d'Hérénien, de Haineau, de Le Breux, de Hordain et de Claire, sont burinés avec la vérité, la fougue et la maîtrise qui font d'Emile Verhaeren l'un des plus grands poètes vivant à notre époque. Hélas ! la réalisation scénique d'un tel drame apparaît quasi impossible, même sur les plus grands théâtres, car la *Foule* est ici l'*Acteur* et c'est elle qui agit sans cesse « comme un seul personnage à faces multiples et antinomiques. »

Quant à l'idée que ce chef-d'œuvre exalte, elle est généreuse et sublime : la fin de la guerre et l'avènement tant souhaité de la fraternité humaine, que Jésus a prêché au monde et que le monde aurait connue depuis des siècles si les peuples qui se disent chrétiens *voulaient* accomplir la Doctrine.



## Les Poèmes.

THOMAS BRAUN et F. M. MELCHERS. *L'An*. Lyon-Claesen, éditeur, Bruxelles.

Il n'est jamais hors de saison de parler de cet album où chacune des saisons s'évoque en estampes savamment naïves, ainsi qu'en de petits poèmes ronsardisants. Charles Morice

loua dans le *Mercur*e le talent de Frantz. M. Melchers, qui mêle à la fraîcheur de sa Hollande puérile, les tons chauds et dorés de la flore javanaise. Les vers de Thomas Braun, sont d'un rythme souvent exquis, et d'une vérité picturale qui charme toujours; surtout dans *les Barques du printemps* et dans ces derniers vers des *Chansons de l'Été*.

*Lors donc au val les moutons turbulents  
Sont descendus en longs troupeaux bêlants,  
Abandonnant les vieilles bergeries  
Et le pasteur promène ses doigts lents  
Sur les pipeaux où chantent les prairies.*



AUGUSTE VIERSET. *Vers les lointains*. Lebègue, éditeur, Bruxelles.

Les poèmes parnassiens de M. Vierset sont chatoysants de couleurs exotiques, et ses tableautins du désert, de Taïti ou d'Extrême-Orient ne sont pas faits certes pour nous déplaire. Mais on souhaiterait plus de vie à ces vers, plus de fécondité aussi à cet auteur qui pourrait, — son livre le prouve, — œuvrer plus grand et nous faire aimer davantage ainsi sa personnalité.

G. RAMAËKERS.

#### ACCUSÉ DE RÉCEPTION :

**Les Poèmes.** — EDMOND PILON : « La Maison d'Exil » (*Mercur*e). — MAX ELSKAMP : « La Louange à la Vie » (*Mercur*e); « Enluminures » (Lacomblez). — PAUL FORT : « Ballades françaises »; II. « Montagne » (*Mercur*e). — EDOUARD DUCOTÉ : « Renaissance » (*Mercur*e). — CHARLES VAN LERBERGHE : « Entrevisions » (Lacomblez); « L'Almanach des Poètes », 1898 (*Mercur*e). — HENRY VAN DE PUTTE : « Poèmes confiants » (Balat). — EDGAR BAES : « Cantiques de Spectres » (Lacomblez).

**Les Romans et les Contes.** — HENRY BOURGHEEL : « Les Pierres qui pleurent » (*Mercur*e). — ARTHUR DANIEL : « Cœur en détresse ». — CHARLES DE ROUVRE : « À deux », « Princesse Esseline » (A. Colin, Paris). — JORIS-KARL HUYSMANS : « La Cathédrale » (Stock). — HENRY RAINALDY : « D'icross ». — EDMOND GLESSNER : « M. Aristide Truffaut » (*Mercur*e). — EUGÈNE MONTFORT : « Chair » (*Mercur*e). — ANDRÉ RUYTERS : « Les mains gantées et les pieds nus » (Lacomblez). — PAUL ANDRÉ : « L'Habit d'Arlequin » (Lamertin, Brux.). — CHARLES MAX : « Devant la Vie » (Association, Paris). — PAUL MUSSCH : « Simplement » (*la Lutte*).

**La Critique.** — EUGÈNE MONTFORT : « Exposé du naturisme » (*la Lutte*). — FIRMIN VANDEN BOSCH : « Essai de critique catholique » (Siffer, Gand). — GEORGE MEREDITH : « Essai sur la comédie » (traduc. de Davray; *Mercur*e).

**Le Théâtre.** — HENRY MAZEL : « L'Hérésiaque » (*Mercur*e). — GEORGES BOSTERHANT : « Mariage moderne ». — EMILE VERHAEREN : « Les Aubes » (Ed. Deman).



# Çà et là

## UN CAS PATHOLOGIQUE

Je me suis permis, au Congrès littéraire de Bruxelles, de demander à M. Montfort une *définition* du Naturisme. Ma question a fort embarrassé le député de M. Saint-Georges de Bouhélier, et, de l'aveu de tous, la réponse a été lamentable comme un désastre. Il paraît, je ne m'en doutais pas alors, que ma question était « *grossière* » et « d'une ironie *lourde et chevaline* ». Cette appréciation, d'un certain M. Georges Rency, m'a beaucoup diverti. Ils sont trois ou quatre de cette force d'esprit ou de cette faiblesse, comme il nous plaira, dans une petite revue, et leur cas pathologique me rappelle les infortunés compagnons d'Ulysse, victimes de la baguette de Circé. Que l'un d'eux lève le groin de mon côté, je ne m'étonne, ni surtout ne m'inquiète. Etant à la fois *lourd-et-chevalin*, c'est à dire, si j'entends bien la mythologie : *Centaure*, l'animal couvert de soie (soyons polis) me devait bien des grognements. Mais je le tiens aujourd'hui pour quitte.

POL DEMADE.

## UN AMI DE LA LIBERTÉ

Sans doute M. Retté estime-t-il féroces les *Arabesques* qu'il fait imprimer depuis quelques semaines en tête des numéros de *la Plume* ?

M. Retté engueule toujours.

C'est un système.

M. Retté n'a pas même pour lui le mérite d'avoir inventé ce système.

Dans le « genre violent » — un genre littéraire fort goûté aujourd'hui — quelques-uns excellèrent et les colères bibliques de Léon Bloy ont égalé parfois la majesté terrible du tonnerre. Quand à M. Retté il tient de façon vraiment déplorable le rôle d'assommeur qu'il s'est choisi.

Ce littérateur, quand il crie, n'est plus qu'un piètre journaliste. Tandis qu'il plante des choux dans son jardin de Guermantes, M. Retté, pour son malheur, M. Retté, le *libertaire*, est harcelé sans cesse par la tarentule anti-cléricale.

La piqûre de cet insecte exaspère à ce point cet ami de la Liberté, qu'il voudrait pouvoir profaner — en son nom sans doute ? — les objets les plus saints du culte catholique.

Cette finale révoltante d'un article éminemment nul sur : *Un concert* (Joris-Karl Huysmans) est à bien retenir : « *Demain... les ciboires et les calices trouveront place dans les batteries de cuisine... les crucifix donneront de très bon bois à brûler.* »

S'ils n'étaient sacrilèges, de tels propos feraient sourire ; à tout chrétien qui les lira ils n'inspireront que pitié envers l'énorme aveuglement de leur auteur.

La force de l'Eglise réside en sa faiblesse, sa gloire est d'être mutilée.

Quelque rage qu'on en ressent, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle on n'a plus le droit pourtant d'ignorer *ce fait* et les tueries révolutionnaires que si ardemment nous souhaitent M. Retté et tous les autres faux-prophètes de « l'Universelle-Harmonie », à quoi doac aboutiront-elles, si leur souhait bientôt se réalise ?

Ah ! ce n'est pas ici prophétiser que de répondre : A un triomphe catholique. Aussi devons-nous quelque reconnaissance au bon M. Retté, ainsi qu'à ses pareils, pour tout le mal que ces gens-là se donnent à seule fin de hâter le jour où l'Eglise aura l'allégresse de voir le sang de ses martyrs fertiliser « le sol des temps nouveaux. »

G. R.

## CRITIQUE IMPARTIALE

Dans le IV<sup>me</sup> chapitre de ses *Arabesques*, signalant aux lecteurs de la *Plume* les réponses des jeunes à l'enquête ouverte en février dernier par la revue *L'Effort* sur « le sens énergique chez la Jeunesse », le même Retté étala comme il suit « l'impartialité » de sa critique.

« *Nous ne nous occuperons pas des catholiques.* — Des gens qui croient à la révélation, qui, comme leurs dogmes les y obligent, admettent le miracle, ou, autrement dit, l'intervention possible d'une Providence, se mêlant des affaires de ce monde, retouchant son œuvre (*bis*) et violant ainsi les principes qu'elle aurait elle-même posés... etc, etc, ces gens-là, quelque soit leur bonne foi, n'ont rien à voir avec l'avenir de la race. »

Hélas ! Hélas ! M. Retté, c'est tout au plus du Rochefort... raté!!...

## AUTRE CRITIQUE IMPARTIALE

« La plaie de l'amateurisme sévit partout. Mais c'est surtout dans le monde des jeunes revues catholiques que nous le voyons s'étendre. C'est là que débutent mensuellement (*sic*) de jeunes poètes et de jeunes prosateurs, fabricant de mauvais sonnets ou des vers libres infects, auteurs de poèmes ou de contes auprès desquels les colonnes du *Petit Journal* et de la *Libre Parole* sont de la haute littérature. Qu'un brave homme, désireux de se tenir au courant du mouvement artistique de son pays, achète par hasard une de ces revues : mais il sera dégoûté pour jamais ! et il se gardera bien de la récider. »

Ainsi dégoïsse notre excellent confrère Georges Rency dans le dernier numéro d'une revue très ignorée, mais dont les quatre rédacteurs ont la grotesque prétention de détenir en Belgique le monopole du talent littéraire !

Si « le brave homme désireux de se tenir au courant de la littérature de son pays » achetait par un hasard invraisemblable, la revue de ce quatuor anti-catholique, il aurait l'ahurissement d'y lire des chefs-d'œuvre du goût de cet « *Hymne* » (qui paraît — ô ! fatalité ! — dans le numéro même où paraît la dyatribe de G. Rency) et dont voici *textuellement* le début et la fin :

## HYMNE

« Comme je fume ma bonne pipe, cela m'évoque ce vers, qui est dans *Paludes* :

*Les Capitaines vainqueurs ont une odeur forte.*

Elle a, en effet, une odeur pareille. Elle odore à la fois le tan, la chair boucanée, le vieil obourg et les ports lointains....

... J'étais seul avec les réverbères et les souldards. Je vadrouillais sentimentalement sous le ciel limpide....

O ! ma chère pipe, comme je vous aime ! Je vous ai savourée devant la lune bénigne, devant la mer, au sommet des montagnes et dans ma calme petite chambre studieuse.

J'ai dit quelque part que j'entrerais dans la mort avec vous à la bouche....

C'est vrai, je le voudrais... »

Admirons et passons !!

« Tous ces bons jeunes gens — poursuit notre excellent confrère — font de la littérature comme d'autres font de la bicyclette ou du canotage. Quand le moment sera venu pour eux de choisir une carrière, ils seront avocats, médecins, notaires... ou rentiers... ou journalistes. » Le spirituel M. Desombiaux nous avait déjà servi jadis cet argument triomphal dans le défunt *Coq Rouge*. Il nous serait trop aisé de le rétorquer maintenant à son plagiaire et d'ajouter que parmi les jeunes écrivains catholiques de *la Lutte*, il en est *tout autant* que chez les autres, qui ne sont et qui ne seront jamais « que » des écrivains.

Mais vraiment l'argument Desombiaux-Rency est tellement bête qu'il ne vaut pas qu'on s'y arrête.

## POUR CONTRASTE

Pour contraste avec les dyatribes, ci-dessus mentionnées, cette appréciation de la revue française : la *Province Nouvelle*, sur notre effort littéraire :

« *La Lutte* poursuit sa marche en avant dans la voie des améliorations. Cette revue qui fut à l'origine un tout petit recueil de 16 pages, s'agrandit et prend un intérêt que nous avons prévu depuis longtemps.

« J'ai toujours — quoique d'une foi fort restreinte — admiré la belle vaillance de ce périodique catholique que certaines jalousies de métier, de clocher et de boutique, essayèrent d'arrêter dans son essor.

« Le voici qui s'épanouit superbement en dépit des mesquines querelles qu'on suscita autour de lui, plus enthousiaste que jamais, il affirme sa volonté de vivre.

« Sous son nouvel aspect typographique *la Lutte* devient un périodique très important. Le nom de la rue où elle s'édite dira à son directeur les vœux que l'on forme ici pour elle. »

Ce n'est pas la première fois que nous avons à vivement remercier M. Laurent Savigny, directeur de la *Province Nouvelle*, pour sa loyale sympathie. Merci à l'ami qui nous venge!

## LE PRIX QUINQUENNAL

D'étranges ou stupéfiants racontars ont circulé à propos de ce prix, qui doit se décerner sous peu. Il nous paraît évident cependant que le jury décernera sans hésiter le prix quinquennal de littérature au poète des *Moines*, des *Soirs*, des *Débâcles*, des *Flambeaux noirs*, des *Campagnes hallucinées*, des *Villes tentaculaires* et de ce formidable drame humain : *les Aubes* ; à notre cher et grand Verhaeren !

## LA « CLASSE DES LETTRES »

Notre confrère Henry Carton de Wiart plaisanta agréablement au Parlement belge, le 14 de ce mois d'avril, l'Académie de Belgique et particulièrement cette « classe des lettres » qui « comprend des archéologues, des archivistes, des historiens, des orientalistes, des philosophes, des juristes, des sociologues, des hagiographes, mais qui ne comprend pas, ou presque pas, de littérateurs »,.....

« Et cependant, s'écriait le jeune député, c'est à nos littérateurs surtout que nous devons de ne plus être qualifiés par la malignité étrangère de Bôtiens ou de « Belges comme des oies ». Puis il proposa de créer une « classe des lettres », une vraie, « où des hommes comme MM. Camille Lemonnier, Eeckhoud, Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Gilkin, — Je cite ces quelques noms à titre d'exemples et je pourrais en citer bien d'autres — auraient leur place marquée... L'accession de véritables littérateurs, connus et aimés du public, serait pour cette institution, en grand danger de caducité, une infusion de sang nouveau. Chacun s'intéresserait aux réceptions et aux travaux de cette assemblée. On verrait des fondations ou des prix se créer dans le but d'encourager les lettres, ce qui existe partout autour de nous, et ce qui n'existe guère en Belgique! »

Le ministre s'honorerait en appliquant de telles réformes !

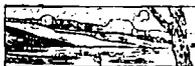
## HOMMAGES A ZOLA

Les littérateurs belges sont invités à collaborer au « livre d'Hommages à Zola ». Voici le mien :

« Au Porc épique, au vaillant Vidangeur qui ne s'est jamais départi de son rôle ! »

Hommage

D'UIJLENSPIEGEL.



## Les Revues

**Durendal.** *De quelques leçons d'énergie.* Etude critique très remarquée de notre vaillant confrère catholique FIRMIN VAN DEN BOSCH. L'auteur y réunit, en un pêle-mêle ordonné, les plus récentes productions littéraires françaises où se puisse analyser « l'un des stades de ces fluctuations incessantes de la Pensée moderne : l'individualisme moral. » On y lit à propos de Maurice Pujo et de son groupe spiritualiste, ces nobles et chrétiennes paroles :

« Ce sont des pèlerins, venus des lointains de la négation et de la puissance et qui cheminent vers la Vérité, sous l'égide de la bonne foi... Soyons-leur secourables et bienveillants, comme à des frères de demain qui franchiront bientôt le seuil de cette Eglise dont à l'horizon brumeux de leur esprit se dresse déjà la tour immortelle et hautaine. »

Au même numéro : *La Nef du marchand*, par HECTOR HOORNAERT, et des vers au lugubre rythme : *Soir de bise*, par EDOUARD NÈD.

**L'Effort** publie, de JEAN VIOLLIS, une page spirituelle fort hostile à Maurice Barrès, que détrouse au coin d'un bois, Hamlet, prince de Danemark. — Le poète MAURICE MAGRE y signe des vers qui nous font désirer bien vivement la parution, chez Fasquelle, de *La Chanson des Hommes*, son prochain livre.

**La Résurrection** (avril). — Notre rédacteur Albert Jounet, poursuit, dans cette revue qu'il dirige avec science et talent à l'avant-garde du catholicisme, la réfutation des mensonges de Strada.

**L'Essor** (d'avril) débute par un article de ROBERT DE MIRANDA, intitulé : *Où nous allons.* L'auteur nous l'apprend, hélas ! où ils vont :

« Le XVIII<sup>e</sup> siècle a renversé (3) le christianisme, et cependant, plus de cent ans après, nous n'avons pas su recueillir les résultats pratiques de son œuvre, nous sommes demeurés chrétiens dans notre façon de sentir et de penser... Il faut avoir le courage de le dire avec la hautaine insouciance que nous donne la vérité, nous devons exalter l'instinct, puisqu'il fleurit en volupté. Nous ne croyons plus à un au-delà où nous trouverions la récompense de nos sacrifices. »

Pauvres poètes ! car dans leur cœur est morte la seule joie : la joie de l'espérance en la vie éternelle ! en la contemplation sans fin de La Beauté ! Avec l'Espérance et la Foi est morte en eux la Charité pour l'homme : « Il faudrait donc accoutumer le peuple à ne jamais sacrifier sa joie à la joie d'autrui » s'écrient-ils ! concluant de leur erreur à l'Egoïsme. Là en viennent ceux qui, logiques jusqu'au bout, ont abandonné comme « inhumain » l'Evangile du Dieu fait Homme, cet évangile d'amour qui nous fait tout aimer, jusqu'à la Douleur même. — Ah ! rien n'affermir dans la Foi comme la franchise et la logique — quand ils en ont ! — des incrédules !

**L'Œuvre** (de Valence) est une vaillante revue, pleine de vie, d'enthousiasme et de talent ! Le groupe de Jules Nadi, Jean Lummine, François Lattard, etc., est un groupe qui promet de s'imposer avant qu'il soit longtemps. Les sympathies de *la Lutte* sont à ces jeunes !

**La Revue naturiste** (dernier n° paru en février). On y lit une *Lettre d'Eraste à Tréséas*, qui se termine par cette déclaration d'Eraste touchant son idéal social : *Amour du sol natal et de l'humanité, haine des patries.* Bravo ! Eraste ! il y a deux ans la même conception fut défendue dans *la Lutte* par Ramaekers. — Des Vers de GEORGES RODENBACH enrichissent ce fascicule.



REVUE MENSUELLE  
ILLUSTREE, D'ART ET DE  
LITTÉRATURE. DIRECTEUR:  
EDOUARD DUCOTE. SECRÉ-  
TAIRE ET ADMINISTRATEUR:  
JACQUES DES GACHONS, 16,  
RUE DU SOMMERARD, A  
PARIS

## VIENT DE PARAÎTRE

dans les éditions de *La Lutte* :

PAUL MUSSCHE

## SIMPLEMENT

Un beau volume de petits contes  
Format in-18 jésus. — Prix : 2 francs

PAUL MUSSCHE

## L'AMI DES LOIS

Comédie en 2 actes

Prix : 1 franc

## Collection de "La Lutte,,

PAUL CROKAERT :	<i>Amour et florins</i> (comédie) . . . . .	fr. 1.00
PAUL MUSSCHE :	<i>En souvenir</i> (2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	» 0.50
EDOUARD NED :	<i>Poèmes catholiques</i> . . . . .	» 2.00
—	<i>Mon jardin fleuri</i> (poèmes, 2 <sup>e</sup> édition) . . . . .	» 2.00
GEORGES RAMAEKERS :	<i>La Nuit rédemptrice</i> (avec dessins) . . . . .	» 1.50
—	<i>L'Hymnaire du Printemps</i> (poèmes) . . . . .	» 2.00
EDGAR RICHAUME :	<i>La Philosophie de St-François d'Assise</i> . . . . .	» 0.75
PROSPER ROIDOT :	<i>Aubes et crépuscules</i> (avec frontispice d'ELIE ROIDOT) . . . . .	» 2.00
LÉON SOUGUENET	<i>Le roman d'un pauvre jeune homme</i> (avec frontispice) . . . . .	» 2.00
ERNST DELTENRE :	<i>Tryptique</i> (3 lieder. Poésie de G. RAMAEKERS). (suppl. mus.) <i>Hoffnungstranen</i> (6 lieder. Poésie de J.-B. SAKXS).	

IL FAUT LIRE : *L'Ermitage*. — *Le Mercure de France*. — *Durendal*. — *Le Spectateur catholique*. — *L'Humanité Nouvelle*. — *La Province Nouvelle*. — *L'Effort*. — *L'Essor*. — *La Revue Naturiste*. — *La Revue Claire*. — *La Résurrection*. — *L'Œuvre*.



MAI-JUIN 1898  
\* 4<sup>e</sup> ANNÉE \* N<sup>os</sup> 2 & 3  
CES DEUX N<sup>os</sup> : 1 FR.

# la Lutte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



\*\*\* RÉDACTION :  
PARIS ET BRUXELLES  
P.-L. MOLITOR, ÉDIT. \*\*\*

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

PARIS ET BRUXELLES

ABONNEMENT (France et Belgique) : Un an, 5 fr. Ailleurs, 6 fr. (1)

COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE    LÉON SOMZÉE  
AMÉDÉE DE BRESSOUT

Directeur :

GEORGES RAMAEKERS

114, Rue Franklin, BRUXELLES

Secrétaires :

PARIS	BRUXELLES
CHARLES de ROUVRE	EDOUARD NED
27, Rue d'Amsterdam	34, Rue du Conseil

Rédaction de « la Lytte » :

FRANCE :

YVES BERTHOU ; ALBERT JUNET ; GEORGES LE CARDONNEL ;  
CHARLES DE ROUVRE.

BELGIQUE :

ERNST DELTENRE ; POL DEMADE ; PAUL MUSSCHE ; EDOUARD NED ;  
JOHAN NILIS ; ERNEST PÉRIER ; GEORGES RAMAEKERS ; EDGAR  
RICHAUME ; GEORGES VIRRÉS.

Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel ; Albert Berthe ; Louise et Louis Delattre ; Eugène Demolder ; Henri de Régnier ;  
Charles Droupy ; Edouard Ducôté ; Maurice Dullaert ; Max Elskamp ; Henry Ghéon ;  
Eugène Herdiès ; Joris-Karl Huysmans ; Camille Lemonnier ; Georges Marlow ; Charles  
Morice ; Marie et Jacques Nervat ; Georges Ondinot ; Victor Remouchamps ; Georges  
Rodenbach ; Prosper Roidot ; Blanche Rousseau ; Léon Rycx ; Laurent Savigny ; Camille  
Schiltz ; Léon Souguenet ; L'abbé Armand Thiéry ; Firmin Vanden Bosch ; Emile  
Verhaeren ; Francis Vielé-Griffin.

Adresser tout ce qui concerne l'Administration :

36, rue Longue-Vie, BRUXELLES

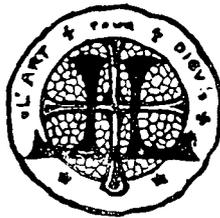
(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.

MAI 1898  
4<sup>e</sup> ANNÉE ❁ NUMÉRO 2.

# LA LUTTE

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



PARIS  
27, rue d'Amsterdam, 27



BRUXELLES  
114, rue Franklin, 114

❁ P.-L. MOLITOR, ÉDIT.  
RUE LONGUE-VIE, 36  
BRUXELLES. ❁ ❁ ❁ ❁ ❁

# LA LUTTE

IV<sup>e</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 2

(Mai 1898)

Paul Mussche : <i>A Octave Pirmez</i> . . . . .	41
Octave Pirmez : <i>Memento mœi</i> (inédit) . . . . .	42
B <sup>on</sup> José de Coppin : <i>En hommage</i> . . . . .	44

### OCTAVE PIRMEZ

jugé par

PAUL ANDRÉ — MICHEL BODEUX — B<sup>on</sup> JOSÉ DE COPPIN

POL DEMADE — EUGÈNE DEMOLDER

EUGÈNE GILBERT — GASTON HEUX — HENRI MAUBEL

L'ABBÉ H. MOELLER — EDMOND PICARD — LUCIEN SOLVAY

D<sup>r</sup> ÉMILE VALENTIN

FIRMIN VAN DEN BOSCH — HENRI VAN DE PUTTE

EMILE VERHAEREN — GEORGES VIRRÈS

Octave Pirmez : <i>Amour, père des Arts</i> . . . . .	65
---	----

*Portrait d'OCTAVE PIRMEZ, gravé en taille-douce par DELBOETE  
d'après VAN LERUIS.*



OCTAVE PIRMEZ



## A Octave Pirmez

*Maître, lorsque j'évoque en moi ton haut profil,  
tu m'apparais rêveur dans un décor d'automne.  
Tu fus le fier captif d'un volontaire exil,  
l'aigle tombé des cieux et que la terre étonne.*

*Poète au cœur gonflé du sanglot éternel,  
tu résorbais en toi les êtres et les choses,  
car tu reçus de Dieu le don essentiel  
et, devant toi, rien ne gardait les lèvres closes.*

*Nous, nous te vénérons d'un amour singulier  
et le geste votif de nos mains très pieuses  
couronnent ton front pur des immortels lauriers.*

*Le marbre, un jour, dira ta belle âme songeuse,  
ton nom grave sera chanté par les échos,  
Pirmez, penseur hautain, solitaire d'Αcoz.*

PAUL MUSSCHE.

## Memento meî!

Pages inédites

**M**EMENTO MEI! — Ah! c'est bien l'épigraphe qui doit vivre sur tout ce que nous offrons à nos amis! Qu'ils se souviennent toujours de nous et qu'ils prient pour nous — pauvres âmes!

Cette épigraphe est aussi notre épitaphe. — Les vivants ne sont-ils pas comme des morts quand nous ne les avons plus auprès de nous? S'il est doux de se souvenir, cela est bien triste aussi! Nous tournerons-nous vers le Passé sans nous sentir envahi par les regrets? Et si nous contemplons l'Avenir, que de craintes involontaires! Plus le regard est pénétrant, plus s'accroissent les appréhensions sur la ruine de nos espérances. Voilà pourquoi la foule cherche à s'étourdir dans une agitation sans trêve.

*Memento meî!* Cri de notre cœur qui naufrage dans la houle des jours. — Et celui à qui s'adresse cette parole répond par le même cri d'amitié et de douleur. La seule consolation est de sentir qu'on doit tous s'ensevelir dans l'éternel oubli qui, par de là ce monde, est l'éternel esprit.

*Memento meî!* — Enfant, je portais ces mots gravés dans mon cœur; déjà tourné vers le Passé immobile comme un cadavre, j'y cherchais le repos tant mon âme était inquiète. — Là me semblaient être à l'abri de la métamorphose mes

joies et mes peines ; je pouvais les considérer en paix dans le charme de la mélancolie. Entendais-je le soir des bruits de fête, j'étais tout troublé, je m'éloignais heureux de me plonger dans la solitude, alors surtout qu'une cloche s'éveillant à un clocher, me faisait entendre la voix mystérieuse du Temps.

C'est ce sentiment de la fugacité des choses qui, grandissant en moi, me porta à écrire. — Ne pas périr tout entier, léguer mes pages aux survivants pour qu'ils y lisent mon *Memento mei* — ô faiblesse humaine ! Mais aussi, oh ! amour des frères mortels chez un cœur qui désire vivre en eux, et dans son illusion ne s'aperçoit pas qu'eux-mêmes s'évanouissent au moment où il s'y appuie.

Dieu seul existe. — Notre pensée le reconnaît. Mais, créatures, ombres chères, vous existez aussi, et c'est peut-être vos physionomies éphémères qui vous attachent à nous par les liens d'une misère commune et d'une secrète compassion.

Ce n'est pas un Dieu abstrait, raison de l'univers, que nous voulons adorer, mais le Dieu de saint Augustin, *qui amat animas*, Dieu père de tous les mortels, en concordance avec leurs aspirations.

Un illustre écrivain religieux a dit : Le temps vient où l'on n'aime plus que les âmes. Toutefois, la Nature est souvent victorieuse de nous, et sous une belle forme nous croyons toujours trouver une belle âme. Cette illusion nous pouvons la conserver, puisqu'elle embellit et élève nos sentiments.

Ces vierges sculptées que la piété a fait placer en nos églises, et sur les visages desquelles se lisent la douceur et le recueillement, n'ont-elles pas, par la paix qu'elles inspirent, une étonnante puissance sur les âmes?... Et elles ont cette vertu que ne possèdent pas les plus belles créatures vivantes d'être immobilisées dans l'extase, c'est-à-dire hors du temps, vivant ainsi comme d'une vie illimitée. A elles, il est bien inutile de dire : *Memento mei* ! car elles ne connaissent point l'oubli étant dans la plénitude d'un amour parfait. Sur leurs

poitrines, nous lisons écrite à jamais cette forte et rassurante parole : *Memini!*

OCTAVE PIRMEZ.

Ainsi s'exprimait le noble penseur, le mélancolique poète qui repose maintenant dans la paix de la mort... Et sa voix, à cette heure semble s'élever de la tombe, pour adresser un émouvant appel aux survivants qui l'ont aimé.

L'âme entière d'Octave Pirmez se retrouve en ces lignes, qui me paraissent écrites avec des larmes, à présent que je les relis à travers un voile de deuil. Elle s'affirme foncièrement croyante, essentiellement chrétienne, et ses accents désolés, d'une tristesse infinie, sont religieux comme une prière, solennels comme un fragment d'hymne.

Cette âme, on la croirait placée entre le ciel et la terre, agenouillée en quelque région invisible d'où, tour à tour, elle s'incline vers des créatures périssables, ou se retourne, éperdue, vers le Créateur qui seul existe d'une éternelle durée. — Et c'est un cri d'espoir qui traverse cette désolation, c'est un cri d'espoir qui domine le tumulte des sentiments contraires, apaisant les regrets d'un Passé décevant, calmant les appréhensions d'un Avenir rempli d'incertitude.

Ah! oui, ces lignes, inspirées par le cœur, ont une puissance étrangement suggestive. Elles réveillent soudain tout un bonheur évanoui, tout un malheur irréparable, les plus exquises réminiscences, les plus douloureux souvenirs, et néanmoins elles arrêtent les larmes suspendues aux paupières. en faisant monter aux lèvres ce mot consolateur, « cette forte et rassurante parole » : *Memini!*

L'autrefois reparaît, dans une vision lointaine, avec le charme indéfinissable des douces choses inoubliées, des songes heureux que l'on essaie de refaire et dont on retrouve les images imprécises moins dans la mémoire que dans le cœur.

Le temps n'a rien effacé du prestigieux tableau, contemplé chaque jour, et durant des années, par l'affection attentive. S'il

en a pâli un peu les couleurs, s'il en a atténué légèrement les teintes, il lui a donné la séduction des portraits anciens, la mystique attirance des reliques pieuses, l'attrait subtil de l'âme survivante dans l'immatériel souvenir.

Je revois la belle tête expressive du poète ; je revois son profil grave et doux comme sa pensée, je le revois tel qu'il m'apparut, en une vaporeuse matinée d'automne, dans l'encadrement gothique de la porte d'entrée de la demeure hospitalière, quand — bien jeune encore — je vins à Acoz pour la première fois.

Le vieux manoir se dresse, là-bas, avec ses tours antiques qui, depuis des siècles, se mirent dans les eaux immobiles. L'immense cour est déserte, et seule la fontaine miraculeuse, en son jaillissement monotone, semble murmurer dans le silence les ferventes prières des pèlerinages annuels. Voici le vaste corridor d'une sévérité d'abbaye, l'escalier monumental avec sa double rampe artistement sculptée. Je parcours, en idée, les pièces spacieuses, tendues de gobelins, éclairées par de hautes fenêtres contre lesquelles les glaives d'or du soleil levant venaient se briser, en scintillant dans les plis des draperies épaisses. Et toujours, poursuivant l'ombre aimée qui enchante ce milieu de rêve, je la retrouve sous les ombrages de quelque avenue solitaire, cloître odorant de verdure dans lequel règne un recueillement de temple.

Oh ! comme vivement elles renaissent, les inoubliables impressions que l'on croyait perdues dans un recul d'années ! Et comme, en leur mélancolie de choses finies à jamais, elles ont la tristesse résignée qui caractérise l'œuvre bienfaisante du Maître !

..... C'est par une sereine après-midi de dimanche. Les cloches sonnent les vêpres et vibrent dans l'air pur. Nous écoutons leurs harmonies qui se mêlent à la voix claire du pâtre et aux bêlements des troupeaux broutant l'herbe d'une prairie voisine.

Ou bien, c'est l'hiver. Durant toute la nuit, la neige est tombée, abondante, recouvrant les longs toits du manoir, et dissimulant les pelouses sous ses blancheurs immaculées dans

lesquelles le poète promène sa rêverie matinale. Ou bien encore, c'est sous une pluie de feuilles jaunes, que je rencontre le mélancolique penseur, respirant les parfums âcres et grisants de l'automne, en méditant sur la fugacité des heures et la brièveté de nos existences éphémères !

Tout était grand en lui et autour de lui. Et pourtant, tout était simple, intime, parfaitement harmonieux. — Nulle vulgarité ne heurtait le regard, ne désenchantait la pensée. Pirmez avait horreur du luxe banal, ostensible, qui plaît à la médiocrité opulente et éblouit la foule. La symétrie lui était odieuse et il n'avait que dédain et sarcasme pour la science des correcteurs de la nature.

Le poète exerçait sur les esprits sincèrement admirateurs une fascination étrange, tandis que les esprits froids, calculateurs ou indifférents ne pouvaient le comprendre. Il vivait vraiment dans une atmosphère de poésie, insoucieux des vanités qui rapetissent les caractères et étioient les âmes. Cependant, rien de hautain, rien de poseur surtout, aucune morgue, aucune feinte chez cet homme supérieur qui, sans s'ignorer, se plaisait à un effacement volontaire.

La légende devenait inutile. Elle était surpassée. On voyait se réaliser ce que l'on avait cru une chimère, un songe. On avait devant soi l'auteur digne de son œuvre, en concordance avec elle, et, dans la mesure possible à l'imperfection humaine, sa personnification vivante. De là l'attrait mystérieux de ce château d'Acoz, que l'on ne peut apercevoir sans émotion, quand on a lu Octave Pirmez et que l'on a une âme. De là le charme indéfinissable de cette figure d'une originalité si naturelle et si vraie, de cette figure noble et pensive, qui jamais ne se déroba sous un masque d'emprunt et qui, idéalisée par la mort, apparaît plus belle encore, plus transparente.

Je me rappelle ces flâneries d'été, dans le parc inondé de soleil ou scintillant de rosée, à l'abri odorant des grands arbres qui y croissent en liberté, se couvrant de mousse, s'enguirlandant de lierre ou de lichen, portant des devises, des mots aimés, des noms chers gravés dans leur écorce.

Je me souviens aussi des soirées solitaires, dans les vastes salles faiblement éclairées, sanctuaires du travail, de l'étude, remplis de souvenirs, d'objets auxquels le poète attribuait un prix proportionné plutôt à leur valeur affectueuse qu'à leur valeur artistique, mettant en relief ceux qui avaient pour lui un charme de sympathie, de souvenance.

Octave s'attardait en causeries intimes, oublieux de l'heure, de la fuite du temps que nul balancier ne marquait. Tel un artiste inspiré, souvent, il se livrait à des improvisations superbes, le visage songeur, le regard fixe, perdu dans le rêve. Sa voix, un peu voilée au début, s'échauffait par degrés, s'élevait lentement, devenait pénétrante dans le silence nocturne.

Parfois, au dehors, des aboiements de meute, une sonnerie de cloche, une clameur de tempête. D'ordinaire, le calme berceur d'un oratoire, d'une chapelle de monastère où, discrètement, un orgue module quelque grave mélodie...

Oui, il réalisait l'idéal du poète. Son attention était toujours en éveil, et sa distraction apparente provenait de son observation attentive tournée vers les sommets. Les conversations mondaines ne l'intéressaient guère ; il les trouvait frivoles et la discussion — même courtoise — lui inspirait une sorte de répugnance. Volontiers il s'extasiait devant un site pittoresque, un coin de paysage, une rivière, un clocher, quand il y découvrait de l'inattendu, et — selon son mot préféré — du romantisme. L'océan, avec ses sourdes rumeurs, ses vagues écumantes, son étendue illimitée, l'enfiévrant ou le jetait en des réflexions d'une profondeur d'abîme. Au contraire, la vue d'un beau fleuve, coulant majestueusement entre ses larges rives, rassérénait son esprit, élevait ses pensées. Aussi, qu'ils furent remplis d'enthousiasme, les jours que nous passâmes aux bords du Rhin, en une fin d'été splendide !

Avec une agilité juvénile, il gravissait les montagnes, impatient d'embrasser, d'un coup d'œil, la plantureuse vallée, étincelante de lumière et enveloppée cependant des mystérieuses brumes de la poésie des légendes. — L'ascension de sa pensée l'emportait d'ailleurs à d'autres altitudes. Pendant que le pano-

rama déroulait sa féerie, l'imagination du rêveur tirait de l'ombre le passé féodal dont ces ruines croulantes étaient les derniers vestiges. Et son esprit, inquiet de l'énigme troublante des destinées de toutes ces âmes guerrières, se distrait des exploits chimériques chantés par des bardes visionnaires en des récits de fabuleux héroïsme.

A l'heure où les forêts sèment l'or de leurs feuilles jaunies, telles des paillettes se détachant de leur parure automnale, un séjour dans les Ardennes permit au poète de déployer toute son âme, à la faveur des grands espaces propices aux libres envollements. — Ces solitudes inviolées l'affranchissaient de toute contrainte, et il s'y enfonçait avec une sorte de volupté qui exaltait son expansion pensive. La nuit nous surprenait sur quelque colline isolée, tandis qu'il contemplait, et décrivait tout haut, l'envahissement progressif des ténèbres, dans lesquelles sombrait peu à peu le paysage, en donnant aux formes qui s'évanouissaient des aspects fantastiques, et nous causant cette impression étrange qu'on pourrait appeler l'effroi de l'invisible.

L'homme de lettres, l'écrivain, l'auteur jamais ne se montraient en lui. Le succès immédiat de ses livres ne le préoccupait que dans une assez faible mesure. La critique, fût-elle autorisée, ne lui inspirait qu'une confiance relative. « Les œuvres sont ce qu'elles sont, disait-il, l'avenir en décide. Les forts seront ceux qui résisteront à la morsure du temps. » Néanmoins, il attribuait une légitime importance aux suffrages de tant d'éminents écrivains, appartenant à des écoles philosophiques ou littéraires différentes, et paraissait flatté de l'opinion de la presse qui, en France et en Suisse aussi bien qu'en Belgique, lui avait été extrêmement favorable. Il était fier, à bon droit, de l'hommage que lui rendaient les plus illustres maîtres, et du jugement des revues parisiennes les plus littéraires, les plus raffinées, qui citaient ses écrits parmi les meilleurs de l'époque contemporaine. — Foncièrement bon, bienveillant, il était touché, au reste, de toute marque de sympathie, et accueillait avec reconnaissance les éloges les plus naïfs, répétant cette délicate parole

qui, d'un trait, dépeint toute son âme : « Où j'ai trouvé l'affection, je ne demande pas l'ortographe. »

Octave Pirmez se considérait comme l'enfant de la Nature. N'était-elle pas sa sublime inspiratrice ? Quelle ivresse de parcourir les champs et les bois, d'offrir son front aux caresses de la brise, aspirant le plein air, jouissant de la grande liberté, dans une gloire d'indépendance !

Sous prétexte de chasse, le poète s'armait d'un fusil, mais négligeait de s'en servir, absorbé par la contemplation de quelque scène agreste, écoutant le bourdonnement des abeilles sur les buissons en fleurs, le bruissement du vent à travers les feuillées, fasciné par le spectacle changeant des continuelles métamorphoses produites par les heures, les saisons, les caprices atmosphériques, et l'action mystérieuse de l'incomparable magicienne qu'on nomme la lumière.

Mais ce n'était pas là toute sa vie. Faut-il dévoiler sa philanthropie exemplaire ? Ce serait la profaner presque, car sa charité si discrète, si chrétienne, était comme ces belles statues dont les formes exquisés sont pudiquement drapées. — Au bord du sentier, derrière la haie verdoyante, il écoutait les suppliques avec un empressement cordial. Et il y répondait immédiatement par une aumône généreuse, ou invitait le solliciteur à la grande distribution prochaine. Oh ! les délicieuses puérilités de sa bienfaisance envers l'enfance déshéritée ! Ce n'était pas assez de préserver les pauvrets de la faim et du froid, il fallait réjouir leurs yeux par de jolies surprises, leur donner l'illusion de l'égalité avec les jeunes privilégiés de la fortune. Que de fois le photographe, requis par le maître, opéra devant de petits groupes joyeux, ébaudis, à l'émerveillement des mères et des braves gens du village ! Que de fois, l'approche de la Saint-Nicolas aidant, le fier penseur, s'arrachant à ses rêveries, visita les bazars de la ville, achetant sans compter, pour voir sourire toutes ces lèvres vermeilles — tel un parterre de fleurs épanouies — à l'aube du jour mémorable qui devait apporter à tous, n'est-ce pas, l'oubli momentané de la misère cruelle.

Octave adorait sa mère, une femme tout à fait supérieure, qui a publié elle-même des ouvrages justement appréciés.

Il professait pour la mémoire de son père défunt le plus affectueux respect. Dans une page inédite, belle de simplicité, de sincérité et de déférence filiale, il reconnaît devoir à l'influence maternelle ses goûts littéraires, et à l'influence paternelle son penchant pour la solitude. Et sans doute, par voie d'hérédité, il tenait de cette mère si distinguée, la féminité de sentiment qui prête à sa pensée et à son style d'une ampleur magistrale, tant de nuances délicates et de naturelle élégance. *Rémo* a chanté l'amour fraternel, en d'admirables et impressionnantes pages, et à son dernier réveil, au milieu de la nuit fatale qui devait nous le ravir pour toujours, Octave réclama à son chevet Emile, son excellent et bien-aimé frère, voulant entre ses bras rendre son dernier soupir !

L'affection réciproque, au reste, est de tradition dans cette noble famille, qui compte tant d'hommes de talent, de mérite, et dont le nom, depuis longtemps inscrit au livre d'honneur, est bien à sa place au frontispice de l'œuvre monumentale qui classe Octave Pirmez au premier rang des écrivains de notre époque.

Et qu'est-ce donc que cette œuvre, sinon l'histoire d'une âme d'élite écrite par une plume géniale ? *Feuillées, Jours de solitude, Heures de philosophie, Rémo, Lettres à José, Vie et correspondance* ne sont, sous des formes variées, que les manifestations diverses de l'existence pensive de cette âme endolorie qui, blessant ses ailes aux arêtes vives de la réalité décevante, s'envole instinctivement vers les régions hautes, où rayonne l'idéal, emportée par son insatiable besoin d'espérance et d'amour.

Octave Pirmez aspirait à se survivre dans les cœurs.

Ce vœu, exprimé avec une humble tendresse, s'est accompli depuis l'heure de sa disparition, hélas ! prématurée...

Mais son œuvre lui assure une autre survivance, qui s'affirme chaque jour davantage et que l'ardente jeunesse, dans un élan spontané de radieux enthousiasme, a voulu célébrer par cette démonstration touchante.

O ! chère âme, tu redoutais l'oubli, parce qu'il était pour toi

synonyme d'ingratitude. Et voici que l'Admiration intelligente s'unit à l'Amitié fidèle pour honorer ta mémoire doublement vénérée. La jeunesse que tu chérissais a pris — bénie en soit-elle ! — l'initiative généreuse de cette glorification posthume. Et comme elle a prouvé qu'elle comprend ton cœur, en confiant à l'un de ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher de plus près, la pieuse mission de proclamer ici son prix inestimable !

JOSÉ DE COPPIN.



## Une Consultation

**L**A LUTTE a posé à tous les écrivains belges ces trois questions :

Quelle place Octave Pirmez occupe-t-il dans la littérature française ?

Quelle fut son influence sur la Renaissance des lettres en Belgique ?

Quelle est votre appréciation sur ces œuvres ?

Voici les réponses :

PAUL ANDRÉ

Avec Charles De Coster, Octave Pirmez partage le superbe honneur d'avoir, le premier, semé les glorieuses moissons d'un pur art littéraire français dans l'aride terrain jusque là inculte de notre pauvre Belgique, si revêche dès qu'il s'agit de parler ou d'écrire autre chose qu'un patois ou un jargon. A envisager

aujourd'hui les floraisons radieuses en lesquelles s'épanouit actuellement chez nous le culte de la langue française, on se convainc des riches récoltes qu'ont produites les sûres et précieuses graines de ces premiers initiateurs dont Pirmez fut certes le plus influent.

Mais ce n'est que sur l'élite éprise de délicatesse et d'intellectualité raffinée que son art cependant peut avoir prise, je crois. Il est vrai que jusqu'ici cette élite seule a été sensible en Belgique à la splendeur des choses écrites : la foule n'a pas encore conscience de la Beauté littéraire ; de trop néfastes admirations traditionnelles parisiennes la dominant encore.

Si l'œuvre de De Coster a tout le lyrisme et le charme preneur d'une épopée ou d'une légende, celui d'Octave Pirmez a toutes les élégances d'un style impeccable qui séduit par sa simplicité savante, caresse l'oreille et berce la pensée. *Feuillées*, les *Jours de solitude*, *Rémo*, les *Lettres à José* sont peu propres à captiver dès l'abord l'attention du public ; ces pages rayonnent discrètement comme les admirables soleils de ces beaux soirs d'automne que, dans son domaine d'Acoz, l'artiste contemplant avec extase et décrivait avec tant de maîtrise.

Aussi Octave Pirmez ne doit pas être un auteur populaire, son œuvre ne peut être goûtée que par quelques âmes sympathiques à la sienne — si belle — et la gloire qui revient au solitaire d'Acoz, comme on se plut à le nommer, sera toujours d'intimité.

#### MICHEL BODEUX

Octave Pirmez occupe, dans la mêlée contemporaine de la littérature française, une place bien à part. Il apparaît, au-dessus des tourbillons poussiéreux de la bataille, comme un beau chevalier à l'œil pensif, à l'armure éclatante de blancheur, enveloppé dans les nuées grises de la méditation et de l'oubli. Son geste droit indique la marche en avant et relève la pensée vers le ciel.

La phrase de Pirmez est sobre, noble, périodique. Elle n'a

pas le clinquant de nos modernes ni le développement heureux, naturel, spontané des Français de France. Classique, un peu lourde, elle martèle d'ailleurs mieux ainsi les pensées qu'elle doit enchasser. Les pensées, les pensées de Pirmez ! Ce fut en effet l'homme des pensées. Tandis qu'à côté de lui les nouveaux écrivains broyaient et mêlaient le fiel et le sang des passions, lui s'en allait rêvant partout, méditant l'homme, la vie, le sentiment. Dans la solitude, sous le saule, près de l'étang, son esprit, délaissant le corps, tissait dans l'air ses mélancolies et ses pensées.

Toute âme qui songe, toute âme qui souffre, trouve en Octave Pirmez une âme sœur qui console, une âme sœur qui partage les pensées parce qu'elle les comprend, une âme sœur qui sourit et montre l'azur du ciel et l'Espérance de l'Eternité.

### JOSÉ DE COPPIN

Mon admiration pour Octave Pirmez n'a d'égale que mon affection. — Mais, au point de vue littéraire, mon jugement manque d'autorité et peut paraître suspect de complaisance. Et pourtant, je crois que pour bien apprécier ce doux penseur, ce délicat poète, il faut l'aimer autant qu'on l'admire. Son œuvre doit être plutôt sentie qu'analysée. C'est avant tout le roman d'une âme, et c'est l'âme de l'auteur qui en est l'exquise héroïne. Malgré sa magistrale ampleur de fond et de forme, et la multiplicité des questions qui y sont soulevées et traitées de main de maître, cette œuvre est une œuvre de tendresse. Le cœur y est au même niveau que l'esprit, et l'on s'accorde à trouver ce niveau d'une élévation peu commune. Pirmez a écrit avec une entière indépendance, une sincérité absolue et son originalité est aussi réelle que peu cherchée. Bien qu'il se soit tenu à l'écart de toute lutte, il a — selon moi — exercé une influence considérable sur notre mouvement littéraire, dont il a été l'un des précurseurs.

## POL DEMADE

Je me refuse à désigner une place, dans la littérature française, au solitaire, altier et mélancolique Octave Pirmez. Il est, avec quelques autres glorieux, de cette élite d'écrivains qui occupent dans les littératures, sans qualification oiseuse de nationalité, le rôle de montagnes abruptes, isolées, sourcilleuses et presque inaccessibles, heureusement. De tels hommes sont au-dessus de ce qu'on appelle : les places. Quant à leur influence, que certains jugent nulle, ce qui est vrai, pensé d'en bas — j'estime, moi, considérée d'en haut, souveraine. L'existence de ces hauts esprits, sans compter qu'elle nous préserve, en fait, de l'abominable égalité, offre, en leurs œuvres, des sommets vierges aux penseurs de la plaine. Les *Pensées* de Pascal, l'*Homme* d'Hello, les *Heures de philosophie* d'Octave Pirmez présentent leurs cîmes aux intrépides de l'idée, comme le Mont Blanc, les Alpes. l'Hymalaya, fournissent des perchoirs aux aigles.

## EUGÈNE DEMOLDER

Dire la place qu'occupe Octave Pirmez dans la littérature française ? A mon avis, c'est un disciple de Châteaubriand. Il en a l'orgueil, la poésie hautaine et mélancolique, le style à large et belle période. Il fut ombrageux et avide de solitude, comme l'auteur de *René*. Il a souffert de tous les tourments de celui-ci, et on pourrait lui réserver une tombe, sur un des rochers de la Meuse, pour rappeler la tombe illustre de Saint Malo. Au point de vue des lettres belges, la figure d'Octave Pirmez apparaît plus grande. C'est un précurseur. Dans un pays de plat journalisme et de doctrinarisme odieux, il a, le premier avec Charles de Coster, fait chanter la vraie poésie et écrit dans un style artiste. Ces deux écrivains ont même, d'emblée, fixé les deux courants de lettres belge : avec Pirmez s'éle-

Suite p. 38.

vait en l'air d'Acoz l'âme de la wallonie, pâle, douce et mélancolique, avec De Coster, l'âme des Flandres plana au-dessus des beffrois, plus rouge et chargée d'une gloire ancienne.

### EUGÈNE GILBERT

Il serait assez difficile d'assigner un ancêtre direct au poète et au philosophe d'Acoz. Si l'influence des grands romantiques, Victor Hugo, Lamartine, Musset, et même — pour sortir de France, si l'influence de Léopardi se fait parfois sentir dans son œuvre, Octave Pirmez s'en sépare nettement par ses qualités de moraliste et de penseur objectif. Peut-être pourrait-on le rapprocher de Vigny, de Sully-Prudhomme et, par certains côtés, d'Amiel. Mais, comme l'a fait remarquer jadis M. G. Rodenbach, « il n'avait pas cette inspiration mélancolisée de Goethe, de Chateaubriand et de Lamartine, cette tristesse malade et sans cause dont ceux-ci s'enorgueillissaient comme d'un privilège pour le génie... Chez lui, rien de semblable; pas de tristesse subjective, d'élégies personnelles pour apitoyer sur des abandons ou des meurtrissures, mais d'objectives réflexions sur la fatalité du malheur attaché à l'existence humaine, à la façon de Léopardi et des autres poètes pessimistes. »

Dans la Renaissance des lettres en Belgique, Octave Pirmez fut au même titre que C. Lemonnier, Edmond Picard et quelques autres, un *initiateur*. C'est vers lui — comme aussi vers André Van Hasselt et vers Ch. De Coster — que se sont retournés les artistes sincères et spontanés, fatigués de voir la littérature reléguée, en Belgique, au dernier rang, après les vaines querelles de la politicaille, après les rémunérateurs mais amoindrissants soucis du commerce, après les futilités sportives. Du coup, la littérature officielle, pleurant ses larmes dans « l'urne de l'Individu », la littérature conventionnelle, poussièreuse, attachée systématiquement à une imitation lamentablement factice des œuvres étrangères, fut vaincue.

Mais, s'il faut tenir compte des encouragements précieux qu'Octave Pirmez prodigua aux « jeunes » de cette génération conquérante, son exemple même, sa fière attitude de poète solitaire me paraissent avoir eu une portée plus grande et plus haute encore. Il apprit aux jeunes écrivains, par la seule fierté de son caractère et par son amour exclusif des lettres, le mépris dans lequel il faut tenir les fragiles hochets d'une heure dont s'amuse nos enfantines vanités. Il enseigna aussi, par son isolement, que les acclamations des cénacles, les applaudissements de commande, la constante prévoyance des thuriféraires sont un mince appoint pour la gloire. Qui, de son vivant, fut plus méconnu que Pirmez — en dehors des quelques disciples discrets dont il voulut s'entourer? Quelle mémoire brille aujourd'hui plus nettement éclairée, plus auréolée de sympathie et d'admiration ?

Aristocrate d'intelligence, plus encore que d'éducation, penseur dédaigneux du cliquetis sonore des disputes publiques, artiste réaliste au vrai sens du terme, amant compréhensif et passionné de la nature, spiritualiste et chrétien même aux heures douloureuses du Doute, poète philosophe oscillant entre la sérénité vers laquelle il tendait et la mélancolie foncière de sa nature — mélancolie développée encore par une vie solitaire et désabusée — analyste lucide des plus secrets mouvements de l'âme, écrivain souvent admirable, ciselant la phrase avec netteté et l'adornant d'images rares et picturales, tel fut, ce me semble, Octave Pirmez, tel il apparaît dans une œuvre magistrale dont le charme profond, douloureux et subtil, consolateur pourtant, séduira toujours les artistes et les rêveurs...

#### GASTON HEUX

Que pourrais-je dire qu'on n'ait déjà répété avec plus d'autorité. Un mot emprunté à Pirmez lui-même, caractériserait à merveille cet écrivain, tout aux rêveries délicates et subtiles : c'est « un cœur et un esprit, c'est-à-dire une âme. » .

Et, pour cela même, je me sens peu porté à lui prêter une influence bien profonde sur notre mouvement littéraire : son œuvre est trop exempte de procédés pour avoir pu tenter l'imitation ; nous admirons et nous sentons, reconnaissants, aux heures mélancoliques, d'avoir pu trouver en elle un interprète idéal de nos propres sentiments.

Pirmez est un esprit dont l'influence est plus grande sur les cœurs que sur les œuvres.

#### HENRY MAUBEL

L'auteur des *Jours de solitude* a vécu trop en dehors des groupes littéraires pour qu'on puisse le placer et le classer.

Je crois qu'il impressionna profondément quelques esprits de la *Jeune Belgique* de 1880, Max Waller, Giraud, Rodenbach. Sa vie éloignée, sa solitude, le caractère contemplatif de son art, sa mort parvenant à l'instant de cette Renaissance des lettres en Belgique impressionnèrent les jeunes écrivains d'alors. Tous savent de quelle façon religieuse on honora son souvenir au banquet Lemonnier. Son influence fut plutôt morale que littéraire au sens strict du mot.

Quant à ce que je pense de son œuvre, je vous renvoi au petit livre que nous avons publié, James Van Drunen et moi, au printemps dernier.

#### L'ABBÉ HENRI MOELLER

I. Vous me demandez quelle place O. Pirmez doit occuper dans la littérature française ? Je réponds sans hésiter : une des premières. C'est un des plus grands artistes de ce siècle. Ouvrez lui hardiment dans votre bibliothèque le rayon des auteurs de prédilection, de ces esprits d'élite dont on ne lit pas seulement, mais dont on *relit* les œuvres. Il est de la lignée des Hello, des Blanc de St Bonnet, des Barbey d'Aurevilly, des Villiers de l'Isle Adam. C'est un des princes de la littérature catholique.

II. Quant à son influence sur la Renaissance des lettres belges, elle fut immense, inappréciable à mon avis. Pirmez ! mais il a ressuscité la vie littéraire en Belgique. Il est le créateur de l'efflorescence artistique moderne chez nous. Il posât la première pierre de cette somptueuse cathédrale d'art que nos artistes écrivains de ce siècle, si fécond en nobles œuvres, ont élevé pour l'exaltation de la Beauté. Comme ses ancêtres du moyen-âge, cette cathédrale est encore inachevée. Elle le restera éternellement. Il y aura toujours des pierres à ajouter, car la beauté aussi bien que le génie sont inépuisables.

O. Pirmez fut l'ouvrier de la première heure. Un des premiers il osa penser et écrire d'une façon personnelle, sans s'inquiéter ni du rire des anciens, ni de l'opinion publique. De celle-ci nul n'eut moins cure que le solitaire d'Acoz. Le public n'existait pas pour lui. Les jeunes se réclament à juste titre d'O. Pirmez. Il fut leur maître, leur initiateur.

III. Je ne saurais mieux caractériser l'impression que me donne l'œuvre de Pirmez qu'en disant qu'il réalise pour moi l'idéal de cet écrivain. Cet idéal, c'est le *Penseur-Poète*. Pirmez fut cela à un degré supérieur, sa pensée est profonde, intuitive, devinatrice et révélatrice du beau. Et il dit, ou plutôt il chante son rêve en un langage d'une poésie enivrante. Les œuvres de Pirmez sont un long et splendide poème en prose. C'est le poème de la pensée humaine.

O. Pirmez fut essentiellement un contemplatif. Il n'y a pour lui d'autre réalité que l'idéal. Le monde n'est que le symbole des idées éternelles. Sa vie se passa toute entière dans l'amoureuse contemplation de l'éternelle vérité. Il ne s'en distraitait que rarement pour écrire. Aussi toute sa pensée n'est pas dans son œuvre. Celle-ci n'est qu'une ébauche du rêve splendide de cet incomparable artiste.

EDMOND PICARD

Octave Pirmez m'apparaît comme un des quatre initiateurs du mouvement littéraire belge actuel. C'était vers 1880, date à

laquelle n'étaient pas nés, ou à peine, les artistes qui depuis, ingénument, profitant des brèches ouvertes et des impulsions données par ses vaillants d'un temps si lointain, ont rapporté à eux-mêmes et presque à eux seuls, cette évolution maintenant battant si magnifiquement son plein, quoiqu'en disent les désillusionnés et les éclopés qui, pour ne pas avoir été suivis dans leur intransigent exclusivisme de sectaires, trouvent que tout va mal et sont heureux de le proclamer.

Ces quatre furent Charles De Coster, André Van Hasselt, Camille Lemonnier, Octave Pirmez. Dans un monument qui symboliserait la période d'éclosion de notre littérature contemporaine, ils pourraient justement figurer en carriatides significatives chacune puissamment originale. Charles De Coster : le pittoresque. André Van Hasselt : la sincérité. Camille Lemonnier : l'abondance. Octave Pirmez : l'élégance sentimentale et philosophique.

Je m'arrête à ce dernier puisque c'est sur lui que vous m'interrogez.

Comme les trois autres, c'était un isolé, sort commun à tous les écrivains de cette époque nébuleuse. Mais il le fut plus spécialement par son persistant séjour dans l'étroite et sauvage vallée d'Acoz, « à la sombre verdure ». C'est là qu'il épanche une âme singulièrement méditative et généralisatrice, en des écrits de forme étonnamment pure. Ces œuvres sont de la philosophie vue à travers du cristal de roche. On m'a raconté qu'à la vente de la bibliothèque de Sainte-Beuve, il y eut un livre de Pirmez, annoté par le célèbre critique en des bouts de phrase marginaux, enthousiastes et admiratifs pour ce style d'une coulée à ce point diamantine.

Quand on relit ces livres d'un si beau calme lacté, où un esprit mélancolique, pénétrant et serein, essaie de formuler ses rêves d'au-delà mis en rapport avec la visibilité matérielle des choses, on établit irrésistiblement un rapport entre Octave Pirmez et Maurice Maeterlinck, venu à la notoriété longtemps après que s'était éteinte la lampe intellectuelle de l'auteur plaintif des *Jours de Solitude*. C'est bien du Mysticisme des

deux parts, ce mysticisme contemporain qui contemple l'âme humaine comme les mystiques du moyen âge contemplaient les cieus. Pirmez et Maeterlinck ont la même manière douce et résignée d'exprimer, en leur inattendu, les profondeurs de la vie; les images pathétiques qui leur viennent sont morales; ils enlacent par d'analogues ivresses psychiques, lentes et enguirlandantes; ils donnent les mêmes impressions de mystère et de souffrance, sauf que le penseur gantois se renforce de tout ce que la psychologie la plus récente a ajouté de vues nouvelles à nos doutes par une descente plus souterraine dans les abîmes de l'âme humaine. Tous deux sont des chantres attristés revenant des ténèbres avec le désir d'y retourner toujours, et il semble que le plus récent n'a fait que parcourir, avec des yeux plus perçants et une émotion plus vibrante, les sentiers obscurs parcourus par un initiateur.

Si telles sont, d'après moi, sommairement, les caractéristiques de l'art très spécial d'Octave Pirmez, voici ce que je pense de son influence sur notre évolution littéraire :

Ses livres ne furent, ne sont peut-être encore, guères lus par les lettrés. Il les distribuait lui-même, car espérer les vendre, à cet âge primitif, c'eût été de l'extravagance. Il souhaitait d'être apprécié et aimé. Il avait une claire conscience de son exceptionnel talent et il soignait ses éditions avec des attentions et des habiletés d'habilleuse.

A leur apparition, j'en entendis beaucoup parler par les esprits d'élite. Ceux-ci subissaient fortement le charme de cette langue onctueuse et dorée comme un beau miel. Ils éprouvaient un émoi heureux à la secousse persistante que leur donnaient tant de pensées imprévues si noblement coulées. Le sentiment de la beauté classique et pourtant très vécue de ces écrits fut éprouvé avec intensité par les lecteurs et, si j'en juge par moi-même, laissa des traces ineffaçables : j'en écoute encore avec joie la sonorité argentine affaiblie et harmonieuse. La vision d'une littérature belge renaissante se délinéa dans l'affreuse nuit brumeuse de l'industrialisme et de la politique doctrinaire alors seuls triomphants. Des points de rattachement furent établis

entre Pirmez, Decoster, Van Hasselt, Lemonnier. Ils formèrent cadre. Et dans les interstices de ce cadre allait se loger toute une armée brillante de prosateurs et de poètes *Heures de Philosophie*, *Remo*, *Feuillées*, et peut-être aussi d'admirables lettres, d'une courtoisie cérémonieuse, de la plus haute élévation, d'une ingéniosité mélodieuse, soignées comme des enluminures, réveillèrent le goût du beau style, royal et vivant, en des centaines d'âmes, avec le besoin si salutaire d'en trouver des manifestations chez nous, en Belgique; car on commençait à sentir remuer en soi les forces esthétiques traditionnelles, les réclamations ténébreuses d'un atavisme d'art incompressible, les saines poussées du sol, des mœurs, des fraternelles solidarités nationales imposant l'Originalité !

Octave Pirmez fut donc vraiment un ancêtre. A lui doit aller le culte qu'on rend aux ancêtres et le laurier des Précurseurs.

#### LUCIEN SOLVAY

Il me paraît assez difficile de répondre, sans quelque témérité, à la question que vous me faites l'honneur de me poser. Octave Pirmez fut un penseur aimable et profond, dont le grand charme d'intimité n'arriva jamais jusqu'à la foule de nos littérateurs. Son action sur eux n'a pas été, par conséquent, bien grande : Je crois même qu'elle ne compte guère, beaucoup d'entr'eux l'ignorant ou le connaissant à peine. On a moins lu ses œuvres qu'on en a parlé. La place d'Octave Pirmez dans la littérature française n'en est pas moins, à mon avis, très enviable; elle est modeste, et elle embaume. La douce renommée de l'écrivain tranche sur le fond de gloire ou de gloriole tapageuse de notre siècle littéraire. Elle est faite d'honnêteté et de paix. Et l'on se prend à s'étonner que la lumière triste de ce sourire ait pu s'apercevoir dans les éclairs et dans la tempête, où elle brille tranquillement.

## DR EMILE VALENTIN

Le génial et doux rêveur d'Acoz ne le cède en rien aux plus célèbres moralistes. Aussi fut-il de ceux à qui nous avons essayé de faire rendre justice, dès la fondation du *Journal des gens de lettres* en 1880, trois ans avant le banquet Lemonnier.

Son influence sur la Renaissance des Lettres en Belgique fut des plus heureuses, au double point de vue de l'épuration si nécessaire alors de notre « langue belge », et de la réaction contre l'engouement des snobs embousés dans le Zolisme.

Il est difficile de définir et d'apprécier Octave Pirmez intégralement en peu de mots. Essayons pourtant. Il est trois sortes d'âmes humaines : les âmes prisonnières en l'épiderme et plongées dans une nuit opaque ; celles du plus grand nombre : — les âmes, captives aussi, mais cherchant vainement à s'évader par quelque fissure ou fêlure du crâne, ou par quelque autre brèche pathologique ; ce sont celles des déséquilibrés ; — enfin, les âmes libres et lumineuses, les âmes privilégiées des vrais artistes, des poètes, des philosophes et des chefs dans tous les domaines de l'intellectualité. Celles-ci passent librement à travers les pores, et vivent en une sorte d'ambiante et subtile atmosphère personnelle dont leur génie est la seule limite, tout aussi bien et même mieux qu'au dedans du corps, leur résidence temporaire et périssable. Telle fut l'âme d'Octave Pirmez. Ce fut une âme harmonieusement extériorisée, en communion constante avec la nature et avec l'humanité tout entière.

Moins abondant et moins érudit que le sceptique auteur des *Essais*, il l'emporte sur Montaigne par la richesse de son propre fonds, par l'éclat du style et par la chasteté de sa pensée. C'est un Larochevoucauld, moins l'égoïsme. C'est surtout un Vauvenargues — « Les grandes pensées viennent du cœur », — mais un Vauvenargues plus artiste et voyant plus loin dans l'au-delà : Un Vauvenargues croyant.

Une gloire chrétienne enfin, non moins que littéraire.

## FIRMIN VANDEN BOSCH

Octave Pirmez fut un Romantique — mais un Romantique non de la lignée des combattifs, de verbe sonore et de geste impérieux, mais de la lignée des songeurs aux grands rêves inassouvis.. Châteaubriand eut aimé les méditations des *Heures de philosophie*... Acoz fut pour Pirmez ce que fut pour Lamartine Milly — et l'âme de la nature, dans sa frissonnante intimité, est dégagée dans maintes pages de *Remo*... Comme Vigny « puissant et solitaire », Pirmez s'enferma dans l'orgueil jaloux de son art.

Son influence ?... A dire vrai, je ne la discerne guère... Inconnu de son vivant, inécouté d'un pays qui n'avait d'oreilles que pour des « cantatiers » grotesques ou de vagues fabulistes, Pirmez ne fut mis en lumière, et son œuvre ne fut dévoilée en sa pensive majesté que par une génération qui avait déjà franchi l'étape intellectuelle, marquée par les *Heures de philosophie*, les *Jours de solitude* et *Remo*... Seul, M. Arnold Goffin pourrait-il être apparenté à Pirmez ?

Lors du renouveau littéraire de 1880, les livres de Pirmez eurent l'honneur mérité d'être comme les pères merveilleuses et résistantes où nos aînés suspendirent leurs postulacions régénératrices.

Dans le Panthéon de nos gloires artistiques belges, je voudrais que le buste pensif de Pirmez fasse pendant au monument de robustesse et d'énergie de Charles Decoster; en leurs deux maîtresses œuvres confluent les deux caractéristiques de notre race : vivre son rêve, créer sa vie !

## HENRI VANDE PUTTE

Etant donné l'époque à laquelle il vécut, son isolement, la gravité noble de ses phrases, Pirmez est assurément intéressant.

Mais son influence est nulle, sauf sur Henry Maubel, et là, néfaste.

Il convient d'aimer Pirmez parce qu'il aime les Lettres et s'y adonna. Il convient aussi d'affirmer qu'il ne fut qu'un dilettante, que son nom restera peut-être, mais que ses œuvres ne resteront pas.

### EMILE VERHAEREN

Toujours dans les mouvements d'art de notre pays, à côté des maîtres vivants et rouges, se sont élevés des artistes élégants et aristocratiques. A côté de Van Eyck, voici Quentin Metsys ; auprès de Rubens se range Anton Van Dyck. Je ne m'étonne donc point de rencontrer dans le voisinage de Charles De Coster, Octave Pirmez.

J'ai aperçu de ce dernier un portrait significatif : le solitaire d'Acoz y est «déguisé» en chasseur campagnard : chapeau de paille, guêtres lourdes, veston court. L'accoutrement est rustique, plutôt d'un garde-chasse que d'un seigneur. Mais avec quelle souplesse il s'y meut.

Cette image suggère comment Octave Pirmez transformait en les faisant siens, les vêtements — mots, grammaire, phrases — dont nous habillons notre pensée. La science étant haute, choisie et rare, sa littérature contrairement à celle de la plupart des écrivains de sa race, est marquée d'élégance, de distinction foncière, de vie non pas ardente, luxueuse, décorative et muselée, mais rêveuse, intérieure, mélancolique et noble.

Certes subit-il trop passivement l'influence de Chateaubriand, dont le *René* devint pour lui ce qu'un patron est pour un moine. Pourtant sa personnalité subsiste assez victorieuse pour qu'elle ne se confonde point avec son despotique modèle. Puis elle attire surtout parce qu'elle s'affirme exceptionnelle, parmi les écrivains de cette contrée. Dans la littérature française, Octave Pirmez occupe une place étroite. Chez nous sa place est belle.

## GEORGES VIRRÈS

Nos jeunes gens entendirent, à l'ombre de la colossale stature de De Coster, le chant modulé en plein ciel par Octave Pirmez.

Ils sont géniaux tous deux. L'un humainement, l'autre divinement.

Aussi plus de cœurs s'enivrèrent-ils du rouge bouquet d'amour de Thyl et de Nèle. (Tant d'ailes sont illusoires !)

L'aristocratie altruiste de Pirmez avait vu les hommes de trop haut pour que ceux-ci l'aperçussent.

Il est l'*exceptionnel* penseur-artiste, l'écrivain sans un disciple dont la jeune gloire effleurerait son épaule; mais son œuvre est une lumière qui nous brûle.



## Amour, père des Arts

**S'**IL nous était donné de connaître l'enfance de tant d'artistes et de poètes, que les siècles ont célébrés, nous y trouverions presque toujours quelque orage intérieur, une passion inassouvie, une souffrance intime qui, en exaltant leur sensibilité, a grandi leur désir de s'immortaliser. Le génie des arts ne peut guère se développer que chez des âmes éprouvées très-jeunes par l'amour et longtemps tenues en éveil par le malheur. Il fallait que le talent se joignît à l'inspiration et que l'esprit s'aiguisât par une ferme volonté.

La vie facile a ses fondrières et ses lacs dormants, où les individualités, quelque puissantes qu'elles soient, s'englouissent. Combien n'en périt-il pas, de ses esprits d'élite, qui eussent produit des chefs-d'œuvre s'ils ne s'étaient laissés glisser sur la pente des plaisirs, au lieu de réaliser leurs jours, par la réflexion, en sentiments durables! Rien ne s'édifie sans un labeur opiniâtre, et toute couronne spirituelle est le fruit d'une victoire remportée, tantôt par la passion sur l'habitude, tantôt par la raison sur les appétits. Si la philosophie a des luttes à soutenir avant de trouver sa voie dans cette forêt emmêlée où germent à leur caprice les sentiment et les pensées contradictoires, le poète a aussi les siennes, et s'épuise en un travail d'autant plus ingrat qu'il est moins explicite. Les divines élégances et les gracieuses créations qu'il nous offre, se sont le plus souvent formulées après de longs désespoirs : les larmes ont arrosé ces plantes virginales qui n'expriment qu'abandon et douceur. C'est que le poète sent vivement en lui le double entraînement du monde matériel et du monde spirituel, et qu'il ne peut réaliser ses aspirations que par la fusion intime de la nature et de l'idéal. Il est miroir, et alors, vivant passif, il réfléchit avec fidélité les formes extérieures. Il est foyer, et alors il rayonne sur ces mêmes formes en les pénétrant de sa lumière. Ame double, qui mêle la contemplation féminine à l'action virile, il doit unir à la passivité du sentiment la force de la volonté.

Que vient-il faire sur cette terre, où toutes choses se dispersent comme des pailles au souffle d'un ouragan qui semble déchainé de par delà les mondes? — Ouvrier de l'Éternel, il vient combattre la métamorphose et perpétuer la durée des formes changeantes en les animant du rayon d'amour que le ciel lui a transmis. Il idéalise les images qu'il s'assimile; il vivifie de sa propre vie l'objet qu'il pétrit de son talent, et il fait entrevoir l'infini en des formes précises. Nous séduisant par l'éloquence de ses œuvres et nous révélant des sphères que nous ne pouvions pressantir, il exerce

envers nous un véritable apostolat ; il nous apporte, par un doux enseignement, une philosophie de sentiment que nous acquérons sans ennui et que nous pénétrons d'un seul regard. Nous lui sommes redevables des sentiments délicats qui circulent en nos âmes, évoqués par des images heureuses. En luttant et souffrant pour la gloire d'une idole, le poète travaille pour nous ; il nous expulse de nos fronts et nous oblige à descendre aux chaudes régions du cœur. Sa mission est doublement utile : elle met à la fois une digue aux flots du scepticisme et elle arrête l'essor des visionnaires, en mêlant l'esprit à la nature.

Mais longue et difficile à suivre est l'avenue qui mène de l'amour de l'idéal à sa réalisation en une œuvre artistique ? Après les troubles de l'amour viennent les douleurs de l'enfantement. Il faut qu'elle paraisse au jour, qu'elle vive sur la terre, cette forme charmante que l'âme a longtemps couvée en elle ! Il faut que les soins que l'artiste produiguait à son idéal s'adressent un jour au marbre, à la toile, au papier, objets insensibles ! Que d'inquiétudes pour ne pas les affaiblir en les reproduisant, toutes ces extases, tous ces soupirs qui furent l'enivrement d'un printemps disparu ! Ces aromes qui s'élèvent de la forêt en une soirée de juin, ces folles brises qui murmurent dans les halliers, ces ombres qui jouent sur les chemins verts, sont plus faciles à exprimer que ces lueurs fugitives qui illuminent le cœur du poète. L'inspiration est prompte, la main lente, les émotions s'entre-chassent, et souvent le travail doit s'achever sur un sentiment qui se meurt.

Parfois, découragé de ne pouvoir traduire fidèlement ce qu'il éprouve et de se voir empêché par une matière rebelle à ses efforts, il s'éloigne de son œuvre, pour bientôt y revenir, en suppliant le souffle divin qui l'inspire de lui venir en aide. Ce poète que nous voyons glorieux aujourd'hui, ne cueillit point froidement les lauriers qui le couvrent. Il n'a pu triompher aux regards des hommes que par le violent désir de perpétuer la flamme de son amour.

Voyons nous-mêmes chez l'enfant s'opérer le grand miracle. Ses yeux rencontrent un jour une forme qui l'enchanter. Pendant une nuit de fièvre, il se sent possédé par une pensée d'une profondeur inexprimable, et dès lors, le temps, avec sa marche sans merci et ses rapides transformations, l'épouvante. Il veut ancrer sur cette terre l'éblouissante tendresse qu'il sent fleurir en son cœur. Il veut graver un nom sur l'écorce d'un arbre : — ah ! si jamais son confident tombait sous la cognée ! Il prend un crayon et tente de reproduire la belle forme qui le séduit : — mais il se hâte de l'effacer, le savant professeur pouvant en rire. Il va à son clavecin, pour le faire soupirer et tressaillir : — mille voix s'en échappent et s'évanouissent au vent des bois. Quel courage déploie l'enfant inspiré ! Quelle lutte il soutient pour s'élucider et sortir du chaos de sa voluptueuse gestation ! Il veut créer un chef-d'œuvre, il veut être immortel, non par ambition, mais par amour. N'est-il pas le sanctuaire de cette image qu'il veut immortaliser ? Puisse son amour palpiter pendant une éternité et se répercuter dans tous les cœurs aimants ! Agité d'un plaisir mêlé de désespoir, il se détourne des plaisirs et des jeux de ses compagnons pour prolonger ses rêves jusque bien avant dans la nuit. Cher lexique, qu'il feuilletait en ses soirées si pleines d'ardeur, il te revoit avec ta reliure de carton vert qu'il tourmentait sans relâche, emporté par l'impatience d'exprimer ce qui tourbillonnait en lui ! Et toi aussi, pauvre lampe, qui l'éclairait en ces veilles solitaires, il te revoit, avec ta rouge lumière, tremblante sur les blanches feuilles de papier qu'il déchirait sous ses fiévreuses ratures ! De toutes ces pages, auxquelles il sacrifia tant d'heures, que fait-il pourtant ? Il les livre aux flammes. Elles lui semblent aussi puériles que sa passion est grave ; il doit reconnaître son impuissance à traduire son amour, il doit laisser battre vainement ce cœur haletant après le durable et d'où s'échappe une parcelle d'âme avec chacun de ses soupirs. Déjà son enfance n'est plus ; l'adolescence est venue accroître le fardeau de ses songes. C'est pour lui l'infini et l'immensité. La nature ne

lui semble qu'un coin de son esprit ; il la transfigure à son plaisir, sentant palpiter en son cœur les émotions les plus diverses. Il est lumineux, et il est trouble ; il est plein de paroles, et il est morne ; il est plus grand que tous, et en dessous de tous. A la fois timide et ardent, il veut planer sur le monde, et il se sent des fers aux pieds.

Qui croirait que, de ces jours de désordre, doit mûrir quelque fruit ? Qui croirait que l'enfant inhabile, pleurant sur son impuissance, pourra un jour élever un monument à la gloire de son amour ? C'est en se submergeant dans sa douleur qu'il se fécondait. Ah ! épines et fleurs ont germé sur cette âme labourée par l'inquiétude et inondée de larmes, — épines et fleurs ! — amères paroles et douces pensées ; — les premières, semées par l'expérience de la vie ; les secondes, par le souvenir des jours d'innocence. Mais après les années de labeurs et de troubles, viennent les heures de gloire intérieure. Voici l'œuvre du poète réalisée ; voici son amour sauvé de la nuit, son passé ressuscité, son avenir enfanté ! l'artiste triomphe enfin de voir le fruit de sa passion recevoir l'approbation des hommes. Qu'importe le monument élevé par son génie ! Qu'il soit tableau, statue, symphonie, poème, il défie les efforts du temps. Il vit et vivra, parce que là brûle un feu qu'alluma une étincelle divine, et que là vibre une âme en consonnance avec l'éternelle vérité et qui se perpétuera en résonnant en d'autres âmes.

Le poète a désormais accompli sa destinée. Il peut disparaître. Son amour, il ne l'emporte point : il le lègue à l'humanité pour qu'elle s'en glorifie.

OCTAVE PIRMEZ.



## Çà et là

### SUR L'IMITATION DE J.-C.

Le grand instructeur c'est le silence.

C'est lui qui allume le divin flambeau au fond des cœurs adoreurs...

C'est sous les froids portiques d'un monastère, autour desquels venaient expirer les clameurs d'un monde barbare, c'est parmi des frères plongés dans le mutisme de l'adoration religieuse que l'auteur de *l'Imitation* écrit cet immortel chef-d'œuvre où l'âme est pénétrée jusqu'en ses plus intimes replis. Nature diaphane, sanctifiée par la souffrance volontaire, éclairée par la grâce, le divin solitaire disait d'une voix douce et tranquille des paroles éternelles. Il semble qu'il ait vécu la joue appuyée sur le cœur même de l'humanité...

(*Heures de Philosophie*, p. 159)

...Ecoutez apprécier *l'Imitation* par certains esprits lettrés. Comme ils jugent mal ! Ne lisant pas ce livre avec les regards de l'âme, ils le croient incolore. Certes, il est incolore, mais c'est parce qu'il est la lumière même. Les mots, le style, sont effacés par la pensée divine qui les illumine. On sent que le génie inspiré qui écrivit une telle œuvre était au moyeu de la roue, dans la contemplation concentrique des choses. A peine semble-t-il remuer, mais il est esprit, principe moteur.

(*Heures de Philosophie*, p. 254)

OCTAVE PIRMEZ.



### GLANE DU MOIS

#### *Pensées* D'OCTAVE PIRMEZ.

Dans une maison sans cheminée, on ne fait point de feu, sous peine d'y être asphyxié, de même dans une âme qui n'a point d'aspiration vers l'infini, une passion ne peut s'allumer sans que l'esprit n'en périsse étouffé.



Pour les êtres vulgaires, l'Amour n'est que joyeuseté. Dès qu'on prononce ce mot divin *aimer* ils sourient avec malice et d'un air de conivence; parfois même, ils partent d'un franc rire où se dévoile la trivialité de leur nature. Il n'appartient qu'à ceux dont l'amour est grave et le cœur généreux de sentir l'amour dans sa lumineuse profondeur. Pour eux seuls s'ouvre l'abîme spirituel où s'engloutissent les vanités de la vie et au fond duquel brille l'aimant fascinateur qui est COMME LE REGARD DE DIEU.



Celui qui spiritualise en son âme la créature aimée rend son image insensible aux injures du temps... L'amant entrevoit un rayon de la Vérité abso-

que dans la beauté corporelle qu'il contemple : il y trouve LE REFLET  
VISIBLE DE DIEU.



L'homme inspiré écoute parler en lui l'Univers qui est UNE EXPRESSION  
DE DIEU.



Il faut que l'art pénètre la philosophie comme il faut que la philosophie  
serve d'appui au sentiment artistique. Un philosophe qui ne serait pas  
artiste manquerait d'un des éléments nécessaires à l'expression de la Vérité.  
Un artiste qui ne serait pas philosophe serait impuissant à former la Beauté  
supérieure et profonde.



Dans la Poésie religieuse réside la Beauté essentielle.



L'art littéraire doit participer de la piété, avoir le respect du beau, du  
juste, du vrai. Qui veut se passer du sentiment religieux ne produit qu'un  
art de second ordre.



L'orgueil est le crime de l'esprit. Le Rayon veut se faire foyer en reniant  
son origine : L'orgueilleux croit posséder tous les attributs de Dieu.



#### SCITUS MELIUS NESCIENDO

L'homme n'est jamais plus grand que lorsqu'il s'agenouille devant l'Infini ;  
aussi l'humilité religieuse est-elle une vertu fondamentale. Les esprits vul-  
gaires n'y voient que bassesses, mais toutes les grandes âmes se rencontrent  
en la reconnaissance de la fragilité humaine... Seule la médiocrité arrogante  
lève la tête et brave l'infini.

Que répondre à ces faux humanitaires qui, nous voyant religieux, nous  
accusent de rétrograder vers les ténèbres éloignées, sinon que la véritable  
humilité s'accorde avec la charité, et que la réhabilitation de la vie présente,  
l'homme véritablement pieux la cherche aussi !

Ce n'est souvent que par le mépris des spéculations abstraites et par la  
simplicité du cœur que nous pouvons chérir la terre et les êtres qui l'aiment.

Aimer Dieu n'est pas seulement vivre aux nuées, c'est se mêler aux  
hommes en leur sacrifiant de ses rêves pour améliorer leur sort.

## UN GRINCHEUX

A propos de la consultation sur O. Pirmez, *l'Education populaire* des Bassins de Charleroi,  
de la Sambre et de la Basse-Sambre publia sous la signature de M. Clément Lyon cet article :

▪ Ce referendum n'est pas bien nécessaire ; nous qui avons vécu pendant de longues années  
dans l'intimité d'Octave Pirmez, nous pouvons dire ici que son plus grand souci a toujours été

de rester lui et de ne se compromettre dans n'importe quelle chapelle littéraire. Son œuvre est magistrale, mais elle n'a pas eu une influence plus spéciale que d'autres sur une Renaissance des lettres en Belgique, attendu que celles-ci n'ont jamais cessé d'y être cultivées par une petite mais courageuse élite; à preuve le prince de Ligne, le baron de Stassart, Théodore Weustenraad, Edouard Wacken, Lesbroussart, André van Hasselt, Benoit Quinet, Charles Potvin, Frédéric Rouveroy et bien d'autres dont les noms échappent, en ce moment, à ma plume.

» Mais ce qui brille surtout chez les jeunes d'aujourd'hui, c'est l'injuste méconnaissance du passé et la nécessité de se grouper en chapelle.

» C'est le régime des faibles! »

A la suite de ces lignes incroyables, M. Paul Mussche, cité au cours de l'article et spécialement chargé du présent numéro lui envoya une réponse de bonne encre que M. Clément-Lyon eut soin de ne pas insérer.

Pour avoir beaucoup fréquenté Octave Pirmez, M. Cl. Lyon n'hérita pas de lui la courtoisie

## LA « MÉCONNAISSANCE » DU PASSÉ

M. Paul Mussche a donné des conférences sur Octave Pirmez à Gand, Malines, Louvain, Tongres, Nivelles, Liège et par deux fois à Bruxelles.

Dans toutes ces villes, les journaux quotidiens le relatèrent, il obtint un vif succès bien fait pour le récompenser de sa généreuse initiative.

Cette étude, développée, paraîtra en un volume de 100 pages vers le mois d'octobre prochain dans les éditions de *la Lutte*. Elle sera préfacée par le baron José de Coppin.

On souscrit dès à présent à l'exemplaire de luxe: 10 francs—à l'édition ordinaire 1 fr. 50.

Les bénéficiaires de l'édition contribueront à ériger un monument au Maître. La liste des souscripteurs sera publiée.

## TOUJOURS LA MÉCONNAISSANCE

Sur l'initiative de *la Lutte* vient de se constituer à Bruxelles un comité pour l'érection d'une statue à Octave Pirmez.

En font partie: MM. les ministres Beernaert et Lejeune; Dosecamps-David, sénateur; Carton de Wiart et Destrée, représentants; baron José de Coppin, chanoine de Wouters, des délégués des principales revues de Belgique.

Secrétaire: M. Paul Mussche.

## RÉÉDITIONS

Les œuvres d'O. Pirmez: *Feuilles*, *Jours de solitude*, *Heures de philosophie*, *Rémo*, *Lettres à José* seront rééditées prochainement chez J. Godenne, à Namur.

Par faveur spéciale les souscripteurs au monument recevront les cinq volumes pour le prix de quinze francs au lieu de dix-neuf.



# LA LUTTE

IV<sup>e</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 3

(Juin 1898)

<b>Edgar Richaume</b> : <i>Poème apostolique</i> . . . . .	74
<b>Eugène Demolder</b> : <i>Matinée Provençale</i> . . . . .	75
<b>Edouard Ned</b> : <i>La Royale Bonté</i> . . . . .	78
<b>Paul Mussche</b> : <i>La Mort du Chien</i> . . . . .	80
<b>Albert Jounet</b> : <i>Poème de Lourdes</i> . . . . .	87
<b>Paul Fort</b> : <i>Ballade Française</i> . . . . .	88
<b>Albert Devèze</b> : <i>Vers l'au-delà</i> . . . . .	89
<b>Georges Ramaekers</b> : <i>Contre les Ecoles d'Art</i> . . . . .	91
<b>Edouard Ned</b> : <i>A la salle Erard</i> . . . . .	97
<b>Pol Demade</b> : <i>Çà et là</i> . . . . .	98
<b>Edgar Richaume</b> : <i>Les livres</i> . . . . .	102

---

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

## Poèmes Apostoliques

*Nous marcherons, ô mes amis, des lis en main,  
loin de l'impureté des scandaleuses fanges.  
Sous des pommiers fleuris neigeant dans nos chemins  
et vers de doux hameaux où demeurent des anges  
nous marcherons, mes chers amis, des lis en main.*

*Laissons l'amour ! Laissons le pauvre amour humain :  
car il est égoïste et laisse des souillures.  
Pleurant sur ceux qui vont, grisés par les jasmins,  
n'osant dire tout haut les promesses parjures,  
nous marcherons des lis au front, des lis en main.*

*Nous marcherons, amis, par de tendres chemins,  
candides et aimant tous les hommes, nos frères,  
et leur prêchant les mots des joyeux lendemains  
nous les ferons nous suivre à Bethléem la claire,  
où des anges viendront à nous, des lis en main !*

EDGAR RICHAUME.

## Matinée provençale

A GEORGES RAMAEKERS.

CHANTE en monâtre, belle flamme claire, érige-toi comme un serpent subtil aux crêtes fugitives, parmi les morceaux de bois d'olivier ! Glisse-toi, ardente et dévorante, entre les nœuds rugueux des troncs fendus à coups de hache et fais-en jaillir mille étincelles, comme si tu violais un trésor, comme si tu reprenais aux branches une lumière cachée, comme si tu voulais me montrer que les arbres recèlent un cœur d'or !

Bavarde, mords et ris, flamme chérie ! Fais ronfler mon foyer, ainsi qu'un tambour lointain, par un matin de fête ! Danse sur les écorces en bayadère folle, dans la gaze transparente des fumées ! Roule tes flots de vermeil, aigrette-toi de rouge et excite tous les rubis de la colère du feu ! Sois lascive comme une courtisane, sois vaillante comme un guerrier et répands dans ma chambre le parfum des forêts incendiées.

Chante, danse et parfume, ma fée ! car tu n'es là qu'à cette fin, sous la cheminée de marbre blanc, devant le carrelage carminé du sol ! Tu n'es là que pour cela, petit morceau de l'âme du monde, car le soleil, dont tu descends, entre par la fenêtre ouverte, réchauffe amplement mon échine et vient là, sur mon pâle oreiller, sur la couverture de laine jaune de mon lit, glisser le repos vibrant d'un faisceau de rayons. Tout brille : sur la

toilette, l'aiguière de porcelaine, le cristal des carafes où perle la rosée d'une eau neuve, près des serviettes pliées qui fleurissent l'iris ; sur la commode, un pot de grès vert (couleur d'herbe écrasée) du pays, avec des roses et des pâquerettes, devant un miroir au cadre doré. Sur la tapisserie provinciale de la villa, bourgeoisement agrémentée de bouquets bleus (genre Louis XV !) un grand reflet de la chaude atmosphère du dehors enchante les murailles. Et c'est joie !

Je suis seul, pourtant, aujourd'hui. La maison est silencieuse, et je n'entends, petite flamme, que tes confidences, avec le bruit de la mer, dont les flots, plaqués d'une éblouissance qui m'aveugle, viennent mourir au pied du mur du jardin, planté de jacinthes et de quelques orangers. Et je te parle comme à une levrette familière, dont tu as la finesse fébrile et l'émoi crispé. Tu me réponds ? Il semble même que mon attention te rende coquette et nerveuse — ô ! belle flamme d'or, ô ! bijou de feu, ô ! fille des vestales, dans le cadre tout blanc de la cheminée de marbre !

Au dehors règne une douce matinée provençale sur le village de Carqueiranne. J'entends le grelot d'un cheval et le babil d'un moineau. Un coq, au loin, crie la joie de vivre en ce coin de terre. La mer est ridée par un vent léger, et le ciel, d'un bleu laiteux, avec quelques nuages qui s'évaporent comme s'ils n'étaient que la fumée du soleil, resplendit et fait songer, en son insouciant fraîcheur, au premier jour du monde.

Petite flamme, si j'écris cela, c'est que je veux fixer cet instant bienheureux, c'est que cette minute va s'envoler ainsi qu'un oiseau qui a donné sa sérénade et qui retourne à une forêt qu'on ignore. Toi-même, lutin rouge, tu fileras par la cheminée, et il ne restera de notre camaraderie qu'un peu de cendres et un peu de tristesse. Aussi, sur le papier inondé de soleil, avec un porte-plume d'ivoire à bout d'argent, tenté-je de fixer une lueur de ce moment. Il me paraît qu'ainsi je pourrai serrer au fond d'un tiroir un peu de la lumière qui fait resplendir la mer, une effluve de l'odeur familiale de l'âtre où tu jettes tes écus, une bribe de ma vie. Je retrouverai cette ébauche

et regarderai ce papier avec une mélancolie qui me sera tendre, comme m'est tendre cette matinée qui fuit déjà là-bas sous les voiles d'un bateau de pêche, et qui va s'éteindre avec toi, flamme adorable, compagne passagère et inspiratrice, source de toute pureté — belle et chaude comme un cœur de héros ou un cœur de poète.

Tout passe, tout est nuage, le bonheur aussi bien que le mal. Tu n'étais pas née, l'autre jour, et le temps n'était pas aussi propice. Le vent déchaîné gonflait la mer. Le bleu des flots, remonté au ciel, derrière les nues, était remplacé par des couleurs de nacre, barrées au loin comme par des dalles de jaspé. Les vagues accouraient sur les rocs et la jetée en murailles ruisselant de lumière et de colère et qui s'empanachaient d'écume et se brisaient en lançant au vent des morceaux pantalants du largé. Elles arrivaient, les vagues, l'une poussant l'autre comme des cales de guerre, abattues sous les mêmes coups. Cependant il avait plu ; il pleuvait encore. De lourds brouillards cachaient la cime des collines d'Hyères et le faite chauve du mont Faron. Ils faisaient pleurer une humidité moite aux villas jaunes, fermées comme si elles attendaient un malheur. Les hauts pins de Carqueiranne, penchés sur les rives de la Méditerranée, dressant leurs longues attitudes tordues au vent, semblaient valser macabrement dans une grande fête de la Mort, et les orangers, avec leurs fruits d'or allumés, étaient pareils aux tristes lampadaires d'une orgie abandonnée. Des torrents descendaient des hauteurs, à travers les champs de violettes, les prés d'oliviers et les vignobles. Ils étaient si violents qu'ils ont arraché plusieurs murs de clôture, et l'un d'eux a déraciné un petit chêne au bord du chemin qui conduit à la plage. On eût dit les veines, ouvertes, des montagnes. Ils se précipitaient vers la mer. Et comme la glèbe est, en ces régions, rose et jaune, leur eau bourbeuse fermentait en spectacle extraordinaire en se mêlant aux flots. Les canivaux paraissaient vomir de l'or liquide et c'était une mer d'ambre qui se levait, tout au long du rivage, sous la crête pure des écumes et qui, peu à peu, étendait sa conquête vermeille vers le large jaspé.

Mais le lendemain, déjà, je revoyais les pêcheurs lever leurs voiles rousses et partir dans l'aurore, silencieusement, et pendant qu'une mouette voletant par-dessus moi, avec une lueur d'or à sa poitrine, apportait le gage de la paix du ciel...

Tout varie, chère, et je songe aux jours d'été, quand je devrai quitter ce pays où tu auras brillé et où j'ai planté ma tente d'humble errant. Pays des citronniers et des oliviérades, des roses et des jardinières, où la vie est prodigue de beauté et de fleurs, où l'odeur entêtante des narcisses se mêle aux sains parfums des grands eucalyptus, où la brise marine apporte la fraîcheur des flots à des collines plantées de sapins, où les filles sont noires et belles sous le dôme de saphir du ciel éblouissant.

.....  
 Mais tu t'es endormie, et j'ai envie de dire une prière sur ton tombeau gris et fragile, ô flamme ! Et je dépose (midi sonne à l'église !) mon porte-plume d'ivoire à bout d'argent.

EUGÈNE DEMOLDER.

Carqueiranne janvier 1898.



## La Royale Bonté

*J'ai passé dans la Vie en chantant ma chanson  
 Comme le rossignol par les doux crépuscules,  
 Comme la brise fraîche aux branches du buisson  
 Et la source qui parle avec les libellules.*

*Mieux que la brise et que la source et que l'oiseau,  
 Mieux que le grand soleil dans le ciel bleu sans voiles,  
 Mieux que l'arbre géant et le frêle roseau,  
 Mieux que les soirs et que la lune et les étoiles,*

*Mieux que la plaine et la montagne, j'ai chanté,  
Tant mon cœur débordait de douceur infinie,  
L'hymne éternellement pieux de la Bonté,  
L'hymne sacré, vibrant d'amour et d'harmonie.*

*Et j'ai choisi des mots doux comme des baisers,  
Des rythmes caresseurs très dolents à l'oreille,  
Et mes lèvres avaient les velours apposés  
Aux pétales soyeux de la fleur qui s'éveille.*

*Douceur de ma chanson qui chante la douceur  
Et de mes lèvres coule à flots vers tous les hommes  
Comme un fleuve du miel de l'abeille, ma sœur,  
Comme un vin de la vigne ou le cidre des pommes !*

*J'ai chanté dans la nuit, j'ai chanté dans le jour,  
Par les soirs soucieux et par les aubes blanches,  
Sans trêve j'ai chanté l'universel amour  
Qui sème dans les cœurs l'or clair de ses dimanches.*

*A tous, soit que leur lèvre ait bu le rude vin  
Du malheur ou cueilli le fruit d'or de la joie,  
Aux humbles comme aux grands, comme aux crève-la-faim,  
Aux pauvres en haillons, aux princes sous la soie,*

*A tous, j'ai dit à tous l'hymne de la Bonté  
Et, prophète d'amour pour ma dame sereine,  
Bon chevalier féal servant sa royauté  
J'ai voulu devant tous la sacrer seule reine,*

*Afin que tous les cœurs des hommes soient parés  
Comme les temples clairs des déesses antiques  
Des marbres les plus purs, des ors les mieux ouvrés,  
Pour sa venue en leurs palais hiératiques ;*

*Afin que les esprits des hommes soient dispos,  
Attentifs à son chant de grâce et de tendresse  
Et boivent lentement la musique des mots,  
Qui, tel un soir calin, berce l'âme et caresse ;*

*Afin qu'Elle m'entende, et, descendant des cieus,  
Parmi l'humanité dont la peine la touche,  
Dans son étreinte large en ses bras gracieux  
Elle baise à longs traits le Monde sur la bouche.*

EDOUARD NED.



## La mort du chien

A ANDRÉ THEURIET.

**I**L y avait une fois un vieux berger qui avait un bon chien ; le berger se nommait Pier et le chien Lion. On ne les voyait jamais l'un sans l'autre. Quand Lion arrivait au tournant du chemin, on était sûr de voir suivre Pier, ou bien si le sarrau bleu du berger s'apercevait d'abord, il ne fallait pas chercher loin pour voir le pelage fauve du chien.

Quand le pâtre descendait vers le village, le dimanche, et s'en allait à la messe, le chien l'attendait à la porte de l'église, l'accueillait de joyeux abois à sa sortie, le suivait partout dans ses tournées de petits verres qu'ingurgite tout bon paroissien ce jour-là.

Pier était fier de Lion. Dernier descendant d'une race célèbre dans le pays, il survivait d'une nombreuse lignée. Ces chiens étaient pour ainsi dire un apanage dans la famille du berger ; de temps immémorial elle en avait toujours eu de pareils.

Le grand-père, mort depuis longtemps, en faisait le commerce et les fermiers d'alentour se fournissaient chez lui ; à chaque nichée il détruisait les femelles, ne voulant pas qu'ailleurs on put lui damer le pion. Pier faisait de même, et forcément les amateurs devaient passer ainsi par ses mains.

Autrefois son frère aîné, séduit par de gros gages, était parti en France avec une couple de chiens ; il était pâtre quelque part dans les Cévennes, Pier ne savait où, le croyait mort et les chiens avec lui.

Lion restait ainsi seul descendant d'une race où abondaient les exploits. Seul, car la femelle, la Rousse, que le pâtre conservait pour la reproduction, avait été tuée un jour que, gardant les moutons à la lisière de la forêt, elle était filée grand train à la poursuite d'une hase pleine qui passait. Le garde, le Camus, l'avait abattue d'un coup de feu au moment où, sous bois, elle déchirait à pleines dents la bête rejointe et prise.

Depuis lors, une haine implacable séparait les deux hommes, haine sourde qui couvait sous la cendre et quelque jour éclaterait en un âpre dénouement.

Pier reporta toute son affection sur Lion. Il exaspéra en lui l'instinct naturel qu'il avait de poursuivre le gibier et ce chien de berger se doubla d'un chien de chasseur. C'était une bête superbe, toute en haleine et en poumons, toujours courant, toujours jappant autour du troupeau, attentive au moindre signe, obéissant au moindre geste. Portant les oreilles, l'œil vif, le museau pointu, la langue rouge sortant d'entre des crocs terribles et blancs, infatigable, aux nerfs d'acier ; avec elle, la houlette devenait inutile. Pourtant Lion n'avait que trois ans ; cela consolait Pier qui se faisait vieux et disait : « Bah ! il vivra bien aussi longtemps que moi. »

Le berger bien souvent aurait pu revenir à la ferme et laisser à Lion la garde du troupeau, mais il aimait sa vie ; vie au grand air, face à face avec la pluie et le soleil, liberté d'aller au hasard des pâturages. A son propos s'évoquait le souvenir magique des pasteurs de Chaldée, devins et astrologues.

Ah ! la connaissait-on, sa silhouette se découpant sur les bruyères ! Très grand, au profil d'aigle, le dos un peu voûté, le corps drapé dans un vieux manteau que le vent collait à ses jambes nerveuses, fumant de petites pipes en terre dont il avait encore raccourci le tuyau, coiffé d'un chapeau fantastique, un feutre verdâtre toujours aigretté d'une plume de faisan, une

belle plume mordorée, en faucille, qu'il remplaçait à chaque fois que Lion lui rapportait ce fin gibier.

Ah ! cette plume, ce qu'elle faisait enrager le garde ! et ce qu'il s'en moquait, lui, le berger ! Morbleu ! il avait soixante-quinze ans, mais se sentait encore taillé pour de rudes besognes, et ce bougre-là avait à se bien tenir, parce qu'on le traiterait comme une charogne.

Les pacants d'alentour connaissaient un amour à Pier, c'était ses chiens, et maintenant tant pis pour qui lui en avait tué. Il est vrai que Lion était une si brave bête ; le berger l'aimait comme un enfant, lui donnait des ordres d'un ton bref à mi-voix, ainsi qu'on parle à un être doué de raison ; cela le consolait un peu de la Rousse.

Il se plaisait à retrouver en lui tous les traits de la race, tous les exploits racontés par son grand-père. Pier aurait souhaité des loups dans le pays ; je vous assure que Lion se serait battu comme le Gris autrefois, qui, dans sa rude vie, en avait tué trois et était mort en chassant le quatrième. Voilà des chiens ! et durs à la garde ! Il se rappelait le soir d'octobre où des voleurs s'étaient introduits dans la bergerie. Foi de chrétien ! s'il n'était venu à leur secours, ils auraient été mis en pièces par les chiens détachés. Les mandrins étaient coiffés, comme des sangliers acculés, par la Rousse, elle vivait encore à ce temps-là, qui leur mordait la nuque à pleines dents et le brave Lion, tout jeune, qui leur sautait à la figure !

Ah ! cette nuit d'octobre ! voilà des chiens ! et vous trouvez alors un pleutre de garde qui, pour un pauvre lièvre, a le courage de tuer des bêtes pareilles, de loin, d'un coup de feu.

Eh bien, on lui en fera voir, à son gibier !

Pier se refit braconnier. Ses doigts gourds se familiarisèrent à nouveau avec le jeu subtil des bricoles et des lacets ; il dépendit de la solive une vieille carabine qu'on pouvait plier en deux et la cacha sous son manteau.

Lièvres et perdreaux furent pris à ses lacets et, toujours aux champs, le berger ne tirait qu'à coup sûr. Il connaissait de vieille

date, pour les avoir regardé d'un œil curieux, les gîtes habituels ; les champs en friche et les pâtis avoisinant la forêt étaient ses domaines, et nul gibier s'aventurant à la lisière du bois ne passait inaperçu. Faisans et lièvres avaient trois ennemis : Lion, qui avait pris goût à la chose, le lacet et Pier, qui, le soir venu, rentrait avec son butin à la ferme, sise à l'écart.

Il y retrouvait son maître, chargé, lui, des labours et du ménage. Un grand diable osseux et maigre, comme Pier célibataire endurci ; simple d'esprit, il avait abdiqué son autorité entre les mains du berger, à qui il devait la plus grande part de son aisance. Un continuel et nécessaire frottement avait usé chez eux ce qui d'ordinaire sépare sujet de maître ; ils s'entendaient comme des frères.

Pendant deux ans ils soupèrent de gibier.

Le garde, depuis longtemps, s'apercevait que la chasse dépeuplait ; la dernière battue avait été vraiment piteuse.

Il savait à qui l'imputer, mais malheureusement l'ennemi était dans la place ; comment surprendre un homme qui, de droit, était aux champs dès l'aube, avec le chant du coq et ne les quittait qu'au crépuscule, quand les perdrix rappellent. Et puis, quel flair Lion avait ! depuis l'affaire de la Rousse il nourrissait contre le Camus la haine féroce de Pier et grognait à le sentir à deux cents mètres.

Il était maintenant plus beau que jamais : cinq ans, dans toute sa force et sa maturité, le poil mi-long et dur tout le long de l'échine, bien campé sur quatre solides pattes, il rejoignait un lièvre à la course en rase campagne, et en montée ne lui donnait pas le temps de courir loin.

Ah ! monsieur le comte aurait pu en offrir mille francs, il aurait changé la laine de ses moutons en toisons d'or, que Pier ne le lui aurait pas cédé !

Plus il vieillissait, plus le berger se faisait bravache.

Un soir qu'il savait devoir rencontrer le garde, il avait mis un faisán entre les dents de Lion, qui portait triomphalement la dépouille. Le chemin était creux, le Camus dut se ranger contre le talus pour laisser passer le troupeau ; il reconnut nettement,

malgré les ombres, le gibier dans la gueule du chien qui grondait, mais il passa sans mot dire.

Une autre fois, Pier était assis près des moutons, dans une clairière. Il avait démonté son fusil et l'astiquait sans se gêner, à ciel ouvert. Survint inopinément le garde, annoncé par un furieux aboi. Le berger continua sa besogne d'un air détaché, tirant de sa pipe de petites bouffées tranquilles.

— Eh bien ! vous êtes devenu armurier à présent ?

— Ah ! non, Camus, dit-il, je travaille pour moi ; mon fusil ne va plus très bien et je voudrais tuer un putois qui détruit des poulets à la ferme.

Cela était dit d'un ton si outrageusement insolent, que le garde, qui pourtant n'était pas un lâche, baissa les yeux et rougit.

A bon entendeur, salut ! Cela signifiait : « Je me moque de toi et braconne si je veux. Tu as tué la Rousse il y a trois ans, je ne me venge que sur ton gibier ; sois content. S'il te plaît de laisser là ton fusil et de tourner avec moi le coin du chemin, tu le peux ; je compte encore assez sur mes vieux bras pour te prouver que j'ai de l'âme. »

Mais le garde s'en alla, résolu dès cet instant à se venger ; des potins de cabaret vinrent encore exaspérer la haine qui fermentait en lui.

Une nuit il prépara des boulettes employées pour la destruction des renards — foie de bœuf imbibé d'arsenic — et sema ce poison tout le long du passage habituel du troupeau.

Bien sûr que Lion, passant par là, en avalerait quelques parcelles ; cela suffirait...

Le matin était frais et blanc, Pier ouvrit la barrière aux moutons bêlants ; un galop poussiéreux de bêtes lachées, et, en route... Le chemin à suivre coupait un bosquet de sapins, et vers onze heures le berger arriva à un pâtis herbeux sur le flanc de la montagne. Il s'arcboutait sur sa houlette, quand tout à coup il tressaillit voyant Lion qui le regardait, les yeux perdus, les babines couvertes d'écume.

D'instinct Pier hurla un cri : « Le garde ! » et se penchant

sur la bête il la caressa, lui fit boire du lait de brebis, la frictionna avec force selon des coutumes de rebouteur enseignées par ses pères. Il prit Lion et le berça dans ses bras.

Quand l'effet des frictions se produisit et qu'entre les dents mêlés à la bave apparurent des débris de foie bouilli, le père sentit du fond de l'âme jaillir des flots de haine et il siffla entre les dents : « Ah ! Camus, je t'aurai. »

Au moins s'il pouvait courir jusqu'à chez lui, prendre là une fiole pleine d'une liqueur infailible ; mais au plus vite qu'il puisse couper à travers bois, il y avait une demi-lieue d'ici à la ferme. Entretemps la bête serait morte. Pourtant il partit, mais à mi-chemin revint, voulant absolument voir mourir son chien.

Il était temps, Lion était à l'agonie ; Pier ne sachant plus que faire, lui redit les mots d'autrefois : « Allez, hop », croyant que tout à coup il allait partir, le nez à terre, à la poursuite de quelque gibier et que tout ceci n'était qu'un cauchemar.

Mais, hélas ! c'était l'horrible vérité ; le corps de la pauvre bête se convulsait des spasmes de la mort, et il mourut, classiquement, en léchant la main de son maître.

Pier resta de longues heures, l'œil sec, devant son chien bien-aimé, puis reconduisit à la ferme les moutons repus.

Vers le soir, il chargea le cadavre de Lion sur le dos et descendit au village, les poches pleines d'argent. Il but de quoi saouler vingt hommes.

Près de l'église, dans un estaminet mieux tenu, il commanda ce qu'il y avait de plus cher : du champagne, qu'il trouva infect, et cracha à la figure du patron, un monsieur de la ville. Puis il avala de l'alcool, cassa des chaises, et brusquement, saisissant une table, la lança à toute volée dans la glace. Sa chute entraîna des piles de verres ; il ne daigna pas regarder et paya double. « Qu'est-ce que cela fait à moi, l'argent. »

Et là il raconta son histoire : la Rousse tuée, ses démêlés avec le Camus, son braconnage et la mort de Lion, tantôt. Ah ! le garde faisait bien d'être dans les bois à cette heure, parce que .. Il y eut un silence ; personne ne bougeait dans la place.

On entendait seul un bruit léger d'affiches soulevées par le vent...

Et il pleura. C'était rude, allez, ce grand vieux secoué par les sanglots. Pas un juron ne sortait de sa bouche ; cette lèpre purulente envahit l'ouvrier de la ville, lui était un homme de la Terre. Son profil s'enlevait sur la blancheur du mur, ses vêtements déchirés découvraient la poitrine maigre et velue, une poitrine de vieux peine-dur qu'il semblait offrir aux balles. « Ah ! tenez, si je l'avais ici, le Camus, je l'écrase comme ça. »

Il broya une chope entre ses doigts d'acier.

Dans la rue, des paysans s'arrêtaient devant la fenêtre ouverte et dominant le chemin en contre-bas. Il leur raconta aussi cette chose qui le révoltait, lui, avec une telle éloquence communicative, avec un verbe si impérieux, que dans la foule naquirent la pitié et la haine. Des voix murmurèrent : « A l'eau ! » et un frisson secoua ces gens quand Pier, d'un geste tragique, éleva Lion au-devant d'eux et le leur montra, mort.

Il les fit entrer tous, varlets et terriens, et leur paya de larges rasades jusqu'à la nuit.

Lui, qui n'était pas ivre encore, alla boire ailleurs, portant toujours sur son épau le cadavre du chien. On eut dit un tueur de loups. Il embrassait les filles, réveillait des gens endormis, redisait son histoire à qui voulait l'entendre, si bien que dans le village entier régnait à présent la haine : cette haine sourde contre le pouvoir et contre l'autorité, cet accord tacite des paysans qui, dans la grange ou le fournil, ont toujours une cachette pour le braconnier et le déserteur traqués par les gendarmes.

Puis il s'en alla, seul, dans la nuit, avec cette haine paroxysée qui lui soulevait le cœur à grands coups pleins.

« Ah ! le Camus faisait bien de se tapir dans les bois à cette heure, parce que... » et dans les ténèbres il tendit vers la maison du garde une main comminatoire et terrible où, entre les doigts crispés, pour les yeux qui savent voir, luisait déjà l'éclair bref d'un coutelas !

# Poèmes de Lourdes

EAU DE LA VIERGE ET LAIT DU PAUVRE

*Nous revenions de boire l'eau  
Miraculeuse de la Grotte  
Et nous sentions un renouveau  
Dans notre sang où le Ciel flotte.*

*Et, par la rue douce, voilà  
Qu'un chevrier menant ses chèvres  
Passa près de nous et siffla  
Sur sa flûte appuyant les lèvres.*

*Air lent, mystérieux, aigu,  
Mélancolie et confiance,  
Chant d'un pauvre cœur résolu,  
Étroit destin, soucis, croyance...*

*Ce calme berger sans remords,  
Hère vendant du lait pour vivre,  
Je vois, au clair de ses yeux forts,  
La Foi impérissable vivre.*

*Et nous avons bu de son lait  
Dans la même coquille creuse  
Où nos lèvres tantôt buvaient  
L'onde vierge et miraculeuse.*

ALBERT JOUNET.

## Ballade Française

(Fragment de *Louis XI.*)

**A** Saint-Trond, près de Liège, Wallons rebellés, tout Wallons hardis et bien acharnés qu'ils sont d'ordinaire (et moult plus encore lorsqu'ils sont en hargne contre chevaucheurs de leur liberté) furent pourtant merveilleusement déconfits ; mais si d'aucuns, dit-on, s'en sauvèrent, j'affirme qu'à leur rang le plus furent occis. Car ce sont bonnes gens qui font bien ce qu'ils font. Ils eurent beau hérissier leurs piques, rien n'y fit ! et Dieu sait s'ils les ont longues, les compères.

Leur troupe, serrée, premier rang à genoux, second mi-levé, troisième debout, les piques bien tendues, comme sanglier de fer moult vaste et compacte, subitement tomba, les pattes en l'air et les piques en bas.

Ils avaient eu affaire à la plus fine fleur des chevaliers de Bourgogne et Zélande, que conduisait messire d'Humbercourt, et parmi eux était ce bon héros flamand, Philippe de Crèveœur, bien disant : « Hu ! Bourgogne ! » — Ah, certes, vaillante chevalerie, plus lourde à parer, plus dure à percer, pour vouges à piquenaires, que montagne pierreuse lancée par Titan ne le fut pour foudres au roi Jupiter ! Bourgeois estomaqués, renversés, piétinés et, d'estoc et de taille, joyeusement boutés, se virent de male vie soudainement exilés ; et si bien qu'aux pieds du duc de Bourgogne, demeurèrent, en long et doux tapis sanglant, six mille gars de Liège, de Tongres et de Dinant. — « Allons,

dit Charles, la route est plus molle que mousse. Aux pas de mon cheval n'en sera que plus douce. »

Les portes de Liège lui furent donc baillées. Il la fit mettre à sac, brûla les monuments, tout comme il avait fait pour la pitieuse Dinant. Puis vingt brassées de mur ayant été ouvertes, le lendemain, en fort grand triomphe, toutes enseignes au vent et trompettes sonnantes, le duc Charles de Bourgogne fit son entrée ducale dans la bonne ville qui lui voulait tant de mal. Il était entouré des gens de sa maison les plus jolis et les mieux accoutrés, et bien que suivi de deux mille hommes d'arme (autant d'archers), il se fit prudemment précéder dans la ville des cinq cents anglais qu'Edouard lui avait envoyés de Calais. Cinq cents ! que dis-je ? deux cent cinquante et sept, deux cent cinquante et trois ayant été navrés. Car ceux-là du moins ne lui appartenant pas, le duc les avait fait noblement travailler. Le duc était bon.

Ce fut une bien belle entrée ducale, mais que peu de gens purent admirer, les uns étant morts, les autres prisonniers ; femmes et enfants cachés dans les greniers. Et comme le duc s'en étonnait et demandait à monsieur de Cômmines (qui était à ses côtés un gentil esprit) : — Or çà ! où sont-ils ? — Mon prince, lui dit-il, que vous n'êtes logique ! Vous faites une entrée, et vous ne vous êtes pas gardé de public.

PAUL FORT.



## Vers l'au-Delà

*Les rêves clairs vers l'horizon s'en vont, mystiques,  
Auréolés d'argent, pâles, beaux, radieux,  
Et le soleil levant vient mettre dans leurs yeux  
Des rayons de bravoure et des éclats épiques.*

*Ils s'en iront vers les grands bois et les champs roux,  
Vers la nature éclosée en un réveil de vie ;  
Les rêves du printemps sont languides et doux :  
Il fait jeunesse au ciel de notre âme ravie.*

*Les rêves du printemps sont tendres vers l'Amour,  
Vers l'Amour fier qui leur sourit dans une aurore.  
Par l'immensité vague où l'horizon se dore  
On devine monter un mystérieux jour :  
Les rêves du printemps sont tendres vers l'Amour !*

*Lorsque viendra l'été-soleil, l'été de lave,  
Les rêves clairs seront passés ; les rêves durs  
Se lèveront soudain, le front haut et l'œil brave,  
Pour le combat tragique aux bastions, aux murs !*

*Les rêves de l'été seront ceints de l'épée  
Et, géants rudes, ils étreindront l'Avenir :  
C'est la lutte suprême et l'heure va venir,  
L'âme toute se donnera pour l'épopée !  
Les rêves de l'été seront ceints de l'épée.*

*Et quand l'hiver endormira les loins brumeux,  
D'autres rêves encor, entourés de lumière,  
Traverseront les bois endormis et les cieux  
Auront des reflets blancs de leur splendeur première.*

*Les rêves de l'hiver seront des pèlerins  
Qui s'en iront vers l'Au-Delà, graves, tranquilles ;  
Et, couronnés de Foi, par les champs, par les villes,  
Ils passeront, la bure au corps, la corde aux reins :  
Les rêves de l'hiver seront des pèlerins !*

## Contre les Ecoles d'art

L'homme médiocre aime la littérature  
*impersonnelle.*

HELLO (*L'Homme*).

**T**AINE, en sa *Philosophie de l'art*, conclut ainsi :  
« Chaque situation produit un état d'esprit et par suite un groupe d'œuvres d'art qui lui correspond, C'est pourquoi chaque situation nouvelle doit produire un nouvel état d'esprit et par suite un groupe d'œuvres nouvelles. C'est pourquoi, enfin, le milieu qui est en voie de formation doit produire les siennes comme les milieux qui l'ont précédé. »

Un enseignement profond s'est dégagé pour moi de ces paroles.

Pour bien comprendre ce que sera la littérature de demain, il nous faut donc comprendre tout d'abord la situation et l'état d'esprit d'aujourd'hui, puisque aujourd'hui c'est la sève et que demain sera la fleur. Qu'est-ce donc qu'aujourd'hui ?

Aujourd'hui n'est-ce pas l'embryon d'un siècle neuf et qui sera grand ?

J'ignore les conjectures qui sont les vôtres touchant le siècle qui est proche, mais j'ai constaté trop souvent, avec tristesse, que la majorité de la jeunesse elle-même, et surtout, il faut bien le dire, de notre jeunesse chrétienne, envisage l'Avenir avec pessimisme, si pas avec dégoût ! Pour moi, j'ai confiance dans la grandeur des temps nouveaux.

Sans doute, rien n'est définitif encore ; et ce brouhaha de tendances, et ce vertige de nouveautés qui, dans tous les domaines de l'Idée, se manifeste aujourd'hui, est bien fait par son éclat soudain pour effarer les esprits lâches, superficiels ou étroits.

Des usines, des universités, des églises, de toutes parts l'on entend s'ameuter et s'entredétruire, innombrables, les opinions et les systèmes.

Christianisme, panthéisme, socialisme, anarchie, démocratie chrétienne, science, mystère !

A côté du socialisme qui crie : « L'Etat seul Dieu, seul maître ! » l'anarchie, plus logique et plus insensée, hurle : « Ni Dieu, ni maître ! » cependant que la jeune démocratie chrétienne réapprend aux chrétiens trop oublieux de l'Évangile cette parole christianique : « Malheur aux riches ! » et cette autre du même Dieu : « Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses — nourriture et vêtement — vous seront données par surcroît. »

Au savant incrédule dont l'orgueil proclama : « Il n'y a plus de mystères, ma science a tout éclairci », les philosophes ont répondu : « Tout est mystère encore. » A la seule question qui soit : « D'où vient l'humanité ? où va l'humanité ? » savant, tu n'as rien répondu ! »

Quoi d'étonnant qu'envisagée sous cet aspect contradictoire, l'heure présente apparaisse au plus grand nombre troublante et toute pleine de présages funestes.

Mais loin de nous décourager, loin de nous emmurailler bêtement dans la terreur ou dans la haine, sans oser seulement regarder de plus près ce qui se prépare, il faut, au contraire, que nous poussions vers le large, nous les jeunes d'à-présent, les hommes chrétiens du xx<sup>e</sup> siècle !

Il faut que la jeunesse chrétienne soit l'avant-garde de l'Idée, il faut que ce soit elle qui conduise le monde vers la vérité par les chemins nouveaux, afin que l'humanité s'y engage en faisant le signe de la croix !

Ces temps ne sont pas incohérents ni faits pour la désespé-

rance, mais comme l'a vraiment dit le grand évêque de Saint-Paul : « Les temps sont solennels. A aucune époque de l'histoire, depuis l'ère chrétienne, des changements aussi profonds ne se sont produits. C'est dans la connaissance de l'ordre physique une révolution complète. Les découvertes et les inventions nous ont ouvert un nouveau monde des corps. Les conditions sociales et politiques se sont transformées. Le désir de connaître est intense et l'œil perçant de l'intelligence pénètre dans les abîmes mystérieux de la terre et du ciel.

» L'ambition de l'esprit, enfiévrée par des succès merveilleux dans tous les champs des connaissances humaines, a pris son essor avec plus d'audace et nie qu'il puisse exister aucune limite à son savoir. Le cœur humain se laisse aller aux rêves les plus étranges et s'use en efforts désespérés pour détruire toutes les barrières qui s'opposent à l'accomplissement de ses désirs. Il faut que l'humanité, à l'heure présente, suive son mot d'ordre nouveau et que ses fortes résolutions remettent tout à neuf. »

Dans cet universel renouveau, l'art littéraire qui fut de tout temps l'étonnant miroir de la Pensée contemporaine, cesserait-il donc de l'être aujourd'hui ?

Soit par crainte d'imbéciles moqueries, soit par terreur au bruit des foudres artificielles des écoles moribondes, verrions-nous les artistes, les écrivains, les poètes nouveaux renoncer à la gloire d'être appelés du nom *divin* de créateurs et n'être rien que les pasticheurs ridicules du Passé ?

Certes, le Passé fut grandiose.

Sa splendeur rayonnera tant qu'une âme sera vibrante du frisson sacré de l'admiration.

Il est beau et nous l'admirons et nous nous servons religieusement ses reliques, parce qu'elles nous attestent que la beauté des œuvres humaines, comme celle de la création, est multiforme à l'infini et nous montrent comment chaque époque, comment chaque race, comment chaque artiste l'a conçue et réalisée.

Mais les poètes oublierait-ils demain que parmi tous ceux qui sont morts, ceux-là seuls survivent glorieux qui furent des

créateurs. Oublieraient-ils que créer est le propre du génie ?

Verrons-nous la littérature de demain se renier elle-même et retomber dans l'erreur du XVIII<sup>e</sup> siècle ?

Ce siècle produisit Voltaire et l'abbé Delille.

Ecoutez encore Taine à ce sujet :

« Au bout d'un siècle, entre Racine et Delille, un grand changement s'est accompli. Ces discours et ces vers avaient excité tant d'admiration qu'au lieu de continuer à regarder les personnages vivants, on s'était renfermé dans l'étude des tragédies qui les peignaient.

» On avait pris pour modèle, non les hommes, mais les écrivains.

» On s'était fait une langue de convention, un style académique, une mythologie de parade, une versification factice, un vocabulaire versifié, approuvé, extrait des « bons auteurs ».

» C'est alors que l'on vit régner ce style intolérable dont la fin du dernier siècle et le commencement de celui-ci ont été infectés, espèce de jargon dans lequel une rime attirait une rime prévue, où l'on n'osait nommer une chose par son nom, où l'on désignait un canon par une périphrase, où la mer s'appelait Amphitrite, où la pensée, emprisonnée, n'avait plus ni accent, ni vérité, ni vie, et qu'elle semblait l'œuvre d'une académie de cuistres, dignes de régenter une fabrique de vers latins. »

Pour s'être insurgé contre le débit de cette contrefaçon avariée que la routine emmagasine encore aujourd'hui dans les lycées et les collèges, la jeunesse littéraire d'à-présent est houspillée par le grand nombre dont l'opinion restera toujours panurgienne.

Et que lui reproche-t-on donc si âprement à cette jeunesse littéraire ?

On lui reproche avant tout et surtout d'oser tenter *un art nouveau et individuel*. On lui reproche de vouloir créer, parce que créer c'est sortir de l'ornière, parce que créer ce n'est plus mettre en vers des faits divers dans le goût du *Petit épicier de Montmartre*, dont la touchante histoire a tant fait pleurer les dames.

On lui reproche d'oser une littérature qui ne soit pas un banal pastiche du déjà fait, mais le miroir des temps prochains.

En vérité, ce restera l'honneur des générations nouvelles d'avoir compris que le premier indice du talent réel c'est l'originalité; et celle-ci ne se concevant qu'*individuelle*, d'avoir rejeté l'école comme absurde et toujours néfaste.

Toute l'histoire de l'art est là, d'ailleurs, pour en témoigner. Voyez l'école flamande de peinture, par exemple.

De ces innombrables artistes, combien de noms ont vaincu l'oubli ?

Rubens, le maître, a éclipsé les autres.

Parce qu'il était le plus grand ? Il serait téméraire de l'affirmer. Il les a éclipsés parce qu'au lieu de suivre leur tempérament personnel, les peintres flamands d'alors abdiquèrent leur personnalité, ayant pour seule ambition d'être ses disciples et les copistes de son brio.

Si quelques-uns, comme Antoine Van Dyck, sont glorieux et connus de tous, nous constatons précisément que ceux-là abdiquèrent moins leur individualité et que c'est une certaine originalité sauvegardée qui les a fait émerger de la masse des disciples du maître.

Les écoles d'art, picturales, musicales ou littéraires, furent des armées qui montèrent valeureusement à l'assaut de la Beauté et de la Gloire.

Mais les trompettes du triomphe et les acclamations des siècles ne glorifient que les œuvres et les noms des chefs victorieux.

De la foule des soldats quelques-uns furent portés à l'ordre du jour, mais l'oubli, ce jour passé, les eût bien vite ensevelis.

Les écoles littéraires offraient au moins cet énorme avantage au grand nombre : de pouvoir classer les poètes, aussi méthodiquement qu'un pharmacien classe en sa pharmacie ses bocaux blancs aux étiquettes d'or.

Hélas ! à présent tout s'embrouille : chaque écrivain veut

être *lui* et s'affranchir de toute tutelle. La classification dès lors est impossible. C'est à vous dégôûter de la littérature !

Et le bon public dérouté applaudit les graves journaux qui lancent contre nous le grand vocable-épouvantail : « Anarchie ! anarchie ! »

En nous jetant ce mot que tu crois triomphant, sais-tu bien, bon journal, que tu le lances à Dieu ?

C'est le Créateur, en effet, qui dota chaque artiste d'un tempérament propre et d'une âme qui sent, perçoit et conçoit de façon autre non seulement que la foule, mais aussi que chacun de ses compagnons d'art. C'est encore Dieu qui dota chaque individu de visages si divers, qu'il n'en est pas deux identiques ; or, pas plus que la diversité des tempéraments n'empêche une affinité générale chez les peuples d'une même époque, pas plus que la diversité des visages n'empêche une ressemblance générale chez ceux d'une même race, l'individualisme artistique n'empêchera-t-il chez les artistes de même époque et de même race une certaine unité dans leurs tendances esthétiques.

Non, la littérature d'aujourd'hui n'est pas anarchique parce qu'originale dans l'ensemble de ses productions et dans chacune de celles-ci. L'on peut dire d'elle ce que Carlyle a dit de sa philosophie :

« Elle est une peinture spirituelle de la nature. Elle est un fouillis grandiose, mais non pas dépourvu de plan. »

GEORGES RAMAEKERS.

## A la salle Erard

RÉCITAL

A Paris la littérature est chez elle dans les salons, et, dans le monde, il est de bon ton de s'intéresser aux choses de l'art. Les uns le font par snobisme, les autres par amour du Beau. A Bruxelles, où une grande partie de la noblesse est extrêmement bourgeoise, nous avons été surpris de rencontrer des femmes du monde qui ont l'esprit ouvert à la littérature, connaissent nos meilleurs poètes, les étudient et les disent avec une grâce de Parisiennes.

Cette joie nous a été donnée le 16 mai dernier, à la salle Erard, par M<sup>lle</sup> de Golesco et quelques autres femmes du monde dans la brillante soirée organisée par elles. On y a dit des vers des romantiques Lamartine et Hugo, des parnassiens Leconte de Lisle, Gautier et Sully Prudhomme, du doux Verlaine, etc.

La reine de la soirée fut certes M<sup>lle</sup> Hélène de Golesco, une élève de M<sup>lle</sup> Tordeus, M. Chomé et M. du Chastain. Très habile dans l'art de dire, très sûre de sa voix qu'elle dirige et module selon son caprice, M<sup>lle</sup> de Golesco a charmé son auditoire. Malgré la grâce de sa personne, on oubliait de la regarder pour l'entendre, et c'était une musique vraiment délicieuse que ces vers de Lamartine, *Au Rossignol* et *L'Enfant*, de Hugo, et *La Voie lactée*, de Sully Prudhomme et cette divine *Mandoline*, de Paul Verlaine, qui devenaient d'harmonieuses mélodies sur les lèvres de l'artiste. L'auditoire, sous le charme, a fort applaudi M<sup>lle</sup> de Golesco.

A citer aussi M<sup>lle</sup> Feibelman, qui excelle plutôt dans la comédie. C'est avec une verve remarquable et une belle sonorité de voix qu'elle a dit *Le vent*, d'Haracourt, et surtout *Le fou rire*, qui eut un véritable succès de folle hilarité.

La poésie est sœur de la musique. Le bon pianiste, M. Wolfs, nous fit entendre du Grieg, qu'il joue avec beaucoup de sentiment et une sûre compréhension de la musique. Nous entendimes enfin encore quelques poèmes dits avec beaucoup de grâce par de jeunes artistes.

Dans l'assistance, prince et princesse Aristarki, Madame et M<sup>lle</sup> Calliadi, comte de Lalaing, chevalier de Burbure, baronne de Heusch et sa fille, baronne de Zieguezar, M<sup>lle</sup> Poirson, cantatrice, le bon peintre Frédérick, etc., etc.

EDOUARD NED



## Çà et là

### AUTOUR DU CONGRÈS

A Monsieur le Directeur de *la Lutte*.

Mon cher ami,

A sentir tant de tonnerres éclater autour de moi, je pourrais me croire l'Himalaya en personne. Léon Bloy me consacre les pages 224, 357, 365, 367, 377, 398 de son *Mendiant ingrat*; — les phallophores (ils sont trois, comme les Grâces) se dérangent en mon honneur; — E. Montfort mobilise, pour m'envelopper, les plus sombres nuages du Naturisme. Malheureusement toutes ces foudres me paraissent être en zinc très authentique. Tant de bruit, succédant à ce bon silence, que certains s'efforcent inutilement de rendre hostile, m'oblige à enfler la voix à mon tour. Voulez-vous publier les documents qui suivent et que je vous envoie pèle-mêle. Merci d'avance et bien vôtre.

P. DEMADE.

### LE PITRE MÉCONTENT DE SON BONIMENT

« Paris, 16 mai 1898.

» Monsieur le Directeur,

» Je vous ai envoyé le 12 mai pour être publiée dans votre plus prochain numéro la lettre suivante. Je reçois ce matin un numéro daté d'avril. Ma lettre est arrivée trop tard pour y figurer. Veuillez donc l'insérer dans votre numéro daté de mai :

» Monsieur,

» En lisant dans *la Lutte* le compte rendu du Congrès de Bruxelles, je m'aperçois que  
 » l'incident qui s'est élevé entre M. Pol Demade et moi est rapporté d'une manière inexacte. Au  
 » bout de deux mois je ne puis me souvenir du texte même des mots qui ont été échangés, mais  
 » je me rappelle parfaitement DE (*sic* !) leur sens et ce n'est pas celui que leur donne le rapport de  
 » *la Lutte*.

» Voici d'ailleurs l'incident :

» M. Pol Demade, catholique, que mon discours panthéiste sur le Naturisme n'avait sans  
 » doute pas satisfait, résolut — ce qui était assez malséant d'ailleurs, car j'étais en somme  
 » l'hôte de *la Lutte* et M. Demade en est rédacteur — résolut, non pas de discuter, mais  
 » d'essayer par des finesses d'amener l'assistance à se divertir des idées du naturisme, seule  
 » manière d'en dissimuler la force et qui prouve assez qu'il manquait d'arguments pour les  
 » abattre. Je n'avais guère l'humeur à ce jeu, j'ai donc fait à M. Demade qui me demandait iro-  
 » niquement ce qu'était le naturisme, une réponse assez sèche et dont voici le sens dont j'affirme  
 » l'exactitude, toutes les personnes de bonne foi qui assistaient au congrès l'affirmeront comme  
 » moi :

» *J'ai dit ce matin, M. Demade, ce qu'est le Naturisme, je n'y reviendrai pas. Si vous  
 » n'avez pas compris; monsieur, je le regrette, c'est en vous même plutôt qu'en mon discours  
 » qu'il faut chercher la cause. Ce discours, d'ailleurs, la Lutte le publiera. J'espère que quand  
 » vous le lirez vous aurez l'intelligence plus ouverte que ce matin, puisque vous me dites  
 » que vous n'avez pas compris. Ce qui paraît vous avoir si malheureusement échappé, vous  
 » le saisissez sans doute je l'espère.*

» Ma réponse détruisit l'espoir de M. Demade, qui se rassit, à court d'esprit.

» Voilà exactement le sens de cet incident. *La Lutte*, dans son compte-rendu, dit sténo-  
 » graphique, le dénature. C'est là ce que je ne puis permettre.

» Je vous prie donc, M. le Directeur, d'insérer cette lettre dans votre prochain numéro.

» Recevez, etc. »

» Cette lettre est arrivée trop tard. J'ai reçu, le surlendemain de son envoi, le no de *la Lutte*  
 auquel elle était destinée. J'y vois un petit mot, me concernant, qui me prouve que M. Pol  
 Demade s'est mépris sur les rapports qui existent entre lui et moi.

» Veuillez donc faire savoir à ce monsieur, que je ne lui permets pas de parler de moi ; il  
 n'aura pas plus de réponse écrite que de réponse orale. J'ai lu dans *la Lutte* deux ou trois  
 contes de lui : ils sont vides de toute pensée, de tout sentiment, de tout style. M. Demade n'est  
 ni un poète, ni un écrivain, ce n'est ni un homme de pensée ni un homme de sentiment. Une  
 discussion sur des sujets de littérature ou de philosophie avec un esprit de son espèce, ne me  
 convient pas du tout. Priez-le donc de se taire.

» Veuillez recevoir, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

EUGÈNE MONFORT.

M. Eugène Monfort — dont on sait la funambulesque apparition au Congrès de *la Lutte*, où il  
 tint ce propos naturiste : « *Si Dieu n'est pas, il existera un jour. Tous les efforts des hommes  
 doivent tendre évidemment à le créer* » ; — s'est interrompu, en sa divine occupation, pour  
 s'inquiéter de moi. C'est gentil, de la part d'un créateur de Dieu, de condescendre à s'occuper  
 des créatures ! Malheureusement ce bon monsieur qui s'appelle Montfort, — pourquoi pas Mont-  
 faubie ? — en paraissant s'inquiéter de moi, s'inquiète surtout de soi. Ce naturiste, dont le dis-  
 cours de Bruxelles a couvert de ridicule le naturisme (déjà si risible), est inconsolable de son  
 échec et ne pouvant s'attribuer sa défaite, il tente une diversion. Pour se relever de sa pitéuse  
 situation il s'accroche désespérément aux arguments les plus inattendus. Il va jusqu'à accuser  
 de son bafouillage le sténographe ! Enfin — et ceci est un comble, — il pense de m'injurier ! Au  
 lieu d'avouer tout bonnement que son naturisme est la voiture-réclame d'une demi-douzaine  
 d'ambitieux et qu'il a raté déplorablement son boniment de l'autre jour, il prétend que je n'ai ni  
 pensée, ni sentiment, ni style. Je suis le dernier des hommes évidemment puisque j'ai demandé  
 une définition du naturisme... et que le Monsieur auquel je demandais cela a répondu par une  
 pirouette dont deux ou trois cents personnes ont ri ! Montfort (Eugène) a pris une telle froisse  
 l'autre mois qu'il déclare, *arbi et orbi*, qu'il n'existe aucun rapport entre nous, et qu'il ne lui  
 convient pas du tout d'avoir une discussion avec moi. Je comprends ce sentiment : ce pauvre

garçon est tellement sûr de répondre de travers aux questions qu'on lui pose, qu'il prie ses adversaires de se taire. Soyons charitable et ne lui demandons plus de définition ni de vive voix, ni par écrit : nous n'obtiendrions (il l'avoue innocemment) ni réponse orale, ni réponse écrite !

P. S. Je prie M. E. Montfort de ne causer aucun dérangement à ses amis à cause de moi.  
POL. DEMADE.

## UNE LETTRE D'ÉDOUARD NED

Bruxelles, le 15 mai 1898.

Mon cher Directeur,

Savouré ce matin le chef-d'œuvre épistolaire de M. Eugène Montfort. Ce monsieur à la mémoire courte et « l'esprit »... posthume !

Son impudence va jusqu'à nous estimer faussaires ! Mais, ne lui déplaît, je maintiens contre lui L'ENTÈRE EXACTITUDE du compte-rendu sténographique publié dans *la Lutte* de mars.

Crois à ma plus vive sympathie.

ÉDOUARD NED, Secrétaire du Congrès.

## ILS GROGNENT !

J'ai eu l'honneur de recevoir les trois lettres qui suivent — et j'ai pris la peine de faire, à l'une d'elles, la réponse qu'on lira tout à l'heure. Il est à peine besoin de faire remarquer que je ne tiens aucune rigueur, aux signataires des dites missives, des épithètes qu'ils me prodiguent. Je serais absolument désolé d'apprendre que leurs auteurs ont dit ou pensé quelque bien de moi. L'auge à laquelle ils boivent et mangent est à cent mille lieues de mon chemin.

10

Ce 18 mai.

» Monsieur,

» Je me suis présenté chez vous, avec M. Ruyters, de la part de M. Rency. En déclarant que vous ne vouliez pas nous recevoir, vous m'avez selon moi personnellement offensé. Comme vous êtes de ceux là que l'on ne parvient jamais à rencontrer, après qu'ils vous ont insulté (vous venez encore de le prouver) je vous regarde comme souffleté par moi. Ayez de vous, s'il vous plaît, la même conception. Et j'aurai soin de publier ceci abondamment.

» HENRI VANDEPUTTE. »

20

« Ayant l'avantage, Monsieur, de ne pas vous connaître personnellement, il ne me sera pas possible de vous cravacher le jour où le hasard me mettra en face de vous : je tiens cependant à vous marquer tout le mépris que vous m'inspirez et serais bien au regret de clore cette lettre sans vous donner l'assurance que je vous tiens pour un parfait goujat.

» 18 mai 1898.

» ANDRÉ RUYTERS. »

30

« Monsieur,

» Je vous avais envoyé MM. Vandeputte et Ruyters, mes amis, pour vous demander des explications au sujet de l'article paru dans *la Lutte* sous votre signature et par lequel vous avez eu l'intention de m'injurier. Dans le but sans doute de confirmer ce que j'ai dit de vous dans *Comme il nous plaira*, vous avez refusé de recevoir ces messieurs. En vous déroband de la sorte, vous permettez qu'aux épithètes de mal élevé et de grotesque, que déjà je vous ai adressées, je joigne celle de lâche. C'est fait. Je considère donc la mission de mes amis comme terminée et

vous prie de croire qu'à l'avenir je cesserai d'user envers vous des moyens que l'on emploie envers les honnêtes gens.

» 18 mai 1898.

G. RENCY. »



Réponse au n° 3.

J'ai été ravi d'apprendre, Monsieur, par votre précieux autographe, combien vous étiez *pugnace* et je ne serais point un galant homme, si je ne correspondais à un si beau sentiment.

Nous nous battons donc, puisqu'il nous plait.

Je vous fais cependant remarquer que la qualité d'offensé, comme on dit en l'argot cher à Cyrano de Bergerac, ne m'est pas contestable.

Vous m'avez attaqué le premier, dans votre revue, et vous en convenez d'ailleurs.

J'ai donc le choix de l'arme et de l'heure et je prétends user de cet avantage.

*Mon heure* — ce sera celle où vous serez devenu un catholique impeccable, condition qu'il doit vous être d'autant plus aisé de remplir, Dieu aidant, que vous avez été naguère, si je ne m'abuse, un chrétien très exact, car vous pensez bien que je ne suis pas disposé à devenir un mécréant et à me mettre en ce piteux état d'infériorité, pour vous être agréable.

*L'arme* — dont je vous impose le choix, toujours — ce sera la plume. Je n'en ai jamais manié d'autre.

De cette façon nous serons vous et moi, en absolue conformité d'esprit et de règle avec l'Eglise et le code pénal, et dans les meilleures dispositions d'âme et de corps pour nous battre.

Si vous n'acceptez pas ces conditions je serai obligé de vous tenir pour un pleutre, ce qui sera désolant pour vous, et me privera de la joie que j'aurais eue de vous tirer de l'encre.

POL DEMADE.

## UNE LETTRE DE GEORGES RENCY

Bruxelles, le 22 mai 1898.

Mon cher Ramaekers,

Comme suite à l'article me concernant paru dans *la Lutte* d'avril sous la signature de Pol Demade, j'avais envoyé à ce Monsieur deux amis chargés de lui demander des explications. MM. Vande Putte et Ruyters se présentèrent donc au domicile du docteur Demade qui leur fit répondre qu'il ne pouvait pas, puis, sur leurs instances, qu'il ne *voulait pas* les recevoir. Mes amis m'ayant rendu compte de cette incroyable façon d'éviter les conséquences d'une attaque grossière et injurieuse faite, non pas à l'écrivain que je suis mais à l'honnête homme que je crois être, j'écrivis à mon insulteur que je le considérerais désormais comme un lâche. Cette lettre reçut une réponse étrange. M. Demade consentait à se battre, mais à une condition, c'est que je lui permisse de choisir son heure et son arme. Son heure, celle où je serais redevenu catholique. Son arme : la plume. Si M. Demade se croit dans la vérité quand il se dit catholique, c'est parfait. J'ai l'immeuse bonheur d'être, sur cette question, d'un autre avis que lui. Mais ce sont là des considérations qui n'ont rien de commun avec la littérature. Quand à me battre à coup de plume avec ce monsieur, je préfère déclarer tout de suite que je n'en ferai rien. Je me suis amusé à bousculer un peu ce posateur insipide et pédant (1) : ce sont des choses que, pour sauvegarder sa dignité, on ne fait qu'un : fois. J'estime donc que je n'ai pas à changer l'opinion que je me suis faite de M. Demade. Sa lettre ne m'a pas prouvé qu'il fût autre chose qu'un lâche. (2)

En vous priant d'insérer ces quelques mots dans votre prochain numéro, mon cher Ramaekers, je ne prétends pas faire usage d'un droit de réponse, je fais appel simplement à la bonne camaraderie littéraire qui a toujours régné entre nous et qui vous dira qu'après la voix d'une des deux cloches ennemies, il est bien que vos lecteurs entendent celle de l'autre.

Veuillez croire à toute ma estime.

G. RENCY.

(1) *Pédant* : Voilà un vocable qui ne devrait jamais se retrouver sous votre plume, cher confrère ! Il a en effet le don de nous remémorer certains articles signés de vous, celui notamment à *la Revue Naturaliste* (qui se ressemble, s'assemble) et dans lesquels vous fûtes inoubliamment pédant.

(2) Mais votre provocation en duel à un écrivain catholique (dont le refus d'*accuser* était certain pour vous), ne m'a pas prouvé d'avantage, mon cher, que vous fussiez autre chose qu'un fanfaron. Croyez à tous mes regrets

RAMAEEKERS.

## Les Livres

J. K. HUYSMANS. — *La Cathédrale*. — Ce livre est, pour nous catholiques, une joie. Nous avons, grâce à lui, l'allégresse de saluer en Durtal, un Huysmans, pleinement, dévotement, vigoureusement catholique.

Nous avons, grâce à lui, la fierté d'entendre un hymne chanté, dans le verbe riche et savant d'Huysmans, en l'honneur de nos splendides cathédrales ascétiques, de nos chères cathédrales, que le moyen âge lance, en un *Salve Regina* lapidifié, vers le trône de la Vierge Mère, graciles et gigantesques, humbles et fortes, éperdues.

Durtal voit à Chartres l'abbé Givresin, son confesseur et la naïve Mme Bavoil, cette sainte qui survit au XIII<sup>e</sup> siècle. Ses diverses impressions, d'art ou de foi, dans cette ville provinciale et devant sa magnifique cathédrale, forment ce livre. C'est donc Durtal et non point la cathédrale qui en est l'unité, comme l'ont affirmé ceux qui, ne le comprenant point, l'ont taxé de manque d'unité.

Durtal voit la cathédrale chartraine. Elle l'enthousiasme. Elle l'induit à l'étudier et forcément à étudier la symbolique. Son état de conscience, d'ailleurs, l'y porte. Il souffre, à Chartres, non plus de la langueur d'âme de Paris, mais de la sécheresse. A peine articule-t-il les premiers mots d'une prière que son esprit divague et se disperse sur mille et un objets profanes. La seule chose qui l'intéresse encore dans cette morne ville de province, c'est la cathédrale. En l'admirant, d'ailleurs, ses regards se reportent naturellement et sans distinction cette fois, sur Marie, la toute belle du Cantique. S'intéressant à la cathédrale il devra, par une suite naturelle d'idées, s'intéresser à la symbolique. Il en voit l'arbre touffu et puissant jaillir sous ses yeux. « Le tronc était la symbolique des écritures, la préfiguration des évangiles par l'ancien testament; les branches: les allégories de l'architecture, des couleurs, des gemmes, de la flore, de la faune, les hiéroglyphes des nombres, les emblèmes des objets et des vêtements de l'église: un petit rameau déterminait les odeurs liturgiques et une brindille desséchée dès sa naissance et quasi morte, la danse. »

On le voit, les divers domaines de la symbolique se succèdent, nécessairement unis. L'un conduit à l'autre. Il n'y a donc pas à parler de hors d'œuvre et de digressions oiseuses. Je sais qu'on peut m'objecter certaines biographies hagiographiques, comme celle de Marie Marguerite des Anges, qui n'ont rien de commun avec les cathédrales et semblent totalement inutiles dans ce volume. Mais cette objection provient, à mon sens, d'une fausse conception du livre, qu'a fait naître le titre: *la Cathédrale*. Je l'ai dit, je le répète, l'unité du livre n'est nullement la cathédrale, c'est l'état intellectuel et moral de Durtal. Si l'on tient compte de cela et qu'on juge de ce point de vue l'unité apparait solide et la réalité, le vécu, je dirais le vivant du livre, magnifique.

Nous avons là devant nous un homme vivant, souffrant, qui veut être un vrai chrétien, et qui n'y parvenant se fait corps avec la cathédrale, ossifiée comme une chair d'ascète. Mais identifié avec la cathédrale chartraine, il ne cesse pas de réfléchir et de sentir, de juger et d'aimer. Tantôt il gémit de sa sécheresse d'âme. Tantôt, ébloui par les grands saints de l'Eglise, il vous parle de leur héroïsme. Son ennui le pousse vers telle église, vers tel couvent. Mais toujours hanté par elle, il revient à la cathédrale.

Ah! c'est un beau drame humain ce livre!

EDGAR RICHARME

## Les Revues

Le *Mercur*e de France publie des vers chrétiens de CH. GUÉKIN et d'OSCAR WILDE, un poignant et croyant poème : sur la tombe d'un de ses compagnons de bagne. Et de songer, à lire les actes de Foi dont s'illumine parfois l'horreur sombre de ce poème, que sans doute Paul Verlaine intercède là-haut auprès de cette divine *Sagesse*, que prisonnier lui-même, ayant aussi péché, il célébra jadis en vers sanglottants d'espérance; de songer qu'il intercède à présent pour celui qui fut comme lui pécheur et comme lui poète, des larmes nous brûlèrent les yeux et nous avons divinement pleuré!

Au n° de juillet de cette même revue, M. H. HIRSCH s'efforça d'être spirituel tout au long des cinq pages qu'il consacra à relater les débats du Congrès littéraire de *la Lutte* à Bruxelles. Reconnaître qu'il y réussit complètement serait, même de la part d'un catholique, pousser la charité un peu loin.

*L'Ermitage* est sans doute une revue moins tapageuse que la *Revue naturaliste*, mais n'allez pas croire pour cela que l'intérêt de ses fascicules illustrés soit moindre. Croyez plutôt le contraire.

*La Province Nouvelle* fut particulièrement attrayante en juin : de beaux vers de LAURENT SAVIGNY; un conte de RACHILDE : *le Souper des ombres*, et des vers de HENRY DE RÉGNIER, sont à remarquer en ce fascicule.

*La Verveine*, qui paraît hebdomadairement à Mons depuis peu, publia des poèmes d'ÉDOUARD NED, GEORGES BOSTERHAÛT et LÉON WAUTHY.

*La Revue Nouvelle* (direct. ALBERT BERTHEL) inaugura en mars sa première année, et les vastes projets qu'on y expose méritent certes une prompte réalisation.

Très heureusement pour le *Magasin littéraire*, WILLIAM RITTER y signe mensuellement d'intéressantes critiques d'art.

LOUIS DELATRE publie ce mois de toujours fraîches historiettes dans la *Revue Générale*.

*Le Monde Artistique* (direct. ALEX. DE RÉGNY) paraît hebdomadairement à Bruxelles depuis un mois et reproduit en son n° 5 le délicieux conte des *Pinsons aveugles*, que PAUL MUSSCHE publie en *Simplement*, « cet humble bouquin de petits contes » auquel les grands quotidiens, tant en France qu'en Belgique, consacrent de très longs éloges.

### CONFÉRENCES

La surabondance des matières nous empêche, à notre vif regret, de résumer en ce numéro les conférences que donnèrent deux des nôtres récemment :

ÉDOUARD NED, à Bruxelles, sur : *l'Église et la démocratie*.

GEORGES VIRRÉS, à Tongres, sur *Emile Verhaeren*.

Pour le même motif, force nous est de seulement signaler parmi les dernières conférences du *Cercle d'Art* « *La Lutte* », celle de M. l'abbé LÉON GRUEL, sur le *Coïn de terre*, et de JOHAN NILIS, sur *l'Art littéraire de l'Égypte au temps de Moïse*.

Le Secrétaire,  
Paul MUSSCHE.

ÉDITIONS DE « LA LUTTE »

Format grand in-18 jésus



**VIENT DE PARAÎTRE**

PAUL MUSSCHE

# SIMPLEMENT

Volume de contes, 100 pages. Prix : 2 francs.



**A paraître en juillet :**

GEORGES RAMAEKERS

# LES FÊTES DE L'ÉTÉ

Poèmes inédits

Luxeux volume, 80 pages, édité sur papier Hollande :

« SUPER ROYAL CUYE »

PRIX	}	Après parution . . . . fr. 2.00
		En souscription . . . . » 1.50

**N. B.** *Les souscriptions qui nous parviennent, 144, rue Franklin, Bruxelles, avant le 15 août bénéficient seules de cette remise.*



# D'AIMER

Poèmes d'ELSKAMP, VERHAEREN, RAMAEKERS

mis en musique par Ernst DELTENRE

JUILLET 1898  
❁❁ 4<sup>e</sup> ANNÉE ❁❁ N° 4  
50 C<sup>mes</sup> LE NUMÉRO ❁❁

# la Lvtte

Revue catholique d'Art

« L'ART POUR DIEU! »



❁❁❁ RÉDACTION :  
PARIS ET BRUXELLES  
P.-L. MOLITOR, ÉDIT. ❁❁❁

# la Lytte

REVUE CATHOLIQUE D'ART.

PARIS ET BRUXELLES

ABONNEMENT (France et Belgique) : Un an, 5 fr. Ailleurs, 6 fr. (\*)

~~~~~

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE ❖❖ LÉON SOMZÉE  
❖❖ AMÉDÉE DE BRESSOUT ❖❖

~~~~~

### Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, Rue Franklin, BRUXELLES

### Secrétaires :

PARIS  
**CHARLES de ROUVRE**

27, Rue d'Amsterdam

BRUXELLES  
**EDOUARD NED**

34, Rue du Conseil

~~~~~

### Rédaction de « la Lytte » :

#### FRANCE :

YVES BERTHOÛ ; ALBERT JOUNET ; GEORGES LE CARDONNEL ;  
CHARLES DE ROUVRE ; LOUIS TIERCELIN.

#### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE ; POL DEMADE ; PAUL MUSSCHE ; EDOUARD NED ;  
JOHAN NILIS ; ERNEST PÉRIER ; GEORGES RAMAEKERS ; EDGAR  
RICHARME ; GEORGES VIRRÈS.

~~~~~

### Principaux Collaborateurs :

Franz Ansel ; Albert Berthel ; Louise et Louis Delatre ; Eugène Demolder ; Henri de Régnier ;  
Charles Droupy ; Edouard Ducôté ; Maurice Dullaert ; Max Elskamp ; Henry Ghéon ;  
Eugène Herdies ; Joris-Karl Huysmans ; Camille Lemonnier ; Georges Marlow ; Charles  
Morice ; Marie et Jacques Neryat ; Georges Oudinot ; Victor Remouchamps ; Georges  
Rodenbach ; Prosper Roidot ; Blanche Rousseau ; Léon Rycx ; Laurent Savigny ; Camille  
Schiltz ; Léon Songuenet ; L'abbé Armand Thiéry ; Firmin Vanden Bosch ; Emile  
Verhaeren ; Francis Vielé-Griffin.

---

(1) Les abonnements partent de chaque mois et se font pour un an.

# LA LUTTE

IV<sup>e</sup> ANNÉE

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 4

(Juillet 1898)

Albert Jounet : <i>Dieu de beauté.</i> . . . . .	104
Charles de Rouvre <i>Les neuf sonnets pour la naissance de Simone</i> .	110
Edouard Ned : <i>Classiques chrétiens.</i> . . . . .	116
Georges Ramaekers : <i>La poésie eucharistique.</i> . . . . .	123
Edgar Richaume, G. Ramaekers : <i>Les livres</i> . . . . .	132
Uijlenspiegel : <i>Çà et là.</i>	

---

TOUS DROITS DE REPRODUCTION RÉSERVÉS

## Dieu de beauté

### I

**D**ANS le *Mercure de France* (juin 1898), M. Charles-Henry Hirsch effleure, ou plutôt évite le Congrès littéraire qui, à Bruxelles, glorifia l'art prochain et suprême, l'ART POUR DIEU.

Est-ce le *devoir* moderne de tout regarder avec une incompréhension railleuse et hâtive, est-ce un effort pour éluder agréablement le choc du vrai? M. Hirsch plaisante et s'interdit la pensée.

Mais l'œuvre accomplie demeure, la fondation reste fondée. Que le modernisme sceptique, déjà suranné d'ailleurs et qui n'est plus le réel présent, comprenne ou ne comprenne pas, le destin de l'Art est changé.

C'est le commencement, dans l'ordre esthétique, du xx<sup>e</sup> siècle, le siècle, j'espère, de la revanche de Dieu.

Dieu est. Rien sans lui n'est rien. Toute force créée, secondaire n'existe que par Dieu et ne peut trouver qu'en Dieu sa perfection. L'art humain, force créée, n'existe que par Dieu et ne peut trouver qu'en Dieu sa perfection et sa beauté suprême.

Ce sont là des pensées invincibles, vérités que rien n'usera, qui useront tout.

Les révoltés parviendront à détruire dans leur âme l'intelligence du vrai et ils seront au bout de leur puissance. Mais détruire le Vrai, le Réel? Jamais, éternellement.

Et le Réel souverain c'est Dieu.



Puisque détruire et, à plus forte raison, diminuer dans leur âme l'intelligence du vrai ne dépasse pas le pouvoir des hommes, nombre d'hommes ont nié ou mal compris les vérités divines et le font encore.

L'Art ne trouvant sa beauté suprême qu'en Dieu, cette vérité divine s'est vue et se voit niée ou mal pénétrée, comme les autres.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, Zola, par exemple, l'a niée; Hugo, Balzac, malgré des erreurs (rationalisme de Hugo, un certain fatalisme passionnel de Balzac), ne l'ont pas toujours, mais souvent pénétrée.

Pour bien juger Victor Hugo à cet égard, il faut tenir compte de son génie plutôt que de ses doctrines.

Dans le poème *Dieu*, après des vues de théologie rationaliste, Hugo s'écrie tout à coup, parlant de Dieu :

« Il est croix sur la terre et s'appelle Jésus », et encore :

« On s'abîme éperdu dans cet immense cœur. »

La divinité du Christ crucifié et Dieu résumé par un cœur immense (1).

On aurait surpris Victor Hugo en lui découvrant le christianisme ardemment orthodoxe de ces deux intuitions. Il eut protesté en prose.

Mais son génie de poète était davantage que lui voyant. Les mysticités de Balzac, ses nettes déclarations de catholicisme, sa profondeur à comprendre la mission sociale de l'Église apparaissent d'elles-mêmes, sans que j'y insiste.

---

(1) « Le Sacré-Cœur de mon Dieu est un abîme... » (Lettres de la bienheureuse Marguerite-Marie.)

Victor Hugo et Balzac, les deux grands créateurs du siècle, sont pour le Créateur.

Zola, création révoltée, est contre.

Or, que les écrivains et les artistes regardent impartialement et considèrent si la présence, même incomplète, du Divin, a atrophié ou grandi la beauté dans Balzac et Hugo et si l'absence du Divin a grandi ou atrophié la beauté dans Zola.

Comme Balzac et Hugo, Zola avait par nature un don de vision ample, pouvant se développer en génie. Influencé, il l'avoue, par Hugo et Balzac, devant au premier les vastes touches descriptives, au second le goût d'observation et de science, il offrait cependant un élément d'originalité. (Les hommes se font souvent des âmes banales. Dieu ne crée point d'âmes banales.) Zola, pour se distinguer d'Hugo et Balzac, possédait une géniale *passivité* à recevoir le vrai (c'est pourquoi je l'ai appelé *création* et non créateur) et, si bizarre que cela paraisse à qui examine la vanité extérieure de l'écrivain, un fond d'*humilité*. Les esprits hautains et actifs défendent mieux les parties de la vérité religieuse qu'ils conservent. Mais l'esprit passif accepte plus aisément, quand il l'accepte, Dieu tout entier. Si donc Zola avait tourné sa passivité féconde vers Dieu et ne l'avait point tournée vers la nature inférieure, s'il ne s'était pas laissé faire par la matière, la bestialité et les ordures et s'était laissé faire par Dieu, il aurait pu accepter, plus facilement que Hugo et même Balzac, l'intégralité du christianisme.

Et, alors unifiant *en haut*, dans la gloire du christianisme intégral, l'observation et la science négligées par Hugo, la splendeur de forme et certains élans géants de méditation qui manquent à Balzac, on imagine quelle œuvre il eut accomplie.

Il a rejeté le Divin et son œuvre a été frappée de déchéance.

Large, mais basse, elle réduit aux seuls sujets inférieurs l'observation étendue par Balzac, l'ampleur descriptive étendue par Hugo à toute l'immense vie. Quand il rencontre

un sujet supérieur, le *Rêve*, *Lourdes*, *Rome*, il le rabaisse et parvient, de la sorte, à ne point rompre l'harmonie de son œuvre.

Quoi d'insignifiant comme le *Rêve*, de plat comme les parties personnelles de *Lourdes*, en dehors des passages où les spectacles sublimes, étrangers à la pensée du spectateur, l'obligent cependant à soulever un peu sa description ? Et quelle opacité de méditation dans *Rome* ! Rappelez-vous par contraste à cette *Rome*, cette *Lourdes*, ce *Rêve* les réflexions éparses dans Balzac sur l'Eglise, *Louis Lambert*, *Séraphita*, le résumé de la scolastique dans les *Proscrits*, etc , et dans les *Misérables* de Hugo, rappelez-vous, à côté d'idées voltairiennes et médiocres, ces élans graves et hauts, cette magnifique émotion devant les grandeurs du cloître, la « sœur au poteau », la réparation par la prière, et, dans la *Légende des siècles*, les *Contemplations*, tant de vers chrétiens ; rappelez-vous enfin, ce *A Villequier*, que, malgré ses réserves, Veuillot admirait.

C'est que Balzac et Hugo ayant admis le divin, gardaient la possibilité d'une grandeur interdite à celui qui le rejette.

Voilà donc trois puissants écrivains.

Aucun écrivain ou artiste de bonne foi, serait-il incroyant, ne contestera, s'il est intelligent, que la présence du divin a exalté la Beauté dans Hugo et Balzac et que l'absence du divin a atrophié le Beau en Zola.

M. Hirsch, pourvu que cette fois il consente à penser et n'interdise pas à ses facultés un sérieux et une pénétration, dont, malgré leur parti-pris, je les estime capables, M. Hirsch sera obligé de reconnaître, hors des preuves théoriques (et je n'en rabats rien) établies par le congrès, que, dans l'expérience, dans les réalités visibles de l'histoire littéraire contemporaine, Dieu, présent, a grandi la Beauté et Dieu, absent, atrophie le Beau.

Et, si l'on voulait penser à toute logique, il serait facile de montrer que Balzac et Hugo, plus absolument chrétiens auraient fait leur œuvre plus belle et plus souveraine.

Délivrez Balzac du fatalisme passionnel, d'un attrait pour l'acharnement trop rectiligne, trop nécessaire de passions qui ont l'air parfois de machines surchauffées se précipitant et non de tragédies humaines. Croyez-vous qu'il sera moins beau ? Est ce que le Père Goriot ne serait pas plus admirable s'il était moins fatalement, moins imbécilement père ? Est-ce que Louis Lambert ne serait pas plus merveilleux s'il était plus libre dans le mystère divin et l'amour humain, s'il marchait à l'extase libre, lucide, équilibrée des saints et n'aboutissait pas à la folie fatale et au gouffre ?

Il n'y a pas de grands mystiques chrétiens et de saints qui soient devenus fous.

Louis Lambert reste un cas pathologique sublime ; avec plus de christianisme c'était une harmonie brûlante et divine, et, comme sainte Thérèse, la lucidité dans l'incendie !

Et Hugo ; concevez les *Misérables*, la *Légende des siècles*, écrits par un chrétien intégral, ayant le génie de Hugo. Ce rationalisme vulgaire, la vanité, l'outrecuidance, une recherche peu délicate de l'effet, tout cela tombe, emporté par la grâce.

Hugo et Balzac, chrétiens absolus, seraient supérieurs en *beauté*.

Purifiés dans un bain de feu, ils rayonneraient plus splendides à l'horizon d'Art éternel.

Donc les tenants de l'*Art pour Dieu* avaient raison quand ils soutenaient, au congrès, que leur esthétique « est la plus propice aux créations de l'artiste ».

Je viens d'en apporter une preuve nouvelle non théorique, expérimentale.

Je n'ai point pris des génies anciens, entièrement orthodoxes comme Michel-Ange ou Dante.

J'ai pris des génies contemporains, j'ai montré ainsi que l'Art pour Dieu n'était pas une formule morte avec le moyen âge ou la renaissance chrétienne, mais une vérité reine de tous les temps !

J'ai pris des génies imparfaitement orthodoxes : l'excellence de l'Art pour Dieu éclate ainsi davantage.

On voit qu'à ces génies, même ne gardant pas l'entier christianisme, ce qu'ils en ont gardé assure cependant une beauté inaccessible aux matérialistes. Et si l'on réfléchit à fond, l'on voit que Balzac et Hugo, chrétiens absolus, seraient *artistes supérieurs* aux artistes qu'ils sont.

Qu'après cela on persiste à préférer l'incroyance à la beauté et à la vérité, soit.

Vous savez au moins d'avance que sans la foi, il y aura toujours une beauté que vous n'atteindrez point, autant qu'une vérité que vous ne sentirez pas.

Et l'on a vu un artiste puissamment doué, Zola, incapable, par absence du Divin, d'atteindre le Beau suprême.

Les tenants de l'Art pour Dieu ne prétendent pas que l'orthodoxie supplée au génie.

Ils affirment qu'à *génie égal*, l'artiste chrétien est forcément supérieur à l'artiste non chrétien.

Et cela, qui observera, qui méditera ne pourra pas le nier.

Et alors, nous avons bataille gagnée.

*L'Art pour Dieu*, c'est l'Art.

Le congrès en a établi les preuves théoriques. Relisez les discours de Ramaekers, E. Ned, Richaume, Mussche, Johan Nilis, etc.

Aujourd'hui j'ai ajouté une preuve expérimentale, mais j'ai dit aussi que je ne rabattais rien des preuves théoriques.

Et certes, si M. Hirsch ne s'était pas joué à côté de la question, il aurait proclamé qu'au tournoi littéraire *l'Art pour l'Art*, *l'Art social sans Dieu* et le *Naturisme* furent, courtoisement, mais définitivement vaincus.

(*A suivre.*)

ALBERT JOUNET.



# Les neufs sonnets

POUR LA NAISSANCE DE SIMONE

I

PRIÈRE

Seigneur, vous qui savez les choses éternelles,  
Et qui nous préparez les routes d'ici-bas,  
Seigneur, vous avez mis dans nos fragiles bras  
L'ange dont vous avez là-haut gardé les ailes ;

Car il vous faut qu'après son lot d'affres cruelles,  
Après les deuils où vont s'appesantir ses pas,  
Cet être redevienne, au jour de son trépas,  
Ce qu'il était avant les angoisses mortelles.

Mais ceux que vous chargez de ce fardeau si cher,  
Ceux qui sont ses garants, et dont le cœur lui sert  
De cœur, et l'âme d'âme, et le rêve de rêve, —

Ceux-là tentent, Dieu juste, un travail écrasant !  
Guidez-nous donc, guidez notre labeur sans trêve,  
Pour que nous soyons forts à guider notre enfant !

### III

### II

Cela n'est pas assez, pour créer une vie.  
Que de traîner le poids des neuf mois douloureux ;  
Ce lent prélude obscur, presque miraculeux,  
N'est que la nuit avant que soit l'aube bénie ;

Et ce n'est pas assez non plus, chose inouïe !  
Que cet instant suprême et que ce spasme affreux  
Où l'être déchiré tord ses membres fiévreux ;  
— Cela n'est pas assez pour que l'enfant sourie...

Ces sanglots, ces douleurs et cet accouchement  
Sont l'œuvre de justice, étant le châtement.  
Il faut donc à présent, mère, que tu sois mère.

Donne ton sein veiné de bleu, ton sein tremblant.  
Pour dernière auréole à tes jours de misère,  
O mère, ce qu'il veut, ton bébé, c'est ton sang.

### III

#### PREMIER REGARD

Je vous aimais, avant que vous fussiez ici,  
Doux bébé qui dormez d'un souffle imperceptible ;  
Je vous aimais ainsi qu'on aime l'invisible,  
C'est-à-dire, d'amour confus, — de rêve aussi.

Vous n'étiez qu'un beau songe en effet ; mais voici  
Que je vous ai, que je vous vois, que c'est sensible,  
Et que, pour aborder demain peut-être horrible,  
Vous me tendez votre être sans nul souci.

Donc, je vous aime, ayant votre forme palpable,  
 Mieux qu'aux temps où mes vœux cherchaient dans l'insondable.  
 Mais mon bonheur s'élève et devient triomphant :

J'ai su la volupté de nos heures nouvelles  
 Et j'ai senti mon âme ouvrir ses larges ailes,  
 Quand vous avez ouvert les yeux, ô mon enfant.

## IV

On m'a dit de veiller là mère et le bébé ;  
 Je garde leur repos. C'est une heure charmante.  
 Après le long travail et la lutte énervante  
 Voici chacun dormant, de fatigue tombé.

Le baby rose et gras ressemble à quelque abbé,  
 Du temps où les abbés, de sagesse branlante,  
 Savaient le vin qu'on boit et la beauté qu'on vante,  
 Et sommeillaient, les mains sur leur ventre bombé.

La mère est un tableau tout autre. Le visage  
 S'est pâli sous le mal qu'a vaincu son courage,  
 Et le profil est grave, et cernés sont les yeux.

Purs instants, malgré tout, au charme inoubliable.  
 Douce mère, bébé joufflu, groupe adorable, —  
 Dormez; moi je suis là, qui vous aime tous deux.

## V

## ONDOIEMENT

Le prêtre a prononcé la formule latine  
 Et le Dieu de justice est venu sur ce front ;  
 Le mystère sacré s'est fait, superbe et prompt,  
 Le temps de verser l'eau sur la tête enfantine.

Le prêtre a prononcé la formule latine,  
 Et l'enfant, incliné sous son geste profond,  
 A reçu sans savoir le gage du pardon.  
 — Prenez-le, Dieu du Ciel, pour votre œuvre divine.

Le prêtre l'a marqué du signe de la croix  
 Sur laquelle, jadis, mourut le roi des rois,  
 Et qui fait le chemin de la terre moins triste.

Puis il s'est éloigné du visage vermeil,  
 Puis la tête a rejoint l'oreiller de batiste,  
 Et le bébé chrétien a repris son sommeil.

## VI

J'ai perdu le repos depuis cette naissance ;  
 Je me sens absorbé par un amour nouveau,  
 Auquel nul n'est pareil, dont aucun n'est plus beau,  
 Et dont le doux besoin de s'offrir fait l'essence.

On doit — mais l'on désire, et c'est là sa puissance —  
 Soutenir dans sa marche et guider sans cahot  
 Cet être dont on est le cœur et le cerveau,  
 Et qui fera si mal avec tant d'innocence !

C'est pour cela qu'on suit dans son affolement  
 Son sourire, ses cris, sa joie ou son tourment.  
 On a peur. — Tout vous est sujet d'inquiétude ;

On aime : on a souffert, — sans avoir attendu  
 L'arrachement du cœur né de la certitude  
 Qu'on aimera beaucoup pour peu d'amour rendu.

## VII

A côté de nos fronts qui sont jeunes encore  
 Et qui, tout éblouis de ce nouveau bonheur,

Se penchent vers l'enfant tranquillement dormeur  
A qui va notre amour profond, — et qui l'ignore ;

A coté de nos fronts, et près de cette aurore,  
Pour l'entourer aussi de soins et de chaleur,  
Il est d'autres profils inclinés sur la fleur  
Que dans les purs jardins du ciel, Dieu fit éclore.

Les générations, dont on compte les ans  
Par les hivers blanchis et non par les printemps,  
Sont là, tendant leurs mains que l'âge fait moins vives.

Car Dieu veut que l'enfant, dans ses jours qui viendront,  
Ait pour guide très sûr et pour juge très bon  
Le tribunal sacré des grand'mères pensives.

## VIII

## A LA MÈRE

Sois calme. Dors. Repose encor ton front lassé.  
Ne songe pas aux bruits de ce monde, aux misères  
D'ici-bas, aux écueils que heurtent nos galères  
En suivant un chemin par Dieu même tracé.

Dors. L'œuvre est accomplie et le mal est passé.  
Voici que tu prends place au rang très saint des mères,  
Et les heures d'affreux tourments sont passagères,  
Lorsqu'ayant prié Dieu l'on se voit exaucé.

Sois tout entière à nos instants, au petit être,  
A demain qu'on ne sait ni prévoir ni connaître,  
Mais qu'on juge suivant que l'enfant souffre ou rit.

Et puis regarde, droit devant toi, sans faiblesse,  
Ayant pour récompense et titre de noblesse,  
Le doux plaisir d'avoir souffert pour le chéri.

## IX

.... Une mélancolie est en moi, cependant ; —  
 Voici l'enfant ; voici l'horizon qui s'éclaire,  
 Le jour qui vient après le temps crépusculaire,  
 Et le soleil qui met au ciel son disque ardent ;

Tout est donc bien ; tout semble un succès éclatant ;  
 Le Seigneur, dont la droite est lourde en sa colère,  
 A fait pour nous sa main tendrement tutélaire,  
 Et dirigé nos pas de son geste prudent ; —

Tout est bien ; et mon cœur a pourtant sa tristesse.  
 Je songe au premier jour, — à ce moment d'ivresse  
 Qui nous a tant émus et qui reste si cher...

J'entends le premier cri, je m'arrête, j'y pense,  
 Et je subis ainsi l'éternelle souffrance  
 D'aspirer à demain en regrettant hier.

CHARLES DE ROUVRE



## Les classiques chrétiens

**L**A question tant débattue des classiques chrétiens touche de trop près à l'avenir de l'art chrétien et de notre littérature pour que les artistes et les écrivains s'en désintéressent, surtout lorsque ceux-ci sont des artistes et des écrivains catholiques. Il existe, en effet, toute une partie de l'art chrétien, la littérature des Pères de l'Eglise, qui est reléguée dans les greniers de l'oubli et proscrite de nos écoles, alors que l'on élève des autels aux dieux que sont les écrivains païens, les Cicéron, les Horace, les Virgile. On ignore les Augustin, les Prudence, les Bernard et les Adam de Saint-Victor et, selon le mot de M<sup>gr</sup> Freppel, les études soi-disant classiques se font comme si Jésus-Christ n'avait pas paru dans ce monde.

C'est là un des funestes effets de la Renaissance du seizième siècle qui tendit à paganiser tous les arts et fut un recul en même temps qu'un soulèvement social contre le Christ et son Eglise. On dénia à nos cathédrales du moyen âge toute idée et tout style, la peinture et la sculpture des siècles gothiques furent méconnues et enfouies sous les poussières des combles, la musique si simple et si sublime de nos églises fut remplacée par la musique profane, la littéra-

ture dut subir le même sort que ses sœurs et partager le même exil. On réunit les siècles gothiques sous la même réprobation, on dressa devant eux une barrière stupide avec cette inscription : « Défense d'entrer ici. C'est la Barbarie. »

Si l'admiration des peuples est revenue à nos splendides cathédrales, aux tableaux des Fra Angelico, aux mélodies grégoriennes, il n'en est pas de même pour la littérature chrétienne. Celle-ci est restée en arrière. Des voix éloqu岸tes et autorisées se sont élevées pour protester contre cet oubli. Elles n'ont pas encore triomphé tout à fait de la forteresse du classicisme à outrance, fils de cette Renaissance dont on a trop vanté les vains bienfaits pour les lettres modernes.

« Le pseudo-classicisme, dit l'éminent polygraphe Godefroid Kurth, dont Boileau est le prophète et l'*Art poétique* le code, a marqué un point d'arrêt fâcheux dans le développement des lettres modernes. Par son mépris pour le passé national, par son engouement pour des formules arbitraires, par sa passion fanatique pour des modèles plus dignes d'être admirés qu'imités, par l'anathème qu'il a jeté à toutes les œuvres d'art non sorties des moules convenus, il a rompu la chaîne d'or des traditions chrétiennes, il nous a asservis à des formes qui ne convenaient ni à notre temps, ni à nos pays, ni à notre civilisation, il a frappé de stérilité une bonne partie du domaine de l'imagination poétique. Ce n'est pas à lui que nous sommes redevables de ce qu'il y a de grand et de beau dans l'art du xvii<sup>e</sup> siècle, mais on peut hardiment affirmer que ce qu'on y trouve de froid, de faux et d'artificiel vient surtout de lui.

Je vois dans le pseudo-classicisme une des trop nombreuses manifestations de ce génie païen qui, enfoui depuis quatorze siècles dans le tombeau de l'antiquité, en est tant de fois sorti comme un spectre pour barrer à la société moderne le chemin du progrès. Ce génie funeste, paré de tous les ornements extérieurs dont il a besoin pour dissimuler sa décrépitude, a tour à tour séduit et inspiré les légistes du xiii<sup>e</sup> siècle, les humanistes du xvi<sup>e</sup> et les révolutionnaires du xviii<sup>e</sup>, et tour à tour il a fait rentrer le paganisme dans nos lois, dans nos livres, dans nos

institutions politiques. Je le vois reparaitre aujourd'hui plus dangereux et plus délétère que jamais, non plus comme il y a trois cents ans dans les formes extérieures de l'art, mais dans son esprit même.

Nous étions généralement parvenus, jusqu'à présent, à le tenir éloigné du domaine des idées morales et à sauvegarder ainsi le plus sûr gage de notre supériorité sur les païens; le voici qui l'envahit, bannières déployées, et qui annonce tout haut l'intention de remanier les lois qui président à la vie de nos consciences. Nous nous croyions débarrassés de lui quand, au commencement de ce siècle, nous avons résolument jeté par la fenêtre le bric à brac mythologique des *Métamorphoses*; aujourd'hui, c'est le fumier de Pétrone qu'il fait couler à pleins bords à travers les imaginations.

Nos naturalistes et nos réalistes, si nous n'y mettons bon ordre, nous ferons assister à la plus terrible défaite que jamais l'idée chrétienne aura subie parmi nous : ils flétriront dans sa fleur l'espoir du xx<sup>e</sup> siècle, en plongeant les fraîches imaginations de nos fils dans le borbier d'une littérature luxurieuse. Sur quoi peuvent compter ceux qui luttent aujourd'hui pour la cause de la justice et de la vérité, si l'ennemi corrompt notre réserve de forces morales, si les jeunes gens qui doivent nous relayer dans le combat viennent à nous avec des esprits souillés par la familiarité des lectures honteuses ?

Que l'on m'entende bien ; je ne fais pas allusion seulement à cette presse immonde dont un gouvernement soucieux de l'honneur du pays s'est occupé à purger notre sol. Je veux parler de toute cette légion de romanciers et de poètes qui, avec ou sans talent, font de l'obscénité l'assaisonnement indispensable de leur cuisine littéraire et qui croient pouvoir se justifier en alléguant que l'art purifie tout ce qu'il touche. Je ne sais si les partisans de cette doctrine savent ce qu'ils veulent dire, mais je soutiens, moi, que l'obscénité souille tout ce qu'elle effleure, et que tout livre qui, au lieu d'émotion esthétique, ne produit que le trouble des sens, cesse d'être une œuvre d'art pour devenir une mauvaise action. »

J'ai voulu citer ces paroles de l'éminent professeur de l'Université de Liège. Elles jettent sur l'influence du classicisme de la Renaissance sur nos lettres modernes une clarté vive qui blessera les yeux de quelques-uns, mais qui montrera aux autres l'abîme à éviter. N'est-ce pas dans les auteurs païens que les Catulle Mendès, les Guy de Maupassant ont trouvé la sensualité pornographique qui macule leurs œuvres? N'est-ce pas sur ce fumier que viennent récemment de fleurir *Aphrodite*, de Pierre Louys, et *Athéniennes*, du comte Albert du Bois? Je tais les autres.

Mais si presque tous nos romanciers et tous nos poètes sont de vrais païens, en qui tout respire l'orgueil, le culte de la chair et la luxure, si la plupart de nos écrivains, cultivant l'art pour l'art, ont le souci unique de la forme, de la forme païenne, n'est-ce pas là un des effets les plus désastreux de la Renaissance et du classicisme qui en dérive? Et n'est-il pas étonnant de voir même nos collègues catholiques avoir cet engouement pour ce qu'on appelle « les grands siècles » et donner comme aliment exclusif aux jeunes intelligences et à l'imagination des enfants des auteurs dont la lecture, au dire des historiens, a hâté la décadence de Rome? Ne serait-il pas préférable d'orienter les jeunes âmes vers un idéal plus pur et plus élevé, vers l'idéal chrétien du moyen âge et de les repaître de la poésie chrétienne qui ne chante ni les dieux impudiques, ni l'amour sensuel, ni le plaisir, ni le vin, mais le Dieu créateur et rédempteur, les splendeurs de la morale et de la liturgie catholiques, la lumière de la Vérité?

Et qu'on ne dise pas qu'il n'y a nulle beauté dans la littérature chrétienne. A cela je répondrai avec Léon Gautier :

On ne fera jamais entrer dans mon cerveau que seize cents ans de christianisme n'aient rien produit de Beau, alors qu'ils ont produit tant de Vrai et tant de Bien. Non, non, un tel dégagement de vertu n'est pas possible sans un certain dégagement de poésie et d'art. Vous posez la vérité au milieu du monde : il est mathématiquement impossible qu'elle n'y rayonne pas. Or le rayonnement de la Vérité c'est le Beau. J'en conclus

qu'il y a eu une beauté littéraire et artistique durant les siècles chrétiens. Mais si cette beauté existe, il faut que nous la connaissions, que nous en fassions notre étude, que nous l'aimions. Donc il faut dans l'enseignement faire une certaine part aux classiques chrétiens.

J'envisagerai encore la question par un côté plus élevé. Je dis, j'affirme qu'étant donnés seize cents ans de l'histoire de l'humanité, il est absolument impossible qu'il ne s'y soit révélé aucune œuvre qui porte le caractère classique de la Beauté. L'espèce humaine est plus intéressante à étudier que ne semblent le croire les défenseurs exagérés des classiques païens. Jamais, jamais je ne croirai que l'humanité n'ait produit de chefs-d'œuvre littéraires que durant trois petites époques d'un demi-siècle chacune. Ne me parquez donc pas dans votre siècle de Périclès, dans votre siècle d'Auguste ou de Louis XIV. Ne me claquerez pas entre ces barrières d'or. Là-bas, au delà de ces cloisons, j'aperçois de grands philosophes, de grands historiens, de grands poètes. Je veux les voir de plus près, je tends vers eux mes bras et mes regards et vous n'avez pas le droit de m'emprisonner loin de ces splendeurs. Il y a un siècle de S<sup>t</sup> Augustin; il y a un siècle de S<sup>t</sup> Thomas d'Aquin, et j'ai le devoir, et j'ai le droit de les admirer. Même en dehors des races chrétiennes, il y a un Orient qui est parfois splendide à voir : je veux le contempler. Toute grande idée, toute œuvre d'art véritablement digne de ce nom, je les veux faire connaître à mes enfants, quel que soit le siècle où elles aient pu se produire à la lumière du jour. Si elles n'ont pas l'étiquette Périclès ou l'étiquette Auguste peu m'importe. Elles sont belles et elles m'appartiennent.

Avant Gautier, Bonnet, Montalembert, Gaume, Veuillot, Freppel ont levé l'étendard de la révolte contre le paganisme de notre enseignement. Plus récemment M. l'abbé Garnier a revendiqué hautement une place d'honneur pour nos écrivains chrétiens dans l'enseignement catholique. Chez nous, M. l'abbé Guillaume fut le prophète de cette renaissance de l'art chrétien, il défendit son système avec enthousiasme aux congrès catholiques de Lille et de Malines, il conquit pour

ses auteurs les sympathies, déclarées, de beaucoup et cachées, de plusieurs et servant de sa plume comme d'un bélier, il ouvrit dans les forteresses païennes une brèche sur laquelle il bataille encore pour le triomphe de ses idées.

Dans plusieurs brochures, dans les grands journaux, il prit la défense des Pères grecs et latins accusés de barbarie, il prouva que la littérature chrétienne est souvent, si pas toujours, supérieure à cette littérature païenne qui a, au dire d'Aristote lui-même, plus de crédit par le style que par le fond. « Aux yeux du christianisme, dit-il dans sa préface aux classiques chrétiens, la parole humaine est l'image du Verbe éternel, c'est la lumière de l'âme, faite principalement pour éclairer et persuader, pour illuminer l'intelligence de l'homme, pour porter sa volonté au bien. A l'occasion, sans doute, elle ne dédaignera ni de plaire, ni de charmer, mais elle n'oubliera jamais son but essentiel, son but primordial. » Plus loin il dénonce l'erreur des maîtres qui mesurent la valeur d'un écrivain chrétien à son plus ou moins de ressemblance avec quelque écrivain du siècle d'Auguste. C'est encore l'erreur de ceux qui du haut du XVII<sup>e</sup> siècle prétendent juger nos lettres modernes et dénie toute beauté à tel ou tel poème s'il n'est pas conçu selon les règles étroites du didactique Boileau, comme si l'humanité qui progresse et évolue ne pouvait avoir, pour exprimer ses idées nouvelles et ses nouveaux sentiments, une langue autre en notre siècle que celles des siècles qui nous ont précédés.

Dans sa préface aux classiques comparés, M. l'abbé L. Guillaume défend sa thèse avec une argumentation serrée et victorieuse, il prouve que le style des écrivains chrétiens, quoi qu'on en ait dit, a de l'élégance, de la pureté, de la correction, de l'harmonie, qualités que les pédagogues affirmaient être le privilège exclusif des auteurs païens.

On a fait à M. Guillaume le reproche de vouloir supprimer toute étude de l'antiquité pour la remplacer par l'étude des siècles du moyen âge. Il s'en défend : « Bien au contraire. Au milieu des plus grandes erreurs, l'antiquité

païenne a gardé de certaines vérités une vue claire et un sentiment profond, qu'il est utile de constater et de connaître. Elle a eu sur notre civilisation une influence considérable, dont les effets heureux peuvent être discutés, mais dont il importe tout au moins de garder la tradition, et enfin elle a su donner à l'expression de sa pensée une forme qui pour n'être pas, comme d'aucuns le prétendent, le type complet et universel du beau littéraire, n'en est pas moins, *dans son genre*, d'une souveraine perfection et digne d'être proposée à l'éternelle admiration du genre humain. »

« Aussi, loin de souhaiter la disparition de la littérature païenne du programme actuel, loin de vouloir même la rabaisser, voudrions-nous avec le Souverain Pontife Léon XIII, la voir approfondir davantage encore et comptons-nous pour arriver à ce résultat, sur l'emploi sérieux et toujours équitable de la méthode de comparaison. »

On voit par ces dernières paroles que M. Guillaume a tendu à rendre praticable son système d'éducation par la comparaison de la littérature païenne et de la littérature chrétienne. Il est entouré de collaborateurs éminents et dévoués, linguistes distingués, tels que M. l'abbé Conrotte, M. le chanoine Sterpin, M. l'abbé Legrain, d'autres dont j'ignore le nom, et a commencé à réunir dans sa collection des classiques, des morceaux détachés d'auteurs chrétiens et païens qui ont des points de comparaison. J'y vois Saint Cyprien comparé à Tite-Live et à Sénèque, Saint Paulin de Nole et Horace, Saint Bernard et Cicéron, Saint Thomas d'Aquin et Lucrèce. Et je relis avec charme et plaisir ces admirables odes qui sont l'*Adorate* et le *Lauda Sion* du grand poète scolastique Saint Thomas, dont Remy de Gourmont (1) a dit que c'est un homme de génie et un versificateur d'une indéniable science.

Le xx<sup>e</sup> siècle s'annonce comme devant être le renouveau

---

(1) A lire dans le *Mercur de France* de juillet 1898, sous la signature de l'auteur du *Latin mystique* une étude sur la Latinité classique.

de la littérature chrétienne. Déjà de jeunes écrivains, d'admirables poètes comme le Paul Verlaine de *Sagesse* puisent leurs plus belles inspirations dans la Bible, le livre des livres, dans les vies des saints et des martyrs, dans la belle nature, ce livre admirable écrit à coups de rais étincelants de soleil. Qu'on fasse donc connaître aux enfants qui plus tard tiendront une plume, les admirables trésors des Pères de l'Eglise et des Poètes chrétiens. Que les classiques païens où peut-être ont trouver plus de ressources pour favoriser la gymnastique intellectuelle des jeunes cerveaux, restent la base des Humanités. Mais au moins qu'on donne une part égale ou à peu près à cette autre littérature qui est non moins belle et qui vaudra beaucoup plus pour la formation de véritables chrétiens.

EDOLARD NED.



## La Poésie Eucharistique <sup>(1)</sup>

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

**S** i j'ose prendre part à mon tour, en d'aussi augustes présences, à ce débat *divin*, c'est que nulle occasion ne s'offrit plus propice à un artiste catholique, à un tertiaire du poète St-François, d'accomplir enfin la promesse qu'il réitère chaque jour à Dieu quand il redit dans sa prière :

« Je vous louerai, Seigneur, de tout mon cœur, dans la société de vos justes et dans leurs assemblées. »

---

(1) Le discours qu'on va lire paraîtra au *Compte-rendu* des travaux de la deuxième section du Congrès Eucharistique de Bruxelles (13-17 juillet 1898)

« *Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo, in concilio justorum et congregatione.* »

En ce brillant Congrès Eucharistique — qui est une attestation triomphale de la vitalité chrétienne, après dix-neuf siècles de vie, en même temps qu'un maître soufflet asséné par la foi des foules, sur le muflle du matérialisme contemporain, qui se prétendait, hier, le croque mort de Dieu — en ce brillant congrès eucharistique, l'Art en effet tient un rang glorieux.

Avec sa coutumière éloquence, son émotion et son autorité, M. Godfroid Kurth nous remémorait au début de nos travaux, par quelles merveilles de pierre, de bois, de verre et d'or, les artistes pieux des grands siècles mystiques, les bâtisseurs, les sculpteurs, les verriers et les orfèvres, ont célébré dans la splendeur des arts l'amour du Dieu-Hostie ! Aujourd'hui même on nous a rappelé ces hymnes magnifiques dont le concert chrétien, depuis des siècles et des siècles, monte toujours, vers la voûte des cathédrales et le dôme des basiliques, tantôt clair et joyeux comme des chants d'oiseaux, tantôt vaste et majestueux comme le rythme énorme de la mer et l'ouragan de la montagne, qui sont les orgues de la terre sous le dôme azuré du ciel !

Pour compléter le chant des arts en la louange eucharistique, il ne reste donc plus, Messeigneurs et Messieurs, qu'à rappeler ici les innombrables vers — il en est de sublimes — par lesquels la Voix des Poètes exalte elle aussi, depuis dix-neuf siècles, le Verbe hostial.

Mais je sens toute mon impuissance à évoquer en quelques pauvres notes trop hâtives et trop brèves, ce monument immortel et immense, édifié par la Muse chrétienne à la gloire de l'Eucharistie !

Pour aborder un tel sujet il eût fallu posséder en effet,

---

mais nous croyons être agréables à nos lecteurs chrétiens en leur offrant ici la primeur de ces pages, auxquelles le souvenir éblouissant et fort de ces journées sublimes conservera longtemps une vivante actualité.

comme les Douze au sortir du Cénacle, toutes les langues à la fois, « car il n'est pas de langue, il n'est pas de parole, où ne s'entende ces voix des cieux. » *Non sunt loquela, neque sermones, quorum non audiantur voces eorum.*

Il eût fallu connaître et par milliers les vers eucharistiques, signés de cent noms de poètes.

Et pour en refléter dignement la surnaturelle clarté, l'ange du Seigneur eût du purifier mes lèvres, comme il purifia, jadis dans le désert, les lèvres du Poète Isaïe !

Tandis que vos oreilles et que vos cœurs sont encore tout vibrants des vers miraculeux que St-Thomas d'Aquin, que l'Ange de l'Ecole, a fait jaillir de son cerveau géant, comme une gerbe en fleur offerte au Dieu des ostensoirs : l'*Adore te, l'O Salutaris Hostia* et le *Tantum Ergo*, je me bornerai donc à citer quelques noms et quelques courts fragments de poèmes, qui prouveront à tous qu'à la fin de ce glorieux XIX<sup>e</sup> siècle il existe encore, autant, si pas plus qu'autrefois de poètes chrétiens pour adorer et pour magnifier dans l'harmonie de leurs poèmes le St-Sacrement de l'Autel !

C'est en mil huit cent deux, — à l'aube à peine levée de ce XIX<sup>e</sup> siècle, dont le couchant, comme une apothéose, embrase à présent de sa gloire le ciel de la Beauté, et jette à nos fronts baptisés, l'ardent baiser de sa lumière, en un élan d'adieu — c'est en mil huit cent deux que François René de Chateaubriand a vengé le premier par un livre éternel le génie poétique de la religion de Jésus.

Les ineffables pages où ce grand Poète catholique a chanté le magnificat de son âme adorante au Dieu du Tabernacle, sont beaucoup trop nombreuses et trop présentes à vos mémoires, Messieurs et Messieurs, pour que je me permette de vous les répéter ici. Mais laissez moi cependant vous faire admirer une fois de plus avec quel coloris chatoyant mais réel, avec quelle puissance verbale et quel enthousiaste foi, l'auteur du *Génie du Christianisme* a fait revivre en un tableau de maître la solennité, poétique entre toutes, des processions de Fête-Dieu !

« Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du Roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné : tout s'ébranle et la pompe commence à défiler... On voit s'élever après les groupes populaires l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires; quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain : ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre dans un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller dans un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux...

Pendant les groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les vases de parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers le soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage.

Des lévites en tunique blanche, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors les chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple...

Des humbles de cœur, les pauvres, les enfants le précèdent, les juges, les guerriers, les potentats le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la Patrie : le nouveau-né tend les bras au Jésus de la montagne, et le vieillard penché vers la tombe, se sent tout à coup délivré de ses craintes : il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant ! »

Après l'hosannah triomphal de Chateaubriand, qui est comme l'ange précurseur de l'actuelle Renaissance catholique de nos lettres françaises, voici, l'humble balbutiement de l'Enfant prodigue, qui revient doux et repentant vers l'accueil amoureux du Père des miséricordes, voici des vers de Paul Verlaine — dont le nom seul scandalise les pharisiens, mais que le Froment des élus, qu'il a si ineffablement chanté, nourrit sans doute au ciel, en ce moment même où ma lèvre inhabile va tenter de réveiller ici la toute candide émotion de son dialogue admirable avec le Dieu caché sous les voiles du pain.

Mon Dieu m'a dit : Mon fils il faut m'aimer, tu vois  
 Mon flanc percé, mon Cœur qui rayonne et qui saigne,  
 Et mes pieds offensés que Madeleine baigne  
 De larmes, et mes bras douloureux sous le poids

De tes péchés, et mes mains ! Et tu vois la croix,  
 Tu vois les clous, le fiel, l'éponge, et tout t'enseigne  
 A n'aimer, en ce monde amer où la chair règne,  
 Que ma chair et mon sang, ma parole et ma voix.

Ne t'ai-je pas aimé jusqu'à la mort moi-même,  
 O mon frère en mon Père, ô mon fils en l'Esprit,  
 Et n'ai-je pas souffert, comme c'était écrit ?

N'ai-je pas sangloté ton angoisse suprême  
 Et n'ai-je pas sué la sueur de tes nuits,  
 Lamentable ami qui me cherches où je suis ?



Il faut m'aimer, je suis l'universel Baiser,  
 Je suis cette paupière et je suis cette lèvre  
 Dont tu parles, ô cher malade, et cette fièvre  
 Qui t'agite, c'est moi toujours !...

Aime-moi ! Ces deux mots sont mes verbes suprêmes,  
 Car étant ton Dieu tout-puissant, je veux vouloir,  
 Mais je ne veux d'abord que pouvoir que tu m'aimes !

— Seigneur j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute,  
 Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment,  
 Moi, ceci, me ferais-je, ô vous Dieu, votre amant,  
 O justice que la vertu des bons redoute?...

Tendez moi votre main, que je puisse lever  
 Cette chair accroupie et cet esprit malade,  
 Mais recevoir jamais la céleste accolade

Est-ce possible? Un jour, pouvoir la retrouver  
 Dans votre sein, sur votre Cœur qui fût le nôtre,  
 La place où reposa la tête de l'apôtre?

— Certes, si tu veux le mériter, mon fils, oui,  
 Et voici : Laisse aller l'ignorance indécise.  
 De ton cœur vers les bras ouverts de mon Eglise.  
 Comme la guêpe vole au lys épanoui.

Approche-toi de mon oreille. Epanchez-y  
 L'humiliation d'une brave franchise,  
 Dis-moi tout sans un mot d'orgueil ou de reprise  
 Et m'offre le bouquet d'un repentir choisi...

Puis franchement et simplement viens à ma table  
 Et je t'y bénirai d'un repas délectable  
 Auquel l'Ange n'aura lui-même qu'assisté,

Et tu boiras le vin de la Vigne immuable  
 Dont la force, dont la douceur, dont la bonté  
 Feront germer ton sang à l'immortalité.

Puis va ! Garde une foi modeste en ce mystère  
 D'amour par quoi je suis ta chair et ta raison  
 Et surtout reviens très souvent dans ma maison,  
 Pour y participer au Vin qui désaltère,

Au Pain sans qui la vie est une trahison,  
 Pour y prier mon Père et supplier ma Mère  
 Qu'il te soit accordé; dans l'exil de la terre,  
 D'être l'agneau sans cris qui donne sa toison.

Le temps me fait défaut, Messieurs et Messieurs, pour vous citer encore ici, sur le divin sujet qui nous occupe, les chef-d'œuvres trop ignorés de l'élite du catholicisme, et qui sont signés cependant par des noms tels que ceux de Barbey d'Aurevilly, d'Hello, de St-Bonnet, de Léon Bloy, et de ce Joris-Karl Huijsmans que l'Art chrétien a converti au Christ, et qui tous, dans leurs romans et dans leurs œuvres ont rendu à la Manne céleste le tribut fastueux de leur verbe de flammes !

Si je jette, maintenant, un rapide coup d'œil sur les nouvelles générations littéraires, dont j'ai l'honneur d'être et qui, plus nombreuses que jamais entonnent vers la divine Beauté le chant joyeux et lumineux de la jeunesse, j'éprouve aussitôt la fierté de réunir en ma mémoire : dix, vingt, trente noms de poètes catholiques, qui acclament eux aussi, en des strophes de foi, d'allégresse et d'amour le Verbe fait chair, avec des cœurs nouveaux, avec des voix nouvelles, en des œuvres nouveaux !

Le voilà donc réalisé par les poètes du prochain xx<sup>e</sup> siècle, ton vœu de renouveau et de progrès chrétien, o ! poète du moyen âge :

*Nova sunt omnia :*  
*Contra, voces et opera !*

C'est en Bretagne le poète Fleuriot Kerinou qui signait, récemment la *Genèse de l'Eucharistie*, livre admirable dont les vers coulent en ruissellement joyeux sous les rayons de l'ostensoir. C'est un autre breton : Yves Berthou et son compatriote Louis Tiercelin, c'est Le Goffic, c'est Beaufiles, c'est Le Cardonnel, c'est Albert Jounet, c'est Charles Guérin et Charles de Rouvre, et en Belgique, c'est Edouard Ned. Max Elskamp, Victor Kinon, Edgar Richaume, Georges Virrès, Paul Mussche et Pol Demade enfin dont le superbe roman *Une âme princesse*, renferme sur la communion des fiancés chrétiens, des pages où la ferveur éclatante et superbe, égale les plus beaux chants eucharistiques du passé...

Et si je n'avais crainte d'abuser de votre patience, Messieurs et Messieurs, je rappellerais dans ce congrès Eucha-

ristique un autre congrès, littéraire celui-là, qu'avec mes amis de *la Lutte* qui sont les poètes que je viens de citer, j'organisai en Février dernier en cette même ville de Bruxelles.

Il eût été de quelqu'à propos en effet de dire ici un mot de ce congrès littéraire où dans un débat libre et contradictoire, les rédacteurs de *la Lutte* opposèrent fièrement aux vaines formules païennes et panthéistes de *l'Art pour l'Art* et de *l'Art Naturaliste* : le cri vibrant de « *l'Art pour Dieu!* »

Car le but de l'art n'est-ce pas la Beauté, et cette Beauté vers laquelle il doit tendre ne se nomme-t-elle pas de son vrai nom : *Verbum caro, Verbum Dei! Panis Angelorum?*

C'est vous, m'écriai-je alors, c'est vous écrivains panthéistes, qui êtes artistes pourtant, c'est vous qui voulez enlever à l'Homme-Dieu l'auréole flamboyante de la divinité unique ! Mais moi écrivain catholique j'adore cet Homme-Dieu, et je me jette à genoux devant Lui, pour le prier, me souvenant dans ma prière de ce vers d'*Alfred de Musset* :

L'Homme est l'être qui prie et c'est là sa grandeur !

« Je sais que les membres de mon corps, sont les membres de ce Dieu fait homme, car voici qu'à Noël mon Dieu est devenu mon Frère, et voici que par l'Eucharistie sa Chair s'est donnée à ma chair et j'ai porté en moi sa divinité infinie. Ne vous étonnez donc plus, après cela, si St-Paul a pu s'écrier en parlant aux chrétiens : « *Dii estis*, vous êtes des dieux. »

Et comment un tel mystère n'inspirerait-il pas l'âme ardente de tes poètes, ô Eglise de Jésus-Christ ?

C'est aux pieds de tes tabernacles ô Jésus, que nous allons puiser nos inspirations les plus pures ! Car n'es-tu pas la Source intarissable de la vie ? Et le Foyer d'amour et le Soleil d'espoir illuminant de joie, dès le val de la terre, ceux que tu as élus à ton éternité !

C'est en nourrissant de ta Chair son corps très chaste, et son âme de neige de ta Divinité, que l'auteur des *Poèmes Eucharistiques*, que Jean Casier, ce saint et ce naïf ami, que

tu as rappelé naguère à ton Royaume a célébré le Sacrement  
de ton amour en ces vers qui seront la péroration magnifique  
de mes pâles discours :

« O Christ qui vous donnez à l'enfant qui s'éveille,  
A l'homme qui travaille, au vieillard qui s'endort,  
Que votre amour est doux, ravissante merveille,  
Surpassant la beauté de l'aurore vermeille,  
Des midis radieux et des grands couchants d'or !

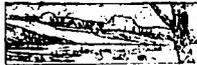
Vous règnez, nos fils verront votre victoire ;  
Toutes les nations vous feront une cour ;  
La Poésie et l'Art, la Science et l'Histoire  
Deviendront les piliers de votre autel de gloire  
Et l'univers entier chantera votre amour !

De votre Sacrement, Seigneur, sur tous les âges  
A découlé la vie avec la chasteté ;  
Les hommes dont la foi retourne aux saints usages  
Pour le siècle d'amour dont je vois les présages  
Y puiseront la Sainteté.

Et vous demeurerez comme un ami fidèle  
Jusques au dernier jour de ce monde avec nous ;  
Jésus notre Sauveur, Jésus notre modèle,  
A qui va l'âme ainsi qu'au printemps l'hirondelle,  
Vous courberez toujours nos cœurs et nos genoux...  
Et vous ne quitterez, Dieu de l'Eucharistie  
L'habitable sacramentel,

Que lorsqu'un vent de flamme aura détruit l'autel  
Et que le dernier prêtre aura mis votre Hostie  
Dans le cœur du dernier mortel!

GEORGES RAMAEKERS.



# Les Livres

## Les Contes.

PAUL MUSSCHE. — *Simplement*. — Petits contes. (Edition de *la Lutte* 16, rue Treurenberg. Prix : 2 francs.)

Sont-ce bien des contes ? Rien n'y dessine une trame suivie, des péripéties dont on attend, anxieux, le dénouement. Les acteurs — des enfants, ou des oiseaux le plus souvent — y apparaissent vivant la minute précise de leur vie, où surpris par l'écrivain ils ont provoqué en sa sensibilité telle émotion bien tranchée. Mais à peine les avons-nous vus vivre, que les voilà disparus, ne laissant d'eux dans l'imaginative que le geste net qu'y fixa le poète et par quoi se révéla leur sentiment.

Ces « contes » de deux ou trois pages, bref chacun, ne sont, plutôt que des contes des miniatures de vie, minutieusement finies, avec amour. Leur mérite est grand : il vient du cœur.

Je sais que certains contes, tel l'*Oiseleur* sont moins charmeurs, mais que de pages émouvantes et charmeresses, où *Simplement* un cœur très bon d'adolescent s'exprime. Ah ! Soyez artiste, soyez devenu d'apprenti, compagnon ou maître, ayez battu des années la phrase sur l'enclume, que m'importe, si vous ne savez exprimer en toute sincérité ce qu'il y a de divin dans l'homme, si vous ne savez oser quelques phrases très simples où une douce émotion a pleuré si vous ne savez écrire un conte comme l'exquis : « Jouer dormir. »

EDGAR RICHAUME.

## Les Poèmes.

MAX ELSKAMP. (1) — *La louange à la Vie*. — (*Mercur*, Paris. 3.50). *Entuminures*. (Lacomblez. Bruxelles. 3 francs.)

En une gerbe ravissante Elskamp a réuni les bouquets épars de son œuvre pour l'offrir à présent, tout entière au ciel bleu ; et c'est vraiment — joie paisible, bonté chrétienne, chanson candide, archaïque et vivante, — *la louange à la Vie*, telle que l'eût priée un mine de François, au temps où les grands saints étaient les grands Poètes.

Aussi est-ce pour nous, qui chérissons Elskamp, ineffable bonheur que respirer à nouveau (mais à bouffées plus larges, car à présent tous à la fois,) les suaves parfums de ses « floretti ».

Parfums des encensoirs et des fleurs de sa Flandre, où se mêlent toujours les fraîcheurs dilatantes, que les eaux de l'Escaut apportent à la mer.

Mais à peine le Poète a-t-il noué pour notre joie sa gerbe fleurie, que déjà dans ses mains c'est un bouquet nouveau : Et pieusement le poète, avant que de cueillir ces fleurs a t acé « son signe de croix. »

En l'amour des sots et des sages  
car aujourd'hui, (dit-il) c'est la chanson  
des fenêtres de ma maison  
d'où les villes et les villages  
bêtes, gens, arbres, paysages,  
passent, rient, vivent et s'en vont  
avec leur geste et leur langage  
pour l'ornement des horizons.

---

*La Lutte* a déjà publié de ce Poète une monographie, avec portrait en son fascicule d'Août 1895. Tome I.)

Peut-être qu'ici la critique insinuerait, déguisant un reproche, que la vision du très talentueux auteur de *La louange à la Vie* et des *Entluminures* s'est malheureusement restreinte au seul décor, à la seule vie de sa Flandre et de son cher Anvers, spécialisant trop ainsi pour les humaniser, les gestes et les joies. A cela que répondre? sinon, qu'il est heureux et très heureux vraiment pour la gloire du poète qu'un tel « malheur », se rencontre en son œuvre : car c'est à ce défaut d'universalité qu'est due la très flamande originalité de ses chefs-d'œuvre puérils, et que s'il a bien fait en se reconnaissant « un pauvre sacristain, qui trouve déjà trop grand son village », il n'en reste pas moins un poète admirable, et qu'il est bien aussi l'excellent jardinier que sa chanson évoque :

En son royaume des jardins  
des parterres et des chemins  
où tout concerte,  
tonnelles, quinconces, berceaux  
et par ses soins, branches, rameaux  
pour faire à tous, musique verte.

Or c'est ici ses harmonies  
et voyez, lors, et tout en vie,  
chanter les fleurs ;  
et puis les yeux comme un dimanche  
voici fête d'arbres et branches  
de toute part  
et la terre comme embellie  
de tant de choses accomplies  
par ses mains et selon son art.

G. R.

CHARLES VAN LERBERGHE. — *Entrevisions*. — (Lacomblez. 5 francs).

Avec Elskamp, mais combien différent, Charles Van Lerberghe est à peu près le seul poète d'une deuxième génération littéraire de nos provinces se puisse glorifier. Le symbolisme de Charles Van Lerberghe n'est ni abscond, ni maladif, ni artificiel, ni morbide, mais lumineux, reposant et céleste, avec je ne sais quoi d'impalpable et d'aillé. Il serait très intéressant certes de voir comparer les symboliques des deux poètes : Elskamp, et Van Lerberghe. Le cœur du premier va prendre ses symboles dans la vie populaire d'un pays réel et réaliste : la Flandre l'esprit du second n'est d'aucun pays de la terre, et ses *Entrevisions*, où passent si souvent des vierges et des anges émeuvent l'intellect, sans remuer d'abord le cœur. Chez tous deux pourtant se retrouve même fraîcheur d'enfance, et même bonté calme, mais l'on sent bien toute la distance qui les sépare quand on se souvient que Van Lerberghe a signé, avant, Maeterlinck, ce drame étrange : *Les flaireurs*.

G. R.

## La Critique.

FIRMIN VAN DEN BOSCH. — *Essai de critique catholique*. — (3.50. Gand. Siffer).

« En parcourant ces études diverses, tu revivras en leurs successives étapes, dix ans de luttes communes, pour cette chère cause — aujourd'hui triomphante — du *Modernisme catholique* qui passionna nos adolescences. »

Cette phrase de l'auteur en la dédicace à Henry Carton de Wiart, résume les 327 de ce vivant et courageux livre. Livre vivant, non pas toujours par les sujets qu'il traite, et moins encore par les vieux pions qu'il maltraite, mais par ce qu'une âme ardente, exubérante et claire d'espérance, comme les flammes d'or d'un matin printanier, l'illumine d'un bout à l'autre, et de chacune de ses pages, comme d'autant de fleurs, fait s'exhaler vers La Beauté, qui est divine, — un enivrant parfum d'Amour et de Foi adorante.

Et livre courageux aussi, par ce que les idées pour le triomphe desquelles l'auteur y bataille, avec la fougue du héros de Cervantès, firent éclater autour de lui toutes les foudres et les colères des cuistres furibonds dont la noire légion, dès ses premiers assauts, hérissa les remparts à demi-écroulés de l'antique citadelle du classicisme belge.

Que ses adversaires furent vraiment trop ignares, souvent, pour mériter l'honneur d'être transpercés de sa plume ; qu'il réveilla ainsi, en voulant les tuer, de très négligeables crétins,

qui moisissaient majestueusement, sans bruit, dans leur fabrique de vers latins ; qu'enfin, se donnant trop, par de telles querelles les allures d'un collégien émancipé qui se venge de ses anciens maîtres, et des pensums dont leur cruauté affligea sa jeunesse, il empêchera certainement plusieurs de ses lecteurs de prendre au sérieux ses nobles « audaces » ; voilà sans doute un triple reproche qui se légitime à l'adresse de Firmin Van den Bosch. Mais ce dont il lui faut savoir hautement gré, c'est d'avoir osé une critique s'affirmant catholique, d'avoir recherché, non pas seulement la valeur formelle d'une œuvre, mais aussi sa valeur morale, comme enfin d'avoir en cette loyauté chrétienne — dont les critiques chrétiens doivent toujours faire preuve — qui rend l'hommage au talent de ceux-là même qui dans leur œuvres, so it hostiles à la morale et à la foi. Par là Firmin Van den Bosch a mérité des lettres catholiques.

A la Lutte on en gardera souvenir.

GEORGES RAMAEKERS.

#### ACCUSÉ DE RÉCEPTION

##### Les Poèmes

HENRY GHÉON. — *La Solitude de l'Été*. — (3.50. *Mercur*). GEORGES PIOCH. — *Le jour qu'on aime*. — (3.50. *Mercur*). GASTON HEUX. — *les Ailes de Gaze*. — (1 25. *Stock. Revue Nouvelle*).

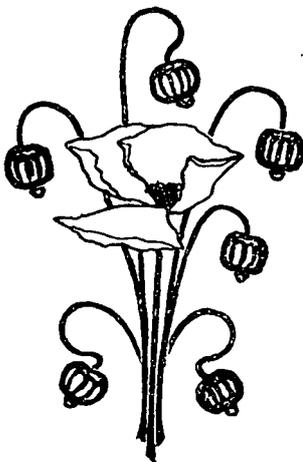
##### Les Proses.

MARCEL RÉJA. — *Ballets et Variations*. — (*Mercur*. 3.50). P.-L. GARNIER — *l'Été*. — (3.50 *Mercur*). JOSÉ HENNEBICQ. — *Paradis de Cristal*. — (2.50. Lyon. Clacsen. Brux.) *De la vie d'intérieur* (Camuel. Paris).

##### La Critique.

YVAN GILON. — *Pourquoi l'Art ?* — (Vromant. Bruxelles). MAURICE LEBLOND. — *Emile Zola devant les jeunes*. — (*la Plume*).

Au prochain numéro : paraîtront des *Entretiens littéraires* de PAUL MUSSCHE, ainsi que les comptes-rendus en retard.



# Çà et là

## ESPRIT DE SEL ET SEL D'ESPRIT

Notre éminent collaborateur « Üijlenspiegel », ayant noyé le sel de ses esprits (or, ils étaient légion) dans le sel amer de la mer, nous est revenu d'icelle avec un regard plus langoustreux encore que celui d'une huitre que la main barbare de l'homme (le mot homme signifiant aussi : femme) arrache impitoyablement de son banc (tel un vulgaire ministre), pour l'ouvrir aussitôt, à l'aide des *Potits couteaux* du docteur Valentin. Par un phénomène vraiment étrange, ce spiritualiste à tous crins (le vieux Lion de Flandre jalouse sa crinière!) ne s'est senti atteint d'un mal, que j'oserai qualifier « *de mer* », qu'à son retour sur la *terre* de Brabant.

Espérons que le traitement par l'acide chloridrique (vulgo : esprit de sel) ordonné au sympathique valétudinaire par le docteur Pol Demade, permettra à notre cher maître de s'en retourner sous peu au littoral pour y rechercher dans les flofs le sel de son esprit.

Animés de cet espoir, nous prions nos lecteurs de bien vouloir excuser ce mois-ci l'absence du sel susdit dans les *Çà et là* de la *Lutte*.

## LES LUNDIS LITTÉRAIRES

« D'octobre 1898 à mars 1899 (les premier et troisième lundis de chaque mois, de 4 1/2 à 6 heures) auront lieu au « Théâtre du Parc », DOUZE matinées consacrées à la récitation d'œuvres de poètes et de prosateurs anciens et modernes. Chaque morceau sera précédé de la lecture d'une très brève notice sur l'auteur et son œuvre. » D'aucuns trouveront sans doute que nous faisons tout à l'instar des Parisiens; mais cette fois l'instar a du bon et le nom d'Henri Maubel nous est un sûr garant du caractère vraiment littéraire que la direction du Parc saura donner à ses *lundis*.

## LE PRIX QUINQUENAL

Le jury ayant jugé sans doute Emile Verhaeren « démesuré », c'est-à-dire assez grand pour être mis hors concours, a décerné le prix quinquenal de littérature au poète ALBERT GIRAUD. Tout l'honneur est pour le jury. Quant à nous, nous n'avions pas attendu cette décision pour reconnaître en l'auteur de *Héros et Pierrots* et de *Hors du siècle* de hautes qualités de style.

Il faut lire sur Albert Giraud, de notre collaborateur Maurice Dullaert, dans le numéro de juin de *Duvendal*, une étude aussi scrupuleuse de forme que belle d'impartialité.

## UNE MÉPRISE

Georges Rency me prie de faire savoir à nos lecteurs qu'il n'a pas eu l'intention de provoquer Pol Demade en duel, mais seulement d'obtenir de notre ami des explications. Il y eut donc méprise. Allons, tant mieux!

G. R.



ÉDITIONS DE « LA LUTTE »

60, rue Madame, 60, PARIS

Format grand in-18 jésus



## VIENT DE PARAÎTRE

GEORGES RAMAEKERS

# LES FÊTES DE L'ÉTÉ

Poèmes inédits

Beau volume, 80 pages, sur papier couché, orné de nombreux dessins  
par l'auteur :

PRIX	}	Édition de luxe . . . . fr. 1.25
		Édition ordinaire . . . . » 1.00



# D'AIMER

Poèmes d'ELSKAMP, VERHAEREN, RAMAEKERS

mis en musique par Ernst DELTENRE



## NOUVEAUTÉS

PAUL MUSSCHE

# SIMPLEMENT

Volume de contes. — Prix : 2 francs.

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART + POVRH DIEU

Alfred VROMANT & C<sup>o</sup>. ÉdITEURS  
60. Rue Madame. PARIS  
3. Rue de la Chapelle. BRUXELLES

⌘

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Paraît le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France 5 francs. ● Union postale 6 francs.

## SOMMAIRE DES NUMÉROS 5-6

Août-Septembre 1898.

### PARTIE MUSICALE

Ernst Deltenre : « *D'Aimer* », 3 lieder et un prélude

SUR DES POÈMES DE

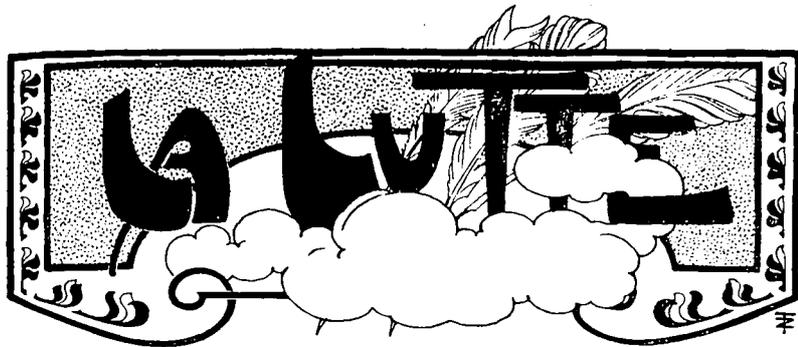
MAX ELSKAMP : *Or ma joie...*

ÉMILE VERHAEREN : *Le ciel en nuit s'est déplié.*

GEORGES RAMAEKERS : *Mais lors ma joie.* (Prélude).

### PARTIE LITTÉRAIRE

Albert Jounet : <i>Dieu de beauté. II.</i> (Esthétique) . . . . .	135
Louis Tiercelin : <i>Les fêtes de Châteaubriand.</i> (Compte rendu)	140
Yves Berthou : <i>Au seuil du mois noir.</i> (Poème) . . . . .	142
Georges Virrès : <i>Le bon oncle.</i> (Conte) . . . . .	147
Georges Ramaekers : <i>A l'incroyant.</i> (Vers) . . . . .	154
Maurice Perrès : <i>Invocation.</i> (Vers) . . . . .	155
Prosper Roidot : <i>L'église abandonnée.</i> (Prose rythmée) . . . . .	156
Paul André : <i>Une cure du grand Saint Nicolas.</i> (Conte) . . . . .	158
Henri Delisle : <i>O ! ces oiseaux.</i> (Vers) . . . . .	161
Georges Le Cardonnel : <i>Stéphane Mallarmé.</i> (Monographie)	162
Paul Mussehe : <i>Entretiens littéraires.</i> (Critique) . . . . .	164
Dom Laurent Janssens : <i>Principes d'art religieux.</i> . . . .	169
Ernst Deltenre : <i>Chronique musicale.</i> . . . . .	171
Georges Virrès : <i>Les Romains</i> . . . . .	173
Georges Ramaekers : <i>Les poèmes. Les revues. Le drame.</i>	174
Uijlenspiegel : <i>Çà et là</i> . . . . .	179



DIEU ♦ ♦ ♦ ♦ ♦  
DE BEAUTÉ. II.

**Q**UE M. Hirsch le remarque : Sans une seule discordance et avec une victorieuse harmonie, tous les défenseurs de l'*Art pour Dieu* ont établi, au Congrès, que leur esthétique acceptait la beauté offerte par les trois autres, en la dépassant.

M. Edouard Ned, qui répondait à M. Valère Gille, orateur de l'*Art pour l'Art*, lui a dit : « Prenant à l'*Art pour l'Art* ce qu'il a de bon, le culte raisonnable de la forme sans laquelle l'œuvre d'art ne peut pas exister, nous y ajouterons la perfection du fond. Nous ne limiterons pas notre idéal à la couleur et à l'harmonie, à la lumière des images et à la musique des mots ; nous ne les dédaignerons pas non plus, *les sachant nécessaires*. Mais nous donnons à notre art, non plus lui-même comme objet, mais son objet véritable, la beauté suprême, la perfection infinie, notre Dieu. »

M. Edgar Richaume, répondant à M. Eugène Montfort, orateur du *Naturisme*, lui a dit : « Cette vérité, que contiennent leurs théories esthétiques <sup>2</sup>, se trouve fatalement contenue dans l'*Art pour Dieu*, formule d'une ampleur magnifique...

1. Voir LA LUTTE de juillet 1898, p. 104 à 110.

2. Les théories des naturistes.

» Sortant de l'artificiel, et mieux que l'artiste naturaliste, le poète catholique recherchera la nature, l'aimera.

» Qu'ils essaient donc les panthéistes d'aimer comme lui <sup>1</sup> la terre qui fut pétrie des mains de Dieu, qui fût foulée de son pied pendant trente-trois années, qui fut arrosée et fécondée de son sang !

» Qu'ils l'essaient donc... je leur lance ici le public défi de le faire. »

Répondant à M. Édmond Picard, lequel du reste, avait défendu l'Art social avec un esprit de synthèse et de liberté aisément conciliable au Dieu catholique, M. Paul Mussche a déclaré : « Terminons en disant que la formule : Art social, n'envisage qu'un côté de la question : l'influence de l'art sur la masse ; que l'Art pour Dieu, désignant bien plus une tendance générale qu'un objectif particulier d'apologie, *comprend, résume et idéalise les autres formules* ; de l'Art pour l'Art elle retient le souci de la forme, dans la nature créée elle voit Dieu par un lointain reflet ; c'est elle enfin qui inspire à l'art social son souci d'humanité, et les étendards arborés par les doctrines altruistes ne sont que des lambeaux du Labarum ! »

M. Georges Ramaekers, ne répondant pas à un orateur particulier, mais soutenant, à un point de vue d'ensemble, la thèse de l'Art pour Dieu, achève son discours par ces paroles : « A vous de conclure, dans la sincérité de votre cœur d'artistes, si, oui ou non, l'esthétique que l'*Art pour Dieu* qui résume et *surpasse* de telle sorte les trois esthétiques : l'*Art pour l'Art*, l'*Art social* et l'*Art naturaliste*, en réunissant leurs éléments bons, est la meilleure des esthétiques, est l'esthétique la plus propice aux créations du poète. »

M. Nélis, dans son improvisation, rappelle le vœu d'un précédent congrès, vœu par lequel « les catholiques reconnaissent le beau sous toutes ses formes », mais en restant, bien évidemment, catholiques, c'est à dire en conservant l'Idéal réel et suprême du Beau, le vrai Dieu ! Donc là encore se retrouve le principe de l'Art pour Dieu : accepter les autres esthétiques et les dépasser.

M. Johan Nilis, dans son discours, déclare : « Je ne nierai point que toutes les tendances n'aient quelque chose de bon et qu'elles n'aient pas produit, partout et toujours, des hommes de talent. »

Mais ensuite M. Johan Nilis prouve, par l'exemple de l'Écri-

1. Saint François d'Assise.

ture sainte, que l'Art pour Dieu a eu « le rare privilège de faire éclore, dès la plus haute antiquité, des œuvres de génie qui n'ont jamais été égalées si ce n'est par l'œuvre idéale de Dieu, la création elle-même ! »

Enfin, dans un discours écrit à Saint Raphaël, avant le Congrès (sans rien connaître, par conséquent, des discours que je viens de citer), et envoyé à Bruxelles où je ne pouvais me rendre, je montre, comme tous les précédents apologistes de l'Art pour Dieu, que cet l'Art « accepte et, en les réconciliant, dépasse l'Art pour l'Art, l'Art social et le Naturisme ».

M. Hirsch, s'il avait voulu dégager le sens profond du Congrès, aurait dû être frappé par l'accord de tous les défenseurs de l'Art pour Dieu à accepter les trois esthétiques adverses et, grâce au Dieu de perfection, à les dépasser !

Mais, hors les chrétiens, qui cherche, à notre époque superficielle et sensualiste, à dégager le sens profond de n'importe quoi ?

Et une fois aperçue, aux paroles de tous les défenseurs de l'Art pour Dieu, la vérité fondamentale que cette esthétique ACCÈPTE ET DÉPASSE les autres, il en résulte forcément qu'elle est l'esthétique définitive, la Conquérante irrésistible, irrévocable de l'Art.

Le Congrès, il est vrai, a démontré la victoire de l'Art pour Dieu, principalement sur l'Art social, l'Art pour l'Art et le Naturisme. M. Nélis a rappelé cependant que « les catholiques reconnaissaient le beau sous toutes ses formes », et M. Johan Nilis a dit : « Je ne nierai point que toutes les tendances n'aient quelque chose de bon ». C'est donc accepter d'avance toutes les esthétiques.

Et aussi, puisqu'on demeure catholique, c'est les dépasser.

J'ai écrit moi même, incidemment, dans mon discours, cette phrase : « Dieu n'est-il pas l'universelle perfection qui réconcilie tous les Idéals partiels en les dominant ? »

Et, enfin, les catholiques, adorent un Dieu parfait et Créateur, supérieur à tout ce qui existe, et ayant donné à tout ce qui existe la beauté qu'on y peut trouver. Donc, le triomphe de l'Art pour Dieu ne saurait se limiter aux trois provinces de l'Art social, de l'Art pour l'Art et du Naturisme, mais embrasse, par nécessité rationnelle, l'empire indéfini de l'Art. Tout est annexé, tout est dépassé.

La méthode d'embrassement universel et de supériorité absolue tient à l'essence du catholicisme. Mgr Darboy écrit, à propos de saint Denis l'Aréopagite : « Le caractère le plus général de la philosophie de saint Denys, c'est une *sorte d'éclectisme*, dont la

*foi catholique* est le principe, la règle et le terme. Et c'est la seule philosophie véritable <sup>1</sup> ».

La même formule que Mgr Darboy applique à la philosophie doit s'appliquer à l'esthétique.

La seule esthétique vraie est une sorte d'éclectisme dont la foi catholique constitue le principe, la règle et le terme, divins.

Si donc le naturalisme avait eu des représentants au Congrès, nous leur aurions montré les hardiesses du naturalisme égalées par Dante, les pères et docteurs de l'Église, saint Bernard par exemple dans le texte âpre et tragique que cite Villiers de l'Isle Adam au premier acte d'*Axel*, et par l'Écriture Sainte. Mais nous leur aurions montré, dans l'Art pour Dieu, ces hardiesses à exprimer vigoureusement les hontes de la matière, transfigurées par un grand rayon de spiritualité et de divin que le christianisme laisse planer sur elles pendant que le naturalisme n'a que les excréments sans rayon.

Si le symbolisme avait envoyé des représentants au Congrès, ils auraient proclamé eux-mêmes la magnifique symbolique de l'Art chrétien et ils l'auraient avouée supérieure au symbolisme simplement littéraire, de toute la supériorité du vrai divin révélé par le symbole sur de flottantes impressions individuelles revêtues d'allégorie.

Le néo-paganisme, épris de la forme humaine avec une passion plus violente que l'Art pour l'Art, se serait aussi déclaré vaincu.

Nous lui aurions rappelé que la révélation chrétienne promet à l'homme non seulement l'âme bienheureuse, mais le corps glorieux.

Nous lui aurions montré la forme humaine, glorifiée et splendide, libérée de ses immondices et de ses voluptés basses, mais belle à faire mourir de désespoir à ses pieds Aphrodite et Apollon.

Qu'est-ce que les dieux olympiques, disputeurs, faibles, exposés aux blessures et fuyant la lance des hommes, assujettis aux voluptés animales, qu'est-ce, comme beauté et bonheur, que cet olympe, médiocre et si bourgeois, au prix de l'empyrée chrétien, où planent les bienheureux, resplendissants, invulnérables, purs, ayant pour ambroisie la lumière de gloire, pour volupté la très immaculée et dévorante possession de Dieu, et, cohéritiers du Christ triomphant, régnant avec lui, associés à la l'omniscience et à la majesté divines ?

1. Mgr Darboy. *Introduction à la traduction des œuvres de saint Denys l'Aréopagite*, p. xc.

Et si l'Olympe païen, au point de vue même de la beauté humaine, de la volupté et de la splendeur, est tellement inférieur au Paradis chrétien, que sera-ce de l'homme païen limité à cette vie, des pauvres héros et héroïnes de M. Pierre Louys, passant des saletés de la vie à la pourriture de la mort ?

Le christianisme au contraire offre à ces corps humains, après une vie sainte, la beauté éternelle et la résurrection !

Les artistes, éblouis par Nietzsche et par les rêves d'impériale énergie, nous les aurions vaincus en évoquant Charlemagne, Grégoire VII et surtout ce Christ glorieux à qui « toute puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre », qui ne se contente pas du misérable ascendant humain convoité par Nietzsche, et reçoit de Dieu la toute puissance.

Et la toute-puissance généreuse, la toute puissance sans despotisme, dominatrice par Dieu sur les libertés respectées mais sauvées !

De sorte que cette énergie impériale du Christ est à la fois plus forte, puisqu'elle est toute-puissante, mais plus noble, puisqu'elle est sans despotisme, que le rêve césarien de Nietzsche, rêve à la fois borné dans sa puissance et despotiquement cruel.



Je pourrais considérer d'autres esthétiques, toutes les esthétiques présentes, passées et possibles.

Je les prouverais toutes contenues dans l'Art pour Dieu et inférieures à lui.

Toutes vassales d'avance.

Et cela ne doit pas surprendre. C'est une conséquence naturelle de l'immensité et de la sublimité du christianisme où tout se rattache et, qu'on le veuille ou non, finit par se soumettre.



L'Art pour Dieu offre donc une magnanime ampleur.

Ce n'est pas le programme d'un homme ou d'une école érigé en esthétique.

C'est vraiment l'*Esthétique*. L'Art pour Dieu peut vivifier et dominer mille écoles, mille génies variés, animer des siècles successifs et différents, sans rien perdre de sa vitalité ni de son règne.

On reconnaît ici l'esthétique vraie.  
Elle ne paralyse aucune originalité, et si elle purifie tout, elle n'exclut rien.

L'éternité n'a pas peur de l'avenir.

L'Infini n'a pas peur des hommes.

L'Art pour Dieu ne reproche pas aux artistes modernes d'avoir trop d'audace mais d'en manquer.

Ayez donc, timides que vous êtes, d'abord l'audace entière de votre tempérament original et de l'originalité collective ou école dans laquelle il se place naturellement, comme un ange dans le Chœur qui lui est propre, mais, ensuite, ayez l'audace de voir par où votre originalité peut conquérir Dieu et en incarner une émotion qui vous soit personnelle dans une forme d'immarcessible beauté!

(A suivre.)

ALBERT JOUNET.



## LES FÊTES ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ DE CHATEAUBRIAND

**M**IEUX que des fêtes littéraires, car non pas seulement une élite de lettres en avait profité pour se rejoindre, mais la *Société des bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne* y voulut tenir ses assises, et l'Académie française y délégua deux de ses membres, MM. de Vogüe et Ferdinand Brunetière, et la famille de Chateaubriand s'y était groupée, et la municipalité de Saint Malo s'était associée à notre projet, et le clergé accourait avec empressement, et le peuple — trente mille personnes dans la petite ville murée — manifestait son intelligence et sa joie.

Des fêtes de patriotisme et de foi ! De ces fêtes qui raniment pour longtemps les souvenirs d'un passé que nous voulons associer à toutes nos espérances d'avenir ! Fêtes d'union qui sont des trêves aux batailles des actualités et des contingences ! Fêtes de communion des bonnes volontés et des beaux enthousiasmes !

siasmes! Fêtes de *Bretagne et de poésie*, selon ma devise! Fêtes de *l'Art pour Dieu*, selon la vôtre!

À la cathédrale, le matin, ce fut un fougueux éloge de Chateaubriand *patriote et chrétien*. « Il n'y a pas de patriotisme sans la foi », a dit le P. Ollivier et, pendant plus d'une heure, le fils du sonneur de cloches a fait vibrer sur la foule les battements de son cœur d'apôtre, cloche sonore celle-là, et dont les ondes allaient éveiller les frissons partout dans l'immense auditoire.

Au Grand Bey, ce fut un poétique discours de M. le vicomte de Vogüé.

Et tout était poésie à cette heure d'une après-midi radieuse, quand les hommages de fleurs et les hommages de vers s'accumulaient sur le tombeau; quand la mer, pour nous permettre d'approcher, s'était doucement retirée et ne battait plus, si doucement, qu'un des côtés du rocher; quand la foule, sur ce rocher, sur la plage, sur les remparts de la ville, se faisant respectueuse pour faire entendre tout-à-coup, par grands battements de mains et grands éclats de voix, le consentement de son admiration à nos hommages.

Dans la salle des fêtes de l'Hôtel-de-Ville, ensuite, ce fut une ingénieuse et forte conférence de M. Brunetière, où les droits de l'idéal et du surnaturel furent proclamés à côté de ceux de la raison et de la science; à côté et au-dessus, où les traditions du passé furent appelées à la préparation de l'avenir; où *la religion du libérateur* fut glorifiée.

Et la ville était pavoisée et s'illuminait, le soir, et s'enchantait de musique.



Et, le lendemain, c'était à Combourg.

Il pleuvait et le paysage mélancolique évoquait la survivance des anciennes mélancolies. Le château dressait ses quatre tours grises dans le ciel gris et les pèlerins montaient avec nous le grand escalier de pierre au haut duquel les châtelains nous attendaient; et, le premier hommage rendu aux maîtres actuels et aux souvenirs de musée, c'était plus haut que nous montions, tout là haut, où, sous la toiture en poivrière, demeurent, dans *la cellule isolée au bout de la tourelle du grand escalier*, les vrais souvenirs et le vrai maître!

C'est de cette tourelle qu'il faut regarder le paysage, le même où se fixaient les regards tristes de René; un peu de leur tristesse est éparse encore dans ce ciel d'orage et dans ces bois lointains

qui ferment l'horizon, et sur ces toits des *maisons confuses* et sur l'étang, *aussi grand qu'un lac*, et sur cette chaussée par laquelle passait le chemin qui conduisait à Rennes et par où le chevalier s'enfuit vers l'aventure de sa vie.



Quelques-uns de nous sont allés revoir Dol, ville forte découverte, cathédrale veuve de ses évêques ; c'est dans le collège de cette ville, sous la direction des Eudistes, que Châteaubriand étudia.

Et Dol et Combourg et Saint Malo sont les trois stations du pèlerinage, les lieux saints où il faut vénérer la mémoire du grand Breton : Saint Malo où il apprit les premières leçons de liberté et d'indépendance, Dol où se forma son âme religieuse, Combourg qui lui donna sa mélancolie et où lui fut révélé l'amour.

LOUIS TIERCELIN.

Kerazur, 6 septembre.



## AU SEUIL ♦ ♦ ♦ DU MOIS NOIR

A Laurent Savigny.

**U***N* deuil nous aurait-il frappés ?  
*Voici que la campagne est telle qu'une veuve  
dont le cœur n'était pas encore refroidi :  
une veuve qui rit, une veuve qui pleure.  
Belle aujourd'hui, vieille demain,  
elle désire plaire, aimer comme jadis,  
jouir des derniers jours de sa mûre beauté :  
elle semble sourire à la fois et pleurer.*

*O mon amie !  
Toi dont le cœur  
est ainsi que le mien sensible  
à la joie et à la douleur*

*des choses que l'on a pu croire inanimées,  
descends avec moi l'avenue du manoir :  
viens aux pèlerinages préférés  
où, paisibles, les jours coulèrent cet été  
de l'aube au soir.*

*Appuie ton front sur mon épaule,  
serre mon bras,  
car rien ne m'est plus doux  
que le poids de ton corps  
et le parfum de violette de ta bouche.*



*L'homme et la femme se reposent :  
ils ont cueilli la fleur de joie et de bonté  
sous le regard de Dieu dans les vieilles églises.  
Par les champs et le long des routes,  
le cheval, grave et doux,  
entretient son paisible rêve,  
et le bœuf aux grands yeux, dans le clos en jachère,  
rumine lentement en regardant le ciel.  
Une paix adorable enveloppe les choses...  
Le cœur ému est dans la main de Dieu,  
et c'est pourquoi l'on est heureux  
et très joyeux d'être très triste.*

*Le soleil nous reprend encore en amitié,  
puisque, écartant brusquement les nuages,  
tendrement il regarde  
et tendrement sourit.*

*Le vent brutal qui bougonnait comme un butor  
et se reconnaît hier encore,  
la barbe humide des embruns de l'Atlantique,  
aux portes des vieilles maisons ;  
celui qui reviendra piétiner le bois mort,  
ayant déjà, dans nos vergers mélancoliques,  
cueilli les fruits de l'arrière saison ;  
celui qui tambourinera de ses lourds poings  
sur les portes des granges  
et gonflera ses joues aux judas des étables ;  
qui fera s'envoler au loin*

*le foin vert et la paille blanche  
arrachés aux meules de l'aire,  
le dur vent de noroît,  
ce vieux vagabond redoutable,  
s'oublie à sommeiller là-haut,  
dans la demeure des colombes,  
au sommet du donjon abandonné.*



*La terre se recueille :*  
*elle songe aux travaux d'hier et de demain*  
*et fait offrande à Dieu de ses tourments prochains ;*  
*elle porte son propre deuil.*  
*Demain les laboureurs pousseront ces charrues,*  
*guideront les chevaux attelés à ces diables ;*  
*les lames et les dents aigües,*  
*joyeusement, cruellement, reluisent au soleil.*  
*Dans le mystérieux silence,*  
*le fumier fume*  
*en lots égaux équidistants*  
*et Dieu sourit du ciel à cet encens*  
*comme à celui qu'aux pieds de ses autels*  
*le clerc allume.*

*A l'aurore,*  
*noyés dans les regains de trèfle et de luzerne,*  
*ils partirent, d'abord indécis, lentement,*  
*devant les poules dociles, les coqs majestueux ;*  
*mais ils se sont parés bientôt d'insouciance :*  
*cocoricos victorieux*  
*et joie de vivre et de s'égosiller !*  
*— Ah la belle journée en l'accalmie des jours ! —*  
*Et tout ce petit monde heureux s'en va,*  
*S'en va toujours sans songer au retour,*  
*picore et gratte et se lutine,*  
*se chamaille, éclate de rire,*  
*et, sans rivalité, se tolère et s'entend.*  
*La bonne vie !*  
*Au soir tombant,*  
*on les verra,*  
*saisis d'inquiétude et le col en avant,*

*dans la rosée gloussant, gloussant,  
en toute hâte accourir à la ferme.  
Sur la route lointaine les peupliers  
sont, d'une haute cathédrale, les piliers,  
cathédrale sans voûte et vide  
où, nonobstant, une brise timide,  
sur les grandes orgues, s'essaie  
aux symphonies lugubres de l'hiver.*



*Les bûcherons ont déposé dans l'herbe  
la hâche, la scie et la serpe,  
car c'est aussi dimanche dans les bois ;  
mais les oiseaux qu'on ne voit pas  
ont des piailllements douloureux de mourants.  
Petits, petits ! souffrent-ils ? de quel mal ?  
pleurent-ils une joie qui ne reviendra plus ?  
Le bois est plein de funèbres parfums :  
Pressent-ils des détresses prochaines ?  
Y aurait-il parmi eux des défunts ?  
Peut-être chantent-ils une messe des morts.  
La même angoisse étreint et leurs cœurs et nos cœurs :  
dans les taillis de noisetiers et sur les chênes,  
les oiseaux souffrent, les oiseaux chantent, les oiseaux pleurent*

*O cette odeur de feuilles mortes,  
odeur pénétrante et sans nom,  
si chère, si pure et si forte !  
odeur qui toujours nous émeut  
et qui de plus en plus sollicite nos pleurs !*

*Acre et douce,  
odeur des feuilles qui pourrissent,  
odeur ou l'on désire se rouler,  
s'ensevelir pour y mourir ;  
odeur des vieux talus couvert de mousse ;  
parfum humide qui savoure et qui grise  
et ravit jusqu'à la douleur,  
parfum semblable au parfum de nos cœurs !...*

*O bruit des feuilles mortes que l'on foule,  
amère joie  
de remuer du pied des louis d'or,  
encore plus aigüe que celle de l'avare  
qui brasse ses trésors !  
Odeur de l'or et bruits de l'or,  
de l'or qui fut vivant pour la joie de nos yeux,  
qui fut à l'homme et qui retourne à Dieu.*

*Oh ! quel souvenir  
réveillent ces parfums de mort et ces musiques !  
sous ces ormeaux, ces chênes et ces hêtres,  
n'avons-nous pas roulé dans le sang des ancêtres.*

*Comme un échos de vieille basilique  
silencieuse et sonore,  
l'écho de la forêt s'éveille  
lorsque tombe une feuille  
et se rendort.*



*Oh ! la joie douce et triste, noyée de pleurs,  
avant-goût de la triste allégresse d'Ailleurs,  
ce divin calme que les autres ignorent,  
toi aussi compagne fidèle, tu le goûtes !  
Serions nous seuls ici à vivre la Vie, toute ?  
Heureuse solitude  
où ta grâce a mûri et s'allie à ma force !  
Arrêtons-nous :  
n'entends-tu pas la sève qui descend  
sous l'écorce ?...  
Écoute,  
tu l'entendras remonter au printemps,  
la belle vie ! ô la Vie toute !  
religieusement poursuivre notre route,  
ne perdre rien du geste auguste de la Mère,  
à ses dures mamelles boire  
la santé, l'indépendance et la joie !*

*Voici le soir.  
Regarde : à mi-coteau,  
se dore le manoir ;*

*du haut en bas les vieilles vitres flamboient.  
Fête de l'âme qui s'exalle à la joie des yeux !  
Comme l'herbe, nos cœurs montent droits dans la fraîcheur  
car la rosée, discrètement, est descendue.  
L'araignée a tendu ses fins tissus  
et voici qu'il semble que les diadèmes  
de tous les Rois, l'or et les gemmes,  
et les pleurs des martyrs,  
à nos pieds sont tombés.*

*Aujourd'hui vaut hier. Que les demains s'avancent !  
Le Mois noir paré de blanc  
vaut l'été, l'automne et le printemps.  
La vie est désormais pour nous comme un fruit mûr ;  
nul n'en goûtera mieux la puissante saveur.  
O maternelle Terre,  
je souris à tes joies, je pleure à tes douleurs,  
j'entends battre paisiblement ton vaste cœur.*

*Hiver ! Été !  
Pulsation du cœur de la Nature !  
si lente pour notre éphémère humanité,  
si rapide pour la Cause Unique, l'Éternité !*

YVES BERTHOU.



LE ♦ ♦ ♦ ♦ ♦  
BON ONCLE

**L**E train surgit à la courbe lointaine empanaché d'un nuage blanc, et peu à peu grandit le bruit tumultueux de sa course, jusqu'à la petite gare aux vitres branlantes où, soufflant comme unebête rendue, la machine s'arrêta, tandis que les gardes couraient aux portières.

Un paysan, vieux et cacochyme, descendit avec peine d'une voiture de troisième, resta planté gauchement sur le trottoir ; le train partait déjà, secouant son vacarme qui s'élargit et puis décroût, avec sa fuite vers d'autres lieux.

Alors au dessus de la barrière, près de la sortie des voyageurs, des voix crièrent :

— Bonjour Néeles !

Le paysan clignota, rit hautement, se fouilla longtemps, en vain, pour retrouver son billet de voyage, et l'ayant enfin fait tomber par terre, après avoir retourné toutes ses poches, il put passer le contrôle, serrer les mains de ceux qui l'attendaient.

— Et Mie, ta femme ?

— Encore souffrante.

— Gravement ?

— Hé, hé, le médecin hoche la tête. Même le curé ne sait nommer ce dont elle souffre. Un dépérissement lent.

Puis tout-à-coup le vieux changea de conversation.

— Les récoltes ne seraient-elles pas compromises ? Mauvaise, cette période de sécheresse, pour ce pays-ci sablonneux et rêche.

Il promenait son regard vacillant sur les champs campinois, gris, malades, consumés par la fièvre d'un été brûlant. Il parla de sa contrée lozaine, du pays riche ; là, l'automne s'enorgueillissait des magnifiques récoltes du verger et, tous les août, les plaines se couvraient des gerbes lourdes des blés d'or.

Son beau frère et sa belle sœur, muets, l'écoutaient, ayant devant les yeux la vision du pays de cocagne.

On arrivait à la ferme.

Une fille riieuse, souple dans sa taille d'accorte villageoise, où sa jeunesse s'épanouissait en fleur, vint au devant d'eux.

— Ma nièce ! dit le vieux. — Ma nièce ! Ma nièce ! Il ne dit que ces mots, mais la regarda avec insistance et retint longtemps sa main.

Midi se plongeait dans les flammes. Un silence torride s'affalait sur les choses. Les fumiers desséchés plaquaient des taches presque blanches dans la cour de la ferme, et les murs accusaient violemment des usures, des rouilles du temps, des caducités de poutres ; seule, la vacherie ouverte reposait le regard d'une ombre violacée.

S'étant mis à table, le vieux d'abord ne mangea pas. Il toussait, sans se retourner. Les autres subissaient, stoïques, la pluie de salive qui tombait, un peu partout, au hasard de la bronchite chronique. Il avait mis, sur sa tête chauve, une calotte de lustrine noire, et transpirait avec abondance. L'étoffe, qui déteignait, avait mêlé sa couleur aux gouttes de sueur. Il était ainsi zébré de rais d'encre.

— Allons ! Allons ! Il voyait bien que ses parents se tireraient

toujours d'affaire. Et puis, s'il le fallait, il se trouverait encore prêt à leur venir en aide.

Il allongea, péniblement, sa jambe sous la table, et comme il touchait le pied de Katrien, sa nièce, celle-ci recula sa chaise.

Il y eut un peu de gêne.

Le fermier Van Bram descendit à la cave, et revint portant des bouteilles.

— De la bière de Mars, Neeles!

Neeles tendit son verre. Il but avec plaisir.

Cela lui délia la langue, et il parla longuement de son épouse, poussant de petits soupirs entrecoupés de hoquets.

Légalement gris, à la fin du repas, il leva son verre.

— A mes chers parents, à ma bonne petite nièce!

Mais il dut sortir. La chaleur et la bière lui avaient fait tourner le cœur.

L'après-midi, le ciel fut traversé de nuages sombres ourlés de liserés ardents. Une teinte livide banda l'horizon au couchant, et le vent balaya, en un coup de tempête, l'air stagnant et putride. Il y eut un violent roulement de tonnerre, pendant qu'une trainée de feu déchirait les nues. Ce fut alors indiscontin. Les éclairs cinglaient l'espace, l'orage brisait son tumulte dans la campagne mouvante en les rafales de pluie. C'était comme un voile agité, immense et sombre, sur la plaine, et que la foudre coupait d'un glaive d'or.

Les deux femmes prièrent. Le vieux, très oppressé, s'était assis, tournant le dos à la fenêtre, et son beau frère, le fermier, lui répétait : — C'est de l'argent qui tombe, Neeles.

Ainsi vint le soir, qui s'élargit dans l'accalmie des éléments. L'orage avait fui. La nuit montait vers un ciel d'azur et de neige.

Le lendemain, Neeles retourna chez lui, chargé de tartes et de fromages que la fermière destinait à sa sœur malade.

Le train partit, et lui, à la portière, saluait de la tête et des bras. Ses parents répondaient par de grands gestes, coupant l'air comme des battoirs. Katrien interrompait parfois, d'une main, ses adieux, pour se frotter la joue, où un baiser du vieux collait encore.



Ils ne parlèrent pas beaucoup de cette visite. Van Bram se contenta d'émettre quelques réflexions sur l'état de santé de son parent.

— Aussi fini que sa femme, pour sûr.

Et il alla surveiller, aux champs, les ouvriers de ferme qui fauchaient des trèfles maigrichons, pendant que Katrien et sa mère, dans la prairie, tiraient aux pis des vaches dolentes qui levaient la tête et baissaient les paupières, se sentant soulagées, et soufflaient à petits coups, le naseau remué.

Les Van Bram ne délaissaient pas la tâche. Les femmes et l'homme, dès l'aube, couraient aux étables ; les premiers au labeur, les voiles de la nuit calmaient à peine leurs ardeurs. La fermière et Katrien, à la lueur du quinquet, s'usaient les yeux sur des tricotages, des ravaudages, toute la renipperie d'une garde-robe piteuse. Van Bram, pendant ce temps, le front plissé, s'évertuait à saisir la compréhension de livres agricoles. Il échaffaudait des espoirs. Des théories neuves d'engrais, de cultures intensives, dansaient dans sa cervelle jusque tard en la nuit. Et la réalisation, invariablement, trahissait ses prévisions. Il y eut encore d'inopinées calamités. Une grêle, véritable fléau, hacha menu deux hectares de céréales, et son bois de pins était attaqué par les parasites.

De nouveau, il fallut écrire à l'oncle.

Cela fut humble, très misérable et très douloureux.

Avec la somme d'argent qui leur fut envoyée, ils purent parer aux éventualités pressantes.

Van Bram, tandis qu'il travaillait un champ imprégné de stérilité par la terre de bruyère voisine, aperçut, une après-midi, Katrien venant à lui la figure bouleversée, la démarche saccadée, et de loin déjà elle lui cria :

— La tante est morte !

Van Bram avait deviné un décès. Une prescience cependant avait suscité en lui une autre image. Aussi ne prononça-t-il qu'un « Tiens ! » dont sa fille s'offusqua.

Comme ils marchaient vers la ferme, Katrien seule parla. Elle énuméra les si nombreuses qualités de la défunte, jusqu'aux mots qui résumèrent toutes ses paroles : C'était une sainte.

Ils trouvèrent la fermière en pleurs. Triste soirée que celle qui suivit. La mort mêlant son horreur à la charge de la vie, de lourdes craintes les oppressaient. Le décès pouvait fermer la porte aux libéralités de l'oncle, maintenant que la sœur de la fermière était partie pour l'éternel voyage. Dans les tristesses, on supputa ces probabilités et, désolés de tant de misères, ce fut avec un cœur réellement poigné qu'ils assistèrent aux obsèques de leur parente.

Une chose les frappa tous les trois. L'oncle avait supporté ce malheur avec un extraordinaire courage. Ils croyaient le trouver

abattu, en proie à un affaissement total, et lui-même, chargé de ses soixante-quinze ans, s'arrêtant sur sa route de vie, incapable de résister au coup terrible dont il était frappé. Mais non ! l'oncle avait été stoïque. Il leur dit : Elle est au ciel ! Et cette certitude calmait sa douleur. Ce fut lui plutôt qui eut les paroles d'encouragement et de réconfort.

Il fut très bon.

Et cela leur donna une grande consolation. Un espoir luisait encore dans les ombres de leur existence.

Mais la ferme continua de péricliter. De mal en pis, telle fut pour eux la marche des jours.

Alors à bout, sans ressources, ils songèrent à vendre leurs terres. Même les largesses de l'oncle ne suffisaient plus au règlement des droits des créanciers.

Le village prenait une attitude hostile à leur égard. Lorsque le dimanche sonnaient au clocher les offices de la journée, et quand les Van Bram traversaient la place devant l'église, des gens affectaient de ne pas les voir. Ceux-là qu'une bonté voulait compatissants, les saluaient, gênés quand même, parmi le mépris qui s'affirmait davantage chaque semaine.

Ils connurent la honte. Alors, dans ce temps d'épreuves, un matin, il y eut un brusque émoi à la ferme.

Le fermier venait de recevoir une lettre et, l'ayant parcourue, il courut prévenir sa femme et sa fille.

Ceci était inespéré. L'oncle, le bon oncle, leur proposait de venir habiter chez lui. C'était l'hospitalité la plus cordiale qui leur était offerte. Neeles s'estimerait payé au-delà de sa créance, s'ils acceptaient ; ce serait sa dernière joie, la présence de ses parents à son foyer si vide aujourd'hui ; et puis aussi il escomptait leur belle vaillance au travail.

Les Van Bram furent profondément remués.

Et toute la reconnaissance, dont leur cœur débordait, inonda la réponse qu'ils envoyèrent au vieux Neeles ; quatre pages où chacun mit beaucoup de son âme.



Katrien disait à sa mère :

— Cela devient intolérable.

Et la pauvre femme répondait :

-- Tu t'abuses. Il te voit avec des yeux de père, C'est sa fille

qu'il trouve enfin. Il n'a jamais eu d'enfant. Alors il exhale toutes ses tendresses paternelles amassées... Il est si bon !

Mais Katrien, très nerveuse, remuait la tête négativement.

Le printemps, comme une épousée, se vêt de robes blanches dans les vergers ; les plaines limoneuses s'estompent de clairs reflets ; une vie jeune emplit l'air de senteurs et de secrète volupté.

Neeles a conduit Van Bram devant les arbres qui sont d'immenses bouquets éclatants, comme de la neige au soleil ; il lui a montré les prés où les vaches majestueuses promènent avec lenteur leur corps lumineux ; ils ont vu la campagne mouvante dans l'enfancement des blés et le ciel qui sourit parmi les ondes d'or.

Le vieux achevant un long discours, s'est redressé orgueilleux, enveloppant d'un large geste le paysage campagnard, ses terres, qu'il énumère une à une, avec les dates d'acquisitions, leurs vertus, et le rapport de la chevance...

— Et tout cela sera pour elle, a-t-il dit en terminant.

Van Bram murmure : « Il est si confus. Sa fille serait indigne d'un tel bonheur... » Il bafouille, le pauvre père, serré à la gorge par l'émotion.

Le vieux, tranchant, répète : — Tout cela sera pour elle.

Le soir, à table, il a fait assoir Katrien à ses côtés. Coulant vers elle des yeux chassieux, il a eu de tendres propos. Le père et la mère, aux visages figés dans la consternation, se regardaient en silence. Et Katrien, soudain s'est levée, et sanglotant très haut, elle s'est enfuie. Ils l'entendirent monter l'escalier, puis s'enfermer dans sa chambre.

Van Bram et sa femme, navrés, fixaient leurs assiettes avec une attention longue et excessive.

Le vieux alors se leva, furieux ; il dit :

— On vous accueille, les pauvres, on vous empêche de crever de faim, et voilà vos reconnaissances. Mais la porte est ouverte. Passez le seuil, retournez d'où vous venez. Et puis, je pousserai le verrou.

Cette nuit-là personne ne dort. Les uns furent secoués par les houles de la vie démontée, voyageurs dans l'éternelle tempête, et Neeles, hors de lui, les sens exaspérés, honteux de l'insuccès, exhala sa rage sénile en des soliloques effrayants et bouffons. Mais le matin vit la vierge résignée. Les lueurs d'aube furent son nimbe.

Katrien salua Neeles d'un sourire qui pleurait.

Le vieux, bougon, se détourna ; cependant sa face fut plissée par une crispation, qui devait exprimer de la joie ; déjà.

Dans l'étable, une heure plus tard, Neeles la rejoignait. Elle sentit des lèvres se coller sur sa bouche, et pria le bon Dieu.

Ils apparurent tous les deux au repas de midi, la main dans la main ; elle le servit à la table avec des grâces de sœur de charité ; il lui parla de très près et toussa de même, et elle posait sur lui ses bons yeux tranquilles.

Les père et mère vécurent devant le sacrifice, comme le malchanceux vit sa première journée pendant laquelle il besogne vilement pour un honteux salaire.

Les soirs d'été connurent le bonheur de Neeles, il venait d'obtenir les dispenses nécessaires pour son mariage ; longtemps, sous le ciel nocturne, il promenait ses ivresses et Katrien.

Les gens glosaient. Lui, acquiesçait à toutes les prédictions dont les villageois le comblaient.

— A mari vieux et à femme jeune, famille nombreuse, Neeles !

Ses petits yeux battaient plus vite, et il inclinait la tête, convaincu.

Il voulut une noce somptueuse. Au cabaret du *Soleil d'Or*, on l'entendait le dimanche, après vêpres, vanter l'ordonnance du festin, tout en ingurgitant d'étonnantes quantités de bière. Il parlait de sa belle, comme un gars en folie. Rajeuni, vainqueur, il sortait de là, chantonnant, souvent saouï, ayant d'abord régalingé ceux qui se trouvaient dans l'estaminet, et puis finalement, les conviant tous à ses noces.

Et les gens disaient : « Plus on est vieux, plus on est fou. »

A sa ferme, les peintres, les menuisiers, travaillaient depuis un mois. On remettait les salles à neuf pour le grand jour, on badigeonnait de blancheur nuptiale la façade de la métairie ; il voulut une chambre d'époux, comme celle que l'on voit dans les maisons des villes, et chaque jour ses amis étaient admis à la contemplation de ce luxe.

Tant de prodigalités lui évitèrent l'ennui du charivari réservé aux veufs en mal de remariage ; même les petites gens du village parlèrent de lui, comme d'un bourgmestre qui serait idéal.

Neeles, vraiment, remplissait de stupeur un chacun. Dans l'émoi de ses tendresses et de ses travaux multiples, il oubliait même sa bronchite chronique. Ou bien, dans un coin, il confessait à Katrien des aveux que sa figure mimait en mille grimaces affectueuses, ou bien il excitait au travail les ouvriers, promenant son

regard vacillant sur toutes les besognes, haranguant les artisans dans des effluves continus de paroles. Il avait le visage rouge et les gestes fébriles. Vrai, le coup d'amour, qu'il buvait à soixante-seize ans, le fouettait du complet regain de ses années de jeunesse.

Van Bram cependant, au milieu de cette fièvre, songea à la promesse que l'oncle lui avait faite, le jour où il lui déclara son amour pour Katrien.

Et en bonne et due forme, le testament fut rédigé. Le vieux le signa d'un paraphe, énorme comme sa joie.

C'était là, sans doute, le complément, attendu par le destin, du magnifique soir de vie de Neeles, car, pendant la journée du lendemain, le vieux, tout-à-coup, s'affaissa.

Transporté dans son lit, en grande hâte, il resta couché, immobile, ne disant mot, le regard fixe cette fois, sous la paupière qui ne clignotait plus.

Et quelques heures plus tard, sans avoir desserré les lèvres, sans avoir remué le corps, il expira.

Tandis que Katrien et sa mère se regardaient, stupides, égarées dans les surprises de la vie, Van Bram, qui déjà s'était mis à genoux devant la dépouille du bon oncle, moins laid, dans la mort, qu'il ne l'avait été de son vivant, murmura :

— Il y a un Dieu !

GEORGES VIRRÈS



## A L'INCROYANT



**A**VEUGLE douloureux, à tâtons dans la vie,  
Tu marches sans savoir d'où tu viens, où tu vas,  
Hélas ! et jusqu'ici le Destin t'abreuva  
De l'atroce tourment de soifs inassouvies.

*Ainsi qu'un mendiant, tu gravis ton chemin,  
Tendant, vers quel bonheur illusoire, tes mains ?  
Mais tes mains n'ont trouvé que le vide du doute,  
Et tu blessas ta chair aux ronces de ta route.*

*Pourtant, si tu voulais terrasser ton orgueil,  
Joindre les mains plutôt que les tendre vers l'ombre,  
Tes yeux verraient le Jour, et, dans ton cœur en deuil,  
Tout un printemps fleuri naîtrait sur les décombres.*

*Et comme à ce blessé, le bon Samaritain  
Vint prodiguer enfin les baumes guérisseurs,  
Une Vierge, vers toi, descendrait du Matin  
Pour être désormais ta compagne et ta sœur.*

*Elle viendrait vers toi en tunique de flammes,  
Et la seule vision de sa jeune candeur,  
O pauvre mendiant ! consolerait ton âme  
Et remplirait tes yeux de célestes splendeurs.*

*Donne ta main souillée à cette main d'enfant,  
Elle te conduira par une route étroite,  
Par une route abrupte, interminable et droite ;  
Mais qu'importe ? avec Elle on marche triomphant !*

*Va ! et si quelque jour la route t'effarouche,  
Si ton cœur dépérit comme un arbre brisé,  
L'Espérance mettra sur ta bouche un baiser,  
Et ton cœur renaîtra au baiser de sa bouche.*

GEORGES RAMAEKERS.



## INVOCATION



Pour Edouard Ned

**D**IEU qui vis dans notre âme en croyances mystiques,  
Toi l'unique idéal d'amour et de bonté,  
Dieu puissant qui créa la frêle humanité  
Et que nous adorons dans nos temples rustiques,

*Entends monter vers ton génie éblouissant  
L'extase de ma foi généreuse et vibrante !  
C'est par Toi que je pleure et par Toi que je chante,  
Et c'est Toi qui guida mon geste frémissant !*

*Seigneur, préserve-moi des méfaits de la terre !  
Pardonne mes désirs d'enfant et mes erreurs ;  
Fais que, dans notre monde égoïste et menteur,  
Ta divine bonté effleure ma misère !*

*Étends sur ma faiblesse un manteau de pardons  
Seigneur ! Nous avons tant besoin de ta clémence !  
Que ton nom qui console aux jours de défaillance  
Préserve notre foi des lâches abandons !*

*Fais que je trouve une âme innocente et chrétienne  
A qui mon cœur pieux puisse à jamais s'unir :  
Ses maux seraient les miens, son ivresse, la mienne,  
Et je la conduirais vers ton bel avenir.*

*Nous coulerions des jours d'extase et de prière  
Et je t'adorerais à travers sa Beauté,  
Et tu voudrais, sanctifiant notre poussière,  
Que rien ne la ravisse à mon éternité !*

*Puis, quand la mort viendrait ébranler nos deux têtes,  
Je voudrais que ton char triomphal nous unît  
Vers l'immortalité comme vers une fête...  
Alors nous sentirions ta main qui nous bénit,  
Quand monterait vers Toi, mon âme de poète !*

MAURICE PERRÈS.



## L'ÉGLISE ♦ ♦ ♦ ABANDONNÉE

(Proses rythmées.)

**L**A vieille église abandonnée est si vieille, qu'à tout moment, on croirait qu'un grand coup de vent va jeter bas son vieux clocher.

Son parvis est si déserté que l'herbe y pousse tout à son aise, et que des fleurs même paraissent entre les pierres de l'entrée.

1. *Le livre des villages*, poèmes, à paraître prochainement.

Le chemin qui menait jusque là est oublié de tout le monde. Un jour un laboureur y passera sa charrue, et l'église parmi les blés restera, dans sa paix profonde, comme un grand bateau désemparé, pour la consolation quand même des âmes désespérées.

On y a tant prié, tant dit d'invocations, que ses murs sont devenus gris comme l'encens, et que sa tour en ruine, souvent, semble murmurer des lambeaux de confessions.

Par les vitraux brisés que dorait la lumière — à peine s'il reste quelques morceaux de verre, enchâssés dans le plomb, où l'on devine encore des Christs et des saints blonds — on voit l'autel à l'abandon, dont il reste à peine quelques pierres usées, et que domine un Christ brisé, qui n'a plus qu'un bras pour bénir, et dont les lèvres effritées semblent sourire.

Sous l'autel, les feuilles mortes font de grands tas ; aux jours de tempêtes, on les voit voleter comme des oiseaux gris épouvantés, et qui sentent leurs ailes se briser de froid sans trouver de refuge ni d'abri dans les murailles de granit.

Les chants sacrés, voilà longtemps, se sont éteints, avec la dernière flamme des derniers cierges et la bénédiction de la dernière messe, par un triste jour de fin d'automne et ni les chaises heurtées ni les mots murmurés, ne troublent plus les chants latins ou les pieuses litanies sans fin.

La vieille église abandonnée est comme une morte de pauvreté, tombée dans un champ, et que personne ne relève ; la vieille église abandonnée est une morte.

Et pourtant, comme un signe de vie éternelle, aimable et prometteur pour les âmes fidèles, sur le vieux temple sans croix, un grand lierre envahisseur paisiblement croit.

Il tourne tout autour du haut clocher ; le vieux portail est envahi, c'est à peine si l'on voit la porte cachée, et les saints, au-dessus, qui ornaient les murs gris.

La vie reste fidèle à l'église. Les hommes peuvent l'abandonner, les femmes passer sans se signer, mais le lierre amical et attentif, et les fleurs et même les arbres qui se penchent près des vitraux, l'aiment et la protègent du temps et de l'ennui.

Et le printemps venu, ce seront les oiseaux qui diront le matin l'habituelle prière, et qui serviront une messe coutumière devant l'autel que fleuriront les nids nouveaux.

Et de la cage, d'où les cloches sont parties, le vent matinal emportera, vers les bois, au lieu de battements de bronze, des chansons claires comme celles des enfants.

Et l'église ainsi se dresse parmi les champs comme une vieille aimable qu'entourent ses enfants : les villages, les champs et les forêts bleues, qui l'aiment et le disent avec des mots à eux.

La vieille église abandonnée est si vieille, qu'à tout moment on croirait qu'un grand coup de vent va jeter bas son vieux clocher.

PROSPER ROIDOT.

Juillet 1897



## UNE CURE ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ DU GRAND SAINT NICOLAS

A Monsieur le docteur Rutten.

**D**ANS son petit lit, l'enfant souffre.

Le père et la mère sont dans la chambre voisine : ils pleurent... ; ils pleurent... C'est l'irréremédiable. La mort va passer, va venir prendre la mignonne âme chérie et ce sera tout. Ce sera tout : leur amour, leur tendresse, ce petit être adoré, leur chair et leur sang, ne sera plus qu'un frêle cadavre pâle. Le médecin a prévenu le père et le cœur de la mère a deviné, parmi les angoisses et les éplorements qu'on s'efforçait en vain de cacher autour d'elle, que ce serait bientôt l'horrible fin. Les parents ne cherchent plus à retenir leurs larmes, n'ont d'effort que pour rendre leur chagrin silencieux de façon à n'en rien laisser entendre par le pauvre, de façon à ne pas perdre un bruit, un soupir, qui pourrait venir de la chambre où une sœur veille et où le médecin attend, impuissant...

L'enfant souffre et gémit, se convulsionne et râle. C'est horrible.

Le médecin, pourtant, revient une fois encore examiner de très près le petit agonisant qu'étreint à la gorge l'étranglement fatal, qu'étouffe la suffocation du croup, qui meurt. A l'instant suprême, ce miracle que la mère implore de Dieu dans ses prières affolées, ne peut-il pas tenter de le provoquer, lui devant qui on s'est traîné en le suppliant de sauver le chérubin, lui dont on a pris les mains en les serrant nerveusement : « Vous le guérez, n'est-ce pas, docteur, vous le guérez, dites?... »

Il a dit : peut-être, étant sûr que non.

Et cependant... penché sur le visage affreusement torturé de l'enfant, le brave homme s'ingénie à sourire. Dans la main, caché aux yeux égarés qui ne voient plus guère d'ailleurs, il tient l'appareil dont il espère le miracle. Et il murmure tout bas à l'oreille du petiot des paroles câlines, très douces, presque joyeuses : Allons, fifi, allons, chéri, ouvre la bouche, fais voir où tu as bobo... Allons, sois sage, Jujules, rie un peu, rie bien fort pour que maman vienne... Dis, Jujules, montre le bobo à Monsieur le docteur, ouvre la bouche...

Mais, dans ses sanglots de souffrance, l'enfant ne veut rien, ne veut plus rien. A peine peut-il encore secouer la tête pour faire un signe, pour indiquer qu'il ne veut, qu'il ne peut pas ouvrir la bouche, que son mal est trop immense; et, au lieu de rire, c'est gémir de plus en plus qu'il fait.

Résolument le médecin a pris un parti. Il vient trouver le père et, hâtivement, à mots nerveux et pressés, presque brutalement :

— Sans une seconde de retard, il faut que vous parveniez à lui faire ouvrir la bouche. J'ai essayé; il ne veut pas : il souffre trop. Il faut néanmoins que je voie de tout près et complètement la gorge. *Peut-être* pourrai-je alors lui arracher le mal.

Et c'est le père qui se penche sur le pauvre, qui le cajole et l'embrasse et lui dit des choses attendries, le persuade, l'implore...

— Dis, tu dois montrer ta bouche, chéri. Tu es si gentil, voyons, fais plaisir à papa. Tu n'auras plus de mal, tu verras... Jules, allons, pour faire plaisir à papa?

L'enfant semble ne pas même comprendre. Il est moins agité maintenant. Comme une torpeur l'envahit. Il pleure toujours : de lentes larmes roulent sur ses joues blanches et les gémissements sont longs, douloureux, mais moins bruyants, qui sortent de sa gorge ravagée.

— Et à maman, tu voudras bien montrer? Tu ouvriras la bouche si elle te le demande? Dis, chéri, pour ne pas faire de peine à maman...

De la chambre voisine, la mère entend toutes ces paroles et guette, anxieuse, la fin de ce drame poignant.

Il faut qu'une tension suprême de volonté lui fasse se composer un visage souriant, lui refoule tant de larmes pressées aux bords des paupières... L'enfant ne l'écoute pas plus que le père ou que le médecin. Il n'a même pas paru la voir. Et tout l'amour d'une mère affolée ne peut trouver les mots qu'il faudrait pour vaincre la

résistance que la souffrance fait opposer par le pauvre petit malade à ces supplications désespérées.

— Enfin, chéri, si tu ne veux pas, à moi, à qui veux-tu montrer ta bouche, à qui, si pas à maman ?

Et Jules a entendu. Il semble qu'il va se décider; on devine comme un effort dans de petits mouvements de ses deux bras étendus sur la couverture, dans un regard de ses yeux en larmes... Tout bas, très bas, à l'oreille de sa mère :

— A Saint-Nicolas !

Et c'est un murmure, un souffle que ces deux mots. La mère n'est même pas bien sûre qu'il les a dits..

Pourtant elle s'est redressée brusquement, rentrée dans l'autre chambre, faisant signe qu'on la suivit et, nerveuse, sans un répit, sans une larme qui l'eût pu attarder, elle se mit à l'œuvre, en hâte.

Ce fut touchant, comique et douloureux; ce fut inattendu au point d'en rire en sanglotant. Et ces braves gens abattus, désespérés l'instant précédent, furent pris d'une animation fébrile; le père allait par toute la maison à la recherche d'un tas d'objets; la mère dévalisait des armoires, des tiroirs; les servantes couraient au plus près acheter toute une manne de jouets; la sœur de charité préparait discrètement la mise en scène, baissait les stores et fermait les rideaux pour emplir la chambre d'obscurité.

Le médecin était très grand, le père de petite taille. Et il fallut à celui-ci monter sur une chaise pour ajuster sur la tête de « Saint-Nicolas » une perruque et une grande barbe de chanvre agencées à la diable. C'était touchant à briser le cœur de voir les doigts tremblants se presser de terminer cette mascarade pendant que des larmes tombaient des yeux du père sur la mitre en papier qu'il était en train de confectionner, et que la mère sanglotait, tout en fixant avec des épingles le tapis rouge dans lequel le bon docteur se drapait majestueusement.

On lui mit une lanterne allumée à la main, un panier plein de jouets au bras et, sous le pli de son vêtement, il cacha l'appareil qui pouvait sauver l'enfant.

Le père et la mère vinrent d'abord au chevet. Ils dirent de douces choses au bien-aimé, sans le préparer à la surprise... La porte s'ouvrit et le Bonhomme à barbe blanche et à mitre parut, tout éblouissant dans la lumière de sa lanterne, offrant un polichinelle, des sabres et des chevaux à roulettes et des boîtes et des panaches à l'enfant émerveillé, ravi.

— Saint-Nicolas ! dit-il, et ce furent ses seuls mots, prononcés

lentement en une extase, une magie d'admiration et de bonheur... Puis il sourit, tendit ses petites mains pâles et frêles à l'apparition inattendue, accepta la caresse du grand Saint qui lui prit la tête dans le bras gauche et, sa longue barbe de chanvre étalée sur les couvertures de la couchette, lui demanda où il avait mal...

— Là, là, dit l'enfant. Et il ouvrait toute grande sa petite bouche, montrait la gorge envahie, gémissait tout en souriant au grand Saint...

— C'est tout, petit Jules, c'est tout; mais soit bien sage. Garde la bouche ouverte, là, comme cela, et laisse-moi faire. Je vais prendre le mal, moi, tu verras : tu n'auras plus de bobo. Et regarde comme maman est contente...

Et Saint Nicolas sauva l'enfant.

PAUL ANDRÉ.



O ! ♦ ♦ ♦ ♦ ♦

## CES OISEAUX

A Georges Ramaekers.



*ces oiseaux, mon âme, et leurs chants si limpides,  
Leurs chants purs et joyeux vers le ciel bleu d'amour,  
Cette paix sans tristesse ainsi qu'un front sans rides,  
Cette adoration vers Dieu de tout un jour!*

*O ces oiseaux aux voix claires, on dirait blanches,  
Quels paradis en eux clament ces hosannas ?  
O la toute bonté de leurs chants dans les branches  
De la forêt paisible aux verts alleluias !*

*O ces oiseaux, et leur allégresse angélique,  
Fluidité des chants dans la douceur des soirs,  
Ces chants, mon Dieu, se balançant en encensoirs  
Dans le calme profond du soir mélancolique.*

*O mon Dieu, donnez-moi, pour vous adorer mieux,  
La grâce de chanter jusqu'à l'heure dernière  
Et, comme à ces oiseaux, un cœur libre et joyeux,  
Qui monte à vous dans la ferveur de sa prière.*

HENRI DELISLE.

1. Extrait de *Chansons dolentes et joyeuses*, poèmes à paraître.

## LA MORT ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ ♦ DE STÉPHANE MALLARMÉ <sup>1</sup>

PENDANT l'après-midi des funérailles, tandis que je lisais et relisais ces poèmes aimés : *les Fleurs, les Fenêtres, Apparition, Hérodiate, Frisson d'automne, le Phénomène futur*..... j'ai cru entendre les cloches grêles de Valrins. Elles voulaient être tristes, mais elles étaient surtout caressantes, comme des cloches de bon recueil; pour celui qui croyait peut-être venir de si loin et qui était si près. Je savais qu'à ces mêmes instants, dans une autre campagne qui fleurit sous un soleil plus riche, quelqu'un qui m'est cher priait, mais celui-là avec une âme de poète-prêtre.

Stéphane Mallarmé s'en est allé comme Villiers de l'Isle Adam avec les derniers éclats triomphaux de l'été. C'est l'époque bénie pour la mort des poètes qui entrent dans la gloire et dans la vie immortelle ; à cause de cette mort, l'automne de cette année sera peut-être plus belle. Malgré tant d'événements tragiques qui se succèdent dans notre patrie, la mort de Mallarmé qui cependant avait vécu obscur, a ému jusqu'au public. En dépit des hurlements de quelques dogues de lettres qui devant chaque cadavre ont coutume de se changer en hyènes, c'est un acte de réparation qu'a accompli la presse littéraire française envers celui qui, de son vivant, ne connut pas la gloire méritée et laisse cependant des pages éternelles.

Mon frère était allé un des premiers à lui, attiré par son don merveilleux, qui était d'éveiller le mystère par la seule musique des mots. Bien souvent, depuis ma première adolescence, il m'entretenait de ce noble poète ; évoqué par lui, Mallarmé m'apparaissait comme une sorte de mage qu'approchaient, un soir de chaque semaine, quelques initiés ; je savais qu'alors, durant des heures, sa voix exprimait des paroles admirables devant un auditoire silencieux. Toute une génération s'était ainsi nourrie de sa parole. Certains disent qu'une partie en est morte ; elle serait morte comme une flamme trop faible sous un souffle trop puissant, car jamais maître ne fut moins tyrannique. Mallarmé savait l'inutilité d'être disciple et il répétait à tous qu'il fallait se garder

1. Unanimes dans le regret et la prière devant le cercueil du poète, les rédacteurs de *La Lutte* conservent entière leur liberté d'appréciation touchant l'art et l'influence de Stéphane Mallarmé, ce « mendiant d'azur perdu dans nos chemins ».

de l'imiter. Si une partie de son œuvre demeure impénétrable, une autre peut être lue et relue sans que s'en ternisse l'auguste beauté. Aucune page ne fut écrite en notre langue de façon plus définitive que ces poèmes : *les Fleurs*, *Apparition*, *Hérodiade*, *les Fenêtres*, *Frisson d'automne*, *le Phénomène futur*. On l'osait appeler justement le dernier des Parnassiens ; il fut plus encore, car chez lui le raffinement dans la forme, et le sens de la musique des mots atteignent un si haut point qu'il en paraît rejoindre les hautes régions de la pensée pure. Un mot seul suffisait pour ouvrir des mondes à Mallarmé et le laissait tout palpitant au bord de l'infini ; aussi avons-nous connu par lui la magie des phrases mystérieuses et profondes.

*Oui, c'est pour moi, pour moi, que je fleuris, déserte !  
Vous le savez, jardin d'améthyste, enfouis  
Sans fin dans de savants abîmes éblouis,  
Ours ignorés, gardant votre antique lumière  
Sous le sombre sommeil d'une terre première,  
Vous pierres, où mes yeux comme de purs bijoux  
Emportent leur clarté mélodieuse, et vous  
Métaux qui donnez à ma jeune chevelure  
Une splendeur fatale et sa massive allure !*

De même que pour Villiers de l'Isle Adam, on peut se demander s'il crut vraiment à l'existence du monde extérieur ; en vérité, il parut le considérer comme un ensemble de signes et il aurait désiré le chanter dans des poèmes qui fussent des symphonies.

Son vers est souvent liturgique ; il passe, dans *Hérodiade* par exemple, des souffles d'orgue. Comme il l'a exprimé dans *Cérémonials*, Mallarmé aimait la grandeur des cérémonies catholiques. Il était fait pour en comprendre et en épouser les hauts mystères ; peut-être fut-il repoussé par la rencontre, hélas ! de trop de catholiques incompréhensifs de la beauté ; mais bien des fois, par la grandeur sobre de ses images, par l'élévation de sa pensée, il donna l'impression, à ses familiers, qu'il dépassait déjà les limites des choses périssables et qu'il était de ceux qui sont mûrs pour d'autres vies.

C'était un prince, ont dit de lui Paul et Victor Margueritte ; ce souvenir, il l'a laissé à tous ceux qui l'ont approché. A cause de la profonde distinction de son esprit, de la subtilité rare de son cerveau, cet homme avait dû énormément souffrir des railleries sourdes de ses collègues, des méchancetés inconscientes de ses

élèves, dans les lycées qu'il traversât comme professeur d'anglais ; il était cependant vite aimé, parce qu'il était bon. « Vous devez goûter, M. Mallarmé c'est un bien brave homme », me disait, un jour, avec un sourire souverain, un jeune normalien qui professe aujourd'hui dans un lycée des plus proches de Paris et qui, à cette époque, formait dans un lycée de province la sensibilité de quelques adolescents, dont j'étais, en leur lisant les comédies d'Émile Augier et celles de Labiche.

Comme de Vigny, comme Villiers, Mallarmé est passé par le monde en jetant des fleurs sur les hommes, et les hommes ne l'ont pas compris.

GEORGES LE CARDONNEL.

Septembre 1898.



## ENTRETIENS LITTÉRAIRES

Paul ANDRÉ. *L'Habit d'Arlequin*. (Brux. Balat.) *Haine d'aimer*. (Verviers, Xhoffer.) — Edmond GLENER. *Histoire de M. Aristide Truffaut*. (Mercure de France.) — Georges RENCY. *Madeleine*. (Brux. Balat.) — Eugène MONTFORT. *Chair*. (Mercure de France.) — Paul-Louis GARNIER. *L'été*. (Mercure de France.) — A. Th. ROUVEZ. *Impressions de petite ville*. (Gand. Siffer.)

**L** y avait longtemps que je n'avais plus vu mon ami Justin. C'est un jeune homme au courant des lettres qui, le soir, vient parler avec moi.

Nous causâmes d'abord de choses indifférentes, obligatoires après une longue absence, puis il ôta ses gants, prit un cigare offert et je devinai, à la façon dont il se carra dans un fauteuil, que l'heure du coucher serait tardive.

— Que penses-tu me demanda-t-il de *l'Habit d'Arlequin* ?

— C'est un bon livre. J'aurais voulu t'en parler lors de sa parution, mais diverses circonstances m'en ont empêché.

Parmi les récents écrivains, M. Paul André est un de ceux qui insufflèrent de la belle vie, inutilement hélas, à la « Jeune Belgique » expirante.

— Des *Contes de la Boite*, des *Histoires quelconques*, de la *Ronde d'enfants*, que préfères-tu ?

— Un peu, beaucoup, tendrement, dans l'ordre des contes énu-

mérés, pour ma part, s'appliquent. Les *Contes de la Boite* se ressentent du milieu où ils ont été écrits : l'école militaire ; — ils dénotent, chez l'auteur, un réel talent d'imagination, car il n'était pas facile d'écrire ce que nous avons lu, à propos d'une vie si banale.

— Pourquoi, mon cher, ces amours de bar ?

— J'admets ; mais le côté « don Juan de bas étage » en est sauvé par une exquise émotion. Il est assez explicable de voir, chez une centaine de jeunes hommes de vingt ans colloqués durant tout un trimestre, quelques-uns s'échapper un mercredi dans un café où ces pauvres achètent un semblant d'amour et des caresses à l'âge où le cœur en est si avide.

J'aime chez Paul André ses tendances nationalistes et le décor de Bruxelles m'enchanté.

Dans les *Histoires quelconques*, il faut louer l'entrain, la vie, le mouvement. Les histoires du pays mosan ont le parfum authentique des forêts à l'automne, du fleuve coulant à pleins bords et des prairies fauchées.

*Pour plus tard* est un conte cérébral d'où l'auteur a banni toute émotion. Il n'est pas vrai, c'est une charge, le processus d'événements déroulés qu'il suppose est invraisemblable. Claire de Rhey est une créature d'exception. En la laissant seule, dans ce décor industriel merveilleusement brossé, Paul André veut en faire la femme du xx<sup>e</sup> siècle ; or la femme-ingénieur n'abdiquera pas son sexe en conquérant ses diplômes, et aimera. Heureusement, dans la description des ateliers, les écoles adjacentes sont mentionnées ; l'auteur ne s'abuse pas, on fera des enfants jusqu'à la fin du monde

— Tu badines, mais ceux des siècles prochains seront-ils aussi gentils que les bambins croqués dans la *Ronde* ?

— Peu me chaut, je me contente de les admirer et de me taire.

— Paul André est avec Blanche Rousseau, Louis Delattre...

— Paul Mussche, interrompit Justin.

Je rectifiai cette indiscretion en ajoutant : et quelques autres, de ceux qui ont compris l'enfant. C'est moins facile qu'on ne croit, car cela exige une âme attentive à des gestes ordinairement dédaignés.

— Mon cher, nous avons à parler d'autres bouquins. Passons.

— Pardon, voici du même, *Haine d'aimer*, conte dramatique mis à la scène, l'antagonisme du rêve et de la vie, l'histoire simple du chemineau qui aima et partit. A son retour il trouve la jeune fille mariée. Désolé, il veut la revoir une dernière fois, l'antraîne dans une grange proche où elle est tuée par le mari outragé.

Je résume mal. Au théâtre, l'effet tragique de la scène finale serait intense mais confus.

Paul André est un travailleur, il arrivera.



Le thé fumait dans les petites tasses quand Justin interrogea :  
— Et l'*Histoire de M. Aristide Truffaut, artiste découpeur*, oserais-tu la louer ?

— D'aucuns, tel Ramaekers, trouveront ce livre futile, mais je t'assure que c'est un chef d'œuvre de perfection minutieuse. On peut, à son propos, énoncer ce mot rare : achevé.

Cela est fini au même point que le baromètre ou l'horloge !

L'histoire de ce petit bourgeois, ancien joueur de cartes et culotteur de pipes, présentement artiste découpeur, est d'une belle cruauté, et Triboulat Bonhomet, réduit au cadre imposé, revit dans ces lignes sobres et achevées.

Edmond Glesener a le sens de l'ironie ; la scène du jury, la description de la kermesse atteignent à une véritable perfection.

Inconnu hier, même dans le monde des revues, le voilà classé aujourd'hui.



Justin, fixant les livres épars sur la table, ajouta :

— Quant à *Madeleine* de Georges RENCY, quoiqu'on en puisse dire ou penser c'est un livre admirable.

— Je suis de ton avis, mais tu me permettras, j'espère, d'en discuter le fonds et la donnée ; si beaucoup de préfaces sont inutiles, celle de M. Rency ne l'est point, elle nous renseigne sur ses théories esthétiques. S'adressant à Paul Adam — esprit qui passionne les récents écrivains — il lui reproche d'avoir voulu remplacer l'émotion du rire et des pleurs par l'exclusive émotion de pensée ; il s'insurge contre cet effort et lui oppose *Madeleine*.

— J'entends, à ton tour tu reproches à ces deux auteurs leur rigorisme.

— Parfaitement, n'insistons pas. Quant à la donnée du roman, lis : *Madeleine*, dans mon esprit, est le roman de la femme moderne qui, idéaliste encore et absolue dans ses amours, ne peut comprendre que l'homme en soit arrivé à admettre qu'un amour unique ne peut suffire à toute une vie. Sa souffrance seule animera ces pages. Que vaut ma thèse ? Je n'en sais rien et peu importe ! Ce qui importe, c'est de savoir si elle a pu me donner

assez de flamme pour que mon livre brûle d'une chaleur vivante. Et je n'ai pas cherché l'émotion de pensée.

Et, pourtant, il l'a atteinte car on a beau vouloir séparer deux choses naturellement unies comme les tronçons coupés d'un serpent, elles finissent par se joindre. Madeleine serait incomplète sans sa préface qui l'achève.

Si M. Georges Rency se contente de la « chaleur vivante » dans l'œuvre d'art, il doit être amplement satisfait ; car, tout ici, la phrase musicale et vibrante, le style ému, chaud et coloré, concourent, dans un harmonieux ensemble, à cet effet ; mais, louant tout le détail, mise en valeur du fond — et qui apparaîtra objectif principal à certains, — je recuse la thèse.

Encore qu'elle soit rare et peu vraisemblable, si le fait se réalise il est souverainement dégoûtant.

— Le romancier n'aurait-il le droit de l'écrire ?

— Les avis diffèrent, et tout dépend de la façon de le traiter. Les successifs adultères n'ont pas d'excuse, et la diversité des amours d'Albert n'est qu'apparente et d'une banale monotonie. Quand il écrit : j'aime ma femme Madeleine, il ignore la valeur des mots ; sa passion basse et charnelle n'est plus qu'une fonction physique ; la possession est parfaite selon la chair, mais l'âme en est absente.

Tu connais ce génial roman de Balzac : *le Lys dans la vallée*, où le héros après s'être affolé l'âme près du *lys*, s'affole les sens près de lady Dudley. Sa « variation » à lui s'explique, et si M<sup>me</sup> de Mortsaut meurt, on ne peut trop en vouloir à son malheureux amant.

Mais ici cela prouve peut être la décadence de l'amour dans les âmes contemporaines, et l'artiste est coupable de la refléter dans son œuvre sans prendre parti pour ou contre.

— Mais tu ne peux mettre ces théories érotiques à charge de l'auteur.

— Ne fais pas dire à mes phrases ce qu'elles ne signifient pas ; mais j'en veux à M. Rency de nous livrer ainsi, crûment, un ignoble document de bassesse humaine, et de le refléter, simplement, à la façon d'un miroir. C'est de l'Art pour l'Art, c'est mésestimer des effets d'une œuvre et, franchement, on souhaiterait voir la croupe luxurieuse de ce mâle éhonté cinglée de rudes coups de fouets.

— Au total, Albert est un cochon.

— Et l'endurance de sa femme ne s'explique guère.



— Tu parlais tantôt de la décadence de l'Amour. As-tu lu *Chair* d'Eugène MONTFORT?

— Oui, cela relève de la pathologie. Intellectuellement, cela s'apparente au vice d'exhibition, que nous renseignent certains spécialistes de la Salpêtrière.

— Tu es cruel.

— Je suis vrai.

La conversation tout-à-coup languit. Des rêveries naquirent dans les spirales de la fumée.



— De quel bizarre été nous voilà gratifiés, dis je.

Transition brusque.

— Il ne ressemble en rien, continua Justin, à l'*Été* que chanta Paul-LOUIS GARNIER.

— Chanta... c'est le mot juste, car voilà des poèmes; bien qu'ils soient écrits en prose, ces fragments de vie champêtre ont le lyrisme ardent du vers vibrant et héroïque.

— Son unité est factice : le sujet seul relie ses pages.

— Mais quel bel été!



Nous devisâmes encore d'objets divers. Un clocher proche sonna une heure tardive quand Justin se leva et prit congé.

Penché à ma fenêtre, j'entendis ses pas résonner quelques moments sur le trottoir, puis tout retomba dans le silence.

Et, d'avoir lu les *Impressions de petite ville* de M. A. Th. ROUVEZ, je fus obsédé tout-à-coup de l'idée fixe que la capitale était devenue minuscule et proprette, qu'il y avait de vieilles gens qui dormaient depuis longtemps au fond de leurs demeures, que les réverbères étaient remplacés par des lampes à huile et que l'atmosphère, sous les cieus étoilés, était douce, quiète et provinciale.

Mais un fiacre attardé détruisit la fiction.

Et je relus à nouveau le livre charmant pour échafauder un rêve..

PAUL MUSSCHE.



## FRAGMENTS D'UN DISCOURS SUR L'ART RELIGIEUX <sup>1</sup> ♦ ♦ ♦

LA forme de l'art <sup>2</sup> peut se résumer en un seul mot : l'idéal. Par idéal, j'entends ici, non seulement la cause exemplaire quelconque, sans laquelle l'homme, ouvrier intelligent, ne saurait produire chose aucune, mais une cause exemplaire s'inspirant d'un modèle supérieur à tout objet déterminé dans son existence concrète. L'idéal infini, c'est la pensée du Créateur contemplant l'immutabilité infinie de sa propre essence. Et tout juste parce que l'artiste participe en quelque sorte du privilège de l'action créatrice, l'idéal intérieur, engendré par le génie dans le plus intime de l'esprit, doit être l'âme de son œuvre...

Si sublime que soit l'idéal, il lui faut, pour s'exprimer, des moyens sensibles ; de même que l'éloquence, qui bouillonne au dedans de l'orateur, a besoin des lèvres ou de la plume pour s'épancher au dehors. En d'autres mots, suivant notre division scolastique, la forme a besoin de la matière, comme l'âme a besoin du corps. De là une série de qualités qu'il reste à considérer.

La première est une technique sûre ; sans technique, point d'art véritable, raisonné, constant, maître de soi. De là, chez tous les artistes jaloux de leur mission, un zèle ardent à se perfectionner sans cesse dans la technique. L'école de cette technique est la nature, ce grand chef-d'œuvre de Dieu : la nature attentivement, religieusement observée, étudiée, méditée, avec ses merveilleuses lois de proportion, de couleur, de statistique et de mouvement ; non pour la copier servilement, c'en serait fait de l'idéal ; mais pour nourrir l'idéal lui-même d'aliments sans cesse nouveaux, et se rendre toujours capable de le reproduire. Ainsi ont procédé, de tout temps, les grands maîtres. Ce point est capital, Messieurs.

Point de pathos, je vous en prie. *Il ne suffit pas d'être un fervent chrétien pour devenir un bon artiste chrétien.* L'espèce réclame avant tout le genre. Sans l'art, l'art chrétien n'est qu'un vain mot, et l'œuvre d'art dont l'idéal ne serait plus astreint aux lois de la forme, serait une abstraction ou un monstre.

1. Discours prononcé au 3<sup>e</sup> jour du Congrès Eucharistique de Bruxelles.

2. « La forme », doit s'entendre ici au sens scolastique : « souffle insaisissable, esprit, vie, âme », par opposition à la *matière* « élément palpable » de l'œuvre d'art.

Avouons-le : sous le nom d'art chrétien, à côté de quelques productions de valeur, on nous a inondés d'œuvres banales, pastiches d'un mérite purement industriel, dépourvues de goût, d'idée, de beauté, n'ayant pas même le caractère des gaucheries naïves, parce que sincères, du moyen-âge.. Il n'est pas trop tard pour réagir, mais l'heure presse. Déjà les meilleurs élèves, affranchis des excès de l'école, s'affirment puissants artistes. Témoin cette *via crucis en terra cotta* récemment placée dans l'église Saint Jacques à Gand, œuvre d'une facture excellente, évoquant, de loin, Luca della Robbia.

Pourquoi s'obstiner davantage ? Nos adversaires nous font assez souvent l'amabilité de nous traiter de crétiens, pour que nous puissions nous dispenser de leur fournir des arguments par les laideurs qui s'étalent dans certains vitraux de nos églises. Étranges artistes ! Que de pèlerinages ne feraient-ils pas cependant, s'il leur naissait un fils d'un type semblable à ces bienheureux ? Croient-ils donc que de tels échantillons de l'état de gloire soient de nature à nourrir, chez les fidèles, un vif désir de la vie future ?

La nature a horreur du vide, disaient les physiiciens du moyen-âge. On peut dire, avec plus de vérité, l'idéal a horreur du laid. Beaucoup d'artistes, las de trainer dans les basses sphères d'un matérialisme sans idéal, éprouvent le besoin de s'élever. Ils voudraient venir à nous ; mais devant les fourches caudines d'un art hiératique, pétrifié dans les formules d'une difformité systématique, ils éprouvent un haut-le-corps et se détournent en s'écriant : Jamais !

Hâtons-nous de faire tomber ces barrières, sinon une autre réaction menace de nous reporter à une situation pire que celle dont on cherchait à nous affranchir. Pour cela que faut-il ? Deux choses : d'abord se pénétrer de l'esprit de nos vieux maîtres, sans s'attacher aux incorrections, où qu'elles se rencontrent, comme à une condition *sine qua non* du beau chrétien ; ensuite, et j'arrive ainsi à la dernière qualité requise pour une œuvre d'art religieux, *se bien persuader que l'art est vie*.

Aussi longtemps qu'il s'agit de restaurer, de reconstituer une œuvre d'art du passé, je comprends que l'on s'applique à copier les maladresses des artistes du moyen-âge. Un fragment d'Ennius ne se pourrait composer en style damasien. Ce qui est vrai en littérature, l'est aussi en art.

Mais s'agit-il de parler au peuple d'aujourd'hui en créant une œuvre nouvelle, on parlera une langue morte, si cette œuvre n'est pas palpitante de vie. Toute œuvre d'art doit être vécue...

Voilà pourquoi l'art ne saurait demeurer stationnaire, et pourquoi c'est un crime de lèse-esthétique de vouloir le couler *ne varietur* dans le moule des siècles écoulés.

DOM LAURENT JANSSENS,  
Recteur de Saint-Anselme à Rome.



## CHRONIQUE MUSICALE ♦

*Liederen* van Flor ALPAERT, Ernst BRENGIER, Willem DE LATIN, Emiel DELIN, Lodewijk ONTROP, Benoit SALU, Julius SCHREY. (G. Faes, uitgever, Beddenstraat, Antwerpen.) — *Quinque motetta in honorem SS. Sacramenti*, auctore Aloysio DESMET.

**R**AVISSANT recueil de mélodies dont la lecture m'a fait passer maintes bonnes et exquisés heures. Bien que rappelant parfois légèrement la manière de Brahms, les *Liederen* de ces jeunes compositeurs anversoïis sont néanmoins, par leur grande douceur de saine race flamande marqués d'une forte originalité; leur accompagnement riche, coloré, intéressant toujours, par la fréquence de ses rythmes presque neufs et de ses modulations imprévues, coloré, presque symphonique, s'unit délicatement avec le sens des paroles: et cela forme un tout délicieux et combien patriote! Car je devrais citer *tous* ces « *liederen* » pour leur lyrisme et leur débordante jeunesse.

« Nu is het hoogtijd in mijn ziel » d'une majesté tranquille, bleu comme un jour de première communianté! Et le *Lentelied* de Benoit Salu si gracieux et si souple en ses rythmes variés: un bouquet de primevères. Aussi, le « chant d'amour » d'Em. Delin, d'une belle et chaste passion, où ce motif très grave et très doux: « Leg op mijn hart uw voorhoofd ». Et pour finir le « Stoet » de Julius Schrey: Jésus suivi de l'immaculée au manteau bleu constellé et des blanches vierges et des anges. O le beau blanc cortège qui lentement passe nuageux porté par une musique éthérée, évocatrice de rêves!

C'est inouï ce qui s'exale de fraîcheur de *tous* ces « *liederen* », et quelle facilité d'écriture et d'expression !

Ils doivent être heureux les auteurs de tels « joyaux » : ces *jeunes*, qui déjà sont de vrais et grands artistes ! Et que leur talent précoce doit leur créer d'envieux J'entends un vieux musicien grognon de ma connaissance s'écrier béatement en guise de critique : « ô ceux-là ..... *ils osent !* » <sup>1</sup>

ERNST DELTENRE



Voici, d'Aloïs Desmet, cinq admirables motets en l'honneur du Très Saint Sacrement.<sup>2</sup> Desmet n'est pas un compositeur nouveau venu, les lecteurs de l'excellente revue, la *Musica sacra*, le connaissent d'ancienne date et l'apprécient à sa juste valeur ; les assidus de la *Lutte* doivent se rappeler sa « missa in honorem SS. J. Berchmans », qui maintenant déjà a passé les frontières. On sait que ce qui distingue la musique religieuse de Desmet, c'est son caractère profondément ecclésial et une compréhension parfaite de nos admirables poésies sacrées.

Cette fois, Aloïs Desmet a travaillé simplement et ses motets en l'honneur du S. Sacrement, composés pour deux voix égales avec accompagnement d'orgue, sont à la portée de toutes les maîtrises tant soit peu intelligentes ; mais il convient aussi d'ajouter que si le compositeur a œuvré *simplement*, il n'en a pas moins fait une œuvre d'art exquise. Les motifs de ces différents morceaux sont non empruntés directement au chant liturgique mais s'en inspirent, et soutenus par un accompagnement d'une richesse contrepointique surprenante, où les modulations bellement amenées se succèdent nombreuses et non heurtées, ils forment un ensemble musical d'une émotion intense, qui s'empare de notre *âme*, la pénètre de sentiments de Foi et d'Amour et l'élève d'Espérance tout doucement vers le ciel.

Encore un grand humble que ce Desmet, artiste œuvrant sans souci de gloire mondaine, uniquement — à l'instar de l'illustre Tinel, qui fût son maître — à la glorification de Dieu par l'Art !

S. V.

1. Cette critique est bien tardive : des circonstances indépendantes de ma volonté m'ont empêché de la publier plus tôt : que les auteurs et l'éditeur daignent m'excuser.

2. 1. O Salutaris. — 2. Pannis Angelicus. — 3. O quam suavis est. — 4. Ave Verum. — 5. Tantum ergo. (Collection de la *Musica sacra*, en vente chez Loret, à Malines.)

# LES LIVRES ET LES REVUES



## LES ROMANS

**Cœurs en détresse**, par Arthur DAXHELET (Paris, Victor Havard, édit.)

Ce cœur est celui du jeune gentilhomme Jacques de Vésoule. Ce cœur fut empli par les paroles vaines du précepteur Gervel, au temps de l'adolescence. Gervel, lorsque s'ouvre ce récit, — cette étude de psychologie plutôt — est revenu de ses errements d'autrefois. Il n'est plus le superbe, le chercheur du Beau extérieur, indépendant de sentimentalité ; cependant, son élève a gardé l'empreinte de ses premiers enseignements !

Voici donc Jacques de Vésoule adorateur fidèle de la forme, la forme déifiée. Gervel veut encore aujourd'hui le Beau, mais aussi le Bien et le Vrai. Il a le remords d'avoir mal guidé une âme ; il lui montra la seule splendeur extérieure, l'égoïsme ; il a fait une âme impassible et dure. C'est désormais une œuvre de rénovation que l'ancien précepteur veut accomplir. Et, devant les efforts vains tentés par Jacques pour acquérir la satisfaction de toucher le terme de son désir, il dit ces mots de vérité : « Le Beau doit être humain. »

Jacques désire l'Amour et ne trouve que les amours. Il abandonne une maîtresse pour une diversité de rencontres amoureuses, puis, ne se sentant pas heureux, maudit la complexité de sa pensée, et des tourments d'esprit l'assiègent.

A vrai dire, je ne saisis pas, et cette première partie du livre semble physiologiquement fausse.

Ce Jacques de Vésoule, que M. Daxhelet titre esthète ou intellectuel, loin d'être un compliqué, me paraît un simpliste de sensations et d'idées.

Quel problème de métaphysique agite ce cœur ? Aucun. Avec les données qui précisent ici l'intellectualité de Jacques, il doit être, naturellement, l'homme sensuel, repu et satisfait. Riche et bien portant, je ne vois pas ce qui le différencie de la foule des viveurs en épanouissement de vie. Dans ce livre, il fallait plus ; il fallait nous montrer cet homme étreint par un rêve supérieur, ou

tout au moins son âme effleurée d'un regard d'au-delà ; la basse nature en lutte avec un idéal.

Il n'y a rien de tout cela. Jacques est l'égoïste jouisseur. Je ne comprends pas son « cœur en détresse » — déjà. Ne se sentant pas l'intégral égoïste, d'où vient-elle sa douleur ? Un remords ne peut poindre, qu'avec la connaissance, la conscience de son mal. Et voyez : la matérialité du personnage est si évidente, que l'événement remuant le plus les natures simples ou grossières, la Mort, le met soudain face à face avec son âme. Il la découvre enfin. Il voit l'inanité de sa vie, son cœur s'ouvre ou croit s'ouvrir aux sentiments humanitaires ; il devinera la vraie splendeur des choses, n'ignorant plus la palpitation de la nature.

Et dès lors, le roman s'achève logiquement.

Cette fois, je conçois tous les désenchantements de Jacques. Et les nouveaux chemins qu'il parcourt dans les domaines de la pensée, buttant, tombant, après une reprise s'égarant à nouveau, l'auteur les traça selon une humaine psychologie. Même la mort de Jacques, romanesque, folle, est d'accord avec une possibilité.

Ces remarques prouvent l'intérêt que je pris à lire l'étude de M. Daxhelet. L'application de celui-ci se réalise très souvent en de bonnes pages, et ce livre accroît le domaine de notre pays d'art.

GEORGES VIRRÈS.



## LES POÈMES

**Montagne**, par Paul FORT. (*Mercur de France*, 3 fr. 50.)

« Il faut être de toutes les écoles avec conviction ; il ne faut être d'aucune. — Je veux tout le miroir et non pas un éclat... Tu dois laisser les écoles à leur chef. Penser « en troupe » est indigne du poète. — Reste libre, c'est là ta première noblesse ». Cette déclaration du poète des *Ballades françaises* trouve en son œuvre sa réalisation parfaite. Paul Fort est lui-même. Sa vision de la nature, sa langue, son émotivité lui sont propres ; il a la vivacité, l'ironie, la naïveté populaire, la grâce et la couleur du génie latin. Son activité nous étonne et son talent nous réjouit. Ses premières ballades furent les fumiers fertiles, d'où sont sorties depuis, pour monter vers le ciel de France, de merveilleuses floraisons. Ici c'est la *chanson de la Montagne*, vaste et vivante, et c'est aussi, *la forêt, la plaine et la mer* :

« Que les langues bondissent en accents sublimes, pour célébrer la belle œuvre de Dieu ! Chantez sur vos luths des louanges sans

fin : la montagne s'épanche comme un chant radieux. Un torrent véritable de suaves harmonies s'échappe des lèvres penchées du Seigneur... Dans le chant matinal, né du verbe de Dieu, la montagne brillante prend forme et tournoie !..

» Mais tu pourrais, poète — si l'homme savait croire — élever, en prière, ton lyrisme hardi, ne voir en la montagne, offert en bel espoir, qu'un échelon vers Dieu et vers son paradis... Des lointains, la montagne était un doux visage, la roseur des villages accentuait ses plis, et son vivant sourire et son vivant langage étaient l'œuvre de Dieu et des hommes, unis...

» Douceur d'aimer ! douceur de vivre, chants et parfum, mer colorée.

» Il est bon de partir, il est beau de chanter sous le sourire blanc des voiles, quand chante le matin aux ailes du vent frais...

» Ceux de la mer, leurs voiles sont gonflées de souvenirs, et le pays quitté, plus beau dans leur mémoire, restera le refrain des pays qu'il vont voir !... Et l'on n'aime, vraiment que, dans le souvenir, le pays que l'on aime et lors qu'on l'a quitté... »

Paul Fort est l'un des plus grands poètes de la « génération montante... »



**Poèmes confiants**, par Henry VAN DE PUTTE. (Bruxelles, Balat, édit.)

Pierre Quillard eut bien raison de ne « pas partager la confiance de l'auteur ». Les meilleurs poèmes de ce livre parurent il y a un an ou deux dans des revues mortes aujourd'hui. Mais hélas ! la plupart sont d'un déconcertant prosaïsme, que le pire des poètes-académiciens de Belgique ne désavouerait pas. En dépit de graves défauts, l'auteur de *l'Homme jeune* nous promettait mieux que cela. Sans doute, comme dit Paul Fort, « il y a là des cris », mais quels cris hélas, quels cris !..



**Les ailes de Gaze**, par Gaston HEUX. (Brux. *Revue Nouvelle*. Paris, Stock édit. 1 fr. 25.)

De grandes promesses, mieux encore de beaux poèmes, à côté de lourdeurs et d'obscurités (bien excusables chez un poète de 19 ans, et dans une œuvre de début). Voilà ce que nous apporte le livre de Gaston Heux. Qu'il s'affranchisse de cette pesanteur classique absolument intolérable, et qui trop souvent, comme un poids de plomb, alourdit « ses ailes », et nous aurons la joie de chérir en lui un puissant poète, moins cérébral, et plus humain.

GEORGES RAMAEKERS.

## LES REVUES

Au numéro de mai — enfin paru! — du *Spectateur catholique*, « les Chansons du petit pèlerin à N.-D. de Montaigu », par Victor Kinon. Peut-être, l'influence du délicieux Elskamp s'y fait-elle trop sentir, mais il n'en reste pas moins vrai que Victor Kinon s'affirme bon poète catholique, ce qui nous rend impatient de son premier livre.

Par les poèmes « Dans l'Église » (*Nouvelle Revue* du mois dernier), Georges Rodenbach nous révèle son évolution vers un rythme plus libre. Nul poète n'a enrichi les lettres françaises de métaphores plus inattendues ou plus heureuses.

Il faut suivre, dans ce même périodique, le roman nouveau de Paul Adam, intitulé « la Force ». La prolixité de cet auteur tient du prodige. Comment peut on écrire *si vite*, écrivant si bien ?

Au *Mercure de France*, à propos du récent livre de M. P. Sabatier sur François d'Assise (ce *protestant* admire aussi ce *moine*), Remy de Gourmont donne du *saint* un portrait moral qu'il nous plaît de reproduire ici :

« Le saint, écrit-il, est par excellence l'homme qui se suffit à lui-même, l'égoïste admirable qui n'a besoin pour être heureux que de ne pas vivre. Levé de terre et véritablement suspendu entre l'infini et la réalité sensible, il s'éloigne peu à peu du centre natal, monte et va s'unir au Divin. S'unir et non se fondre : *le saint a toujours une personnalité très accentuée*; il est toujours original et parfois si singulier qu'il dérouté de son vivant des personnes de bonne volonté. N'ayant pas besoin des hommes, il évolue en dehors des conditions sociales; il est très souvent au-dessus de son temps et toujours à côté. Ne craignant rien et souhaitant secrètement la mort, *le saint est tellement libre que nous pouvons à peine comprendre un tel état de liberté*. Enfin, ne désirant rien d'humain, refusant d'avance toute part dans les joies connues, étant le convive surérogatoire qui regarde, déjà nourri, le repas des autres, il n'est capable que de sentiments désintéressés et bienveillants : *sans amour il n'y a pas de saints, il n'y a que des stoïques ou des cyniques* ».

Au *Mercure de France*, encore, un Poème chrétien de Stuart Merrill, « L'appel au Jardin » :

*Le jardin est petit mais parfumé de fleurs,  
Et sa porte est bien close aux Passantes en pleurs,  
Qui vont criant malheur tout au long de la route  
Pour leur pied qui trébuche et leur âme qui doute...*

*Nous voudrions rester les heureux prisonniers  
Des arbres qui demain rempliront nos panniers...*

*...Mais la nuit, dont je sens derrière notre mur  
La présence, m'appelle à quelque rêve obscur,  
Et dans les chemins creux les Passantes de l'ombre  
Se pressent et le bruit de leur pas dit leur nombre...*

*Peut-être ô sœur, quand l'ombre aura passé le seuil,  
Nous faudra-t-il porter, parmi la foule en deuil,  
Notre trésor d'amour à la mauvaise ville,  
Qui hait Dieu, malgré Christ et son doux évangile.  
Et ce sera fini de la paix du soleil...*

*L'angelus va sonner sur les chaumes blottis  
Du village, où l'on met au lit tous les petits,  
Sœur, le temps vient enfin d'ouvrir large la porte  
Aux Passantes de l'ombre : un ange les escorte.*

*Une main sur la bouche et l'autre sur les yeux,  
Sibylles de la route, elles iront aux cieus ;  
Puis elle nous prendrons les clefs de la demeure  
Où ne tintera plus pour nous l'appel de l'heure.*

*Nous ne connaissons plus que les tristes maisons  
Dont, le soir, les miroirs sont pleins de trahisons,  
Et les carreaux ternis, tels les yeux d'un malade  
Qui se laisse mourir au son d'une ballade.*

*Et tandis qu'étranglée aux mille poings du Sort  
La ville hurlera, louve ou chienne, à la mort,  
Nous rêverons tous bas, saisi d'un peu de crainte,  
Et n'osant, pour agir, délacer notre étreinte,*

*A ce petit jardin, tout parfumé de fleurs  
Dont la porte était close aux Passantes en pleurs,  
Jusqu'au soir saint où nous sûmes, sans plus de doute,  
Que l'Esprit du Seigneur s'avancit sur la route !*

Dans l'Œuvre (de Valence) un certain Payen (qu'il porte dignement son nom !) signe un « poème » qu'il intitule « Les mains », et qu'il enrichit d'une comparaison à ce point immonde, qu'elle nous donna la nausée...

Heureusement qu'un courageux article de Louis Greppo « En faveur des Jeunes » nous dédommagea de cette saleté, dont la Direction de l'Œuvre a le droit de ne pas être fière.

L'Ardèche littéraire nous vient avec des vers d'Edmond Rocher, de Maurice Perrès et Joseph Pouzin.

Emile Verhaeren qui se fait trop rare aux revues, donne à *Durendal* : « le Saule » poème d'une vie superbe :

*Les lichens nains le festonnent d'argent ;  
Il est rude et compact ; il est bougeant  
Aux frisselis joyeux des brises tatillonnes ;  
L'automne et ses mousses le vermillonnent ;  
Son front velu comme un front de taureau  
Butte contre les chocs de la tempête,  
Et, dans les trous de son vieux corps d'athlète,  
Se cache un nid de passereaux...*

*L'Aube* de Bruxelles publie (au premier septembre) des notes littéraires sur le *Naturisme* par Léon Wéry. Des vers de Birschops et Ramaekers et de M. Henri Thébaut, de très savants « à propos » touchant la *Musique religieuse*. NÉMO.



## LE DRAME

**Les Citoyens.** Poème dramatique en un acte, par Victor DE BRABANDÈRE. (Bruxelles, A. Vromant et C<sup>ie</sup>, édit.)

Édité avec un réel souci d'art, ce poème dramatique est une évocation vivante des trances de Juda Machabée avant sa glorieuse défaite. Devançant le lever du jour, dans le calme du camp hébreu, Juda réunit ses lieutenants. Opposant la raison humaine à la foi encore mal éclairée du chef élu de Dieu, ceux-ci redoutent l'action prochaine comme l'irréversible folie qui anéantirait à jamais Israël.

ABNIAS

*Chef, nous sommes huit cents, ils sont dix mille...*

JUDA

*N'en faites vous donc rien ?*

*Et Dieu,*

AMALIEL

*Faites vous ce qu'il veut ?*

Mais le Prophète abrège toute erreur. Le Futur, qui est le Présent dans sa bouche, dévoile la victoire au prix de leur martyre. Car ses regards ont vu :

*Un rayon d'Idéal s'arrêter sur leurs glaives.*

Et Juda se redressant après la bénédiction du Prophète, s'est écrié lui-même en marchant à la mort :

*Une étrange splendeur sur nous est descendue !  
Ce n'est point la splendeur des couchants attristés,  
C'est mon rêve qui monte en plus hautes clartés.*

# ÇA ET LA



## LA CRITIQUE . . ET LES ÉCOLES

« Nous sommes à la veille d'un temps où il n'y aura plus d'écoles, de hiérarchies littéraires, mais des manifestations individuelles rendant inutile la critique. »

Ainsi parlent ceux de « l'élite » mourante, dans le *Soleil des morts*, récent livre, où Camille Mauclair étale avec une tristesse lassée les désespoirs et les stériles orgueils de sa propre génération littéraire. A considérer, d'une part, le mouvement si nettement, si salutairement individualiste des générations nouvelles, à considérer d'autre part la mésestime en laquelle les féconds artistes tiennent les critiques (Verhaeren a dit : « *Ce sont des restes, des scories* »); à considérer surtout l'étrange conception que plusieurs critiques se font de leur rôle, on serait tenté, vraiment, de souhaiter qu'au plus tôt la prévision se réalise, et de croire à cette réalisation prochaine.

Si, pour se perpétuer dans les générations nouvelles, la critique et l'école n'ont plus guère pour protagonistes que MM. Le Blond et Saint-Georges de Bouhéliér, il y a fort à craindre en effet pour la critique et pour l'école.



## PROCÉDÉS . NATURISTES

Récemment dans l'*Ermitage*, avec une malicieuse cruauté, le bon poète

Henri Ghéon étala, comme il suit, les procédés de ces Messieurs :

« Les éloges de MM. les naturistes n'ont jamais été qu'un échange ou qu'un calcul, et il est impossible de se contredire avec moins de pudeur dans des jugements soi-disant sincères. Chose curieuse, on les a vu se jeter au cou des différents écrivains à succès de ce temps, avec une persévérance merveilleuse. Toute renommée leur devient immédiatement un tremplin, et sans parler de M. Zola, en voici quelques exemples :

.... « Quand paraissait dans le *Mercur*, l'*Esclavage*, ce roman était ennuyeux (*Documents sur le naturisme*); mais se doutait-on encore qu'il s'appellerait *Aphrodite*; le succès vient et on peut lire dans la préface de l'*Essai sur le naturisme* quel délicieux prosateur est devenu M. Pierre Louys ». En 1896, Saint-Georges de Bouhéliér opposait, à « l'emphigourique emphase de M. de Régnier », le *chant* d'Adolphe Retté, qui « sonne clair, magnifiquement ». Alors M. Retté célébrait longuement dans la *Plume* la nouvelle école... Aujourd'hui (*Revue naturiste*, janvier 1898), M. Retté n'est plus qu'un « homme de second plan » et qu'on ne peut guère « faire lutter avec M. de Régnier par exemple ». Tant de choses se passent en deux ans...

« Après ces beaux exploits, je comprend, — conclut Ghéon — le dégoût de M. Le Blond pour ses adversaires. »



## VOILA LE TRUC MESSIEURS ! . .

Pour n'être pas naturistes les procédés de critique dont fait usage M. André Ruyters valent bien ceux de M. Le Blond, à en croire du moins M. Van de Putte. Ceux qui n'ignorent pas l'amitié qui, naguère encore, liait ces deux jeunes Belges, s'étonnèrent grandement sans doute à la révélation des horribles choses contenues dans deux numéros de l'*Art moderne* du mois d'août. M. Ruyters (pour qui la *génération littéraire présente* semble se restreindre à quelques rédacteurs de la défunte revue : *Le livre d'art*), ayant cité, parmi les « bien partis », M. Van de Putte, omit ostensiblement le nom de ce dernier dans la nomenclature des « bien-arrivés ».

D'où colère du renié, qui semble attacher trop grande importance à des *fantaisies* qui en ont si peu : « Voilà le truc ! Messieurs, » s'écrie-t-il ! Il n'y a de talent que pour les amis. Il est bon que le public connaisse cette particularité !... « Quand ils ne sont plus nos amis, ils n'ont plus de talent, disait cyniquement le plus beaudelairien de nos poètes. M. Ruyters a pris cette boutade pour devise. »

A la suite de tels événements, une question se pose, dont nul ne contestera certes l'énorme gravité : Maintenant que le « quatuor » n'est plus, qui va présider aux destinées de « la Littérature Belge » ?

On se le demandait avec anxiété... Heureusement, M. Rency veillait.



## UNE MÉTEMPSYCOSE



Une étrange métempsycose vient de s'opérer brusquement en M. G. Rency. L'âme des vieux pions de la défunte *Jeune Belgique* l'habite depuis qu'il a lu le *grand Brunetière*. Aussi, ne vous étonnez plus si je vous affirme

à présent, qu'en une récente conférence donnée par lui au Cercle d'Art « Labour », ses jugements nouveaux ont contredit ses jugements d'hier, avec une impudeur qui ne le cède en rien à celle de M. Ruyters. En cette même conférence, M. Rency nous fit part de *ses doutes* concernant les valeurs artistiques des... cathédrales gothiques : « On dit que c'est de l'art, mais est-ce bien de l'art ? » questionna-t-il....



## L'INTANGIBLE BRUNETIÈRE

Mieux fondés nous paraissent les doutes que Maurice Dullaert exprime dans le *Magasin littéraire* du mois d'août, touchant le talent scriptural du Maître inattendu de M. Rency.

« M. Brunetière est devenu, pour les gazettes catholiques, un très grand homme, presque un oracle, depuis que, sans avoir d'ailleurs fait acte de foi, il se montre galant pour l'Église. Il semble vraiment que le Catholicisme doive se sentir honoré de ce flirtage ! Cet avis, qui est celui de beaucoup, n'est pas tout-à-fait le nôtre, écrit Dullaert, et M. Brunetière n'est pas encore, pour nous, l'Intangible... »

Le cinquantenaire de la mort de Chateaubriand a conduit, le 7 août, à Saint-Malo, M. Brunetière, qui y a conféré. L'exorde de sa harangue a trop d'élégance pour que nous nous abstenions d'en régaler ceux qui croient au *style* du « grand critique ». Voici donc :

« Messieurs, — et aussi Mesdames, car enfin, dans cette journée consacrée tout entière à Chateaubriand, ne nous adresserons-nous pas un peu aux femmes, s'il les a beaucoup aimées, et que, peut-être, il leur ait dû, avec certaines qualités de race, ce que son christianisme a dans la forme ou dans le tour, dans la nuance, qui le distingue du christianisme, identique sans doute au fond, mais plus austère pourtant, de Pascal ou de Bossuet, —

Messieurs *donc*, et Mesdames, j'éprouverais quelque inquiétude, et je me sentirais intérieurement troublé, *si d'abord*, votre affluence ne me rassurait; *et puis*, si je ne m'avais mon excuse toute prête, ou ma justification, dans le lieu où je parle de Chateaubriand, dans la complexité de son génie, et dans les circonstances qui m'ont permis d'accepter d'en parler. Les circonstances, — *si jamais*, et je crois que je vous le montrerai, son œuvre n'a été, *je ne dis pas plus* « vivante » *seulement*, mais plus « actuelle » que de nos jours, *et depuis* une quinzaine d'années; — son génie, *si nous pouvons être assez sûr* que nos éloges ne l'accableront pas; — et le lieu *enfin* où je parle, à deux pas de son berceau et à quatre pas de sa tombe. »

Il est des gens qui prennent ce grotesque jargon pour du Bossuet!



### LE TON SEUL A CHANGÉ . .

De l'incessante contribution apportée depuis six ans, à nos lettres, par toute une pléiade d'écrivains jeunes et vraiment modernistes (mais qui tous eurent le front de s'affirmer Chrétiens dans leur art comme dans leur vie), quelques sectaires de l'autre bord affectèrent ne rien savoir.

Mais en ces trois dernières années, le groupe des jeunes catholiques devint si nombreux, et son activité à ce point grandissante que, de dépit, le besoin d'éclater finit par l'emporter sur la volonté de se taire.

Bizarre coïncidence! Ce fut principalement dans les derniers numéros parus de cinq ou six revues — l'une après l'autre mortes, — que ces Messieurs donnèrent contre nous libre cours à leur méchante humeur.

Or, voici qu'à Verviers, — véritable ruche littéraire de l'harmonieuse Wallonie — une revue vient de naître, où, dès la « Proclamation »

initiale, un nouveau venu s'alarme de la force acquise par les jeunes revues catholiques.

« Les revues catholiques, s'écrie-t-il, ont accaparé toutes les énergies et prétendent résumer le mouvement littéraire du pays. Anathème à quiconque ira chercher, en dehors des convictions religieuses, l'inspiration et la beauté; anathème à quiconque brisera le cercle de fer qui l'étouffe pour vivre de l'existence fébrile de son siècle, pour sonder l'abîme de douleur que l'égoïsme a creusé au sein du monde moderne, pour raconter les misères, les joies, les angoisses morales de ceux que la vie a brisés; anathème à tous ceux qui sont rassasiés d'extase et d'éther (*sic!*)! »

» S'il fallait juger de l'état d'une nation par sa littérature, la Belgique semblerait, de nos jours, un vaste monastère. Dans chaque province, un amas de chapelles, de couvents disséminés sur tous les points; de longues théories de religieux faisant, cierges en main, le pèlerinage des lieux consacrés par la vénération; un peuple à la foi robuste, chez qui tout sentiment est mort (*sic*), qui n'a d'autre idéal que la foi, d'autre appréhension que celle du jugement dernier, voilà le spectacle que doit suggérer à tout étranger la lecture des revues catholiques qui, toutes, ont pris pour devise « L'Art pour Dieu », comme s'il n'y avait pas dans le cœur de tout homme, en dehors de toute religion, des passions qui frémissent, des intérêts qui se combattent. »

Ni plus stylée, ni moins inexacte que les « catilinaires » de ses prédécesseurs, cette charge à fond du jeune verviétois continue dignement leur polémique. Le ton seul a changé.

Eux se riaient de nos efforts; lui se désole de nos succès. Mais aujourd'hui comme hier la tactique est restée la même.

Elle consiste à représenter d'abord les revuistes catholiques comme des fanatiques rageurs qui fulmineraient

sans cesse contre les artistes hétérodoxes et leur déniaient tout talent pour ce motif qu'ils ne sont pas chrétiens!

Elle consiste ensuite à représenter *l'Art pour Dieu* comme une formule particulariste, comme la formule d'une école nouvelle, plus détestable que les autres, car plus intolérante encore!

Nous avons fait trop souvent justice de ces accusations mensongères, pour qu'il soit encore permis à nos détracteurs de prétexter l'excuse « d'un mal entendu ».

A ceux qui nous accusent d'intolérance envers les écrivains non-croyants, la liste des collaborateurs de la *LUTTE* (où se rencontrent les noms de Verhaeren, Demolder, Lemonnier, Viélé-Griffin, Ducoté, Ghéon, etc.) est à elle seule un démenti suffisamment catégorique.

A ceux qui prétendent que l'Art pour Dieu est la formule d'une école, les discours du Congrès de Bruxelles, mon article *Contre les écoles d'art* (*La Lutte* de 1898, de juin, p. 91), et l'admirable apologie d'Albert Jounet, parue en tête de ce fascicule, sont répliques assez péremptoires pour qu'il soit superflu d'insister davantage.

Relisez-les donc, ô nouveaux confrères! Et si le parti-pris ne vous aveugle pas, aussi totalement que certains de vos aînés, vous y verrez cette fois que « l'Art pour Dieu » n'est point du tout une formule particulariste, mais au contraire le résumé de l'esthétique universelle qui non seulement condamne le particularisme absurde des écoles, mais qui les détruit toutes en les réunissant.

**Uijlenspiegel.**



D'AIMER QVATRE MÉLO=  
DIES POVR CHANT ET ORGVE  
PAR ERNST DELTENRE D. D. D.



## TABLE

	pages
Prélude. „ <i>O nuit qui viens</i> “ . . . . .	4
„ <i>Mais lors ma joie</i> “ [MAX ELSKAMP] . . . . .	6
„ <i>Le ciel en nuit s'est déplié</i> “ [EMILE VERHAEREN.] .	10
„ <i>Mais dans mon coeur</i> “ [GEORGES RAMAEKERS.] . .	13

4 D'AIMER. POÈMES DE MAX ELS-  
KAMP, EMILE VERHAEREN, GEORGES  
RAMAËKERS. MUSIQUE D'ERNST  
DELTENRE

PRÉLUDE.

Canto. *Lento.* *p*

Organo. *p* *pp*

O Nuit,

qui viens sans bruit, en-se-ve-lir le Jour,

*mf*

pen-che toi ma-ter - nel - le et dou-ce

*mf*

vers la ter - re,

*p* *rit.*

Tempo I.

*mf* pour que mon cœur en - fin con - fie à ton mys -

*mf poco a poco cresc.*

*f*

tè - re qu'il a be - soïn d'ai - mer,

*cresc.*

*f*

qu'il a besoïn d'a - mour!

*espressivo*

*rit.*

*cresc.*

*dim.*

*p*

*pp*

„MAIS LORS MA JOIE“ —————  
 ————— poésie de MAX ELSKAMP.

Andante Quietto.

The piano introduction consists of two staves. The right hand plays a melody of eighth notes with a dotted quarter note, while the left hand provides a harmonic accompaniment of eighth notes. The music is in a key with three flats and a 6/8 time signature. A dynamic marking of *mf* is present.

The first system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line begins with a rest followed by the lyrics "Mais lors ma joie é - tant Hol - lan - de,". The piano accompaniment continues with the same rhythmic pattern as the introduction. Dynamic markings include *mf* above the vocal line, *rit.* above the piano right hand, and *p* above the piano left hand.

The second system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line continues with the lyrics "j'ai ba - ti du co - té du jour, et dans des ar - bres". The piano accompaniment continues. Dynamic markings include *più moto* above the vocal line and *mf* above the piano right hand.

The third system of the vocal and piano accompaniment. The vocal line concludes with the lyrics "tout d'a - tours, ma mai - son qui est en Hol - lan -". The piano accompaniment continues. A dynamic marking of *pf* is placed above the vocal line.

Largo  
*rall.*

de a-vecla mer au - tour.

*rall.*

Or, en at-tendant son di-manche, mon

*mf* *a tempo*

â - me est là comme un pêcheur au bord de l'eau et

*p* *intimo*

sous les bran-ches à cau - ser bas a - vec mon coeur

*p*

Largo.

près de la mer au - tour,

*mf* *p*

*mf dolce*

d'u - ne paix dont la bon - té fran - che se -

*mf*

rait de par - ta - ger d'a - mour

*f* *più moto*

tou - te ma vi - e dont c'est le tour de

*cresc.* *f*

*a tempo*

met - tre en - fin sa ro - be blan -

*dim.* *rit.*

*Largo.*

- che a - vec la mer au - tour,

*p*

Tempo I.

car tout est prêt, jus - qu'à moi - mê - me,

dans la maison de bon sé-jour pour le bon-heur qui

Largo.  
vient quand mê - me quand on l'at -

tend, cel - le qu'on ai - me, a -

vec la mer au-tour.

„LE CIEL EN NUIT S'EST DÉPLIÉ —————  
 ————— poème d'EMILE VERHAEREN.

Tranquillamente.

*p*  
 Le ciel en nuit s'est déplié

*mf*  
 Et la lune semble veil-

*rit.*  
 ler Sur le si - len - ce en - dor - mi.

*molto rit.*

*a tempo*  
 Tout est si pur et clair, Tout est si pur et si pâle dans

*mf*

*mf*

Pair Et sur les lacs du pay - sa - ge a-mi, Qu'elle an-

*p*

*mf*

gois - se, la gout - te d'eau Qui tom - be d'un ro -

*p poco a poco rit. dim.*

*mf*

seau Et tin - te et puis se tait dans

*mf* *p*

*un poco animato*

P'eau. Mais j'ai tes mains en - tre les

*mf* *rit.* *f*

mien - nes Et tes yeux sûrs, qui me re -

tien - - nent, De leurs fer - veurs, si dou - ce -

**Allegro.**

ment; Et je te sens si bien en paix de

tou - - te cho - se, Que rien, pas

*quasi récit.*

mê-me un fu - gi - tif soup - çon de crain - te, Ne

**Tempo I.**

trou-ble - ra, fût - ce un mo - ment,

*espressivo*

la con-fi-an - ce sain - te Qui

dort en nous

*pp*

com - me un en - fant re - po - se.

*mf* *dim*

„MAIS DANS MON COEUR“ \_\_\_\_\_  
 \_\_\_\_\_ poésie de GEORGES RAMAEKERS.

Andantino.

*mf*

Mais dans mon coeur c'est le ré-veil du bon-

*p dolce*

heur des beaux soirs, qui me font tout ai - mer, qui me font

tout ai-mer, les cho-ses

et les â - mes! Et di -

la - tent mon coeur d'u-ne tel - le bon - té,

*più moto f*  
qu'en ma poi-tri - ne en feu mon coeur veut é-cla -

Tempo I.

*rit.*  
 ter d'a-mour, en un bou-quet de flam-mes!

*Maestoso.* *f*  
 Commeton Coeur, o

Christ, A-mour non d'u-ne seu-le fem-me,

*sf* *Lento.*  
 mais de tou-te l'hu-ma-ni-té.

*f* *mf* *pp* *mor.* *pp*



# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

---

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

---

## Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

## Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

---

## Rédaction de « La Lutte » :

### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL  
CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS  
ERNEST PÉRIER  
GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHAUME, GEORGES VIRRÈS

---

## Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Viel-Griffin.

---

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration, chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

COLLECTION DE LA LUTTE



VIENNENT DE PARAÎTRE :

LES FÊTES DE L'ÉTÉ

PAR GEORGES RAMAEKERS

Un volume de vers, format in-12 . . . . . 2 fr.



SIMPLEMENT

PAR PAUL MUSSCHE

Un volume de contes, format in-12. . . . . 2 fr.



CETTE REVUE EST IMPRIMÉE SUR LES PRESSES DE

L'IMPRIMERIE ALFRED VROMANT ET C<sup>ie</sup>

3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

Succursale à Paris: 60, rue Madame.

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART X POUR X DIEU

Alfred VROMANT & C<sup>o</sup>. EDITEURS  
60. Rue Madame. PARIS  
3. Rue de la Chapelle. BRUXELLES

7

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Paraît le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France 5 francs. ● Union postale 6 francs.

---

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 7

Octobre 1898.

**Georges Rodenbach :** *Les Réverbères.* (Extrait du MIROIR DU CIEL NATAL. Poème).

- I. *Les réverbères un à un vont s'allumant.*
- II. *Les réverbères des banlieues.*
- III. *Un triste réverbère.*
- IV. *Dans le soir au bord de l'eau.*
- V. *La Nuit est seule, comme un pauvre.*
- VI. *La Nuit s'acharne au réverbère qui la nie.*
- VII. *Les réverbères en enfilade.*

**Georges Ramaekers :** *Le sacrifice de la chair.* (Nouvelle)

*Prélude. Chapitre I. « Le Rival mort ».*

**Edgar Richaume :** *Un livre gai.* (Critique).

**Yves Berthou :** *Henry Mazel* (Monographie).

**Albert Jounet :** *Notre-Dame des Victoires* (Vers).

**Ernst Deltenre :** *Chronique musicale.*

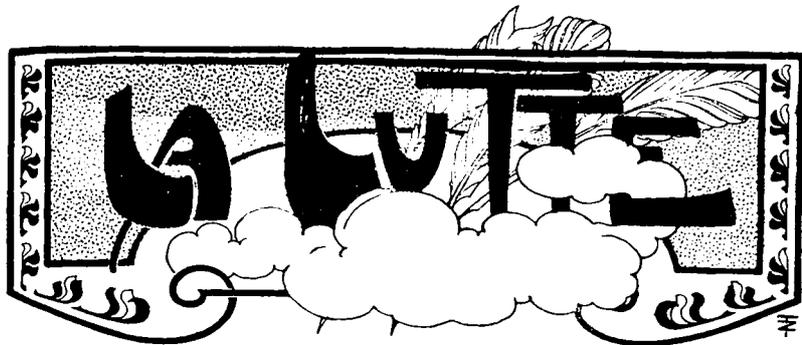
**Georges Virrès :** *Les romans.*

**Paul Mussche :** *Les poèmes.*

**Edgar Richaume :** *La critique.*

**Uijlenspiegel :** *Les revues. Glanes du mois.*

---



## LES RÉVERBÈRES

1

**L**ES réverbères un à un vont s'allumant,  
Comme les étoiles  
Ou des cires autour d'un poêle.

*Et la ville s'endort pensivement...*

*Plus une cloche ne tinte ;  
Toutes les lampes sont éteintes ;  
Elles, elles étaient les sœurs des réverbères,  
Sœurs heureuses, que du tulle ornemente !  
Eux sont leurs tristes frères  
Pour qui la Destinée a été inclémente.*

*Ils ne se montrent qu'à la nuit ;  
Ils sont toujours grelottants ;  
Ils doivent subir tous les temps,  
Le vent, la pluie ;  
Ils sont toujours sans gîte,  
Regardant les maisons où les lampes habitent ;  
Eux sont des pauvres...*

1. Extrait du volume inédit : *Le Miroir du ciel natal*, poème qui paraîtra le mois prochain chez l'éditeur Charpentier à Paris, et se compose de huit parties, dont « Les Réverbères » forment l'une. N. D. L. D.

*Ils sont toujours transis ;  
Qu'est-ce qu'ils attendent ainsi ?  
Et c'est vers où que dans l'aube ils se sauvent ?*



## II

*Les réverbères des banlieues  
S'en vont durant des lieues.*

*S'en vont comme un cortège, au loin, de pénitents,  
Le dimanche, en semaine, et par tous les temps ;*

*L'un est debout ; un autre, il semble, s'agenouille ;  
Et chacun se sent seul comme dans une foule.*

*Par les chemins que la pluie détrempe  
Ils allongent des rampes,*

*Des rampes de clarté par où monte le Rêve !  
Et on voit remuer leurs feux comme des lèvres.*

*Les réverbères des banlieues  
Effeuillent leurs lumières bleues.*

*C'est le vent qui effeuille à terre leur lumière,  
Lumière éclose en une serre.*

*Petite serre, à quatre vitres, des lanternes  
Où le bouton avec la fleur ouverte alterne,*

*Selon le caprice du vent,  
Écrasant la flamme ou la relevant.*

*Les réverbères des banlieues  
Sont des cages où des oiseaux déplient leurs queues.*

*Pauvres oiseaux réfugiés  
Qui ont souffert d'être mouillés.*

*Ils ont eu peur des horizons  
Et regardent la vie à travers des cloisons.*

*Oiseaux trop frêles qui préfèrent  
Vivre captifs dans du verre.*

*Ils savent la fragilité de leur vol d'or !  
Le vent les tord...*

*Ils n'ont pas longtemps résisté  
Et meurent longuement en spasmes de clarté.*

*Les réverbères des banlieues  
Bientôt sont des lumières feues.*



### III

*Un triste réverbère,  
Dans le soir, s'exaspère  
A regarder son ombre.  
Se peut-il qu'il corresponde  
A ce dessin transi  
Qui dort à terre comme dans un miroir,  
Et qu'il soit lui aussi  
Cette figure linéaire et tout en noir ?*

*Le papillon jaune qu'il est  
N'est plus sur le sol  
Que le deuil d'un vol.*

*Il regarde tout son reflet  
Qui se délimite en contours de ténèbres ;  
Ah ! cet afflux de présages funèbres !*

*Soudain le réverbère  
Voit l'ombre de sa boîte en verre  
Former, avec ses quatre pans,  
Comme un petit cercueil à terre,  
Qui attend ;  
Et le réverbère a peur qu'on emporte,  
Dedans, sa flamme morte !*



## IV

*Dans le soir, au bord de l'eau,  
S'allument les lanternes ;  
Leur mirage dans l'eau se cerne  
D'un tremblotant halo.*

*L'eau, dirait-on, se zèbre  
De ces clartés qui alternent  
Avec les ténèbres.*

*Les réverbères à la file  
Se prolongent, intermittents ;  
On dirait des pénitents  
Avec leur gourde de lumière.*

*La nuit de l'eau serait plénière  
Sans les réverbères du bord  
Qui la faufilent  
De leurs points d'or !*



## V

*La Nuit est seule, comme un pauvre.  
Les réverbères offrent  
Leur flamme jaune  
Comme une aumône.*

*La Nuit se tait comme une église close.  
Les réverbères mélancoliques  
Ouvrent leur flamme rose  
Comme des bouquets de lumière,  
Des bouquets sous un verre et qui sont des reliques,  
Par qui la Nuit s'emplit d'Indulgences plénières.*

*La Nuit souffre !  
Les réverbères en cœur  
Dardent leur flamme rouge et soufre  
Comme des ex-votos,  
Comme des Sacré-Cœur,  
Que le vent fait saigner avec ses froids couteaux.*

*La Nuit s'exalte.  
Les réverbères à la file  
Déploient leur flamme bleue,  
Dans les banlieues,  
Comme des âmes qui font halte,  
Les âmes en chemin des morts de la journée  
Qui rêvent de rentrer dans leur maison fermée,  
Et s'attardent longtemps aux portes de la ville.*



## VI

*La Nuit s'acharne au réverbère qui la nie.*

*Tout s'endort : seul son feu,  
Obstiné comme l'insomnie,  
S'attarde, avec son pouls fiévreux,  
Ce battement de flamme chaude  
Et comme artériel  
Qui continuera jusqu'à l'aube.*

*Le réverbère est seul sous le grand ciel.*

*Et il voit que, là-bas,  
D'autres feux tremblent,  
Étoiles qui jamais ne se rassemblent,  
Seules comme lui  
Dans un éternel célibat.*

*O étoiles, ses sœurs, qu'il nomme dans la nuit !  
Un même mal les agite ;  
Elles sont si tristes ;  
Elles ont le même sort,  
Le même tremblement de fanaux dans un port  
A des vaisseaux qui jamais ne partent ;  
Elles ont la même palpitation,  
Les mêmes pulsations,  
Comme si un seul cœur, elles et lui, les faisait battre.*

*Le réverbère songe : « Elles sont comme lui ;  
Il est comme elles ;  
Solitude ! Et n'avoir à vivre que la nuit ! »*

*Ah ! s'éteindre ! s'éteindre en une Aube éternelle !*



## VII

*Les réverbères en enfilade  
Ont allumé leurs pensives veilleuses  
Quotidiennes,  
Formant un jeu d'ombres silencieuses  
Qui vont et viennent...*

*La Ville est-elle plus malade  
Ce soir ?*

*On dirait qu'il fait plus noir ;  
Le vent a l'air de plaindre  
Quelqu'un qui ne guérira plus ;  
Une petite cloche tinte  
Le dernier angélus ;  
L'air est sonore à cause du silence ;  
Les peupliers, dont la cime s'élançe,  
Ont peur de faire trop de bruit ;  
Et les passants embrument leur marche  
Comme dans une chambre, autour d'un lit...*

*L'eau chuchote plus bas sous l'unique arche  
Des vieux ponts ;  
On dirait qu'elle prie avec des soupirs ;  
Mais à quoi bon ?*

*Sans doute que la Ville expire  
Ce soir ?*

*Les veilleuses des réverbères  
A peine encore un peu espèrent ;  
Elles sont comme des yeux,  
Comme des feux dévotieux,  
Yeux et feux illusoirs.*

*O réverbères ! Ils s'alarment  
Et sentent la mort en chemin ;  
Ils ont quelque chose d'humain ;  
Ils tremblent et semblent pâlir  
Comme si dans leur flamme il y avait des larmes !  
Qu'est-ce qui va mourir ?  
Un cygne averti chante sur l'eau noire...*

*Il se peut que la Ville meure  
Ce soir...*

*Les réverbères pleurent !*

GEORGES RODENBACH.



## LE SACRIFICE DE LA CHAIR.

Prélude.

LE soleil d'août aspergeait d'or le silence du bois de Soigne, — bois de Zonia : le soleil, — quand j'y suis revenu, par cet après-midi de repos et d'azur pour consoler un peu mes yeux, mes yeux rougis de ne plus voir les voiles brunes sur la mer, ni la lumière de la plage...

Car, depuis l'heure où je dus la quitter, toi seul, ô sable d'or ! jettes parfois encore ta gaité fugitive et claire à travers l'ombre de mes rêves.

En pénétrant dans la forêt, le même émoi religieux, mêlé de crainte et de bonheur, que l'âme éprouve en pénétrant sous la nef des cathédrales, m'envahit comme une eau soudaine.

La mousse offrait à ma langueur une couche de peluche verte ; les arbustes du sous-bois calme, arcant leurs branches en berceau au-dessus de mon front brûlant, invitèrent mes membres las à reposer, dans la fraîcheur, sous une dentelle de feuilles.

Mais ne t'attarde point pèlerin sur la route, ne suis pas d'un œil attristé le jeu de ces papillons blancs qui giroient follement dans la pénombre verte, car longue est la route à travers les bois

et lointain le vieux sanctuaire, où tu veux, devançant le soir, épancher en secret ton cœur.

Or voici que le souvenir, harmonisant ta rêverie à la mystérité naturelle des bois, a réveillé au fond de la mémoire le très poignant drame d'amour d'une légende d'autrefois.

## I

### Le Rival mort.

Un bleu matin de ce temps là — c'était il y a bien des siècles — Rickward, jeune seigneur dissolu du pays brabançon, aperçut la douce Wivine, de la noble maison d'Oisy, et sa beauté — splendeur d'au dessus de la terre — l'hallucina.

La bête, qui patauge au milieu de la fange, avait dardé ses yeux lubriques sur la colombe qui passait.

La jeune fille n'ignorait pas que le renom de sa beauté s'était répandu dans Bruxelles parmi les jouvenceaux de noble extraction ; et le constant souci des âmes virginales d'éviter tout péril à leur virginité en était devenu plus obsédant chez elle.

Il est sur terre ainsi des âmes si limpides, en lesquelles Dieu se mire avec un tel Amour, qu'on ne le peut mieux comparer qu'à ces beaux lacs couleur de ciel où se mire, en les soirs d'été, le sourire en feu du soleil.

L'horreur des Péchés de la chair, qu'elles redoutent sans les connaître, devient en quelque sorte, à l'instant du danger, un don divinatoire pour ces âmes de chasteté, qui sont vraiment les lacs d'azur des jardins blancs de l'Innocence, en l'eau desquels Dieu se complait à contempler avec bonheur le pur reflet de sa Beauté.

Aux seuls regard que ce Rickward avait depuis ce jour enfoncé dans son âme, Wivine que chaque rencontre remplissait de frayeur, comprit de quelle passion pour elle brûlait la chair de l'impudent.

Bientôt, n'y tenant plus, il osa l'accoster.

Quel dût être en ce moment-là l'émoi de la pauvre Wivine !

Mais non, il n'était point brutal ainsi que, dans son aversion, elle se l'était figuré tout d'abord.

Ses aveux avait emprunté leur pudeur à celle à qui, tout bas, tendrement, ardemment, son cœur tremblant les confiait.

Il lui saisit la main.

Au contact de cette chair, par tout son corps elle frissonna.

Il lui sembla que son âme aussi frissonnait !

Mais s'apaisant au même instant dans l'oraison mentale, elle sentit que la main du robuste jeune homme tremblait encore plus que sa main d'enfant.

Alors une immense pitié traversa le cœur de Wivine.

Elle dégagea sa main plus blanche de l'étreinte des doigts fiévreux, et puis, avec des mots très doux, que lui inspirait sa compatience, elle fit connaître au malheureux qu'hélas il arrivait trop tard, que Wivine ne pouvait plus faire un libre don de son cœur.

Elle avouait donc avoir un amant, la chaste Wivine ?

Une lueur mauvaise passa dans les yeux de Rickward.

La jalousie fit sa proie de son âme, réveilla dans son corps l'affolement des sens, que la présence et la candeur de celle qu'on lui disputait avait d'abord calmé.

— Rickward est sans peur, demoiselle ; il chevauche un fougueux coursier ; malheur donc à celui qui barrerait sa route !

Il avait prononcé cette menace altière avec le ton cruel d'un beau défi vengeur. Puis brusquement, il s'emporta.

Wivine écoutait sans frémir la colère que le seigneur déversait contre « son amant ».

Sa pitié seule augmentait à l'entendre.

Et pourtant Rickward, fou de rage, menaçait celui qu'elle aimait de rouges projets de vengeance !

Ce rival, cet homme inconnu, qui régnait en tyran sur le cœur de Wivine quel pouvait-il bien être ?

Possédait-il un nom aussi noble que son nom à lui, occupait-il un rang aussi élevé que le sien, et gérait-il des biens en pareille abondance ?

Et puis d'ailleurs qu'importait tout cela ! Qu'importait même et la santé et la beauté et la jeunesse, dont la nature l'avait comblé peut-être. Est-ce qu'aucun amour sur terre était assez fervent pour rivaliser, fut-ce un seul instant, avec l'amour dont lui, Rickward, l'aimait ?

— Sur terre peut-être non, Rickward, mais mon Aimé n'est plus sur terre.

— Il est donc mort ! s'écria-t-il. Il est donc mort ! répéta-t-il, comme pour ranimer à ces mots l'espoir expirant de son cœur !

— Oui, il est mort pour moi — pour vous aussi, Rickward, reprit-elle en fixant ses yeux, ses yeux célestes et tranquilles, sur les yeux troublés du jeune homme.

— Pour moi aussi, pour moi?... Mais quand donc est-il mort ?

— Il y a bien longtemps, Rickward.

— Heureux celui qui vous aime, Wivine, car votre amour lui est resté fidèle au-delà même du Tombeau!

Mais croyez-vous que la fidélité vous ordonne à jamais de cloîtrer votre cœur?

Ne redoutez-vous pas de commettre un vrai crime, et de me tuer avant peu, en vous obtenant de la sorte dans l'impitoyable égoïsme de votre deuil?

— Non, cette obstination n'est pas de l'égoïsme, mais au contraire, ô mon pauvre aveuglé, elle provient de la charité que lui même il nous enseigna.

— Vraiment, Wivine, votre charité est étrange! C'est donc une charité qui torture à plaisir, la charité que vous enseignait votre ami? Car c'est bien elle qui à présent se repait en vous, impassible idole, du spectacle de ma douleur!

Ah! pourtant si vous condescendiez à correspondre à mon amour, le bonheur surgirait dans ma désespérance, comme au matin du jour surgit du deuil du ciel la fête rose de l'aurore!

Viens! laisse-toi bercer par ce rêve enchanteur! Le cher amour que tu pleurais n'est plus enseveli dans le noir souvenir: il est vivant! le revoici! Je suis ton ami d'autrefois, qui revient de son long exil, de l'exil affreux de la mort! Que ton amour pour lui se perpétue en moi! Ton amant est ressuscité! Et c'est lui que tu aimeras, ô Wivine, dans nos baisers!

— Ah! Rickward vous avez dit vrai. Oui, plus vrai que vous ne croyez: mon ami est ressuscité, après trois jours, d'entre les morts.

Et ceci n'est pas un vain songe et je ne raille point votre passion pour moi. Son tombeau depuis lors est vide et plusieurs l'ont revu, ont approché de lui, ont mangé avec lui, l'ont reconnu vivant!

L'amoureux s'arrêta, livide.

Ses yeux dilatés de terreur dévisagèrent la désirée, cherchant à surprendre soudain, dans la sérénité de ses traits impeccables, la grimace hideuse de la Folie.

Toute entière au bonheur de ce qu'elle avait dit, Wivine souriait ainsi qu'une madone.

Comme deux fleurs, ses paupières ombrées s'ouvraient vers la clarté de ce beau matin bleu.

Quand tout à coup, s'étonnant du silence, elle se retourna vers Rickward et dans la fixité du regard du jeune homme, devina le soupçon qui le terrifiait. Alors de sa voix la plus rassurante:

— Ne craignez point, seigneur, que ma raison s'égaré. La

mort de mon aimé ne saurait la troubler, puisque, je vous l'ai dit, il a vaincu la mort.

« Et le voici qui vient, se hâtant parmi les montagnes, passant au dessus des collines, semblable à un chevreuil et au faon d'une biche. Le voici tout près de notre demeure... »

Et voici son image au détour du chemin.

Au geste de la jeune fille, qu'à entendre discourir ainsi il croyait frappée de folie, l'infortuné Rickward, de ses yeux tout brouillés de larmes, aperçut — ô révélation! — l'image de son Rival mort.

C'était le crucifix de pierre, qui dominait le carrefour.

(A suivre.)

GEORGES RAMAEKERS.



## UN LIVRE GAI !

**D**ANS un livre de critique, récemment traduit, M. Georges Mérédith élit, entre tous les genres de comique, la finesse intellectuelle de Molière. Les préférences de M. Maurice le Blond, en l'espèce, vont plutôt à l'humour, au pince sans rire, cher à Baudelaire et à Villiers déjà.

Son *Émile Zola devant les Jeunes* en est une preuve. Ce qu'elle m'a follement égayé, cette réjouissante brochure! Alphonse Allais, à coup sûr, peut s'estimer tombé. Aussi, nous attendons-nous, à le voir remplacé, dans les chroniques gaies des journaux parisiens, par le *Mahomet du Naturisme*.

Maurice le Blond vous a, dans la narration de ses découvertes scientifiques et littéraires, un sérieux étourdissant et d'essence bien supérieure à celui du pitre susnommé. La sincère conviction est si parfaitement imitée, traduite, dans son style solennel et digne, que l'illusion à certains moments est complète. On s' imagine qu'il croit lui-même ses renversantes inventions. Heureuse-

1. Je tiens à dire que cet article n'engage, en aucun point, mes amis de *La Lutte*. La responsabilité en doit tomber, entière, sur moi seul.

E. R.

ment, pour lui, on se souvient qu'il n'est pas dépourvu d'intelligence...

Voici quelques échantillons de ce comique illusionnant et délicieux, la perfection du genre.

*Zola devant les Jeunes*; qui ça « les Jeunes » ? Vous croyez un bataillon nombreux : toute la jeunesse contemporaine ? Illusion ! Il s'agit d'une petite chapelle, très étroite, dont le Boudha est M. Saint Georges de Bouhélier, dont les bonzes sont quelques tintamarresques frappeurs de gong.

Il est vrai que ces messieurs représentent, du moins ils le crient à tue-tête, la littérature française de demain, sinon d'aujourd'hui, mieux encore l'âme française. Cette tarasconnade nous remémore l'exhilarante déclaration de quatre Belges, cousins germains, en arrivisme panthéiste, de M. Saint Georges de Bouhélier et de sa séquelle.

Or donc, un des dépositaires de l'âme française — pour employer ce terme incorrect qui, la science, l'infaillible Science le prouve, ne représente qu'un mythe — un des dépositaires de l'âme française se campe devant Zola. Bon animalier, il nous le pourtrait, vu, selon la recette du maître, à travers son tempérament naturaliste.

Il nous apprend que le scatologique auteur de *la Terre* est incontestablement un génie; plus, il est le précurseur du Messie nouveau, le déjà nommé Bouhélier.

Mais, pour être impartial, je préfère céder à M. le Blond la plume. Voici comment, en terminant sa brochure, il résume, de quelques traits rapides, le portrait qu'il vient de brosser du puissant saligaud. « Non seulement, il aura exalté dans nos cœurs la religion du travail, rehaussé le goût de la justice », « mais, tout en ayant enrichi les lettres françaises de chefs-d'œuvres inestimables » — M. le Blond ne fut jamais hyperbolique — « il aura fortifié notre état moral », — hélas, pour que Zola le pût encore fortifier, ce pauvre état moral devait être bien anémique. « Il nous aura montré les difformités des individus, disparaissant et se fondant, dans la splendeur, la force et la vitalité des races » — soit. « Il aura simplifié les gestes et les aventures des hommes » — physiologiquement parlant, oui. « Il aura trouvé dans le matérialisme les principes d'une esthétique nouvelle » — et dont l'avenir est, je le crois, bien précaire. « Il aura rétabli les êtres dans leur rapport naturel » — depuis quand « naturel » est-il synonyme de naturaliste ? « Il aura glorifié les chairs et les belles terres fécondes. » Je commence à saisir pourquoi Zola n'est rien

moins qu'un génie. « Il aura lutté contre les catholiques. » Je le comprends de plus en plus. « Il nous aura délivré du Romanisme. » M. le Blond semble ignorer que l'on appela si justement son ours — est-ce bien ours qu'il faut dire? — un romantique attardé.

Maintenant que nous avons donné intégralement toute l'idée de M. le Blond, entrons, si vous le permettez, dans le détail de quelques développements. Ici, les passages deviennent savoureux.

Zola fut un novateur. Il devait donc être incompris des représentants des connaissances du passé. Son évangile, car évangile il y a au sens propre du terme, fut seulement compris « des frustes, des natures vierges et frémissantes ». Que c'est gentil! Et cela permet à notre charmant auteur gai de faire un parallèle entre la diffusion de la doctrine scatologique et la diffusion de la doctrine chrétienne. Mais l'heure a sonné pour Zola d'entrer, vivant, dans la gloire après — excusez du peu — Voltaire, Goethe et Hugo.

Le génial pornographe a malheureusement la douleur de ne pas être lu. Il paraît que si on l'achète tant, c'est pour en faire un usage indigne...

Zola est un sage et un savant et cependant, pleurniche Maurice le Blond, « on lui a fait une réputation d'obcénité, de grossièreté, à lui dont l'œuvre est chaste et tendre... On lui a fait une réputation d'immoralité, à lui qui fut le vulgarisateur de la morale nouvelle, de cette morale qu'on pourrait appeler « la morale du plein air, et dont l'unique règle, l'auguste précepte consiste dans le respect, l'adoration des lois de la nature ».

C'est étrange, mais, en ce cas, le pudique Zola, le moralisateur des siècles futurs ne serait pas éloigné des catholiques. Ces derniers, si je ne m'abuse, basent leur éthique tout aussi bien sur les lois de la nature. Il est vrai qu'il faut s'entendre. Il y a nature et nature.

Nous nous basons sur la nature humaine dans ses divers rapports.

Zola n'ayant pas l'honneur de la connaître, la juge, sans nul doute, d'après la nature porcine : la psychologie l'affirme, on juge tout d'après soi.

Mais poursuivons. Il me faut encore servir quelques-unes des facéties de notre incomparable comique.

« A l'étranger, on ne l'aborde pas — le pornographe moralisant — sans ce trouble mystérieux qui caractérise l'approche du génie... à l'étranger, les natures saines, les natures *bien nées et*

*déliçates* l'envisagent avec ce recueillement qu'on éprouve seulement en présence d'un Hésiode ou d'un Eschyle... »

« De rares savants seulement, quelques docteurs ont su pénétrer le sens de son œuvre et personne, même ceux qui se dirent ses disciples, n'en ont compris toute la pureté. »

« Et j'estime que l'exemple de sa vie peut être proposé aux jeunes hommes de notre âge... Cette vie sublime de Zola qui dont en fixera l'histoire... Ce sera une édifiante histoire qu'un tel récit consacré tout entier à l'apologie du travail et de la volonté. »

Oh oui, bien édifiante ! Et M. le Blond qui se sent capable d'en être le chancre, nous caractérise la jeunesse du petit Émile : « Il a grandi comme un jeune faune. »

Or, détail curieux pour un être velu de cette espèce, ce faune se double d'un savant.

Oh ! son bagage scientifique n'est pas fort épais ! Il se borne, M. le Blond l'avoue, « à un groupe très restreint d'idées générales, à deux ou trois vérités nouvelles... »

M. Zola croit « en l'unité de la substance et de l'origine. Il sait que les éléments et les âmes obéissent aux mêmes frissons éternels ». Il sait, vous entendez, il sait, l'étonnant homme et le faune plus étonnant encore. Il sait ! j'aurais admis il suppose ; mais non, il sait. Et qu'est-ce qui justifie la certitude de cette connaissance ? Je serais heureux que M. le Blond me l'apprit.

« Au chaos romantique, cet homme — toujours Zola — a su opposer l'équilibre. » Jusqu'à ce jour, la critique attribuait à Balzac la réaction réaliste. Il paraît que la science a changé tout cela. De « savantes recherches » ont « établi » que c'était Zola l'auteur de la comédie humaine. En voici, d'ailleurs, une preuve décisive.

« Zola a rétabli les rapports entre les choses, il eut le souci constant des valeurs et des perspectives. Zola nous enseigna que rien n'était supérieur à la réalité. »

J'avais toujours cru que Zola transfigurait, par son intense vision romantique, la réalité. Je croyais aussi — Maurice le Blond me l'avait affirmé — que Zola était parti d'idées préconçues, d'hypothèses scientifiques que demain renverse et que l'on veut faire passer pour d'immuables vérités. D'après ces préjugés, il observe et reproduit le monde. Or, voici maintenant que le même critique vient me parler de l'exactitude de Zola dans sa transcription de la vie. Il y a contradiction, j'imagine ! D'ailleurs — c'est toujours Maurice le Blond qui l'avoue — qu'a fait Zola dans tout son œuvre ? Il a « réhabilité les faits physiologiques ». Or, qui ose-

rait soutenir que les faits physiologiques constituent tout l'homme ? L'œuvre de M. Zola pêche donc précisément par son manque de réalité. Le type humain y est abaissé, animalisé.

De plus, réfutation piquante, si les fameuses idées générales, prétendues découvertes scientifiques, dont use Zola pour se diriger dans son interprétation de la nature, lui font défigurer la réalité, n'est-il pas indéniable que ces principes sont faux ?

Voilà, en conséquence, Zola dont tout l'œuvre laborieux sert à réfuter les inductions hâtives auxquelles il a voué le culte de toute une vie de travail !

Avouez que c'est gai. Ne vous avais-je pas prévenu que M. Maurice le Blond était un écrivain réjouissant ?

Mais les protestations et les démentis que lui inflige la réalité ne sont pas faits pour l'arrêter lorsqu'il est en veine de galimatias scientifique.

« Quelle grandiose vision » ! exclame-t-il quelques pages plus loin, devant sa genèse du monde, vue à travers les systématiques prétentions de nos modernes savants.

Voici, entre autres, le poétique tableau de l'apparition sur le globe de l'espèce animale : « c'est, *tout-à-coup*, la mouvante cellule animale naissant de la pourriture végétale, du sang déliquescents et corrompu, sans doute, de quelque rose préhistorique ».

Puis, c'est la création de l'espèce humaine : « c'est la longue genèse, à travers la faune terrestre » — ohé ! nos grands oncles les chinpanzés ! — « après de successives métamorphoses, c'est la longue genèse de l'Ève humaine, de la perfectible et triomphale créature... »

M. le Blond, il faut l'avouer à ma confusion, ne se paie pas de mots. Le récit de Moïse fait naître, sur ses lèvres, une délicieuse hilarité. Il trouve bien plus scientifique la version qu'il nous donne. Par malheur, si elle a reçu l'estampille officielle du transformisme, je la crois aussi peu logique qu'insoutenable. Je me suis, en effet, toujours imaginé que toute chose demande sa raison suffisante...

Après nombre de pirouettes, tout aussi amusantes et que je regrette de ne pouvoir, faute d'espace, faire cabrioler sous vos yeux, Maurice le Blond en arrive à excuser le père de Nana — Seigneur ! les lois de l'atavisme — du reproche d'indécence. « Manger, boire et le reste, a-t-on dit, il ne se passe pas autre chose dans la *Terre* et dans l'*Assommoir*. » Mensonge ! calomnie ! C'est honteux vraiment, pour la nation française, qu'elle ait pu croire pornographique le chaste, le pudique Zola, Zola, la grande rosière

des temps futurs ! Aussi Maurice le Blond n'a-t-il aucune peine à laver, des boues dont on le souille, le virginal écrivain.

« Pourquoi donc — refute-t-il — négliger des fonctions qui tiennent *tant de place* dans notre existence ? Pourquoi nos romanciers et nos poètes ne considéreraient-ils, dans la nature, que le côté badin et superficiel, frivole et bienséant ? »

Misère ! la piteuse réfutation et le piètre argument !

Il n'y a donc, selon Maurice le Blond, dans l'existence humaine, que deux genres d'actes : les actes « profonds » : manger boire et cœtera, les fonctions animales de l'homme ; puis des actes badins, à fleur de peau.

Il oublie, je crois, tout le côté raisonnable volitif et sentimental de l'homme, sans compter le côté divin, sources d'éternelle poésie, de chants sublimes qui ceignent, de l'immortalité des palmes, les fonts illuminés !

Le train-train habituel de la vie sociale et les faits physiologiques, que sont-ils donc relativement à l'amour noble et fort, dompteur de la chair animale, dominateur de l'égoïsme, relativement aux sanglots d'un chaste adolescent vers une vierge ; aux larmes que répand un moine sur son Dieu, cloué des quatre membres, percé du front et du cœur.

Que m'importe, dites, qu'un homme s'emplisse, outre mesure, le ventre ou qu'il se vermillonne, avec une furie digne d'une trogne flamande, le bout du nez ! A peine en sourirai-je.

Montrez-moi non le vieil homme dégénéré, montrez-moi le nouvel homme, le chrétien. Montrez-moi ses origines lamentables et glorieuses ; parlez-moi de ses destinées étonnantes, triomphales comme un crépuscule de juin ! Faites-moi voir la flamme céleste qu'il porte au front, le sang divin qui coule dans ses veines et qui, sous la lance de la résignation et du sacrifice, sait jaillir de son cœur, mêlé à l'eau du baptême !

Mais je pousserai plus loin. La physiologie de l'homme est secondaire en littérature. Mieux, il est préférable de n'en point parler. Il est des choses dont on ne parle pas.

J'entends le rire sonore de M. le Blond et de son cénacle. Pourtant qu'ils daignent m'écouter. Ce ne sont pas les bienséances de la société qui nous le demandent, c'est la conscience.

Et de fait, si l'on écoute le dictamen de la conscience au sujet d'actes, tels que le vol ou l'homicide, pourquoi ne lui plus obéir quand il défend la sensualité ? La conscience est tout entière, ou bien elle n'est pas. Je ne vois pas d'hypothèse entre ces deux-ci.

On me réplique, maladroitement d'ailleurs, qu'une conscience

importe peu dont les jugements varient de climat à climat, d'âge en âge. Cela ne me gêne pas. Bien au contraire.

Il est certain que la prohibition touchant la bestialité est d'autant plus rigoureuse que l'homme est plus perfectionné. Mais c'est là même un argument en faveur de ma thèse : vouloir faire, à nouveau, triompher la sensualité, n'est-ce pas abolir les progrès conquis par plusieurs siècles d'efforts ?

Je répondrai enfin que si le degré de honte, dont rougissent les divers peuples devant l'animalité, est variable, il n'en existe pas moins, ici plus pudique, là moins, ici moins développé, là plus. Pourtant l'homme, même sauvage et dégradé, a sa pudeur, si rudimentaire soit-elle. Son simple sourire touchant certains actes en dit assez et prouve que l'ingénuité bestiale chez l'homme, pour être naturiste, n'est nullement naturelle.

Vraiment, de toutes ces reparties, la moralité suivante s'impose à ma plume. Je crains que les plaintes de M. le Blond au sujet de de l'état des études philosophiques en France ne soient justifiées.

Il nous prône sa philosophie expérimentale, comme de loin supérieure au spiritualisme périmé de Victor Cousin, si cher aux Universitaires.

Hélas, hélas, à son tour, qu'il est loin de la vérité ! S'il pouvait connaître la scolastique. Par malheur, Thomas d'Aquin a l'immense tort d'être un saint. Par surcroît d'infortune, il vécut au siècle de Saint Louis, dans les horreurs de la nuit de mille ans.

*Donc, il est idiot. La logique contemporaine le déduit.*

EDGAR RICHAUME.



HENRI MAZEL.



**V**OILA quelque dix ans qu'a commencé avec l'apparition d'un certain nombre de revues, le mouvement littéraire qu'on a appelé le Symbolisme et qui, pour la commodité des futurs manuels du baccalauréat, gardera probablement cette étiquette dans l'histoire de notre littérature. Ce fut, si l'on aime ce genre d'images, comme une tempête soudaine qui éclata sur la vaste plaine du natura-

lisme et sur la noble mais assez aride montagne du Parnasse. Or, voici que la tempête se calme ; le marécage, nettoyé à vastes trombes, engraisé, fertilisé, couvert de fleurs et de fruits, n'est plus l'ancien naturalisme et la montagne, arrosée, reverdie, n'est plus l'ancien Parnasse. Le firmament s'éclaircit ; les épais brouillards qu'on avait tant reprochés à ce malheureux symbolisme se dissipent, une étoile paraît, puis une autre, puis une autre. On peut enfin dresser la carte de ce ciel nouveau et nombrer les constellations auparavant inconnues. Pour quitter le terrain des métaphores, nous commençons à pouvoir mettre un peu d'ordre dans le chaos de cette « période d'assaut et d'irruption » que le symbolisme a connu, comme toutes les écoles. Dix ans sont beaucoup dans une vie d'écrivain, surtout les premiers dix ans de l'âge viril ; les vocations artificielles ont le temps de montrer leur vide, les réputations usurpées de laisser voir leur fraude, les talents illusoire de paraître en leur aspect réel et médiocre ; par contre, de justes gloires s'affermissent, de personnels talents se développent. Les laborieux donnent la mesure de leur effort et les spontanés de leur nature ; une sorte de hiérarchie (qu'on pardonne à ce mot, en raison de son radical sacré, l'idée de classification pédante qu'il éveille) s'établit. Combien d'oubliés déjà parmi ceux, qu'au cours de son enquête, M. Huret consulta comme les chefs et les représentants de ce mouvement symboliste et, par contre, combien qui n'y parurent alors nous auraient semblé dignes d'y figurer.

Nous disions que le mouvement symboliste commença avec l'apparition d'un certain nombre de revues. Parmi elles toutes, une place spéciale me semble devoir être réservée à celle que M. Henri Mazel fonda et dirigea si longtemps, l'*Ermitage*, et qui était bien sa chose, la projection de son esprit, car du jour où il l'abandonna elle se transforma du tout au tout si complètement que personne ne fut surpris de voir l'ancien directeur la quitter tout à fait et devenir un des collaborateurs assidus du *Mercury*. Cette direction de l'*Ermitage*, à elle seule, constituerait un suffisant titre littéraire pour M. Henri Mazel. Pendant six ans, il la poursuivit avec un tact exquis, un sentiment artistique, une largeur de vues, une maîtrise, en un mot -- surprenante chez un homme de son âge -- qu'on ne saurait assez admirer. L'*Ermitage* vécut pendant ces six ans d'après une unité de direction qui ne défailloit jamais. On chercherait vainement dans ses fascicules les puérités ou les extravagances dont parfois les revues de jeunes gens ne se privent pas assez. La hardiesse n'y dégénéra jamais

en folie paradoxale, ni l'indépendance en folie révolutionnaire, ni la vivacité d'attaque en personnalités injurieuses ou méchantes, ni la liberté d'allures en pornographie. L'*Ermitage* fut toujours, comme son nom l'indique, une retraite discrète, mi Trianon, mi Port-Royal, si l'on veut, où on ne négligea aucun aspect léger ou austère de l'esprit.

On peut avancer que cette revue, avec une ou deux autres, fut l'honneur des lettres françaises pendant ces dernières années, et qu'elles feront, dans l'avenir, l'étonnement et l'admiration des curieux d'art qui iront consulter leurs collections. M. Henri Mazel est bien l'homme de sa revue, et tout ce que nous avons dit de l'*Ermitage* peut s'appliquer à lui ; il est, lui aussi, mi Trianon, mi Port Royal, épris du séduisant comme du grave, hardi sans témérité. L'homme n'a, je crois, que des amis : vous vous sentez en le lisant, comme dans une maison hospitalière où tout vous convie à vous réjouir, où tout vous accueille avec douceur, jusqu'à l'air que vous respirez. Ne l'ayant jamais vu d'ailleurs, je ne puis tracer son portrait physique, et dois renvoyer le lecteur au bois de Valloton paru récemment dans le *Mercur de France*. Mais il n'est pas que l'homme de sa revue ; il a une valeur propre, une œuvre considérable. Comme écrivain, il me semble être un des hommes les plus remarquables de ce temps ; du moins, c'en est un des esprits les plus lucides. La vigueur de son raisonnement étonnait autant que sa modération, à cette époque troublée où les esprits erraient dans les ténèbres, cherchant encore leur voie quand il avait trouvé la sienne et s'y maintenait. Son œuvre est une ; point d'hésitation, point d'incohérence ; ses ouvrages se suivent avec logique et l'un appelle l'autre. La clarté y règne toujours. M. Henri Mazel au surplus, est né dans le Midi — à Nîmes, en 1864 — et il semble naturel que le beau soleil de Provence ait illuminé, dès son enfance, les cases merveilleusement agencées de son cerveau <sup>1</sup>. Son œuvre déjà publiée est assez importante pour légitimer une étude, d'autant que, paraît-il, ses drames à paraître appartiennent à une nouvelle conception d'art. *Le Nazaréen, la Fin des Dieux, le Khalife*

<sup>1</sup> Bibliographie avec la date de composition : *Vieux Saxe*, cinq comédies en un acte, 1889 ; *Le Nazaréen*, drame en trois actes, 1890 ; *Flotilles dans le golfe*, proses poétiques, 1890-91 ; *La Fin des Dieux*, drame en trois actes, 1891 ; *En Cortège*, proses poétiques, 1892 ; *Le Khalife de Carthage*, drame en cinq actes, 1892 ; *Saint Antoine affirme*, critique, 1893 ; *La Frise du Temple*, proses poétiques, 1894 ; *La Synergie sociale*, 1895 ; *L'Hérésiarque*, 1893 ; *Les Amants d'Arles*, 1894 ; *Archytas*, 1895 ; *Avant l'Age d'Or*, 1896 ; *Les Amazones*, 1897. Ces quatre dernières pièces n'ont pas paru. *L'Hérésiarque* a paru récemment dans les éditions du *Mercur de France*.

*de Carthage* forment une trilogie complète, étroitement apparentée à ses poèmes en prose, ceux-ci se reliant aux cinq comédies de *Vieux Saxe*, qui forment pour ainsi dire un volume spécial. *La Synergie* sert de base théorique aux idées qu'illustrent drames et poèmes.

Entre tous les nouveaux écrivains, M. Henri Mazel est en effet l'un de ceux qui ont remué le plus d'idées. Il est parti non seulement à la recherche de la Beauté mais aussi de la Vérité. Dans toute son œuvre en perce le double souci. Alors que d'autres se contentaient de tailler le marbre de leur rêve et d'en faire de belles statues inanimées, lui s'est toujours efforcé d'insuffler une âme à ses créations. En cela il a fait œuvre de poète, car la poésie n'existe qu'autant qu'elle est vivante, imprégnée pour ainsi dire de l'âme de l'artiste.

En dépit des malentendus, le symbolisme n'exclut pas plus la vie que la clarté. Pour être symboliques, les personnages de Pantagruel, de Béatrix, d'Hamlet n'en sont pas moins vivants et lumineux : de même, à mon sens, les personnages de M. Henri Mazel. Point n'est besoin de l'aide des initiés pour comprendre et admirer son œuvre ; le plus brillant soleil l'éclaire en tous ses détails ; ses livres sont des monuments de magnificence verbale. Je ne sache pas qu'en dehors de Flaubert aucun écrivain déroule des périodes plus colorées, plus somptueuses, plus amples. Ici rien d'opposé aux harmonies naturelles. C'est, au contraire, le murmure même des bois, les voix de la montagne, le grondement de la mer. Et cet art est vraiment grand qui nous captive comme la nature elle-même.

« Une œuvre d'art n'est viable que si elle est vivante. » J'imagine que M. Henri Mazel n'a jamais perdu de vue cette boutade qu'il énonçait dans son opuscule — sa profession de foi en art — *Saint Antoine affirme* ; car ses œuvres valent par leur émotion non moins que par leur forme, donc par la vie. Nous avouons n'avoir rien compris au reproche qu'on lui fit un jour de manquer de l'une et de l'autre. Faut-il donc qu'un Héros ait réellement vécu pour qu'il apparaisse vivant dans une œuvre ? En ce cas, il faut proclamer que les œuvres des seuls historiens sont vivantes. Le fait d'avoir existé ne suffit pas à redonner la vie aux Héros évoqués ; s'il en était autrement nous serions en droit de demander sans cesse aux poètes, aux historiens même, aux hagiographes, où finit la réalité et où commence la fiction, car, nous nous doutons bien, encore que nous n'y voyons point à redire, que tant de personnages héroïques ne sont en valeur que par les actes et les atti-

tudes qui leur furent attribués. En quoi Hamlet est-il moins vivant que Richard III, le Roi Lear que Henri VIII? L'ambition de tout écrivain doit être de faire œuvre d'art et œuvre vivante. Le tout est de ne point rester en dessous de son rêve. Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur ce chapitre du vivant et du non vivant. Il y a des photographies qui ne nous donnent nullement l'illusion du réel et il y a des extravagances et des absurdités que nous jurerions avoir été touchées ou éprouvées. Faire vivant c'est en somme faire intense, et l'intensité de l'œuvre dépend de la personnalité de l'auteur. Des documents absolument sincères, lettres d'amour et procès-verbaux peuvent nous laisser froids ou même nous faire sourire, alors que ceux qui font « des vers émus très froidement », comme disait Verlaine, peuvent nous toucher jusqu'aux entrailles. Il faut encore compter avec le changement des goûts et des idées. Les contemporains de Flaubert trouvèrent, nous le savons, *Salambô* une histoire artificielle, gelée, ennuyeuse; d'où vient donc que nous trouvons aujourd'hui tous ces types, Gïsson, Spendius, Narr'havas, mille fois plus vivants que les personnages oubliés déjà des romans qui, à cette époque, faisaient couler toutes les larmes? Il faut enfin suivre l'auteur sur le terrain qu'il a choisi; l'auteur d'un roman contemporain se permettra une foule de tics, de phrases d'argot, de détails courants qui donneront facilement à ses personnages l'apparence de la vie et que, je suppose, Racine et Corneille ne pouvaient pas accorder aux leurs! Est-ce à dire que les personnages de Racine seront moins vivants que ceux de M. Emile Richebourg? Même au théâtre, la psychologie de l'opéra n'est pas la même que celle de la tragédie ou du drame; de ceux-ci on exige des sentiments vrais, de ceux-là des sentiments forts. Lohengrin ou Parsifal n'ont certainement rien de réel, qui oserait dire qu'ils ne sont pas vivants? De même, parmi les personnages du théâtre parlé, certains se rapprochent du roman réaliste ou du roman d'analyse, d'autres de l'opéra poétique et passionné. A ces derniers, on peut passer un peu de panache et de splendeur verbale; leur vie consiste, en partie, à chanter leurs rêves et leurs passions.

Avec un peu d'éloignement, nous nous apercevons que les idéalistes sont souvent ceux qui ont le mieux rendu la vie et que, par contre, nos récents naturalistes n'ont fait ni œuvre d'art ni œuvre de vie. Plus la peinture se rapproche de la réalité, plus elle s'éloigne de la vérité, encore que la chose paraisse surprenante à ceux qui ne voient que le contour extérieur des objets. Une copie de la nature n'est pas une œuvre d'art, quels que soient l'habileté

du peintre, le rendu de l'exécution; il y faut quelque chose de plus qui n'est visible qu'à l'âme de l'artiste. C'est pour avoir méconnu cette vérité, pour n'avoir point distingué ce qui se cache sous les apparences, que l'école naturaliste aura fait de la peinture sans faire de l'art et c'est pour vouloir approfondir la nature que la jeune école naturaliste — que devait fatalement engendrer le symbolisme — est susceptible de faire autre chose que la peinture, de la photographie. L'École naturaliste vient normalement en son temps; mais des jeunes écrivains, qui semblent s'être donné la mission de pénétrer l'âme des choses, feront bien d'étudier la nature et les hommes dans les milieux favorables à cette étude. L'enthousiasme à froid de certains est, visiblement, par trop factive; cela sent trop la rhétorique; ce n'est que par une très longue fréquentation de la nature qu'on l'amène à se dévoiler, à montrer à nu son corps et son âme. Un étranger à une race ne saisira jamais la nuance exacte de l'âme de cette race, et ce qu'il en écrira sera toujours imparfait. L'homme des villes ne peut comprendre le paysan. Celui qui n'a pas vécu parmi les ouvriers n'écrira jamais le livre exact où ceux-ci se reconnaîtront : c'est pourquoi tant de livres à gros tirage et gros d'observations à côté, qui s'adressaient surtout aux classes qui ne pouvaient les juger, paraissent misérables à ceux qui connaissent *la terre* et *l'usine*. Les Symbolistes ont surtout, uniquement, fait œuvre d'art; la trace de leur passage ne peut plus s'effacer dans la littérature française. Ils furent des initiateurs. Ils ont découvert l'âme cachée des choses et, si les jeunes gens d'aujourd'hui parviennent à une si belle compréhension de la nature, c'est à eux qu'ils la doivent. Ce sera l'honneur de cette Ecole d'avoir ouvert à l'art des horizons nouveaux, d'une incommensurable étendue, si on la compare à celles qui l'ont précédée.

Comment une œuvre privée de vie aurait-elle le don d'émouvoir jusqu'aux larmes et de tendre les cordes de l'âme au point de les briser? En quoi l'œuvre idéaliste de Puvis de Chavannes, qui nous fait vivre dans les pays vierges du rêve, est-elle inférieure en émotion à celle de Courbet. Je ne vois point quel naturaliste peut être comparé au Flaubert de *Salambô*. Dans Zola même, comparez les œuvres d'imagination comme *la Faute de l'abbé Mouret* aux romans de notation exacte — exacte mais incomplète, qui ne produit que des déformations — *La Terre* ou *Pot-bouille*. « La mission de l'art n'est pas de copier la nature, mais de l'exprimer... Essaye de mouler la main de ta maîtresse

et de la poser devant toi, tu trouveras un horrible cadavre sans aucune ressemblance, et tu seras bien forcé d'aller trouver le ciseau de l'homme qui, sans te la copier exactement t'en figurera le mouvement et la vie... Les effets ! les effets ! mais ils sont les accidents de la vie et non la vie... » Et c'est Balzac qui s'exprime ainsi par la bouche du sublime vieillard du *Chef d'œuvre inconnu*, Balzac que M. Zola appelle un réaliste ! Rien n'est plus éloigné d'ailleurs de la vérité que la peinture au microscope. C'est une erreur profonde que de croire que les documents constituent l'histoire ; elle ne vit que par sa poésie, ne survit que par son symbolisme. Les démographes de l'an 3000 se passionneront fort peu aux gestes des Gervaise et des Mouquette, alors que les figures symboliques où les hommes se reconnaîtront, où ils revivront sans cesse, seront toujours d'actualité. Sous la forme de symboles, les sentiments humains sont éternels.

M. Henri Mazel semble s'être retiré dans un cloître bâti au sommet d'une montagne, où les bruits de la stérile agitation réelle n'arrivent point jusqu'à lui. Il n'en vit pas moins, car il découvre de là toutes les splendeurs du passé, dont la réalité, la conception et la beauté sont synthétisées dans son œuvre.

Nos philosophes, nos dirigeants nous parlent sans cesse des siècles d'erreur et de ténèbres, alors que nous n'apercevons aujourd'hui qu'erreurs, que nous nous égarons dans les ténèbres et que la véritable lumière est encore celle que nous voyons resplendir aux vitraux des cathédrales, dans les musées des Flandres et d'Italie, dans les miniatures des livres d'Heures, dans les mosaïques des églises byzantines, sur les ruines de l'Hellade. Où donc est la lumière ? Où donc la vérité éternelle, ô mes maîtres ? Des êtres sont organisés pour voir dans les ténèbres et, vous-mêmes, une récente découverte ne fait-elle pas passer devant vos yeux des rayons qu'ils ne sauraient par eux-mêmes voir ? Toute vision de grandeur nous vient du passé. Ne devrions-nous point, loin de nous enorgueillir de notre aveuglement, admirer les siècles de « barbarie », où l'homme avait assez de volonté pour réaliser son rêve, et regretter notre incurable impuissance ? Car notre incrédule n'est faite que d'impuissance. Notre force n'est plus qu'une force négative ; qui ne peut comprendre se contente de nier. Il n'est rien de nouveau sous ce soleil qui doit parfois se rire de nos découvertes, celles-ci d'ailleurs sont-elles bien autre chose que des exhumations ? Nos âmes sont désormais si atrophiées que nous rapetissons tout. Quand nous voulons faire du grand, nous faisons la tour qu'on connaît. Les anciens ont bâti, sculpté, peint

pour l'éternité. Notre beau est digne des éphémères que nous sommes. Les progrès que nous glorifions ne sont qu'inutiles complications de la vie matérielle, qui ne laissent plus de loisirs pour la vie spirituelle. Pour peu que l'on se tourne vers le passé, les générations nous paraissent de plus en plus grandes, tels les alignements mégalithiques de la mystérieuse plaine de Carnac où le voyageur voit les menhirs se dominer dans l'éloignement. C'est ainsi que tels personnages de la légende et de l'histoire nous semblent, à nous myrmidons, comme les colonnes du ciel. Nous sommes bien en droit de dire que nous approchons de la terre et que notre horizon se rétrécit à mesure que nous pouvons, mécaniquement, l'atteindre plus rapidement.

(A suivre.)

YVES BERTHOU



## A NOTRE-DAME DES VICTOIRES.

**A** *U dessus du clair temple où vit ta royauté,  
Plane ton Apparition ardente et forte.  
Ton Fils rend tout-puissant le sceptre que tu portes,  
O grande Vierge de triomphe et de beauté!*

*Tu n'es pas l'humble enfant par Gabriel bénie  
Ou, sanglante et debout, la Mère des Douleurs.  
Les feux du Christ de gloire ont séché tes longs pleurs.  
Un soleil est ta robe, éclatante Marie.*

*C'est la grave clarté du Royaume sans fin  
Qui l'illumine, ô Notre-Dame des Victoires,  
Et, déchirant de ses dents ses écailles noires,  
Sa'an se tue, au pied de ton calme divin.*

*L'Immuable Absolu pense dans tes prunelles,  
Et Mère dont le Fils est Dieu ressuscité,  
Ton maternel amour, fou de sécurité,  
Boit avidement la certitude éternelle.*

*Ton sourire est celui qui sourit de la mort.  
Sur ta haute beauté, les siècles, les démences,  
Les mondes qui mourront, leurs vaines lois immenses  
Expirent flots brisés par une étrave d'or.*

*Mais, sous l'armure de ta robe qui rayonne,  
Ta fidèle pitié saigne encore pour nous,  
Pendant que, sourdement, tressaillent tes genoux,  
Prêts à fléchir en implorant que Dieu pardonne...*

ALBERT JOUNET.



## CHRONIQUE MUSICALE.

### LA MUSIQUE EN PROVINCE.

**P**OINT banal à coup sûr fut le « Lieder-avond » qu'organisait récemment à Malines, ville de la province belge, le vaillant cercle d'art « De Hulst ». L'événement est assez marquant, assez rare, pour que je me permette d'entretenir un instant les lecteurs de la *Lutte* d'une fête aussi locale. Non pas que ce concert ait été annoncé avec grand tintamarre par les quotidiens du pays, tant s'en faut, mais parce que son programme dénote un vouloir trop louable, un choix trop heureux d'œuvres musicales, pour le passer sous silence. Dans ce programme en effet, à côté des maîtres allemands et flamands, de jeunes compositeurs d'expression germanique trouvèrent une large place.

Notons de De Couine un *Beiaardslied* inédit, un peu boursofflé, mais fier cependant et enlevé ; de Lod. Ontrop un *Nachtliedeke* délicieux, fortement original et coloré.

Puis un lied du compositeur de musique religieuse Aloïs Desmet : *De mis was aan*, admirable poème du trouvère Pol de Mont que Desmet a traduit musicalement d'une magistrale façon ; il y a là des harmonies et des modulations d'un raffinement exquis, une union de la musique et du sens des paroles telle, qu'à l'audition de ce lied on s'émeut au point que l'émotion devient pres-

que torture, mais une torture que l'on aime endurer, jusqu'à désirer qu'elle se perpétue.

Et voici un reposant *Visschersliedeken* du déjà célèbre Jan Blockx, et cela est très populaire, *très flamand*, amusant aussi, avec ses rythmes un peu difficiles et parfois bizarres. Peter Benoit nous donne une œuvrette de jeunesse, *Mijn hart is vol verlangen*, assez fade et soporifique : on aurait pu choisir un autre lied du chef de l'école d'Anvers.

Et pour clore la partie flamande, une mélodie de notre très grand et vénéré EDGAR TINEL : *Lief Kindelijn*, d'une fraîcheur, d'une distinction toute particulière au maître, si naïve ! d'une douceur combien expressive et « petit enfant », qui va faire dodo avec les moutons, qui rentrent, le soir en bêlant, et avec les oiseaux.

La seconde partie du programme donnait la *Prière* du *Freischütz* de von Weber, universellement connue ; le tragique *Bij de zee (Am Meer)* de F. Schubert ; l'adorable et divin *De Hemel heeft eene tranen gewend*, de l'incomparable et si pénétrant R. Schumann ; l'*Ave Maria* de Robert Franz ; l'amusant et spirituel *Vergeefsche Stündschen* de Brahms ; et du toujours curieux et génial Edward Grieg, la très répandue et la très aimée : *Promenade dans la Forêt*.

Dites, ne méritent-ils pas toute notre sympathie les téméraires organisateurs de ce *Lieder-avond* EN PROVINCE ? Et dans leurs soirées musicales, Bruxelles et Paris ne feraient-ils pas bien de suivre l'exemple de ces provinciaux-là.

Audacieux ! Il s'agissait pour eux de convertir un public *en général* — hélas ! — très superficiel, arriéré, habitué aux *fadaises* italiennes et aux *romances* françaises ; un public réfractaire à toute musique d'expression sincère, pénétrante, artistique et VRAIE !

La besogne est ardue pour ces jeunes exaltés : elle sera peut-être INGRATE ! Mais qu'importe l'indifférence actuelle du « grand public » et l'hostilité d'une faction aussi cuistrale que partielle, à ceux-là qui travaillent au relèvement moral des classes par l'*Art* : gare au *Hulst* (le Houx) : *qui s'y frotte, s'y pique* ! Même au milieu de l'hiver morne et hostile à la vie, son feuillage reste toujours vert !

ERNST DELTENRE.



# REVUE DES LIVRES



## LES ROMANS

**Delcros**, par Henri RAINALDY. (Paris. Société libre d'édition des gens de lettres.)

J'ignorais M. Rainaldy, je suis charmé d'avoir connu son livre : *Delcros*. C'est le travail d'un bel ouvrier de la plume ; le style est clair, vibrant, solide, débordant de santé. Mais comme ces qualités s'emploient à faux ! Je n'insisterai pas sur le côté naïf de la dédicace du livre : *A ceux qui souffrent ; à ceux qui aiment ; pour ceux qui croient en un meilleur devenir et espèrent en une ère prochaine de justice et d'universel amour*. La lecture du roman, à ce point de vue, — que l'auteur veut donc « sociologique » — est déconcertante. Cela vaut le prêché, chez le mastroquet, d'un ouvrier qui vient de lire : *le Père Peinard*. M. Rainaldy nous doit une œuvre, où la pensée exaltée sera digne de la maîtrise de son style. Qu'il abandonne aussi certaines recherches de perversité passionnelle ; son talent est assez haut pour dédaigner ces vulgaires piments.

GEORGES VIRRÉS.



## LA CRITIQUE

**Essai sur la comédie ; de l'idée de comédie et des exemples de l'esprit comique**, par Georges MÉRÉDITH. (*Mercur de France*.)

M. Georges Méridith était encore un inconnu en France. La traduction que vient de nous donner M. Henry Davray de son *Essai sur la comédie* « nous révèle en lui, parmi les multiples faces de son talent, un critique sûr, érudit et poète.

Il y a donc à distinguer en ce volume, collaboration de deux hommes, l'écrivain et son interprète, l'œuvre de chacun de ceux-ci.

1. L'abondance de matière nous oblige à retarder jusqu'en novembre la critique *des Poèmes* par notre rédacteur Paul MUSSCHE. Que les poètes nous pardonnent !

La traduction nous donne une exacte transposition du style coloré du décadent anglais. Mais cette qualité a son défaut. Le mot à mot, trop rigoureux, crée un français tétanique et incohérent.

Quant à l'œuvre de l'écrivain anglais, elle est un fin et curieux voyage d'investigation dans le pays du comique. Le vrai comique, selon lui, ne se trouve pas dans la grossièreté obscène de la farce. D'essence intellectuelle, au contraire, il naît de la finesse railleuse du bon sens, en arrêt devant les ridicules sociaux : c'est dire que M. Méridith voit en Molière l'auteur comique idéal. Cependant, il ne serait pas déplacé que, au sourire de l'auteur de *Tartufe* et du *Misanthrope*, se mêlât le gros et large éclat de rire d'Aristophane.

Il ne faut pas confondre l'esprit comique de Molière avec la satire, plus brusque et plus mordante, avec l'ironie, plus douce et plus indulgente, avec l'humour, qui aime aussi bien qu'il châtie, qui émeut d'une pitié miséricordieuse et humaine pour les Don Quichotte qu'il ridiculise.

Ces définitions s'accompagnent de divers exemples de comique et d'humour.

L'auteur aussi, nous montre l'idée comique chez les divers peuples, la façon, toute caractéristique, dont elle fait rire, la cause de sa naissance : l'égalité entre hommes et femmes, les rapports mondains qui polissent et affinent. Malheureusement, ces idées sont noyées dans le brouillard d'un exposé, imprécis et lâche. Aucune division n'y délimite clairement la suite des idées. La pensée chemine, inquiète, par une route sinueuse que couvre une brume grise.

EDGAR RICHAUME.



**Réflexion sur M. Huysmans**, par Edmond DE BRUYN. (Extrait du *Spectateur catholique*.)

« La conversion de J.-K. Huysmans restera un des épisodes à date de la vie religieuse de ces dernières années dans les milieux de pensée et de littérature. Avec elle, on retiendra plus tard la campagne sur le nom de Verlaine, le voyage à Rome de M. Brunetière, le banquet Berthelot, l'abandon de M. Charbonnel et l'éclosion de périodiques religieux ou apologétiques, tels que *la Quinzaine* et *le Spectateur catholique*.

» La conversion du romancier désorienta sa littérature : la critique aussitôt chercha le nord. Le R. P. Pacheu, R. de Gourmont, M. Charbonnel, M. l'abbé Klein, M. Doumic avisèrent. Parmi eux déjà, mais surtout parmi quelques jeunes catholiques, plus prompts à sympathiser qu'à raisonner, on pût remarquer un certain désordre dans les reproches comme dans l'enthousiasme.

» M. Edmond De Bruyn, à qui la direction du *Spectateur catholique* a donné déjà quelque aisance dans la pratique des questions de littérature religieuse, a tenté d'élucider la situation littéraire du converti. Il admire l'artiste somptueux qu'est M. Huysmans, il rend hommage à l'intrépidité du catéchumène ; néanmoins il lui dénie toute possibilité d'influencer les écrivains catholiques : M. Huysmans, d'après lui, vit une aventure miraculeuse ; ses émotions de converti lui sont personnelles et restent non adaptables ; son imagination de naturaliste enquis de recherches « sacristines » détermine un phénomène hybride et sans suite.

» En outre, méthodiquement parlant, la vision de M. Huysmans est voulûment sienne et exclusive : il rapetissera les sensations jusqu'au minutieux, les déformera jusqu'au baroque, avec l'effet de les rendre non-assimiliables. C'est littérairement refuser de continuer une éventuelle tradition, c'est faire signe de ne pas le suivre.

» Mais, selon M. De Bruyn, si même le statut et la méthode de M. Huysmans permettait une influence, il faudrait la combattre. Et en effet c'est, selon lui, une étourderie que de juger M. Huysmans un écrivain religieux ou idéaliste. Amateur sardonique qui se plaît aux détails savoureux ou ambigus des sciences théologiques accessoires, il ne s'intéresse ni à l'économie du dogme, ni à la vertu morale, ni à la fortune sociale du christianisme. Les grands problèmes comme les grandes saintetés lui restent indifférents. C'est un barbare pessimiste qui tourne le dos à la vie, et reste jouer avec les cabochons de la liturgie ou se délecter aux diableries comme à des confitures.

» On espère que la fermeté de ces réflexions aidera à former l'opinion du public et aidera l'orientation de la jeune littérature religieuse ».

Nous avons cru loyal de reproduire en cette revue la critique qu'on vient de lire et qui — nous prions qu'on l'observe — n'émane pas de notre rédaction. Un reproche pourtant est à faire à Edmond De Bruyn : celui d'avoir trop insisté sur les défauts qu'il crut trouver dans l'œuvre d'un grand écrivain catholique, et de s'être rendu par là coupable d'une involontaire injustice à l'égard des grandes qualités qui, d'autre part, s'y rencontrent.

N. D. L. D.

LA LUTTE de Novembre inaugurera la série des *critiques théâtrales* de la revue par les comptes-rendus des LUNDIS LITTÉRAIRES du Parc et des *Tisserands* du NOUVEAU THÉÂTRE (de Bruxelles).

# GLANES DU MOIS



## CUIQUE SUUM. I.

*Rendez à César ce qui appartient à César.*

Un grand quotidien catholique a fait paraître, en premières colonnes, au début de ce mois d'octobre, un article « *qui* — à en croire son titre — *fera jeter les hauts cris à maints virtuoses de la plume* ». On y cherche à perpétuer cet éternel débat, tant de fois vidé et toujours repris, sur l'attitude qu'il sied de prendre à la critique catholique, lorsqu'elle veut juger une œuvre *immorale* mais *bien écrite*.

En d'autres termes, et pour user ici de la forme interrogative qu'utilisèrent les Pharisiens, et certain R. P. Jésuite : « Faut-il louer le *mérite* littéraire des écrivains immoraux ? — « Faut-il payer au César païen le tribut d'Israël ? »

A quoi l'un de nous avait répondu d'avance :

« Il faut louer le *mérite* littéraire partout où il se rencontre. »

« Nos sympathies iront aux sincères, aux vrais, où qu'ils soient, fussent-ils à cent mille lieues de nous. »

Mettant sur le compte de « l'irréflexion » ces paroles d'équité, l'auteur de l'article précité les interprète à sa manière.

À « la plume bien intentionnée » qui eût l'honneur de les écrire, que reproche-t-il ? Sa loyauté ?

Heureusement, vers la fin de l'article, il se reprend lui-même : « Sans doute, écrit-il, si, voué à la tâche délicate de critique littéraire, à la façon de l'expert de tableaux qui

» juge d'après les qualités de facture, je passais sous silence les qualités de forme d'une œuvre à cause de mon antipathie pour le fond, je manquerais au devoir de ma profession : je refuserais à l'auteur ce qui lui est dû, JE PÉCHERAI CONTRE LA JUSTICE. »

## CUIQUE SUUM. II.

*Et à Dieu ce qui appartient à Dieu.*

Après cela, si nous ne voyons pas très bien ni en quoi, ni comment notre approbation de la forme impliquerait notre approbation du fond, nous voyons fort bien d'autre part que le rôle du critique ne se peut borner à louer le mérite du style, en tenant comme inexistante l'Idée. Que toute critique serait incomplète qui, après jugement porté sur la seule forme, négligerait le jugement du fond, voilà ce que, des premiers, nous sommes à proclamer et donc à reconnaître, j'imagine.

Ce serait une pauvre critique, en effet, celle qui, d'un roman ou d'un drame, ne considérerait que le style, sans se préoccuper de la trame, de la psychologie des personnages, de la thèse de l'auteur, ni des sentiments qui l'animent.

Il faut donc, selon nous, que le critique chrétien observe en entier la Parole chrétienne et non pas à moitié ; qu'il rende à César ce qui appartient à César ; à l'artiste immoral l'éloge des beautés de son style ; mais à Dieu aussi, ce qui appartient à Dieu, en vengeant l'incomparable Beauté de sa morale divine, par le

blâme, trop justifié, des laideurs et des turpitudes du fond.

### CUIQUE SUUM. III.

*L' « Affaire ».*

Si l'article dont il fut parlé ci-dessus eût le don de « faire jeter les hauts cris à maints virtuoses de la plume », je crains fort que l'article de *la Résurrection*, en lequel notre rédacteur et loyal ami Albert Jounet donne franchement son avis au sujet de l'« Affaire », n'ait le don lui aussi de faire jeter de non moins hauts cris à quelques sectaires catholiques.

Notre ami, en effet, a l'audace d'écrire que « selon sa conscience de catholique, l'aveu du lieutenant-colonel Henry, exige que l'on revise le premier procès ». Et d'ajouter :

« En droit strict, peut-être l'aveu n'implique par la revision. Mais, en équité, il l'exige »... Il n'y a pas deux justices chrétiennes, une envers les chrétiens, l'autre envers les juifs. Si l'on reproche aux juifs un âpre égoïsme de race et de religion, il ne faut pas que les chrétiens les imitent dans ce qu'ils leurs reprochent. *Il ne faut pas devenir sémite par antisémitisme.* C'est à force d'être chrétiens, réellement, généreusement, sans duperie, mais sans haine, que nous pourrions convertir les juifs, les guérir de leur archaïque et ambitieux sectarisme. Donc, sans préjuger l'innocence ou la culpabilité de Dreyfus, que l'on revise le premier procès et par une revision qui rende pour tous, juifs et chrétiens, la culpabilité ou l'innocence évidente. Que l'on prenne, dans la procédure, les précautions nécessaires à la sécurité nationale, mais qu'on assure, à la revision, un résultat fixe et clair où l'on ait plaisir à trouver la loyauté de la France et de Dieu. »

En suite de ces nobles paroles d'un de nos rédacteurs de France, il est, peut-être, bon de rappeler ici que, sans lier en rien par sa conduite les rédacteurs de *la Lutte*, son directeur

fut, au début de l'« Affaire », avec les écrivains belges qui envoyèrent à Émile Zola leurs félicitations chaleureuses pour l'acte qu'il avait osé.

Car il s'honore, lui aussi, d'être compté parmi cette jeunesse intellectuelle (dont se gaussent les gazetiers ignares) et parmi ces trop rares chrétiens qui croient que pour la vérité et la justice il n'est pas de frontières, et qu'il ne saurait y avoir une vérité nationale ni une justice nationale, pas plus qu'une religion nationale, mais une vérité et une justice catholique, c'est-à-dire universelle comme la religion du Christ-Dieu.

### CUIQUE SUUM. IV.

*Contre « le Prince ».*

On ne saurait parler de ce procès Zola sans qu'aussitôt s'évoque la sympathique figure du président du tribunal : ce Cicéron des temps modernes, ce Père de la patrie, qui déjoua victorieusement la conspiration des intellectuels contre la sécurité de l'État, en s'écriant à tout instant que la « question ne serait pas posée ! » Eh bien ! dût-on nous accuser d'être ennemis comme lui de la Lumière, nous n'en continuerions pas moins à regretter que le susdit président n'ait eu pouvoir d'empêcher *le Temps* et *la Presse* d'interroger, comme ils font, les écrivains de France au sujet de la succession du « prince » Mallarmé, en proférant une fois encore son refus fatidique : « La question ne sera pas posée ! » Car il nous apparaît parfaitement oiseux et pas mal ridicule de vouloir que les poètes élisent de la sorte un « prince » sans rire.

Quand donc bannirons-nous de nos mœurs littéraires cette absurde loi des majorités ? Si encore le suffrage était universel ! Mais chacun sait que, soit oublié soit refus, la majorité véritable des poètes ne prend point part à ce jeu-là ; que donc l'élu sera l'élu — quelque soit d'ailleurs son mérite — d'une majorité de coterie ou

de hasard, que dix consultations successives — il y a mille chances de l'augurer — ne ratifieraient très probablement pas. L'enquête du journal *la Presse*, élisant Prince des Poètes : M. LEON DIERCKX, disciple de Leconte de Lisle, n'est elle pas concluante ?

Poètes, mes amis, laissons à leurs journaux les journalistes, les hochets aux politiciens et, n'en déplaise à Cyrano, le panache aux vieux galonnés. C'est l'avenir qui doit élire nos princes et non pas nous.

#### Uiflenspiegel.



#### CERCLES . . . . . ET CONFÉRENCES

L' « *Excelsior* ».

De jeunes écrivains catholiques suisses ont fondé à Attalens, dans le canton de Fribourg, un cercle littéraire : l'*Excelsior*, en adoptant, pour sa devise, notre devise : *l'Art pour Dieu !*

A M. Émile Savoy et à ses vaillants camarades, notre bravo le plus vibrant !

*Le Cercle d'Art « la Lutte ».*

C'est aux premiers jours de novembre que le Cercle d'Art : *la Lutte* reprendra ses travaux, qu'avaient interrompus les voyages d'été; les membres seront plus nombreux, les séances plus attrayantes encore qu'en sa première année, et dès à présent nous pouvons annoncer une soirée musicale et de littérature, dont le succès ne peut être douteux.

Envoyer les adhésions à *la Lutte*, 114, rue Franklin, Bruxelles.

La cotisation annuelle est fixée à trois francs.

*Le Secrétaire :*  
**Paul Mussche.**

#### A TRAVERS LES REVUES.

*Le Sillon* (octobre) s'enrichit de quinze sonnets, dont quelques uns fort beaux, où Louis Gillet exalte à son tour le saint poète FRANÇOIS D'ASSISE.

Au *Mercur de France* Charles Louis Philippe signe un conte délicieusement poignant d'émotion fraternelle : *La Vie et la mort délicate de Madeleine.*

D'André Gille à l'*Ermitage* un hommage à Stéphane Mallarmé, où ces justes paroles : « Imiter Mallarmé, c'est folie ! Tout au plus, pourrait-on, pour d'autres résultats, employer son admirable méthode, mais à imiter le résultat de cette méthode dans la bizarrerie extérieure qu'elle lui doit parfois, c'est aussi sot que de se promener en scaphandre dans les rues ou d'écrire à l'envers sous prétexte qu'on admire les manuscrits de Vinci. Mallarmé, sous ce rapport, fit beaucoup de bien et beaucoup de mal, comme fait toujours tout puissant esprit. » Au même fascicule, M. Hugues Rebell signe des vers en prose, aussi mauvais de forme que répugnants de fond. Combien plus beaux les poèmes que donnent Paul Louis Garnier et Maurice Perrès.

Dans les provinces belges : *La Verveine*, le *Tout-Liége*, *l'Art libre*, *la Revue*, le *Journal littéraire*, *l'Éveil*, etc., luttent vaillamment pour la diffusion de l'Art.

D'apparences plus modestes que les grandes revues bruxelloises, la contribution de ces organes littéraires n'est pas moins efficace et digne de louanges.

**Nemo.**



# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

## Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

## Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

## Rédaction de « La Lutte » :

### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL  
CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS  
ERNEST PÉRIER  
GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHBAUM, GEORGES VIRRÈS

## Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration, chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60



# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART POUR DIEU



Alfred VROMANT & C<sup>o</sup>. ÉDITEURS  
60. Rue Madame. PARIS  
3. Rue de la Chapelle. BRUXELLES



# LA LVTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Parait le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France : 5 francs. ● Union postale : 6 francs.

Le numéro : 50 centimes.

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 8

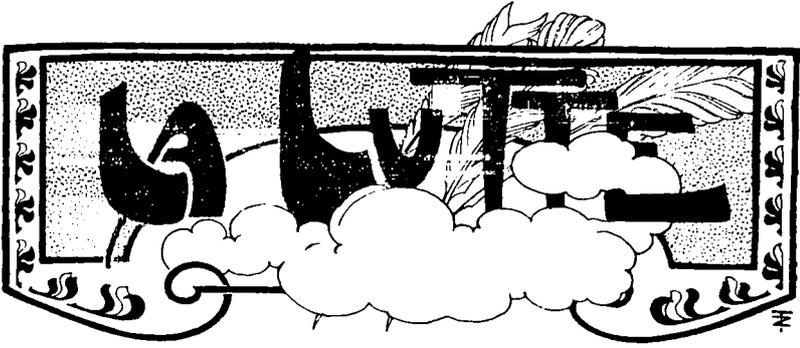
15 Novembre 1898.

Émile Verhaeren : <i>Dans le Nord</i> (Vers). . . . .	231
Albert Jounet : <i>Dieu de beauté</i> (Esthétique). . . . .	232
Henri de Régnier : <i>Sonnet</i> . . . . .	239
Georges Ramaekers : <i>Le sacrifice de la chair</i> (Nouvelle)	
II. <i>Après les aveux</i> . . . . .	240
III. <i>Les amants de la solitude</i> . . . . .	243
Georges Marlow : <i>Guirlande de sourires</i> (Poème)	
I. <i>La dame au lys</i> . . . . .	245
II. <i>Le faune</i> . . . . .	246
III. <i>Médaille</i> . . . . .	246
IV. <i>La dame aux roses</i> . . . . .	247
Yves Berthou : <i>Henri Mazel</i> (Monographie) . . . . .	247
Paul Mussche : <i>Les poèmes</i> (Critique). . . . .	256
Georges Virrès : <i>Les romans et les contes</i> (Critique) . . . . .	258
Georges Ramaekers : <i>Glanes du mois. Les théâtres. Les revues</i> . . . . .	260

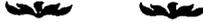


« LA LVTTE » ne publie que de l'inédit.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



## DANS LE NORD.



**P**ASSE là-bas, au Nord, un seul vol lent  
Dans le silence universel et blanc.

On ne voit rien, sur les neiges désertes,  
Qu'une ombre d'aile immensément ouverte ;

Tandis qu'en cercle, au sommet des glaçons,  
De vieux oiseaux de rêve ou de blason

Veillent sur l'or et sur l'argent qui dorment,  
Dans la splendeur des mirages énormes.

La mer ? le vent ? immobiles. Le gel  
Met sur les flots tumultueux son scel.

Le soir s'enfonce et meurt, sous des eaux mortes ;  
La nuit sur le soleil ferme ses portes,

Et, dans les blocs et les parois du froid,  
L'hiver taille son règne en angles droits.

ÉMILE VERHAEREN

## DIEU       DE BEAUTÉ. III <sup>1</sup>.

**J**'AI parlé du Christ glorieux à propos du rêve Nietzchéen qu'il écrase. J'en avais, dans mon discours au Congrès, parlé déjà, à propos du Naturisme qui, par ses aspirations confuses à une vigueur radieuse mais inférieure, panthéistique, est un pressentiment involontaire et très imparfait du christianisme de gloire.

L'avènement du Christ de gloire dans l'Art sera une décisive intervention à faire vainqueur *l'Art pour Dieu*.

Le Christ offre deux paroxysmes de beauté : Passion et Gloire. Dieu, s'unissant à l'Humanité, en a épousé et dépassé les douleurs, dans la Passion. Tout ce que les hommes de tous les siècles, leurs corps corrodés par les maladies, lacérés par les supplices, leurs âmes dévorées d'angoisses, ont souffert, le Christ se l'est incorporé à sa chair et enfoncé dans l'âme. Dieu n'a pu souffrir en lui-même, mais il a souffert en l'homme auquel il s'était si étroitement uni que cet homme, ayant une volonté propre, n'avait pas, cependant, d'autre personnalité que Dieu ! Et le Verbe divin, soutenant l'Humanité du Christ, lui a donné la force, non seulement d'éprouver, en les concentrant, toutes les souffrances humaines, mais de les dépasser. Le Christ a souffert autant que tous les hommes ensemble et infiniment plus.

Douloureuse au-dessus de toutes douleurs, la souffrance du Christ est encore plus noble que toutes : car supplice de l'innocent absolu et supplice souffert volontairement par lui, non pour lui, mais pour tout le Genre Humain.

Dieu, s'étant fait homme et s'étant fait douleur, devait aller dans la vertu humaine martyre et dans la douleur, plus loin qu'aucun homme.

Il y est allé. Il a subi la Passion : absolu du supplice, absolu de l'innocence, héroïsme et charité absolus. De même, dans la création, Dieu a osé aller jusqu'à la liberté des anges et des hommes, jusqu'à la possibilité de leur révolte, de leur chute, mais aussi de leur sainteté libre et responsable ! Il a osé rendre possibles, chez ses plus hautes créatures, les deux extrêmes : Le Mal libre et voulu, mais le Bien voulu aussi, la Sainteté-liberté. Et, dans

1. Voir LA LUTTE de juillet, août-septembre 1898, p. 104 à 110, 135 à 140.

son essence, Dieu va, éternellement, jusqu'à l'excès infini de toute Perfection !

L'Éternel, en tout et toujours, réalise l'absolu.

Qu'il s'agisse de ce que Dieu souffre en l'Homme-Dieu, des perfections intérieures divines, de la liberté donnée à l'homme et à l'ange, de n'importe quels actes ou facultés divins, Dieu atteint le suprême et rien n'est concevable au delà de ce qu'il est ou de ce qu'il fait.

L'INTENSITÉ, insondable, attérante, c'est Dieu...

Dieu, c'est le Héros qui va jusqu'au bout.

Les hommes, trop souvent, sont l'essai qui s'arrête en route.



Dieu, dans le Christ, a souffert jusqu'à la Passion et triomphé jusqu'à la Résurrection, l'Ascension, la Gloire.

S'étant fait homme, Dieu devait aller dans la vertu humaine victorieuse, dans la joie et le triomphe humains plus loin qu'aucun homme.

Il y est allé. Comme, par la Passion, le Christ souffrait et dépassait en souffrance toutes les douleurs humaines, ainsi le Christ, par sa Gloire, concentre les victoires des justes et des saints sur le monde et l'Enfer, mais dépasse toutes ces victoires.

Et, comme la Passion, en même temps que plus douloureuse, était plus noble que toute douleur, ainsi la Gloire du Christ, en même temps que plus de triomphe, a plus de noblesse que toute victoire humaine. Car elle se consacre à Dieu et aux hommes, par un amour si désintéressé, si inouï que nul amour de saint n'en approche.

Dieu, entrant dans la vie humaine, l'a outrepassée des deux côtés : il a fait éclater la douleur pour subir l'ultra-supplice ; il a fait éclater la victoire pour conquérir et, à un amour indiciblement désintéressé, consacrer l'ultra-splendeur.

Et les innombrables beautés de l'Art et de la vie pâlisent devant les deux paroxysmes du Beau : le Crucifié, le Ressuscité.

Au-dessus de toutes les beautés douloureuses se dressent le Golgotha et le Christ sanglant, avec la douleur de Dieu répandue parmi le sang et le corps et infinie dans les yeux. Au-dessus de toutes les beautés triomphantes resplendit le Christ ressuscité et remonté à son Père, le Christ portant, dans l'âme et le corps glorieux, la divinité, à la fois éternellement harmonieuse et

déchaînée jusqu'à l'absolu de sa joie, le Christ ayant au fond de ses regards ce qui est plus sublime que tout, même que la douleur infinie : l'Amour divin heureux d'avoir sauvé...



La Résurrection, l'Ascension, la Gloire du Christ n'ont pas, autant que la Passion, animé la philosophie et l'Art chrétiens.

La philosophie chrétienne affirme, certes, et développe, comme *vérités*, la Résurrection, l'Ascension, la Gloire.

Mais il n'y a pas seulement les *vérités* d'une philosophie, il y a son *accent* et sa couleur. Et l'accent, la couleur ont souvent plus d'action sur les âmes et sur les événements que les vérités mêmes.

L'accent donc, la couleur, la vie de la philosophie chrétienne et aussi de la littérature et l'Art chrétiens sont moins animés et imprégnés par la Gloire (résumons en elle tous les Mystères glorieux du Christ : elle est leur cime) que par la Passion.

La Gloire, encore mal vivante, imparfaitement active dans la philosophie, l'Art (et l'on pourrait ajouter : la société) chrétiens, est une des causes profondes qui laissent persister le paganisme et qui limitent la victoire du Christ.

Personne n'ose opposer à la Passion une douleur qui la rivalise.

L'empire du Christ sur le sublime douloureux ne se discute pas.

Mais, la Gloire étant moins vivante, dans l'esprit et le cœur des hommes, que la Passion, le paganisme oppose encore à la joie, à la force et à la beauté du Christ, un idéal de volupté basse, de joie et de force antichrétiennes, d'immonde splendeur.

Quand nous appellerons sur le monde l'influence du Christ entier, Passion et Gloire, le Christ prendra tout.

Le paganisme perdra la joie et la force, on méprisera ses voluptés au nom de l'extase et on lui arrachera la splendeur.

Le Christianisme sera la Douleur au-dessus de toute douleur, mais aussi la Puissance foudroyant toute force et la Beauté effaçant toute beauté.

Devant le Christ de Gloire et Marie triomphale, la beauté des Apollon, des Aphrodite, des Iacchos et des Perséphone sera comme la flamme fumeuse d'antiques torches qui s'éteignent en présence de soleils divins.

Que la philosophie, que les Arts chrétiens — poésie lyrique, épopée, drame, roman, peinture, sculpture, architecture, musique — prient donc le Seigneur pour qu'il leur envoie l'esprit de Gloire !

Il ne s'agit pas seulement de sentir, de pénétrer et d'exprimer, avec plus de vivante ardeur qu'on ne l'a fait encore, la Résurrection, l'Ascension, la Gloire en elles-mêmes, comme événements ou états de l'existence du Christ.

Il s'agit de les sentir, pénétrer et exprimer aussi dans leur influence sur la vie humaine présente et future. La Gloire de Jésus-Christ dépasse mais, je l'ai montré, concentre toutes les victoires des justes et des saints sur le monde et l'Enfer. Par cette concentration elle possède et influence mystiquement ces victoires.

Que la philosophie et l'Art chrétiens approfondissent et expriment, avec une ardeur encore inconnue, les victoires des saints et des justes influencées mystiquement par le Christ, leurs victoires ici-bas pour ployer la terre au Règne de Dieu et leurs victoires dans le Ciel pour êtreindre Dieu !

Et ne négligeons pas la Passion en glorifiant la Gloire.

Il ne faut rien négliger du Christianisme. Il faut que le Christianisme intégral, Douleur et Gloire, prenne le monde entier !

Creusons, exprimons la Passion, en elle-même, et dans les douleurs humaines associées, ici-bas ou en l'Au-Delà expiatoire, à la Passion.

Or, tout se tient, tout est synthèse : Il faut distinguer entre eux Religion, philosophie et Science, Art, société, *distinguer*, non *séparer*. Vous, donc, philosophie et Science, Art, humaine société, unissez-vous à la Religion. Formez avec elle la grande synthèse, la *Théosynthèse* ! Et unissez-vous à la Religion dans ses deux sublimités : Gloire et Passion. Enivrez-vous de Passion et saturez-vous de Gloire !

— Au point de vue spécialement esthétique, *l'Art pour Dieu, acceptant toutes les esthétiques, et, grâce à Dieu, les dépassant, les dépassera, nous le voyons ici, dans les deux sens et aura, par le Divin, une supériorité double : L'Art pour Dieu dépassera toutes les esthétiques et par le Divin douloureux et par le Divin glorieux, par la Passion du Christ et par sa Gloire, en laquelle brûle la Gloire même de la Trinité.*



La totale synthèse : Philosophie et Science, Art, société unis à la Religion dans le Christ douloureux et dans le Christ glorieux, le Moyen-Age l'avait tentée.

Mais il a fléchi en son labeur.

Quand la Renaissance est venue il s'est trouvé trop faible devant le Paganisme resurgissant.

Au lieu de prendre au Paganisme ses forces et ses beautés et de les dompter, il les a, en somme, subies.

Les historiens rationalistes vont blâmant les excès de foi du Moyen-Age, jugeant qu'il a manqué de raison, de santé. Sottise.

Le Moyen-Age a manqué de foi !

S'il en avait eu assez il aurait transfiguré la Renaissance et l'eut emportée en Dieu.

C'est parce que, à sa plus belle époque même de ferveur, le Moyen-Age — comme ensemble, exception faite des saints — n'a pas eu une foi encore assez violente et assez vivace qu'elle s'est affaiblie peu à peu et s'est trouvée languissante devant le Paganisme se redressant au xv<sup>e</sup> siècle.

L'homme n'a jamais trop de foi.

Quand il en a le plus, il doit en demander à Dieu davantage.

La parole des apôtres au Christ : « Augmentez-nous la foi », les hommes et les siècles doivent la répéter insatiablement.

Chrétiens, nous avons donc à reprendre et à continuer le grand effort de synthèse laissé interrompu par le Moyen-Age. Demandons à Dieu une foi assez intense et illimitée pour résorber au Divin tous les éléments du Genre Humain et du monde. La résorption sera double : Passion et Gloire.

Nous reprendrons, pour ce qui regarde la Passion, l'effort du Moyen-Age en reconquérant à la douleur divine les douleurs humaines de notre temps qui ressemblent à celles du Moyen-Age.

Aux misères, aux maladies, aux supplices, aux afflictions de l'âme, normales et sans anxiété suprême, nous mêlerons le dénuement, les souffrances, le supplice de la Passion et celles des angoisses d'âme du Christ où ne frémit par l'anxiété suprême, l'abandon par Dieu.

Mais le Christ n'a ignoré aucune douleur.

La flagellation, la croix et même les paroles : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », « J'ai soif », unissent à la Passion les douleurs du Moyen-Age — et celles de notre temps qui leur ressemblent — mais il y a une souffrance et une parole du Christ qui, à notre suprême anxiété moderne que n'a point connue le Moyen-Age, unissent la Passion.

Les puissantes lèvres de notre époque, parmi tant de chants,

d'appels et de voix, répètent, d'année en année, comme un appel qui domine tout ce qu'elles disent et qui, chaque fois, monte plus poignant, l'*Eli lamma sabactani*...

Elles le répètent; le comprennent-elles vraiment?

Elles en comprennent, elles en souffrent, mieux que le Moyen-Age, l'anxiété, l'angoisse. Elles en comprennent mal la foi. Elles disent : « Mon Dieu » et doutent de Dieu.

Et nous ne reprendrons pas seulement, mais nous continuerons, pour ce qui regarde la Passion, l'œuvre du Moyen-Age, lorsque, à cette angoisse contemporaine, qui, mieux que le Moyen-Age, comprend l'angoisse du Christ abandonné, nous ferons comprendre aussi la *foi* conservée, par le Christ, dans son abandon.

Jésus, lui, souffre d'être abandonné sans douter que Celui qui l'abandonne existe. Et, si Dieu existe, le désespoir sans consolation est impossible.

Si je t'aime vraiment j'aurai déjà une consolation à être abandonné, mais par Toi. Car, ô mon amour et mon Dieu, si c'est Toi qui me délaisses, tu es! Ta sereine perfection demeure, tu n'es pas mort, ô mon Idéal vivant. Je suis privé de la Beauté et je pense : la Beauté subsiste. La Vérité se détourne de moi et, je le sais, la Vérité vit.

L'Amour divin ne m'aime plus, et il reste à mon cœur sauvage cette dernière joie : Rien ne peut enlever à mon Dieu le bonheur éternel.

Un artiste héroïquement artiste serait plus désespéré de garder ses yeux pour voir la beauté disparaître du monde et s'anéantir à jamais que d'être aveugle et de savoir que la beauté durera toujours. De même l'âme vraiment vouée à l'Idéal divin sera plus triste si, par l'illusion du doute, elle croit voir Dieu s'anéantir que si, séparée de Dieu, abandonnée, punie par lui, devenue aveugle à Dieu, elle sait, cependant, que Dieu existera toujours et si cette âme se dévore à aimer l'éternel Dieu vivant dont elle est privée mais dont elle est certaine.

Voilà l'héroïque foi qu'il faudra communiquer aux désespoirs de notre temps pour les unir vraiment au cri de Jésus délaissé.

Nous reprendrons l'effort du Moyen-Age, en ce qui concerne la Gloire, en reprenant cette énergie chrétienne du Moyen-Age, contemplative ou active, mystique ou chevaleresque, qui est un effort à rendre roi et vainqueur ici-bas le Christ et, par conséquent, à y servir sa Gloire.

Nous aurons à continuer, pas seulement à reprendre, l'effort du Moyen-Age pour ce qui regarde la Gloire et à réussir l'œuvre

compromise par la Renaissance, lorsque, à l'énergie chrétienne de mystique ou de chevalier, nous donnerons l'intensité splendide et l'harmonie, le feu royal et l'eurythmique beauté qui lui feront effacer les intensités de splendeur et les eurythmies du Paganisme.

Renaissance, quelle œuvre tu aurais pu faire !

Mais, en toi et jusqu'à nos jours, malgré d'admirables exceptions, si l'on considère l'ensemble des choses, l'esprit chrétien a signé avec l'esprit païen des compromis plutôt qu'il ne lui a imposé des victoires.

Le Paganisme est resté vivant.

Il n'y en aurait plus que dans les Musées, si la Renaissance et les Temps modernes avaient accompli ce qu'ils devaient.

O répercussion des fautes et des défaillances ! L'affaiblissement de la foi du Moyen-Age le rend faible devant le Paganisme ranimé et amène l'œuvre de la Renaissance à se compromettre et à se paganiser ; l'œuvre compromise de la Renaissance entraîne la décadence chrétienne des temps modernes. Mais rien n'entraîne la décadence de Dieu !

Il est intact dans son énergie infinie. Et, par lui, en lui, nous reprendrons l'œuvre, avec le serment de la poursuivre jusqu'au bout. A ceux qui parlent d'arracher le Christ du monde nous répondrons en christianisant le monde intégralement. Nous répondrons en pénétrant toute douleur de Passion, en purifiant toute joie et toute splendeur par la Gloire, en faisant de l'Humanité une sorte de Christ gigantesque dont le Christ sera l'âme.

Quelle beauté aurez-vous, philosophie, Arts et toi, humaine société, quand réunis à la Religion dans le Christ douloureux et dans le Christ glorieux, vous rayonnerez, *Théosynthèse* ! quand les humaines douleurs de cette vie, toutes sans exception, s'uniront à la Passion ; quand pas un malade, un désespéré, un supplicié, pas une misère, agonie, pas un délaissement ne refuseront de s'identifier au Christ douloureux et sentiront la sueur de sang de Gethsémani couler dans leurs sueurs, le sang du Golgotha jaillir de leurs blessures, battre dans leurs fronts la fièvre du front cerclé d'épines et l'Éli lamma sabactani, senti entier, détresse et foi, frémir sur leurs lèvres et diviniser, consoler l'immensité de nos abandons... Et quand tous ces malheureux de la terre sentiront les souffrants de l'Au-delà purgatorial donner l'exemple d'unir docilement leur torture au sanglant Christ... Mais aussi, quand toutes les victoires chrétiennes de cette vie, tous les chrétiens sociaux guérisseurs de misères et dompteurs de haines, tous les génies

intronisant Dieu vainqueur sur les Arts maîtrisés et sur les sciences tributaires, tous les lutteurs contre la chair, la sublimant aux fidélités de l'union indéfectible ou aux libertés vierges, à l'angélisme pur, et tous les Chevaliers, Ordre de Malte rénové, protégeant, par la terre entière, la paix et la Justice du Christ entre les partis dans les nations, entre les nations dans l'Humanité, et tous les apôtres trouant les vices, les doutes et, par la brèche de ces mornes armures, plantant, au cœur des hommes, l'étendard, la foi ; et les missionnaires arrachant des peuples à la Ténèbre, les levant à Dieu dans leurs mains, et, enfin, les extatiques perçant jusqu'au Réel surnaturel, portant au fond de leurs yeux un avant-goût de la vision béatifique, quand toutes ces victoires, multipliées ici-bas, avec une ampleur et une fureur encore ignorées, s'associeront au Christ de Gloire, l'auront pour âme et sentiront les éternelles victoires des Élus du Paradis s'unir à elles, en l'omni-présent Soleil mystique : Dieu !

ALBERT JOUNET.



## SONNET.



**L'**AIR du matin est gai de fraîcheurs fluviales,  
Le fleuve est parfumé des odeurs du matin.  
Oh ! le rire et l'éclat des Baigneuses rivales  
Par les perles du rire et les perles du bain !

*L'aurore sur les prés fut llanche et sérieuse  
Et pareille au regard d'une femme aux doux yeux,  
Et mon âme en son rêve est doublement joyeuse  
De la paix de la terre et du salut des cieux.*

*Une Étoile pâlit à l'orient du ciel  
Et l'étoile m'a guidé comme les Bergers  
Au pays pacifique où les fleurs et le miel*

*Des jours suaves font nos pensers plus légers  
Que les vols épeurés au bruit des lavandières  
Des oiseaux ricochant sur l'eau comme des pierres.*

HENRI DE RÉGNIER.

# LE SACRIFICE DE LA CHAIR<sup>1</sup>.

## II. Après les Aveux.

**G**RANDIE de tout l'effroi mystérieux des songes, la scène des aveux de Rickward avait hanté toute la nuit le fiévreux sommeil de Wivine. Dans les souvenirs confus du réveil, démêlant mal le rêve et la réalité, elle crut d'abord que celui qui l'aimait s'était tué dans l'ombre à cause d'elle, et le cauchemar sanglant de nouveau la terrifia.

Lorsque Enteware, la servante, vint pour l'aider à sa simple toilette, elle trouva sa maîtresse bouleversée, tremblante, pâle, et les yeux écarquillés d'horreur.

Mais instruite par la jeune fille des événements de la veille, dès les premiers regards elle comprit quel drame intérieur se déroulait devant cette âme.

C'était une sainte rustique, cette Enteware.

Nature fruste et primitive, son cœur aussi brûlait du seul Amour — qui renferme tous les amours — celui de Dieu. Wivine avait donc fait de cette humble servante sa confidente et son amie.

Car l'universelle attirance qui rapproche les âmes lépreuses pour l'émulation dans le Vice rapproche de même, aussi, et combien plus amoureusement, pour l'émulation dans le Bien, les âmes abluées aux fontaines mystiques.

En nos jours où l'on parle tant d'égalité et de justice, n'est-il pas plein d'enseignements cet exemple chrétien, vieux de plus de six siècles, que nous donne en cette amitié la très belle et riche héritière de la noble maison d'Oisy ?

Les préjugés menteurs du vieil orgueil païen qui survit toujours aux idoles et met entre les fils du même Adam des distances et des degrés, selon la profession, la race et la fortune, s'écroulaient à vos chants d'amour, ô saintes sœurs spirituelles ! comme au son des cuivres sacrés les murailles de Jéricho !

Dès qu'elle vit entrer Enteware, Wivine s'accusa devant elle d'avoir été trop dure au malheureux Rickward.

L'endroit où il l'avait accostée, les premières paroles qu'à son

1. Voir LA LUTTE d'octobre 1898, p. 205 à 209.

adresse il avait prononcées, l'étrange sensation qu'à travers tout son corps elle avait ressentie quand il lui prit la main, les moindres péripéties de leur long dialogue, le départ, tout à coup, de Rickward affolé, et jusqu'aux paysages environnant leur marche, tout cela, maintenant, se précisait dans sa mémoire, renouvelait les douleurs d'hier et prolongeait dans le réveil l'angoisse de la nuit.

— Qu'était-il devenu depuis qu'il avait fui brusquement — tel un fou — dans le soir fauve ?

Sans but à travers les ténèbres, avec, devant ses yeux hagards, la plaie vive du ciel couchant, n'avait-il pas — en proie soudain au vertige du désespoir — noyé sa détresse païenne dans l'immobilité blafarde d'un étang ?...

Ou bien, dans quelques jours, peut-être, on viendrait apprendre, à Wivine, que des chasseurs ou des manants ont détaché d'une branche fleurie, sur la lisière des forêts, la repoussante loque humaine qui balançait là sa pourriture fétide, au rythme du vent matinal ?...

A la pensée que le suicide, ou que, du moins, le mal d'amour qui allait abrégier la vie de ce pécheur impénitent trouvait sa cause unique en son refus de l'épouser, son cœur adolescent de femme et de chrétienne connut l'étrange sensation que fait le mélange confus de l'épouvante et du remords.

Avec la calme confiance et la grande pitié des saints, la servante avait écouté toutes les confidences, les conjectures et les craintes de sa douloureuse maîtresse. Alors, pour réconfort à ce cœur ébranlé, cette humble fille sut trouver des paroles dont la profondeur éclatante et la surprenante sagesse attestèrent abondamment, à celle qui les entendait et s'apaisait à les entendre, qu'en cette âme simple et naïve habitait le Consolateur.

— La Providence qui, de toute éternité, avait prévu ce qui s'était passé la veille, fait servir les projets des pervers à l'épreuve des bons, disait Enteware à Wivine. Et la confidente ajoutait qu'au lieu de se troubler des menaces et des sanglots d'un jeune homme de mauvaise vie, qui voulait — pauvre inconscient ! — ravir le cœur de son amie au Dieu qui se le réservait, son amie, au contraire, devait se réjouir à voir ainsi l'enfer s'efforcer d'entraver par un piège grossier leur prochain départ vers la solitude.

A ces dernières paroles d'Enteware, le beau visage de Wivine jusqu'alors assombri — tel un ciel nuageux qui soudain s'ensoleille — tout à coup s'éclaira...

— Oui, Enteware avait raison, oui, c'était bien l'Ange du Mal

qui tentait d'opposer, comme par dérision, l'amour païen de ce Rickward à l'Amour divin de Jésus !

Nourrissait-il donc — pauvre esprit malin ! — l'espoir insensé qu'un aussi misérable appât ferait oublier aux saintes compagnes le chemin du désert, au fond duquel, liant leurs destinées, elles avaient résolu, depuis un certain temps déjà, de vivre côte à côte, dans le jeûne et dans la prière, loin du tumulte humain, en le calme de Dieu ?

Le grand désir qui la brûlait de vivre bientôt en cette retraite, dans le plus parfait des renoncements, emporta la chaste Wivine vers les rêves de l'Avenir. A la pensée qu'elle y pourrait enfin offrir au Christ-Jésus le sacrifice de sa chair, son cœur tressaillait d'allégresse. La joie débordait de ses lèvres.

— Oublié ! le seigneur Rickward, songeait à part elle Enteware, toute heureuse, elle aussi, de la même espérance, et se réjouissant en outre à voir reflleurir sur les lèvres de sa maîtresse le sourire des vierges sages.

Dans le cœur joyeux de Wivine se réveillaient pourtant les doux mots tentateurs :

— « Quand on possède autant que toi la beauté, l'or et la jeunesse, c'est une incroyable folie, cent fois plus détestable encore que l'aberration de l'avare, celle d'ensevelir d'aussi rares trésors au fond des bois impénétrables, en quelque lieu aride, inconnu, désolé »...

La tentation n'effleura pas l'eau calme de son âme ; nulle pensée de vanité, rien qu'une inquiétude nouvelle touchant le sort terrestre et l'éternel salut du seigneur amoureux.

Au mutisme subit de son expansive compagne, Enteware comprit aussitôt ce qui de rechef l'angoissait. Aussi ne fut-elle pas interloquée, mais seulement tristement sourieuse, quand Wivine, achevant sa pensée à voix haute et négligeant toute transition entre leurs dernières paroles et sa proposition soudaine, l'invita d'une voix si triste « à unir désormais, s'il n'est déjà trop tard, leurs prières *pour lui* ».

Dieu seul connaît combien de fois les deux saintes depuis ce jour implorèrent du Christ bien-aimé la Miséricorde du Père pour le pécheur adolescent dont Wivine bien malgré elle avait si grièvement blessé le cœur en méprisant le seul reflet du ciel qui faiblement y persistait encore : ce peu d'amour qui n'était pas charnel.

Ayant appris que vraiment il l'aimait, même à tel point que son noir désespoir le faisait dépérir, et qu'il se mourait de passion pour elle, Wivine ne connut plus de bornes à ses privations de

toutes sortes, et ce fut nuit et jour avec de torturants sanglots qu'elle supplia pour le pauvre Rickward Celui qui sauva Madeleine et révéla aux juifs émerveillés l'accueil de pardon et de joie qu'avait fait la bonté du Père au fils prodigue repent.



### III. Les Amants de la solitude.

C'était affreux le tourment de ce cœur qui débordait naguère encore de joyeuse jeunesse !

Autour du chevet de Rickward ses parents plus blêmes que lui — car la chaleur des fièvres empourprait ses joues pâles — attendaient, consternés, depuis d'interminables jours la Visiteuse inélectable.

Aux praticiens qui ne répondaient plus, que par d'évasives paroles, aux pressantes questions de leur anxiété ; aux praticiens qui, malgré tout leur art, le disputaient sans espoir à la mort, désignant de ses yeux inermes leurs fioles de toutes sortes, le mourant répétait d'une voix presque éteinte : — l'Amour seul peut sauver l'Amour...

Ceux dont il était la chair et le sang, épuisés par l'excès de ses propres souffrances, se laissaient ballottés, impuissants d'un effort, entre le souhait que la mort abrégât sa longue torture et l'instinctif désir qu'il vécût malgré tout. Mais puisque c'était l'irré-médiable, puisque toute lueur d'espoir s'était depuis longtemps éteinte, l'instinct lui-même finit par se révolter devant les lenteurs de cette agonie, et la mère, oubliant que le feu éternel brûle pour les pécheurs, la mère supplia la mort de délivrer enfin son fils du supplice hideux de la vie, quand, à l'instant que l'on croyait fatal, le moribond se sentit tout à coup renaître et, longuement, regarda le ciel bleu.

Les médecins, qui, tout d'abord, avaient cru reconnaître en ce réveil vital l'éphémère et ultime revanche de cette constitution robuste sur le mal qui la terrassait, s'obstinèrent, les premiers jours, à nier l'évident prodige que leur haut savoir n'avait pas prévu et qui pour lui resta l'inexplicable.

Rickward cependant ne proférait plus, ni contre Wivine des imprécations, ni contre lui-même des souhaits de mort. A ce premier regain de vie il avait reconquis sa volonté de vivre et réchauffé son sang aux flammes de l'Espoir.

Nonchalamment rêveur sur ce lit d'agonie devenu son lit de

convalescence, il laissait bercer sa pauvre âme, son âme étrangement émue, par la mystérieuse voix, qui sans proférer aucune parole lui parlait cependant tout au fond de son être, ineffable et si douce !

Ce n'était pas dédain, ni fanatique orgueil, mais la fidélité du Serment de jeunesse de rester toujours vierge et vouée à son Dieu, qui avait contraint sa Wivine à repousser son lamentable amour !

Enteware n'était-elle pas venue lui apporter, de la part de Wivine, l'assurance de sa pitié et la promesse aussi d'oraisons si ferventes qu'elles feraient, pour lui, violence au ciel ?

Et voici que Wivine, enfin, devient l'ange consolateur, au chevet même de Rickward !

Accompagnée de ses parents ou de sa fidèle Enteware, elle y vient achever, par la vertu de sa parole, ce que le miracle de ses prières avait seul accompli.

Et l'on ne sait ce qu'il convient ici d'admirer davantage :

La résurrection de ce corps et de ce cœur presque morts à la vie, ou la résurrection de cette âme à la joie ?

Mais les exhortations de la sainte Wivine vont opérer dans l'âme de Rickward une transformation plus étonnante encore.

Celle qui le faisait mourir, non seulement l'a sauvé du tombeau, mais aussi du Dam éternel ! Or voici que la Grâce habite à présent dans ce cœur, qu'habitait le péché qui tue, et de ses yeux, d'où ruissellent sans fin les diamants des amoureuses larmes, Rickward contemple son amie avec la chasteté des impeccables Anges.

A la lettre c'est vrai : le Rickward d'hier est mort, et le nouveau Rickward étouffe de bonheur à se sentir renaître, âme et cœur, à l'Amour. Mais ce n'est plus le matériel amour, l'animal amour qui se vautre, c'est l'Amour très chaste et sacré, dont le feu pur brûle et monte vers Dieu, comme l'âme des Séraphins.

Wivine lui a confié son secret désir de vivre dans la solitude et la décision qu'elle a prise de sortir avec Enteware, selon l'exemple d'Abraham, de la demeure paternelle, pour s'ensevelir à jamais dans la liberté du désert.

Le bon grain de telles paroles n'est pas tombé sur la pierre inféconde et les oiseaux du ciel ne l'ont pas enlevé de ce cœur rénové, où il germe déjà, fertilisé sans cesse par les rayons de l'Amour infini et la rosée des belles repentances.

Entraîné par l'élan du surhumain délire que la ferveur de son amie communique à la foi qui se ravive en lui, Rickward sent

s'allumer et s'accroître en son âme un feu de plus en plus ardent, qui le dévore et qui l'altère, et cependant le réjouit, car il l'oblige à s'abreuver enfin aux eaux vives du sacrifice.

Disciple de sa bien-aimée, il veut suivre comme Enteware l'exemple de son héroïsme et modeler le reste de sa vie sur la beauté de sa vertu.

Maintenant que la main du prêtre l'a réconcilié avec Dieu, en l'absolvant, au Nom de sa Trinité qui pardonne, des turpitudes du passé, il ne résiste plus à l'attrait de l'Esprit divin.

Devançant la Sœur qui le guide dans les chemins de la Gloire chrétienne, en un lieu solitaire appelé : 't Hof 't Eechout, ou « le Jardin de la Chênaie », que Wivine, elle-même, avait choisi pour lui, Rickward s'est retiré, pour la vie, loin de tous.

Et loin d'elle, à jamais...

GEORGES RAMAEKERS.



## GUIRLANDE DE SOURIRES.



LA DAME AU LYS.

A Valère Gille.

**D**ANS la joie du matin qui rit aux fleurs plus belles,  
Celle dont les yeux clairs sont des étoiles, celle  
Pour qui j'ai doucement fait s'envoler parmi  
Les roseaux ténébreux d'un pays ennemi  
Les folles visions de ton rêve futile  
O mon âme, la chère Fée aux mains tranquilles  
Viendra, sœur du silence et du matin vermeil,  
Avec son pur baiser m'apporter du soleil.  
Et comme si depuis l'heure divine où l'aube  
Me dévoila soudain le linon de sa robe  
J'avais quitté la grève étrangère où j'errais,  
Pour la voir effeuiller les fleurs de mes regrets  
Et de mes souvenirs que l'ennui perpétue,  
Je lui dirai tout bas les chansons ingénues

*Dont s'enchantait jadis mon rêve nouveau né...  
Mais elle, ayant, sous ce mensonge, deviné  
L'orgueil qui rôde encore en mon âme blessée,  
M'offrira tristement le Lys de sa pensée.*



## LE FAUNE.

*A l'heure où se réveille en un murmure ailé  
Ta voix berceuse et douce, ô divin exilé  
Qu'une aube merveilleuse idéalise, à l'heure  
Où parmi les lauriers dont l'arome t'effleure,  
Surgit, vision blanche, une nymphe aux abois,  
Un long frisson d'amour fait vibrer dans les bois,  
La citole qu'aux jours fabuleux une fée  
Offrit en écoutant au loin pleurer Orphée  
A la Vierge hautaine et frêle qui t'a fui,  
Faune ! Et ni la candeur sereine de la nuit,  
Ni l'aurore qui rôde en chantant dans les branches  
Ne t'ont fait oublier ses pures formes blanches.  
Et tristement, miraculeux adolescent,  
Tu traînes dans la paix de ces matins naissants,  
A l'heure où se réveille en frissons d'harmonie  
L'hymne mystérieux de la Vierge bénie,  
Le fantôme alangui de ton espoir blessé  
Par le vain souvenir d'un rêve inexaucé,  
Alors qu'à tes seuls yeux invisible, Elle glisse  
Au milieu des fleurs qu'un vent léger déplisse.*



## MÉDAILLON.

*Elles rêvaient ce soir, blanches âmes heureuses  
Sous les saules nimbés de clartés vaporeuses,  
A l'ineffable amour des oiseaux pour les fleurs ;  
Et l'une ayant baigné dans la rosée en pleurs  
Ses mains fines où l'or des bagues ciselées  
Fait éclore au soleil mille étoiles ailées,  
Soucieuse, cueillit un lys déjà fermé :  
Puis, inclinant un peu le calice embaumé  
Sur l'herbe où souriaient ses sœurs agenouillées,  
Fit choir de l'urne blanche une oiselle mouillée.*

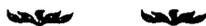
## LA DAME AUX ROSES.

*Elle effleure au matin d'un sourire infini  
Les fleurs que laisse choir dans le matin béni  
L'archange de son âme éternellement blanche,  
Et dans l'eau merveilleuse où le soleil se penche  
Comme un oiseau lassé d'un inutile essor,  
Elle mire ses yeux criblés d'étoiles d'or  
Sans daigner voir au loin les fantômes nocturnes  
Fuir vers l'immensité des plaines taciturnes.  
Une clarté sereine illumine ses pas  
Et fière de son rêve pur elle n'a pas  
La troublante langueur des amantes mortelles :  
L'hiver a beau faner les roses fraternelles  
Et briser la voix d'or des doux oiseaux partants,  
Elle marche en la paix d'un immortel printemps,  
Reine de ma pensée et de ma lassitude :  
De claires visions charment la solitude  
Quand, parmi les rayons, son beau geste indulgent  
Fait chanter doucement la citole d'argent  
Qu'entre ses doigts divins une fée a posée,  
Et des millions d'yeux s'ouvrent dans la rosée  
Dès que, sans me parler de mon fol abandon,  
Elle cueille en rêvant les roses du pardon.*

GEORGES MARLOW.



HENRI MAZEL <sup>1</sup>.



**J**'IMAGINE que M. Henri Mazel se plut à remonter, en philosophe, le cours des temps et qu'au retour de son voyage il eut la nostalgie des merveilles qu'il y avait pu contempler. Il fut semblable à ce moine navigateur de la Légende celtique qui chantait ses paradisiaques visions et à qui les auditeurs charmés disaient : « Père, nous nous apercevons, au parfum de vos vêtements, que vous

1. Voir LA LUTTE d'octobre 1898, p. 215 à 222.

avez été en Paradis ». Il vécut désormais dans ces contrées si riches de souvenirs, si vivantes de tant de morts admirables. Il en acquit un don d'évocation qui n'appartient qu'à de rares privilégiés. C'est ainsi que l'époque gallo-romaine revit dans son admirable recueil, *la Frise du Temple*, la Chevalerie dans *le Nazaréen*, et *la Fin de Dieu* ; l'Islam dans *le Khalife de Carthage*, l'Ancien Régime dans *Vieux Saxe* et toutes ces époques dans les poèmes de ses autres recueils, *En Cortège*, et *Flottille dans le Golfe*.

Partout perce le généreux souci de nos destinées, et c'est précisément ce fonds de vie, encadré de splendeur verbale, qui fait de ces poèmes autre chose que des exercices de virtuose, des amusements d'artiste. Dans sa trilogie de drames nous assistons à des duels de civilisations qui nous font longuement méditer. Sa préoccupation d'idées générales lui fit même écrire cette *Synergie sociale* où il ne s'est point montré moins brillant écrivain et où le fourmillement des idées déconcerte presque. S'inspirant des leçons que son érudition lui permettait d'extraire de l'Histoire, il y exposa ses opinions sur le présent et sur l'avenir de la société. Il conviendrait que les nouveaux pasteurs du peuple, les milliers de bonnes gens qui se croient marqués au front du signe de chefs de nation fissent de ce livre d'un poète leur livre de chevet. Il est permis de croire que les notions qu'ils possèdent sur le sort de l'humanité passée et présente s'en modifieraient considérablement. Il faut toute l'étroitesse d'esprit de certains pour déclarer que le bonheur futur sera basé sur l'égalité parfaite. Sans doute, le niveau intellectuel serait alors tellement bas que les pauvres égaux croiraient au bonheur comme y croient les bestiaux que nous sacrifions à notre faim. Quant à nous, qui avons le bonheur de vivre avant que ce temps soit venu, il est de notre devoir de prêcher l'énergie et de prôner la nécessité de créer une aristocratie de l'âme. C'est vers l'exaltation de cette aristocratie que doivent tendre tous nos efforts. « La force destructive, a dit fort justement M. Henri Mazel, est peut-être aux mains du peuple; la force créatrice n'est que dans l'âme des meilleurs ». Aristocratie ici n'a aucun sens nobiliaire ou gouvernemental, c'est dans le sens héroïque qu'il faut l'entendre. Ce culte aux Héros, tous les grands penseurs du siècle l'ont préconisé, car tous ont vu le danger social, le seul, dit exactement M. Mazel, qui existe toujours, qui siège dans chaque âme et qui se nomme la Bassesse. « Les grandes âmes, dit Carlyle, sont toujours loyalement soumises, respectueuses pour ce qui est au-dessus d'elles. L'homme sincère est, par nature,

l'homme obéissant ». Obéir, en effet, ne signifie pas s'avilir. Une société court à sa perte qui ne veut plus rien reconnaître de supérieur : les exemples en sont échelonnés le long des temps. La négation de toute autorité est la négation de la justice elle-même.

Un autre écrivain de talent, M. Hugues Rebell, a naguère publié une plaquette fort intéressante sur l'*Union des trois aristocraties*. Mais comme les deux écrivains sont éloignés l'un de l'autre ! M. Mazel veut une aristocratie morale, M. Rebell une aristocratie intellectuelle. L'un veut une réunion de Héros et de Saints qui n'auraient que de l'amour pour tous les hommes ; l'autre une réunion de financiers, de snobs, de hobereaux qui n'auraient d'autre but que de bien vivre. M. Rebell ne songe à rien moins qu'à la restauration de la féodalité ; elle serait plus oppressive encore que l'ancienne. Dans *la Fin des Dieux*, deux morales seront en présence : celle du païen Terpandre et celle du chrétien Norbert. Nous nous souviendrons alors de M. Rebell et de M. Mazel.

Discuter *la Synergie sociale* nous entraînerait trop loin. D'ailleurs, c'est à dessein que nous voulons restreindre cette étude à l'écrivain d'art. Bornons-nous donc à citer telles strophes de « La Tour de Constance » qui symbolise assez bien l'idée centrale de ce livre de psychohistoire. « Voiles éployées des nef, flots d'encens, chant d'introït, cliquetis des grands glaives sur les cottes de mailles, ah ! c'est avec vous que j'eus voulu partir, preux candides qui regardiez trop longtemps les Images et mouriez en tendant votre gant aux anges. — Comme vous, nous serons des donjons qui marchent. Notre orgueil dominateur des marais sera la carapace invulnérable au bélier, et notre amour lèvera dans les ténèbres la torche par qui jusqu'à l'horizon étincellent les lagunes et les pyramides de sel. — Qu'importe que tout soit abandon et solitude, que les plaques d'herbe lépreuse s'agrandissent dans le corselet trop ample et que les salicornes des silves gothiques se mirent seules dans les roubines, notre devoir subsiste d'être muraille pour la force, phare pour la lumière. — L'envie et la haine viendront croasser, et l'on verra de loin leurs grandes ailes noires de chauves-souris tourbillonner autour de la flamme rouge, mais sans l'éteindre, et les cadavres velus tomberont pourris au fond des douves, car notre brasier, tutélaire pour les purs, est terrible pour les ignobles ! — Et toujours magnanimes, nous persisterons, dans les siècles des siècles, seuls invincibles dans la pestilence des choses et la décrépitude des hommes, à dresser vers

le ciel, comme une tour de constance, notre bras infatigable dont le poing lève la cage de fer où rougeoie la flamme ! »

Quoi qu'il en soit, c'est un signe des temps que ce souci des jeunes de vouloir prendre part à la réorganisation du système social. Déjà l'un des esprits les plus pénétrants que suivent, avec confiance, de nombreux disciples — dont je ne suis certes pas — M. Maurice Barrès, a donné l'exemple de l'action. D'autres chefs vont surgir que suivront d'autres disciples : nous sommes las de mensonge, car, malgré l'inquiétude qui nous étreint à songer à l'avenir, nous nous sentons invinciblement attirés vers l'inconnu ; l'humanité est altérée de Justice. Une aube respendit, l'espérance va se lever dans une gloire. Attendons-nous à voir prochainement entrer en lutte ouverte, avec les égoïstes exploiters de la Bassesse, tous les Amants de l'Harmonie qui comprennent que le bonheur des groupements humains ne se fonde que sur l'amour, sur le sacrifice. M. Henri Mazel est d'ailleurs un chrétien. Et nous donnons, à ce mot, sa véritable, sa large acception ; et chez lui nul sectarisme, mais une tolérance, mieux : une charité évangélique. Toutefois, bien que le fond de sa religion soit la pratique des saints préceptes, les beautés des cérémonies religieuses et des chefs-d'œuvre de l'art sont pour beaucoup dans son attachement au catholicisme. Il arrive même fréquemment à ce poète de Provence de regretter les beaux mythes païens. Son catholicisme est mêlé de beaucoup de panthéisme, comme d'ailleurs celui des Bretons d'Armorique dont il serait dangereux d'épurer les croyances. Nul plus que lui n'abhorre la froideur qui glaça un moment le catholicisme — froideur qui le menace encore. Autant il glorifie François d'Assise, Dante, Pétrarque, autant il abomine Catherine de Sienne. « Fausse sainte, c'est toi qui vins voler sa gloire à la France d'Oc. Ta petite main douce de dévote frappa plus juste que les gantelets de fer des Colonna et des Frangipani. Ton orgueil d'Italienne ne put supporter la splendeur provençale ; tu vins en Avignon agiter de terribles fantômes devant les prunelles chassieuses de quelques vieillards, et ceux-ci te suivirent, sorcière... Les fruits de ton œuvre, Catherine, les savouras-tu quand la Réforme vint noyer le soleil catholique dans un océan de tristesse ? » « Ah ! misérable Réforme, dit-il ailleurs, par qui tant de nobles âmes souffrirent, catapulte monstrueuse qui lézarda la Tour d'ivoire, croc où se déchira la Tunique sans couture, brouillard de larmes dont s'obscurcit le beau soleil latin, sécheresse qui brûla les fleurs de l'Avignon papale. » Peut-être on le voit, M. Henri Mazel est-il avant tout un fils du sol. Ce

qu'il reproche au catholicisme de Catherine de Sienne comme au protestantisme de Luther c'est d'avoir touché à la splendeur de sa petite patrie, à la gloire de l'Empire du Soleil, pour employer le mot de Mistral.

Le beau Soleil latin! A travers toute son œuvre, en effet, il va luire. C'est le soleil de sa Provence, frère de celui d'Hellas, de Rome et de Byzance. Je vous dis que ce poète a la nostalgie de la lumière, de celle de son pays natal. Quel accent passionné dans *la Frise du Temple*, dans *la Fin des Dieux* et dans *le Nazaréen* aussi quand chante le doux félibre Aloys de Maguelonne. Ah! ces pays de souvenir et de rêve, quel amour ils inspirent à leurs enfants! Ce n'est pas aux fils des fières provinces héroïques qu'il faut attribuer cet étroit patriotisme au nom duquel il n'est point de bassesse devant laquelle on recule. Bretagne et Provence sont des patries merveilleuses. Ah! certes, les frontières importent peu qui sont hors les champs hantés par les ancêtres de pure race. La vraie patrie c'est la petite, la province natale dont la grande tire sa force et son droit.

Si M. Henri Mazel a une prédilection marquée pour l'un de ses livres ce doit être pour *la Frise du Temple* : tout le midi rhodanien y revit. « Je sais, dit-il, un bouclier merveilleux d'or au pal d'azur, étalé sur la terre immense et que le soleil fait flamboyer en écusson triomphal. » Et la description suit, d'allure homérique, de ce bouclier qui « toujours respendra, le beau bouclier de Provence ». Oui, toute la Provence est dans ces pages harmonieuses : les Saintes, Maguelonne, Saint-Gilles, les Alys-cans, les Baux, le Pont du Gard et la Maison Carrée. Quelles notes successives de joie et de douleur, d'allégresse et d'amertume! Cette Camargue nue et désolée, comme le poète la comprend! N'est-elle pas le symbole même de son âme? « Là-bas, dans les solitudes salines, hennissent les cavales de tes désirs et meuglent les taureaux de tes colères; leurs sabots sont fendus d'avoir rué contre les barrières, et leurs naseaux saignent du trident des gardiens. » Mais « voyez, voyez. Dans le crépuscule une voile blanche a lui, une voile de salut dont le mât croise la vergue... Au pied du mât chantent des femmes, et la barque syrienne s'incline à chaque flot comme pour saluer cette terre. » C'est la barque qui porte les Saintes Maries en Provence. « Et voici, ô mon âme, descendre sur toi la rosée de grâce. Sur ton amertume de solitude saline, sur ta stérilité de lagune morte, ton crépuscule s'étoile de phares sans nombre... Qu'importent les géographes et les épigraphes et les atterrissements du Rhône et la prophétesse

Marthe qui suivait Caius Marius. Ce sont les idées qui créent les faits et la Vérité n'est fille que de la Foi. Que contre Raban Maur la critique soit forte, ma volonté contre elle est plus forte encore ; et, pour que vous ayez réellement foulé cette plage, ô disciples et saintes femmes, il suffit que je l'aie voulu... » Les belles images ! J'ai voulu citer ces fragments ; la pensée qui caractérise le dernier éclaire sur la méthode de travail de M. Henri Mazel. Le poète dominera chez lui l'historien. Ah ! que de fleurs semées sur les ruines de cette terre glorieuse ! Que d'occasions de ressusciter les mythes antiques, les villes grecques peuplées de dieux irrités et de déesses souriantes : ce sont les éponymes de marbre, les cavalcades des frises, les papyrus d'Orphée et de Thales. Oh ! Saint-Gilles ! Héraclée ! ville d'autrefois où « de laides gens trafiquent aujourd'hui de blés et de vignes. Ah ! ne vaudrait-il pas mieux que de si glorieuses cités le nom seul existe et qu'il faille chercher leurs ruines au bord des fleuves morts, comme l'autre Héraclée, mère du divin Zeuxis qui dort on ne sait où sous l'arène tarentine. » Quel mépris pour la vie courante, partout insipide et laide ! Son rêve va vers cette vieille église de Maguelonne, où vers les Alyscans funèbres. Il chemine dans une atmosphère qui n'est pas de ce monde. « La mer sans voile s'étalait sous le ciel sans nuages. Les bleus se fondaient à l'horizon en le même azur et l'on eut cru marcher au sein d'une turquoise infinie. » L'image est belle. — Une émeraude où semble errer toute la mer, avait dit Hugo. — M. Henri Mazel a compris mieux que personne la poésie des solitudes, douceur des extases, griseries des parfums de ravenelles, ces fleurs des ruines, brûlure du soleil calcinant les vieilles pierres féodales, chansons mélancoliques des grillons dans la poussière, des cigales dans les oliviers...

Tout poète n'a-t-il pas un jardin d'élection où il voudrait que sa cendre reposât ? L'ambitieux Renan aspirait à la paix du cloître gothique de la cathédrale de Tréguier. Le vieux cloître qui vit les jeux de son enfance se fut enorgueilli de le bercer de son silence et de sa joie céleste s'il ne fût devenu le renégat à la face épanouie de chanoine rassasié d'honneurs laïques. Mais quel sujet d'horreur n'eut-il pas été — et malgré *les Souvenirs de Jeunesse* où sa vie eut dû se retremper sans cesse — pour les âmes bienheureuses, protectrices de la cité, qui errent à l'ombre de ces vieilles fleurs de granit ! Malgré l'acharnement de quelques Bretons de Paris à vouloir imposer ce mort à tant de morts non moins illustres et non moins dignes d'admiration et d'adora-

tion, morts qui n'ont point semé dans les âmes le doute, père de la douleur, il faut espérer que Paris gardera le Parisien Renan : Tréguier vit trop intensément dans le Passé, dans le rêve, dans le silence, dans l'oubli du monde et dans l'éloignement des cuivres de la Renommée. Les sonneries des cloches de ses monastères et de sa cathédrale ne s'accordent pas encore aux hurlements du « dragon rouge annoncé par Merlin ». La cite épiscopale écoute les leçons d'Hélorig de Kermartin qui ouvrent des horizons de paix et de bonheur, en attendant que l'Avenir et la Science l'abreuvent d'ignominie et l'écrasent de douloureux fardeaux. Les Alyscans, « repos suprême après les vaines luttes, quiétude des prairies d'asphodèles endormies dans l'éternel crépuscule, champs-élysées », les Alyscans pourront être moins hostiles aux cendres de M. Mazel, car il n'a renié ni ses Dieux ni son Dieu et son ombre trouvera là des ombres fraternelles. Ce sont ces jardins de rêve, où dorment les souvenirs, qu'il désire pour y reposer. « Ah ! c'est votre solitude, Alyscans, que j'aime et l'inconsolable de vos tombes et l'à jamais disparu de vos cendres... Sous vos peupliers je voudrais dormir mon sommeil éternel. » Tant d'harmonies s'élèvent de cette âme qui se compare aussi à un grand port de mer encombré de joie, tant d'amour pour les belles et grandes choses que l'on se sent devenir meilleur en apprenant à la connaître, tant il est vrai que la fréquentation de la Beauté est l'école de la vertu et du bonheur. Et jamais un cri de haine, mais, au fond, la seule préoccupation d'exalter. Quand il manie l'ironie, comme dans *Flottille dans le Golfe*, ça et là, c'est avec une finesse toute attique et sans aucun arrière-goût de fiel. Ce côté, en vérité moins connu, de la personnalité littéraire de M. Mazel serait amusant à indiquer. Dans un article ému sur la mort de son ami Paul Masson, le célèbre Lemice-Terrieux, il a plaidé les circonstances très atténuantes pour cette verve unique, un peu spéciale, qu'ont les vaudevillistes et les mystificateurs. Dans les fantaisies sans prétention qu'il publiait dans *l'Ermitage* et pour la signature desquelles il épuisait toute une catégorie d'appellations : Pierre l'Ermite, Bernard l'Ermite, Tristan l'Ermite, il affichait une prédilection, parfois excessive, pour les concetti, les lazzi, les funambuleries et, pour trancher le mot, les calembours. Cette « fiente de l'esprit qui vole », comme disait Hugo, lequel, comme tous les écrivains sensibles à l'ivresse verbale, comme tous les poètes notamment, eut toujours pour elle de l'indulgence, tombe parfois chez M. Mazel de façon inattendue. Celui qui lit de ses articles sérieux peut être

désarçonné ou tout au moins secoué par l'imprévu de sa fantaisie. D'autres fois la plaisanterie est d'un goût plus subtil, très savoureux. Dans le même numéro de l'*Ermitage* qui contenait cet article, dont nous parlions tout à l'heure, sur Lemice-Terrieux, et où il déclarait son faible pour les mystifications délicates et inoffensives, il donnait, à l'instar de Boileau, le précepte et l'exemple à la fois ; car, sous un pseudonyme bon enfant, il avait inséré un véritable éreintement de sa propre *Synergie*, article très sérieux, très fouillé, très dur, qui lui valut de presque tous ses amis des condoléances empressées et désolées. Mais cet aspect plaisantin et mystificateur est à la fois accidentel et secondaire. M. Mazel est avant tout un littérateur sérieux. Je dis à dessein littérateur, craignant d'effaroucher sa modestie en le traitant d'« auteur grave ». Il est trop spirituel pour se dire sociologue, historien, juriste, économiste ou philosophe, bien qu'il soit un peu tout cela.

C'est, si vous voulez le définir en une phrase, un poète en prose préoccupé d'idées générales. Il semble voir, du moins jusqu'ici, plus volontiers sous l'angle évocation que sous l'angle narration ; il a des visions brusques d'ensemble plus que des visions de détail successives. Non que ses œuvres ne soient pas poussées à fond : bien au contraire, dans la composition de ses œuvres, drames ou poèmes, comme dans le tissage de ses phrases, on fait à chaque instant de ces trouvailles qui font la joie des gourmets d'art et de style ; mais ces touches partielles, ces raffinements fragmentés ne lui font jamais perdre de vue l'effet d'ensemble qu'il poursuit. Or, ces qualités de haute tenue, de composition harmonieuse, de rythme général sont de celles qu'il nous faut, nous surtout Français, mettre très haut, car c'est à elles qu'est due la vogue de notre littérature. Aujourd'hui, on a une tendance à l'oublier, le temps moderne est si chargé, si accaparé par mille choses, qu'on évite autant que possible de lire les œuvres poétiques d'un certain développement. L'intensité ou la perfection de certaines pièces brèves de Baudelaire, de Verlaine, de Hérédia a poussé trop de jeunes esprits à négliger ces qualités ; mais si viser à la composition sans avoir d'abord le talent conduit droit au genre académique et pompier, d'autre part, négliger la composition fait tort même à ceux qui ont du talent : le grand art est toujours un art composé. Or, M. Mazel vise toujours à la composition, soit dans le plan général de ses drames, soit dans l'écriture même de ses phrases. Telle tirade de ses personnages, telle strophe de ses poèmes est un rythme tout à fait musical. Je voudrais citer ici en entier un

de ses poèmes, Saint-Gilles, par exemple — mais le lecteur le trouvera facilement dans *la Frise du Temple* — pour montrer l'art souple et varié avec lequel le poète poursuit son idée, passant d'un bond d'une bourgade morne d'aujourd'hui à une brillante ville médiévale, puis à une plus brillante encore cité grecque, évoquant en deux ou trois strophes tout un choc de peuples barbares, un fouillis que dominera la figure vaguement entrevue d'un des noms sacrés de l'histoire; enfin, par un dernier retour, dégageant le double sens allégorique et fondant les évocations précédentes en un rêve purement psychique où se complait le poète perdu dans un souvenir attendri et doux. Donc, ce qui caractérise surtout M. Henri Mazel, c'est un continuel souci de l'harmonie, de la vérité du fond unie à la perfection de la forme. Sa phrase est parfois d'une tresse savante et compliquée, mais toujours souple, ample, aussi riche en mélodie qu'en harmonie, dirait un musicien. Il n'a point écrit de vers, mais ses poèmes en prose pourront trouver place à la suite de ceux d'Aloysius Bertrand, l'ancêtre; ils ont leur perfection verbale, ils ont surtout une émotion très personnelle. Écoutez ce que lui inspire telle ruine près de qui s'écoula son enfance, la Tour Magne ou la Maison Carrée : « Ainsi de mon œuvre qu'il ne reste un jour qu'une ruine décharnée, énigmatique, un éboulis lamentable, dont on ne puisse reconstituer le faite, mais que du moins, tout nom fût-il aboli et tous trésors dispersés, s'y présente à jamais la hantise radieuse de celle qui fut mon âme et s'y endormit dans l'éternel de ses longs cheveux d'or et de ses doux yeux d'azur ». — « J'ai voulu, douce terre de Languedoc et de Provence, que mon œuvre fût baignée par ton fleuve, dorée par les grandes ailes vivifiantes de ton mistral, et que ta légende s'entremêlât à mon rêve, comme les cheveux de la bien-aimée se prennent aux lèvres de l'amant. » N'est-il pas vrai que ces poèmes ont comme un goût de larmes ?

YVES BERTHOU.



# REVUE DES LIVRES



## LES POÈMES

**La maison d'Exil**, par EDMOND PILON. (*Mercur de France.*)

Pour être d'exil, la maison qu'habite M. Edmond Pilon n'en est pas moins délicieuse; je la crois bâtie au flanc d'un coteau, petite, basse et lumineuse. A l'entour s'étend un jardin arboré où butinent les abeilles, les fleurs y ont un doux parfum et le poète module à l'ombre des charmilles un chant tendre et passionné.

Les volets, clos à midi, s'ouvrent gaiement à l'aurore et la maison est alors pleine de rires. Du seuil le paysage étalé est charmant.

*Du linge blanc flottait entre les arbres  
Parmi l'éclat des coiffes de paysannes ;  
Cela faisait de grandes ailes dans le bois  
Et ressemblait, dans l'aube diaphane,  
A de grandes ombres d'anges blancs  
Apparus là, dans de la joie.*

**Le Jour qu'on aime**, par GEORGES PIOCH. (*Mercur de France.*)

Le vers de M. Pioch est grandiloquent et rude. En ce livre, parfois, il s'adoucit et s'harmonise aux rêveries d'amour pour redevenir bientôt violent et emporté. Le Pégase que chevauche le poète est ombrageux et rétif, il hennit, et ses naseaux fumants aspirent les nuages de poudre épars sur la bataille.

**Poésies humaines**, par JEAN SÉVÈRE. (Paris, Chamuel.)

*Certe, il maudit très bien la guerre et ses ruines,  
Il a pour les vaincus une sainte amitié ;  
Son langage est tout plein d'amour et de pitié.  
Il voudrait qu'ici-bas tous les hommes soient frères...  
Et, bien que nous ayons des intérêts contraires,  
J'admire son talent et ses convictions.*

Cet extrait textuel des Poésies humaines ne donnera sans doute pas au lecteur le goût d'en lire davantage.

**Marionnettes**, par LÉON LEGAVRE. (*La Verveine*, Mons.)

Chacune des vingt pièces que nous envoie M. Léon Legavre est une pointe sèche d'un dessin sobre, sûr et achevé.

M. Léon Legavre a le sens de l'ironie et du trait, et on songe en le lisant au *Doux Pays!* de Forain.

**En Wallonie**, par E. DESPRECHINS. (Namur, Godenne.)

Voici de délicieux croquis, de frêles pastels et de fraîches aquarelles. M. Desprechins a le sens du nombre, du rythme et de la mesure. La langue est pure et de bonne lignée française; mais pourquoi laisser passer ceci :

*Il conte en souriant de bien drôles d'histoires.*

A part quelques traits — trop familiers à Coppée — la pièce qui suit, intitulée : *Au Bois*, n'est-elle pas ravissante ?

*L'air est bleu ; les linots gazouillent dans les branches.  
Avril aux cerisiers a mis des housses blanches,  
Et les pommiers fleuris ont l'air de gros bouquets.  
C'est dimanche. Aux sentiers qui vont vers les bosquets  
Passent sous les lilas aux grappes violettes,  
Des minois printaniers et de blanches toilettes,  
Il fait si beau ! Sous bois l'on va prendre le frais,  
Et sous les coudriers, par les taillis discrets,  
Où s'ouvre en souriant mainte et mainte fleurlette,  
Avec de gais fredons l'on fera la cueillette.  
Aussi par tous chemins de vagues bruits de voix  
Des hameaux d'alentour descendent vers les bois.  
Fillettes aux grands yeux, souriantes et fraîches,  
Et mignons garçonnets, roses comme des pêches,  
De la ville avec père et mère sont venus ;  
Et les bosquets sont pleins de rires ingénus,  
De rumeurs, de chansons, et de falbalas roses.  
Oh ! les enfants, les fleurs ! douces et frêles choses  
Qui pour moi — vision lointaine du ciel bleu —  
Reflètent ici-bas le sourire de Dieu !*

PAUL MUSSCHE.



## LES ROMANS

**Les Mains gantées et les Pieds nus**, par ANDRÉ RUYTERS. (Bruxelles, Lacomblez, édit.) — **Ballets et Variations**, par MARCEL RÉJA. (Paris, *Mercury de France*.) — **Les Pierres qui pleurent**, par HENRY BOURGEREL. (Paris, *Mercury de France*.)

Des dentelles ténues et exquises, des trames irisées de savants jeux de lumière enveloppent les imaginations de M. Ruyters. C'est un tisseur doué de qualités artistiques rares. Il unit des nuances caressées du souvenir doux et léger de Watteau, aux entrelacs de visions étonnantes. L'écriture est parfaite, mais l'œuvre n'est douée que de style. Tout au plus les mélancoliques ironies finales, certaines allégories — ainsi celle du premier conte — peuvent-elles relever et élargir le sens de ces pages ; ce sera une pensée humaine — enfin ! — après les jeux libidineux de fantoches inconscients de leur honte. Un seul personnage — celui de l'*Insaisissable Amante* — se regardera, un instant, en conscience : « Les gens qui, tout le jour, au sain labeur de la terre avaient donné leurs forces, maintenant rentraient chez eux. Le repas, le foyer, l'étable les rappelaient ; ils furent les images d'une vie puissante, simple et auguste ; sous leurs saluts, je rougis. » Est-ce l'aveu ? La reconnaissance d'une humanité non rivée à l'unique recherche de basses gymnastiques ? L'entrevision du but réparti à celui que Dieu donna des enchantements de l'Art ?

En dépit de ce titre *Ballets et Variations*, étiquettes amoindrisantes des symboles résumés en gestes plutôt puérils, M. Marcel Réja a vu une étendue plus large de la vie. Cela ne va pas sans fausses pirouettes, ni sans fatigue. M. Marcel Réja a des phrases qui vraiment rappellent des ondulations de Gavotte ou de Valse, et des idées ingénieusement adaptées au rythme de ces danses. Livre bizarre, curieux sans doute, et très long.

J'ai lu *Les Pierres qui pleurent*, de M. Henry Bourgerel, avec une profonde émotion. Ceci est un livre admirable. Tous les pensers remuant les cerveaux assoifés de vérité, envolées de Foi et d'Art, regards jetés vers l'infini du ciel ou plongeant dans des gouffres vertigineux, sont ici embrasés de lueurs. La nuit des consciences ne s'effrite pas dans l'aube durable, mais elle est déchirée d'un frisson de lumière prophétique. *Les suppliants*, les pauvres êtres qui se veulent apôtres de Beauté : Brennelis, Kerpenhir, Kerguelvan... c'est le drame de leur pensée qui se joue ici. Puis-je « raconter » ce roman ? Non. On lui fera ce reproche imbécile de manquer d'action, comme si l'action tenait dans la mimique des bras et des jambes, alors qu'elle gîte dans les recels de l'âme.

Certaines pages des *Pierres qui pleurent* sont obscures, me dit-on. Mais nous, ne vivons-nous pas dans le mystère? La ténèbre s'épaissit aux portes de l'éternité. Nous ne verrons *tout* que de l'autre côté. Par là s'affirme encore le caractère d'humanité de l'œuvre.

Reproduisons ce passage :

.....  
Kerpenhir s'adresse à Kerguelvan : « — Ainsi, René, vous voyez que le penseur retrouve la foi dans l'analyse même qui l'avait détruite. Dès qu'il a senti son âme aux prises avec le monde, il a retrouvé Dieu et Satan... il a entendu leurs paroles dans le *langage des choses muettes*... il a deviné leur présence dans son âme et dans sa chair... Mais, hélas! qui a douté doutera : la foi était un pont jeté sur l'infini, aujourd'hui nul n'y passe plus sans vertige!... Cependant si le culte de Jésus est né, comme vous l'avez remarqué, du spleen païen, ne renaîtra-t-il pas du spleen chrétien? Ainsi notre sainte religion serait vouée à l'éternité par les conditions mêmes de sa naissance... A côté du Prométhée sans cesse renaissant existe désormais le Christ éternel : le rédempteur veille sur le révolté... le Supplicié du Golgotha ne cessera d'apparaître au Supplicié du Caucase.

» Kerguelvan : — Le poète ne peut être seul et sans Dieu, car sans cesse il se penche sur l'infini. L'abandon du Christ, c'est le règne du Sphinx, du Sphinx dont les prunelles inéluctables rendent fou, car il regarde par les yeux de chaque être et par tous les pores de la matière : le regard posant l'éternelle énigme, je l'ai rencontré jusque dans les parfums, jusque dans les sons, jusque dans la lumière, jusqu'au plus profond de moi-même et ainsi, partout et toujours, j'ai subi l'interrogation, sans trêve, comme un remords!

» Brennelis balbutie, s'approchant de Kerguelvan :

» -- Pardon... je voulais vous dire... donnez-moi votre main, il me semble que je vous aime... il me semble que je vous ai toujours connu... quelle œuvre ferez-vous? »

.....  
Je lis au hasard du livre entr'ouvert : « L'art est une forme douloureuse de l'espérance ».

Le poète Brennelis souriait, à voir, dans son imagination, comme une avenue qui s'ouvrait vers la gloire... — M. Henry Bourgerel, elle est ouverte devant vous!

GEORGES VIRRÈS.



# GLANES DU MOIS



DOM . . . . .  
OLIVIER DESTRÉE

Au sommet d'un site admirable, et propice entre tous aux fécondes contemplations d'une âme artistique et chrétienne, s'élève, là-bas, dans les Ardennes namuroises, le double clocher de l'abbaye de Maredsous.

C'est dans le recueillement de ce cloître, où œuvrent d'Art, pour Dieu, les disciples de saint Benoît — moines auxquels l'Humanité est redevable de combien de chefs-d'œuvre ? — que notre très cher confrère OLIVIER-GEORGES DESTRÉE, le jeune écrivain, dont le style est non moins excellent que le cœur, s'est retiré, voici quelques semaines, avant l'*Oblat* de J.-K. Huysmans.

Cette vêtue, au 1<sup>er</sup> octobre dernier, de l'artiste qui prit une part si grande à la divulgation en Belgique et en France du vieux préraphaélisme italien et du moderne préraphaélisme anglais, me fit songer à ces Prêtres-Poètes, tels que Hector Hoornaert, Guido Gezelle, Hugo Verriest en Flandre, tel que l'abbé Louis Le Cardonnell en France, qui sont l'honneur et font la joie des jeunes lettres catholiques.

Mais cette vêtue me remit encore en mémoire certaines lettres — que je conserve — en le secret desquelles des clercs, pleins de talent, de clairvoyance et de savoir, me confièrent leurs doléances touchant l'accueil que rencontre parfois, dans les « bureaux » des évêchés l'élite intellectuelle du clergé séculier.

Qu'un prêtre ait souci d'archéologie, voilà qui se conçoit peut-être. Qu'un prêtre se préoccupe d'art pictural, de musique et de chant, pourvu qu'il ne soit pas « trop artiste », cela est encore quelque peu tolérable. Mais qu'un prêtre s'avise de manifester de réelles aptitudes littéraires, n'est-ce pas monstrueux ?

« Sacrifier à la Fiction ! écrire en vers, est indigne d'un Prêtre, Monsieur ! »

Tel est du moins l'avis qui prédomine dans maints « bureaux » des évêchés.

SED AUDI . . . . .  
ALTERAM PARTEM

Il est franchement regrettable que « les bureaux » des évêchés n'aient pas fonctionné aux temps prophétiques. Quelle belle besogne — et surabondante, n'est-ce pas ? — c'eût été pour eux de reprocher au Roi David, par exemple, d'*écrire en vers* les PSAUMES DE LA PÉNITENCE, puis à Daniel aussi, puis à Isaïe, puis à Ézéchiël, d'*écrire également en vers* et de sacrifier également « à la Fiction » !

Car — « les bureaux » l'ignorent peut-être — tous les Voyants du Passé, tous les grands Prophètes furent de grands Poètes, et c'est *en vers* brûlant d'Espoir, opulents de symboles et vibrants d'harmonies que se sont exprimés ces chanteurs inspirés, ces annonciateurs de la venue de Dieu.

Je signale encore à la vigilance des dits « bureaux » un certain évêque des premiers siècles nommé Jean. Celui-là aussi *écrivait en vers*,

sacrifiait à la Fiction, quand il composait à Pathmos, devant l'immense azur méditerranéen ses *poèmes apocalyptiques* dont le lyrisme surhumain reste à jamais incomparable.

Il est vrai que ce Jean, qui n'en fut pas moins canonisé, eût pour Maître un certain Jésus surnommé le Christ, en lequel les « bureaux » voudront bien reconnaître avec moi le Poète par excellence, Celui dont la Parole a créé au commencement toutes choses et qui, Verbe incarné, émerveillera tous les siècles par la Poésie divine de la Religion qu'Il enseignait *en Paraboles*. (Horreur ! Il sacrificiait donc Lui aussi à la Fiction ?)

Si S. Paul ne nous avertissait qu'« il ne faut scandaliser ses frères », j'aurais en terminant prié « les bureaux » de faire des remontrances — respectueuses, cela va sans dire — au Pape Léon XIII, dont la direction *sociale* de l'Église universelle fait l'admiration du monde — à ce *vieillard* inspiré d'En Haut qui signa récemment deux poèmes dont l'un (célébrant Clovis, roi des Francs) vient d'être mis en musique par un compositeur français ; car enfin (style Brunetière) je ne vois pas pourquoi « les bureaux » reprochent à de simples clercs, dont les travaux sont bien moins encombrants, ces « futilités » littéraires et n'adressent pas préalablement leurs reproches au Poète pontifical qui a mission de gouverner la chrétienté tout entière ?

### L'ÉPOUVANTAIL

On objectera, je sais bien, le danger que peut courir la charité, l'humilité du Prêtre au milieu des rivalités et des louanges que lui vaudront ses œuvres d'écrivain. Et l'exemple de celui qui fut l'abbé Charbonnel remplirait assez décevant, j'en conviens, le rôle d'épouvantail à moineau dans l'arsenal de mes contradicteurs. Malheureusement (ou heureusement, c'est au choix) loin de me convertir à leur opinion, cet

« argument » je le rétorquerais et, ne leur en déplaise, il me deviendrait, pour ma thèse, une raison *a fortiori*. Tout catholique, et les « bureaux » eux-mêmes, ont le chrétien désir, cela n'est point douteux, de voir la Vérité chrétienne Reine et conductrice de l'Esprit humain dans tous les domaines de l'activité intellectuelle. Chacun donc, parmi nous, exulte à voir les prêtres se vouer, pour Dieu, à la Science, à la Sociologie, à l'Histoire.

Advienne une défection soudain, au milieu d'eux, y aurait-il un seul croyant assez..... irréflecti (soyons charitables) pour en tirer cette conclusion stupide : Puisque l'orgueil a égaré ce prêtre savant, sociologue ou historien, il est à souhaiter que tous les prêtres s'interdisent désormais l'apostolat si fécond, si glorieux de la Science, de la Sociologie et de l'Histoire ? La protestation s'élèverait unanime autour d'un discours semblable et l'on s'accorderait pour lui répondre qu'au lieu d'abandonner le terrain du savoir aux empiétements de l'Erreur, à cause des apostasies, il faut, à plus forte raison, que les efforts du haut clergé tendent à susciter des savants nouveaux qui dédommagent ainsi l'Église et la vengent des apostats.

Eh bien, si ce langage est juste et sain quand il s'agit de la Science, de la Sociologie, de l'Histoire, par quel miracle, s'il vous plaît, ne le serait-il plus quand il s'agit des Lettres catholiques ?

### AVEUGLEMENT . OU IGNORANCE ?

Aveuglement ou ignorance, les « bureaux » des évêchés semblent faire fi, par trop, vraiment, du talent littéraire comme moyen apostolique.

Ils sont les premiers à gémir sur la corruption du siècle par le livre, mais agissent, d'autre part, comme s'ils avaient mission d'empêcher les prêtres de talent de contrebalancer cette corruption, de l'en-

raier par des livres aussi beaux de forme et certes plus beaux de Pensée que les livres des corrupteurs.

Ignorent-ils donc ce qu'a produit dans la France et le monde *le Génie du Christianisme* ?

G. R.

### CERCLE D'ART « LA LUTTE » .

Pour que les écrivains de Belgique ne soient plus méconnus, mais estimés à leur juste valeur, le Cercle d'Art *La Lutte* organise cet hiver une première série de douze conférences sur les principaux d'entre eux. MM. Mussche, Ned, Ramaekers, Richaume et Virrès parleront de Van Hasselt, Pirmez, Decoster, Lemonnier, Picard, Kurth, Rodenbach, Waller, Giraud, Verhaeren, Eckhoud et Maeterlinck.

La première conférence sur l'œuvre trop méconnue d'*André Van Hasselt*, l'auteur des *Quatre incarnations au Christ*, sera donnée par ÉDOUARD NED, le jeudi 24 de ce mois de novembre. De quinzaine en quinzaine suivront les autres conférences à la MAISON D'ART, 56, avenue de la Toison d'Or. Les adhésions des personnes étrangères au Cercle doivent être adressées aux bureaux de *La Lutte*, 114, rue Franklin, à Bruxelles. Une carte d'entrée — 5 francs — donne droit d'assister aux douze conférences. Au cours de chacune d'elles seront lus des morceaux choisis — vers ou prose — de l'écrivain qui en fera l'objet. Nul ne s'étonnera qu'avec un tel programme les prévisions les moins optimistes augurent un réel succès à notre tentative d'extension littéraire.

*Le Secrétaire,*  
Paul Mussche.



### ÉCHOS . . . . . DES THÉÂTRES.

Décidément, Bruxelles n'a plus rien à envier, au point de vue théâtral, à Paris, depuis qu'on joue simultanément, dans les deux capitales, les

plus remarquables œuvres contemporaines.

Ainsi, à l'admirable drame de Gérard Hauptmann (dont la morale, nullement socialiste, est dans ces paroles d'un tisserand : « Tous nos malheurs n'arriveraient pas si tout le monde était chrétien »), aux TISSERANDS, a succédé, sur l'affiche du *Nouveau Théâtre* bruxellois, JEAN-GABRIEL BORKMAN, chef-d'œuvre d'Ibsen, étonnante et troublante peinture de l'ambition, des égoïsmes, mais à laquelle il faudrait vraiment, pour en parfaire la beauté, l'éloquence et la vérité même, un rayon d'Infini, un regard au delà de la mort. Lugué-Poë y remplit lui-même, avec le talent que l'on sait, le rôle du héros. C'est au *Théâtre de la Monnaie* que fut exécuté récemment, avant même de l'être à Paris, et pour la première fois dans la traduction française, le RHEINGOLD, l'OR DU RHIN, de Richard Wagner. A ceux qui s'étonneraient de voir Paris devancé par Bruxelles nous rappellerons que les Nationalistes tiennent maintenant le haut du pavé et que ce sont ces chauvins imbéciles qui organisèrent, au temps de la Boulange, l'ignoble charivari « nationaliste » autour de *Lohengrin*.

Il n'est pas jusqu'aux « Samedis littéraires » ci-devant de l'*Odéon*, actuellement du *Théâtre Antoine*, qui n'aient leur pendant à Bruxelles, cela grâce à Henri Maubel, le très artiste directeur du *Théâtre du Parc*. Le public « lettré » y vient très nombreux, ne ménage pas ses applaudissements à la surprenante Berthe Baty, qui y déclama merveilleusement Beudelaire (elle y déclamera bientôt du Francis James, du Bataille et du de Régnier), et le dit public écoute religieusement les poèmes de poètes belges, tels que Verhaeren, Giraud, Elskamp, et n'applaudit pas moins une prose lumineuse d'A. Toisoul, et les *Fleurs de Silence*, l'un des plus beaux poèmes du *Jardin fleuri*, d'Édouard Ned.

G. R.

# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

## Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

## Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

## Rédaction de « La Lutte » :

### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL  
CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS  
ERNEST PÉRIER  
GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHAUME, GEORGES VIRRÈS

## Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

# ÉDITIONS DE " LA LUTTE ,,



POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

GEORGES VIRRÉS

## EN PLEINE TERRE

LA GLÈBE HÉROÏQUE

Un fort volume in-18. . . . . 3 fr. 50

## DIEU DE BEAUTÉ

PAR ALBERT JOUNET

Une plaquette in-18. . . . . 35 c.

---

### QUELQUES LIVRES RECOMMANDÉS

POL DEMADE. *Contes inquiets*. 1 vol. in-18 de 340 p. 3 fr. 50.  
(Scheppens, édit., Bruxelles.)

J. ESQUIROL. *A Mi-Côte*, roman. 1 vol. in-18 de 328 p. 3 fr. 50.  
(Stock, édit., Paris.)

JOSÉ HENNEBICQ. *Paradis de Cristal*, prose. 1 vol. de luxe, 2 fr.  
(Lyon-Claesen, édit., Bruxelles.)

HENRI BOURGEREL. *Les Poèmes qui pleurent*, roman. 1 vol. in-18  
de 340 p. 3 fr. 50. (Mercure de France, Paris.)

PAUL MUSSCHE. *Simplement*, petits contes. 1 vol. in-18 de 100 p.  
2 fr. (La Lutte, Bruxelles.)

L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT. *L'Heure de l'Ame*, poème. 1 luxueux  
vol. 3 fr. 50. (Lyon-Claesen, Bruxelles.)

GEORGES RODENBACH. *Le Miroir du ciel natal*, poème. 1 vol.  
in-18 de 224 p. 3 fr. 50. (Charpentier, Paris.)

GEORGES RAMAEKERS. *Les Fêtes de l'Été*, poème. 1 vol. in-18 de  
72 p. 1 fr. 25. (La Lutte, Paris.)

CHARLES GUÉRIN. *Le Cœur solitaire*, poème. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.  
(Mercure de France, Paris.)

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART ET LE POUVRE ET DIEU



Alfred VROMANT & C<sup>o</sup>. EDITEURS  
60. Rue Madame. PARIS  
3. Rue de la Chapelle. BRUXELLES



# LA LVTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Paraît le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France : 5 francs. ● Union postale : 6 francs.

Le numéro : 50 centimes.

---

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 9

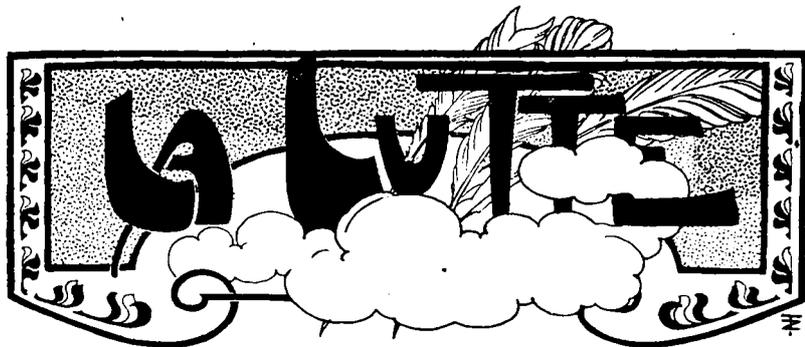
15 Décembre 1898.

Georges Ramaekers : <i>Verbum Caro</i> (Vers) . . . . .	263
Édouard Ned : <i>Le conte de Myriam et du Berger</i> (Conte).	267
Léon Souguenet : <i>Noël</i> (Vers) . . . . .	273
Paul Mussche : <i>Noël. Essai dramatique</i> . . . . .	274
Yves Berthou : <i>A rebrousse-poil</i> . . . . .	283
Léon Souguenet : <i>Extrait du Journal d'un touriste à Paris</i> . . . . .	287
Edgar Richaume : <i>L'Éthique</i> . . . . .	290
Georges Virrès : <i>Le roman</i> (Critique). . . . .	291
Georges Ramaekers : <i>Glanes du mois</i> . . . . .	293



“ LA LVTTE ” ne publie que de l'inédit.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



## VERBUM CARO.



### I. L'Épiphanie.

**D** U fond de l'Orient, en fastueux cortège,  
Gasparus, Balthazar et le vieux Melchior  
S'en viennent apporter l'encens, la myrrhe et l'or  
A ce petit Enfant qui pleure dans la crèche.

*L'étoile merveilleuse a guidé leur voyage  
Et les voici tous trois humbles et prosternés,  
Courbant leurs fronts royaux et leur orgueil de Mages  
Dans l'étable où pour nous le Roi des Juifs est né.*

*Plus blanche que l'hermine adornant leurs épaules,  
Une étrange splendeur fait rayonner sa chair.  
D'angéliques oiseaux sont descendus des airs  
Et l'on perçoit le bruit des ailes qui se frôlent...*

*Tout fait ainsi contraste avec la pauvreté  
De l'étable sordide, inhabitable et nue :  
La majesté des Rois, la splendeur inconnue,  
Mais surtout l'humble mère en sa chaste beauté.*

*Ah ! c'est folle d'amour qu'elle a emmailloté  
Le frêle petit corps dans la neige des langes ;  
Et maintenant, ravie, elle semble écouter  
Les cantiques du Ciel entonnés par les anges !...*

*Devant son Fils, ô vous les Savants, les Poètes,  
Qui portez le front haut, tel qu'un flambeau vermeil,  
Comme ces Mages-Rois, courbez aussi la tête,  
Venez comme eux vers Lui des pays du Soleil !*



## II. La fuite au désert.

*Sur le sable mouvant l'âne marche sans bruit.  
Embrasant l'horizon dans un cercle de feu ;  
Le couchant triomphal s'est éteint peu à peu,  
Et Joseph fugitif interroge la nuit.*

*Sur le silence du désert  
La nuit ouvre ses larges ailes,  
Et les mondes sans fin qui dans l'ombre étincellent  
Sont les éclatantes parcelles  
D'un diamant brisé dans l'infini des airs.*

*Mais la lune au milieu du céleste semis,  
Plus vive que jamais semble vouloir reluire  
Pour mieux illuminer l'ineffable sourire  
De la Vierge Marie à son Fils endormi.*

*Tandis qu'à Bethléem le sang des Innocents  
Inutilement coule,  
Sur le sol égyptien les idoles s'écroulent  
En voyant fuir ainsi le Fils du Tout-Puissant.*

*Et le grand Sphinx couché depuis des nuits sans nombre,  
Colossal et muet, là-bas, au fond de l'ombre,  
A tressailli soudain devant le Nouveau-Né,  
Et son œil de granit semble s'illuminer !*

*Sur le sable mouvant, l'âne marche sans bruit  
Embrasant l'horizon dans un cercle de feu ;  
Le couchant triomphal s'est éteint peu à peu,  
Et Joseph fugitif interroge la nuit...*



### III. Le Baptême de Jésus-Christ.

*N'ayant pour se nourrir qu'un peu de miel sauvage,  
Et pour vêtir sa chair qu'un cilice de peau,  
Jean prêche pénitence et baptise dans l'eau,  
Ceux que le repentir agenouille au rivage.*

*L'azur oriental comme un riche manteau  
Se déploie magnifique au-dessus de sa tête.  
Le soleil s'est levé par delà les coteaux  
Déversant à pleins flots sa clarté sur leurs faîtes.  
Et, dans le fleuve bleu, rayonne et resplendit  
La gloire du matin que la lumière inonde ;  
Et les jours sont venus, où ce qui fut prédit  
Va s'accomplir enfin pour le salut du monde.*

*Or, voici que soudain le fils d'Élisabeth  
Voit descendre vers lui  
Dans le fleuve qui tuit  
Jésus de Nazareth.*

*Témoignant à sa vue son trouble et sa surprise,  
L'apôtre Précurseur s'incline en s'écriant :  
« O! Jésus, adoré par les Rois d'Orient,  
C'est à vous de me baptiser!  
Pourquoi vouloir que moi je Vous baptise?... »*

— *Parce qu'ainsi, dit-Il, il fut prophétisé.*

*Et sur le front courbé de Jésus en prière,  
Tout à coup le ciel s'ouvre, un déluge de feu  
Éclipse le soleil et dans cette lumière  
Descend l'Esprit d'amour, la colombe de Dieu!*

*Et le peuple aveuglé par cette éblouissance,  
Ecoute encor la voix qui vient de proclamer :*

*« Vous êtes mon Fils bien-aimé  
En qui J'ai mis toutes mes complaisances. »*



#### **IV. La tentation de Dieu.**

*Méditant et jeûnant devant Dieu, seul à seul,  
Depuis quarante jours et quarante nuits pleines,  
Jésus, pâle et maigri, au milieu de la plaine,  
Semble un fantôme blanc, dressé dans son linceul.  
Sous l'affre de la faim dont il est tourmenté,  
Sa Face au clair de lune apparaît plus livide,  
Et tout autour de lui s'étend le désert vide  
Où l'Esprit l'a conduit pour qu'il y soit tenté.*

*Nulle source ne coule en cette aridité,  
Et le sol infécond ne produit que des roches.*

*Or, dans l'ombre, où Jésus s'obstine à méditer,  
Vers lui, d'un vol furtif, l'ange du mal s'approche,*

*S'efforçant de cacher la flamme de ses yeux.  
« Si vraiment, lui dit-il, tu es le Fils de Dieu,  
Ordonne à ces rochers de se changer en pains,  
Car l'Éternel a mis sa Puissance en ta main.*

*Mais Jésus lui répond : « Il est dit dans le Livre  
Que l'homme avec du pain ne nourrit que son corps  
Et que l'homme a besoin de se nourrir encor  
De tout Verbe divin, si vraiment il veut vivre ».*

*Alors, d'un brusque essor s'élançant dans les airs,  
Le démon le transporte, au delà du désert,  
Jusqu'à la ville sainte et, sur le haut du temple  
L'ayant placé, sa haine un instant le contemple.*

*« Si vraiment, lui dit-il, Dieu lui-même est ton Père,  
Jette-toi d'ici haut ; car n'est-il pas écrit  
Que Dieu pour te porter enverra ses esprits  
De crainte que ton pied heurte contre la pierre ? »*

*Mais Jésus lui répond par cette autre parole :  
« Vous ne tenterez pas le Seigneur votre Dieu ».*

*Alors, fou de dépit, l'ange du mal s'envole  
Et le transporte enfin sur un pic merveilleux.  
Étendant sa splendeur sous les feux de l'aurore,  
Là haut, le monde entier au Christ se révéla,  
Et le démon lui dit : « Je te donne cela,  
Si, en te prosternant, maintenant tu m'adores ».*

*Mais Jésus lui répond : « Retire-toi, Satan ! »*

*Et Satan se retire et tout s'évanouit,  
Et vers Jésus vainqueur, en cortège éclatant,  
Les anges du Seigneur descendent dans la nuit.*

GEORGES RAMAEKERS.



LE CONTE              
DE MYRIAM ET DU BERGER.

**B**ONSOIR, Madelon.  
Voici décembre et voici Noël. Le parc autour de la maison dort sous le silence, vêtu de la lumière bleutée de la lune. J'ai traversé le parc. Chacun de mes pas, sous lesquels craquait la neige, a fait une grande déchirure dans l'immense voile de silence que les mains de la nuit ont tissé de nouveau derrière moi ; mon ombre, sur le vêtement candide des allées, a jeté, en silhouettes grises, des taches aussitôt effacées par la belle clarté lunaire. Et aux branches des arbres, aux ramures des buissons, mes yeux ont admiré les

mille dentelles de givre que l'hiver a découpées pour les parer. Comme il est bien artiste, l'hiver ! et quels miracles de dentelles sortent de ses mains pâles !

Mais te voici dans le petit salon bleu que je connais si bien. Dans l'atmosphère flotte une tiédeur enveloppante. Les hautes tentures figées dans leurs plis immobiles ont des reflets moirés, et les lueurs du foyer courent le long des tapisseries jusqu'au plafond, où elles jouent avec de l'ombre. Sur le piano, dont l'âme se tait, des feuillets ouverts précisent les mélodies aimées, celles que tout à l'heure encore tes doigts agiles ont fait frémir, du Schumann sans doute, de l'amour et du rêve.

Maintenant, sous les yeux de ta mère qui coud des vêtements chauds pour les pauvres, en tes doigts l'éclair du crochet que dextrement tu mêles à la neige du long fil de soie blanche, tu fixes des dentelles plus légères que les dentelles de givre, tu combines des dessins plus subtils que ceux que le gel inventa. Tes mignonnes mains sont plus habiles que celles de l'hiver.

Tout est calme. Et j'évoque, en un pays de rêve, quelque palais lointain, où tu serais la princesse charmante, si belle et si bonne que je ne puis le dire. Et, en cette veillée de Noël, je serais ton poète, et je te dirais, avec des mots très doux et une voix caressante, des contes du vieux temps, heureux de pouvoir espérer pour salaire un regard de tes yeux, un sourire de tes lèvres.

Or, donc, le veux-tu, pour te bercer, je te dirai un conte simple, cueilli sur les lèvres de mon aïeule, quand j'étais tout petit. Je le trouvais si beau qu'à l'entendre des larmes noyaient mes yeux et que je le voyais passer dans mes rêves mystérieux d'enfant. C'est l'histoire de la belle Myriam et du jeune berger, une histoire d'amour comme tu les aimes, une idylle ancienne et dolente.

Il y avait un jour, dans un pays très lointain, là-bas où naquit Jésus, à Bethléem, une belle jeune fille qui avait nom Myriam, et un jeune berger, le plus beau parmi les bergers des environs.

Et la petite Myriam, qui avait seize ans depuis les dattes mûres, semblait une rose à peine ouverte, rose fraîche au parfum troublant qui grisait les cœurs des jeunes bergers et dont la beauté allumait dans les yeux de ceux de la ville les éclairs des désirs voluptueux. Son nez busqué aux ailes fines et frémissantes, ses prunelles de velours fauve, ses cheveux noirs frisés, son profil altier lui donnaient une saveur étrange.

Tous les jours, à la tombée du soir, vêtue de sa longue robe bleue, que retenait seulement à la ceinture une grossière corde de chanvre, elle s'en venait avec ses compagnes puiser de l'eau

à la fontaine de Rachel. Nulle entre les filles de Juda ne pouvait rivaliser de grâce avec elle, ni pour les lignes du visage, ni pour la sveltesse des formes et l'harmonie des mouvements de son corps. Tout en elle attirait et charmaient les regards. Les bergers, accourus sur son passage, se la montraient du doigt avec admiration. Mais elle, sans soulever son voile, passait ; aucun n'avait vu ses lèvres vermeilles s'éclairer d'un sourire prometteur. On en parlait sous les palmiers, le soir, au clair de lune.

Or, il advint qu'un des bergers, le plus jeune et le plus beau, celui qui le mieux jouait de la flûte et devançait ses compagnons à la course, s'éprit de la belle jeune fille. Il l'aima follement. Dès l'instant où son cœur fut ouvert à cette blessure, il devint triste et rêveur. Il ne jouait plus de la flûte, sinon pour tirer d'elle des chansons mélancoliques, comme les plaintes du vent dans les cimes des cèdres. Les jeux et les conversations des autres bergers lui devinrent odieux. Il aimait à passer les heures de la journée autour du puits de Rachel. Là, il racontait à ses agneaux les beautés de celle qui avait enflammé son cœur et leur confiait ses craintes et ses désespoirs.

Il en vint pour elle à délaissier son troupeau. Il était triste, bien triste, le petit berger.

Pauvre petit berger ! Timide et craintif comme tous les amoureux, il aurait voulu l'aborder, lui dire les mots d'amour qu'il répétait chaque soir aux étoiles ; mais il n'osait, craignant qu'elle n'allât le repousser et arracher violemment de son cœur le rêve qui le nourrissait. Il se contentait donc de l'admirer en silence, puis, quand elle était très loin, de lui envoyer à travers l'espace des baisers brûlants et de chaudes paroles.

Cependant, le Ciel eut pitié de lui. Un soir, comme il errait dans la campagne, il vit venir, la cruche sur l'épaule, la belle Myriam. Elle était seule. La marche avait mis à ses joues les rougeurs veloutées des pêches mûres. Elle se hâtait, car le jour s'enfonçait là-bas dans la mer.

L'histoire d'Éliezer et de Rébecca surgit tout à coup dans la mémoire du berger, et, dans la demi-teinte du soir, l'amoureux s'avança vers Myriam et lui demanda à boire, priant Dieu dans son cœur et s'étonnant qu'elle ne lui en refusât point. Elle s'était arrêtée, étonnée, mais bienveillante.

Les grands yeux de la vierge souriaient au jeune pâtre, doux et amicaux, l'enveloppant d'une caresse ; ses lèvres lui disaient des paroles amies, bonnes comme le miel des montagnes, savoureuses comme les fruits des palmiers. Alors, dans le cœur du

berger, chanta le gazouillis des oiseaux, de l'amour et de la joie, et, sur sa bouche, des mots enflammés se pressèrent, qui jaillirent vers elle avec une ardeur de prière.

Quand elle s'en alla vers la ville, il la vit qui plusieurs fois vers lui se retournait, toute rougissante encore des aveux entendus.

La nuit, le berger ne dort pas de joie. Myriam, elle, rêvait. L'image du jeune homme s'était fixée dans sa mémoire, du beau jeune homme qui lui avait parlé comme nul avant lui n'avait parlé. Dans son petit cœur d'enfant, dans ce nid moelleux et chaud, le bel oiseau d'amour venait d'éclore, avec un frémissement de tout l'être de la jeune fille.

Le lendemain et les jours suivants, bercés au chant de leurs deux âmes candides, ils scellèrent d'une promesse le pacte d'amour.

Mais, vois-tu, Madelon, en ce temps-là, il y avait déjà de méchants hommes, aux passions brutales, qui, pour de l'or, voulaient acheter l'amour. Pauvres riches, qu'on n'aime pas parce qu'ils sont riches, parce qu'une barrière se dresse entre eux et les cœurs innocents, une barrière d'or ! Pauvres riches, qui ne peuvent acheter que la boue de la chair, et à qui échappe la beauté subtile et supérieure de l'âme !

Lorsque Myriam fit à son père l'aveu de son amour, celui-ci entra dans une violente colère. Depuis longtemps, il destinait sa fille à un autre qu'à ce loqueteux, à ce va-nu-pieds porteur de peaux de bêtes.

Le fils d'Isaac, l'orfèvre, était laid, mais riche, partant très considéré et très envié dans la petite ville. Maintes filles avaient cherché à attirer sur elles ses regards. La beauté de Myriam, la pauvrete, l'avait fasciné, et déjà il avait ouvert son cœur au père de la jeune fille. Hélas ! pauvre Myriam ! Elle se rappelait avec horreur ce visage flétri par les plaisirs de la vie orientale, ces yeux mauvais où brillait le désir, cette chevelure rousse comme l'or en ébullition. Colombe craintive, elle frissonnait à la seule pensée du vautour ravisseur.

C'était là le fiancé que son père lui destinait. Il fallait obéir à la volonté du maître.

Qu'aurais-tu fait, toi, Madelon, à la place de cette pauvre amoureuse blessée ? Tu aurais crié bien fort, frappé du pied dans une crise de rage, jusqu'à ce qu'une rosée de larmes tombât de tes yeux sur ton cœur, calmant la fièvre. Puis tu aurais boudé longtemps et tu aurais refusé de recevoir le riche fiancé.

C'est aussi ce que fit Myriam. Cloîtrée dans sa chambre, elle

passa les heures du jour et de la nuit à gémir et à se lamenter, voilée de tristesse et de désespoir, sans pouvoir, hélas ! fléchir l'obstination de son père, en qui l'orgueil et la cupidité avaient tué l'amour.

Pendant ce temps, le jeune berger, averti de son malheur, l'âme ravagée par une douleur farouche, errait sur les montagnes, maudissant les riches et les richesses. Il ne possédait que ses vêtements frustes, la peau de mouton qui couvrait ses épaules, sa houlette et sa flûte. Il avait pour toute fortune des chansons d'amour qu'il égrenait aux vents du soir, pour trésor unique sa belle âme calme et sereine comme un lac d'azur où l'amour avait mis sa clarté.

— Hélas ! disait-il en se lamentant, j'ai perdu celle que j'aime. Mes agneaux ont une bergerie, les aigles du Liban une aire dans les rochers, les gazelles un refuge dans les forêts profondes, les oiseaux un nid sous les verts éventails des palmiers ; mon amour seul est triste et solitaire, sans abri et sans nid, il ne peut plus se reposer sur les yeux de ma bien-aimée. Il ne me reste qu'à mourir.

Oh ! Madelon, comme il était triste, le pauvre petit berger ! Il errait le jour et la nuit, nourrissant dans la solitude son rêve amer.

Advint la nuit mystérieuse et rédemptrice. Les pauvres bergers avaient conduit leurs troupeaux dans les pacages de Beit-Saour, et tour à tour ils les gardaient durant les veilles de la nuit.

Or, comme le jeune amoureux, penché sur son bâton de sycamore, rêvait à sa fiancée lointaine et cherchait dans l'écriture d'or des astres à lire d'heureux ou de sinistres présages, voici que tout à coup une lumière éblouissante déchira l'immense voile d'ombre qui planait, et aux bergers éblouis apparut le divin messager : « Il vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le Christ ». Le fier silence nocturne se cabra sous le bruit des fanfares célestes : « Gloire à Dieu dans les cieux et paix sur terre aux hommes de bon vouloir » !

Aussitôt, abandonnant leurs troupeaux à la garde des anges, les bergers se hâtent vers le prodige annoncé, vers l'Enfant-Dieu promis par les prophètes. En leurs âmes simples et vierges, luit l'aube du monde rénové. Le royaume des Pauvres est venu, et voici que l'amant de Myriam sent couler en son âme un long fleuve de joie et d'espoir.

Dans la pauvre crèche misérable, entre Joseph et Marie qui

veillent, le petit enfant, enveloppé de langes et de guenilles, sur la paille repose.

Te rappelles-tu, Madelon, les crèches que nous visitions ensemble tout petits, nos émerveillements devant la statue rose et joufflue de l'enfant, notre joie à la vue de l'âne et du bœuf en carton peint et des moutons en bois couverts de laine, nos menottes jointes fervemment pour des prières naïves et confiantes ? Et cependant le petit Jésus de nos crèches n'était qu'une grossière poupée, sculptée sans art, à laquelle manquait, hélas ! le plus faible rayonnement de la beauté.

Les bergers, eux, eurent la joie de contempler les premiers le plus beau des enfants des hommes.

Ils prièrent.

Dans une conversation mystérieuse leur furent dévoilés les secrets du royaume de Dieu, des pauvres et des humbles appelés à la table du nouveau Seigneur, des riches et des puissants précipités de leur trône d'or et de force. Puis ils retournèrent, pleurant de joie et glorifiant Dieu.

Un seul était resté. C'était le pauvre blessé d'amour. Comme les autres, il avait entendu les promesses consolantes ; ignorant, il avait compris la divine science. Mais l'amour chantait en lui sa chanson triste, et toute son âme tremblait de crainte et d'espérance, comme les feuilles d'automne aux branches des érables.

Les yeux tournés vers la Vierge qui souriait, candide il pria, les mains tendues. Il dit son amour et son désespoir, l'amour de Myriam et sa beauté. En des paroles naïves mais brûlantes, il fut sublime dans la simplicité de sa pauvre âme malheureuse.

Quand il se releva, son visage était ensoleillé d'espoir, et, sous la pâle clarté des étoiles, dans la douceur ineffable de la nuit sympathique, la joie au cœur et sur les lèvres, il s'en alla, gardant au tréfond de son âme sereine l'image ineffaçable de l'étable où le Messie d'amour lui avait parlé.

Le lendemain, comme l'aube se levait, il vit venir, près du puits de Rachel, Myriam qui lui dit :

— Mon doux berger, mon père m'envoie vers toi avec des paroles d'amour et de paix. Car le Messie est descendu cette nuit sur la terre. Son ange a visité notre maison et il a révélé à mon père que les humbles et les simples seront élus dans son royaume avant les riches et les sages.

Et les deux amants s'enlacèrent, et sur le front pur de Myriam le berger déposa son premier baiser.

Ainsi finit l'histoire de Myriam et du berger, une histoire

d'amour que je cueillis sur les lèvres de mon aïeule, quand j'étais tout petit.

Écoute, Madelon. Dans la nuit solennelle et calme, les cloches de Noël lancent leurs ondes sonores en appels joyeux. Lève-toi de ta rêverie. Laisse là les dentelles plus blanches que le givre. Et nous irons, tous deux, vers la petite église, dans la clarté des cierges et les parfums des encens, et nous irons nous prosterner devant la pauvre crèche où repose le Messie d'amour, afin que nous nous aimions toujours, toujours plus.

N'est-ce pas, Madelon ?

ÉDOUARD NED.



## NOËL.



**L**ES arbres morts ont des cliquetis de squelettes ;  
La terre est de métal sous les pas de l'errant,  
Des farfadets malins lui lancent des sagettes  
Invisibles. Il a peur et claque des dents.

*Vierge marmoréenne, ô chaste nuit d'hiver,  
Assise en l'air glacé, sur ton trône de givre,  
L'œil en pleurs, vers toi, reine, au dur sceptre de fer,  
Trébuche le banni que la souffrance enivre.*

*Les rameaux sont d'acier qui déchirent ses mains ;  
Comme à de froids serpents il se heurte aux racines,  
Et les ongles gelés et fouilleurs de la faim  
Le pincent au cœur, comme une lame assassine.*

*Il a peur ! Ah ! riez, gnomes, larves, démons !  
Il a froid ! Dans ses yeux faites valser les flammes  
D'un foyer. Il a faim ! Dansez, dansez en rond !  
Montrez-lui des festins brillants ! tordez son âme.*

*Hostilité des cieus, de la terre et des hommes !  
Une chape de haine, ô nuit mystérieuse,  
Étouffe, anéantit, l'errant, pâle fantôme  
Suppliant, qui, vers toi, levait des mains pieuses.*

*L'errant tombe. Là haut, un mort au crâne blanc  
Rit; de ses bras osseux jette un manteau d'hermine  
Troué sur le sol noir, et son rire méchant  
Grandit, strident.....*

*..... Sonnez! ah! sonnez les matines!  
Dig, ding, dong, dig! Sonnez, cloches, ô voix de femmes!  
Gazouillis de volière aux rayons du matin!*

*Envolez-vous! cherchez, ô voix, les pauvres âmes  
Accroupies dans l'effroi sur le bord des chemins.*

*L'errant écoute : il voit un paradis là-bas ;  
Il entend, dans la nuit, passer des ailes blanches ;  
Silence! Près de lui — il respire tout bas —  
Des anges, des oiseaux, se posent sur les branches.*

LÉON SOUGUENET.



## NOËL FUNÈBRE.

ESSAI DRAMATIQUE . . .

PERSONNAGES : LA VIEILLE, LA MÈRE, LE FILS, LA PETITE,  
LE FOSSOYEUR, LA BONNE

### SCÈNE I

Chez les Lupant, fabricants de cercueils. Intérieur de bourgeois aisés, en province. Dans le magasin du fond, à travers les vitres, on aperçoit des cercueils rangés. La famille est assemblée autour du feu.

LA VIEILLE, LA MÈRE, LE FILS

LA MÈRE, à la vieille.

**M**AMAN, mettons-nous à table, puisque Étienne ne rentre pas. C'est fâcheux, il sait pourtant qu'on soupe à 8 heures. Les mets vont refroidir.

LA VIEILLE

Oui. Courir jusqu'ici m'a donné faim, le croirais-tu ?

LE FILS

Il fait mauvais.

LA VIEILLE

La neige tombe à gros flocons.

LA MÈRE, *à son fils.*

C'est étrange que père ne rentre pas.

LE FILS

Il est allé au bois, chez Flip, pour un marché de hêtres. Le mauvais temps l'aura attardé.

LA MÈRE

Enfin... maman, vois-tu, j'ai fait des choses meilleures aujourd'hui, car c'est Noël et l'anniversaire de Marie.

LA VIEILLE, *réjouie.*

Oui, oui, je sais bien. (*Ils se mettent à table.*)

## SCÈNE II

LES MÊMES, PLUS LA PETITE ET LA BONNE

LA PETITE

Bonsoir, bonne maman.

LA BONNE

Bonsoir, Madame.

LA VIEILLE

Bonsoir, ma toute chérie. Tu es bien sage ?

LA PETITE

Oui, bonne maman.

LA VIEILLE, *à sa fille.*

Est-ce qu'elle apprend bien ?

LA MÈRE

Oui, oui, les Sœurs sont très contentes. Elle sait bien lire. M. le curé lui a donné une image, hier.

LA PETITE, *montrant l'image.*

Regardez, bonne maman.

LA VIEILLE

Oh! la belle image. (*Lisant.*) « La mort peut nous surprendre quand nous y pensons le moins. »

LE FILS, *se levant.*

Il fait bon au coin du feu.

LA MÈRE

Quel vilain temps. Écoutez hurler le vent. Et père qui est dehors. (*Ils dînent. La bonne entre et sort pour servir.*)

LA VIEILLE, *verre levé.*

Je bois à ma petite fille Marie. C'est Noël, cette nuit, mon ange; voici cinq ans que tu naquis ; tâche d'être sage toute ta vie comme le petit Jésus. (*Elle lui remet une boîte.*) Les fêtes d'enfants ne se passent pas sans cadeau. Et voilà pour t'amuser. (*Ils trinquent à la ronde.*)

LA MÈRE, à Marie.

Qu'est-ce qu'on dit, petite?

LA PETITE

Merci, bonne maman. (*Elle ouvre la boîte.*) Oh! la belle poupée. Oh! bonne maman, que c'est joli. Est-ce qu'elle est sage? C'est saint Nicolas qui vous a donné ça, bonne?

LA MÈRE, à la vieille.

Vous êtes trop bonne. Vous nous gâtez.

LE FILS

Ah! qu'elle est grande. Tu vas bien t'amuser, dis, petite sœur!

LA VIEILLE

C'est si doux de pouvoir choyer les enfants. (*À sa fille.*) Cela me rappelle le temps où toi-même tu étais toute petite et que, mère heureuse, je te portais dans mes bras.

LA MÈRE

Comme c'est loin tout ça.

LA BONNE, *entrant.*

Voilà le gâteau.

LA MÈRE ET LE FILS

Bonne fête! Marie.

LA PETITE, *riant.*

Ah! le beau gâteau! On dirait le gâteau des Rois.

LA MÈRE

Comme c'est drôle qu'Étienne ne rentre pas. Écoutez, le chien aboie.

LA VIEILLE

Il doit neiger fort.

LA MÈRE, à sa fille.

Sais-tu encore ton compliment ? Dis-le pour bonne.

LA PETITE

*Le ciel est noir, la terre est blanche.  
Cloches, carillonnez gaîment.  
Jésus est né; la Vierge penche  
Sur lui son visage charmant.*

*Pas de courtines festonnées  
Pour préserver l'enfant du froid;  
Rien que des toiles d'araignée  
Qui pendent des poutres du toit.*

*Il tremble sur la paille fraîche,  
Ce cher petit Enfant Jésus,  
Et pour l'échauffer dans sa crèche  
L'âne et le bœuf soufflent dessus.*

*La neige au chaume pend ses franges,  
Mais sur le toit s'ouvre le ciel,  
Et, tout en blanc, le chœur des anges  
Chante aux bergers : « Noël ! Noël ! » (1)*

LA VIEILLE

C'est très joli. Qui t'a appris cela ?

LA PETITE

Sœur Aglaé.

LA VIEILLE

Prions. Nous remercions Dieu de la nourriture que nous venons de prendre. « Notre père... (*Silence.*)... Ainsi soit-il. »

LA PETITE

Ma poupée a des souliers vernis.

LE FILS

Puisque père ne rentre pas, je m'en vais voir un peu à sa rencontre.

1. THÉO. GAUTIER.

LA MÈRE

Pour revenir de chez Flip, les chemins sont nombreux et peu sûrs. Ne va pas plus loin que le faubourg.

LA VIEILLE

Non, fils.

LE FILS

Bien, je reviendrai tout de suite.

### SCÈNE III

LES MÊMES

*(La servante dessert.)*

LA VIEILLE

On m'a dit tantôt que M. le vicaire était très malade.

LA MÈRE

Ah ! Qu'est-ce qu'il a ?

LA VIEILLE

Je ne sais pas. J'ai vu le médecin entrer tout à l'heure.

LA MÈRE, *nerveuse, regardant la pendule.*

Où Étienne peut-il bien rester ? Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé malheur.

LA VIEILLE

Calme-toi, il rentrera bientôt. *(On sonne. La servante va ouvrir. Bruit de voix dans le magasin.)*

LE FOSSOYEUR

... Il est mort.

LA SERVANTE

Comment mort ?

LE FOSSOYEUR

Oui, oui, on l'a trouvé mort.

LA MÈRE, *courant au magasin.*

Oh ! oh ! il est mort.

LA VIEILLE

Qu'est-ce qu'il y a ? qu'est-ce qu'il y a ?

## SCÈNE IV

LES MÊMES, PLUS LE FOSSOYEUR

LE FOSSOYEUR, *entrant.*

Oui, Madame, Monsieur notre vicaire est mort.

LA MÈRE, *riant.*

Ah ! c'est M. le vicaire qui est mort.

LE FOSSOYEUR

Oui, il est décédé pieusement vers 6 heures. M. le curé m'a envoyé jusqu'ici pour commander le cercueil et prier M. Lupant de vouloir passer par la mortuaire.

LA MÈRE

Mon mari n'est pas ici.

LA VIEILLE

Il est sorti.

LE FOSSOYEUR

A l'estaminet ? J'irai le chercher.

LA MÈRE

Non ! non ! il est allé chez Flip payer un marché de bois, et peut-être s'est-il amusé quelque part, en route.

LE FOSSOYEUR

C'était un bien brave homme, notre vicaire ; pas fier, bon pour les pauvres. (*On sonne ; timbre de la porte du magasin.*)

LA MÈRE, *allant voir.*

Voilà, sans doute, Étienne.

## SCÈNE V

LES MÊMES, PLUS LE FILS

LE FILS, *voix du fond.*

Non, maman, c'est moi. (*Il entre couvert de neige qu'il secoue.*)  
Br... (*Signe de tête au fossoyeur.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

LE FOSSOYEUR

Oui, M. Lupant, il est mort.

LE FILS, *anxieux.*

Qui ? Qui est mort ?

LE FOSSOYEUR

Monsieur notre vicaire.

LE FILS

Ah ! je m'en fous, moi. (*A sa mère.*) Je ne l'ai pas trouvé ; mais j'ai rencontré le facteur qui revenait de là. Il m'a dit n'avoir vu personne.

LA MÈRE

Certainement il lui sera arrivé malheur.

LE FILS

Peut-être. (*Il l'embrasse.*)

LA MÈRE

Tu en sais plus. Dis-le.

LE FILS

Mais non, mère, je t'assure.

LE FOSSOYEUR

Il aura soupé chez Fienne et bu du cidre.

LA MÈRE

Mais non, il savait bien qu'on fêtait Marie.

LA PETITE

Maman, regarde un peu comme ma poupée a les cheveux longs.

LE FILS, *nerveux.*

Oui, petite.

LE FOSSOYEUR

Allons, je reviendrai tout à l'heure quand Monsieur sera rentré.

LA MÈRE

Puisque vous passez par chez Bary, notre ouvrier, dites-lui qu'il doit venir tout de suite pour travailler de nuit.

LE FOSSOYEUR

Oui, madame. Bonsoir, la compagnie. (*Sortent le fossoyeur et la bonne. Bruit de voix dans le magasin.*)

LA BONNE

Attention aux cercueils... Il y a deux marches.

## SCÈNE VI

LA VIEILLE, LA MÈRE, LE FILS, LA PETITE

LA VIEILLE

C'est un malheur.

LE FILS

Quoi?

LA MÈRE, *indifférente.*

Que M. le vicaire soit mort.

LA VIEILLE

C'est un malheur pour les pauvres. Qui va-t-on nommer?

LA PETITE, *à sa poupée.*

Toi, tu es bien sage et tu ne peux jamais mourir.

LA MÈRE

Tais-toi, Marie.

LA PETITE

Qu'est-ce qu'il y a, Maman?

LA MÈRE

On dirait qu'un malheur plane sur cette maison. (*Le fils apporte de la pièce voisine un arbre de Noël.*)

LA PETITE, *réjouie.*

Oh ! le bel arbre de Noël... Oh ! la petite poupée... Et les bonbons ! Dis, frère, il faut allumer les bougies. C'est pour moi toutes ces choses en or ?

LE FILS

Oui, petite.

LA PETITE, *chantant et dansant.*

Le ciel est noir, la terre est blanche...

LA MÈRE

Quelle joie, mon Dieu, quelle joie !

LA VIEILLE

C'est si bon d'être jeune et d'être tout petit.

LA MÈRE

Oh ! oui, c'est si beau les petits enfants... (*Silence.*) Père se sera peut-être perdu dans les bois.

LE FILS

La nuit est noire. (*On entend un son de cloche.*)

LA MÈRE

Voilà la messe qui sonne, je vais à l'église et dirai une prière pour père. Bonne maman et toi, fils, vous l'attendrez. Bonsoir, petite chérie... (*Elle l'embrasse.*)

LA PETITE

Bonsoir, petite mère. Tu vas voir le petit Jésus dans la crèche.

LA MÈRE

Oui, petite... à tantôt. (*Elle revêt une mante et sort. La bonne emmène la petite.*)

## SCÈNE VII

LA VIEILLE, LE FILS

LA VIEILLE

J'aurais volontiers accompagné ta mère, mais je me fais vieille et ne marche plus facilement.

LE FILS

Oui, c'est dommage que nous devons attendre père. (*On entend des coups de marteau dans l'atelier voisin. Le fils ouvre la porte et crie.*) Que fais-tu là, Bary ?

UNE VOIX

Le cercueil de Monsieur le vicaire. Je prépare les planches.

LE FILS

C'est bon. (*Minuit sonne.*)

LA VIEILLE

Voici l'heure où le Christ naquit.

LE FILS

Et qu'il vint annoncer aux hommes la Bonne Nouvelle. (*Silence.*)

LA VIEILLE

J'ai froid. (*Le fils attise le feu.*)

LA VIEILLE

Non, non ! j'ai froid à l'âme, et le Malheur s'est mis en route, cette nuit... (*Se levant et désignant la porte*) et qu'il vient à nous

par les chemins emplis de neige. (*On heurte à la porte. Le fils allant voir.*)

LE FILS

Qui va là?

LA MÈRE

Eh ! mon enfant, ne va pas voir, car des voleurs, que je maudis, ont tué ton père, et c'est son cadavre qu'on t'apporte, ah ! ah ! (*Elle retombe, prostrée, dans le fauteuil ; au même instant, le fossoyeur, des paysans entrent portant le père mort.*)

LE FILS

Ah ! mon père. (*Il se précipite sur lui ; cris, sanglots, tumulte de scène. Bary accourt... Quelques moments, puis répit.*)

LA PETITE *entre par la cuisine. Elle berce sa poupée*

Do, do, l'enfant do.

RIDEAU

PAUL MUSSCHE.



## A REBROUSSE-POIL.



L'UN de mes plaisirs favoris est de flâner le long des quais. On y fait d'admirables trouvailles ; on s'y renseigne sur les âmes de quelques-uns de nos contemporains en consultant la première page des livres non coupés que les parvenus, les chers Maîtres, poussent journallement du pied avec un noble dédain sur cette grève des sinistres naufrages. On y découvre les œuvres de nobles poètes en contact avec d'horribles guenilles de brochures sur lesquelles cinquante générations de chiens ont pissé. Il y a là des dédicaces à MM. X, Y, Z, membres de l'Institut, professeurs à l'École normale, même à des symbolistes de marque et à particule ; à combien d'autres ! Ces messieurs n'ont même pas eu la pudeur d'effacer leur nom, et ils infligent, de par le droit qu'ils tirent d'une situation plus ou moins usurpée, le plus insolent outrage à des poètes qui mériteraient la considération et la sympathie. Il n'en faut pas davan-

tage pour faire descendre au dernier cran au-dessous du dégoût absolu l'estime qu'on peut avoir pour un écrivain, cet écrivain fut-il plein de talent comme M... (ne citons pas de noms pour ne pas affliger d'innocentes victimes); mais s'il n'en possède aucun, comme M. Brunetière, par exemple, on ne voit nul inconvénient à le bousculer sans lui demander pardon. J'engage les poètes de Paris et de la province à faire l'édifiant voyage aux berges défleuries de la Seine, surtout ceux qui n'ont encore rien publié. La saine douche!

Par quel hasard l'œuvre dernière de l'un des plus purs poètes de ce temps vint-elle s'échouer là dans la boîte à deux sous? Ce n'est pas un ingrat dédicataire qui l'y avait déposée, puisque le malheureux poète n'a pu jouir de la gloire la plus méritée, et que cette œuvre est son œuvre posthume. Lud Jan est mort à trente ans, et sa vénérable mère, sur les instances de quelques-uns de ses amis, a publié ce volume admirable de vers où se révèle l'âme la plus noble, la plus belle, la plus poétique qui se puisse concevoir. La gloire de celui-là se lèvera sûrement un jour à côté de celle de Brizeux pour ne plus cesser de briller, cependant que la gloire de clinquant de quelques centaines de mufles contemporains descendra dans les fosses du néant. J'ai recueilli pieusement cette épave; je l'ai pressée avec amour, je l'ai nettoyée et je me délecte des parfums qui s'en dégagent.

C'est ainsi que les poètes se vengent des Brunetière sans pudeur et des critiques éminents sans charité chrétienne, encore qu'ils se posent en champions de l'Église du Christ, et qu'ils prononcent en galimatias malgache l'éloge des poètes cinquante ans après leur mort et quand ceux-ci sont définitivement entrés dans la gloire immortelle; éminents critiques qui n'ont voyagé qu'au pays de ouï-dire et dont les paupières en écailles sont maintenues fermées par plusieurs poids de cent kilos (1).

Je pus me procurer également pour quelques décimes l'œuvre complète d'un des plus grands génies d'aujourd'hui (voir Saint-Georges de Bouhélier, préface de *Sylvie*). Je veux parler de M. Eugène Montfort. Ce colossal petit jeune homme a publié jusqu'ici, sauf erreur, deux plaquettes qui ont révolutionné les étoiles et les latrines. Le soleil a pâli devant les *Émois passionnés* de Sylvie — les écoliers aussi. — Désormais M. Montfort est le

1. Allusion aux fêtes du cinquantenaire de Chateaubriand à Saint-Malo, où M. Brunetière a prononcé le panégyrique de l'illustre Malouin — en le prenant d'ailleurs de très haut — lui qui naguère l'éreintait. Sans doute l'éminent critique ne l'avait pas bien lu la première fois. N. R.

nombril de l'univers. Cet ahuri — s'il y a un autre mot plus juste pour le caractériser, je veux mourir à l'instant — cet ahuri avec ses ho ! et ses ha ! me ferait l'effet d'un vulgaire bourgeois manifestant une admiration conventionnelle, si les postures ignobles qu'il prend auprès de chaque borne ne le classaient encore plus bas que ce bipède dont M. Félix Faure est le symbole le plus pur et le plus craché.

L'admiration véritable est presque toujours muette ; si elle se décèle c'est en ouvrant les cataractes des larmes. On sent bien, quand on n'a pas été élevé dans un cul de basse fosse, que l'enthousiasme de deux ou trois *naturistes* manque absolument de sincérité, et d'ailleurs il est évident que la nature ne s'abandonne tout entière qu'aux amants fidèles qui l'ont silencieusement admirée longtemps, et qui ont fait de douloureux efforts pour la posséder et pour pénétrer son mystère. Ce n'est pas dans Jean-Jacques qu'il faut aller la chercher, non plus que dans les bergeries maniérées de Watteau. Allez, messieurs, un jour viendra où vous rougirez de votre grandiloquence enfantine — vous ressemblez à des enfants vêtus en sapeurs — et ce jour peut-être serez-vous des *naturistes*. Vous crierez moins et vous sentirez mieux et plus juste.

Le plus plaisant de l'aventure c'est que les disciples que l'école a voulu enrôler par la suite, et qui venaient de la province — non pas d'Amiens, mais du Midi — pour être suisses dans cette chapelle, avaient une compréhension autrement haute de la nature que le pontife dont toute l'inspiration n'était que réminiscence littéraire. S'il en est de respectables tant par leurs écrits, qui sont loin d'être négligeables, que par leur caractère, il faut convenir que jusqu'ici M. Montfort n'a rien fait pour mériter notre considération. Par les deux plaquettes dont j'ai parlé il rappelle les petits collégiens vicieux qui lisent en cachette d'infâmes papiers érotiques, regrettant de ne pouvoir mettre en pratique la science ainsi acquise. Je dis ici bien haut ce que beaucoup d'autres ne disent que tout bas : si jamais les deux brochures de M. Montfort deviennent célèbres, elles le seront seulement dans les cabinets de lecture que l'on sait.

Le *naturisme* a son véhicule en M. de Bouhéliier, son automédon en M. Le Blond et son étalon en M. Eugène Montfort.

M. Le Blond est assurément l'un des jeunes critiques sur lesquels on pouvait fonder de grandes espérances, que nous ne désespérons pas de le voir réaliser, encore que sa critique ne se distingue pas toujours par son impartialité. M. de Bouhéliier, nonobstant qu'il soit toujours confus, nous donne cependant la sensation que nous

sommes à côté de ce qu'il veut nous montrer. M. Montfort va toujours droit au but. Si un empêchement survient, il crie, il pleure, il se roule. Pour lui la nature, dont il se réclame aussi, est un entonnoir au fond duquel se trouve Marthe ou Sylvie, et M. Montfort tombe au fond. Il ne peut se cramponner à rien. Au fond seulement il trouve prise. Si M. de Bouhéliier *veut* des disciples, s'il a un idéal du Beau vraiment désintéressé, s'il est un apôtre, et je n'en doute pas ; si M. Le Blond se démène avec une virilité peu commune pour défendre des causes bien mauvaises où son désintéressement est aussi grand que sa jeunesse, M. Montfort songe surtout à satisfaire sa passion ; nous ne le lui faisons pas dire, car il se donne la peine de nous le prouver en écrivant deux brochures du plus abject érotisme. Ces vaines exclamations ne sont pas lyrisme, et tous ces mots dont rien ne justifie la répétition, ni leur beauté, ni leur à-propos, ne donnent pas l'illusion de la profondeur. Ces cartes transparentes n'ont rien d'artistique. Et quand bien même on érigerait M. Montfort et sa *Sylvie* sur un socle de marbre à Saint-Cloud ou à Versailles, je ne présume pas que son érection dans ces décors *naturistes* nous donne le moindre frisson esthétique.

Ce n'est pas aux gamins curieux ni aux vieillards libidineux et gâteux qu'il faut parler, mais bien aux hommes. C'est d'ailleurs à ceux-ci que M. Le Blond adressait encore récemment les pages admiratives qu'il venait de consacrer à Zola. Il avait moins pour but évidemment d'amener des disciples et des admirateurs au romancier que des partisans à l'homme, car il faut être dans la cohue pour trouver de l'à-propos à un tel hommage et pour le trouver justifié. Ceux qui vivent dans la paix intérieure, loin des petites choses dont le monde fait sa pâture quotidienne, ne l'entrevoient même pas. Je ne comprends aucunement l'admiration des *naturistes* pour un écrivain dont l'art — si j'ose m'exprimer ainsi — est fait de précision, je ne dis pas de vérité, à tel point que ce grand homme, quand il ne tend pas les bras comme les fléaux de la Balance, apparaît dans la posture d'un photographe — d'un photographe qui aurait oublié de mettre sa culotte. — Or M. de Bouhéliier a-t-il jamais rien précisé ? Nous attendons toujours que le temps des projets soit devenu celui des actes. M. Montfort, il est vrai, peut se réclamer du maître, mais lui seul, car il est d'une précision vraiment remarquable. Il n'a qu'un but, un seul : il ne vise qu'au « ventre » de Marthe. *Chair !* Tout son idéal est là. C'est un idéal, en somme, bien facile à atteindre. Combien de générations d'hommes pourrissent qui l'ont atteint sans gloire ! Mais il est

entendu que ce fougueux étalon doit rester hors de cause quand on parle littérature. Les plaquettes de M. Montfort sont du ressort de la chronique des sports et non de celui de la critique littéraire.

YVES BERTHOU.



## EXTRAIT DU JOURNAL D'UN TOURISTE A PARIS.

1<sup>er</sup> juillet.

**L**E *Panthéon*, c'est le temple des grands hommes, dit Baedeker. *A tous les grands hommes la Patrie reconnaissante*, dit l'enseigne. Nous entrons, le bon peintre De Groux et moi; nous sommes peu émus, — fresques de Puvis. — Autres peintures singulières : un saint s'obstine à ramasser sa tête, qui roula à bas d'un escalier, sans déranger son auréole. Dans le transept de droite nous levons les yeux vers la frise et, soudain, nous sommes pétrifiés. Là haut, un empereur byzantin, vêtu de pourpre, siège sur sa cathèdre; vers lui, Clovis (!) mène une troupe de Francs, des Francs de costume authentique, mais dont l'allure semble celle de comédiens *en tournée*. Ahurissement. Nos yeux les ont reconnus. Le *Basileus*, deux puissants! c'est M. François Coppée; les guerriers de Clovis sont : Coquelin cadet, Clémenceau, Lockroy, Forain, Armand Silvestre et autres cabots. Nous nous regardons effrayés : « Si Clovis se retournait! » dit De Groux.

.....

14 juillet.

Le peuple se découvre sur le passage des drapeaux des régiments qui vont à la revue de Longchamp.

3 août.

La salle des pas-perdus à la gare du Nord est jonchée de Belges, Flamands, Wallons, de Hollandais; de ces durs ouvriers qui vont annuellement faire la moisson en France. Ils sont étendus, dorment la plupart la tête sur leurs besaces de toile bleue; certains ronflent. On dirait un campement de barbares, ces hommes

solides, tannés et boucanés par le soleil. La plupart ne comprennent pas le français. Les employés de chemin de fer les appellent des *POPOLS*. Un, que j'interroge, a traversé vingt fois Paris depuis dix ans sans voir la ville.

Parti-pris? dédain? Non. Ils n'ont que le temps d'aller de la gare du Nord aux gares de Lyon ou d'Orléans. Un autre avoue qu'en 1889, lors de l'Exposition, il s'est « dérangé » *et a dépensé trois francs*. Paris, même orné de la tour Eiffel, ça ne vaut pas le pays; et certes, ici, ils en sont à des milliers de lieues du pays.

. . . . .

9 août.

*Aux Invalides*. Le tombeau théâtral de Napoléon. On ne voit là que des Anglais; la vue de leurs drapeaux captifs autour du sarcophage de l'ennemi les ennuie. O vieux levain, toujours vivace, du patriotisme! Je me fais un plaisir de renseigner ces fils d'Albion, pour jouir de leur confusion; ils n'en éprouvent guère d'ailleurs. J'explique sérieusement à un « scholar », qui me semble frais émoulu d'Oxford ou de Cambridge, que le vainqueur de Waterloo n'est pas Wellington, mais Dumouriez, dont *l'iron duke* fut le disciple... et piètre.

Mais voici qui va contribuer à ma vengeance : là-bas, derrière l'autel, près de la porte de bronze qui mène au tombeau, sur le sol même où reposent les grands maréchaux, gardiens du dernier sommeil du maître, sous l'œil des hautes et sévères statues sombres qui tiennent des couronnes, un groupe d'insulaires s'est attardé à lire l'inscription : « Je désire que mes cendres... », etc. Un *invalido*, un vieux briscard, s'approche du pas automatique d'une machine savamment raccommodée. Il aborde mon « scholar » et un entretien aigre-doux s'engage : Wellington, Waterloo, Blücher, Grouchy, Hogoumont. Le vieux briscard n'est pas très érudit, mais il a la foi; cela s'avère quand il parle de l'EMPEREUR. L'Anglais est embarrassé; il parle péniblement; des Français, là présents, ne lui sont manifestement pas sympathiques; moi, je sens se hérissier le bonnet à poil que Coppée a mis dans mon cœur : « Enfin, quoi? » dit l'invalido, concluant d'une voix plus forte que ne comportait le lieu : « La force a primé le droit ». L'Anglais ne comprend pas bien; nous traduisons; il nous regarde étonné, sourit, hésite, puis il met la main à sa poche, en tire cinquante centimes et les tend au guerrier. Celui-ci les accepte sans hésiter, et salue l'insulaire et sa monnaie d'un beau salut militaire.

L'Anglais s'en va souriant silencieusement.

.....

2 septembre.

J'apprends par des journaux anglais que Paris est bouleversé, qu'il y aura après-midi une révolution. Je veux voir ça. Je m'achemine par le Boul'Mich' vers la Concorde. Sous les galeries de l'Odéon, je découvre *La Lutte*. Je la feuillette; je rêve : me revoici à Bruxelles; j'assiste à une réunion des rédacteurs à l'hôtel Ravenstein; le directeur Ramaekers émet ses avis d'un air pénétré. Le soir tombe, on allume.

Je rentre en ma région d'élection, là-bas, boulevard du Mont-Parnasse. A midi, j'avais initié mon « restaurateur » à mon hardi projet d'aller voir les troubles. Le garçon demande : « Eh bien, Monsieur, qu'est-ce qui s'est passé ? » Diable! j'avais oublié mon but d'excursion. Apparition d'un gavroche, marchand de journaux. Il nous assure que l'archevêque de Paris a démissionné. Ceci m'interloque. Achat fait de la gazette, je comprends qu'il a voulu parler du général Chanoine.

.....

Octobre.

*Au Nouveau Théâtre*, représentation de *Rembrandt*. De Groux tient un discours sensé à un M. Dumur : « J'aimais beaucoup Dubus, mais sa pièce est mauvaise, » etc. De Groux a raison. Je trouve, en effet, que cette suite d'images d'Épinal n'a pas même le mérite de la naïveté; elle est d'écoliers prétentieux. Exception faite de la rencontre de Rembrandt et de Ruysdael, tout cela laisse froid ou indigne; Rembrandt ivre ne doit pas être montré à des gens qui paient quarante sous pour voir ça; un artiste l'aurait senti; il faut des insectes parasites pour exploiter la misère du génie. De Groux a continué son discours à M. Dumur et termine : « ... et, pourtant, j'aimais beaucoup Dubus ».

J'ai d'ailleurs le plaisir d'apprendre à De Groux que la pièce n'est pas de Dubus, mais de M. Dumur.

En débarquant à Bruxelles, des amis me demandent : « Qu'est-ce que tu penses de l'affaire Dreyfus ? »

LÉON SOUGUENET.



# REVUE DES LIVRES



## L'ÉTHIQUE.

**De la Vie intérieure**, par JOSÉ HENNEBICQ. (Paris, Chamuel, éditeur.)

Cette plaquette, une note de l'auteur nous en avertit, n'est que le canevas d'un livre futur, intitulé : *La Vie intérieure*. C'est ce qui explique la rapidité avec laquelle y sont fixées les idées.

Un parallèle s'y établit entre la vie intérieure du mystique et celle du poète.

Le mystique détourne son regard des vanités terrestres ; il se bouche les oreilles aux bruits vains d'ici-bas, pour s'adonner au calme de la vie intime, pour se fondre en la splendeur de Dieu.

Le poète, lui, fuit les laideurs de la réalité. Il ne veut que fouler le sol de son rêve magique.

Tel est le rapport qui peut s'établir entre ces deux hommes. Mais, encore qu'il soit réel, je pense qu'il ne faut pas trop loin l'étendre. Certes, tous deux, le poète et le saint, s'envolent vers une autre terre que ce bas monde. Est-ce à dire que cette terre soit la même, est-ce à dire que les chemins qu'ils suivent soient les mêmes, que l'un vaille l'autre ?

Le poète place-t-il toujours son paradis où il devrait le situer ?

La joie, dans la vie, est éparse, diverse, souvent contradictoire. La vérité est une.

Vraiment, n'est-ce donc pas abaisser le saint que d'établir entre lui et le poète un parallèle trop rigoureux ?

Ceci me semble dénoter que M. Hennebicq ne possède pas une notion bien nette de la différence essentielle qui distingue l'ordre surnaturel de l'ordre purement naturel. Et cette confusion se manifeste encore de diverses façons. Dans la première partie de sa plaquette on remarque, malgré une sorte de note rectificative au bas d'une page, que sa pensée n'établit pas une délimitation assez précise entre le mystique et le saint, ou, mieux, entre le mystique naturel et le mystique surnaturel.

Mais il y a plus grave. M. Hennebicq est croyant. Il proclame dans ces lignes l'incontestable divinité de Notre Seigneur Jésus-

Christ. Les paroles divines qu'Il prononça devraient donc posséder à ses yeux une majestueuse supériorité sur les écrits des penseurs, d'ordre purement humain, fussent-ils sublimes. Et pourtant M. Hennebicq commence par nous citer en épigraphe à sa plaque, à côté du verbe divin, des sentences de la Baghavadgita, des Marc-Aurèle et l'inscription du temple de Delphes.

Plus loin il trouve bon de faire commenter à Platon et à Plotin l'enseignement du Maître.

Est-ce bien respectueux ? Les paroles et les actes du fils du Dieu vivant auraient-ils besoin d'être corroborés par les pensées d'un homme, le proclamât-on génie ? D'ailleurs, cette tolérance par trop grande a un autre inconvénient bien plus considérable encore. Effaçant des différences, notables pourtant, elle établit une connexion forcée entre le mysticisme du métaphysicien poète et des paroles, bien différentes dans leur simplicité, du divin fondateur de notre Mère la Sainte Église. Je ne crois guère que, par de tels alliages, l'enseignement divin du verbe ait grand chose à gagner et je crains fort qu'il ne perde de sa pureté surnaturelle et vierge.

EDGAR RICHAUME.



## LE ROMAN.

**Contes Inquiets**, par POL DEMADE. (Schepens, éditeur, Bruxelles.)

Naguères, en préface à *Une Ame Princesse*, Pol Demade révélait la volonté d'inquiéter le lecteur sur son âme. Il renouvelle cette déclaration : « Le rôle de l'écrivain catholique est d'être *un inquieteur d'âmes*. Il doit donner à la créature humaine, trop naturellement penchée vers la terre fascinatrice, l'inquiétude de l'au delà ; l'arracher, s'il se peut, à ses préoccupations matérielles, et, ceci serait son triomphe, l'empoigner jusqu'à la détourner de l'ombre et à l'orienter dans la direction de la clarté éternelle ». Et j'ai hâte d'ajouter que cette situation d'un artiste très exceptionnel se trouve honorée ici par des pages nombreuses et belles.

Pol Demade, à l'encontre de presque tous nos écrivains, regarde ses personnages en dedans. Le trait physique, le décor ambiant sollicitent peu ou point son labeur. Il n'a pas cette caractéristique, si bien observée par Nautet, rapprochant nos romanciers des

peintres dans un même amour des couleurs, des paysages qui entourent leurs héros et qui vivent souvent d'une vie plus réelle que ceux-ci.

J'ouvre ce livre aux premières pages et, lisant *l'Erreur Fondamentale* et *l'Ame Prisonnière*, je vois ce beau comte d'Armor, l'intransigeant catholique vendéen, par les seuls mouvements de sa conscience; Ulric Klangsor m'apparaît superbe de vie, dans l'évocation de l'épouvantable tragédie de son âme.

Ces récits sont surtout « intellectuels », et je ne puis assez insister sur la profonde psychologie que révèlent certains contes, ainsi *Débonnaire Milaine*, histoire d'une cruauté aiguë et secouée d'un sépulcral frisson.

Il faut classer *Soir de Race* parmi les plus belles pages écrites en Belgique. Ici l'écrivain a regardé, comme l'auteur d'une eau-forte : « Je me rappelle, entre autres, un vieillard à taille de géant, maigre, vêtu d'une longue houppelande de velours d'un mauve d'indéfinissable nuance, aux bras immenses et décharnés, et qui marchait au premier rang, derrière le corps, dominant la foule de toute la hauteur. Cet homme, que menait un garçonnet, était aveugle. Il portait droit sa longue tête osseuse. Aucuns mots ne peuvent rendre la déchirante solennité de ses yeux sans regards — deux globes oculaires blancs, énormes, saillants, encadrés de l'ourlet sanglant de ses paupières rouges, humides de larmes qui s'en venaient confluer dans leurs angles intérieurs et de là ruisseler sur les joues. Ce premier deuilant était comme le chef-d'œuvre de cette ambulante galerie de la Douleur qui s'étendait, interminable, sur le parcours ».

Je dois citer encore *la Bague d'Émeraude*, *Pauvres Riches!* qui s'agitent en de mystérieux voiles, et nous apportent des sensations neuves de l'Absolu. Et *Sous le Bât*, un récit biblique d'une originalité puissante.

Vous ne déposerez d'ailleurs le livre qu'après l'avoir lu jusqu'au bout.

GEORGES VIRRÉS.

P. S. — La critique *Les Poèmes* paraîtra en janvier.



# GLANES DU MOIS



## NOS DEUILS.

Dans le monde des arts se multiplient les deuils.

Après Gustave Moreau, l'hiératique, après le Rops des Damnations, Puvion de Chavannes s'est éteint dans la paix de ce Christ à l'adoration duquel l'artiste prestigieux est redevable de la chasteté édénique et du calme presque sacré qui règne en cette œuvre dominatrice où survivra la gloire de son nom.

Les Lettres se voient éprouvées avec non moins de barbarie. La « Justicière du Pêché » semble s'acharner à présent sur les fronts lumineux des écrivains et des penseurs ; elle frappe les plus illustres : Goncourt, Verlaine, Daudet, Mallarmé, Taine, Mgr d'Hulst, Ollé-Laprune, ah ! combien d'autres plus ignorés, mais non moins grands, dont les tombes marquent pour nous le passage de la Faucheuse!...

Et voici qu'Elle a frappé le jeune et charmant ironiste qui signa ce volume exquis : *Penses-tu réussir ?* JEAN DE TINAN est mort.

Ah ! réussir ! La mort, pauvre conteur, ne t'en a pas laissé le temps ; mais ton talent original nous promettait, et pour bientôt, une réponse affirmative. Il est dangereux de médir ou de sourire de la vie : la mort est toujours aux écoutes. Elle est plus ironiste que les ironistes, plus féroce que les conquérants.

Tous les artistes catholiques accorderont à l'en allé la fraternelle

aumône d'une *violente* prière « au Père qui est dans les cieux »...

A. R.



## LE CERCLE

### « LA LUTTE »

En la somptueuse salle des conférences de cette Maison d'Art de Bruxelles — où sont accumulés, mais disposés avec un goût parfait, tapisseries, tableaux, poteries, statuettes, et mille bibelots ravissants — furent inaugurées le jeudi 24 novembre les douze conférences données par le cercle *La Lutte* sur les principaux écrivains de Belgique. Devant un auditoire select et très nombreux, où les toilettes féminines jettent leurs joies multicolores parmi les deuils des habits noirs, Paul Mussche ayant dit en prologue quelques mots sur le but et la portée du cours, Edouard Ned résume de façon parfaite, l'homme, le rythmeur exquis et le fécond poète que fut, dans le Sahara littéraire de la Belgique du temps Romantique, l'auteur des *Études rythmiques* et des *Quatre incarnations du Christ* : ANDRÉ VAN HASSELT. Au sortir de cette causerie, la louange fut unanime, car chacun se rendait compte qu'il pourrait désormais apprécier le poète VAN HASSELT en pleine connaissance de cause, tant avait été lumineuse et belle la langue du critique expert et judicieux.



Depuis trop longtemps la Campine se glorifiait d'avoir donné le jour à Jef Castelyn, le « barde d'Eccloo », sans qu'il fut possible à la Wallonie d'opposer, à cette pure illustration littéraire, son équivalent wallon. Mais aujourd'hui l'honneur est sauf, ô Wallonie ! et dans une revue où l'Art est libre (au point de n'être plus du tout de l'Art) nous avons cueilli avec une joie fière le poème qu'on va lire. Incontestablement, le sentiment national n'a rien produit de plus... national depuis des siècles (d'esclavage). C'est, nous l'osons affirmer, sans crainte d'être démentis, le définitif et triomphal chef-d'œuvre de la littérature « française » d'expression belge :

**Réveil glorieux (1830).**

*Liégeois, Franchimontois, mânes de nos aïeux !  
Tronçons de nos héros ! dans vos funèbres couches,  
Où, rigides et froids, vous reposez glorieux,  
Tressaillez, entendez les cris de mille bouches,*

*Écoutez ces clameurs, répondant aux tambours :  
La Belgique est en feu, le vieux lion s'éveille,  
Son rugissement, jusqu'en nos plus petits bourgs,  
Fait bouillonner le sang du Wallon qui sommeille.*

*Secouant son repos, sa honteuse torpeur,  
Ses grands yeux enflammés, il bondit et s'élançe,  
Il court à l'étranger, la rage dans le cœur,  
Derrière un vieux chiffon (!) au vieux (?) bout d'une lance (!!!)*

*Vous ne vous comptiez pas, ô vous, nobles ancêtres !  
Ils ne l'ont jamais fait, vos dignes descendants,  
Comme vous, ô grands preux ! ne voulant pas de maîtres,  
Ils combattront sans peur pour sauver leurs enfants.*

*Ils sont dignes de vous, des palmes immortelles.  
Le Hollandais, partout dix contre un fuit, honteux :  
Walhem, Berchem, Anvers, ville et parc de Bruxelles,  
Ne sont-ce pas des noms sonnans vos temps fameux ?*

Vous pouvez ne point découvrir toutes les beautés cachées en ce poème belge, mais force vous est cependant, quoique vous fassiez, de reconnaître lapidaire ce vers qui à lui seul assure à son auteur une gloire immortelle :

*Walhem, Berchem, Anvers, ville et parc de Bruxelles...*

Ce vers traduit si bien l'âme du peuple belge, si bien... qu'avant même qu'il eût été écrit par M. Nicolas Pierret (nom à jamais célèbre !) tous les contrôleurs de la ligne Bruxelles-Anvers clamaient déjà aux échos de la gare, à l'heure du départ des trains, un vers qui ressemblait très fort à celui-là...

**Uijlenspiegel.**

# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

---

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

---

## Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

## Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

---

## Rédaction de « La Lutte » :

### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL

CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS

ERNEST PÉRIER

GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHAUME, GEORGES VIRRÈS

---

## Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

---

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

# ÉDITIONS DE " LA LUTTE ,,



POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

GEORGES VIRRÈS

## EN PLEINE TERRE

LA GLÈBE HÉROÏQUE

Un fort volume in-18. . . . . 3 fr. 50

## DIEU DE BEAUTÉ

PAR ALBERT JOUNET

Une plaquette in-18 . . . . . 50 c.

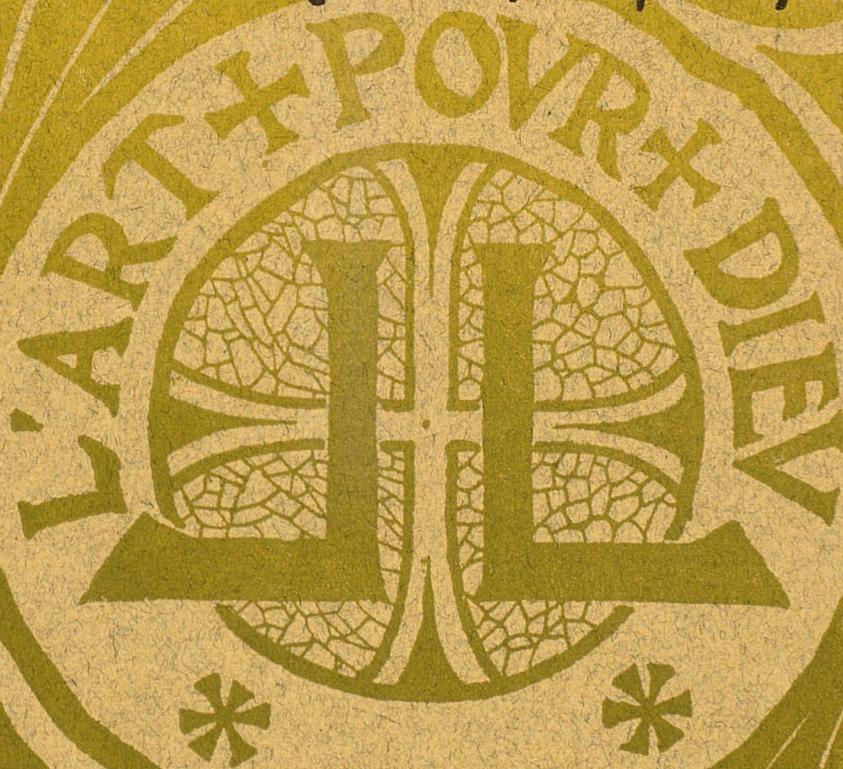
---

### QUELQUES LIVRES RECOMMANDÉS

- POL DEMADE. *Contes inquiets*. 1 vol. in-18 de 340 p. 3 fr. 50.  
(Schepens, édit., Bruxelles.)
- J. ESQUIROL. *A Mi-Côte*, roman. 1 vol. in-18 de 328 p. 3 fr. 50.  
(Stock, édit., Paris.)
- JOSÉ HENNEBICQ. *Paradis de Cristal*, prose. 1 vol. de luxe, 2 fr.  
(Lyon-Claesen, édit., Bruxelles.)
- HENRI BOURGEREL. *Les Poèmes qui pleurent*, roman. 1 vol. in-18  
de 340 p. 3 fr. 50. (Mercure de France, Paris.)
- PAUL MUSSCHE. *Simplement*, petits contes. 1 vol. in-18 de 100 p.  
2 fr. (La Lutte, Bruxelles.)
- L'ABBÉ HECTOR HOORNAERT. *L'Heure de l'Âme*, poème. 1 luxueux  
vol. 3 fr. 50. (Lyon-Claesen, Bruxelles.)
- GEORGES RODENBACH. *Le Miroir du ciel natal*, poème. 1 vol.  
in-18 de 224 p. 3 fr. 50. (Charpentier, Paris.)
- GEORGES RAMAEKERS. *Les Fêtes de l'Été*, poème. 1 vol. in-18 de  
72 p. 1 fr. 25. (La Lutte, Paris.)
- CHARLES GUÉRIN. *Le Cœur solitaire*, poème. 1 vol. in-18, 3 fr. 50.  
(Mercure de France, Paris.)

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART



Alfred VROMANT & C<sup>e</sup>. EDITEURS  
60. Rue Madame . PARIS  
3. Rue de la Chapelle . BRUXELLES



# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Paraît le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France : 5 francs. ● Union postale : 6 francs.

Numéro spécial : 1 fr.

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 10

15 Décembre 1898.

*janvier*  
Georges RODENBACH.

Paul Mussehe : <i>Au poète</i> . . . . .	297
Charles de Sprimont : <i>Au tombeau du poète</i> . . . . .	298
Georges Ramaekers : « <i>Un frère aîné</i> » . . . . .	299
Edgar Richaume : <i>Le Prosateur</i> . . . . .	309

*A travers l'œuvre de Rodenbach :*

LES VIES ENCLOSES (Vers) . . . . .	315
------------------------------------	-----

*L'âme.*  
*Les yeux.*  
*La maladie.*  
*Le cadran.*  
*Convalescence.*  
*Crainte du soir.*

LE MIROIR DU CIEL NATAL (Vers) . . . . .	317
--	-----

*L'eau morte.*  
*Les mantes.*  
*Les cathédrales.*  
*La cloche.*  
*La vieille église.*

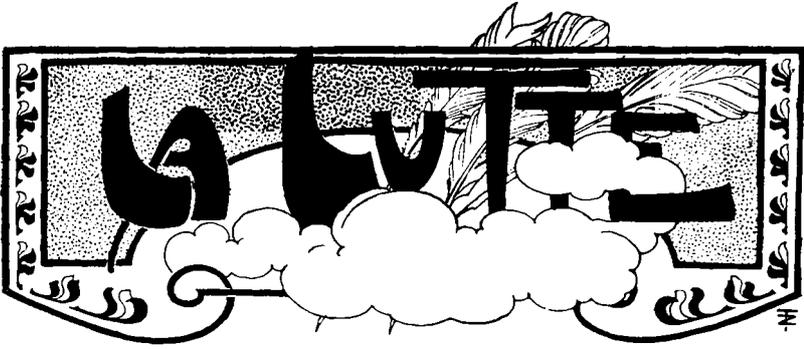
NATURE MORTE (Musée de Béguines, prose) . . . . .	319
---	-----

*Leurs fleurs.*

<i>Nomenclature des œuvres de Georges Rodenbach</i> . . . . .	320
---	-----



Yves Berthou : <i>Henri Mazel</i> (Critique) . . . . .	321
Paul Crokaert : <i>Le progrès dans l'Art</i> . . . . .	324
Ernst Deltenre : <i>Chronique musicale</i> . . . . .	331
Saint-Antoine : <i>Notules parisiennes</i> . . . . .	334
Georges Ramaekers : <i>Le théâtre</i> . . . . .	338
Henri Mazel : <i>Le théâtre</i> . . . . .	339
Henri Mazel : <i>La critique</i> . . . . .	340
Uijlenspiegel : <i>Glanes du mois</i> . . . . .	341



**L**A mort inopinée de Georges Rodenbach endeuille également les Lettres de Belgique et les Lettres de France. Mais c'est avec une fervente espérance que les rédacteurs français et belges de cette revue catholique, à laquelle Georges Rodenbach collabora et qu'il honora, dès les débuts, de tant de marques de sympathies, se sont unis, dans la prière, afin que le Dieu de Beauté, pour la gloire duquel ils se vouent à leur Art, daigne accueillir, en la joie de son Ciel, l'âme envolée.

A Madame Georges Rodenbach, ils réitèrent, ici, leurs plus chrétiens condoléances.

LA RÉDACTION.

Ce numéro en grande partie consacré à Georges Rodenbach et à son œuvre contient, les articles suivants sur l'auteur de *Bruges la Morte* et des *Vies Encloses* :

**Paul MUSSCHE**

*Au poète Georges Rodenbach.*

(Vers)

**Charles de SPRIMONT**

*Au tombeau du poète.*

(Vers)

**Georges RAMAEKERS**

« *Un frère aîné* ».

(Étude et souvenirs.)

**Edgar RICHAUME**

*Georges Rodenbach, prosateur.*

(Étude littéraire.)

**A travers l'œuvre de Rodenbach :**

*Les Vies Encloses* (Vers).

L'âme.

Les yeux.

La maladie.

Le cadran.

Convalescence.

Crainte du soir.

*Le Miroir du Ciel natal* (Vers).

L'eau morte.

Les mantes.

Les cathédrales.

La cloche.

La vieille église.

*Musée de Béguines* (Prose).

Les fleurs (Nature morte).

*Nomenclature des œuvres de Georges Rodenbach.*

# RODENBACH



## AU POÈTE.

**S**UR le lac empourpré par un long soir d'automne,  
Les cygnes nonchalants voguent avec lenteur,  
Quand passe sous la nue un couple migrateur  
Dont les cris angoissants vibrent dans l'air atone.

*Voici qu'un oiseau fier s'étonne de l'appel  
Et suivant du regard l'essor des blanches plumes,  
Brusque, ouvre l'aile et, dans un tourbillon d'écume  
Et de neige, rejoint le couple fraternel.*

*Dédaigneux du cristal terni des eaux fangeuses,  
Lassé des némophars, ivre de liberté,  
Il s'exile à jamais vers la toute clarté,  
Sur le chemin royal des brises voyageuses.*

*Vers le couchant profond, un beau cygne est parti...  
O poète, ta mort à son envol ressemble,  
Ceux qui sont demeurés et que ton deuil assemble  
Écoutent ta voix d'or sonner sur le parvis.*

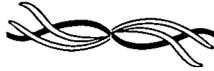
*Tes yeux bleus sont fermés au spectacle des choses.  
Nous ne te verrons plus, bel aède au front pur,  
Toi qui nous fis aimer la candeur et l'azur,  
L'abandon des cités, l'ombre, la vie enclose.*

*Ton doux rêve alangui flottait sur les canaux,  
Dans le décor muet des villes de silence,  
Que le lent souvenir du temps défunt ensence,  
Dont les calmes maisons se reflètent dans l'eau.*

*Le ciel natal, les carillons des béguinages,  
Les cortèges pieux et la grâce des lys,  
La mer, le gris cendré des horizons pâlis,  
Tout chante dans tes vers fleurant le moyen âge.*

*Tu nous quittes laissant ton œuvre inachevé,  
La froide mort t'enlève à ta Bruges de Flandre,  
Bonne aïeule que tu chéris comme un fils tendre,  
Et ta belle âme attend au seuil d'Éternité!*

PAUL MUSSCHE.



## AU TOMBEAU DU POÈTE.

**A** *U milieu du triomphe éclatant de son rêve  
Dont la terre et les cieux saluaient les splendeurs,  
Comme une nef appareillant vers l'or des grèves,  
Le poète est parti vers le Printemps en fleurs.*

*Dans le mystère ému de la nuit grave et calme  
Où l'hymne rédempteur nous verse un peu d'espoir,  
Pour le bleu paradis des lyres et des palmes  
Il a quitté la terre au déclin du beau soir.*

*Et si, malgré nos lâchetés, malgré nos doutes,  
Tu viens sourire à ceux qui chantent la Noël,  
Son âme, ô doux Jésus, t'aura vu sur la route,  
Et tu l'auras guidé vers le Ciel éternel !*



*Bien peu te pleureront, tendre et chaste poète,  
Car les pleurs sont naïfs et le monde est bien vieux ;  
Mais si la foule, hélas! reste froide et muette,  
La Nature aime encor ses chantres radieux.*

*La terre maternelle où sommeille ton rêve  
Se vêtira du deuil de ses longs manteaux blancs,  
Et la mer aux flots gris chantera sur la grève  
Un lamento sinistre au rythme grave et lent.*

*Les grands cygnes suivront ton âme en clair cortège,  
Les cloches des beffrois gémiront dans les airs.  
Sur ta tombe écloreont les beaux lys de la neige,  
Et tu seras pleuré par les brises d'hiver.*

CHARLES DE SPRIMONT.



## “ LE FRÈRE AINÉ „

**C'**EST dans les couloirs du théâtre du Parc, au lendemain de la Nuit rédemptrice, et tandis que je me disposais à prendre place, pour assister au cinquième des Lundis littéraires organisés en ce théâtre par notre confrère Maubel, qu'Henri Carton de Wiart, à brûle-pourpoint, m'apostropha :

— Connais-tu la stupéfiante nouvelle que nous apportent les journaux de Paris? Georges Rodenbach est mort.

— Mort !

Je fus atterré. Car bien que la mort soit pour l'avenir *la seule* certitude humaine, rien ne nous surprend plus, et nous restons un instant incrédules à l'annonce du trépas de ceux qui nous sont chers.

Et Dieu sait s'il nous était cher, le Poète en allé dans la nuit de Noël.

Je venais précisément de lui écrire, le matin même ! Ma lettre

lui disait tout le charme et toute la joie ressentis à la lecture de *l'Arbre*, sa récente nouvelle, et à celle surtout du *Miroir du Ciel natal*, qui devait être, hélas ! le dernier, mais aussi le plus beau poème qu'ait chanté, de sa voix langoureuse et voilée, ce poète des deuils subtils et des intimités mystiques.

En cette lettre — qu'il n'a point lue — je lui disais aussi merci pour tant de témoignages affectueux, par où cet écrivain déjà illustre voulait prouver aux jeunes écrivains de *La Lutte* qu'il n'était point du tout, pour eux, « l'arrivé » dédaigneux de l'effort des cadets, mais qu'il était, en vérité, pour nous, « un Frère aîné en notre mère la Poésie », ainsi qu'il se plaisait un jour à me le répéter lui-même, — dans ce Paris d'où s'essorera sa renommée.

Étrange coïncidence ! C'est dans le théâtre du Parc que je devais apprendre la nouvelle de sa mort, et c'était là aussi que j'avais eu, pour la première fois, le bonheur et l'honneur de lui être présenté, de causer avec lui et de lui confier mon âme.

C'était après une lecture par lui-même du *Voile*, son acte en vers, qui fut joué sur la scène du Théâtre Français. J'étais venu lui présenter, à la sortie, l'hommage admiratif du groupe, alors peu nombreux, de *La Lutte*.

Très amicalement, il me tendit la main, sa main blanche et effilée, frêle, comme une main de dentellière brugeoise, et je compris tout de suite au sourire de ses lèvres minces, à la soudaine clarté qui dissipa la brume de ses yeux lointains, combien il s'intéressait à nos débuts, lui qui n'avait pas dédaigné de collaborer à cette revue, aussitôt après sa naissance.

Mais déjà, de cette voix onduleuse et toute en sourdine, où s'éveillait parfois — comme une joie de carillon, au milieu d'une atmosphère de silence — un rire perlé, féminin presque, il s'informa de nos travaux, de nos projets, de nos espoirs, me parla de Paul Mussche, d'Édouard Ned, de Virrès, me prouvant, par les noms cités, qu'aucun de nous n'était déjà plus un ignoré pour lui. J'eus depuis la bonne fortune de rencontrer plusieurs fois, à Bruxelles, Georges Rodenbach : notamment certain soir, qu'il s'était attablé au *Globe*, en compagnie d'Émile Verhaeren.

Ce me fut un rare plaisir que d'entendre les deux Poètes deviser fraternellement et se rappeler, l'un à l'autre, les escapades de jadis.

— Te rappelles-tu, Verhaeren, questionnait Rodenbach, le temps où nous collaborions à certain journalicule du littoral flamand : il se titrait, je crois, *l'Écho de la Plage*.

Jours défunts ! jeunesse en allée ! où le jeune et précieux auteur de la *Mer Élégante* et de l'*Hiver Mondain* faisait ses premières armes aux côtés de l'auteur formidable et brutal des *Moines* et des *Flambeaux noirs*. Que c'était bien cela !

Et les deux amis souriaient, sentaient la joie leur réchauffer le cœur au souvenir de leur amitié si ancienne.

Combien de fois, depuis, me suis-je félicité d'avoir été l'heureux témoin de cette causerie pleine de souvenirs, où chacun exhumait du fond de sa mémoire quelque sourire ou quelque larme du Passé...



Il y a un an, aujourd'hui même, que je vis Georges Rodenbach pour la dernière fois.

Venu à Paris à l'improviste, je lui avais écrit un simple mot annonçant que je viendrais le saluer le lendemain.

Quels ne furent pas mon étonnement et ma joie en trouvant, à mon réveil, une lettre toute aimable m'invitant à venir dîner, ce jour-là, 9 janvier, boulevard Berthier, 43.

Ah ! l'exquis petit hôtel ! Comme bâti à souhait pour l'ami du Silence, des Candeurs hivernales et du Rêve endeuillé, qui habitait en lui ! Dans ce quartier retiré de Paris, Rodenbach devait se retrouver comme en une oasis de paix et de recueillement, comme en une soudaine accalmie, au sortir du tumulte houleux de la grande ville.....

Dans le vestibule, un admirable portrait de l'auteur de *Bruges la Morte* attire d'abord mes regards.

Georges Rodenbach était assis à sa table de travail, roulant une cigarette, lorsque la bonne m'introduisit dans la chambre spacieuse où furent élaborées les dernières œuvres du poète.

Je n'oublierai jamais la muette éloquence de sa poignée de main, ni l'effusion de son accueil.

Il me parla d'abord des amis de Bruxelles, de la querelle du Vers libre, me pressa de questions, avide de savoir des nouvelles du pays, me lut quelques passages, ensuite, de l'*Élite*, volume inédit de monographies, et des vers aussi du Poème *les Hosties*, pieux hommage d'un écrivain chrétien au Christ eucharistique.

*C'est la douceur, c'est la candeur du temps pascal.*  
*Et pour les âmes repenties*  
*Il neige des hosties...*  
*Les vergers du ciel sont en fleurs,*  
*Neige tiède de Floréal.*  
*Comme celle tombant des branches*  
*En fleurs blanches ;*  
*Ah ! cette chute dans les cœurs*  
*De la neige en fleurs des hosties,*  
*Qui, calmement, portent en elles*  
*Tout le printemps et la vie éternelle.*  
*C'est comme l'instant d'une manne.*  
*Pain de l'âme, substantiel,*  
*Qui tomberait du ciel ;*  
*Quel doux parfum il en émane !*  
*Ah ! manger à son tour cette blancheur nacrée,*  
*Ce pain de clair de lune ;*  
*L'hostie est consacrée,*  
*Et tout Dieu est présent à la fois dans chacune.*  
*O ! Dieu — lui que nous invoquons ! —*  
*Qu'est-ce pour lui que ces métamorphoses ?*  
*Tout l'hiver règne en chacun des flocons ;*  
*Tout le printemps existe en chacune des roses.*

Sa voix prenait, en les lisant, un ton mystérieux, en sourdine, respectueux, adorateur et pénétrant, comme une fervente prière. Puis, tout à coup, d'un ton enjoué, puéril : « N'est-ce pas que l'on » est bien ici ? Mais, au printemps, oh ! c'est bien plus charmant » encore. Entre les arbres du boulevard qui ombragent la maison, » mes fenêtres s'ouvrent sur un horizon vraiment paradisiaque. » Aussi loin que le regard porte on aperçoit les ondulations des » coteaux de la Seine. Je ne sais pas de plus riant spectacle !

» Ah ! les soirs d'été, lorsqu'on revient du centre de Paris, » empoisonné par sa poussière, son atmosphère étouffante et les » miasmes dont elle est saturée, quel contraste !... » Et comme on est heureux de respirer ici, de rêver dans la pénombre, de travailler près de la lampe, la fenêtre entr'ouverte... Il m'entretint aussi de Daudet, des Goncourt, ses amis, et d'Huysmans, dont il aimait le travail solitaire, de l'avenir, de sa foi dans les isolés, de ses débuts dans le journalisme à Paris, de certaines inimitiés (qui même après sa mort n'ont pas eu, toutes, la pudeur de se cacher et de se taire), de l'espoir enfin qu'il avait dans l'avenir des lettres

françaises en Belgique et de la particulière sympathie qu'il éprouvait pour notre *Lutte*.

Il parlait de toute chose en styliste, en poète, sans nulle afféterie, mais avec cette distinction naturelle qui s'extériorisait dans les moindres de ses gestes et dans les plus infimes détails de sa toilette. Conteur charmant, très riche en anecdotes littéraires, mais qui se ressouvenait bientôt qu'il était avant tout poète, le poète des demi-teintes et des mélancolies berceuses.

Heures inoubliables ! passées dans la capitale intellectuelle du monde, en société de cet artiste bien aimé, et qui s'y révéla pour moi le plus affable des hommes ; heures inoubliables ! dont le souvenir me hantait en ces derniers jours de l'Avent qui furent les derniers de sa vie ; car ma pensée était pleine de lui à l'heure où je connus qu'il venait de mourir...

Depuis cet amical entretien de Paris, nos relations épistolaires étaient devenues plus suivies. Et, récemment, il accompagnait l'envoi d'un poème destiné à notre numéro de novembre de ces toutes bienveillantes paroles :

« Je suis heureux de donner cette preuve de sympathie à vous, à nos vaillants amis, à *La Lutte*, qui a mené déjà tant de beaux combats terminés en victoires.

» Mon cœur est avec vous en Notre Mère la Poésie. »

Tel fut, pour nous, l'auteur de tant de livres admirables auquel la France littéraire a fait de si imposantes funérailles.

Il était né à Tournai en 1855. Mais c'est dans Bruges que s'écoula son enfance pieuse et déjà tournée vers le Rêve, cette enfance dont le souvenir devait survivre en lui profondément, toujours.

*Douceur du passé qu'on se rémémore  
A travers les brumes du temps  
Et les brumes de la mémoire.*

*Douceur de se revoir soi-même enfant  
Dans la vieille maison aux pierres trop noircies,  
Dont le pignon est en forme de mitre ;  
Douceur de retrouver sa figure amincie  
D'enfant pensif, le front aux vitres.*

*On se revoit l'enfant qu'on fut  
Et qui écoutait  
Les lointains angélus,  
Et qui regardait*

*L'eau que les reflets ont nacrée  
 Et les bateaux que nulle aventure ne grée.  
 Enfant trop nostalgique et qui se sentait triste  
 A voir passer les doux séminaristes.  
 Enfant trop frêle et qui se sentait orphelin  
 A voir gesticuler, comme en détresse, les moulins ;  
 Enfant qui ne jouait jamais, enfant trop sage,  
 Guettant dans les miroirs on ne sait quel passage,  
 Enfant dont l'âme était trop atteinte du Nord,  
 Qui déjà pensait à la Mort.  
 Ah ! ce noble enfant que l'on a été  
 Et qu'on se rémémore  
 Toute sa vie et jusque dans l'Éternité.*

Ainsi devait se lamenter un jour, dans le *Miroir du Ciel natal*, l'auteur de la *Jeunesse Blanche*.

Les poètes gardent dans le cœur, plus profondément que les autres hommes, l'amoureux souvenir des êtres et des choses qui ont environné leur âme à son éveil. Rodenbach fit de Bruges sa ville adoptive. C'est elle qu'il a chantée dans toute son œuvre. Et c'est d'avoir passé, dans son recueillement, les heures de son enfance qu'il est devenu le poète des mantes, des dentelles, des lampes et des cloches, le poète des tristesses ténues, des dévotions frêles et silencieuses et de ces candides et fragiles créatures : les lys, les cygnes, les Premières Communiantes et les Vierges des béguinages.

Sans doute, sa vision de Bruges est personnelle, originale. Mais loin de faire un reproche au poète de cette originalité, il nous faut lui savoir gré d'avoir su idéaliser encore, s'il est possible, cette ville incomparable qui est bien la châsse de pierre où repose, en son armure de Croisé, le moyen âge flamand.

L'artiste n'est pas un photographe, j'imagine ! Eh bien ! alors, que vient-on reprocher à Georges Rodenbach ? D'avoir harmonisé davantage la ville du passé au rêve qu'elle lui inspira ? N'était-ce pas son droit de romancier et de poète ? Bien mieux, n'était-ce pas *artistiquement* son devoir ?

Oh ! je sais bien que parmi les confrères de Belgique il en est plusieurs qui goûtent fort peu ses recherches verbales. Mais, et ceci ne laisse pas d'être réjouissant, ceux-là mêmes attestent leur indéfectible admiration pour les grimoires de Stéphane Mallarmé, qui fut sans contredit le plus recherché, le plus tortueux, le plus abscond des rhéteurs de France.

L'écrivain qui avait débuté, dans les lettres, par des poèmes aussi factices, aussi fardés, aussi guindés que la *Mer Élegante* et que l'*Hiver Mondain*, conserva, c'est indéniable, de cette orientation première, un certain maniérisme. Et bien qu'il eut renié dans la suite ces œuvres de jeunesse, Rodenbach, entraîné parfois par son goût excessif de l'imprévu et des subtilités métaphoriques, laissa subsister, çà et là, dans son œuvre quelques regrettables images, quelques expressions malencontreuses. Qu'est cela pourtant dans une production aussi vaste, aussi remarquable que la sienne ?

Et n'est-elle pas déloyale cette critique — trop en honneur aujourd'hui — qui s'attarde à écheniller les Poèmes d'un tel Poète ? mais néglige, ou à peu près, de reconnaître tous les mérites qui devraient bien faire oublier ces défaillances et ces vétilles. Cette critique là, selon toutes apparences, ce n'est point de la critique, mais chicane de ratés, de pions ou d'envieux.

Comme les dentellières de Bruges et les sculpteurs du Moyen Age, Rodenbach s'appliqua volontiers à des délicatesses, compliquées de dentelles, en ses poèmes.

La richesse, la justesse et l'inédit d'innombrables comparaisons, telle est encore l'une des plus grandes qualités de son art. J'en ai noté quelques-unes dans le *Miroir du Ciel natal*. Je cite au hasard des lectures.

Pour traduire l'impression de la chambre, en la douceur du soir, « au clair de lampe », il dit qu'

*Un ecclésiastique amour de la douceur  
Revêt comme le lin pascal et d'innocence ;  
On se semble approcher de la fin d'une absence,  
On veille le sommeil d'une petite sœur.*

*La lampe dans la chambre est une rose blanche  
Qui s'ouvre tout à coup au jardin gris du soir.*

*Et les clefs en un frissonnant trousseau  
Semblent les plumes d'un oiseau  
Qui ose et s'aventure,  
Oiseau de clair métal picorant aux serrures.*

Il compare les mantes aux cloches :

*Les mantes ont passé dans le vide des rues  
Oscillant comme des cloches parmi le soir,*

*On aurait dit, au loin, des cloches de drap noir  
Tintant aussi le glas, et peu à peu décrues.*

*Des cloches ont tinté, graves d'être pareilles  
Aux mantes, et d'aller selon un rythme égal ;  
On aurait presque dit d'autres petites vieilles  
Qui cheminaient dans l'air en robes de métal.*

Et voici les tours de Bruges la Morte :

*Tout est déjà comme si rien n'avait été,  
Et les tours sont dans l'air comme un grand cri sculpté.*

Puis les cygnes de ses canaux :

*Les cygnes mi-barque, mi-aile.*

Et puis les réverbères :

*La nuit de l'eau serait plénière  
Sans les réverbères du bord  
Qui la fauillent  
De leurs points d'or !*

Et voilà le jet d'eau, enfin :

*Le jet d'eau monte dans l'air bleu  
Et retombe sur lui-même ;  
On dirait un adolescent qui s'aime  
Et se caresse avec ses cheveux.*

Les livres de Georges Rodenbach surabondent en comparaisons, en correspondances non moins heureuses, en rimes non moins nouvelles. Et jamais mieux qu'à son propos ne s'employa le mot : *trouvaille*.

Ce qui surprend surtout lorsqu'on parcourt son œuvre poétique, c'est la facilité, l'aisance du raffinement et, dans les innombrables comparaisons d'un même objet, l'extraordinaire variété des métaphores audacieuses, souvent si adéquates !

Toute son œuvre, a-t-on dit, se retrouve en germe dans *la Jeunesse blanche*. Cela est vrai. Les livres qui écloreont ensuite seront boutons fleuris sur une même tige. Et l'œuvre de Georges Rodenbach, le panégyriste des béguines brugeoises, ressemble étrange-

ment aux fleurs dont s'égayent, l'été, les jardinets des calmes béguinages. Comme les fleurs des béguinages, son œuvre a conservé quelque mollesse un peu païenne, quelque parfum capiteux et profane, mais d'avoir vécu si longtemps dans le repos claustral, sous le ciel gris du Nord, ce ciel dont le Poète a dit :

*Il avait la couleur palpable du Silence,*

d'avoir vécu dans la Cité du Souvenir, son œuvre a hérité, comme les fleurs, de la mysticité ambiante, née du silence et de la prière des tours.

On a encore fait reproche, à l'auteur du *Carillonneur* et de la *Vocation*, de n'avoir pas la touche assez flamande. Ceux qui parlent ainsi semblent se faire, de l'âme flamande, une conception bien incomplète : Ils limitent à Rubens, à Jordaens, l'expression de la Flandre, et semblent oublier qu'à côté de la fougue brutale et de l'exubérance charnelle des flamands de la Renaissance, il y a place aussi pour le chaste fini des Van Eyck et des Memling, peintres de la Flandre mystique, et dont le pinceau fut méticuleux jusqu'à miniaturer entièrement leur œuvre.

Tandis que Verhaeren et Lemonnier s'apparentent aux peintres flamands du xvi<sup>e</sup> siècle, Rodenbach et Max Elskamp s'apparentent aux peintres pieux du moyen âge flamand. Elskamp est l'enlumineur populaire de la Flandre, Rodenbach est littérairement son peintre gothique, mais sa manière rappelle, pour nous, les moines nobles, qui conservaient, sous le froc, certaines préciosités de leur caste, et de lointains ressouvenirs du monde.....

Il est mort au moment où il achevait de tresser, pour Bruges, la couronne glorieuse qu'il lui avait faite avec les nénuphars du « Lac d'amour » et les chrysanthèmes des béguinages, auxquels, nous l'avons dit, son œuvre s'aparie.

Il est mort en cette nuit de Noël où, m'approchant, avec Musche et Richaume, de la divine Hostie, je murmurais tout bas ce quatrain de son dernier Poème :

*Douceur du Festin délectable  
Parmi des parfums et des chants,  
Qu'elle est belle la Sainte-Table,  
C'est une haie en fleur un matin de printemps !*

Ah ! ce nous est une grande joie, et ce nous est aussi une ferme espérance de songer, maintenant, que le Poète mort, qui

célébra toute sa vie « les villes de mysticités », a su chanter tout récemment et, avec un accent réellement ému, sincère et pénétrant, le Christ eucharistique, et de songer enfin que, quelque temps avant de paraître devant le Juge, il Lui dédia ses vers en un dernier Poème, avec une Foi si humble et si vivace que toute son œuvre, ainsi, devient un *ex-voto* de Poète chrétien à la divine Beauté :

*Seigneur, en un jour grave, il m'en souvient, Seigneur !  
Seigneur, j'ai fait le vœu d'une œuvre en votre honneur.*

*C'est donc pour vous qu'ici brûlent d'abord mes lampes  
Qui disent votre gloire et sont mes dithyrambes.*

*Toutes ces chastes Premières communiantes  
Vêtent mes rêves blancs de leurs robes qui chantent.*

*C'est pour prix de vos biens et pour m'en rendre digne  
Que j'ai fait jusqu'à vous pèleriner mes cygnes.*

*J'ai varié dans l'air le concert noir des cloches  
Pour m'exprimer moi-même en leurs chants qui ricochent.*

*Et les jets d'eau monter en essors de colombe ;  
C'est ma Foi, tour à tour, qui s'élançe et retombe.*

*J'ai cherché votre Face en aimant les hosties,  
Viatique d'amour dont ma vie est nantie.*

*Seigneur ! en ma faveur, souvenez-vous, Seigneur,  
Seigneur, de l'humble effort d'une œuvre en votre honneur !*

J'ai voulu citer, en entier, cette suprême prière de l'âme envolée, en cette revue à laquelle Georges Rodenbach collabora, et dont il semble, en ses derniers poèmes, avoir adopté, jusqu'à la lettre, la devise, tant son *Art* y est bien *pour Dieu!*

Ainsi, par sa bonté confraternelle, et par son œuvre, il fut vraiment celui qu'envers les jeunes écrivains catholiques il voulait être : « Un Frère aîné en Notre mère la Poésie..... »

GEORGES RAMAEKERS.

9 janvier 1899.



# GEORGES RODENBACH.

## LE PROSATEUR . . . . .

**P**OUR être moins considérable, et pour le volume et pour la qualité, que son œuvre poétique, l'œuvre en prose de Georges Rodenbach n'en conserve pas moins une certaine importance. *L'Art en Exil, Bruges la Morte, Musée de Béguines, la Vocation, le Carillonneur et l'Arbre*, tels les titres de ses romans que nous possédons. Généralement, et à bon droit j'en conviens, on leur préfère ses volumes de vers : *la Jeunesse Blanche* ou *le Miroir du Ciel natal*. Les romans semblent délayer, dans la vulgaire prose, la nuance subtile d'une mélancolie que fixent les miniatures précieuses de son vers.

Toutefois, il faut le reconnaître, ils ne sont point dépourvus de mérite ni d'originalité.

L'originalité, ce fut là, comme l'a fait observer Goncourt, la caractéristique de l'artiste que nous regrettons. Que ses dons lui étaient personnels ! Que son âme se teintait de nuances particulières et nées d'un alliage de couleurs dont la recette nous est inconnue ! Ainsi, le secret du coloris vivant de Rubens demeura impénétrable même à l'École anversoise.

Mon désir serait de pénétrer cette âme, de disséquer cette intelligence. Je voudrais rechercher, dans le fouillis des aventures romanesques, sa personnalité artistique. Ainsi, par les conquêtes successives de cette analyse, je fixerais, dans ses lignes les plus marquées, la silhouette du prosateur.

Avant de pénétrer sa sensibilité et sa philosophie, examinons la forme dont il drapa ses imaginations et ses idées.

Son style est bref, sec, nerveux, désarticulé et, en même temps, souple et flou. L'aède de *Bruges la Morte* n'aime pas les phrases sonores, fermes de nombre, flamboyantes de coloris. Il fuit l'impériale ampleur d'une période. Il ne possède pas l'élégance courtoise des phrases exquisement enlevées, délicieusement troussées. Il y a je ne sais quoi d'un peu prompt, d'un peu crissé aussi dans ses phrases se succédant, semblables à la compagne qui les précède, la bousculant, semble-t-il, dans leur hâte. Il est bien souvent elliptique dans sa brièveté saccadée. La phrase suivante, que j'ai épinglee entre tant d'autres, en sera un exemple :

« Il était plus heureux chaque Lundi et dans l'attente du soir. »

Souvent, une file de substantifs jaillit en fusée pour exprimer une idée. Une incidente tend la main à une sœur qui lui succède,

parachevant la pensée ébauchée par la première. Bref, il use incessamment et à l'excès du procédé impressionniste, de l'accumulation des petites touches, successivement étendues.

Une nuance s'échappe de sa prose, aussi bien que de son vers.

Que ceci ne semble point bizarre. Il est incontestable que tout œil, quelque peu habitué à considérer le vers des différents poètes, voit une nuance particulière colorer les mots qui jaillissent, aile d'or ou aile grise, des livres du poète. Ainsi, qui donc ne fut point ébloui par le halo d'or qui nimbe le vers de Banville ? Lui-même, d'ailleurs, avait si pleine connaissance de cette lumineuse splendeur qu'il intitula un de ses recueils : *Rimes dorées*. Le vers de Rodenbach me paraît comme caressé de rayons lunaires. Sa prose, elle, me produit une impression continue de grisaille.

S'il connaît peu le nombre plein que chantent les membres harmonieusement agencés d'une phrase, il sait pourtant faire résonner sa prose d'une sonorité particulière. Il aime à terminer sa phrase par un mot polysyllabique qui sonne, on le devine, pour ses oreilles, façon spéciale et à qui même il a l'air de donner un sens : « ... Après-midi d'hiver *alanguies...* blancs *unanimes...* brume flottante qui *s'agglomère* ».

Parfois il interrompt le sautilllement de ses phrases rapides, courant à cloche-pied, par deux ou trois exclamations alenties qui se succèdent : « Muettes analogies ! Pénétration réciproque de l'âme et des choses ! »

Ces remarques, me semble-t-il, peuvent caractériser le style de Rodenbach. Fixons maintenant nos regards sur le fond même de son œuvre en prose, sur les personnages qu'il y fait vivre ; voyons la façon dont il le fait ; cherchons à saisir l'impression qui s'en dégage et la philosophie qui s'en induit.

D'emblée, ce qui frappe au premier coup-d'œil, même superficiel et du premier venu, c'est le décor bien localisé qui s'y dessine et s'y colore, la mélancolie qui s'y afflige.

La mélancolie ! C'est bien elle qui teint ses phrases de grisailles, c'est bien elle qui répand, par toute cette prose nerveuse à la fois et fluide, cette affliction, cette lassitude si propre au poète des béguines et des cygnes.

Tous les personnages sont tristes. Oh ! ils n'ont pas des affres qui les secouent, qui les tordent. Ce sont des désillusionnés, des vaincus. Tous, ils portent dans leur âme des espoirs chavirés, désemparés. Ils ont au cœur une souffrance lente et continue qui vide leurs regards et alanguit leurs gestes. Ce sont des natures nerveuses et sensibles et dont la joie mourut un jour, subite-

ment, d'avoir vu sombrer la blanche goélette de leurs espoirs!

Et c'est la mélancolie du poète qui revit dans ces personnages, nés de ses entrailles.

Et c'est encore sa mélancolie qui se communique à l'ambiance, au décor.

Où placer, où faire vivre ces blessés de son âme? Ils mourraient, ils ne sauraient vivre, ou, du moins, leur mélancolie ne le pourrait, dans les hurlantes trépidations d'une capitale, dans la splendide sérénité des campagnes. Un brin d'herbe souffreteuse qui aurait pu croître entre les pavés ne serait-il pas écrasé bientôt sous le pied des passants, sous les roues des voitures? Le muguet ne fleurit-il pas dans l'ombre et dans l'humidité du bois, loin des plaines flambantes de fauve soleil?

Où les faire vivoter ces êtres souffreteux, étroits d'esprit, souvent, souvent aussi un peu maniaques, eu qui Rodenbach incarnait sa sensibilité malade et subtile?

Dans la vieille ville flamande qu'il rêva et qu'il nomma : Bruges. Car cette Bruges, tout en conservant les maisons, les rues et les monuments réels, vit d'une vie toute subjective au poète. Une grise atmosphère s'y mélancolise. Les habitants s'y recueillent, l'âme religieuse. Les demeures s'agenouillent au bord des canaux immobiles. Les cygnes qui voguent sur le lac d'amour sont des religieuses vêtues de laine blanche; tous les soirs, quand les constellations se reflètent dans les eaux, les oiseaux séraphiques communient d'étoiles. La lune s'arrondit en hostie...

C'est une mort, très quiète et très douce, qui s'endort aux oraisons continues du Rosaire.

On voit le processus. Rodenbach faisait naître, de sa sensibilité, ses fils spirituels en quelque façon, où il se multiplie. Ceux-ci imposaient leur âme à la ville agonisante. Comme eux, jadis elle vivait, elle espérait, elle luttait. Mais, depuis, elle se drolote aux espoirs de la Foi.

Il y a donc un échange réciproque qui se fait entre la ville et ses habitants. Il se produit, entre eux, une assimilation incessante, une fusion.

Cette faculté si particulière à Rodenbach, et affinée jusqu'au ridicule parfois, il l'avait bien observée en lui, et, à propos d'un de ses personnages, il la décrit de la sorte :

« Il avait ce qu'on pourrait appeler « le sens de la ressemblance », un sens supplémentaire, frêle et souffreteux qui rattachait par mille liens ténus les choses entre elles, apparentait les

arbres par les fils de la Vierge, créant une télégraphie immatérielle entre son âme et les tours inconsolables ».

La conséquence de ce continuel travail d'assimilation s'aperçoit. La ville et les choses empruntent aux personnages leur vie. Elles vivent. Elles sont même des personnages, et jouent un rôle aussi important que les héros humains des livres.

« Les villes surtout ont ainsi une personnalité, écrit-il dans *Bruges la Morte*, un esprit autonome, un caractère presque extériorisé qui correspond à la joie, à l'amour nouveau, au renoncement, au veuvage. Toute cité est un état d'âme et, d'y séjourner à peine, cet état d'âme se communique, se propage à nous en un fluide qui s'inocule et qu'on incorpore avec la nuance de l'air. »

Et plus loin. « Elle (la ville) redevint un personnage, le principal interlocuteur de sa vie qui impressionne, dissuade, commande, d'après lequel on s'oriente et d'où l'on tire toutes ses raisons d'agir ».

Dans *Bruges la Morte*, la ville, l'auteur lui-même l'affirme, comme on vient de le voir, est un personnage.

Dans le *Musée des Béguines*, nombre d'objets : du linge, un béguinage, jouent un rôle actif. Jooris Boorlunt, le héros du *Carillonneur*, n'aime-t-il pas Bruges d'amour, comme une femme ; ne subit-il pas les incantations de la cloche de Luxure. L'*Arbre*, le chêne ancestral des amours et de la mort, vit, parle, oblige, par l'entremise de « l'Étranger roux » Joos, à se pendre. Donc, la communication de la vie humaine aux choses, tel est le premier corollaire de cette faculté assimilatrice de « ce sens de la ressemblance ». J'en vois une seconde encore. Rodenbach ne se contente point de confondre hommes et choses, par un travail d'extension, fort connu et naturel à notre sensibilité, mais qui chez lui était poussé à un développement extraordinaire et morbide. Il brouille même les choses. Des métaphores, monotones d'ailleurs, faisaient les femmes en mante devenir des cloches, les plis des robes des tuyaux d'orgue, la lune une hostie, des visages de femme la lune, les cygnes des communiantes, les communiantes des cygnes. Les choses devenaient semblables l'une à l'autre. Elles transsembleraient même se modeler d'après un type unique qui se forme peu à peu à travers les individus jusqu'à devenir, à la fin, méconnaissable. Ainsi, pour me résumer, le poète brugeois était doué d'une étonnante faculté assimilatrice. Ses personnages s'identifiaient avec lui-même. Les choses s'identifiaient avec ses personnages. Les choses s'identifiaient entre elles.

Au sommet de cette filiation, il se trouve, donnant naissance à ses héros qui, à leur tour, créent le décor. Pour le connaître et pour connaître aussi les choses à qui il fait jouer un rôle humain, il faut en conséquence pénétrer ses personnages. Ceux-ci analysés, du même coup nous remontons jusqu'à son âme, nous descendons jusqu'à l'âme du décor.

Remarque curieuse, chacun de ses romans, sauf le *Musée des Béguines*, recueil de contes d'ailleurs et où il n'étudie que des âmes simples de femmes, développe la psychologie d'un homme. Un homme est toujours le héros. Les femmes tiennent peut-être un rôle important. Mais nous n'apercevons que leur physionomie, leur extérieur. Nous ne pénétrons pas leur âme. Elles gardent presque toujours quelque chose de fermé, d'énigmatique.

Un homme est étudié. L'intelligence qui le pénètre est perspicace ; elle aperçoit les mobiles, les désirs, les pensées même fugitives. Parfois, cependant, elle se subtilise dans des raffinements.

Or, cet homme dont seul nous connaissons la psychologie, traverse une crise d'où il ne sortira que déçu, saignant.

Voyez l'*Art en exil*. Le rêve d'amour de Jean Rembrandt meurt. Sombrent ses espoirs de renommée littéraire. Dans *Bruges la Morte*, l'identité entre les deux femmes, la veuve pleurée et la danseuse, disparaît. Dans la *Vocation*, Hans Cadzand rêvait de devenir le prêtre de Dieu. Il voulait porter la glorieuse robe blanche de saint Dominique et lever les manches de son froc sur les foules dominées. La femme brise le lys de sa chasteté.

Jooris Boorlunt voit compromis son bonheur conjugal, déçue l'ambition d'embaumer pour les siècles Bruges la Morte.

Mélopie d'amour que chantait l'Arbre, cantique que chantaient les voix de Joos et de Neele, vous vous êtes tus. L'Arbre est brûlé... Neele est violée. Joos est mort, pendu.

Car souvent un suicide, un meurtre dramatise encore ces sinistres dénouements. Les héros du *Carillonneur* et de l'*Arbre* finissent par se pendre. Une strangulation clot *Bruges la Morte*, un étouffement, un enlèvement moral l'*Art en Exil* et la *Vocation*. Et ce qui est étrange, c'est que cet assassinat et ce suicide, chaque fois, semblent étrangers à toute volontariété, comme d'ailleurs nombre de fautes des personnages. Le remords est très lent à les lancer. La faute, chez eux, survient fatale, à la suite d'une obsession qu'ils combattent, mais qui doit triompher.

Est-ce bien là une psychologie vraie ? D'autre part, est-elle bien orthodoxe ?

D'ailleurs peu vigoureuses sont la psychologie et la métaphysique du poète.

Il se dégage de ses romans une impression accablante de mélancolie, de lassitude, d'abattement.

Dieu, sait-on s'il existe ?

L'homme, en tout cas, est. Devant lui, se trouve la nature objective vivante, sensible et volitive, quelque chose de mystérieux qui vous regarde, qui vous parle, qui vous absorbe.

Dieu existe peut-être. La Providence n'est point. La destinée vit aveugle, implacable et qui vous désillusionne et vous afflige, sans que vous sachiez, somme toute, pourquoi. Elle vous induit, sans qu'il y ait beaucoup de votre volonté, aux fautes les plus graves. Ce n'est que bien après, quand le mal est fait, que l'on peut se reprendre. Tous les actes décisifs de notre destinée ne sont pas de nous, mais d'une force fatale.

La conclusion que l'homme doit tirer de ces faits, c'est qu'il lui faut souffrir, très dolement souffrir.

Quant aux compensations de l'au-delà, nous attendent-elles ?

Qui sait ? Peut-être qu'elles sont, comme la vie, un leurre, une tristesse toujours.

Je le demande, est-ce là une philosophie digne de l'intelligence humaine ? J'en doute.

Elle nous prouve simplement qu'il était doué d'une sensibilité aiguë, subtile et douloureuse, mais ne possédait pas une intelligence hardie et vigoureuse, une volonté puissante. C'était un raffiné, un sensitif. Tel il est dans son style, dans ses poèmes, dans ses romans. C'est le plus féminin des poètes français.

EDGAR RICHARME.



# A TRAVERS L'ŒUVRE



## LES VIES ENCLOSES.

FRAGMENTS. . . . .

### L'âme.

*Nous connaissons si peu notre pauvre âme immense !  
Elle est la mer, un infini, un élément,  
Qui ne cesse jamais et toujours recommence ;  
Mais nous n'en savons bien que le commencement.*

### Les yeux.

*Les yeux sont des bassins d'eau changeante qui dort,  
Où, parmi des frissons de moires remuées,  
Appareille une flotte éparse de nuées,  
Voiles blanches qui vont vers un horizon d'or...*

### La maladie.

*La maladie est une crise de lumière.  
On sent planer l'ombre de l'aile de la mort ;  
Quelque chose pourtant d'avant céleste en sort  
Et répand une paix d'indulgence plénière...*

### Le cadran.

*Le cadran, n'est-ce pas le visage de l'Heure ?  
Mais où, dans ce visage, est la bouche qui pleure,  
Bouche de l'Heure, au bruit cruel et trop voisin,  
Qui sans cesse importune avec sa voix vieillotte ?  
— Ah ! que l'Heure s'arrête, et trêve au balancier,  
Bouche d'ombre qu'on ne voit pas et qui grignote  
Notre vie en suspens, avec ses dents d'acier.*

## Convalescence.

*Émoi de peu à peu recommencer à vivre !...  
On est l'oiseau qui s'aventure après la pluie ;  
On est le verger blanc dans le réveil d'avril ;  
Pourtant on craint la grêle, un retour du péril.  
La maladie est-elle loin et bien enfuie ?...*

*... On semble avoir aussi navigué des années  
— La maladie étant un voyage chez Dieu —  
Et revenir vieilli dans des villes fanées,  
Triste, ne sachant plus que des gestes d'adieu !*

## Crainte du soir.

*On est toujours enfant par la crainte du soir !  
C'est l'heure grise et l'heure en deuil qui terrorise...  
L'âme s'y sent plus désertée et plus déprise  
Et l'étude un moment dans l'éclat du miroir...*

*... Quotidien émoi du retour de la nuit  
Qui suggère la mort, parce qu'elle est complice  
De cette cueillaison d'une âme comme un fruit...*

*Chacun sait son embûche, et que la mort s'y glisse  
Aussi, dans l'ombre accrue, a-t-on des peurs d'enfant,  
Car on sent, parmi ces crêpes, la mort qui rampe...  
Qu'on allume la lampe ! Ah ! vite un feu de lampe  
Qui nous libère des ténèbres étouffant  
La chambre poivrée en faire une chapelle ardente !*

*On est pris d'une angoisse et comme dans l'attente ;  
Un péril imminent nous menace à coup sûr ;  
Quelque lueur suprême expire au long du mur ;  
Voici l'ombre qui, dans la chambre, s'acclimata !*

*Ah ! pour s'en prémunir et se sauver encor,  
Vite la lampe, encor qu'elle ait l'air d'un stigmaté  
Et rouvrir dans l'air vide une blessure d'or.*



## LE MIROIR DU CIEL NATAL.

EXTRAITS . . . . .

### L'eau morte.

*L'eau morte, certains soirs, vibre de cantilènes.  
Ah! les flûtes, aux trous d'ombre des longs roseaux!  
Les cygnes et le soir y modulent leurs peines,  
Musique en blanc et noir, éparse au fil des eaux,  
Mais où le blanc domine à telle heure opportune,  
Où l'on voit tout à coup intervenir la Lune,  
Par peur que la blancheur ne soit humiliée.  
Les cygnes vont faiblir... Elle est leur alliée!  
Et, combattant le trop d'influence du soir,  
Elle descend dans l'eau, dont elle est coutumière,  
Et, sur les flûtes des roseaux, on peut la voir  
Appliquer en rêvant ses lèvres de Lumière.*

### Les mantes.

*Les mantes sont d'accord avec les soirs funèbres,  
Les tristes soirs brumeux qu'elles ont ennoblis,  
Soirs de Toussaint où la ville s'immobilise  
Et se fait à soi-même un silence d'église.  
O! mantes, comme un orgue aux longs tuyaux de plis!  
Et les mantes aux plis d'ombre chantent Ténèbres.*

### Les cathédrales.

*Parmi les grandes cathédrales aux murs frais,  
C'est toute la nature éternelle qu'on goûte;  
On y entre comme on entre dans la forêt  
Dont les rameaux cintrés s'arrondissent en voûte.*

*Oui! toute la Nature y règne, transposée :  
Soleil de l'ostensoir! Et l'encens peu à peu  
Évaporant parmi les nefs un brouillard bleu,  
L'eau bénite répand des gouttes de rosée.*

*Les jardins des vitraux ont des roses trémières  
Toujours en fleurs; et les rosaces sont des paons  
Immobiles, qui font la roue, au soir tombant ;  
Les cierges sont du blé aux épis de lumière.*

*O! Nature que les cathédrales copient !  
Les orgues font le bruit du vent ; les soprani  
Ont une voix qui s'aile et sort comme d'un nid ;  
Dans la forêt de pierre, à leur tour ils pépient.....*

## **La cloche.**

*Au dessus des rumeurs, la cloche chante... Écoute !  
Parmi l'isolement on la voit comme à nu.  
Son de l'Éternité tout à coup reconnu.....  
Mon âme a mérité la cloche et l'entend toute,  
Puisqu'en elle ont cessé la Vie et son bruit vain ;  
Récompense pour l'âme en paix qui se recueille  
— Automne de musique en-allé feuille à feuille  
Car tandis qu'on écoute on redevient divin.*

## **La vieille église.**

*Oui! c'est la mort, mais c'est aussi l'Éternité.  
Entrez mon âme irrésolue !  
Le portail vous effraie et ses démons sculptés ;  
Mais l'église est toute bonté  
Et, par les vitraux noirs, un clair de lune afflue.*

*O! mon âme, rien de la vie  
Ne vous aura suivie  
Dans cette ombre propice et que vous souhaitiez !  
Les cierges ont, au loin, des remuements de lèvres,  
Comme s'ils vous parlaient en rêve.....*

*Oh! les doigts rafraîchis à l'eau des bénitiers !  
C'est le refuge ;  
C'est l'asile de l'Arche au milieu du déluge ;  
Et voici devers vous que vole la colombe,  
La colombe du Saint-Esprit.*

*Certes, la vieille église a le froid d'une tombe  
En qui le vieux pêcheur qu'on était meurt sans bruit ;  
On meurt au monde et on meurt à soi-même ;  
On est un Lazare blême.  
Mais Jésus pleure et nous ressuscite soudain !  
On venait à la vie avec une âme neuve.  
On se lève, on est comme au milieu d'un jardin.*

*Qu'importe ce monde ! Qu'importe,  
Au loin, la ville morte !  
Et que sur les vitraux il pleuve,  
Et que la nuit descende en ses crépés de veuve !  
Ici, il fait soleil ;  
L'ostensoir en vermeil  
Brille là-bas, au fond du chœur ;  
L'encens est un rideau de brume qui s'écarte..  
Il semble qu'on soit mort et puis qu'on ait été  
Ressuscité.....  
On sent, autour de soi, comme des sœurs ;  
On a l'air de prier avec Marie et Marthe.*



## NATURE MORTE.

### Leurs fleurs.

**C**E sont surtout les femmes qui n'ont pas d'enfants qui aiment les fleurs. Inconsciente façon pour elles d'être un peu mères, de s'intéresser à quelque chose de fragile, de difficilement viable.

Les religieuses aussi subissent la mystérieuse loi, cette transposition de l'instinct. C'est pourquoi les Béguines sont tout fleuries. La pelouse, au centre, s'étoile de pâquerettes — les petites corolles de linge, dirait-on, comme tuyautées — qui lui donnent l'air de la prairie de Jean Van Eyck dans l'*Adoration de l'Agneau*.

A toutes les fenêtres, des pots de géraniums, de fuschias mêlent leurs bouquets vifs à la neige des rideaux, et sans un heurt pour l'œil, grâce à un rejointoiment de l'air du lieu. Est-ce que le rouge des lèvres de Première communiant ne s'accorde pas avec la mousseline de leur voile ?

Mais les préférées de la Communauté sont les fleurs moins laïques, plutôt de culte et d'autel, le lis, par exemple, dont saint Joseph s'est fait un sceptre, que la Vierge Marie offre même, comme une hostie en fleur, comme sa propre âme tenue en main. Le lis est tout gothique. Il s'apparie aux Béguines. Il a l'air d'une fleur en religion aussi ; c'est moins une corolle qu'une cornette, toute blanche, toute liturgique. On croirait ne pouvoir

l'arroser qu'avec de l'eau bénite. Fleur sans sexe, fleur angélique, et qui semble être toujours en état de grâce !

Ainsi la végétation elle-même se prête, dans les Béguinages, aux mystiques allégories. Dans les jardinets méticuleux qui précèdent chaque convent, le buis docile se contourne en initiales de patronne, en Sacré-Cœur percé de quelque glaive de verdure.

Mais c'est à la procession de la Fête-Dieu que l'amour des Béguines pour les fleurs s'exalte et s'extasie. Elles s'en approvisionnent abondamment ; elles en achètent par gerbes, par brassées, et, dès l'aube, s'emploient, pour les multiplier, à les démembrer, à les effeuiller, à les effiloier, pétale à pétale, à en faire une charpie de fleurs. Les corbeilles, ainsi remplies, sont vidées ensuite sous les pas de la procession qui s'avance, dans les tournantes venelles de l'enclos : neige florale, avalanche peinte, manne multicolore, que les Sœurs, avec ivresse, sentent tourbillonner, choir, rejaillir du sol, broder l'air, baiser leur visage et leurs mains, roser leurs cornettes, embaumer leur marche...

Même l'hiver, elles trouvent moyen de se leurrer par d'artificielles floraisons ; car le ciel complice, en ces rigoureux décembre et janvier du Nord, maintient presque en permanence sur leurs vitres des fleurs de gelée : palmes d'argent, fougères, marguerites, profils de roses blanches, où les béguines ont pris, peut-être, exemple pour leurs dentelles (ces bouquets de givre !), elles qui aiment les fleurs au point de passer leur vie à en créer avec des fils...

(*Musée de Béguines.*)



Voici la nomenclature des œuvres de Georges Rodenbach :

### **Vers :**

*Le foyer et les champs* (1878). *Les tristesses* (1879). *La Belgique* (1880). *La mer élégante* (1881). *L'hiver mondain* (1884). *La jeunesse blanche* (1886). *Le règne du silence* (1891). *Le voile* (théâtre, 1894). *Les vies encloses* (1896). *Le miroir du ciel natal* (1898).

### **Prose :**

*L'art en exil* (roman, 1889). *Bruges la morte* (roman, 1892). *Musée de Béguines* (1894). *La vocation* (nouvelle, 1896). *Le carillonneur* (roman, 1897). *L'arbre* (nouvelle, 1898). Inédits : *Mademoiselle Noémie* (roman). *L'élite* (monographie d'artistes).



**J**'AURAIS maintenant voulu parler longuement du Théâtre de M. Mazel ; mais je sortirais du cadre qui m'est ici réservé.

Dans les cinq actes de *Vieux Saxe* on aurait admiré la très juste idée qu'il donne de cette fin du XVIII<sup>e</sup> siècle où l'on ne vivait que pour l'amour et où l'on échangeait encore des baisers jusque sur les marches de l'échafaud. M. Mazel n'a prêté à ses personnages que les idées et le langage rigoureux alors en cours, et ce n'est pas chose facile ; il y faut beaucoup de tact et de connaissance du style pompadour. Peu y ont réussi. Verlaine, excepté, qui recréa pour ainsi dire ce joli siècle inconscient dans ses *Fêtes galantes* et qui est hors de pair ici comme en tout, avait déjà donné une sensation historiquement peut-être moins exacte, mais d'une intensité poétique supérieure. Je l'ai dit, M. Mazel passe du séduisant au grave avec une admirable aisance.

Avec le *Nazaréen* nous vivons en plein Moyen Age ; c'est « le Moyen Age énorme et délicat » — l'exacte expression ! — où Paul Verlaine eut voulu s'exiler. Campagnes boisées, donjons sur les hauteurs, monastères dans les vallons ; sur les routes, chevaliers hautains, paladins au cœur d'or et au corps de fer ; ruines de villes mortes que les Huns et les Perses firent craquer entre leurs puissantes mâchoires ; villes sonnantes, sombres et pourtant si joyeuses, palais aux mosaïques d'or et de gemmes ; interminables processions ; princes vaillants et princesses hiératiques ployant sous le poids des armures, des couronnes, des brocarts. Les personnages de cette histoire tragique sont tous rois, princes, poètes ou héros. Notre âme en ascension vers eux magnifie la joie et la douleur ; la chute de ces géants fait retentir longuement les plus lointains, les plus secrets échos de notre âme.

Là le Christianisme triomphait, la Croix montait radieuse comme un soleil à l'aube sur un monde nouveau. Ici le paganisme semble vouloir revivre, et une inquiétude vraiment nous saisit. M. Mazel a mis des paroles si éloquentes sur les lèvres des derniers défenseurs du paganisme que l'on se demande si cette *Fin des Dieux* ne va pas se changer en leur résurrection. Et ici paraît bien ce que nous disions plus haut de la religion de M. Mazel, à

1. Voir LA LUTTE d'octobre-novembre, p. 215 à 222, 247 à 255.

savoir que son catholicisme est agrémenté de beaucoup de paupérisme. Mais nous nous rassurons vite, car M. Mazel est assez sage et assez juste pour proclamer que, selon la parole évangélique, nous aurons toujours des pauvres parmi nous, des anxieux, des déshérités à qui il faut d'autres consolations que la contemplation de Kypris et d'Apollon. Ce livre vint peut-être trop tôt de quelques années. Il eut été aujourd'hui une réponse aux pontifes d'une religion nouvelle qui ne tendent à rien moins qu'à entraîner dans leur ronde échevelée les vieillards qui vont à pas incertains vers la tombe et les estropiés qui ont besoin de rêve et de repos.

Les personnages du *Nazaréen* et de la *Fin des Dieux* sont animés d'une vie intense ; mais il n'est pas un de ceux du *Khalife de Carthage* qui passe au fond du théâtre sans nous faire frissonner. Logiquement nous devons attendre cette peinture du pays de l'Islam, car l'œuvre de M. Mazel a été aussi logiquement méditée que longuement mûrie, et il se devait de nous montrer dans le ciel le Croissant du Prophète après la Croix de Jésus et l'Arc d'Artémis. Le talent de l'écrivain lui permet désormais de se jouer de toutes les difficultés ; aussi, pendant les cinq actes de ce drame, fait-il preuve de la plus pittoresque érudition et de la plus grande habileté. Ici M. Mazel est encore, s'il est possible, plus maître de son art, et ses fresques grandioses se déroulent avec plus d'harmonie. Mais la dernière surtout est d'une suprême beauté. Sur les ruines sanglantes se dressent le khalife Omar et la courtisane Eudoxie, ces deux maîtres éternels de Carthage et du monde, c'est-à-dire la Luxure et la Destruction.



Ces drames, diront les directeurs de théâtre, ne sont point faits pour la scène. Et pourquoi ? Quelques coupures rendraient facilement jouables ceux qui paraissent les plus graves. Ah ! certes, ils n'ont aucune parenté avec ce qui flatte les goûts de la foule. Ceci n'a rien à voir avec les vaudevilles qui désopilent certaines rates, ou les mélodrames qui débordent certains pleurs. Non plus que les Tragiques anciens, non plus que Shakespeare ou Ibsen, M. Mazel ne trouverait grâce devant la bêtise d'un public que l'on sait, et les recettes en souffriraient. Cependant, si le goût populaire était cultivé par ceux qui ont charge d'âmes, si peu à peu on offrait aux spectateurs autre chose que ce qu'on leur offre, un

temps viendrait où ils prendraient aux belles œuvres le plaisir que les privilégiés y savent prendre. On me dit à ce propos, et je suis disposé à le croire, que le public d'aujourd'hui n'est déjà plus le public d'il y a quelques années, que, du moins, le snobisme a tourné, et qu'on met à écouter Wagner, Bjornson ou Villiers de l'Isle-Adam un peu de la bonne volonté qu'autrefois on accordait d'une façon presque déshonorante aux opérettes grivoises et aux pantalonnades niaises. On me dit aussi qu'il y a un public et public, et qu'il ne faudrait pas juger du vrai peuple parisien par une salle de première : journalistes soucieux de faire de l'esprit sur la pièce, demi-mondaines désireuses de faire de l'esprit à côté de la pièce, gens du monde désireux de montrer la difficulté de leur goût contre la pièce. Cela est vraisemblable. Les quelques chefs-d'œuvre avec lesquels le peuple a pu prendre contact, ces dernières années, ont pu avoir sur lui une influence profonde, donc durable. La Beauté élève les âmes. Quand une fois elle s'est montrée dans son admirable nudité, c'en est fait, l'ascension commence et ne s'arrête plus. Dès que l'on est sorti des boues où l'on pataugeait on en conserve l'incommensurable dégoût. Quand donc le voile qui recouvre la bienfaisante déesse sera-t-il déchiré? Hélas! derrière elle on découvrirait Dieu lui-même, et nos maîtres ont trop d'intérêt à montrer la Laidéur, ce masque derrière lequel le Mal épanouit sa face convulsive, on ne sait si c'est de rage ou de rire.



Le passé de M. Mazel que nous avons liquidé nous est un sûr garant de l'avenir du poète. J'ignore absolument tout de la forme qu'il compte donner à ses drames futurs. Je sais cependant qu'il s'est proposé de la rendre plus austère. L'harmonie des couleurs et la sûreté du dessin que j'ai admirées dans sa trilogie me font croire que l'*Hérésiarque*<sup>1</sup> et les autres œuvres qui suivront seront de grandes fresques sévères aux lignes simples et savantes qui rappelleront les admirables compositions d'un Puvis de Chavannes. Si le goût, torturé ou méconnu depuis quelques années, reprend un jour ses droits, j'estime que l'on ira d'instinct vers les œuvres lumineuses, d'architecture simple et de proportions justes, des écrivains de notre race restés fidèles aux pures tradi-

1. L'*Hérésiarque* a paru récemment, et sa lecture n'a point démenti mes prévisions.

tions, comme M. Mazel. Il n'est pas possible que les curieux d'art persistent dans leur étrange engoûment pour des productions obscures ou enfantines dont nous sommes accablés et auxquelles, voilà quelque quinze ans, on n'eut pas fait seulement l'honneur de les examiner.

On aura remarqué que je me suis presque borné à résumer l'œuvre de M. Henri Mazel. Je me suis montré moins un critique qu'un admirateur et un ami; c'est que cette œuvre, mûrement réfléchie et écrite avec sincérité, inspire avant tout la sympathie. On ne saurait en faire un meilleur éloge.

YVES BERTHOU.



## LE PROGRÈS DANS L'ART.

C'EST chose coutumière de cataloguer les arts en deux catégories distinctes : les arts plastiques et graphiques : sculpture, peinture, dessin, gravure, architecture, et les arts narratifs : littérature et musique. Cette division, à première vue toute formelle, a cependant sa raison suffisante : Les arts plastiques ne donnent la sensation esthétique intégrale que par induction; cette même sensation dans les arts narratifs est la stricte résultante d'une déduction. Et cette explication un peu sèche se dévoile si l'on songe que, pour les arts narratifs, la genèse de l'émotion artistique n'est pas dans la vue d'ensemble de l'œuvre, mais « dans l'enchaînement des sensations qui ne peuvent concourir à l'impression définitive qu'à la condition de tenir constamment » l'admiration en éveil, tandis que, pour les autres, c'est par réflexion sur l'entièreté que l'admiration devient de bon aloi.

Tout ceci dit pour me faciliter la tâche, car je rejette plus loin les considérations générales... Voici un petit raisonnement qui court les chemins et que j'arrête au passage comme un maraudeur auquel je désire administrer une volée de bois vert : « Comment se fait-il, dit ce petit raisonnement incongru, que notre siècle, si fertile en miracles scientifiques et industriels, produise si

peu de chefs-d'œuvre artistiques? Nous vivons dans un siècle de vapeur, d'électricité, de gaz, de guano, de caoutchouc, de photographie, de drainage et de suffrage universel, et pourtant nous sommes moins lettrés, moins artistes, moins délicats, moins polis que les contemporains de Louis XIV ou même de François I<sup>er</sup> »! Ici je réponds tout de suite à ce petit raisonnement que cette élite était bien 600 personnes, mangeant sans fourchette, se mouchant dans les doigts et crachant dans les ruelles. Il continue : « Expliquez-moi comment Homère, qui marchait nu-pieds, qui dînait sans argenterie et sans rince-bouche, a trouvé du coup des vers plus sublimes que tous les poèmes civilisés? Comment l'architecte du Parthénon, qui n'avait ni machines à vapeur ni dynamos pour monter ses blocs, a créé une admirable chose que nos monuments ne font que singer misérablement? »

Et tout d'abord une question préjudicielle : Sommes-nous bien au point de recul nécessaire pour rendre justice aux manifestations les plus récentes de l'art? A ce sujet rappelons l'injustice de nos prédécesseurs, ce sera une excellente leçon de choses.

Je demande pardon ici aux mânes sacrés des classiques de remettre en mémoire leurs conflits avec les directeurs de théâtres, mais cette indiscretion est indispensable à ma thèse :

« Au début du xvii<sup>e</sup> siècle, Hardy recevait, après mainte chicane, 3 écus par pièce. Corneille était un peu mieux traité. Il eut même, une fois, la chance d'avoir 2,000 livres pour le triste « Attila ». Racine eut 150 écus pour « Andromaque ». Quinault n'en toucha que 50. Et ces sommes dérisoires étaient données après des marchandages prolongés, à contre-cœur, la mort dans l'âme. Les éditeurs n'étaient guère plus larges. Souvent le poète, par magnanimité, ne demandait rien. Quand il demandait, il recevait peu. « L'Alcyonie » de du Ryer fut achetée à raison de deux francs le cent de petits vers et de quatre francs le cent de grands. « Tartufe » fut payé deux mille livres, chiffre inouï, par le libraire qui l'imprima ».

Ensuite rien n'établit notre décadence !

Notre siècle vaut infiniment mieux qu'on ne le dit communément. Par malheur il a perdu un temps précieux à se méconnaître et à se calomnier.

Au point de vue des arts plastiques il méritera une place illustre dans les annales de l'humanité. En peinture, n'eussions-nous que les fresques majestueuses de Puvis de Chavannes, et les toiles grandioses de Meissonier, qu'encore nous pourrions nous estimer vainqueurs de la décadence. Les sculpteurs Constantin Meunier,

Millet, Carrier-Belleuse, Lambeaux et tant d'autres prestigieux artistes nous vengent victorieusement des calomnies et des diffamations. Et les arts graphiques? A quelle apogée ne sont-ils pas parvenus! Et c'est ici que le rôle artistique des découvertes émine. La rigueur des procédés a été vaincue, et il était réservé à notre âge de vulgarisation de mettre à la portée du plus grand nombre des instruments qui permettent de réaliser sans effort presque l'interprétation de la nature.

Ici se place un aveu : « Il est convenu que notre architecture n'a pas de caractère distinctif. En admettant que ce préjugé soit justifié, cela tient peut-être à ce que, plus que les autres arts, l'architecture se laisse hypnotiser par le passé. Son libre essor, du reste, est entravé par la fantaisie de la commande, par la transformation de la technique, par l'emploi de nouveaux matériaux et souvent par la pénurie des ressources ». Pourtant il est acquis que nous sommes loin des architectures pathétiques de Michel Ange et de Raphaël Sanzio.

Mais, si nous passons aux arts narratifs, quelle éclatante revanche de cet échec partiel. La musique, cet art subtil et mystérieux, qui réveille en nous l'énergie ou la plainte des choses abolies, qui ressuscite de ses accords divins la passion vierge ou morte gisant au cœur des hommes, la musique qui est « comme le ciel, comme la mer, comme le feu, comme tout ce que l'on peut contempler sans lassitude de regards mélancoliques ou ardents, la musique, qui est la voix même de l'instinct », s'est bâtie sur les ruines des misérables chapelles d'antan une cathédrale de gloire dont notre siècle a fourni chaque pierre. Les temps antérieurs ont disparu avec Mozart et Gluck, les nôtres ont vu naître Beethoven, Rossini, Bellini, Berlioz, Schumann, Schubert, Meyerbeer, Grieg, Tinel et surtout Richard Wagner, l'artiste prodigieusement humain qui, délaissant l'art épisodique, a concrétisé en des héros légendaires les tendances éternelles de l'humanité. Ce fut et c'est encore une triomphale envolée de cet art dont on a dit qu'il est l'« universelle langue qu'entendent les cœurs les plus simples et les esprits les plus complexes ».

Et la littérature rend-elle les armes? Ce n'est certes pas l'histoire, dont le style clair, précis, documenté n'établit désormais que des vérités contrôlées, incontestables, impartiales, philosophiques. C'est l'école d'Augustin Thierry, de Guizot, de Mignot, de Thiers, de Martin, de Sainte-Beuve, de Michelet, de Taine, de Godefroid Kurth!...

Or, notre siècle a vu naître un genre nouveau, d'une fécon-

dité incomparable, où les maîtres abondent : je veux parler du roman. Nous en avons de toutes sortes : le roman poétique avec Chateaubriand ; le roman psychologique avec Stendhal et Bourget ; le roman historique avec Vigny, Mérimée, Dumas ; le roman sentimental ou idéaliste avec George Sand, Feuillet, Veillot ; le roman fantaisiste avec Gautier ; le roman réaliste avec Balzac et Flaubert ; le roman naturaliste avec Zola ; le roman impressionniste avec les Goncourt, Daudet, Loti, et en sous-ordre le roman-feuilleton mondain, rustique, militaire, exotique, scientifique, enfantin, chrétien, honnête, symboliste, occultiste, humoristique, que sais-je ! Il y a progrès, sans conteste ; nous sommes loin de l'Astrée et de la Princesse de Clèves...

Le théâtre a aussi ses représentants illustres : en ne citant que Musset, Hugo, Lamartine, Scribe, les Dumas, Augier, Barrère, Sardou, nous formons une phalange d'élite. Dans le genre gai nous pouvons aussi chanter victoire, car je me suis laissé dire — je vous donne le renseignement pour ce qu'il vaut — que Térence, Plaute, Aristophane et Molière ont beaucoup ri aux comédies de nos meilleurs vaudevillistes que Pluton fit représenter sur la scène du Stryx... Ce qui est vrai, en tout état de cause, c'est que l'on n'est plus en peine de trouver un dénouement, et que les nourrices confidentes sont désormais colloquées — M. d'Annunzio leur tend, dit-on, une main complaisante — dans les coulisses d'où elles n'eussent dû jamais sortir.

Les pédagogues nous ont trop habitués à traiter la poésie avec une sorte de mépris bienveillant ; nous la considérons trop comme un tintamarre de cervelle, un vain fracas de mots rares et retentissants, une frivole cavalcade d'épithètes à panaches pour que je n'aie l'indispensable devoir de la réhabiliter. N'ayez souci, pareil labeur sera de moins longue procédure qu'un procès en revision, fut-il même pendant devant la Cour de cassation française.

Le principal reproche adressé à nos poètes — les pauvres gens ! — est la pénurie d'idées. Lorsque, par aventure, ils ont fait la découverte de cette denrée rarissime, on les incrimine de la raffiner infiniment et d'obtenir par cette décomposition de petits cristaux qu'ils sertissent de bizarre façon, cristaux que quelques profanes imbéciles prennent de très loin pour des bijoux de prix. Le défenseur — le poète, dans l'espèce — répond à cela : « Nous pensons autant que nos aînés, mais nous pensons autrement, voilà tout ! Les idées exprimées par la poésie ne sont pas des idées courantes, car il y a dissentiment entre les aspirations publi-

ques et les aspirations artistiques. La pensée moderne étant pratique, utilitaire ou scientifique ne peut alimenter la poésie. » Le barde ne parle plus à la foule. Il y a donc malentendu, conflit, si vous le voulez, entre la lyre et le public. Mais, pour ma part, j'estime que la cause de cette querelle est plus formelle que réelle, plus dans les mots que dans la pensée.

En effet on ne demande pas au poète des idées positives ou didactiques ; son rôle n'est pas de fixer le raisonnement, mais de *faire image*. L'idée poétique est autre donc que l'idée abstraite.

Celle-ci n'étreint que le vrai, quel qu'il soit ; l'idée poétique n'a pour objectif que la splendeur du vrai. Néanmoins, ce n'est pas une raison pour faire fête à la splendeur en laissant le vrai à la porte. La splendeur résulte de la forme. Or, au sujet de celle-ci, nous assistons à une révolution « La technique poétique, comme la technique musicale, est perturbée. En littérature le tocsin a été sonné par Laforgue, Verlaine, Stéphane Mallarmé ; en musique par Richard Wagner. De part et d'autre on a élargi les moules : on délaisse la cavatine, le rondeau, le couplet de la forme musicale : formules de l'opéra ancien, de même qu'en littérature on exile le sonnet, le pantoum, le triolet ! »

C'est donc la question de procédé, question secondaire, en somme, qui fait des poètes *des incompris*. Qui cédera, je ne sais ! Mais ce que je puis affirmer c'est que la foule — à moins que son éducation ne soit faite en ce sens, ce qui me paraît passablement utopique — ne saisira jamais les phrases torses, emmaillotant si bien la pensée que celle-ci se voit tristement réduite au rôle de momie égyptienne. Or tout le monde n'a pas les loisirs et la patience d'enlever des rouleaux de bandelettes pour se trouver souvent face à face avec un truisme ou quelque songe creux, grotesque même, parfois.

L'*Art Moderne* a consacré jadis tout un numéro à nous expliquer un sonnet : *Le Pitre châtié*, de M. Stéphane Mallarmé, qui trop souvent échoua sa nacelle étrange sur les hauts fonds que Verlaine sut éviter.

Le sujet de ce poème : Les impressions d'un histrion qui, ayant joué *Hamlet*, se débarbouille au bain de son grimage. Ces déplorables procédés, que les vaincus de l'art et les barbouilleurs de toute Beauté invoquent à l'appui de leur réquisitoire à charge de nos poètes contemporains, ces déplorables procédés, dis-je, jettent le discrédit sur des œuvres de grand mérite, sur des tentatives généreuses que le public enveloppe systématiquement de son mépris. Il existe donc un préjugé dont tous les poètes ont à souf-

frir. Et, lorsque je dis préjugé, j'emploie le terme adéquat, car le public me fait un peu l'effet des tribunaux extraordinaires qui condamnèrent, aux époques de troubles, des théories d'innocents avant que d'avoir examiné les pièces du dossier... C'est là *prae-judicare*, ou je ne m'y entends plus.

Voilà, donc, tout un groupe d'artistes en prison cellulaire dans une tour d'ivoire, et la cause : une question de forme et un malentendu. Et que l'on ne vienne pas nous dire que la foule ne comprend pas le poète. Je sais qu'il est des cœurs frustes, comme il est des esprits grossiers et des volontés mauvaises ; mais, le plus souvent, si le poète est un incompris, c'est qu'on ne peut le comprendre ! Et la raison de cette incompréhension est, *d'une part*, le vice fondamental de notre éducation, qui, ayant avant tout pour but de développer l'intelligence, tient à l'écart le domaine moral et surtout le domaine esthétique ; *d'autre part*, la faute du poète qui, cherchant aveuglément l'originalité, se livre à des bizarreries de forme et à des contorsions intellectuelles.

Car l'art est en toute chose et existe pour tous les hommes ; le sentiment, la force esthétique est en tous. Seulement ce sens est plus ou moins grossier.

Pour les races inférieures, ce qui séduit, c'est le bariolage, le clinquant, tout ce que le soleil fait briller et pailleter. « Mais ce sens peut s'affiner peu à peu ; on prend conscience de la beauté, et la jouissance s'accroît d'autant. Dans cet état de perfection on souffre davantage, il est vrai, de la perversion du goût chez autrui et dans les choses voisines, mais le beau s'étale devant nous dans sa royale et divine parure ! »

Et qu'il me soit permis d'insister sur ce point en rappelant de belles paroles qui furent dites récemment sur cette passionnante question :

« La beauté est tellement d'essence humaine qu'il n'est personne qui n'y soit accessible ; qui de nous n'a senti passer sur les foules le grand frisson de l'émotion quand, par hasard, les fanfares jetaient par les airs les marches héroïques ? »

Si humble qu'il soit, l'homme, d'instinct, cherche à créer de la beauté. J'ai souvent tressailli en écoutant, le soir, les hiercheuses chanter d'une voix traînante et désolée des cantilènes langoureuses ou des épopées de vieilles batailles sorties des cerveaux primitifs de tout un peuple obscur.

Il y a, dans l'âme des humbles, des trésors de poésie, une sorte de force merveilleuse qui la pousse vers la beauté. Et pourtant cette âme ne fleurira pas, et pourtant cet instinct restera à tout

jamais enseveli dans les limbes de leur intelligence endormie, si nous ne faisons pas que la lumière soit.

Qui de nous n'a surpris, dans les yeux des simples, avec l'émerveillement qui venait d'y naître, la tragique impuissance de comprendre plus complètement, afin d'admirer plus profondément?

Il dort de la beauté dans le cœur des hommes! »

Ah! loin de moi la pensée que nous ne possédons pas les poètes superbes qui peuvent parler aux masses. Jetons les yeux autour de nous... et déjà ce mensonge trouve sa riposte! Mais, hélas! le mal croît de jour en jour, le discrédit s'accroît, et les poètes, prêtres sans fidèles, continuent fièrement à prier seuls, sous les voûtes désertes, leur idéal de beauté. Sus au préjugé odieux, et ceux qui auront lutté ce bon combat mériteront qu'on leur décerne l'éloge de Chamfort :

« Quiconque a détruit un préjugé, un seul préjugé, est un bienfaiteur du genre humain ».

Il est un reproche qui est monnaie courante : on accuse l'art contemporain de mercantilisme.

Je ne veux pas terminer ces brèves remarques sur notre situation artistique sans dire un mot à ce sujet.

Le bon Horace chantait en ce temps-là :

*Pour moi, je saurai vivre heureux  
Si je possède en paix les seuls biens de Sabine!*

Cela prouve un louable désintéressement, bien que je n'ai pu évaluer jusqu'ici le nombre de sesterces auquel les biens de Sabine pouvaient s'élever. Mais le reproche est mal fondé.

L'art, de public qu'il était sous l'ancien régime : payé, nourri, habillé sur la cassette des gens couronnés et blasonnés, l'art est devenu privé.

Il a donc perdu les ressources matérielles qui faisaient son indépendance. Et l'on aura beau parler de dignité professionnelle, de manteaux troués, rejetés fièrement sur l'épaule, de chapeaux défoncés, de souliers buvant à même les rigoles, de dîners à deux sous et de fontaines publiques, j'érige en fait que l'inspiration bat la campagne lorsque le ventre crie famine et que la pluie vous flagelle le dos. L'art a dû forcément recourir aux méthodes commerciales : il fait de la réclame, appose des affiches, met des panneaux à sa porte, pour l'excellente raison que, pour peindre, sculpter, écrire, il faut avant tout vivre!

On vous cite Fra Angelico, Michel-Ange, van Dyck qui disaient, eux : « Payez-moi mon pain quotidien et laissez-moi créer à ma

guise ». Mais c'est parfait, car nous savons ce que pain quotidien veut dire. Il s'agit, dans l'espèce, d'une résidence dans les palais pontificaux ou dans la meilleure auberge de Saventhem. Nous comprenons, dès lors, pourquoi ces artistes voyageurs ont laissé partout des traces de leur art, « comme un roi laisse tomber des pierreries ».

PAUL CROKAERT.

(Extrait d'une conférence inédite sur « Le Progrès ».)



## CHRONIQUE MUSICALE.

**Charlotte Wyns :** La « Princesse d'Auberge » (*contre-critique*). L'Artiste.

**J**OIE! Car voici qu'une artiste vraie et sincère s'est momentanément établie parmi nous : en *Carmen*, en *Princesse d'auberge*, M<sup>lle</sup> Charlotte Wyns s'est révélée telle! Et chose stupéfiante, mais de mise en cette Béotie belge, après avoir eu à subir les incongruités d'une tourbe estudiantine, cette surprenante femme devait nécessairement passer inconnue par certaine partie de notre critique, la même qui, il y a un an à peine, dédaignait la *Sainte-Godelieve* d'Edgar Tinel, ce maître que les Allemands reconnaissent aujourd'hui comme le digne successeur de leur J. Brahms.

Heureusement, M<sup>lle</sup> Wyns est trop intelligente, trop convaincue pour se laisser influencer par d'aussi vains *cancans* de presse : peut-être a-t-elle eu le tort d'ignorer qu'ici, lorsqu'on possède un talent compliqué, lorsqu'on en impose par soi-même, qu'on ne suit pas l'inévitable sillon de la routine, qu'on ose enfin, et qu'on *veut!* les *scories* — le poète Emile Verhaeren qualifiait de cette épithète les critiques — vous pleuvent sur la tête.

Charlotte Wyns a voulu créer une Rita à sa façon; et, vrai, elle est merveilleuse : *Princesse d'auberge* spirituelle, gamine et espiègle, elle trouve un malin plaisir à séduire ce bon cœur de Merlyn, musicien-poète impuissant à résister au charme de ses grands yeux adorables, où se reflète, malgré parfois une petite flamme, sûrement un peu du ciel... Ajoutez à cela une souplesse

de jeu inouïe, l'observance minutieuse des détails, une grâce, une légèreté, et une voix... et je conçois aisément qu'avec une pareille « princesse » Merlyn oublie pendant trois mois contrepoint, composition et même sa fiancée Reinhilde. Mais, supposez la grosse cabaretière plantureuse, toute en graisse, et à double menton, que la critique a l'air de désirer; prêtez à cette femelle les gestes passionnels, et les sous-entendus réclamés par certains « vieux coffres habitués de la Monnaie », et cela me paraît devenir parfaitement invraisemblable, malgré toute la faiblesse de caractère que l'on voudrait bien accorder à Merlyn, MUSICIEN DE GÉNIE !

M<sup>lle</sup> Wyns n'a en rien *modifié* le personnage qu'elle est *censée* incarner, elle l'a tout au plus simplement *retouché*, et je ne vois pas l'inconvenance qu'il pourrait y avoir ici, les caractères de Nestor de Tière n'étant qu'esquissés, tout vides de symbolisme, et que l'action se réduit à celle d'un fréquent et vulgaire « fait-divers » : au lieu de représenter une « enjoleuse » ordurière et plate, M<sup>lle</sup> Wyns a préféré se montrer spirituellement PERVERSE, et sa sveltesse et sa mignardise m'ont même paru atténuer ce qu'on trouvait de trop lourd et de trop chargé dans la magnifique et très pittoresque orchestration de Jan Blockx.

D'ailleurs, lorsqu'il y a deux ans une autre (!) artiste transforma complètement un rôle autrement traditionnel, les mêmes *messieurs* qui « grognent »... si délicatement aujourd'hui clamèrent bien haut leur admiration; certes, on n'avait pas tort de trouver superbes l'actrice et sa manière de faire; mais, enfin, pourquoi critiquer maintenant chez M<sup>lle</sup> Wyns ce qu'on approuvait tant alors chez cette *autre* !?? Ce n'est sûrement pas parce que M<sup>lle</sup> Wyns fait preuve d'une distinction artistique manifeste... Serait-ce peut-être parce qu'elle ne sait pas ne pas se respecter et veut respecter les autres ? ? !... Mais laissons cela.

M<sup>lle</sup> Charlotte Wyns, encore que son âme soit d'une douce jeune fille de Flandre, nostalgique des éclats capricieux et des tièdes alanguissements du Midi — un peu Mignon, oui, certes — est évidemment et urbainement Parisienne; élève de Crosbi elle sortit du Conservatoire avec les premiers prix d'opéra, d'opéra comique et de chant, et débuta, en novembre 1893, dans *Mignon*, qu'elle avait étudié avec Barbier et le fameux Ambroise Thomas lui-même.

Puis elle reprend *Carmen*, le *Portrait de Manon*, *Méala*, de Paul

et *Virginie*, *Cavalleria*, les *Dragons*, *Werther*, où elle fut une Charlotte exquise, le *Pardon de Ploërmel*, la *Vivandière*...

A l'Opéra-Comique elle crée *Kermaria* et *Sapho* (Divonne). A Monte Carlo elle chante *Werther* avec Van Dyck; à Vichy elle donne le *Dernier amour* (Colombine) et *Moïna*. Aix, Nice et Rouen possédèrent aussi M<sup>lle</sup> Wyns qui s'y fit entendre dans le *Roi d'Ys*, le *Siebel*, de *Faust*, la *Favorite*; ce fut elle qui joua la 1,000<sup>e</sup> de *Mignon*, et elle reçut, à cette occasion, les palmes d'officier d'Académie. Jusqu'à présent M<sup>lle</sup> Wyns n'a quitté l'Opéra-Comique que pendant les congés. Bruxelles est la première ville où elle est engagée.

Si M<sup>lle</sup> Wyns consent à réhabiliter par son prestige les œuvres plus haut désignées, il nous convient de crier avec joie que c'est, avant tout, Schumann et Schubert qu'elle aime. Elle adore aussi Gluck, dont elle voudrait interpréter *Alceste*, et, s'il nous était donné de l'y entendre, ce serait un régal artistique tout autre encore et cette fois inégalable et enivrant; en *Orphée* — où quelques amis purent l'entendre — elle devient prodigieuse et surhumaine : elle met dans l'air célèbre : *J'ai perdu mon Euridice*, un accent, une émotion à faire pleurer les pierres; dans tout ce que cette artiste dit il y a, d'ailleurs, une intensité d'expression telle que, lorsqu'elle chante, on peut dire qu'elle crée ! D'un rien, d'une banalité, elle sait faire une chose charmante et délicieusement exquise, comme ce *Noël* d'Augusta Holmès murmuré tantôt dans le calme d'une petite réunion d'intimes, en une ville paisible de province...

Malgré tout son art, M<sup>lle</sup> Charlotte Wyns est restée d'une simplicité rare : toujours encore très petite fille, elle rêve de prés à pâquerettes, elle chérit les étoffes anciennes et les vieilles petites maisons en bois; très naturelle, sans rien de factice, elle est bonne, elle est douce et elle est pieuse... Voilà, enfin, une comédienne qui possède une âme grandement belle, émotive et sereine.

ERNST DELTENRE.



## NOTULES PARISIENNES.



**V**OICI deux ans que Saint-Antoine a cessé les notules qu'il donnait jadis dans l'*Ermitage*. Deux ans déjà ! *Eheu, Postume, labuntur fugaces anni*. Les dernières, en décembre 1896, furent consacrées au voyage du Tsar à Paris (où êtes-vous, fanfares, galopades et girandoles?), à de menus événements du jour, si oubliés qu'on ne peut aujourd'hui les rappeler (où serez-vous de même, en 1901, actualités présentes qui nous semblent si graves?), à la mémoire du pauvre Lemice Terrieux, de l'excellent Paul Masson, dont on venait d'apprendre la fin. (Hélas ! si Saint-Antoine mourait aujourd'hui, qui diable, dans deux ans d'ici, penserait à donner à son souvenir un coup de chapeau, du bout des doigts?)



Et voilà que Saint-Antoine ressuscite, et qu'il accepte dorénavant de tenir les lecteurs de *La Lutte* au courant des faits et gestes parisiens. De nouveau les lanières de cuir plombé de ce saint anachorète vont siffler dans l'antre nouveau que lui concède l'hospitalière revue catholique. Mais les saints, comme les pasteurs des peuples, ont aujourd'hui changé leur fusil d'épaule. Bon pour jadis la discipline qui ensanglantait les omoplastes du flagellant ! Nous avons perfectionné tout cela, et, maintenant, c'est sur les omoplastes d'autrui que les cénobites s'évertuent. Les spectateurs, en somme, n'y perdent rien, et l'héautontimorumène, lui, y gagne fort.



Faut-il regretter d'avoir laissé dormir ces derniers vingt-quatre mois les lanières sifflantes ? Certes ce ne sont point les occasions qui leur auraient manqué, à ces bonnes servantes. A Paris et hors Paris, elles ont foisonné : guerre turco-grecque, jubilé de la reine Victoria, guerre hispano-américaine, affaire Fashoda, sans compter l'autre affaire, la grande. Bah ! nous les retrouverons bien toutes, et d'autres encore ; ne nous pressons pas, et, pour ce benoît mois de janvier 1899, célébrons, comme tout le monde, notre douce trêve des confiseurs !



Paris continue à être sens dessus dessous, au propre, ou plutôt au sale. Les travaux du Métropolitain ont fait surgir à la peau de la grand'ville une effroyable quantité de crevasses, pustules et autres accidents variés ; en guise de sparadrap, des échafaudages biscornus les garantissent, il en sort tantôt des tuyaux de cheminée, tantôt des pompes refoulantes d'eau boueuse, tantôt des émanations nauséabondes, tantôt des égoutiers à grandes bottes. Les hommes de l'art sont partagés sur la gravité de l'affection et la longueur du traitement ; ils se bornent à détourner de venir à Paris, en ce moment, les jeunes provinciaux qui seraient brûlants du désir d'y faire leur trou ; il y en a trop déjà.



Sur les Champs-Élysées, les palais qui remplaceront feu le morne Palais de l'Industrie commencent à prendre tournure. Hélas ! rien de suggestif, la tournure. Seigneur Dieu, qu'avons-nous fait aux architectes pour qu'ils nous infligent les inexorables gâteaux de Savoie qu'on sait ? Ou, Seigneur Dieu, qu'avez-Vous fait à ces malheureux « bords plats » pour qu'ils ne puissent extirper de leur substance grise que d'aussi grises imaginations ? Ces palais des Champs-Élysées, le grand comme le petit, menacent d'être le dernier mot du navetisme. Nous voici à cent lieues des amusantes polychromies du Champ de Mars de 1889. Les nouveaux architectes n'ont même pas pu continuer le style « Exposition universelle » qui était peut-être mauvais, mais qui existait. Et ils n'ont pas davantage montré l'entente de la silhouette qu'avaient, du moins, les bâtisseurs de l'exposition antérieure, de 1878. Malgré tout, le palais du Trocadéro, qui,

*arrondissant son ventre,  
Jette en l'air, ébahi, ses pattes de homard,*

à la vue de la tour Eiffel, a grand air à se découper avec ses minarets et ses lanternes à jour sur un couchant de cuivre. Justement les nouveaux architectes, dont je veux ignorer les noms, disposaient d'un emplacement aussi merveilleux que celui du Trocadéro, le sommet de la ligne droite que suit la Seine à travers le Paris central, le fond de décor des dix ou quinze ponts les plus passagers de la capitale. Il y avait bien là place pour un ensemble aérien et svelte, pour une dentelure de clochers, de flèches, de mâts à banderoles, quelque chose de féerique. Ah oui ! au lieu de cette silhouette de joie, les lyres des

nouveaux Amphions ont fait boursouffler de terre des façades basses et banales, sans perspective, sans pittoresque, le style « écoles municipales supérieures » dans toute son horreur !



La question des femmes avocates (faut-il que la langue leur démange à nos sœurs !) est toujours à l'ordre du jour. Arriveront-elles à leurs fins ? Ma foi, ce ne serait pas impossible. Ni absurde, à vrai dire, la femme est tout aussi bien capable qu'un autre de débrouiller une affaire pour elle et de l'embrouiller pour les autres. Louable, c'est autre chose ; dans des patelins où les paladins n'ont pas la bouillonnante habitude de se précipiter sur toutes les princesses prochaines, et où les princesses n'ont pas la correspondante habitude de se plaire à exciter les bouillons de leur godefroys, l'innovation serait bénigne. Mais ici, grand Dieu ! Penser qu'il n'y a peut-être pas une femme de lettres ou d'art, sur dix, qui soit capable de résister au miroitement d'un article élogieux, d'un entrefilet aimable, que sera-ce quand il s'agira non plus de sa vaine gloriole, mais de la défense sacrée du veuf et du mineur ? De quoi ne sera-t-elle pas capable, et, à toutes les tentatives actuelles qui peuvent assaillir le juge, ne faudrait-il pas en ajouter une autre, la plus redoutable, car les vieux chats-fourrés ont, dit-on, l'âme tendre, et les jolies avocates seront prêtes à tous les sacrifices !



Lu dernièrement la correspondance de Renan et Berthelot. Au fond, M. Berthelot en sort très sympathique. Comment se fait-il que ce grand savant, qui s'est si souvent montré comme un grand sectaire, un grand Homais, en vérité, ait eu une âme si émue, si fleurie d'exquise amitié, si vraiment tendre ? La seule chose de sa part qui me défrise un peu est la publication de cette correspondance de son vivant. L'amitié aussi a sa pudeur, et M. Berthelot aurait bien pu prier d'attendre M. Calmann-Lévy, celui-ci eut-il dû faire la grimace. Quant à Renan, il en sort le même, toujours charmant d'écriture et de naïveté un peu égoïste ; mais ne faut-il pas pardonner beaucoup à ces grands enfants que sont les artistes ? Ce qui est moins joli chez l'enfant, c'est la rouerie, et Renan est trop souvent roué. Qu'on lise ce fragment de lettre du 16 septembre 1847 :

« Ce que vous me dites du nouvel emploi du mot sectaire est

bien frappant. Il faudra que nous gardions cela, et que, dans notre polémique, nous frappions de ce mot nos adversaires, les rétrogrades ; c'est notre seule manière de tourner contre eux leurs armes. Au fond, cher ami, nous sommes dogmatiques, comme il y a désormais possibilité de l'être, c'est-à-dire que nous n'embrassons pas telle chose comme vraie, mais comme plus avancée. »

Il est toujours plaisant de voir un archisceptique s'avouer, dans l'intimité, dogmatique. Mais est-ce bien du dogmatisme simple que de subordonner le vrai à l'avancé ?



Dans quelque article sur le poète Georges Rodenbach, au lendemain de sa mort, j'ai lu ce mot : l'Ensorcelé de Bruges. Peu de littérateurs, en effet, ont subi une plus profonde empreinte de leur ville d'élection. Rodenbach restera le poète de Bruges la morte ; tout dans son œuvre, malheureusement si courte, tourne autour du vieux beffroi de la vieille cité flamande, et son nom est désormais lié à son nom à elle. Cette profondeur du souvenir originel est un bon signe ; il faut se défier un peu des littérateurs dont l'œuvre ne laisse connaître, ni la ville natale, ni le séjour d'enfance, ni la race, ni même la religion ; en dehors de ces profondes émotions personnelles, il n'y a place que pour une sorte de blague boulevardière et cosmopolite, un art tout artificiel, tout truqué, en postiche et en perruque. Je sais bien qu'il y a eu de très vrais poètes qui ont eu la coquetterie du travesti. Qui, sous le païen souriant et couronné de roses qu'était Théodore de Banville, aurait soupçonné le marguillier de Saint-Séverin demandant sur son lit de mort la bénédiction du Saint-Père ? N'importe, je crois que Banville lui-même aurait pu parfois laisser les quatre vents de son esprit véritable se jouer dans les flèches ajourées de son œuvre. L'art est fiction, soit ; mais il ne doit pas être que fiction.



D'un journaliste parisien, à propos des bruits de guerre, et de la confiance que devrait avoir la France si elle avait à se mesurer avec l'Angleterre : « Sept escadres (anglaises) c'est beau, mais cela fait sept points vulnérables ! » (*Libre Parole*, 15 novembre 1898.)

.. SAINT-ANTOINE.

# REVUE DES LIVRES



## LE THÉÂTRE.

**Le Mariagicide**, par le B<sup>on</sup> CHARLES VAN BENEDEEN.

Un beau titre, n'est-ce pas ? La responsabilité en est au baron Charles van Beneden ; je la lui laisse.

La loi admet deux mariagicides : la mort et le divorce. Duquel des deux s'agit-il ? La pièce nous le dira, sans doute ; pourtant je dois à la franchise d'avouer que je suis encore perplexe à l'heure qu'il est, car si, d'une part, il y eut divorce, d'autre part, il y eut aussi mort du conjoint, la charmante Sybil, morte en mettant au monde un enfant dont elle a nommé le père en mourant. C'est très curieux. Mais ce n'est pas la seule particularité de cette dame ; elle en a d'autres. D'abord un mari qui s'appelle Marius de Foliche ; pas folich...on pour un sou, ce nom là, puisque Marius ! et pourquoi Marius ? mais parce que Marius, Maria, Maria...gicide, parbleu ! Avez-vous compris ? Non ; moi non plus. Le signe particulier qui distingue ce Marius ci de l'autre (celui qui fut sept fois consul), c'est qu'au *un* il aime une jeune institutrice anglaise, et qu'au *deux* il épouse Sybil, héritière américaine de 400,000 francs. Finie l'institutrice ! N'en faut plus. C'est regrettable. Le public, un instant, s'était intéressé à cette jeune personne qui lui fit une déclaration de foi très protestante, chose notoire quand on saura que plus tard le volage Marius fait une profession de foi très catholique.

Mais ces deux particularités (l'enfant qu'elle mit au monde en mourant et Marius) ne suffisent pas à Sybil ; non. Elle déclare tout net qu'elle veut devenir une entretenue ; et comme le mari la trouve mauvaise, le public aussi, le mari lui tâte légèrement les côtes, et le public se tâte les siennes. Et lors admirez ce détail : Marius, avant cet acte de violence, a eu la maladresse de se couper dans le doigt ; ça va permettre à Sybil de faire prononcer le divorce et à sa belle-sœur de s'écrier que le sang coulait *de partout* !

Mais l'action se précipite : au *quatre* nous assistons à une

audience ébouriffante du Tribunal de première instance; on nous apprend que l'avocat de la partie défenderesse (Marius) s'appelle Flamberge et son huissier Saligo; la belle-sœur de Sybil invoque le râtelier de sa tante défunte, et le public applaudit. Quand on s'amuse, quoi!

Au *cinq*, Marius invoque la nature (une riche nature, car nous sommes aux îles Madères); ensuite, *quantum mutatus!* il maudit ses juges et l'art. 231 du Code civil. Un ami vient le consoler: « le mariage? il n'en faut plus, oh! ces chères cocottes »... On croit que c'est là la moralité de la pièce et que le rideau va tomber; pas du tout, c'est un petit bleu annonçant la mort de Sybil, en mettant au monde un enfant dont elle a nommé le père en mourant (voir plus haut). Et voilà comment le télégraphe vengea et la morale et le style, et le public et le souffleur outragés.

Qu'on ne vienne plus nous parler maintenant de l'ingrate patrie Belgique, la marâtre, qui ne sait pas applaudir à la gloire de ses enfants. Le *Mariagicide* du baron Charles van Beneden, *Africa* du chevalier Descamps David, *Rédemption* du docteur Émile Valentin sont de ces œuvres fortes et hautaines, des monuments plus solides que le marbre périssable, parce qu'ils furent bâtis avec l'intelligence même des génies qui les enfantèrent.

Et ce nous fut un spectacle réconfortant, lorsque fut tombé le rideau sur le dernier acte de *Mariagicide*, que de voir ce public si méconnu, délirant d'enthousiasme devant l'œuvre d'un compatriote. Les premières mesures de la Brabançonne surgirent sur la mer des applaudissements déchainés, et nous-même, sous les voûtes sonores de la galerie du Nord, entonnâmes le fameux:

*De tes enfants, sois fier, ô mon pays!*

CH. B.

#### **Drame ancien et drame moderne**, par EMILE FAGUET. (Colin, 1898.)

Vraiment, que M. Faguet doit souffrir, après avoir soupesé et comparé Eschyle, Sophocle, Shakespeare, Racine et Corneille à retomber sur la première du *Vaudville* ou la reprise du *Gymnase!* Mais passons.

Donc il a voulu en quelques pages faire une synthèse du théâtre, caractériser le drame grec, le drame anglais ou espagnol, la tragédie française. Pour avoir été déjà frayé par bien des devanciers, la route n'en était moins malaisée, et méritante à suivre. Le piquant de ce nouveau voyage c'est qu'après avoir compris et fait comprendre la beauté grandiose et sereine des tragiques grecs et la beauté profonde et vivante des dramatisés anglais, de telle façon

qu'il ne reste vraiment aux auteurs français que je ne sais quel mérite fade de moralistes bavards et méthodiques, par une curieuse volte-face, l'auteur conclut en faveur de ces derniers. « Ils ont rarement triomphé, mais, quand ils triomphent, il n'y a rien dans tous les théâtres qui vaille la tragédie française. »

Voilà qui est fort bien, et du moment, comme dirait M. Zola, qu'il y a eu dans l'histoire un théâtre classique, il vaut mieux que ce soient nos compatriotes qui y aient rafflé les prix d'excellence. Ceci dit, il faudrait peut-être s'arranger pour que, si les circonstances devaient faire naître un nouveau théâtre de beauté harmonieuse, comme la scène grecque, ou de grandeur admirable, comme le tréteau anglais, ce fussent (ohé les psychologues ! ohé les poètes !) des auteurs de langue française qui y primassent. Jusqu'ici, en effet, ce seraient plutôt le nommé Wagner et le nommé Ibsen qui tiendraient l'emploi de favori des Muses. Mais rien ne dit que le génie de la langue française soit épuisé. Attendons, fut-ce près d'un orme !

HENRY MAZEL.



## LA CRITIQUE.

**Études de littérature européenne**, par EMILE TEXTE. (Colin, 1898.)

La France a toujours été un champ de rencontre pour les idées. Tour à tour elle s'est ouverte aux influences italienne, espagnole, anglaise, allemande ; nous repassons par une période d'anglicisme ; il serait peut-être bon que l'Espagne, ou l'Italie, se préparât à nous faire repencher de son côté.

Le livre de M. Texte (quel nom prédestiné pour un écrivain !) commence par une ouverture sur l'histoire comparée des littératures et finit par une fanfare sur l'hégémonie littéraire de la France. Entre les deux, diverses études, surtout de littérature anglaise, Browne, Keats, Wordsworth, E. Browning ; aussi des morceaux sur l'influence italienne et l'influence allemande. Espagne, toi seule manques !

De pareils livres sont précieux. Si quelque nouveau Gutenberg, cent fois supérieur au premier, ne vient pas détruire l'imprimerie, nous serons sous peu submergés par le flot des livres. En attendant ce jour de délivrance, sachons gré aux critiques qui se dévouent pour classer, cataloguer et étiqueter les grands écrivains étrangers. Pour les nôtres, nous nous en chargeons : Lemerre n'a pas inventé pour rien l'Homme qui bêche.

H. M.

# GLANES DU MOIS



## MATINÉE . . RODENBACH.

La matinée Rodenbach, organisée le 2 janvier, au Nouveau Théâtre de Bruxelles, fut digne de la pieuse initiative de ses organisateurs : MM. Lugné-Poë et Mouru, de Lacotte. Elle débuta par la lecture du poème : *A Georges Rodenbach*, de notre ami Paul Mussche.

Bien que M<sup>lle</sup> Franquet ne les mît guère en valeur par sa déclamation trop froide, d'unanimes et vigoureux applaudissements ont prouvé cependant combien l'auditoire avait été remué par ces vers tout vibrants d'une émotion si vraie et d'une inspiration si haute. Le choix des lectures — extraits de l'œuvre du Poète défunt — fut réellement heureux. Aussi MM. Garay et Lugné-Poë firent-ils éclater tour à tour nos applaudissements, pour leur débit compréhensif. Mais M<sup>lle</sup> De Nys mérite, entre tous, une mention spéciale pour la sincérité et l'émotion communicative de sa diction des vers de Rodenbach.

Pour terminer cette matinée bien

littéraire, M. Lugné-Poë, directeur du théâtre de l'*Œuvre*, nous fit part de ses opinions en art théâtral, et le charme pour nous fut grand d'entendre cet esprit audacieux, et fier de son indépendance, prendre la défense du « petit nombre » contre la foule, et de la liberté rythmique contre les derniers routiniers du classicisme. Sous une telle direction, le théâtre de l'*Œuvre* n'a pas à craindre d'être un jour un théâtre d'arrière-garde, ni « son foyer » celui (*sic*) des réactions...



## LES LUNDIS DU PARC . .

Au théâtre du Parc les *Lundis littéraires* ramènent toujours la même affluence. M<sup>lle</sup> Bady nous y déclama notamment — d'admirable façon, toujours! — des poèmes de Victor Hugo. Les derniers vers de Rodenbach, composés pour l'*Illustration* et que tous les journaux ont, depuis, reproduits, y furent lus le lundi 26 décembre, lendemain de sa mort!



## DIGNUM EST INTRARE.

La Direction reçoit, au moment de mettre sous presse, la lettre suivante. Elle croirait faillir à tous ses devoirs en ne communiquant par illico, à ses lecteurs, l'heureuse nouvelle qui, par la lecture de cette lettre datée de Paris et du « sonnet » qui l'accompagne, leur sera révélée :

« Monsieur Georges Ramaekers, directeur de *La Lutte*, revue.

« Étant à la tête d'une assez jolie fortune et ayant échoué aux dernières élections, j'ai des loisirs que je vais consacrer à l'art. Je m'intéresse beaucoup

à cette petite revue que vous dirigez si convenablement, et je vous offre d'y collaborer. L'exemple d'un homme dans ma position faisant de la poésie ne peut être que d'un bon exemple pour les jeunes gens. Comme entre poètes on emploie surtout la langue des dieux, je vous réitère ma proposition dans un sonnet que vous trouverez ci-joint.

« Agrérez, cher Confrère, l'assurance de ma parfaite considération. »

*Monsieur le directeur, abonné de « La Lutte »  
Depuis plus d'un an, j'ai suivi tous vos efforts  
Avec intérêt, puisque à mon tour je débute  
Dans la carrière de la littérature. Or*

*Je voudrais que vous donnassiez une minute  
D'attention au profit certain qu'un accord  
Entre nous vous procurerait : Je vous députe  
Ce spécimen de mes vers qui vous plaira fort,*

*Je n'en doute pas, car je vous connais comme homme  
De goût. Pourtant, peut-être bien que nous ne sommes  
Pas des mêmes avis sur l'application*

*Des règles d'art ; mais je mettrai tant d'esthétique !  
Je vous offre donc ma collaboration ;  
Faisons de la Revue une chose artistique.*

E. BIENASSIS (fils).

Décidément, cher Monsieur, il est profondément regrettable que vous ne soyez pas encore officier d'Académie. Mais comme disait Mac-Mahon : « Continuez, cher Monsieur, continuez ! » Voilà de la poésie réellement « ohnète » et digne de nos anthologies classiques.

Envoyez-nous souvent de la copie. Nos lecteurs, nous n'en doutons pas, prendront ainsi que nous, à lire vos poèmes un plaisir que le malheur des temps rend trop rare, et partant d'un prix inestimable.

Quel dommage, cher Monsieur, que vous ne soyez pas belge.

Il est vrai que, par votre art, vous l'êtes un peu.

Votre art se rapproche sensiblement, en effet, de l'art de M. Pierret (Nicolas), poète national cité et loué dans notre numéro de décembre.

Peut-être cette affinité littéraire vous suggérera-t-elle l'idée de vous joindre à lui, afin de fonder une Société d'agrément et de littérature, et de former ainsi, à deux, sous la firme « Pierret-Bienassis », une École gardienne de la vraie poésie belge et de l'honneur de la Patrie. (*Brabançonne*, s. v. p.)

Permettez-moi, cher Monsieur, de rompre le charme de cet entretien aussi brusquement que je le fais, mais mon ami Ernst Deltenre pousse l'abnégation jusqu'à me jouer, par patriotisme, la *Brabançonne* sur son orgue (ô barbarie !). L'effet est irrésistible. Je n'y tiens plus ! Je sens bouillonner en moi ce que votre confrère M. Pierret appelle si bellement le « divin jus des veines ». Excusez-moi, cher Monsieur, il faut que je me sauve !

Pour le Directeur absent :

*Son secrétaire particulier,*

TIEL UIJLENSPIEGEL

# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

## Directeur :

**GEORGES RAMAËKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

## Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

## Rédaction de « La Lutte » :

### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL

CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS

ERNEST PÉRIER

GEORGES RAMAËKERS, EDGAR RICHAUME, GEORGES VIRRÈS

## Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

VIENT DE PARAÎTRE :

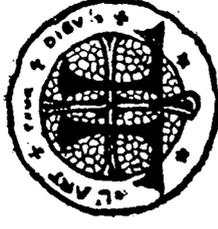
Georges VIRRÈS

# EN PLEINE TERRE

La Glèbe héroïque

1797-1798

DANS LES ÉDITIONS



Un beau et fort volume in-12 3 fr. 50

DE " LA LUTTE " ,

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART + POVR + DIEU

A. Vromant & C<sup>ie</sup>. ÉDITEURS  
60. Rue Madame. PARIS  
3. Rue de la Chapelle. BRUXELLES

# LA LUTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Paraît le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France : 5 francs. ● Union postale : 6 francs.

Le numéro : 50 centimes.

---

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 11

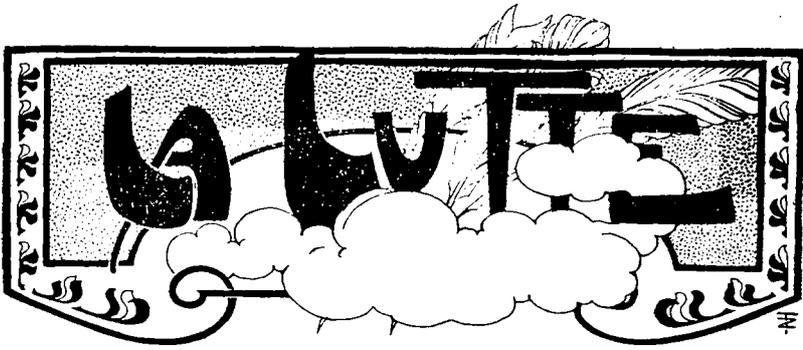
15 Février 1899.

Georges Ramaekers : <i>Le fossé qui nous sépare</i> (Esthétique)	343
Edouard Ned : <i>Le jeu de l'amour et de la neige</i> (Conte)	346
Charles de Sprimont : <i>Du printemps à l'hiver</i> (Poème)	350
Georges Le Cardonnel : <i>Les chants de l'adolescence et de la jeunesse</i> (Prose)	352
Yves Berthou : <i>Au puits de Jacob</i> (Poème)	355
« La Lutte » : <i>L'abbé Hector Hoornaert</i> (Monographie)	356
L'abbé Hector Hoornaert : <i>D'après les Maîtres espagnols</i> (Sonnets)	359
I. Portrait de Murillo.	
II. Immaculée Conception.	
III. Saint François récompensé.	
IV. Portrait de Murillo.	
Saint Antoine : <i>Notules parisiennes</i>	361
Georges Ramaekers : <i>Actualités théâtrale</i>	366
Uijlenspiegel : <i>Glanes du mois</i> (Théâtre et bibliographie)	372



« LA LUTTE » ne publie que de l'inédit.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



## LE FOSSÉ QUI NOUS SÉPARE.

**T**OUTE erreur, a écrit quelque part Bossuet, est une vérité dont on abuse.

Lumineux aphorisme ! mais qu'on ignore, hélas ! ou qu'on oublie, dès que l'on pénètre au champ clos de la bataille des Idées.

De quel puissant secours ne nous serait-il pas, pourtant, si nous le savions prendre enfin pour point de départ de toutes nos critiques, quel que soit d'ailleurs l'objet du débat — Vérité, Bonté ou Beauté — qui s'ouvre devant nous.

Nous bannirions ainsi tout parti-pris grossier, et plutôt que de rejeter en bloc *à priori*, comme à plaisir, l'erreur philosophique, esthétique ou morale dans l'œuvre du voisin, nous nous appliquerions à rechercher dans son erreur cette Vérité dont il abuse, et que — moins les abus — nous partageons aussi.

Jusqu'à présent les catholiques n'ont voulu aboutir, semble-t-il, qu'à creuser davantage le fossé qui les séparait de leurs adversaires.

Trop longtemps les polémiques n'ont servi qu'à satisfaire ou exciter, chez l'auteur et chez l'auditeur, le toujours médiocre et souvent odieux plaisir que procure à nos instincts l'exercice ou le spectacle de l'Ironie, de la Colère et de la Haine.

Mais ne serait-elle pas plus digne de nous pourtant, plus belle

puisqu'adjuvant à l'Harmonie — plus loyale et plus charitable aussi — donc plus chrétienne — cette discussion désirable, où, sans emportement et avec la fermeté calme qui est la preuve physiognomonique d'une conviction sincère, nous nous efforçons à découvrir, sous les abus des théories adverses, les moindres parcelles de Vérité qui, plus ou moins — à leur insu peut-être — les font se rapprocher de notre Foi divine?

Le moment n'est pas éloigné où, loin de creuser « le fossé » plus profondément encore que ne l'avaient creusé nos aînés, nous, les jeunes hommes chrétiens du xx<sup>e</sup> siècle — notre siècle! — nous nous efforcerons de le combler.

Pendant que nos aînés s'obstinaient en la passivité stérile d'une hostilité purement verbale à jérémier sur « le malheur des temps », « la corruption du siècle » et sur... une demi-douzaine d'autres clichés encore plus séculaires, l'élite intellectuelle de nos adversaires accaparait, au profit du Mensonge, les Arts, la Science et l'Histoire. Et depuis l'on va partout proclamant la prétendue antinomie de la Raison et de la Foi, de la Justice et de la Foi, de la Beauté et de la Foi...

Il est grand temps que cela cesse.

Déjà un des plus illustres prélats de ce vivant et perspicace épiscopat du Nouveau Monde — j'ai nommé John Ireland — a inauguré par un livre retentissant l'ère des Réconciliations victorieuses et hâté la féconde union de l'Église et du Siècle.

Quant à nous, nous savons que le devoir chrétien est d'y aider, et nous y aiderons de toute la force de notre ardeur adolescente, dans le domaine spécial qui nous est dévolu : le domaine esthétique.

Il y a un an aujourd'hui, un an déjà! que nous avons ouvert et provoqué nous-mêmes, dans la capitale belge, une discussion courtoise et calme, où nos confrères de l'autre bord furent invités à exposer avec une liberté entière leurs tendances artistiques.

Les assistants de ce Congrès, participants et auditeurs, ont conservé, présents à la mémoire, les débats qui eurent lieu les 19 et 20 février 1898 au Palais des Académies, et à tous ceux qui surent alors entendre et comparer sans partialité apparut l'éclectisme et la préexcellence de l'Esthétique universelle qui prend sa source au théisme chrétien.

Depuis, les imputations systématiques de quelques adversaires et les plaisanteries plutôt intempestives de quelques « beaux » esprits superficiels ont eu pour unique résultat de dissiper cer-

taines équivoques en provoquant de notre part les rectifications élucidatives, que devait inévitablement appeler la rare maladresse de leurs attaques. Mais il en est aussi, même parmi les nôtres, qui interprètent à contre-sens nos paroles, et qui, de bonne foi et sans penser à mal, s'imaginent sérieusement que *l'Art pour Dieu* est une école !

C'est ainsi, par exemple, que dans la *Montagne* de Genève, la vaillante revue des Jeunes Suisses, où M. Émile Savoy consacrait en janvier 1899 sa première « Chronique belge » aux écrivains de « La Lutte », il est parlé, à propos du Congrès de Bruxelles et de l'esthétique de « *l'Art pour Dieu* », d'« École » et de « barrière ».

Or, en réalité, rien n'est plus faux. Et notre ami Albert Journet l'a péremptoirement démontré dans sa réponse à Henri Hirsch <sup>1</sup> : *l'Art pour Dieu* n'est nullement une école ; l'« Art pour Dieu » combat toutes les écoles dont l'exclusivisme est attentatoire à la liberté de l'artiste ; il fait tomber en art toutes les barrières, il comble tous les fossés !

S'il existe à l'heure présente quelques jeunes divinités panthéistiques, que tourmente la prétention d'avoir en esthétique inventé quelque chose, nous sommes plus modestes, étant catholiques, et nous nous gardons bien du grotesque travers de ces inventeurs de prétendus principes.

On n'invente pas la vérité, on n'invente pas ce qui est éternel : on ne les invente donc pas, les principes vrais, pas plus en art qu'en philosophie ou qu'en morale, mais seulement on les découvre, on les retrouve sous les abus qu'a fait de leur vérité respective l'exclusivisme des écoles, et on les réunit, les abus supprimés, afin d'aboutir de la sorte à l'esthétique unique, entière, universelle.

Pendant Edmond Picard, qui fut au Congrès de Bruxelles le brillant improvisateur que toute la salle acclama, a donné lui aussi, de *l'Art pour Dieu*, une définition qui, pour n'être pas textuellement inexacte, n'en apparaît pas moins propice à une interprétation étriquée.

Dans le syllabus du cours d'« extension universitaire », donné l'an dernier à Anvers par Edmond Picard, professeur à l'Institut des hautes études de Bruxelles, cours traitant *Des Permanences dans l'Évocation de l'Art*, se rencontre en effet à la 5<sup>e</sup> leçon,

<sup>1</sup>. *Dieu de Beauté*. Une plaquette in-12, de 32 pages, éditions de « LA LUTTE ». Paris et Bruxelles.

au 3<sup>o</sup> des *classifications internes* (d'après le but que l'œuvre d'art veut atteindre), la définition que voici :

L'ART POUR DIEU, *préoccupation religieuse de faire œuvre que l'on suppose avant tout devoir plaire à la Divinité, au Pantocrator.*

Est-ce à dire que l'on interdit à l'artiste de traiter autre chose que des sujets mystiques, liturgiques ou pieux ?

Est-ce à dire que l'Esthétique chrétienne veut anathémiser — des sots l'ont prétendu — tout l'art utilitaire et tout sujet profane ?

A une époque où l'on comprend si mal ce mot *religieux*, il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour qu'on se croit en devoir de répondre par l'affirmative !

En vérité l'artiste adoptant l'*Art pour Dieu*, pour devise et gouverne, ne s'interdira par plus le madrigal ou la valse que les bénédictins et les trappistes, par exemple, dont toute la vie est de se consacrer à Dieu, ne s'interdisent des besognes profanes telles que brasser de capiteuses bières ou distiller de surfines liqueurs.

A vouloir restreindre, au culte objectif ou direct de la Beauté divine, l'œuvre artistique on tomberait évidemment dans l'abus de la vérité esthétique, c'est-à-dire dans l'erreur. Que les tenants de l'*Art pour Dieu* se souviennent donc de cette illuminante parole de Bossuet :

*Toute erreur est une vérité dont on abuse.*

Et le fossé qui nous sépare encore de plusieurs artistes de bonne foi sera bien près d'être comblé.

GEORGES RAMAEKERS.



## LE JEU DE L'AMOUR ET DE LA NEIGE.

A Mademoiselle F. R.

**J'**ÉTAIS rentré dans ma chambre blanche, aux murs tapissés de papiers peints, sur lesquels des lys mêlaient leur nudité chaste à des amours de petits oiseaux exotiques. Des gravures encadrées de chêne mettaient des carrés d'ombre aux murs clairs. Au-dessus du lit, un Christ d'ivoire déchirait de son geste crucial la vision uniforme. Les fenê-

tres, par où la lune versait dans la chambre une longue coulée d'opale bleutée sur le plancher, regardaient le jardin blanc de neige, où s'érigeaient, dans la candeur de cette nuit d'hiver, les squelettes nus des arbres fruitiers, frileux et frissonnants sous la bise. Par delà, dans le lointain, perdue dans l'ombre dense, la bordure grise d'un grand ciel ouvert, fleuri d'étoiles, frangé de nuages de plomb fondu qui moutonnaient, comme des collines de cendres amoncelées par le vent. Une vision marmoréenne, uniformément calme.

Je m'étais assis près de la fenêtre, dans la clarté liquide de la nuit bleue, et je m'amusais à regarder, au bout de ma cigarette, une petite étoile scintiller et les volutes de fumée qui s'enroulaient dans l'air comme de l'encens. Puis les fils invisibles et ténus, mystérieux, qui relient nos pensées, me ramenèrent vers toi. Je te revis, toute blanche, vêtue de lune, telle que tu m'étais apparue sur le seuil de la maison tranquille, quand je t'avais quittée tout à l'heure, venue là pour me voir partir et me faire de la main, dans la nuit, un dernier geste d'adieu, au bout duquel un baiser avait des ailes blanches de phalène. Et, de m'être souvenu soudain, je frissonnai. Une paix délicieuse flottait dans la chambre, une douceur exquisément tendre enveloppa mon âme, et la lune tissa de ses rayons pâles un long voile d'argent, qu'elle étendit sur moi, et sous lequel je m'assoupis en une langueur délectable.

Sans doute, c'est pour t'avoir ainsi évoquée devant la fenêtre close, dans la clarté douce, que je te revis dans mon sommeil. Ton image s'était emparée de moi, elle avait fixé dans mon cerveau, comme sur de la cire, une empreinte qui s'anima, et que je vis se mouvoir dans mon rêve.

Au-dessus du jardin, dans l'air laiteux où l'on eût dit que des opales avaient été fondues, je vis tout à coup s'avancer, mollement bercée par le vent, une longue théorie de formes blanches, indécises et vaporeuses. Elles avaient surgi, une à une, des profondeurs inconnues du ciel, de derrière la bordure de nuages qui ourlait l'horizon, et elles approchaient, lentes, dans le brouillard d'ombre claire, fantômes aux gestes cadencés et rythmiques, déesses vaines et confuses de l'hiver, parcourant leur domaine éthéré. Peu à peu, les contours s'accusèrent, les lignes apparurent, je vis les formes s'estomper comme sous les coups de pinceau d'un peintre qui évoquerait, dans une brume lumineuse de septembre, sous un ciel moutonneux de turquoise, parmi l'ombre diaphane et voilée d'une forêt aux longs arbres graciles, une pro-

cession blanche de femmes grecques, grandes et élancées, drapées d'amples manteaux de lin. Je voyais très bien les corps souples onduler, se modeler sous les longs vêtements étincelants de gemmes. Leurs visages étaient suaves et clairs comme un lever d'aube printanière, leurs yeux brillaient d'une lumière douce comme des feux-follets dans les brumes, leurs cheveux dénoués se déroulaient en des coulées d'ombre brune, dont les dernières boucles se confondaient avec les franges grises du ciel. Ceignant leurs têtes, en auréoles blanches, enlacés dans les flammes noires des cheveux, des lys éblouissants berçaient voluptueusement leurs corolles, baisaient les tempes virginales et les fronts candides. Et des lys fleurissaient dans leurs mains, comme entre les doigts des Vierges Maries dans les cathédrales. Vision immaculée, longs péplums couleur de lumière, réseaux de diamants jetant des feux par leurs facettes, visages d'une blancheur mate qu'on eût dit voilée par une gaze diaphane, soupçonnée seulement, je vis les blanches inconnues s'approcher, passer une à une en se penchant vers la fenêtre, et toutes me regardaient doucement de leurs grands yeux tranquilles, toutes avaient pour moi le même sourire ineffable de candeur et d'amour.

Était-ce réalité, ou simplement le mirage de l'imagination qui sculpte, selon ses désirs, les choses rêvées; qui peint, selon sa vision, sa toile chimérique? Qu'importe! Chacune portait en elle une beauté que je reconnaissais, pour l'avoir contemplée amoureux-ement, quelque chose de vu et d'inoublié, quelque chose de toi.

Et je me figurai soudain que toutes ces inconnues étaient les images de ton âme, des vertus que j'avais observées en elle, que tout à l'heure encore j'évoquais en mon souvenir. C'étaient ta douceur et ta simplicité, ta candeur confiante et ta naïve bonté. C'était l'essaim des tendresses blanches, comme un envol frissonnant de jeunes cygnes, des tendresses liliales dont ton cœur est paré, et qui avaient un instant déserté le nid moelleux, pour me visiter dans mon sommeil.

Ce n'étaient plus des inconnues. Je me rappelais le velouté de leurs regards profonds, l'eurythmie de leurs gestes caresseurs, je devinais la musique de leurs paroles savantes à consoler. Leur théorie passait devant mes yeux émerveillés, elles me tendaient leurs mains chargées des candeurs liliales, et s'en allaient à la file, dans la nuit blanche, parmi la chasteté angélique qui flottait dans l'air, portées sur des ailes invisibles, mollement, comme des nefs tranquilles sur une mer calme. Puis, sans doute, un coup de vent les dispersa dans le jardin.

Et il en vint d'autres. Celles-ci étaient vêtues de blanc comme les premières, et couronnées de roses — tu sais, des roses blanches comme sur les rosiers de ton jardin. Elles étaient souriantes et joyeuses, mais c'est à peine si elles me jetaient un regard en passant : elles étaient attirées vers leurs sœurs qui jouaient au dessus des arbres. Et je les reconnus pour être des parcelles de mon être, éparses dans la clarté douce du ciel d'hiver. Mes pensées d'amour étaient là, qui s'étaient tant de fois reposées sur toi comme des oiselles blanches ; toutes les joies heureuses comme d'un enfant que tu avais éveillées en mon cœur fleurissaient la nuit bleue ; mon âme s'était divisée, s'était incarnée en toutes ces vierges qui tendaient vers tes lèvres, pour un baiser, leurs lèvres liliales. De la blancheur étincelait dans le jardin.

Par dessus les squelettes des arbres nus, dans la candeur de la nuit chaste, les formes vaporeuses et diaphanes se sont rencontrées. Sous la caresse d'une musique lointaine, onctueuse et très douce, au chant frêle et ouaté des branches qui frémissent, comme des cordes de violon, sous la bise, leurs ailes éployées comme de cygnes qui s'accueillent, elles mêlent leur danse lente, nouent leurs mains ivoirines de petites communiantes pour des rondes d'enfants, vont et viennent, graciles en leurs longues robes dont les franges se déchirent aux arbres, y laissent des étincellements de gemmes, passent et repassent, s'éloignent et se rapprochent, toujours souriantes et tranquilles.

Puis, la musique s'exagère sous la bise plus forte, les accords se précipitent, la valse s'aiguillonne et s'emporte, les entraîne en une ronde plus vive qui sème dans la nuit les blancheurs des corolles, verse dans l'air une pluie de pétales, secoue dans l'ombre les étincellements des pierres précieuses.

Dans le lointain, de grands cygnes qui dormaient se sont réveillés, ils planent, et leur vol frémissant fait courir à travers le ciel des frissons de plumes et de duvet. Des phalènes blanches, aux ailes ouvertes, tombent des étoiles. Tout est blanc, tout est virginal, tout est chaste. Sur les arbres naît une floraison de pétales de lys et de roses, d'ailes d'insectes et de plumes d'oiseau. La campagne au loin s'ouate, le sol se cristallise, l'air s'emplit de pureté. Toute la candeur pénètre dans la chambre par la fenêtre, elle entre en moi comme un ruissellement de joie et de paix. Et je me sens communier avec le ciel, avec les arbres, avec le sol, avec la nuit. Il me semble que toutes les choses ont mis leurs parures en l'honneur de l'aimée dont je porte l'image en mon cœur comme une hostie sainte. Il me semble que toutes les choses

veulent communier d'un peu de ma grande joie, et je suis heureux de leur donner une parcelle de mon bonheur.

La ronde cesse. Toutes les formes sœurs, les formes blanches, ton être et le mien, s'enlacent maintenant et s'étreignent en un pur baiser de blancheur. J'ai la tête pleine de pétales de lys et de plumes de cygnes.

Un coup de vent. La fenêtre s'ouvre. Je me réveille transi par le froid. La neige tombe à gros flocons dans la nuit, et la voici qui entre par la fenêtre et vole autour de moi, doucement, doucement...

EDOUARD NED.



## DU PRINTEMPS A L'HIVER.

**L***E bien-aimé printemps souriait dans les bois,  
Tout s'épanouissait à la douceur de vivre,  
Et les oiseaux, d'azur et de clair soleil ivres,  
Unissaient aux arpeges des brises leurs voix.*

*Le chant mystérieux de la terre embaumée,  
Que ravissait l'orgueil de sa fécondité :  
Survivance des fleurs parmi l'éternité,  
Malgré le rude hiver dépouillant la ramée,*

*Par la voix des oiseaux, des arbres et des champs,  
Par le frémissement qui monte des grands fleuves,  
Par la brise d'Avril berçant les forêts neuves,  
Vers l'orbe du soleil planait en rythmes lents.*

*Et dans mon cœur aussi chantait l'hymne des choses  
Et je sentais en moi, comme une éclosion,  
S'épanouir le charme ineffable et profond  
D'un jardin printanier où souriaient des roses.*

*Et, pareil à l'ardent dynaste des beaux jours,  
Qui bénit l'univers en montant vers son trône,  
Aux rosiers de mon cœur jetant sa claire aumône,  
Brûlait le soleil calme et rouge des amours.*

*Mais à présent les fleurs sont mortes, et la terre,  
Comme une veuve auguste aux longs voiles de deuil,  
Pleure le gai printemps, son charme et son orgueil,  
Qui dort, enseveli, dans l'ombre du mystère.*

*La forêt délaissée a perdu ses feuillis,  
Le fleuve en gémissant roule ses ondes mornes,  
Sur le sol dénudé des campagnes sans bornes,  
La neige étale un vain simulacre de lys.*

*La brise traîne au loin sa plainte monotone,  
Comme un écho perdu des tempêtes du Nord.  
Tout a languï, tout a souffert et tout est mort ;  
L'incororable hiver chasse le triste automne.*

*On se souvient encor de la chère beauté  
Qui d'Avril à Septembre émerveillait les choses :  
Doux chant d'oiseau, fraîcheur des bois, parfum des roses,  
Et tout ce qui n'est plus pleure d'avoir été.*

*Mais dans mon cœur le beau jardin clair s'offre encore  
A l'envol caressant des brises de l'amour,  
Malgré le vent cruel qui torture le jour,  
Et, dans la sombre nuit, il espère en l'aurore.*

*Veux-tu que refleurisse au ciel le bourgeon vert ?  
Veux-tu qu'un chant d'oiseau vibre sous la ramée ?  
Douce enfant, penche-toi vers mon âme charmée,  
Ce qui fut le printemps sourira dans l'hiver.*

CHARLES DE SPRIMONT



# LES CHANTS DE L'ADOLESCENCE

## LES FIANÇAILLES.

### I. L'attente des fiancées.

**N**OS fiancés ont la grâce des faons légers. Ils viennent de pays mystérieux avec des étoffes, avec des monnaies où ils croient nous voir en effigie, avec de l'encens, avec de la myrrhe pour le parfum de nos chevelures.

Tandis qu'aux terrasses de la ville s'accoudait notre attente, nous les avons vus au loin sur la route ; ils jetaient vers nous de grands gestes, et leurs mains portaient des fleurs.

— Mais ne vous paraît-il pas, mes sœurs, que les heures sont bien longues sans nos fiancés.

— Il me paraît, ma sœur, qu'un midi royal s'épand sur mon cœur.

— Il me paraît qu'un vent nuptial courbe les lourds épis des campagnes d'or.

— Un grand émoi trouble mon corps.

Pour connaître les secrets de l'avenir, combien de nuits avons-nous épié nos sommeils ? Solitaires, nous nous lamentions le long des jours, et chaque nuit nous écoutions tous les bruits de la Nuit, mais nous n'entendions que le pas du vent dans les tours et son bruissement parmi les arbres... Oh ! comme il nous effrayait... le vent dans les tours et le vent parmi les arbres. Nous redoutions l'automne avec son deuil d'or, et nous avions peur de l'hiver avec son deuil noir.

— Vous souvient-il, ma sœur, des nuits où s'éveilla épouvantée votre chair, et n'avez-vous jamais redouté l'étreinte des ombres ?

— Mon âme est blanche comme le lait des chèvres de mon père. J'ai gardé blanche mon âme, pour blanche l'offrir à mon fiancé. Je n'ai livré ma jeune chair qu'à la clarté des sources et je n'ai connu que le baiser du vent des tièdes saisons, alors que le long de la nuit, du haut des terrasses, mes yeux s'effrayaient du vide sur la mer.

Nos fiancés viennent de pays mystérieux ; ils parlent des langues où chantent des musiques ; tout à l'heure, au détour du chemin, leurs gestes nous tendront des fleurs.

Ah ! quand chastement tomberont nos voiles, afin que par

nous l'avenir connaisse des héros, faites, mon Dieu, faites qu'un souffle divin anime les âmes des époux.

Ils sont si beaux nos fiancés ! Mais nous sommes des vierges si frêles et si anxieuses du destin de leur été.

## II. Les jeunes hommes aux portes de la ville.

Tout à l'heure, ce furent des gestes d'accueil, là-haut sur les tours, des cris et puis des rires, comme un éveil d'avril près du ciel, puis nos yeux n'ont plus vu qu'un vol de blancs oiseaux dans le ciel.

Ville ! tes tours furent notre espoir. Maintenant que nos bras et nos voix les ont saluées, une aube surnaturelle se lève en nous. Un geste de vierge éclaire l'avenir.

C'est en l'air de ce matin comme un vol d'invisibles banderoles. Il nous paraît que notre joie anime les campagnes et, pour nous, les feuillages ont vêtu des verdeurs de fête.

Ville ! nous aimons tes fontaines, claires comme les yeux de nos bien-aimées, et nous voulons cueillir les fruits de tes vergers, car ils doivent avoir le parfum de leurs lèvres.

Mais des voix chantent, là-bas, qui tout à l'heure lointaines se font toujours plus proches ; elles sont légères comme le chant des harpes quand les frôle un vent du soir. Est-ce votre appel, ô voix, que tant de fois nous entendîmes sur les grèves obscures de nos sommeils ?

— Mon frère, mon frère, il fait soleil sur mon cœur.

— Je pense aux villes que j'ai traversées, le sourire sur les lèvres, ou la colère dans la bouche. Mon sourire était pour ma bien-aimée dans l'avenir, et ma colère s'agenouillait quand j'évoquais sa douceur. Je pense aux soirs où, dédaigneux des magiciennes d'amour qui rôdent autour de la grâce timide des jeunes hommes, fier de ma jeunesse blanche, j'ai passé parmi les fards, en mâchant ma luxure.

— Moi, je n'ai pas eu, mon frère, ce courage dont se rient les hommes quand s'est caché le soleil. Bien souvent, mon âme a pleuré quand elle était délaissée, car j'ai connu, hélas ! les désespoirs de la chair et les hontes de l'aube.

...Mais qu'à jamais meure tout le vieux passé que tant de fois mon sourire éclaira de son mensonge vil et que, fort d'un rêve de blancheur, je voie avec allégresse se lever pour moi le soleil d'avenir.

### III. Les rêves des jeunes hommes.

— Mon frère, où conduisez-vous votre bien-aimée ?

— Je conduirai ma bien-aimée dans la maison de mon père qui est la plus belle de ma ville. Son seuil est de bon accueil à l'étranger. Le sourire d'un vieillard y dit l'éternelle jeunesse de la vie. Des serviteurs nous viendront au-devant avec l'eau et le pain du voyageur ; alors j'essuierai la poussière des pieds de ma bien-aimée et elle recevra la bénédiction de mon père. Et vous, mon frère, que ferez-vous pour votre bien-aimée ?

— Je veux que sa chambre regarde l'Orient. Je veux que son lit soit de bois précieux avec des colonnettes d'or et un ciel de pourpre ; dedans je le ferai riche de tout mon amour. Mais quel bois sera assez précieux pour ma bien-aimée ? Quelle pourpre assez royale ?

— Ma maison à moi est toute petite et je n'ai pas de serviteurs. Ma maison est humble et de forme grossière, auprès d'un champ où paissent les troupeaux voyageurs. Elle est faite avec des murs de roches noires et elle est coiffée de chaume ; mais mon amour est riche comme un palais de diamants.

— Le lit de ma bien-aimée n'aura pas de colonnes d'or : je ferai notre couche sur le sol avec des feuilles sèches et les toisons de mes brebis blanches. Durant les longues veillées je lui apprendrai à lire l'avenir, au profond des larges yeux de mes troupeaux.

— Moi, je n'ai pas de maison, même faite de roches noires, mais j'ai l'illimité de l'horizon et, par delà, j'ai l'infini de mon rêve. J'aimerai ma bien-aimée sous le ciel de Dieu. Quand je serai las des fleurs, des arbres et des hommes, j'aurai, si je le veux l'immense royaume de la mer, la solitude harmonieuse de la mer.

Je la conduirai chez moi sur les routes qui mènent aux villes inattendues et nous serons les errants qui apportent l'étonnement dans les bourgs. Vous ne savez pas les poèmes des plaines, les hymnes des montagnes, la douceur des ruisseaux qui chantent comme des flûtes. Ah ! que m'importeront les marbres et leurs belles attitudes puisque j'aurai la beauté de ma bien-aimée ! Que m'importeront ses haillons et les miens, et les sourires de pitié des hommes puisque j'aurai la joie de ses lèvres !

Je lui ferai des chants joyeux ou bien graves selon l'heure. Le jour, je comparerai sa chevelure à la tresse d'or du soleil et, la nuit, je la parerai avec des reflets d'étoiles.

Et puis qu'importe où coule la vie !... en une maison de

roches noires, ou bien dans le vent sur les routes... pourvu que, belle et noble et haute, on la fasse, et qu'on passe de la vie à la mort comme de l'hiver à l'été, comme de la nuit au jour, avec du calme dans les yeux et en l'âme des provisions de voyage.

Foule, jette des fleurs au-devant des époux ; prie pour qu'ils donnent des fils à la terre.

Tandis que les blancs couples graviront les autels afin que s'accomplisse l'alliance nuptiale — symbole d'une union entre toutes divine — orgue, de ta voix puissante prolongeant les voix humaines, orgue entonne un divin los.

GEORGES LE CARDONNEL.



## AU PUIITS DE JACOB.



**S**ICHAR à l'ombre des palmes  
Sur sa colline d'or et de lumière est calme.  
Dans l'implacable azur d'un éternel été  
Son sévère profil est plein de majesté.  
Sur des piliers massifs que le rocher supporte  
Deux sphinx sont accroupis au-dessus de la porte.  
Le silence est profond sur la ville et les champs,  
Dans la divine paix on n'entend que les chants,  
Les bourdonnements sourds d'insectes invisibles  
Et les flûtes du vent dans les rameaux flexibles  
Des platanes ombreux, des odorants figuiers,  
Des saules et des millénaires oliviers  
Que le Pasteur Jacob planta dans la vallée.  
Or le Seigneur Jésus, allant en Galilée,  
Par le pays de Samarie avec les siens,  
A dit qu'on se repose auprès du puits ancien.  
Ne viendras-tu point, Maître, avant que je ne tombe,  
Tes pieds nus soulevant la poudre du chemin ?  
Vers toi, mon âme irait ainsi que la colombe  
Qui se blottit, heureuse, au creux de tes deux mains.

*J'ai puisé de cette eau pour rafraîchir tes lèvres  
 Et pour laver tes pieds que la marche a meurtris ;  
 Mais, pour moi, je n'y puis désaltérer mes fièvres  
 Ni m'y purifier de mon propre mépris.  
 Pour rafraîchir mon âme il n'est que ta Parole,  
 Ruisseau des prés du Ciel, pour me blanchir aussi.  
 Depuis longtemps c'est pour te voir que je m'isole  
 Et que j'attends en vain au bord de cette eau-ci.  
 Vois, la campagne est blanche, et ma moisson est mûre ;  
 Ne veux-tu pas venir bientôt la moissonner ?  
 Les épis vont s'ouvrir, la paille est sans verdure  
 Et l'aurore n'a plus de rosée à donner.  
 L'air est sec et brûlant ; nulle palme ne bouge ;  
 Le stérile olivier reste silencieux.  
 Oh ! voir dans le désert, voir ta tunique rouge  
 Et ton manteau de pourpre et ton front radieux !  
 Près du Puits de Jacob où nul ne m'accompagne,  
 Ma bouche reste amère à t'attendre, ô Jésus !  
 Mon Seigneur, montre-toi ; car sur cette montagne  
 Et dans Jérusalem l'homme n'adore plus...  
 En vérité comme en esprit je vous adore,  
 Mon Père ; j'ai la soif du Juste qui vivra.  
 J'ai bu l'eau de la terre et ma soif dure encore...  
 Oh ! quand naîtra la source en moi qui jaillira,  
 Par la vertu que Jésus-Christ peut mettre en elle,  
 Par delà tous les temps, vers la Vie éternelle ?*

YVES BERTHOU.



L'ABBÉ     
 HECTOR HOORNAERT <sup>1</sup>.

**E**STHÈTE voyageur, ironiste et poète, c'est sous ces trois aspects divers que se présente à la critique M. l'abbé Hector Hoornaert.

Il y a quelque vingt ans, alors que les gloires artistiques des pays scandinaves n'avaient pas encore

1. LA LUTTE publiera désormais chaque mois la brève monographie d'un écrivain nouveau.

franchi les frontières de leur Scandinavie, l'abbé Hoornaert les célébrait déjà dans le livre qu'il écrivit au retour du beau voyage qu'il venait d'accomplir en observateur, en artiste, *Au pays des sapins*.

Si l'heureux désir vous vient quelque jour de suivre cet artiste-prêtre en les récits de ses courses lointaines, touriste évocateur il vous mènera, en esprit, des neiges du septentrion vers l'or et vers l'azur de Tunis et d'Alger, puis à cette île de Jersey où Victor Hugo s'exila, puis enfin en cette Russie où l'architecture et les mœurs ont su conserver, intégrals, l'originalité et tout le pittoresque de la race slave.

Ironiste, Hector Hoornaert, sous le masque d'ailleurs transparent du pseudonyme, écrivit un conte bizarre : *Le sourire de Ramsès* (il le signa Gérard Lelong), et cette désopilante parodie de l'*Africa* du chevalier Descamps-David, qui parut à Bruxelles sous le titre symbolique d'*Africus, ou le Génie récompensé, drame nègre, en vers*, par JUSTUS SÉVERUS, chez l'éditeur Paul Lacomblez <sup>1</sup>.

Mais, avant tout poète, l'abbé Hector Hoornaert avait publié antérieurement déjà un volume de poésies : *Ballades russes*. Depuis, l'abbé Hector Hoornaert a quitté la Flandre natale pour la Castille au fier soleil.

Mais le directeur de Saint-André des Flamands à Madrid n'a point abandonné le culte fervent qu'il professait pour la Beauté, et nous avons passé tout récemment de religieuses heures d'émotion esthétique à lire son livre nouveau : *L'Heure de l'Âme* <sup>2</sup>, œuvre qui comptera parmi les plus nobles efforts de Poésie et de Pensée tentés depuis vingt ans par les poètes de Belgique.

En ce vaste et très beau poème, que la sonorité majestueuse et lente du rythme parnassien alourdit quelque peu, le prêtre-poète a chanté le divin travail de la Grâce dans l'âme de l'homme moderne. Les six parties qui composent le livre marquent les successives étapes de cette ascension rédemptrice vers la gloire et la joie du ciel éternel.

Au début du poème, les dominateurs des foules guident les

1. Pour ceux de nos lecteurs qui ne furent point initiés aux arcanes de l'astiesclavagisme, rappelons ici qu'un concours « dramatique » ayant été ouvert à Paris par les soins de la Société antiesclavagiste de France (Sujet imposé : Un drame *nègre*), le prix — 10,000 francs, chère Madame ! — avait été alloué au belge et peeterinanesque Descamps-David, chevalier, sénateur, etc.

2. LYON-CLAËSEN, éditeur, Bruxelles.

« Fils de la Terre » vers d'illusoires Hespérides, vers les mirages mensongers.

Et l'humanité oublieuse ajoute foi à leurs mensonges, car le bannissement de l'Éden est sorti de la mémoire humaine.

Or, au milieu de cette foule qui s'épuise en vain par la recherche du bonheur, et de ce paradis terrestre que le péché nous a fait perdre, le *Pèlerin* s'isole en ses pensées.

Dans « la Nature et le Silence » — seconde partie du poème — le pèlerin entend les voix de la création célébrer la source de vie, le Dieu de vérité, de bonté et d'amour, dont le verbe a donné naissance à toutes choses. Et voici qu'à la voix éloquente d'un disciple de saint François l'âme du pèlerin vaincot les dernières réticences, les ultimes hésitations, et résolument il se met en marche vers le Calvaire de clarté, les yeux illuminés d'amour et d'espérance. Et sa marche étant accomplie, jusqu'au seuil de l'éternité, le pèlerin est devenu l'*Élu* du poème final.

Ce trop bref exposé suffit à démontrer l'harmonieuse unité du poème et sa noble envergure.

L'*Heure de l'âme* de l'abbé Hector Hoornaert est à vrai dire une épopée mystique.

Parmi tous les aînés de la première génération d'écrivains catholiques belges, son auteur est, avec notre rédacteur et ami Pol Demade, l'auteur qui a fait preuve de la plus grande fécondité.

Et voici qu'à l'*Heure de l'âme*, dont la parution est encore bien récente, vont succéder bientôt deux nouvelles œuvres poétiques ; *La Nef du marchand*, un auto-sacramental à la manière de Caldéron de la Barca, et un recueil de sonnets picturaux : « D'après les maîtres espagnols ».

Nous ne saurions douter qu'après lecture des sonnets inédits, publiés ci-contre, chacun de nos lecteurs ne comprenne l'empressement avec lequel *la Lutte* accepta d'insérer ces très littéraires et gracieux cadeaux que l'abbé Hector Hoornaert lui fit tout récemment parvenir de Madrid, avant qu'ils ne soient encadrés dans les pages de son volume...



## D'APRÈS LES MAITRES ESPAGNOLS.

**Portrait de Bartholomé Esteban Murillo. (ESTEBAN MURILLO.)**

**T**ON rêve de candeur et de saine mystique  
Flotte encore sur ton front empreint de volonté;  
L'art pour Dieu t'infusa sa haute dignité,  
Et ta bouche a gardé le pli de son cantique.

*Tu fus bon; tu connus la joie eucharistique  
Qui, devant tes yeux clairs, ouvrait l'éternité;  
Et, ce temple, jamais tu ne l'as déserté,  
Heureux d'y méditer en ta blanche tunique.*

*Tu connus les petits, les mendiants bronzés,  
Superbes et rieurs sous leurs haillons usés,  
Se gavant au soleil de raisins et d'oranges;*

*Et, pour les consoler du terrestre abandon,  
Ému par la pitié, ton pinceau leur fit don  
De paradis d'amour pleins de vierges et d'anges.*

**L'Immaculée Conception. (ESTEBAN MURILLO.)**

*Oh ! ce rêve ! Ériger la noble Tour d'Ivoire,  
Fixer par le pinceau l'Étoile de la mer,  
Incarner la blancheur et faire vibrer l'air  
Autour d'un corps humain tout saturé de gloire !*

*Peintre, ton atelier devint ton oratoire  
Quand, rêvant cette Vierge et composant sa chair,  
Tu tremblas de trahir un modèle si cher  
Et prias en cherchant la forme évocatoire !*

*Maintenant la voilà, belle selon tes vœux,  
En une humanité de la plus pure essence !  
Tu fis sa robe avec les lis de l'innocence,*

*Au platane tu pris l'ombre de ses cheveux  
Et mis, pour encadrer sa candeur souveraine,  
Tout l'azur des sept cieux dans son manteau de reine !*

**Saint François d'Assise consolé.** (FRANCISCUS RIBALTA.)

*Sa cellule était noire et son cœur était lourd ;  
Sur un pauvre grabat il inclinait la tête,  
Disant : « La volonté du bon Maître soit faite ! »  
Quand de brusques rayons l'enveloppent de jour.*

*Il se dresse ; et voici qu'un ange rose accourt,  
Jeune comme un soleil de printemps. Il s'arrête,  
Flotte en l'air, et son luth chante un hymne de fête  
Si tendre que François en frissonne d'amour.*

*Il s'étonne pourtant de ce concert étrange  
Qui daigne réjouir un chétif vermisseau !  
Mais, tout d'un coup, sa joie en extase se change,*

*Car il voit à ses pieds, ô prodige nouveau !  
Jésus qui, sous la forme exquise d'un agneau,  
Mêle son bêlement aux musiques de l'ange.*

**La Vie est un Songe.** (ANTONIO DE PEREDA.)

*Il dort. De quoi peut-il rêver, sinon de gloire ?  
Il a vingt ans, il vibre en sentant son désir  
Entre mille chemins hésiter à choisir,  
Pour illustrer son nom au livre de l'histoire.*

*Hélas ! tout l'éblouit, pinceaux, masque, écritoire,  
Armes, livres, bijoux, l'effort et le plaisir.  
Son jeune cœur s'élance, il voudrait tout saisir ;  
Mais il reste interdit : un crâne aux tons d'ivoire*

*Le regarde, tandis que l'heure en plein essor,  
Prophétique témoin, de la chair dit le sort  
Et, d'un geste éloquent, explique son symbole ;*

*Car, des bouts étendus d'une ample banderole  
Où du latin encadre une flèche qui vole,  
Elle unit son beau front à la tête de mort.*

L'abbé HECTOR HOORNAERT.



## NOTULES PARISIENNES.



LE *Sillon* vient d'ouvrir une enquête intéressante : « La renaissance idéaliste de ces derniers temps aboutira-t-elle à une renaissance catholique et fera-t-elle reflourir un art catholique ? » A quoi la plupart des consultés ont répondu avec un ensemble réfrigérant : « Peut-il y avoir un art catholique ? Y a-t-il eu, même, une renaissance idéaliste ? » Pis encore pour la question accessoire : « Existe-t-il un public catholique d'art ? » Ce que les bondieuseries du quartier Saint-Sulpice ont reçu leur paquet ! Pauvres bondieuseries, moi je les aime ; je leur pardonne tout, leurs jolies pommettes roses, leurs grands yeux langoureux, leurs beaux habits « avec du dor dessus ». Polychromie criarde, est-ce que les Parthénons grecs n'étaient pas criardement polychromés ? Oui, j'ai un faible pour saint Roch relevant d'un air souffreteux son froc jusqu'à une rassurante égratignure, pour saint Antoine de Padoue qui a l'air de faire jouer à dada l'Enfant Jésus, pour saint Joseph inclinant son front chauve avec une houpette de cheveux châains sur le front (pourquoi, mon Dieu, cette houpette ?). Eh ! je le sais, ce sont des plâtres à la douzaine ; mais est-ce que tous les hiératismes, depuis les colosses pharaoniques jusqu'aux icônes russes, ne sont pas des reproductions fidèles d'un même type ? Et, franchement, est-ce que la Madone en porcelaine vernissée que vous voyez d'ici, en dépit de ses cheveux de pensionnaire et de ses yeux de poisson frit, n'est pas préférable aux vierges byzantines devant lesquelles il est de mode de faire le brouhaha ?



Ceci, d'ailleurs, n'empêche pas chaque artiste de tenter autre chose, d'imaginer un saint Joseph sans houpette, par exemple. Il y a déjà trop de Madones, me direz-vous. Non, il n'y en aura jamais trop. Chaque peintre, chaque sculpteur devrait, comme autrefois, faire la sienne, et aussi sa Sainte Famille, sa Crucifixion, et, si vous protestez, il ne devrait faire que cela, en ce sens que toute son œuvre ne devrait être que la préparation d'un Christ à lui, dans lequel il mettrait tout son génie. N'est-ce pas, d'abord, rendre service aux pions futurs qui auront à faire des Manuels d'histoire d'art ? Un aimable amateur de Montpellier, M. Bruyas, avait eu cette attention ; à chaque peintre de ses amis il comman-

daît son portrait; de là, dans la galerie Bruyas, vingt ou vingt-cinq faces ou profils de Bruyas qui vous font prendre en horreur le dit Bruyas, avec ses yeux jaunes et sa barbe flave, mais qui permettent de hiérarchiser tout de suite les peintres, Delacroix au sommet. Les Adorations des mages et les Descentes de Croix d'autrefois avaient, en autrement mieux, le même avantage. Et, aujourd'hui, cela n'est pas si changé que cela. Quand un artiste est réellement grand artiste, il fait lui aussi sa Cène ou sa Nativité. C'est comme les écrivains : quel est celui qui n'a pas essayé son Conte de Noël ? Ceux qui ont réussi le leur n'en ont que plus de mérite.



Huysmans va définitivement quitter Paris. Il se fait bâtir à Ligugé, à l'ombre du monastère, une toute petite maison romane avec un portaillet en plein cintre et un cloîtroit en miniature ; s'il y porte le froc de bure qu'aimait déjà Des Esseintes, il aura l'illusion complète du moutier. Or, l'illusion vaut souvent mieux que la réalité. Huysmans profès ou même oblat serait moins heureux qu'Huysmans simple hôte de moines. Tel imparfait hoplite est excellent peltaste. Ce qu'il faut à un paquet de nerfs littéraires comme les siens, c'est moins la règle que l'atmosphère. Son cabinet de travail idéal serait — que je le comprends ! — dans quelque cathédrale gothique, une de ces chapelles latérales, tendue à mi hauteur et d'où l'on verrait, par dessus la tapisserie, l'entrecroisement des nervures aux voûtes, le flamboi des rayons aux rosaces, et d'où l'on s'enchanterait des chants, des orgues et des flots d'encens tout le jour jusqu'à la nuit,

La sacrilège nuit par qui meurent les roses.



En somme, la préoccupation religieuse ne lui a pas porté malheur. Sans elle, il ne serait resté en littérature que comme un styliste subtil, aussi idoine à la notation des médiocrités quotidiennes qu'à l'imagination des sensations compliquées, ce qui d'ailleurs n'est pas à dédaigner. *A vau l'eau* d'une part, *A rebours* de l'autre l'auraient mis hors de pair, mais dans des cantons, l'un bien vulgaire, l'autre bien hurluberlu. Ainsi avec ses étapes d'une conversion (ombre de Paul Féval, sois-nous clémente !) quel changement ! Quelle grandeur dans certains épisodes de *Là-bas*, quel empoignant dans tout *En Route*, quels détails délicats dans la

*Cathédrale !* Vraiment, si les gendelettres étaient roublards, ils iraient plus souvent à la messe. Voyez Hello : il semble bien qu'au fond, au tréfond, ce n'était qu'une intelligence de deuxième ordre ; quand il tombe dans la bécassonnerie, il y patauge. Oui, mais il avait l'âme altièrement mystique, et, quand il lisait la Bible ou les Pères, il vibrait, et, grâce à eux, il a atteint, plusieurs fois, au sublime, et on a pu, à propos de lui, parler de Pascal !



Un autre à qui la préoccupation religieuse a jadis porté bonheur est le poète Laurent Tailhade dont je citais le vers sur la nuit tueuse des rosaces. Quelle tristesse de voir cet homme n'avoir plus que chants de haine et cris de rage pour tout ce qui a jadis allumé son génie ! Non seulement c'est le décor catholique qui lui fit ciseler ses plus belles orfèvreries, mais c'est le sentiment catholique qui lui souffla ses meilleurs vers, ses plus touchants. Laquelle de ses ballades au pays du Mufle vaudra celle à Paul Verlaine dont il chante la consécration de gloire :

Lorsque Jésus reconnaîtra les siens !

Mais les poètes sont de grands enfants, et les enfants sont de grands ingrats. Ce que je dis de Laurent Tailhade, que d'autres nouveaux poètes, symbolistes, ex-décadents, idéalistes, mystiques, etc., pourraient se l'appliquer ! La punition n'a d'ailleurs pas été longue à venir ; en perdant le goût de la pompe ou du sentiment catholique, ils ont perdu, tous ou presque tous, leur âme de poète.



Il est vrai qu'à d'autres la préoccupation religieuse a moins réussi ! Elle a, par exemple, joué de bien vilains tours à M. Catulle Mendès. Ce juif de nation a vraiment un faible touchant pour tout le décor ecclésial ; il mène volontiers ses héroïnes à la messe, et, dans les descriptions des délectations les moins moroses, emprunte à la dévotion ses plus chatouillantes images. Il a même poussé l'attention théologique jusqu'à écrire un *Évangile de l'Enfance* dont raffoleraient les Madeleines point encore repenties. Son rêve serait assurément de mettre en scène des religieuses commettant les cent horreurs devant un crucifix, ce dont, dans un tableau de la *Reine Fiammette*, il a donné un certain avant-goût. Mais en ceci il fut, comme d'habitude, mal inspiré. Tout ce qui, dans sa

*Reine Fiammette*, est pur conte bleu : l'assassin désarmé par un sourire, le duo d'amour, le billot couvert de fleurs, tout cela est charmant ; mais, dès que la préoccupation historico-religieuse s'en mêle, va te faire fiche, le pape, l'Inquisition, le cardinal Sforza, les conjurés, l'hérésie, tout cela laisserait froid même le public de l'Ambigu. M. Mendès le comprendra-t-il jamais ? On peut en douter, si partiel et partial, malgré sa bonne volonté et sa persévérance, est son génie. D'ailleurs, sur le point dont je parle, son inconscience désarme. Le 27 janvier dernier, après avoir rendu compte, dans le *Journal*, de la *Passion* de Giulietti, il secrétait cette perle : « Du moins, ce spectacle pénible et, je le répète, sacrilège aurait dû être réservé pour la Semaine sainte ».



Un autre juif, non seulement de nation mais de culte, D'Ennery, vient de mourir, salué par les panégyriques et les dithyrambes de tout le monde théâtral. Il avait, en effet, gagné plusieurs millions. Une carrière comme la sienne est difficile à comprendre, mais, une fois comprise, elle explique tout. Voilà un homme qui n'a jamais rien fait, rien écrit, rien trouvé, qui a été par excellence « le monsieur qui collabore », dont on ne pourrait, d'ailleurs, citer ni une phrase, ni une situation, ni même un titre de pièce, et qui n'en a pas moins dominé toutes les scènes de Paris pendant un quart de siècle. Un des discours prononcés sur sa tombe l'a appelé : l'auteur de *Mercadet*. Après cela il faut tirer l'échelle. D'autres ont cité ses plus grands succès, *Michel Strogoff* et *le Tour du monde en 80 jours* ; mais alors Jules Verne ne compte pas, lui ! En vérité qui ne préférerait être parasite et voleur plutôt que « monsieur qui collabore » ? Il est vrai que, quand on meurt, on a une belle presse : « Oui, il ne trouvait rien par lui-même, mais il avait une telle entente de la scène ! Oui, il ne savait pas mettre une phrase sur pied, mais il avait tant d'esprit ! » Hélas ! n'approfondissons pas ; les mots d'esprit, c'est comme les mots historiques, on ne sait jamais bien qui en est l'auteur. Et l'entente de la scène est à merveille pour s'attribuer à soi les succès et rejeter les foudres sur autrui. Si encore M. D'Ennery avait eu le flair pour les autres, pour ses instruments ! Mais un des mots d'esprit (?) qu'on lui prête est justement celui-ci à quelqu'un qui lui proposait un cabotin inconnu mais plein de talent : « Attendons qu'il l'ait montré ! »



Et tout ceci nous ramène vaguement à l'Affaire! Côtéons-la sans y sombrer. Voici un petit jeu de société excellent pour redonner de l'entrain à la discussion quand elle s'étirole : Qu'auraient pensé de Dreyfus, s'ils avaient vécu aujourd'hui, les feu grands hommes qui n'eurent pas le bonheur de pouvoir se prendre aux cheveux à son sujet? Très probablement Renan aurait été dreyfusien, et Taine antidreyfusien. Pasteur anti aussi. Goncourt certainement anti, et Flaubert probablement. Lamartine peut-être dreyfusien. Hugo certainement dreyfusien après quarante ans, anti avant. Vigny et Musset anti. Balzac archi-anti. Georges Sand dreyfusienne, Michelet aussi. Quinet aussi; Guizot, Cousin, anti; Comte, Joseph de Maistre, archi-anti. Et Voltaire? Très vraisemblablement archidreyfusien. On peut continuer ainsi sans fin. L'exercice est tout à fait recommandé; il est, comme base, à peu près aussi solide que la discussion sur l'Affaire elle-même, et il recèle de nouvelles, subtiles et précieuses sources de discorde.



Dans un article de M. Victor Bérard sur la situation économique de l'Angleterre (*Revue de Paris*), je vois employé le mot *briton*. Il faudrait que ce mot passât dans la langue. Outre-Manche on différencie bien *english* et *british*; jamais un Écossais, ou un Gallois, à plus forte raison un Australien ou un Canadien ne se dira *english*; tout ce qui est national est *british*, comme leur *Museum*. Dire anglais est donc faux; anglo-saxon est pire; breton fait confusion avec nos Armoricaïns à nous; prenons donc *british* et francisons-le en *briton*. Ergo hurrah pour M. Victor Bérard; mais, puisque je le tiens, il faut que je lui rappelle, ne serait-ce que pour le convaincre de la nécessité de certaine préoccupation des choses religieuses, une de ses phrases de son livre sur *la Macédoine* qui m'est restée sur l'estomac : « Les habitants (de je ne sais plus quel village chrétien de Turquie) furent épouvantés; pendant trois jours ils firent une neuvaine..., etc. »



Mieux, certes, la dernière à Sarcey (*Figaro*, 2 février) : « Je suis étonné de voir combien il fallut de temps, d'efforts et de tâtonnements à Victor Hugo pour s'élever des *Odes et Ballades* aux *Contemplations*, où il donne, pour la première fois, la mesure de son génie ». Quoi! les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les

*Chants du crépuscule, les Rayons et les ombres, rien ! Et rien non plus Hernani, Cromwell, Marion de Lorme, et tout le théâtre ! Et rien davantage Notre-Dame de Paris ! Tout cela biffé d'un trait, comme d'une main de géant ! Mais c'est la griffe du lion, cela, cher ami d'About.*

SAINT-ANTOINE.



## L'ACTUALITÉ THÉÂTRALE.



**Psychologie féminine :** *L'Aînée*, de JULES LEMAITRE. — *Le Calice*, de FERNAND VANDEREM. — *Mademoiselle Morasset*, de LEGENDRE. — *Judith Renaudin*, de PIERRE LOTI.

**Physiologie masculine :** *Un mâle*, de CAMILLE LEMONNIER. — *Ton Sang*, de HENRI BATAILLE. — *La Noblesse de la terre*, de MAURICE DE FARAMOND.

**E**ST-ce pour les avoir vues jouer toutes trois sur une même scène par une même troupe, est-ce pour avoir jugé surtout le rôle dominant des trois pièces d'après la triple création d'un même artiste que je trouve une lointaine mais très réelle affinité entre *l'Aînée, Le Calice, et Mademoiselle Morasset ?*

Qu'il y ait un peu de cela, je le concède — on subit tant les ambiances — mais je crois pourtant qu'il y a autre chose, et que le lien qui unit les trois pièces vient surtout, non d'une similitude de circonstances, mais bien d'une parenté psychique qui semble s'établir entre leurs héroïnes.

Léa, « l'Aînée » de Jules Lemaître ; Simone, la sacrifiée du *Calice*, et Thérèse Morasset, la noble fille de l'ignoble banquier, m'apparaissent un peu comme des sœurs par l'âme.

Léa, c'est l'abnégation sainte de la vierge oubliée ; Simone, la résignation silencieuse et forte de la femme trahie ; Thérèse Morasset, la révolte d'une implacable probité contre l'esprit de lucre éhonté d'aujourd'hui.

Fille aînée du révérend Peetermann, père de six filles à marier et pasteur calviniste, Léa a déjà dépassé la claire adolescence, et la gravité presque maternelle que lui confère son droit d'aïnesse aggrave encore la précoce maturité de son âme.

Les circonstances l'ont faite la gouvernante, en quelque sorte, de ses sœurs, et l'austérité de son abord contraste avec l'exubérance

et le peu de retenue de ses très rieuses « élèves ». Car — entre nous soit dit — le révérend Peetermann ferme trop volontiers les yeux sur les peu innocents « flirtages » dont ses filles sont l'objet de la part des jeunes gens qu'à dessein il invite. Or, au fond de son cœur, Léa nourrit l'espoir secret d'épouser un jour le jeune et très éloquent pasteur Michiels, gloire de l'Église réformée et ami de son père.

Hélas ! l'une de ses sœurs lui ravit cet époux rêvé !

Silencieusement l'aînée se résigne, puisant sa force dans sa foi. Mais l'une après l'autre ainsi, chacune de ses sœurs cadettes trouve son époux. Elle va rester seule au logis paternel, la vieille fille que déjà, certain jour de fête, apostrophent en souriant, avec une ironie apitoyée et une cruauté consciente, ses sœurs, se promenant aux bras de leurs amis.

Maintenant que la valse tourbillonne là-bas, dans la villa du voisin qui les invita, Léa reste isolée, en ce coin retiré du parc, à chanter de vieilles plaintes, pour amuser — elle qui pleure ! — les enfants de ses sœurs heureuses. Ah ! c'en est assez, à la fin. Trop d'amertume a enfiellé son âme, et la mesure est pleine, et sa rancune déborde, au contraste de *leur* joie et de *sa* douleur ! Dans son dépit de rester là, la délaissée qui distrait les enfants des autres, elle se trouble, elle excite en elle le désir, et voici que le tentateur tout à coup se présente (c'est le neveu de l'hôte) sous l'uniforme galonné de capitaine de hussards.

Et voici qu'elle s'égaré jusqu'à se faire provocante, jusqu'à se laisser entraîner par ce jeune paillard au fond du parc, dans un pavillon rustique.

Mais à peine a-t-elle pénétré dans ce pavillon que la conscience de sa faiblesse lui apparaît monstrueuse ; dans son affolement elle veut fuir, et n'écoutant plus les raisons de son séducteur déjoué, devant les siens et les amis qui la recherchent, elle ouvre la porte qu'il a fermée, préférant supporter publiquement la honte de l'aveu flagrant de sa faiblesse que de subir l'outrage de ce soldat brutal, plutôt que de pécher.

Ainsi, au surcroît de ses douleurs est venue s'ajouter la suprême douleur de sa honte ; mais Léa connaîtra enfin le bonheur, car le voisin, ému par sa vertu et depuis longtemps captivé en secret par l'humble beauté de cette âme féminine, lui offrira de partager son aisance et de prendre place en un cœur jusqu'alors esseulé, égoïste et sceptique.

Simone, comme Léa, sera silencieuse, et même son silence fera sa propre force. Aussi longtemps que personne ne connaîtra

qu'elle sait tout, aussi longtemps que sa feinte ignorance donnera le change à ceux qui l'entourent, à son mari surtout, à son mari qu'elle adore, malgré ses trahisons, elle boira « le calice » courageusement sans un murmure. Mais dès l'instant que la tante de son mari l'oblige d'avouer qu'elle n'ignore rien, l'édifice de sa fermeté s'ébranle et menace de s'écrouler.

Seule la pensée que son mari du moins ignore encore que sa Simone connaît l'excessive légèreté de sa vie suscite en son cœur un regain de force. Elle veut se cantonner en cette pensée, s'y raccrocher comme à une épave, lorsque son mari lui révèle qu'il a entendu le confidentiel aveu fait par elle à la tante. Alors, désespérée et lâche, elle aspire du chloroforme et se suicide païennement.

Thérèse Morasset, elle aussi, aura recours au suicide pour abrégé la situation quasi inextricable où sa probité indomptable l'a placée vis-à-vis de son mari et de son père, dont le scepticisme peu scrupuleux et la très financière impassibilité lui font honte, à elle, « petite fille — a dit le banquier — qui ne pense pas plus loin que son catéchisme ». Au plein milieu de son bonheur, au moment de partir en voyage de noces avec le marquis de Chantemuse, elle apprend, « de la bouche même du fils de la victime », que son père à elle doit toute sa fortune à des procédés plutôt louches qui ont amené une ruine et un suicide. Au paroxysme de l'indignation, M<sup>lle</sup> Morasset, devenue depuis le matin (grâce à sa dot) M<sup>me</sup> la marquise de Chantemuse, veut obliger son père à la restitution, et son mari à renoncer à la fortune de sa femme. Devant leur refus à tous deux, elle se réfugie dans le Midi chez la tante qui l'éleva, lui inculqua les principes d'honneur et lui donna l'ambition de l'intégrité la plus absolue.

Quel dommage n'est-ce pas pour elle et pour la pièce que Thérèse Morasset ait oublié soudain, au dénoûment mortel, son catéchisme ? Il se mêlait à sa vertu par trop d'orgueil, en vérité, pour qu'aucune autre fin fût scéniquement admissible.

Par la similitude de leurs douleurs, par leur fermeté si longtemps admirable, par la brusquerie de leur défaillance et (pour ces deux dernières) par la similitude enfin de leur mort, n'est-ce pas que Léa, Simone et Thérèse vous apparaissent, à vous aussi lecteurs, comme des sœurs par l'âme ? Léa, Simone et Thérèse sont trois âmes féminines étudiées et situées dans le milieu moderne.

Elle est un peu leur sœur aînée, mais de quelques siècles antérieure, cette *Judith Renaudin*, qu'en une suite de scènes mal

reliées entre elles, mais suffisamment écrites, Pierre Loti proposa à nos admirations.

Avec sa verve réservée et sa finesse assez sournoise, Jules Lemaître nous avait peint dans *l'Aînée* l'antinomie qui s'avère flagrante entre le « caractère sacré » de pasteur des âmes et les soucis matrimoniaux où s'absorbent le révérend Peetermann et son révérend gendre, le pasteur Michiels.

Envisager sous cet aspect, l'œuvre de J. Lemaître (M. Eugène Veuillot s'acquitta de cette tâche de façon parfaite dans l'un des récents fascicules de la *Revue du Monde catholique*) c'est la faire apparaître ni plus ni moins qu'une apologie, au théâtre — par la négative protestante — du célibat des prêtres catholiques. Or, dans Judith Renaudin, ce sont encore les protestants qui sont en scène. Mais, cette fois, les sympathies de l'auteur vont à eux, et il n'a pas tort, car la scène se passe au temps du Roi-Soleil, au temps de la Révocation et des Dragonnades infâmes. Les catholiques sauront gré à M. Loti d'avoir montré sous leur clarté vraie les lugubres horreurs de ces jours de fanatisme en nous présentant les dragons du Roi, non point catholiques pratiquants, mais soldats païens et brutaux agissant par ordre, comme le premier Esterhazy venu, sans se préoccuper le moins du monde de savoir si la cruauté de tels ordres n'est pas anti-chrétienne au suprême degré. Il existe encore aujourd'hui des « catholiques » (?) de cette espèce, qui négligent de s'approcher tous les ans de la Table sainte et qui, comme le duelliste Drumont, sont des prédicateurs de haine <sup>1</sup>.

1. Dans un remarquable Premier Paris, qui parut à la *Volonté*, notre rédacteur Georges Le Cardonnel écrivait excellemment au sujet de ces gens là et de leurs pareils :

« Ces prétendus catholiques plient un peu trop leur catholicisme à leurs intentions politiques. Ils en voudraient faire une borne pour les autres, afin d'avoir la domination, seuls; ils semblent considérer une religion surtout comme un ciment social, une consolation pour les humbles, qui deviendrait facilement une matraque, afin qu'ils se taisent; c'est l'embourgeoisement du catholicisme qui, dès lors, ne demanderait qu'à faire servir les vérités divines au triomphe de quelques-uns pour l'asservissement des autres. Ils rapetissent ainsi une religion admirable, inconsciemment, par habitude, par égoïsme et beaucoup par bêtise. Ce sont les mêmes qui ricangent de *Sagesse*, qui ont méconnu Hello, Barbey d'Aureville, Villiers de l'Isle-Adam. Si le Christ revenait, il est plus que probable qu'ils le feraient fusiller... alors que, ce jour-là, leurs adversaires, sans doute, le défendraient...

» Que le vide se fasse autour des énergumènes qui grimacent devant les foules en brandissant des journaux à manchette! Rappelons-leur sans cesse que les rois du massacre ne sont qu'éphémères, que du sang répandu montent des floraisons nouvelles de paix et d'amour, et que les martyrs ont toujours raison ».

Ceux-là n'auront que sarcasmes ou mépris pour un prêtre tel que celui mis en scène par le médiocre auteur dramatique qu'est l'émouvant conteur de *Mon frère Yves*. Sans doute eut-il été désirable que le curé de Loti ne se laissât pas égarer par sa pitié jusqu'à absoudre l'apostasie du prétendu catholique dragon du roi, devenu amoureux de Judith, la fille du très protestant Renaudin, en favorisant sa fuite avec elle sur le bateau qui doit emporter dans la nuit les malheureux huguenots bannis de France. Mais devant cette faute grave, le caractère est noble et digne d'un ministre de Jésus-Christ.

Que les quatre pièces ci-dessus résumées soient un peu Augier, Octave Feuillet ou, si vous préférez, Georges Sand (du *Marquis de Villemer*), je ne ferai point de difficultés pour le reconnaître, me réservant toutefois d'estimer fort tout le soin et le réel souci d'art que Fernand Vanderem apporta à l'écriture des pensées du *Calice*. Tout cela est un peu « vieux jeu », sans doute. Mais combien moins distant de la Beauté que le *nouveau*, celui de l'académicien Lavedan !

« Or ça ! dites-moi, monsieur le chroniqueur, est-il entendu que désormais on ne s'occupera plus des hommes au théâtre?... Les femmes, toujours les femmes ! » ronchon, dans son coin, quelque vieux misogyne. (Et ce n'est pas Auguste STRINDBERG qui a trouvé, paraît-il, le Port du Salut.)

Quoique partisan déclaré des revendications féministes, je m'empresse de satisfaire l'anxiété du vieux monsieur. On s'occupe encore des hommes au théâtre. A preuve ces deux pièces de physiologie « masculine » qui viennent d'être représentées ce mois-ci, l'une : *le Mâle*, de Camille LEMONNIER, au Nouveau théâtre de Bruxelles ; l'autre : *Ton Sang*, d'Henri BATAILLE, au théâtre de l'Œuvre et, grâce à H. Maubel, au théâtre bruxellois du Parc. Le conte brutal et vigoureux de Lemonnier, s'il perd à la scène de sa puissance verbale et de sa vigueur descriptive, gagne en intensité d'action par le rendu vivant des scènes mouvementées, comme tout le premier acte qui se passe au cabaret, et dans lequel Cachaprès le braconnier, le Mâle, devient l'amant de la fille de Hulotte, le fermier, jusqu'au jour où une balle couchera par terre cette bête humaine. Une interprétation admirable de cette pièce un peu trop physiologique en fait davantage ressortir l'animale bassesse, et, l'ayant vue, on n'a guère sujet d'être plus qu'antérieurement fier de notre dignité humaine ; aussi n'est-ce pas ainsi, j'imagine, que M. Maurice de Faramond entend nous évoquer la *Noblesse de la Terre*, dans cette pièce nouvelle, en vers

libres, dont Lugné-Poë nous fit le plus vif éloge lorsqu'il nous vint récemment à Bruxelles et pour laquelle les journalistes parisiens semblent étaler leur ignardise avec un tel entrain que je la crois bien près, cette pièce, d'être une œuvre de grand mérite...

Combien je préfère au *Mâle* la pièce d'Henry Bataille. Peut-être nos lecteurs n'ont-ils pas oublié qu'au premier fascicule de la 3<sup>e</sup> année de *La Lutte* (avril 1897), Edgar Richaume fit l'éloge du poète ému et très délicat de *la Chambre blanche*. Depuis, le jeune auteur s'est adonné au théâtre, et *Ton Sang* le place d'emblée au rang de nos meilleurs tragiques. L'anxiété et l'angoissant malaise qui planent sur les personnages de ce bien moderne drame ont fait dire par quelqu'un, à l'entr'acte, que la pièce s'apparente au théâtre anxieux du jeune et sentencieux auteur de *La Sagesse et la Destinée*, à Maurice Maeterlinck. Que cette pièce se ressente du fatalisme ibsénien, voilà ce qui n'est pas douteux et, malgré tous les cris de notre admiration pour l'écriture et pour la vérité profonde de ce drame, c'est toujours la même conclusion qui revient sous notre plume : le théâtre manque de sens moral, parce qu'il manque de foi. Les auteurs ont perdu leur fil d'Ariane, et plus rien pour eux n'a de sens, ni la douleur, ni la mort, ni le travail, ni la vie; ils ne savent pas ! ils ne savent pas ! et leur doute se traduit dans l'*anxiété* de leurs œuvres. Aussi Georges Rency n'a-t-il eu que trop raison lorsqu'il écrivait naguère dans le *Soir* de Bruxelles :

« Le théâtre actuel nous montre un état extraordinaire de l'humanité. Tous ses personnages sont fous à lier, bêtes à sangloter ou plus ennuyeux qu'un discours politique. Depuis Dumas fils et ses revendications contradictoires et vengeresses, nous avons vu les héroïnes étranges d'Ibsen, auteur puissant, mais incompréhensible, j'entends incompréhensible au point de vue des tendances et des idées. Nous avons eu Maeterlinck, styliste admirable, mais esprit faux et systématique, et ses marionnettes sans vie qui nous étonnèrent sans nous émouvoir. Actuellement, quelques dramaturges talentueux nous amusent et nous intéressent, mais nous ne pouvons nous empêcher de sentir chez eux cette même absence de fixité et de véritable santé qui nous fait souffrir nous-mêmes moralement ».

GEORGES RAMAEKERS.

P.-S. J'eus vivement désiré consacrer quelques lignes de cette chronique dramatique au *Sacrement de Judas*, la nouvelle œuvre dramatique que notre rédacteur LOUIS TIERCELIN fit représenter récemment à Paris. La surabondance des matières m'oblige à seulement la signaler ici.

G. R.

# GLANES DU MOIS



## UN PIRATE.

C'est de M. Maurice des Ombiaux — ou, plus exactement, Desombiaux — qu'il s'agit.

Ce « garde champêtre des lettres belges », aux allures grotesquement mâtamoresques, et à la plaisanterie pataude, s'étant impudemment revêtu (en dehors du carnaval) de la peau du lion, vient malheureusement (pour lui) de laisser passer le bout de l'oreille.

Il y a quelques jours à peine paraissait chez Ollendorff, rue Richelieu, *l'Histoire mirifique de Saint Dodon*, par MAURICE DES OMBIAUX (Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays!).

Une bizarre coïncidence fit que, quelques jours auparavant, l'un d'entre nous s'était fait acquéreur d'un rarissime petit bouquin, édité à Rouen, chez Adrien de Launay, « Au Compas d'or », en 1603, et qui porte pour titre : *Histoires tragiques*, extraites des œuvres italiennes de BANDELLO, mises en langue française par Pierre Boisteau.

Or, voici, parallèlement, ce que nous lûmes dans l'un et l'autre de ces livres. Que le lecteur compare et s'édifie !

Dans *Desombiaux* (1899) :

« Mon voisin et ami, je suis vieux et mélancolique, ainsi que vous pouvez vous en apercevoir. J'ai besoin de me distraire... Je vous serais obligé de considérer comme d'être de ma maison et d'en user comme il vous plaira... »

(*S. Dodon*, p. 248, ligne 17.)

« Il l'assura de tout son dévouement et... le pria de compter sur lui comme sur son plus fidèle serviteur. »

(*S. Dodon*, p. 249.)

Dans *Desombiaux* (1899) :

Lors le seigneur fit venir les demoiselles, servantes et valets qui restaient au logis pour assister à la scène. Quand ce petit monde fut rassemblé il parla en ces termes : « Ah,

Dans *Bandello* (6031) :

« Mon voisin et amy, je suis vieux et mélancolique, comme vous cognoissez, parquoy j'ay besoin désormais de me réjouyr et je vous prie bien fort.. usez privément des biens de ma maison comme vous feriez des vôtres. »

(*Hist. tragiques*, p. 145, ligne 28.)

« Le suppliant au reste de lui commander tout ce qu'il lui plairait et qu'il ne le trouverait point autre que son très humble et obéissant serviteur. »

(*Hist. tragiques*, p. 146.)

Dans *Bandello* (1603) :

« Et lors, le seigneur commanda que les deux damoiselles qui estoient au chasteau et quelque reste de valets fussent appelez pour assister et prendre exemple à ce beau spec-

ça, chienne vile et détestable catin, puisque tu as eu le cœur assez traître et déloyal pour détruire le saint et précieux lien du mariage qui nous unissait, je veux que de tes propres mains, par lesquelles tu me donnas le premier témoignage de ta foi, soit étranglé et pendu ce ruffian que tu as introduit nocturnement dans ma demeure; ne sachant rien trouver de plus fort pour égaler l'horreur que tu me causes, je te contrains à meurtir celui que tu as préféré à ta réputation, mon honneur et ta vie. »

(*Desombiaux*, p. 254, ligne 12 et seq.)

*Saint Dodon*, p. 255, ligne 3 :

Ayant formulé cet arrêt, le vieil aigle à l'œil injecté de sang fit enfoncer dans la poutre du plafond un gros clou de charrette. On y lia la corde, et la malheureuse femme dut attacher au cou de son triste amant le collier de l'ordre des suppliciés. Comme elle défaillait à cette besogne, la vieille femme qui avait été la complice de ses amours adultères fut forcée de lui servir d'aide en ce travail de bourreau.

Quand elles eurent de leurs mains étranglé le jeune homme, le sire de Barbançon fit brûler le lit, les meubles et les draps qui avaient été les témoins des plaisirs défendus.

Il ne resta dans la chambre qu'un peu de paille, juste de quoi servir de litière à deux chiens. La fenêtre et la porte furent murées. On ne laissa qu'un petit pertuis pour passer le pain et l'eau.

tacle. Et étant ainsi tout ce menu peuple congrégé, le seigneur s'adressant à sa femme lui dit : « Vien-ça, louve vile et détestable, puisque tu as eu le cœur si traître et déloyal d'introduire ce ruffian infâme de nuit en mon chasteau, non seulement pour me dérober l'honneur, lequel je préfère à la vie, mais qui plus est pour rompre à perpétuité le saint et précieux lien de mariage par lequel nous estions unis et liez ensemble. Aussi je veux maintenant de tes propres mains, par lesquelles tu me donnas le premier témoignage de ta foi, il soit maintenant pendu et étranglé en présence de tous, ne sachant inventer autre supplice plus grand pour satisfaire à ta coulpe que te contraindre de meurtir celui lequel tu as préféré à ta réputation, à mon honneur, et à ta vie.

(*Bandello*, p. 152, ligne 9 et seq.)

*Bandello*, p. 152, ligne 30 :

Et ayant prononcé cet arrêt fatal, il envoya quérir de gros cloux de charrette qu'il fit attacher à la poutre de la chambre... et lors la contraignit d'attacher le collier de l'ordre des malheureux au col de son triste amant. Parce qu'elle ne pouvait seule satisfaire à une charge si griève et pesante, il ordonna, qu'ainsi la vieille avait été loyale ministre des amours de sa femme, ainsi la seconderait-elle en l'accomplissement de ce chef d'œuvre.

... Elles étranglèrent de leurs mains cet infortuné gentilhomme, de la mort duquel le seigneur n'étant pas encor satisfait fit brusler le lit, la courtte, et les draps auxquels ils avaient receuz leurs plaisirs passez.

Et fit oster le reste des autres ustensiles qui estoient en la chambre, et voulut seulement qu'on y laissast autant de paille qu'il en faudrait pour coucher deux chiens.... Et dehors il fit murailles toutes les fe-

nêtres et la porte même..... et fit seulement laisser un petit pertuis ouvert par lequel on lui donnait du pain et de l'eau.

Et ainsi demeura la malheureuse, dans l'horreur de cette obscure prison, n'ayant d'autre compagnie que le corps en pourriture de celui qui avait été son plus grand amour, jusqu'au moment où, asphyxiée par la puanteur, couverte de vers, folle d'épouvante, elle rendit l'âme.

Et demeura ceste pauvre malheureuse en la miséricorde de cette obscure prison, n'ayant autre compagnie que celle d'un corps mort. Et après avoir demeuré quelque temps en ceste puanteur, sans air, ou consolation, vaincue de douleur et d'extrême martyr, rendit l'âme à Dieu.

Dans *Desombiaux* :

« Il épousa une jeune fille de THURIN (sic!) d'une beauté moyenne. Il la prit de condition modeste, pour son plaisir, n'ayant égard à la grandeur de son nom ».

(*S. Dodon*, p. 240, ligne 12.)

Dans *Bandello* :

« Ce seigneur en ce temps épousa une damoiselle de THURIN, de moyenne beauté, laquelle il prit pour son plaisir, n'ayant esgard à la grandeur du lieu dont il était issu ».

(*Hist. tragiques*, p. 141, ligne 26.)

Eh bien! qu'en dites-vous, mes amis? Ce simple rapprochement n'est-il pas suggestif? Nous pourrions citer ainsi maint et maint passage non moins... hum! comment dire... non moins *apparenté*. Mais en voilà déjà plus qu'il n'en faut, n'est-ce pas, pour clouer au pilori, et définitivement, *Desombiaux-le-Plagiaire*. S'il plaît à cet individu de recommencer les mœurs de pirate qui firent la honte de la Belgique au temps du Romantisme, libre à lui désormais. Chacun l'estimera, à partir d'aujourd'hui, à sa juste « valeur » (Typos! n'imprimez pas: « voleur »!).

UIJLENSPIEGEL.



#### LE CERCLE " LA LVTTE " ,, A LA MAISON D'ART. . .

G. Ramaekers : *Charles Decoster*. —  
P. Mussche : *Georges Rodenbach*. —  
G. Virrès : *Georges Eckhoud*.

Ce furent trois belles conférences. Pourtant, l'avouerai-je, j'éprouve un faible pour la dernière, celle de G. Virrès. Si l'œuvre de G. Eckhoud n'y était point pénétrée minutieusement, du moins y était-elle retracée à traits larges et vigoureux, l'œuvre d'Eckhoud y revivait. La conférence

de G. Ramaekers ne m'a point paru superficielle, comme l'ont prétendu certains chroniqueurs à quatre sous. L'acoustique défavorable de la salle et la lecture trop scandée du conférencier ont plutôt empêché de suivre, avec une attention soutenue, son étude. Paul Mussche, lui, a la voix plus sonore et la prononciation pleine. C'est en poète qu'il fait de la critique. Aussi dirai-je que j'ai surtout remarqué son style pur et fort, comme une statue aux modèles harmonieux.

E. R.



# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

---

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

---

### Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

### Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

---

### Rédaction de « La Lutte » :

#### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL  
CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

#### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS  
ERNEST PÉRIER  
GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHAUMB, GEORGES VIRRÈS

---

### Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Edouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Ondinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

---

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

VIENT DE PARAÎTRE :

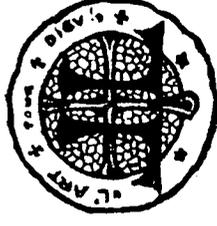
Georges VIRRÈS

# EN PLEINE TERRE

La Glèbe héroïque

1797-1798

DANS LES ÉDITIONS



Un beau et fort volume in-12

3 fr. 50

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

DE " LA LVTTE "

# LA LUTTE

Revue Catholique d'ART

L'ART + POUR + DIEU



Alfred VROMANT & C<sup>o</sup>. EDITEURS  
60. Rue Madame . PARIS  
3. Rue de la Chapelle . BRUXELLES

# LA LVTTE

REVUE CATHOLIQUE MENSUELLE D'ART — QUATRIÈME ANNÉE

Parait le 15 de chaque mois.

ABONNEMENT :

Belgique et France : 5 francs. ● Union postale : 6 francs.

Le numéro : 50 centimes.

---

## SOMMAIRE DU NUMÉRO 12

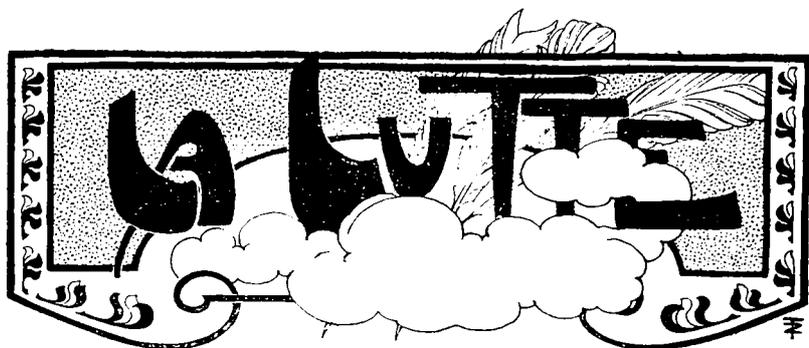
15 Mars 1899.

Charles de Sprimont : <i>L'Idéal latin</i> (Esthétique) . . .	375
Yves Berthou : <i>Le Prince des Prosateurs</i> (Monographie) .	380
Édouard Ned : <i>La chanson des blés mûrs</i> (Poème) . . .	388
Paul André : <i>Le Déserteur</i> (Conte) . . . . .	392
Georges Ramaekers : <i>Quelques livres nouveaux</i> (Critique) .	395
Saint-Antoine : <i>Notules parisiennes</i> . . . . .	399
Paul Serée : <i>Du noir dans l'art</i> (Varia) . . . . .	404
Uijlenspiegel : <i>Glanes du mois</i> (Les Revues) . . . . .	405

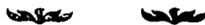


« LA LVTTE » ne publie que de l'inédit.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés.



## L'IDÉAL LATIN.



**C'**EST une constatation fort triste, et peu flatteuse pour le public lettré ou se disant tel, que celle de l'introduction bien contemporaine des modes en littérature. Autrefois, chaque catégorie de lecteurs avait son écrivain favori, proportionné à son idéal, et ne le quittait pas. Maintenant, tout le monde veut tout connaître, tout voir, tout comprendre ; de braves gens, versés dans le commerce, l'industrie, la finance, des femmes, aussi savantes que charmantes, nous n'en doutons pas, discutent gravement les plus hautes personnalités littéraires, fondent des renommées et tranchent sans crainte des questions dont les artistes eux-mêmes ne s'approchent qu'avec d'extrêmes réserves. La facilité des informations, la diffusion presque générale d'une foule de connaissances usuelles et partant sommaires ont persuadé le bon public naïf de jadis qu'il est un jury très compétent devant lequel peintres, musiciens, poètes se disputent la palme triomphatrice. La question de modes s'y mettant, on en vient à regarder les œuvres d'art comme des marchandises d'autant plus précieuses qu'elles arrivent de plus loin, on les assimile aux produits exotiques, et, l'engouement passé, on les rejette avec un dédain égal en intensité à l'ardeur qu'on avait mise à se les disputer. Il y a deux ou trois ans, Tolstoï et Ibsen dominaient victorieusement les cerveaux français. Pauvres gens ! Les derniers romans de

Gabriel d'Annunzio, son récent séjour à Paris ont porté un rude coup à leur prestige ; ils ne règnent plus seuls, et c'est là un signe de déchéance certaine.

A vrai dire, ce n'est pas nous qui nous en plaindrons. Peu nous importe que le public prône tel écrivain plutôt que tel autre, mais l'influence par trop grande des auteurs norvégiens ou russes en ces derniers temps constituait un danger mortel pour l'esprit de la race française. Leur crédit tenta nombre de jeunes gens, qui, plaçant sagement les préoccupations esthétiques après les intérêts financiers, produisirent, selon la vogue et la commande, des romans scandinaves, slaves, voire même chinois.

Les caractères particuliers de notre art couraient grand risque de se perdre dans cette lutte pour l'argent et la renommée, et le philosophe pouvait dès lors prédire le moment où se terminerait un des grands cycles de l'histoire littéraire par ces mots fatidiques : *Finis latinorum*. — Heureusement, les succès actuels d'écrivains de forme et d'esprit latins, joints à l'exode de tant de jeunes intelligences écœurées du scepticisme et du doute vers un idéal plus large et plus viril, ont produit comme une orientation nouvelle de nombreuses énergies. Le génie de la race semble se réveiller. Gardant des costumes exotiques dont on l'avait affublé un certain aspect séduisant et libre, enrichi des qualités étrangères tout en conservant les siennes intactes, il se tourne vers son idéal propre et y tend de tous ses efforts.

Cet idéal latin, qu'est-il donc ? Pour le bien spécifier il faut se reporter à l'époque de la Renaissance, au moment précis où, de l'union des savants grecs, porteurs d'idées vivifiantes, et de la race italique, fatiguée par les guerres et la misère, mais prête néanmoins à recueillir le souffle inspirateur, jaillit, comme un superbe effort vers un mieux artistique et social, l'école humaniste. A cet instant où l'âme soulève d'une poussée invincible la matière, la domine impérieusement et fait germer toute une éclosion d'œuvres fortes et belles, quelle est l'idée latine, quel est ce grand et suprême Idéal qui fascine tant d'artistes ?

Les Humanistes nous le diront. Ces vies d'étude et de travail, concrétées en des œuvres si hautes et si pures que leur spectacle fait naître spontanément dans nos âmes une religieuse admiration, tendent à faire plus humain, à surélever à la fois les facultés spirituelles et, par elles, les énergies de la matière, à s'approcher autant que possible de la limite suprême, à réaliser, enfin, l'idéal spécifique dans sa plus sereine acception. L'homme, être formé d'une âme et d'un corps, doit mener parallèlement le

progrès de l'un et l'autre de ses composants. Tout en subordonnant à l'esprit la matière, il doit tendre à élever celle-ci en même temps que celui-là vers une perfection voulue et bien déterminée. Dans la vie publique comme dans la vie privée, qu'il s'adonne aux arts ou qu'il suive la carrière politique, il doit avoir pour préoccupation constante de se surpasser lui-même. La vertu, disaient les Humanistes, consiste en l'expansion de la beauté et de la force. Quand l'être est arrivé à réaliser dans sa chair et dans son âme le triple objet de ses tendances, le Vrai, le Bien, le Beau, il s'éternise par la gloire, qui en est le rayonnement suprême.

Tel est, en son essence, l'idéal latin formulé par l'Humanisme. Sans doute, tous les artistes, tous les penseurs ne lui obéirent pas ponctuellement. Loin de le suivre, bon nombre s'en écartèrent, qui placèrent les préoccupations physiques au-dessus des sentiments moraux. Au lieu de s'efforcer d'acquiescer, en domptant les révoltes de la nature, une vertu plus grande et, par là même, une gloire plus belle, ils firent servir leurs facultés spirituelles à l'assouvissement de leurs vils désirs. C'est ainsi que cette société italienne de la Renaissance, souple, fine, intelligente au plus haut degré, donne l'exemple d'une dégradation morale effrayante, d'un raffinement de luxure savante et réfléchi. Mais il faut bien se garder d'imputer aux têtes du mouvement renaissant ces conséquences d'œuvres qui ne furent pas les leurs. Si Boccace et, après lui, l'Arétin et Machiavel sont des facteurs de dépravation, si l'Arioste et Torquato Tasso ont trop obéi au goût de leur temps, Dante, Pétrarque, Raphaël, Michel-Ange, tant d'autres génies, sont des titres de gloire pure et saine, dont une race a le droit et le devoir d'être fière. Ceux qui ont suivi l'idéal latin dans l'espoir de le réaliser un jour, ceux qui ont consacré leur vie, les énergies de leur âme et de leur corps, surélevées par la religion, à l'efficiencie d'une œuvre, ont fait cette œuvre grande et belle et créé des figures impérissables.

L'idéal latin ! Ne dévoile-t-il pas une partie de son mystère dans la Béatrice du Dante et la Laure de Pétrarque, ces créatures pétrées de rêve, au corps tellement sublimé qu'il n'est plus qu'une nuée diaphane, laissant transparaître les sereines vertus de leurs âmes ? Ne nous sourit-il pas sous le secret des lèvres fleuries de la Joconde ? Ne palpète-t-il pas dans les flancs de cette grande Nuit, fille de Michel-Ange,

Qui toré paisiblement dans une pose étrange  
Ses appas façonnés aux bouches des Titans !<sup>1</sup>

1. CHARLES BAUDELAIRE, *Spleen et Idéal*.

Tout Raphaël, tout Vinci, tout Botticelli nous font rêver d'une humanité meilleure et plus belle. Sans doute, le ciel éternellement bleu de l'Italie, son sol qui s'épanouit entre les baisers de deux mers, sous l'immense caresse du jour, ont mis un peu de leur sourire et de leur beauté sur les tableaux de rêve de ces peintres et les êtres mystiques qu'on y voit errer. L'idéal latin ! Ne frémit-il pas, prêt à se montrer dans son entière magnificence, du premier tercet au vers final de la Divine Comédie, cette œuvre du plus grand des poètes ? Depuis l'épouvantement de la forêt lugubre et sauvage jusqu'aux joies supra-sensibles du Paradis entrevu, nous voyons l'homme lutter, pour se perfectionner tout entier, corps et âme, et se rendre, par la vertu, digne de la gloire céleste. Voilà bien l'Art vrai, le grand art, tendant vers la Beauté Suprême, vers Dieu dont elle est le rayonnement, entonnant les magnifiques louanges de « l'Amour qui meut le soleil et les autres étoiles » s'abreuvant à l'Océan immense où l'âme retournera un jour. Nous pouvons hautement l'affirmer, de telles œuvres sont autrement belles que les productions tant prisées du Slavisme et du Scandinavisme ; elles les surpassent de toute la supériorité de la foi sur le scepticisme et le doute. Fleurs de l'Italie, qui n'est elle-même que l'épanouissement de Rome, la ville destinée par la nature à gouverner l'univers <sup>1</sup>, elles sont, en même temps que les bases de l'esprit latin et l'indication de l'idéal vers lequel doivent tendre ses efforts, un des plus beaux élans de la religion chrétienne. Car l'idée latine est chrétienne. Rome n'est plus la « force hautaine et triste » dont parle F. Viélé-Griffin ; elle n'est pas davantage la forteresse d'où le dynaste guerrier surveille son Italie unifiée, mais elle est le Vatican, du haut duquel, entouré des chefs-d'œuvre religieux accumulés par ses prédécesseurs, le grand vieillard pâle bénit le monde ! Telle est l'Église, telle est la race qui fixe les yeux vers elle, et toutes deux sont sûres de leur immortalité.

Loin de nous la pensée de diminuer en quoi que ce soit la gloire et le mérite des écrivains d'autres races. Ibsen, Bjornson, Tolstoi ont écrit des œuvres fortes et belles ; mais nous ne concevons pas qu'on puisse les imiter exclusivement, nous ne comprenons pas ce fol engouement, qui par bonheur se calme aujourd'hui, pour des essais fort beaux sans doute, mais inférieurs aux monuments définitifs de l'Art latin. Nous en sommes convaincus : malgré les influences funestes du Romantisme et du Naturalisme,

1. DANTE, *De Monarchiâ*.

exaltant, comme l'a dit M. Charles Morice, le premier le sentiment seul, le second la sensation seule, malgré l'invasion des ouvrages du Nord et de l'Est, montrant la plupart du temps des personnages maladifs, tourmentés par le doute et le scepticisme, l'idée latine triomphera, car elle réalise la grande Synthèse en surélevant à la fois le corps et l'âme vers la perfection. Basée sur la philosophie chrétienne, indissolublement liée à l'existence de l'Église, elle vivra de sa vie, et, comme elle, surmontera toutes les difficultés et tous les périls.

Déjà, nombre d'esprits reviennent à elle. Fatigués des brumes où le Nord s'enveloppe, ils cherchent des horizons meilleurs, vivifiés par la bienfaisante clarté. Le succès qu'obtiennent actuellement en France les œuvres latines, et, notamment, les romans de MM. d'Annunzio et Foggazaro, est une preuve palpable de ce retour aux traditions classiques de la race. Sans doute, on pourra m'objecter que c'est là passer d'un excès à un autre. Je répondrai que l'amour déréglé de l'imprécis est, chez le latin, une anomalie, tandis que nous ne serons jamais assez avides de vérité et de lumière.

Il est vrai, trop vrai, hélas ! que les romans de Gabriel d'Annunzio sont, en général, à l'antipode des idées chrétiennes. Pénétré de la philosophie nietschéenne, il est de ceux qui placent le corps bien au-dessus de l'âme, et, des deux héros de son chef-d'œuvre le plus admiré : *le Triomphe de la Mort*, l'un est un nerveux pessimiste, l'autre une magnifique bête de plaisir. Il est profondément triste de voir un grand écrivain s'abaisser à si vile besogne, surtout lorsqu'on a lu l'admirable paraphrase qu'il a faite de *Tristan et Iseult*, ce poème définitif de l'Amour. Heureusement, son dernier roman : *les Vierges aux Rochers*, manifeste des tendances et des vues plus nobles. Le héros, passionné pour une œuvre large et belle, la régénération de sa race, est vraiment à la hauteur du poète qui le chante, et sa perplexité à choisir entre les trois vierges : la mystique Maximilla, la bienfaisante Anatolia et la royale Violante, celle qui l'aidera le mieux à réaliser son rêve, est du plus profond symbolisme. C'est encore loin de l'Art Suprême, mais cela s'en rapproche. Après de telles œuvres nous pouvons attendre pleins d'espoir la venue du poète, qui, subordonnant son esprit à l'idéal chrétien, proclamant la victoire de l'âme sur le corps sublimé par elle, réalisera enfin, selon l'idée latine, le chef-d'œuvre futur.

CHARLES DE SPRIMONT.

## LE PRINCE DES PROSATEURS.

**U**N bruit vague. Un journal politique aurait organisé un plébiscite dans le but d'élire un prince des prosateurs. Curieux symptôme ! Dans notre édifiante démocratie chacun éprouve le besoin d'élire des princes. Il y a le prince de l'élégance. Nous avons aussi le prince des poètes. Et je ne parle pas des reines, encore moins des muses. Le choix d'un prince des prosateurs était indubitablement à faire. J'ignore absolument si le scrutin est dépouillé, et je ne désire qu'une chose : l'ignorer durant les temps et durant l'éternité. Il m'est possible, cependant, de présumer, puisque tous les crétins furent appelés à donner leur précieuse voix, que l'élu n'a pu être que le crétin des crétins, celui qui reçut précisément, au lendemain de *Lourdes*, le nom de *Crétin des Pyrénées*.

Zola, sur lequel les intellectuels foiraient il n'y a pas encore bien des mois — voir les revues de jeunes — est devenu tout à coup l'idole de quelques-uns. Lui, le lourd pachyderme, que dis-je, l'ichtyosaure dont les meilleures armes ne pouvaient entamer la carapace et qui se traînait péniblement parmi les allées de nos jardins, écrasant les plus belles fleurs de rêve, impitoyablement, est devenu soudain plus léger que l'abeille, le papillon, la libellule qui se posent sur les fleurs les plus grêles sans seulement troubler la rigueur de leur immobilité. Il est le symbole de la grâce, de l'élégance. Il incarne aussi le génie et la justice. L'ignoble groin de cet homme, qui semble ne devoir inspirer que le dégoût, la répulsion et le mépris, rayonne aux yeux de certains comme la face d'un archange. Il a donc pu recueillir, indépendamment des suffrages de quelques centaines de bœufs démuselés, ceux de quelques dizaines d'esthètes qui ont retourné leur peau depuis peu.

On voit d'ailleurs d'étonnantes choses dans le temps où nous vivons. Les articles de M. Mirbeau étaient détestables, M. Mirbeau n'avait aucun talent — ce n'est pas moi qui le dis : voyez la collection de l'Ermitage, 1898 — M. Mirbeau n'écrivait pas. Or, voici que survint l'affaire, la grande, l'unique, avec un A majuscule. M. Mirbeau y entra, lui aussi, comme dans un corps mou. Aussitôt M. Mirbeau écrivit mieux, les articles de M. Mirbeau devinrent bons. C'est ainsi qu'il suffit d'En être pour devenir du jour au lendemain grand écrivain, écrivain génial. Mais restez

loin du bruit, aimez la Justice, dites aux hommes des vérités dures à digérer, le génie ne vous viendra jamais, pas même le talent.

Or, celui sur lequel, un moment, pivota l'Affaire est Zola. Comment ne serait-il pas élu prince ? Il y a bien aussi M. Anatole France qui a infiniment plus d'esprit et de talent que Zola, mais il n'est qu'un rouage de l'Affaire, un rouage dont on ne voit même pas l'utilité, une cinquième roue, comme on dit chez nous. Vous verrez que ce copiste excellent de *l'Abbesse de Jouarre* et de *Candide* ne viendra qu'après le *Crétin des Pyrénées*.

Ce n'est pas ainsi cependant que nous entendons le prince des prosateurs, s'il nous en faut enfin désigner un. Et d'abord, dans notre siècle de goujatisme où l'on voit sous les décrotoirs de nos Palais le plus sot échantillon d'une bourgeoisie sortie de la valetaille de nos pères, et puant encore la bouse, jouer au Louis XIV, peut-il y avoir encore des Princes, un Prince ? Ils sont si petits, vraiment, les hommes, nos contemporains, on les écrase si facilement comme de la vermine repue de sang humain ! Autrefois les princes, dans le champ de pommes de terre où Dieu sema les hommes, dominaient les foules qui se pressaient à leurs pieds et n'étaient sacrés que par ce même Dieu qui les berçait aux quatre vents de son esprit.

Une graine d'ivraie, apportée par le Démon, germa dans l'arpené humain. Elle a pu seule tout empoisonner. La mauvaise herbe a gagné tout le terrain et dévoré tous les sucres de la terre où les grands hommes puisaient leur force et leur génie. Quatre siècles ont suffi pour que le mal devint peut-être irréparable, et sans doute approchons-nous de la fin des fins. Voilà Luther et voici Satan.

Que Jésus, le Dieu des humbles, des doux, des faibles et des forts qui souffrent, revienne. Sa potence, haute comme la lune, est préparée. Mais que dis-je ? Le Christ est toujours parmi nous. On le coudoie, on lui crache au visage, on lui fait gravir le mont fameux avec le fardeau de l'instrument de son supplice. On le crucifie, et sur sa croix on met l'écrêteau qui épouvante.



« Je suis mangé par le besoin de la Justice, comme par un dragon affamé depuis le Déluge. Ma colère est l'effervescence de ma pitié ». Qui donc parle de la sorte quand on n'entend que des blasphèmes, des appels à la haine, des rires de luxure, des men-

songes ? Ah ! c'est qu'il est parmi nous un être étrange, un témoin qui *doit* rendre témoignage et dont la parole *vivra*. Humble, lui aussi, presque réduit à mendier son pain, vêtu comme un pauvre, il va parmi les repus et les gens gras, la main gauche tendue et la droite pleine de foudres. Eh bien ! ce « mendiant » est tout simplement le prince des prosateurs français de ce temps, sinon de tous les temps. Il vient de loin, sans doute, de quelque Thébaïde où les hommes ne vont plus. Il est comme égaré parmi eux. Ils ne comprennent plus ses paroles qui sont celles des Prophètes avec lesquels il a couché. Sa taille domine les foules comme sa voix domine les voix. Vous le savez, promoteurs de plébiscites, le prince des prosateurs est Léon Bloy ; il ne saurait y en avoir d'autre, et devant ce nom tous les noms s'éteignent.

De même que la racaille des gens de plume qui se retroussent devant les vieillards, Léon Bloy eût pu, lui aussi, se prostituer. Ayant fait sa cour, il aurait aujourd'hui la sienne ; ayant avili son âme, toutes les âmes viles eussent ramassé son crottin. Simple-ment, il a préféré la Vérité au Mensonge...

Le voilà bien celui qui sut attendre et qui jusqu'ici n'a reçu que les miettes dont les chiens ne voulaient pas ! Est-il cependant un écrivain digne de ce nom qui ne se croirait honoré de dénouer les liens de sa chaussure !

Le Mensonge est soulé de gloire ; le Beau, la Vertu, la Justice et la Vérité ne trouvent que des contempteurs. Il était naturel que le plus droit, le plus sincère, le plus artiste de nos écrivains ne trouvât que des calomniateurs. Il a jeté des vérités, on le paie avec des mensonges. C'est le temps où les belles légendes sont tournées en ridicule ; elles mettaient un peu d'idéal, de poésie dans la morne existence des hommes. Mais on crée à plaisir les légendes infâmes destinées à fausser le jugement des simples. C'est ainsi que Léon Bloy est représenté comme un raté, un envieux, un homme gonflé de haine et de fiel et aussi comme un ingrat. — Les temps sont durs pour les princes, pour les vrais. — Mais les œuvres sont là tout de même, et tant pis pour les imbéciles.

N'oublions pas que Bloy est encore et surtout un scatologue. « Qu'est-ce qu'un scatologue ? Un auteur *qui ne se vend pas*. Un romancier qui tire à cent mille n'est jamais un scatologue. » L'auteur de *l'Assommoir*, de *Nana*, de *la Terre* n'est pas un scatologue. Si, au lieu de désobliger ses contemporains, Léon Bloy se fût ingénié à les polluer, à flatter le Moi des hommes dans le sens du poil, il eut été, comme tant d'autres, un écrivain respectable,

Mais l'œuvre de celui-ci ne ressemble à nulle autre, et c'est précisément ce qu'on ne peut lui pardonner. — « N'eussé-je attaqué personne, l'exécration dont me gratifie la multitude serait identique. C'est l'Absolu qu'on repousse en moi, l'Absolu détesté du monde parce qu'il implique le viol des consignes et l'intransigeance des lamentations ».

Il ne s'agit pas ici d'énumérer les œuvres de Léon Bloy. Je l'ai dit déjà : tant pis pour ceux qui les ignorent. Ceux-là sont cependant moins à plaindre que ceux qui les nient. Au reste, quoique d'un scatologue, les livres de Bloy se vendent tôt ou tard. Chaque édition s'épuise et l'on en fabrique même de clandestines. Les volumes devenus rares font prime. C'est donc qu'il a ses admirateurs en dépit des Conspirations du Silence qui n'ont point désarmé depuis *le Désespéré*. Quoique l'œuvre de cet écrivain soit déjà considérable, considérable surtout quand on songe à la rare substance dont elle est faite, nous déplorons que les conditions de la vie matérielle, dans cette fin puante d'un siècle pourri où les hommes de génie sont toujours à la veille de mourir de faim, n'aient pas permis à celui-ci de nous donner plus de chefs-d'œuvre : « Sans cesse chercher de l'argent ! Chaque matin reprendre les affaires de mort ! Je pense qu'on est plus heureux au baigne. Comment achever ma brochure ? Je dérive sur la rivière d'ombre ».

Telle qu'elle est, son œuvre suffit à sa gloire. Les privilégiés qui en possèdent les tomes précieux les conservent comme leurs prunelles. C'est là seulement que se peut assouvir cette soif de justice dont on parle tant. C'est là seulement que les lions peuvent aller boire lorsque la nuit tombe.

Il faudrait être plus jeune qu'on ne l'est aujourd'hui pour croire que l'envie puisse entrer dans le cœur d'un tel homme. Ceci est absolument enfantin. Mais tout pirate gueule quand on lui demande ses lettres de marque. Comment se pourrait-il que des maquereaux prépondérants pardonnassent à Quelqu'un qui les dévoila ?

La gloire de nos « grands romanciers » n'a jamais empêché Léon Bloy de ronfler, non plus que celle du plus éminent et du plus bêté des ânes de la critique dont il a crevé la boursouffure à jamais. Il n'a désiré ni les approbations ni les pamoisons des poupées du grand monde et du demi-monde. Il n'y aura jamais assez de *bazars de charité* pour nous débarrasser des dames charitables qui jamais n'ont mis et jamais ne mettront leur main dans la main du pauvre Lazare. Les suffrages des foules ne l'ont pas

davantage tenté. Qu'on lise, dans *le Désespéré*, le récit des funérailles de Victor Hugo. Il suffit à Bloy d'écrire pour Dieu. Quand il se plaint du silence fait autour de lui, c'est au nom de la Justice qu'il se plaint. Hello ne fut-il pas dans ce cas ? Chose extraordinaire, en effet : les catholiques eux-mêmes, qui ont tant besoin d'hommes, n'ont-ils pas toujours bouché leurs oreilles et leurs esprits quand ces amoureux de Dieu criaient leur faim sur le seuil de ses tabernacles ?

Les Pères du désert ont quitté le monde pour être plus près de Dieu. Évidemment le contact des hommes n'est pas pour nous faire monter jusqu'à l'Absolu. Quel bonheur que cet écrivain ait pu rompre à temps avec l'aimable et rigolarde troupe des jouisseurs et s'enfoncer dans la solitude bienheureuse où il « chemine en avant de ses pensées en exil, dans une grande colonne de silence » !

Quant au reproche d'ingratitude si souvent adressé à Léon Bloy, ne s'en est-il pas fait lui-même une parure ? Le *Mendiant Ingrat* est le dernier livre de Marchenoir. Caïn Marchenoir ! La voilà donc sa vie débarrassée de tous ses voiles. Nous entrons ici dans l'intimité de cet être étrange pour qui les jours furent si souvent des nuits d'agonie. Voilà le livre sincère, écrit au jour le jour. C'est le journal de quatre années, quatre quelconques années, évidemment, d'une vie de privations et de tortures. On sent si bien que ce n'est qu'une tranche de cette vie lamentable et sublime. Eh ! la voilà « la tranche de vie » que les disciples du Crétin auraient pu prendre comme modèle. Rien n'y manque, pas même le plus imperceptible tressaillement du supplicié. L'atrocité du détail apparaît comme un phénomène de suggestion pour cette intelligence supérieure. S'il n'y avait encore qu'un homme à souffrir ! Mais il y a là une noble femme et des enfants.

Ah ! certes... L'orgueil de Léon Bloy ! Oui, on peut être orgueilleux d'une telle pauvreté. Si c'est de l'orgueil que de ne pas vouloir de l'auge commune, ayons de l'orgueil. Mieux vaut encore le pain sec parcimonieusement mesuré que les avilissantes agapes. Peu d'artistes sont aujourd'hui disposés comme Léon Bloy à résoudre ce problème : « Vivre sans groin dans une société sans Dieu ».

Je sais qu'il fut des hommes qui acceptèrent toutes les injustices du sort et qui ainsi glorifiaient Dieu. Il fut naguère des mendiants qui faisaient profession de demander l'aumône de porte en porte et qui n'avaient jamais une parole de récrimina-

tion contre les riches qui leur donnaient ou refusaient une obole. Mais ceux-là n'étaient pas marqués au front du signe du génie. La soif de la justice ne les tourmentait point. Mais voici un homme en qui le Créateur mit une âme de feu, qui fut chargé d'être le témoin des turpitudes de son temps, qui eut conscience de sa mission et la juste fierté d'avoir été choisi ; comment accepterait-il de voir les valets à la place des maîtres et ne crierait-il pas à faire trembler les montagnes : Les premiers sont les derniers.

La légende disait aussi que la pauvreté de Léon Bloy est simulée. Admirez toute la noblesse de cette facétie : « Pas le sou et rien à porter au Mont-de-Piété. Je me sature de tristesse en reliant les lettres de mes parents morts et de quelques amis anciens qui m'ont lâché. J'arrive ainsi, vers le soir, à une sorte d'agonie ». Et les jours se suivent et les jours se ressemblent. Les anciens amis sont partis, mais le besoin est toujours présent, et le terme, régulièrement, apparaît, inexorable : « Crise argentine. Terme impayable. Dettes écrasantes. Je revis les anciennes tortures du *Désespéré*. Je me sens captif dans quelque sale prison vitrée de corne d'où je pourrais à peine soupçonner les formes lumineuses du Monde divin qui est tellement ma patrie ! » Et le gagne-pain qui n'arrive jamais : « Je fais offrir à Plon la *Chevalière de la Mort* pour une revue qu'il vient de fonder. Refus de cet éditeur, alléguant un choix exclusif des écrivains les plus distingués ».

Parbleu ! les écrivains les plus distingués, on les connaît. Ils sont bien une demi-douzaine qu'on trouve partout. Ils tirent de cinquante à cent mille. Ils sont millionnaires. En dehors de ces « chers maîtres » il n'y a plus rien, et, quand ils seront morts, vraiment ne sera-ce pas la fin de tout ?

Écoutez encore cette supplique du faux pauvre à un ami, entrepreneur de maçonnerie, qui s'est inexplicablement éloigné : « Mon cher ami, la brochure que vous recevrez en même temps que cette lettre vous apprendra exactement de quelle manière j'ai dû quitter le *Gil Blas*, si vous ne le savez déjà. Voulez-vous chercher pour moi, dans n'importe quel bureau, ou chantier, un emploi quelconque ? Le moment est venu d'oublier que je suis un artiste, un écrivain, et de me souvenir que j'ai le devoir de nourrir les miens. Les privations qu'on endure depuis deux mois ne peuvent plus être supportées. J'accepterais donc n'importe quoi, fût-ce une besogne d'homme de peine, plutôt que de voir périr ceux qui m'ont été confiés... »

Et c'est le plus éloquent, le plus artiste, le plus grand des écri-

vains français qui écrit ces lignes. Pensez-vous qu'on l'a entendu ? Et les quatre cent cinquante pages de ce volume retentissent de ces appels presque toujours vains. Les amis eux-mêmes, pour lesquels on se dévoue, pour lesquels on a sacrifié jusqu'aux moyens d'existence, vous lâchent sans remords et sans honte. Est-il possible de nier que l'on a vu *Léon Bloy devant les cochons* ? Et il faudrait encore chanter joyeusement le bonheur de vivre, proclamer la douceur de l'amitié ! Mais pensez-vous que ce soit tout ? Allons donc !

« Réveillé à 4 h. environ par les cris terribles de Jeanne, je me précipite pour assister au dernier soupir de notre fils André. Moment effroyable. Nouvel épisode de mon effroyable vie... » Il faut lire dans *la Femme Pauvre* le terrifiant récit de cet épisode de la vie de Bloy. Il n'a pas eu le courage de le raconter une seconde fois dans son journal. Il est bon cependant de rappeler ici que le décès du pauvre petit être fut occasionné par les émanations malsaines du logis. « Puanteur horrible de notre maison. Nous en sommes à nous demander si ce tabernacle de douleur et de misère qui paraît avoir déjà tué l'un de nos deux enfants n'est pas maléficié de toutes manières par la présence de quelque relique affreuse... »

Mais les épreuves ont une fin ! Le croyez-vous ? En effet, un nouvel enfant est né ; mais les jours restent aussi sombres. La mort, la gêne, la maladie ne désarment pas plus que les hommes : « Ma femme a reçu ce matin le viatique des mourants... » « C'en est assez. Je n'en peux plus. Allons ! mangez, chiens. Voilà les entrailles d'un homme »... « Ma femme bien aimée ne mourra pas. La coupe des tourments est trop pleine encore, et qui m'aiderait à la boire ? Mais il y a quelque part une petite tombe de plus, et il faut entendre parfois, au milieu des cris inhumains de la populace qui nous environne, cette plaintive et déchirante mélopée de notre innocente Véronique, le dernier enfant qui nous reste :

« Mon petit frère André est mort. — Mon petit frère Pierre est mort. — Ma petite maman est morte. — Mon petit papa est mort. — Il n'y a plus de jardin. — Il n'y a plus de maison. — La petite fille est toute seule dans la rue ».

Le voilà donc démasqué, le faux pauvre, le *Mendiant Ingrat* ! Ah ! tous les gavés le seraient à moins, des ingrats. S'il y a ici des cris de colère il semble qu'aucuns ne furent jamais plus justifiés. Ces accents sont-ils assez sincères ? Je n'eus jamais la pensée de m'en assurer, mais j'eus le désir irrésistible de voir cet

homme. J'ai donc vu le Lion dans sa tanière. Au reste, je n'avais ni la démarche ni la mine d'un triomphateur, car le Destin ne m'a pas non plus prodigué ses douceurs. J'ai senti un rafraîchissement quand les deux yeux de cet homme de douleur, profonds comme le firmament, m'ont inondé de lumière. J'ai compris tout de suite que la croix avait pesé lourdement sur ses épaules, car il avait mis vingt ans à gravir son calvaire et ses cheveux avaient blanchi. Et c'était bien aussi la maison du Pauvre. Mais Dieu soit loué ! Le proscrit n'est point seul. Deux beaux enfants, dont l'adorable Véronique dont il fut parlé, jouent devant lui, aux pieds de leur mère. Si Caïn Marchenoir est abandonné des hommes il n'est point abandonné de Dieu, puisqu'il y a tout près de lui de telles tendresses.

Dans cette solitude Léon Bloy travaille, et j'espère que nous aurons prochainement la joie de lire les pages solennelles et définitives qu'il écrit sur Louis XVII. J'ai eu la rare bonne fortune d'en écouter le premier chapitre, et je suis tout frissonnant encore au souvenir de cette voix sonore et bien timbrée qui, à chaque mot, attribuait sa valeur propre. J'entends ses éclats de tonnerre. Je verrai toujours cette face alors tourmentée de visionnaire inspiré où les yeux lançaient des éclairs.

Les gens simples sont hospitaliers. Dans les temps antiques les hommes étaient simples. Le progrès n'en avait pas fait des frères ennemis. Les paysans de mon pays en ont gardé les mœurs hospitalières, et je pouvais croire qu'ils en étaient les seuls gardiens. Mais aux portes de Paris il est une petite maison où l'on peut oublier qu'à deux pas les hommes d'un siècle de civilisation s'entre-dévorent.

Ah ! je puis le dire, je suis sorti de la caverne du fauve charmé par sa douceur. Qu'on parle encore d'orgueil et de mensonge. Je n'ai vu que droiture et simplicité.

Le silence règne autour de la maisonnette de Montrouge. L'effroyable gaité des grands boulevards n'y porte pas ses cris. On se figure aisément que le terrible exterminateur y doit dormir déjà son éternel sommeil et que du fond de ce gouffre de silence ne sortiront plus les formidables trompettes.

Patience !

« Il est tombé, le blasphémateur de la Racaille, à jamais, sans doute, on ose le croire. Qui sait, pourtant ? Les profondeurs ont parfois d'étranges surprises. Qui sait, vraiment, parmi la Racaille, la satisfaite et ribotante Racaille, si ce Pauvre ne reparaitra pas,

quelque jour, à la surface des ténèbres, tenant à la main une magnifique fleur mystérieuse, la fleur du Silence, la fleur du Gouffre ? »<sup>1</sup>

YVES BERTHOU.



## LA CHANSON DES BLÉS MÛRS.

**J'**AI vu les paysans sortir de leurs chaumières  
A l'heure où le soleil enflamme l'horizon,  
Quand la rosée en fleurs scintille de lumières,  
Réseau de diamants sertis dans le gazon.

*Les clartés en éveil couraient sur les collines,  
Escaladaient les monts et perçaient les forêts,  
Jetant leur rire clair et leurs senteurs divines  
Au jour à peine éclos, penché sur les guérets.*

*Rire des fleurs et des gazons, rire des sources  
Sous le premier baiser de l'aube qui surgit,  
Rire des mondes fous éblouis dans leurs courses  
Par cet immense pan du ciel qui se rougit.*

*J'ai vu les paysans s'en aller, lents et graves,  
Courbés sous les outils réunis en faisceaux,  
Jeunes et vieux, garçons et fillettes très braves,  
Vers la campagne blonde et vers les longs travaux.*

*Et parfois arrêtant leur démarche hautaine,  
Joyeux, ils contemplaient la campagne et l'azur,  
Et, rians, écoutaient la musique lointaine  
Que faisait autour d'eux la chanson du blé mûr.*

*Ils écoutaient vibrer les épis et les chaumes,  
Et, sachant la nature et ses moindres frissons,  
Ils comprenaient le chant si frêle des atomes,  
Et voici que les blés disaient en leurs chansons :*

1. LÉON BLOY, *Le Mendiant Ingrat*.

- « *Hommes des champs, fils des villages et des plaines,*  
 » *Que vos cœurs soient gonflés de joie et d'espairs sûrs,*  
 » *Égayez le labeur au chant des cantilènes,*  
 » *Car nous voici, les blés sont blonds, les blés sont mûrs.*
- » *Que les gars amoureux et prêts aux confidences,*  
 » *Enlaçant dans leurs bras les filles aux seins ronds,*  
 » *Organisent des jeux champêtres et des danses,*  
 » *Car nous voici, les blés sont mûrs, les blés sont blonds.*
- » *Pendant des mois, la bonne terre, notre mère,*  
 » *Nous porta dans son sein où ses travaux obscurs*  
 » *Nous donnèrent la sève ardente et nourricière,*  
 » *Et nous voici, les blés sont blonds, les blés sont mûrs.*
- » *Les aubes du printemps dans les plis de leurs robes*  
 » *Portèrent la rosée à boire à nos sillons*  
 » *Et la douce chaleur et les brises des aubes,*  
 » *Et nous voici, les blés sont mûrs, les blés sont blonds.*
- » *Le soleil à son tour forgea sur son enclume*  
 » *Dans l'éblouissement fabuleux des azurs*  
 » *Les traits d'or dont le champ de nos vagues s'allume,*  
 » *Et nous voici, les blés sont blonds, les blés sont mûrs.*
- » *Appelez les semeurs qui dans les sacs de toile*  
 » *Ont pris les grains dorés qui furent si féconds.*  
 » *Chaque épi maintenant reluit comme une étoile,*  
 » *Et nous voici, les blés sont mûrs, les blés sont blonds.*
- » *Où sont les laboureurs qui du soc des charrues*  
 » *Préparèrent les champs pour les Juillets futurs?*  
 » *Qu'ils viennent contempler les récoltes venues!*  
 » *Car nous voici, les blés sont blonds, les blés sont mûrs.*
- » *Qu'on appelle les moissonneurs et les glaneuses,*  
 » *Fauchez nos plants puissants, c'est l'heure des moissons,*  
 » *Des gerbes d'or et des javelles prometteuses;*  
 » *Car nous voici, les blés sont mûrs, les blés sont blonds.*
- » *Vos greniers sont-ils prêts? Maisons, ouvrez la grange,*  
 » *Et, si la porte est trop étroite, ouvrez les murs,*  
 » *Voici les chariots gonflés qu'il faut qu'on range,*  
 » *Car nous voici, les blés sont blonds, les blés sont mûrs. »*

*Ainsi chantent les blés aux oreilles ouvertes  
Des filles et des gars, des jeunes et des vieux,  
Et tous, au souvenir des fatigues souffertes,  
Sentent des chants éclore en leur cœur radieux.*

*Mais, parmi le concert des épis et des chaumes,  
Ils écoutent encor plus subtil et plus doux  
Un chant mystérieux, comme le chant des gnomes ;  
C'est le chant des grains d'or parmi les épis roux :*

« *Soyez heureux, soyez heureux, fils de la terre,  
» L'abondance des grains fait crever les épis  
» Et ployer sous le faix le chaume tutélaire ;  
» Les grains sont lourds et les épis sont bien garnis.*

« *Êtes-vous prêts, batteurs velus, batteurs étranges,  
» Sous vos fléaux pesants nous jeterons l'éclair  
» De notre or jaillissant dans le ciel de vos granges ;  
» Batteurs, à vos fléaux, battez et chantez clair.*

« *Puis viendront ceux dont la sueur trempe l'aisselle  
» A manœuvrer le van qui chasse les faux grains  
» Et de notre soleil en lave qui ruisselle  
» Gorger les sacs béants au son de gais refrains.*

« *Et chantons, voici les meuniers avec leurs ânes,  
» Anes et gens, vêtus de blanc, tous les meuniers  
» Qui descendent à pas comptés vers les cabanes  
» Où sont les sacs de blés rangés dans les greniers.*

« *Moulins de la montagne, ouvrez vos ailes d'aigle,  
» Énormes oiseaux gris qui dans les cieux planez,  
» Le vent souffle et voici le froment et le seigle,  
» Et tournez, les moulins, et, les moulins, tournez.*

« *Les sacs sont éventrés, l'or coule en avalanches,  
» Les meules ont mordu le gluten et le son,  
» Les blutoirs sur les murs mettent des gazes blanches,  
» Et tout le moulin chante une blanche chanson.*

« *Chansons dans les vallons, chansons sur les collines.  
» Nous avons dépouillé nos robes et nos ors,  
» Et voici dans les sacs les blancheurs des farines,  
» Les blanches nudités très chastes de nos corps.*

- » *Soyez heureux, soyez heureux, enfants des hommes.*
- » *Chauffez les fours profonds, préparez le pétrin.*
- » *Il faut pétrir la pâte, ô mains, frappez des paumes,*
- » *Nous sommes les froments dont vous ferez le pain.*
  
- » *O le pain ! ô le pain ! nourriture sublime !*
- » *Hommes, nous vous donnons le pain qui vous soutient,*
- » *Nous avons exaucé la prière unanime :*
- » *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien ».*
  
- » *Pour vous, c'est la nature entière qui travaille :*
- » *Pour enclore la vie en l'or de nos écrins,*
- » *La terre dans ses flancs gonflés d'amour tressaille*
- » *En un enfantement merveilleux de nos grains.*
  
- » *L'hiver couvre nos jets d'un chaud manteau d'hermine,*
- » *Le printemps nous arrose et donne sa chaleur,*
- » *Et l'été son soleil orgueilleux qui fulmine*
- » *Et, fauve, verse en nous la force et la vigueur.*
  
- » *Hommes, comprenez bien le mystère des choses,*
- » *Le secret ténébreux de l'amour éternel,*
- » *De la vie en travail, des effets et des causes,*
- » *Nous sommes les froments du Pain essentiel. »*

*Ainsi chantent les grains, les épis et les chaumes.  
 Les paysans grisés par les parfums des champs  
 Écoutent recueillis la musique des psaumes,  
 Et leurs cœurs sont gonflés d'espoirs exubérants.*

*Et, tendant les deux mains vers la nature en fête,  
 Les bras en croix sous la splendeur du firmament,  
 Comme un enfant baise la mère qui l'allaité,  
 Ils embrassent le sol très amoureuxment.*

ÉDOUARD NED.



## LE DÉSERTEUR.



 N le croyait un peu fou. Personne, du reste, ne l'aimait dans les villages où il passait chaque semaine, pérégrinant sans cesse un même itinéraire. Tous les lundis — jamais les intempéries, grêles, averses ou neiges ne l'avaient rebuté — il partait par la grande route. Et le samedi, ponctuel ainsi qu'un mécanisme inconscient, il rentrait dans une cahute de torchis, branlante aux vents, hospitalière aux pluies par les plaies de son chaume, et qu'un propriétaire pitoyable aux infortunes lui avait laissé construire au bord de son champ, à l'orée du bois. C'est comme d'un malfaisant qu'on parlait de lui ; sa mine sinistre et l'aversion innée que provoque un loqueteux en faisaient le croquemitaine dont on épouvantait les gamins ; les femmes lui donnaient parfois, mais pour l'éloigner, pour éviter sa présence que l'on craignait ainsi qu'un danger.

Et, pourtant, Bagnolet, le vieil errant, n'avait qu'un tort : celui des faibles et des malchanceux que le bon vouloir d'une expiation sincère ne parvient pas à réhabiliter de la souillure d'une faute.

Car, hélas ! Bagnolet garde au cœur le désespoir d'une heure d'oubli — il y a longtemps !

Pris par la conscription, alors que jeune et tout vigoureux il cultivait le bien du père, il était parti pour la caserne, presque joyeux, avec le goût du métier.

Pendant ses longs cheminements, dans la solitude qui fait de lui presque un vagabond, il se ressouvient des matins ensoleillés où, par la plaine, au galop d'une noire jument, il cavalcadait, pompeux, par devant la batterie dont le roulement laissait traîner au loin un tonnerre furieux. Ils allaient par trois, les trompettes, montrant la route aux autres, lançant au ciel la vibrante fanfare de leurs marches ; et le sabre d'acier qui se querellait avec les étriers donnait le *la* des sonneries. Portant haut le coude, la face au ciel, crispant la main gauche dans l'étreinte des rênes, nerveux, les trois trompettes sonnaient, faisant jaillir en de crânes coups de gorge les cinq seules notes du pavillon hautainement dressé.

Bagnolet se ressouvient de ces chevauchées qu'il avait rêvées épiques déjà, lorsque, gamin, il eut, après une promenade à la

ville, un jour de fête, la hantise des fourragères de laine jaune, du talpack d'astrakan, de l'incendie des chamarrures et des cortèges magnifiquement beaux.

Une fois pourtant, malgré le bonheur d'un rêve accompli, ce rustre, né de manants pour n'être qu'inférieur toujours, obéissant et par destinée sans volonté, eut des révoltes. Il vit une injustice dans une récompense; son instinct farouche le fit regimber contre la discipline; puni, il frappa un officier, puis s'enfuit. Rejoint bientôt, et condamné, il fut envoyé aux Compagnies, d'où une amnistie le tira de longues années seulement après. Ses parents reposaient à cette époque côte à côte sous une modeste et branlante croix de sapin, contre le mur de l'église; ceux de son âge l'avaient oublié ou le méprisaient.

Aussi Bagnolet le déserteur gagna bien vite une autre contrée, loin, très loin du clocher natal, un pays où on ne le flagellerait point du reproche harcelant de sa faute, où il pourrait en paix vieillir et mourir après avoir durement expié, où on ne s'éloignerait pas de lui en chuchotant : « Ah ! oui, Bagnolet le meurtrier, Bagnolet l'assassin..... »

Mais épuisé, vieilli trop tôt, il n'eut pas le cœur à la besogne, ne fut qu'un traîne-les-chemins.

Et voilà pourquoi il ne se plaignait jamais quand les petits vauriens le poursuivaient et quand les plus canailles même se hasardaient à lui lancer une pierre en criant : « Au fou ! Au fou ! » C'était affreux, cette humiliation, mais au moins ce n'était pas l'incessante insulte de son crime.

Bagnolet vivait des aumônes faites par crainte souvent, par charité quelquefois, ou des petits profits que lui valaient de menus travaux auxquels il trouvait à s'employer — bien rarement, quand une bonne mais fugitive résolution le prenait.

Une seule passion a survécu à ses douleurs. Depuis des ans qu'il ne galope plus, sonnait ses marches et conduisant aux évolutions les pièces dont les gueules larges ouvertes semblent prêtes à répondre en rugissant aux fanfares des trompettes, Bagnolet n'a pourtant cessé d'aimer l'instrument dont la voix, aux jours de parade, lançait l'appel vibrant et le salut triomphal.

Il sait encore les formules guerrières en lesquelles passait toute son âme : l'allègre invite du *réveil* qui met en branle les chambrées et fait hennir les chevaux flairant l'ivresse prochaine du grand air; la symphonie joyeuse des marches qui cadencent les piaffements; la détresse des notes d'alarme; la majesté qui fait planer un souffle de poignante grandeur quand se modulent les

larges envolées d'un *aux-champs* solennel; le calme imposant de la *retraite* qui semble, presque lugubre en la paix des soirs, accueillir tous les derniers bruits et lancer comme un adieu à l'écho; les sons mourants du *couvre-feu*, puis surtout l'enivrement de la *charge* qui rugit en rage la folie d'un appel désespéré, la *charge* qui vibre et domine le roulement et le tumulte, enlève les batteries au son de ses gammes stridentes, la *charge* qui met au cœur de chaque homme la morsure irrésistible de l'émotion, qui fait hennir les chevaux emballés et qui va quand même et toujours, qui sonne endiablée, magnifique, qui est vraiment la voix des armées, dont le cri empoigne et enlève les régiments!...

Bagnolet a conservé la longue trompette de cuivre à torsade jaune, et seul, dans une clairière sous le bord d'un fossé, la nuit, il sonne encore souvent.

La tête haute, redressant sa vieille échine courbée, de tout son souffle, les yeux clos, il réveille les échos. Loin de toutes choses, oubliant les infortunes de sa vie brisée, il a la vision de la caserne aux jours heureux, de la plaine et des parades. Il sonne et il entend derrière lui le roulement des attelages, le piaffement des bêtes, les commandements des chefs, le murmure de la foule qui admire... Et alors, oui, il est fou, Bagnolet, fou de l'ivresse du souvenir, de la vision en laquelle il s'identifie, jusqu'à ce que, à bout d'haleine, éperdu, il s'arrête, rouvre les yeux et se retrouve seul, malheureux et bien près de finir sa triste vie.

On a déjà voulu l'écouter, le faire sonner dans les villages où il va. Mais toujours il a refusé. On ne l'en croit que plus fou, et l'on a pris pour une manie encore cette volonté de s'isoler, de réserver pour soi seul ses chants guerriers. Mais son cœur a saigné au seul penser qu'on pourrait profaner ce qui lui reste encore de cher au monde, uniquement. Ce lui fut une rancœur, la vilénie de ces gens qui banalement s'étaient imaginés qu'on entendait pour deux sous la trompette de Bagnolet comme l'accordéon d'un gamin morveux ou la clarinette d'un aveugle!

Il cacha son cher trésor avec plus d'amour, s'enfonça au plus profond des combes pour le palper, le baiser, ainsi que ferait un amoureux d'une bien chère relique. Il parlait, il pensait, il vivait par la voix de cette amante inanimée en laquelle pourtant son souffle faisait vibrer un monde de sensations, une vie intense en leur infini de beautés tantôt tristes, tantôt alertes et pimpantes.

Il sonnait encore l'*appel* de ses souvenirs et le *réveil* de ses belles illusions de jadis. Il redisait toutes les marches et les fanfares dont les variantes sans nombre étaient autant d'impres-

sions qu'il notait et transformait sans cesse. Il imposait le silence à tous bruits, aux appels apeurés des oiseaux, aux grattements d'un écureuil, aux frôlements des branches, par l'impérieuse volonté d'un *garde-à-vous* sans réplique. Puis, lorsque sans souffle presque, la gorge sèche, le front ruisselant, il était près de s'arrêter, il lançait alors l'ultime rage de la *charge*, et l'on eut dit que les grands arbres épouvantés se reculaient, que les cimes, dominées, courbaient leurs plus altières branches vers les taillis et que seule, plus éclatante, la lune, au ciel, avait l'orgueil de braver la rauque fanfare et d'essayer l'orage de notes qui, déchirantes, fusaient du pavillon de la longue trompette toute d'or dans le soir...

Le héraut saluait alors d'un *aux-champs* majestueux et apaisé ce qu'il y avait de sublime dans l'imposante splendeur de la nuit étoilée.

Par un gris crépuscule d'octobre enfin, dans la cabane de Bagnolet où une vieille toux l'enfermait, épuisé, depuis une semaine, on eut pu entendre un son triste, lent, timide presque, puis un autre encore. Le trompette sonnait désespérément la retraite, mais une retraite lugubre, psalmodiant en une morne cadence son tout dernier effort. Et Bagnolet le déserteur mourut en lançant la note finale, douloureuse ainsi qu'un râle.

PAUL ANDRÉ.



## QUELQUES LIVRES NOUVEAUX.

J. K. HUYSMANS : *La Bièvre et St-Séverin* (Stock); J. ESQUIROL : *A Mi-Côte*, roman (Stock); P. RENAUDIN : *Silhouettes d'humiles* (Perrin); GEORGES VIRRÉS : *En Peine Terre. La Glèbe héroïque, 1798-1799* (édition de « La Lutte », Paris), 3 fr. 50; JOSÉ HENNEBICQ : *Paradis de Cristal* (Lyon-Claesen, Bruxelles), 2 fr.

**C**OMME de vieux troncs vermoulus qui s'obstinent à tordre leurs rameaux desséchés au milieu des pépinières, quelques coins subsistent encore, en plein milieu du modernisme urbain, de ce qui fut la glorieuse cité à l'époque médiévale, afin d'évoquer, semble-t-il, malgré les façades lépreuses, par le pittoresque et l'inattendu des

méandreuses venelles, et les merveilles sculpturales des églises, la splendeur du passé.

Avant de quitter Babylone, l'oblat futur de Ligugé a voulu laisser — souvenir d'ami — un livre où survécut l'évocation des bords hideux et industriels de la pauvre Bièvre, et de ce quartier St-Séverin que l'haussmannisante pioche des démolisseurs aura bientôt fait sans doute d'amonceler en décombres. Nul mieux que Joris-Karl Huysmans n'était doué pour une semblable tâche. Avec ses yeux de raffiné chercheur et d'antiquaire épris de bizarreries moyennageuses, avec sa langue savante, audacieuse et nerveuse, qui ajoute son pittoresque littéraire au pittoresque des quartiers décrits, avec sa science liturgique qui nous remémore les coutumes, les rites et les dévotions de jadis, l'auteur de la *Cathédrale* nous donne en ce livre nouveau une saisissante évocation du moyen âge parisien, et son livre se recommande à tous les esprits curieux de descriptions originales. Or, l'on sait jusqu'où peut atteindre l'originalité de la vision d'Huysmans et sa puissance évocatrice. C'est à ce maître catholique qu'est dédié le livre de J. Esquirol, un jeune romancier que *La Lutte* comptera avant qu'il soit longtemps parmi ses rédacteurs. Autobiographie — incontestablement — d'une âme éprise d'art et platoniquement chrétienne (en désir seulement et non pas en action), qui se croit appelée à la vie ecclésiastique, voire monacale, mais que le séminaire a bientôt dégoûté et rejeté au monde, où, s'orientant enfin vers l'action littéraire et la pratique du devoir fraternel qui est, pour le chrétien, de visiter les pauvres, elle pourra jeter autour d'elle, cette âme molle et rêvassière, un peu de feu surnaturel, un peu d'espoir en Dieu, un peu du saint amour... Encore que ce roman, ou plus exactement cette monographie psychologique, manque de moelle, il y a, dans *A mi-côte*, des pages hardiment « enlevées », et une description très vécue de l'existence saint-sulpicienne qui ne manque pas de piquant ; il y a enfin et surtout une description de Lyon, la ville mystique, où le jeune auteur qu'est J. Esquirol apporte déjà mieux que la promesse de sa contribution par les lettres à la renaissance de l'Idéalisme.

Car le meilleur moyen de faire s'orienter cette Renaissance, et d'une manière définitive, vers l'Idéal chrétien, c'est de profusionner, écrivains catholiques, *des livres* qui soient à la fois des œuvres de Beauté et des œuvres de Foi.

Que notre confrère Renaudin m'entende ! C'est en produisant des livres aussi bien pensés et non moins bien écrits que ses *Silhouettes d'humbles* que les jeunes auteurs catholiques donneront l'impul-

sion décisive à ce mouvement idéaliste, au sujet duquel *le Sillon*, dont il est, lui, le directeur, vient de terminer une curieuse enquête dont je reparlerai aux lecteurs de *La Lutte* en un fascicule prochain.

Le livre de notre ami est « un regard jeté aux mansardes lointaines ». Il n'y est question (lui-même nous en avertit) que de ceux qu'on a coutume d'appeler, d'un terme de mépris ou d'indifférence, les « petites gens », ou la « masse », ou le « populaire » ; et il voudrait montrer (et moi j'ajoute : il montre) que ces « petites gens » ont parfois l'âme plus haute que leur condition ; que cette « masse » est une masse de chair et de sentiments, et que ce populaire enfin est peut-être aussi intéressant à étudier et à décrire que le monde des boudoirs, des coulisses et des cafés.

Ici le style est doux, et la langue très simple, humble comme les humbles dont elle dépeint avec une émotion sincère et une ardente sympathie chrétienne le quotidien corps à corps avec la Douleur de la Vie.

Et je songeai — à cause du contraste — en lisant *Silhouettes d'humbles* de Renaudin, à certains contes plébéiens et forcenés de Georges Eekhoud. Chez celui-ci il y a plus de colère encore contre les riches que de pitié pour les rustauds. Chez le jeune catholique qu'est Paul Renaudin il y a avant tout et surtout de l'amour pour la misère fraternelle.

Georges Virrès, lui, s'apparente à Georges Eekhoud par son amour de la Campine patriale, et son nom est de ceux qui, dès à présent, s'imposent à l'attention de tous. Mais afin qu'on ne suspecte pas ma louange de partialité envers un de mes amis de la première heure, envers l'un des plus dévoués rédacteurs de notre *Lutte*, je me bornerai à faire miennes ici les louanges que fit de son beau livre toute la Presse et spécialement l'*Art moderne* du 29 janvier.

Après avoir longuement loué la langue fastueuse et mâle du jeune écrivain de la *Lutte*, l'*Art moderne* conclut : « M. Georges Virrès a des couleurs vives et éclatantes, des lignes fermes et souples, des ombres calculées, où remue un peu de l'essentiel mystère ; il vient de nous donner d'agréables esquisses ; nous attendons le tableau ».

Georges Virrès, ajouterai-je, a écrit son *En Pleine Terre* à la manière dont un sculpteur pétrit et façonne la glaise jusqu'à ce qu'elle surgisse hors de ses mains puissantes en symbole de force et de fruste beauté.

Si les contes rustiques attestèrent en la première partie du

livre, par l'heureuse diversité de leurs trames, que Georges Virrès, réaliste et croyant, sait imaginer un Noël mystique avec non moins d'art qu'une idylle agreste, qu'un conte humoristique ou qu'un flamand tableau de beuveries, les tragiques épisodes de *la Glèbe héroïque* affirment victorieusement, en la seconde partie de l'œuvre, par d'incontestables qualités d'unité, la large vision, le coup d'œil d'ensemble qui distingue cet écrivain. C'est lorsqu'il célèbre ainsi avec une ardente émotion la GUERRE DES PAYSANS de sa Campine, luttant pour le sol patrial et pour la Foi chrétienne, contre les hordes révolutionnaires, que Georges Virrès atteint, pour un début, à une réelle maîtrise.

Toute autre est la vision de José Hennebicq, dont le style harmonieux, méticuleux et rare évoque, au lieu du rude statuaire, l'artisan très pieux du moyen âge « énorme et délicat », gravant précieusement dans le cristal de la lampe du sanctuaire, ou sur la coupe du Saint-Graal, les emblèmes hiératiques de son amour immatérialisé. Parmi la flore exubérante du moderne jardin des Muses, ce petit livre, élégamment paré, m'est apparu la fleur sainte et suave, le lys surnaturel, fleurant l'ecclésial parfum et répandant, comme un halo autour de sa corolle, le blanc rayonnement de la Virginité. Minuscule par le volume, mais sublime par la Pensée, le *Paradis de Cristal* de José Hennebicq ressortit au milieu de la surproduction du jour, grâce à l'éclat très pur de son Idéalisme. C'est le problème de l'Amour, c'est l'éternel problème de l'ange et de la bête qui se pose en ce livre, en une affabulation double.

Stéphane et Gabrielle, Georges et Yolande se sont aimés comme s'aiment les anges. Mais Gabrielle n'eut pas la volonté assez courageuse, assez forte pour perpétuer ici-bas la chasteté de cette idylle faite pour les jardins du Ciel, et Stéphane partit, abandonnant à ses regrets la femme qu'il aimait, non ainsi qu'une amante, mais ainsi qu'une sœur. Parallèlement, la mort fut la rupture involontaire qui abrégéa le platonique amour de Georges et de Yolande, avant que nulle chute aux bassesses charnelles ne ternit le cristal de leur édénique bonheur. Tandis que Gabrielle, docile au saint conseil de son ancien ami, s'est « retirée dans la prière », Stéphane et Georges, ces deux êtres d'exil et de paradis perdu, se sont rencontrés *providentiellement* dans la vie...

« Le bonheur, il ne les poursuit plus que dans l'universel amour des êtres et des choses, dans la communion des génies, dans le détachement de l'univers. Ils aiment encore non plus tel être réel ou rêvé d'un amour personnel et égoïste ; ils aiment le

ciel et ses mondes lumineux, la mer et la forêt ; aux clameurs pareilles, l'oiseau qui chante et la fleur qui parfume, la mère qui sourit à l'enfant, les souffrants et les pauvres. Ils ont pitié et ils pardonnent. Ils aiment ! n'est-ce pas dire que leur cœur est fermé à la haine ! Ils aiment selon la loi du Christ, humain truchement de Dieu, divin truchement de l'homme. Et, gravissant ainsi l'*Intérieur Monsalvat*, ces deux êtres d'amour et de charité découvrent de nouveaux Paradis. »

N'est-ce pas qu'un écrivain exprimant de telle sorte de semblables pensées méritait mieux qu'une brève louange en cette revue catholique ?

GEORGES RAMAEKERS.

P. S. — Il sera parlé en avril des récentes œuvres poétiques, notamment de Paul Souchon, René Ghil, Édouard Ducoté, Griffin, Jammes et Verhaeren, et prochainement de Louis Delattre et de Ch. Louis-Philippe, deux nouvellistes à l'âme exquise et tendre.

G. R.



## NOTULES PARISIENNES.



**Q**UOI ! ce mois de mars pourrait voir la fin de l'Affaire ! Alors ce n'est point d'un caillou blanc, mais d'un monstrueux rocher, d'un Himalaya blanc qu'il le faudra marquer. Plus d'accusations, plus de démentis, plus d'engueulades, comment allons-nous faire pour nous plier à ces nouvelles habitudes ? J'ai déjà la nostalgie de ces dix-huit mois écoulés, de ces seize actes si œdipe-royalement machinés du procès Zola, de ces douzaines de coups de théâtre à la Rocambole, tour à tour Scheurer-Kestner, Picquart, Zola, Reinach, Henry, Quesnay de Beaurepaire surgissant comme des diables d'une trappe ! Et les crises ministérielles ! Et les crises présidentielles ! Mon Dieu, comment allons-nous remplacer tout cela ?



Ceux que je plains, surtout, ce sont les pauvres journalistes. D'où, maintenant, va venir l'argent ? Depuis l'effondrement du Panama, la corporation en est réduite aux expédients. Ah ! le beau

temps où l'on n'avait qu'à passer à la caisse de MM. de Lesseps ! Plus encore que la liste des 104, je voudrais voir le tarif des épithètes, car il devait y en avoir un, il est impossible qu'il n'y en eût pas un. Le *Grand Français* a dû être payé somptueusement à son inventeur ; puis le laudatif s'est sans doute évaporé, les mots se galvaudent ; je me représente la tête des épithétistes retardataires : Passez, bonshommes, on vous a déjà donné. Oui, aucun temps n'a valu celui-là, ni le temps des Chemins de fer du Sud, ni le temps des Emprunts russes, ni le temps des Mines d'or. Depuis, ces excellents journalistes ont dû se rabattre sur des bagatelles. Un moment les Cercles ont bien marché, mais cela a mal fini ; la correctionnelle a recueilli Canivet, Portalis, Camille Dreyfus, Magnier, Laurent et bien d'autres. Le Petit Sucrier n'a duré que l'espace d'un matin, et là encore la correctionnelle s'en est mêlée ; pourtant Rosenthal-Saint-Cère était un homme de bien d'esprit. Il fallait trouver autre chose...



Et on a trouvé ! Car l'affaire Dreyfus n'a pas été ce que vous croyez, bonnes gens. Sémitisme, anarchisme, militarisme, vérité en marche et justice au repos, beaux masques que tout cela. La vérité est que l'Affaire a été le chef-d'œuvre des journaloux. Ce sont eux qui l'ont inventée, exploitée, sucée jusqu'au dernier filon. Songez que la corporation vit depuis dix-huit mois sur ce placer. Et songez aussi qu'on a été beaucoup moins que sous le Panama à se partager l'apétissante galette. Tous les forts ténors ont poussé leur contre-ut pour l'honneur. Le partage des académiciens en deux rangs d'oignons hostiles a été pain bénit ; ces bons naïfs ont fait surhausser les tirages et n'ont rien prélevé sur les bénéfices. Chouette, papa !



Mais voilà que le *Dreyfus Goldfield* s'épuise ; les pilons ne broient plus et les pépites ne pépient plus. Il va falloir chercher autre chose pour transvaliser les gogos. Et ces gogos, ô ironie des choses, sont surtout des Juifs ! Oui, ce sont les Juifs qui y sont de leurs millions, comme quelques-uns de leurs adversaires y sont de leurs places ou, hélas ! de leur vie, comme le bon public y a été de ses cinq ou six sous journaliers pour les feuilles. Il n'y a que les feuilles qui y ont gagné. Exquis journaloux, attendris-sants journaloux, je vous admire tant que je vous indique un nouveau Klondyke. Le cas Dreyfus n'est qu'un lointain contre-coup ;

l'origine, la chiquenaude primordiale, c'est le cas Judas. Pourquoi ne pas lancer la révision de l'Affaire Iscariote ? Les hauts barons sont assez jobards pour se laisser encore zadockahner. Bien montée, l'Affaire peut payer. Il ne s'agira plus seulement, comme pour Dreyfus, de créer quatre grands quotidiens, d'en acheter quatre autres, de faire naître toute une collection d'illustrés, de revues, de canards à mille becs ; l'affaire étant vraiment internationale, tous ces chiffres seront quintuplés, décuplés. Cinq cents millions par an, ô journaloux de tout acabit ! Que n'inventerez-vous pas à ce prix ? *Le Bordereau du Sanhédrin, le Document libérateur de Ponce-Pilate, les Révélations de la Dame voilée (la femme du Procureur ? Sainte Véronique ? Sainte Marie-Madeleine ?), les Perquisitions chez saint Pierre, la Lettre de démission de Caïphe et l'Enquête du premier président Anne*, tout cela prouvant, clair comme Lœw, que ce n'est pas Judas qui a trahi Jésus, mais que c'est Jésus qui a trahi Judas, quel triomphe ! Cela aurait coûté cher, mais bah ! avec un petit krach ou deux, les hauts barons seraient vite rentrés dans leurs fonds.



On se prépare à fêter le Centenaire de Balzac. Réjouissons-nous d'avance, mes frères, des âneries qui ne manqueront pas d'être dites. Balzac, le grand génie catholique du siècle, Balzac qui se vantait d'écrire à la lumière de ces deux flambeaux : l'*Église* et la *Monarchie*, Balzac l'admirateur de Napoléon I<sup>er</sup>, qui écrivait sous son buste : Ce qu'il a commencé par l'épée je l'achèverai par la plume, je le vois d'ici réclamé, accaparé, dévoré par la pouillerie anticléricale et franc-maçonne. N'ai-je pas lu dans ce rendez-vous de sots qu'est la *Revue socialiste* un article : *Balzac et les paysans*, je crois, où l'on faisait de lui un copain de Karl Marx et de Jules Guesde ? Pauvre grand homme, comme il aurait ri ! A moins que tous ces Homais n'aient le bon goût de s'écarter de sa gloire immanescible, ainsi que de Chateaubriand, naguère. Ces nobles morts n'ont pas, comme Michelet ou Hugo, de ces plaques faisandées où accourt grouiller la vermine politicienne.



Projets à céder, à l'occasion du Centenaire. Nous avons déjà : 1<sup>o</sup> une Histoire des Œuvres de Balzac, excellente ; 2<sup>o</sup> un Répertoire alphabétique des personnages de la *Comédie humaine*, soigné ; 3<sup>o</sup> un Résumé analytique de ses romans, médiocre. Mais il manque encore : 1<sup>o</sup> une reconstitution chronologique des événements ; 2<sup>o</sup> un groupement des personnages suivant leur catégorie

sociale ; 3° une table des dissertations et idées suivant leur nature : science, art, littérature, philosophie, etc. ; 4° une étude technique du style de Balzac, qu'on a prétendu mauvais et qui n'est jamais mauvais. Autre jeu de société recommandé aux balzacziens. Se poser la question : Quel est, de tous les personnages de la *Comédie humaine* (il y en a deux mille), celui que vous auriez préféré être ? Répondez, amis lecteurs, je publierai la statistique.



A propos de statistique, le *Gaulois* avait eu l'idée de demander à une trentaine d'écrivains anglais leur avis sur nos grands auteurs ; je m'étais amusé à dresser le palmarès des premiers prix, et je vois par le dernier *Mercure de France* que mon ami R. de Bury avait eu la même idée. Molière vient en tête avec 10 voix, Racine et Hugo avec 9, Balzac avec 8. Moi, je renverserais ; mais, enfin, c'est admissible. Pour le reste, il y a des surprises : Maupassant a 3 voix, autant que Bossuet ; Béranger 2 comme Lamartine ; Paul de Kock, Gustave Aymard, Erekmann-Chatrian 1 voix, quand La Rochefoucauld, Fénelon, Marivaux, Joseph de Maistre et Vigny n'en ont pas. Dumas père et Théophile Gautier ont 7 voix quand Pascal n'en a que 4 ; enfin Voltaire, qu'on nous fait l'injure parfois de croire le Français-type, n'a que 5 voix et vient le neuvième. Au fond, mes compatriotes qui avaient été d'abord consultés sur la littérature anglaise (tirez les premiers, Messieurs les Français !) avaient dit beaucoup plus de banalités ou de sottises.



A lire un très curieux article dans les *Annales des sciences politiques* (où diable le curieux va-t-il se nicher ?) sur *la langue anglaise et le génie national anglais*, par M. Boutmy. Quelle langue admirable, disait Barbey d'Aurevilly, que celle où on dit à Dieu *Lord !* Soit ; mais davantage priserais-je en la dite langue la possibilité de dire : *We kissed away kingdoms*. Comment traduire ce mot de Cléopâtre ? Mes baisers ont effacé des royaumes. Comme ce n'est pas ça ! En général, dit M. Boutmy, le français emploie 3 syllabes quand l'anglais en emploie 2. Pourtant, ce petit nègre à l'usage de télégraphistes est au fond une langue latine, plus latine que le français : c'est du latin avec des mots tudesques, assez nombreux, et des raccourcis à la Michel-Ange de prépositions, assez rares. Une chose bizarre est sa répulsion pour les mots abstraits. On sait qu'on ne peut pas traduire en anglais le titre du livre de Cousin : *Du vrai, du beau et du bien*.

*The beautiful* signifie les gens beaux. Mais pourquoi les Anglais n'ont-ils pas alors usé des majuscules ? *The Beautiful* aurait signifié autre chose que *the beautiful* ; et pourquoi, de même, n'ont-ils pas usé des accents, des trémas et des cédilles pour « peindre » leur si atrocement variée prononciation ?



Je parlais tout à l'heure de Michelet. Dans un article de la *Revue philosophique*, sur la *Psychologie religieuse de Michelet*, M. Alfred Fouillée, après de fines et point injustes remarques sur la casuistique et la direction de conscience, fait remarquer que le libéralisme et le socialisme de l'Église n'ont rien de commun avec le libéralisme et le socialisme de la société moderne. Cela se peut, et, en ce cas, il faudrait prouver lesquels sont les bons. Mais, en vérité, est-il, a-t-il jamais été, et sera-t-il jamais une société qui soit absolument libérale ? Est-ce que toute société n'est pas obligée de faire la distinction, si reprochée à l'Église, entre la liberté du bien et la liberté du mal ? Et, de ce fait, les deux libéralismes ne sont-ils pas logés à la même enseigne, une enseigne de nuances ? Quant aux doctrines sociales de l'Église, que si le christianisme se met au point de vue de la charité, alors que le socialisme se place à celui de la justice, eh bien cela prouve que c'est le socialisme qui est moins large. Il y a beaux jours qu'Aristote l'a dit : « Quand les hommes s'aiment entre eux, il n'est plus besoin de justice. Mais ils ont beau être justes, ils ont encore besoin de l'amitié ».



Beaucoup d'articles, ces jours-ci, sur la bataille de Waterloo, à propos du 1815 de M. Henri Houssaye. On sait que le champ de la bataille est très peu étendu et que les combattants ont dû voir facilement toutes les péripéties ; d'où il suit, puisque nous parlons littérature, que les fameuses impressions de Fabrice dans la *Chartreuse de Parme*, de la fumée, de la poussière et rien du tout, n'ont pu être telles, et que toute la lignée des batailles à la Stendhal descend d'une inexactitude. La remarque est de M. Larroumet. Autre remarque, celle-ci de tout le monde. Le plan de Napoléon I<sup>er</sup> en 1815, son dernier, est exactement le même que son premier ; Charleroi correspond à Montenotte, Ligny à Millesimo, Waterloo aurait dû correspondre à Dego. Pourquoi la correspondance manqua-t-elle ? Simplement parce que le Bonaparte de 30 ans engageait ses batailles à 5 h. du matin et que le

Napoléon I<sup>er</sup> de 46 ans n'ouvrait plus le feu qu'à 11 heures, midi, quelquefois plus tard. Et voilà à quoi tient le sort des empires ! Le jour même de Waterloo, si Napoléon avait attaqué Wellington à l'aurore comme il le pouvait, au lieu d'attendre midi, il le culbutait avant l'arrivée de Blücher. Ou, encore, si, au lieu de contenir Blücher et d'assaillir Wellington, il avait fait le contraire, il aurait aussi été vainqueur, car *l'iron-duke* se serait bien gardé de descendre de son plateau pour aller secourir ses bons amis les alliés. « Qu'il est doux, qu'il est doux de refaire l'histoire ! »

SAINT-ANTOINE.



## VARIA.



### Du noir dans l'art.

**L**A composition d'une tragédie nègre nous paraît le dessein le plus bouffon qui soit jamais entré dans un cerveau blanc. A priori, indépendamment de tout mérite d'exécution, l'idée est extravagante ; même à la lecture, un pareil drame ne saurait être sérieux. On fera dire aux personnages ce que l'on voudra ; s'ils parlent suivant la nature, ce sont des enfants, ils ont des idées bornées puériles et féroces, je ne leur donne pas un acte pour m'ennuyer et pour me dégoûter ; s'ils parlent suivant l'art de la tragédie et de l'académie, où est la vérité ? Oh ! la plaisante chose qu'un héros nègre ! Il aura beau faire de pompeuses tirades : quand l'alexandrin ronflerait dans sa bouche comme la plus majestueuse des toupies d'Allemagne, je verrai toujours ces cheveux crépus, ce nez épaté, ces grosses lèvres, ces yeux de porcelaine sur un visage de suite, et je rirai malgré moi quand vous voudrez que je frémisse ou que jé pleure. Vous ne pouvez pas plus faire du nègre un héros de tragédie pour les blancs que vous n'en sauriez faire un type de la beauté. Le héros de tragédie n'a pas la permission d'être noir. Renoncez à chausser du cothurne quelque nègre que ce soit ; les nègres n'ont pas le pied fait pour cela, et il ne sert à rien de prouver le contraire. Ne demandez pas à la langue ce qu'elle ne peut vous donner : à savoir, le discours tragique dans la bouche d'un Cafre ou d'un Congolais. Et à moins que vous ne destiniez votre pièce au théâtre d'Haïti, remarquez encore ceci, auteur de tragédies nègres : vous allez à l'encontre du dessein négrophile et philanthropique que j'aime à vous supposer : vous excitez la moquerie des blancs contre les noirs. Ce que je dis de la tragédie est vrai du poème, et voilà pourquoi, mon cher chevalier Descamps, et vous, mon cher docteur Valentin, votre *Africa*, tarifée dix mille francs, et votre *Rédemption*, même couronnée par la Société antiesclavagiste, ne sont pas des œuvres d'art, mais des plaisanteries détestables mises en vers et ayant juste la valeur des banderoles que les confiseurs enroulent autour des caramels, et encore !

PAUL SÉRÉ.

# GLANES DU MOIS



## LA BIBLE . . . DES PAUVRES.

Les lecteurs de « La Lutte » se rappellent certainement l'article publié sur ce sujet par notre collaborateur Pol Demade.

Une citation empruntée au curieux et rare volume de feu Alfred Maury, sur les *Croyances et légendes du Moyen Age* (Paris, H. Champion, 1896) nous apprend qu'il exista, vers le xv<sup>e</sup> ou xvi<sup>e</sup> siècle, des ouvrages à estampes gravées sur bois, et appelés *Bibles des pauvres*, dans lesquels les figures relatives à l'Ancien et au Nouveau Testament étaient mises en regard et disposées dans un ordre qui pût faire connaître, à ceux qui ne comprenaient que par les yeux, l'histoire sainte et les allégories qu'elle renferme. M. J. Marie Guichard, alors un des hommes les plus versés dans la connaissance des anciens ouvrages, promettait, en 1843, sur cet intéressant sujet un travail qui ne semble pas avoir paru.

Nos connaissances se bornent là. Nous serions reconnaissant aux érudits de nous renseigner sur la matière. Notre collaborateur nous a déclaré ignorer complètement l'existence de ces *Biblia pauperum*, au moment où il écrivait son article.

## RUDYARD KIPLING .

La grave indisposition de Rudyard Kipling, le grand littérateur anglais

dont la renommée a depuis longtemps traversé la Manche et dont le nom se rencontre à présent aux sommaires de maintes revues françaises, fut dans les premiers jours de mars le grand événement londonnien. Il faudrait remonter jusqu'à la maladie de Charles Dickens, affirme *The Academie*, pour retrouver une émotion aussi universelle, aussi profonde. *How is Kipling?* fut ces jours-ci la question unanime chez nos voisins. Aujourd'hui le danger paraît heureusement conjuré; mais la fille du célèbre artiste vient de succomber au mal dont semble réchapper son père! Cette guérison et cette mort ne sont pas les seuls motifs d'actualité des journaux anglo-saxons (*britons*, dirait St-Antoine) de nous vanter l'auteur de tant d'affabulations ingénieuses où les animaux de toutes sortes s'expriment en langage humain. Un court poème de Kipling, récemment paru dans le *Morning Post*, a rempli d'enthousiasme pour ce poète les chauvins spoliateurs des Philippins et des Cubains. Non pas que son *Adresse aux États-Unis* soit la meilleure production poétique de Kipling, mais en vérité parce qu'il exalte, en ces vers, plutôt médiocres, l'impérialisme tant en honneur au pays de l'oncle Sam.

## LOUBET . . PLAGIAIRE.

Que M. Desombiaux se console! Il n'y a pas que Shakespear et Lui qui aient plagié — pardon : « com-

pilé » ; le Président Loubet fut pris lui-même, ces jours derniers, plagiant un discours de Lamartine !!!

### A TRAVERS . LES REVUES.

En ce printemps précoce s'élèvent et verdoient de nouvelles pousses dans l'Éden des Lettres françaises.

Fondée par Gustave Khan, naguère, LA VOGUE resurgit de ses cendres. Parmi ses collaborateurs il faut citer : Beaubourg, Jean Dolent, Max Elskamp, Maurice de Faramond, Stuart Merrill, Klingsor, Renaud, Scheffer et Redonnel.

LE PAYS DE FRANCE vient de naître à Aix en Provence, et, dès ses premiers fascicules, cette revue, dirigée par notre vaillant confrère Joachim Gasquet, s'annonce périodique consciencieux et soucieux avant tout d'Idéologie. Son n° de mars contient de remarquables lettres de Frédéric Le Play et une apologie, que nulle logique ne justifie, du « Paganisme moderne », dont il nous plaît de reproduire ici cette note : « *Le Paganisme de la Renaissance fut un paganisme artificiel et tout littéraire. Les peintres, les humanistes, les poètes du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles ONT L'ÂME CHRÉTIENNE. Il n'y a dans leurs œuvres qu'une apparence païenne. La Renaissance est plus mythologique que vraiment païenne* ». (CH. VELLAY.)

A Lyon, c'est GERMINAL qui nous atteste qu'en la seconde ville de France il est aussi des jeunes pleins

de vaillance et d'initiative. De Munich, enfin, nous parvient la bimensuelle *Revue franco-allemande* (Deutsche-französische Rundschau) dont l'heureuse idée d'une enquête sur le rapprochement entre les deux peuples mérite les plus chaleureuses approbations de tous ceux qui déplorent, comme nous, les haines fratricides des peuples, et surtout des peuples chrétiens. Paul-Adam, Barrès, Bazalgette, Descaves, Gohier, Lumet, Philippe, Max, Rainaldy, etc., collaborent à la *Revue franco-allemande*.

Les enquêtes se multiplient dans les périodiques : C'est ainsi qu'à côté du *Sillon*, qui enquête actuellement sur la *Renaissance de l'Idéalisme* (y lire les réponses de Huysmans, Demade, Berthou, Virrès, Tiercelin, etc.), *La Grande Revue* collige les réponses les plus diverses à la question posée par Tolstoï : *Qu'est-ce que l'Art ?* Et la *Revue d'art dramatique* réunit, de son côté, les avis des auteurs, acteurs et directeurs, touchant l'utilité de la critique théâtrale.

### V<sup>o</sup> ANNÉE.

*La Lutte* entrera en avril dans sa cinquième année. Au contraire de l'*Ermitage*, qui limite à quelques noms la liste de ses collaborateurs, *La Lutte* voit avec joie se grouper autour d'elle des rédacteurs nouveaux : Henri Mazel, Alphonse Germain, Louis Mercier viendront grossir le groupe de son comité de France, et Charles de Sprimont, son comité de Belgique.



# LA LUTTE

Revue catholique d'Art.

PARIS ET BRUXELLES

---

## COMITÉ PATRONAL :

VALÈRE MABILLE — LÉON SOMZÉE — AMÉDÉE DE BRESSOUT

---

### Directeur :

**GEORGES RAMAEKERS**

114, rue Franklin, BRUXELLES

### Secrétaires :

PARIS

**CHARLES de ROUVRE**

27, rue d'Amsterdam

BRUXELLES

**ÉDOUARD NED**

34, rue du Conseil

---

### Rédaction de « La Lutte » :

#### FRANCE :

YVES BERTHOU, ALBERT JOUNET, GEORGES LE CARDONNEL

CHARLES DE ROUVRE, LOUIS TIERCELIN

#### BELGIQUE :

ERNST DELTENRE, POL DEMADE, PAUL MUSSCHE, ÉDOUARD NED, JOHAN NILIS

ERNES<sup>t</sup> PÉRIER

GEORGES RAMAEKERS, EDGAR RICHAUME, GEORGES VIRRÈS

---

### Principaux Collaborateurs :

Paul André, Franz Ansel, Albert Berthel, Louise et Louis Delattre, Eugène Demolder, Henri Delisle, Henri de Régnier, Édouard Ducôté, Maurice Dullaert, Max Elskamp, Henry Ghéon, Eugène Herdies, Joris-Karl Huysmans, Camille Lemonnier, Georges Marlow, Charles Morice, Marie et Jacques Nervat, Georges Oudinot, Maurice Perrès, Victor Remouchamps, Georges Rodenbach, Prosper Roidot, Blanche Rousseau, Léon Ryex, Laurent Savigny, Camille Schiltz, l'abbé Armand Thiéry, Firmin Van den Bosch, Emile Verhaeren, Francis Vielé-Griffin.

---

*Adresser tout ce qui concerne l'Administration chez les Éditeurs :*

**ALFRED VROMANT & C<sup>ie</sup>**

BRUXELLES

3, rue de la Chapelle, 3

PARIS

60, rue Madame, 60

VIENT DE PARAÎTRE :

Georges VIRRÈS

# EN PLEINE TERRE

La Glèbe héroïque

1797-1798

DANS LES ÉDITIONS



Un beau et fort volume in-12

3 fr. 50

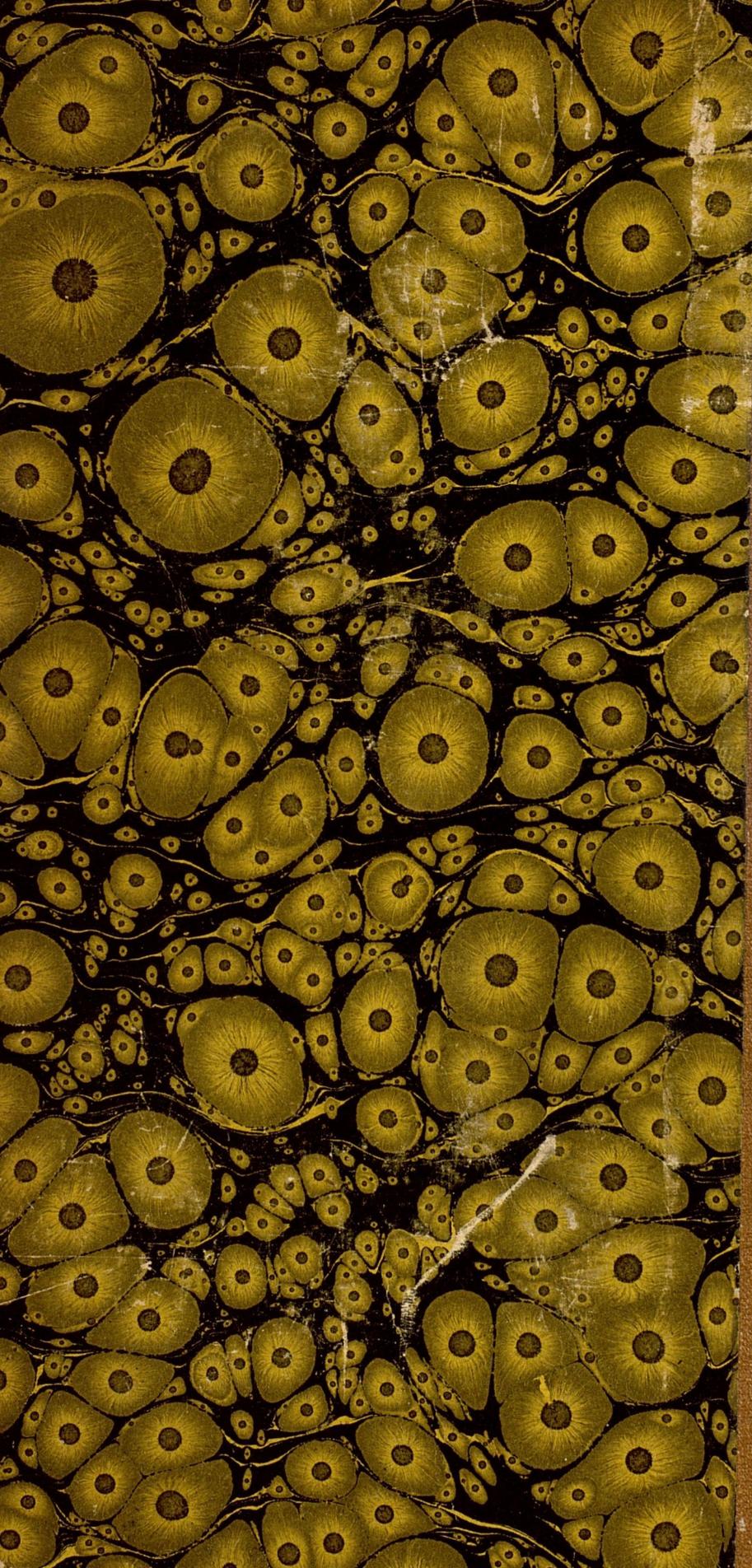
DE " LA LUTTE "

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES









## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.